This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

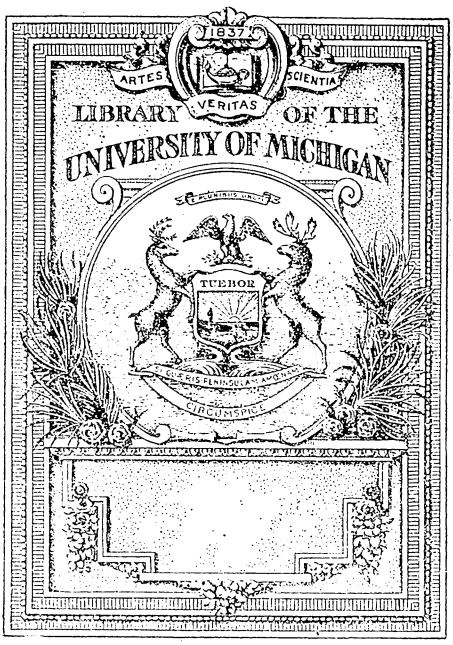
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381154


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— DIX-NEUVIÈME ANNÉE —

TOME LVII

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
TH. FALK, ÉDITEUR
LIBRAIRE DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DES PAROISSIENS, 18-20-22
MÊME MAISON A LEIPZIG

1887

Hosted by Google

Hosted by Google

LA SAISON A LONDRES

Des rives de la Néva aux bords de la Seine, des flots jaunes de la Baltique à la « plaine azurée » qui reflète les feux du Vésuve, les mois d'hiver sont la saison de la ville.

Une seule capitale fait exception à la règle générale, c'est Londres. Au mois de mai, quand la nature se réveille, que les fleurs éclosent, qu'il fait bon vivre aux champs, le monde élégant d'outre-Manche s'entasse à la ville, les quartiers à la mode sont encombrés d'équipages, de gigantesques laquais, poudrés à frimas, se pavanent dans les antichambres, et les squares du *West End* résonnent de la joyeuse ritournelle des danses.

Viennent juin et juillet, et le grand monde continue ses ébats; festins, concerts et bals pleuvent dru et le tout-Londres se donne dans les vingt-quatre heures une dose de plaisirs mondains qui ferait, pendant six mois, le bonheur d'une ville de province. Par exemple, il a bien chaud le grand monde et, par 20 degrés centigrades, le teint blanc et rose des demoiselles à marier acquiert vers la fin du bal des tons qui frisent le vermeil, tandis que les cols à la guillotine pendent veules et froissés, accordant aux gommeux le rare privilège de pouvoir remuer la tête. Comme pour augmenter la souffrance générale, rien n'est changé à la routine ordinaire de la vie, et aucune modification dans la tenue, aucun laisser-aller dans le costume, aucun écart du code sévère de l'étiquette ne sont tolérés dans quelque circonstance que ce soit. On continue à dîner à l'heure où il fait bon de humer l'air du soir, on fait son temps de galop à *Hyde Park* quand le

383925

Hosted by Google

soleil donne d'aplomb sur les amazones de drap et les chapeaux à haute forme, on s'entasse dans des salons plus ou moins dorés et l'on va à l'Opéra, — transformé en étuve, — les femmes en grande toilette, les hommes en cravate blanche, alors que, sur le continent, les théâtres sont fermés ou vides, et qu'en négligé d'été l'on écoute de l'harmonie en plein air.

Tout a sa raison d'être en ce monde; cherchons donc à quoi tient cette interversion des habitudes qu'imposent les saisons. Point n'est besoin de chercher loin, et l'explication est des plus simples. En Angleterre, la clôture de la chasse à tir a lieu le 1er février, la chasse à courre dure jusqu'à la fin mars; d'autre part, l'ouverture de la chasse aux *grouse* se fait le 12 août. Entre ces dates, il y a donc pour les chasseurs quatre mois d'inaction, et dans le pays le plus *sporting* de l'univers il va de soi que cette période, pendant laquelle on ne trouve rien à faire à la campagne, c'est-à-dire rien à tuer, soit consacrée à la ville. Voilà pourquoi le Parlement — à moins d'urgence — ne se rassemble que vers la mi-février, et qu'il est bien difficile de le faire siéger après la mi-août. Le monde élégant suit naturellement l'exemple du monde politique et, obéissant aux exigences du *sport*, passe l'hiver à la campagne et l'été en ville. Il s'absente bien pendant une huitaine de jours pour les fêtes de Pâques, mais le vent d'est, ce fléau du printemps, sévit encore au mois d'avril et le séjour de la campagne laisse à désirer. A peine si les arbres bourgeonnent, les plates-bandes ne sont pas garnies, « le souffle de Borée » soulève des tourbillons de poussière; on revient bien vite à la ville, et tel grand seigneur, dont les jardins resplendissent de fleurs rares, ne voit tout l'été que celles qui ornent les parterres de *Hyde Park* ou des jardins botaniques.

Lors de la chute du ministère tory, à la fin d'avril 1880, lord Beaconsfield affirmait qu'il se consolait volontiers de sa défaite, puisqu'elle lui procurait la vue du renouveau, agréable spectacle, qu'il voyait pour la première fois.

Par cela seul que la saison de Londres a lieu pendant les

Hosted by Google

trois ou quatre plus beaux mois de l'année, la vie mondaine y diffère de celle des autres capitales sous plus d'un aspect, et revêt un caractère qui lui est propre. Londres, ville enfumée, enveloppée trop souvent d'épais brouillards, gagne énormément à être vue par un beau soleil d'été et peut laisser alors à l'étranger un agréable souvenir qui lui fait certainement défaut quand sa visite a lieu à l'époque des neiges et des pluies, alors que le soleil se cache sous un voile jaunâtre et qu'on allume le gaz à midi. Durant ces tristes mois, la vie est toute d'intérieur, on ne sort que pour vaquer à ses affaires ou pour aller d'une maison bien chauffée et bien confortable à une autre. La flânerie est interdite de par la pluie, le brouillard et la boue; jamais, au grand jamais, on ne sort sans parapluie, et jamais on ne rentre sans avoir au bout du nez des noirçures qui flottent dans une atmosphère chargée de suie et de fumée de charbon. En été, le soleil dore de ses rayons — quelquefois, pas toujours — le sombre aspect des maisons, le frais ombrage des parcs et des nombreux squares soulage les yeux, fatigués de tant de bâtisses peu monumentales, et les rues sont égayées par de charmantes promeneuses aux toilettes voyantes.

Le lecteur a-t-il jamais jeté les yeux sur un plan de la métropole anglaise? En ce cas, bien certainement, il n'a pu se défendre d'un sentiment de surprise quand, prenant un compas, il s'est assuré, au moyen de l'échelle, que la ville a, de l'ouest à l'est, une étendue de près de huit milles (à peu près 13 kilomètres), et mesure plus de six milles du nord au midi. La population que renferme cet espace dépasse quatre millions d'âmes. Il va de soi que l'influence visible de la saison ne se fait sentir que dans une portion fort restreinte de cette population. Certes, les ouvriers, refoulés vers la périphérie de la ville, se ressentent avantageusement du séjour de la classe opulente; il se fait plus d'affaires dans la cité, et l'on voit parfois circuler dans les faubourgs un équipage aux panneaux armoriés; mais ce n'est que le *West End* qui change complètement d'aspect quand on est en pleine saison. Ce quartier se transforme alors d'une région déserte en un des

Hosted by Google

endroits les plus animés de l'Europe, où circulent ces vingt mille « heureux du jour » qui forment le *high life*; brillants oiseaux de passage arrivant avec les hirondelles et paraissant n'avoir, comme elles, d'autre but que de jouir de l'heure présente !

C'est à la campagne que l'aristocratie anglaise se montre le plus à son avantage et fait preuve de ses qualités solides ; massée dans la métropole, elle n'est plus qu'un assemblage de gens plus ou moins frivoles, emportés par la soif des plaisirs mondains. Le grand monde de Londres ressemble donc à celui des autres capitales, mais il en diffère sous un rapport. Vienne exceptée, c'est la ville où la clef d'or, qui ouvre tant de portes, a le moins de puissance. Le talent, l'énergie, la réussite, l'excentricité même, s'admettra dans le cercle charmé, rarement l'opulence qui n'est point accompagnée de mérite. La noblesse, ayant conservé ses énormes revenus, ne demande pas à la plutocratie de la faire festoyer; elle se suffit à elle-même, et il en résulte que les millionnaires des pays transatlantiques n'y trouvent pas leur compte et préfèrent se fixer à Paris, où l'aristocratie s'empresse d'accepter leurs invitations, danse et soupe à leurs dépens et se rit d'eux le plus joyeusement du monde.

Un père de famille, jouissant d'un revenu de deux à trois cent mille livres de rente, château à la campagne, maison de ville dans le *West End*, ne se trouve avoir en Angleterre qu'une fortune moyenne lui permettant de mener une vie aisée, mais point de briller par un luxe hors ligne, surtout s'il a de nombreux rejetons. Comme demeure, il ne faut point s'imaginer que sa fortune lui permette d'habiter un grand et bel hôtel entre cour et jardin. La maison aura au plus quatre croisées de face et contiendra une salle à manger spacieuse et une autre pièce au rez-de-chaussée, puis deux salons de réception au premier : ce sera à peu près tout. S'il fait danser, l'escalier servira de refuge à une partie des invités et les valseurs n'auront pas plus de place qu'à un bal masqué de la Monnaie, le mardi-gras. Dans ces conditions, mieux vaut laisser à de plus riches que soi le prestige de donner

Hosted by Google

des bals et se borner à rendre en dîners et en concerts les politesses reçues. Comme train de maison, le personnel consistera en un maître d'hôtel et deux ou trois laquais qui passent la plupart de leur temps à bâiller aux corneilles, vu que les filles de chambre font le gros de l'ouvrage. Si monsieur se pique sur sa bonne chère, on engagera pour la saison un chef, mais en général on se contente d'une cuisinière, plus ou moins cordon-bleu, aidée d'une ou deux filles de cuisine. L'écurie sera bien montée, trois ou quatre chevaux de voiture et autant de chevaux de selle. Quant aux théâtres, on y va peu, car le temps manque pendant le fort de la saison, mais madame aura, peut-être, une fois par semaine sa loge à l'Opéra.

Voilà, tout au plus, le train de maison qu'on mènera à Londres avec une fortune qui, autre part, serait citée comme exceptionnelle. Paris et Londres sont les deux capitales les plus chères de l'Europe, mais la routine ordinaire de la vie du monde coûte plus dans la métropole anglaise. A Paris, on vise surtout à l'effet; le revenu, grossi parfois d'un morceau rogné au capital, s'en va de mille façons, avouables ou le contraire. L'existence est brillante et on se fait gloire de renouveler, le plus souvent que faire se pourra, toilettes et mobiliers, équipages et maîtresses. Monsieur jouera, soupera, fréquentera les coulisses, et les chevaux de prix qui attendent, à la sortie du théâtre, telle étoile du ballet, seront une offrande à son caprice du moment. Madame voudra donner des fêtes à faire pâmer d'envie les chères amies, porter des costumes qui les éclipsent et changer ses bibelots tous les ans. Jeter de la poudre aux yeux en menant la vie à grandes guides, sans trop songer à la bouteille à l'encre de la situation financière, voilà ce qui se voit assez fréquemment dans le monde parisien. A Londres, l'existence est plus réglée, plus respectable, plus monotone, si vous le voulez. Moins d'éclat et de clinquant, mais aussi plus de lourdeur et d'uniformité. On ne fait pas parler de soi en donnant une fête à sensation qui engloutit trois mois de revenu, mais on exerce une hospitalité constante, régulière, et l'on ordonne sa vie sur le même pied

Hosted by Google

toute l'année. La domesticité est nombreuse, le service se fait d'une façon parfaite, rien ne cloche, point de succédanés, de trompe-l'œil, d'expédients; tout est riche, cossu et de bon ton, ce qui veut dire fort coûteux, et il s'ensuit que les trois cent mille livres de rente y passent tout doucement et sans bruit.

A Londres comme partout, la société se subdivise à l'infini, elle s'échelonne et descend de degrés en degrés, depuis les hauts personnages et les grandes dames de par le monde, que leur naissance met naturellement et sans effort au faîte de l'édifice social, jusqu'aux infortunés qui se cramponnent aux premières marches. Que de luttes à affronter par les ambitieux pour émerger de la foule! Que de couleuvres à avaler! Mais, chose étrange, plus les victimes de la vie élégante subissent de déboires et de chutes, plus ardentes paraissent-elles à continuer l'ingrate tâche qu'elles s'imposent! Point d'endroit du monde où la chasse aux invitations se poursuit avec plus de vigueur que dans la capitale anglaise. Cela tient à la nécessité qu'éprouve la mère de famille de donner à ses filles le plus d'occasions possible de trouver de bons partis, et ce que mainte douairière dépense de stratégie et de diplomatie pour conquérir l'entrée dans certaines maisons suffirait à conduire une armée à la victoire ou mener à bonne fin une négociation internationale.

Si Paris est le paradis des femmes mariées, Londres est l'éden des jeunes filles. A Paris, la femme mariée valse, flirte, est flattée, courtisée, adulée; à Londres, elle ne joué qu'un rôle secondaire, et encore ce rôle est-il souvent interrompu par la position intéressante où elle se trouve à des intervalles assez rapprochés. Bien entendu qu'il existe bon nombre de jeunes femmes qui coquettent, bon nombre de jeunes gens qui ne demandent pas mieux que de braconner sur les terres du voisin, et pas mal de maris qui subissent le sort de Georges Dandin, mais tout cela passe inaperçu, *sub rosâ*. On ne fait pas la cour ouvertement à la femme de son ami, l'occupation principale d'un jeune homme à la mode ne consiste pas à jeter son dévolu sur chaque femme tant soit peu tentante à qui on

Hosted by Google

le présente, et un mari n'est pas forcé de faire la corvée de chien de garde pour défendre son bien et son honneur. La femme mariée s'éclipse devant l'ingénue, qui jouit d'une liberté peu fréquente sur le continent, liberté nécessaire puisque les mœurs britanniques laissent le soin de s'établir à celle qui, après tout, est la plus intéressée dans l'affaire. Les quatre mois de la saison sont bien courts pour trouver le futur conjoint, et chaque fête à laquelle on n'a pu se faire inviter est une soirée perdue, une occasion peut-être manquée de mettre la main sur celui qu'on cherche constamment, et souvent avec un savoir-faire et une prudence qui font honneur aux leçons maternelles.

Les filles uniques sont rares, les héritières le sont encore plus; peu de familles où il n'y ait trois, quatre, voire une demi-douzaine de demoiselles à « placer », et cela sans dot. Qu'on juge donc de l'anxiété des mères qui, chaque printemps, espèrent que la campagne qui va s'ouvrir les débarrassera des aînées de la bande et fera place, en temps utile, à celles qui sont encore en robes courtes. La salle de bal est l'arène principale où s'engage la lutte entre ces demoiselles qui craignent de coiffer sainte Catherine et les célibataires plus ou moins disposés à se laisser vaincre; mais il y a aussi l'Opéra, les pique-nique, les parties de campagne, les courses et les régates, maintes occasions enfin où il incombe à la douairière expérimentée d'inviter les partis avantageux et de tenir à l'écart ces terribles fils cadets, trop séduisants, hélas! qui valsent si bien, flirtent mieux encore et accaparent leurs filles au détriment des hommes aux intentions sérieuses.

Au commencement de la saison, l'apparition d'une débutante dans le monde doit être précédée de sa présentation à la cour et, chaque printemps, le palais de *Buckingham* ouvre ses portes à un essaim de jeunes filles qui font leurs révérences, car il faut en faire six, à Sa Majesté avant de se lancer dans le tourbillon mondain. Ces réceptions, que l'on nomme *drawing rooms*, — littéralement : « salons », sont spécialement destinées au beau sexe; quelques rares hommes y paraissent, mais en pure perte, attendu que, pour abréger la cérémonie,

Hosted by Google

on leur interdit l'entrée du salon où se tient la famille royale. Pour eux existent des réceptions qu'on nomme des *levees*, — corruption anglaise de lever du souverain, — et le prince de Galles y remplace la Reine. Les *drawing rooms* ont lieu en plein jour, de deux heures à cinq, et il est de rigueur de se présenter en robe décolletée, de porter une traîne d'une longueur démesurée, de s'orner de tous les diamants de la famille et de se parer la tête d'autant de plumes que le coiffeur peut en placer.

Non seulement les débutantes assistent aux *drawing rooms*, mais les nouvelles mariées sont dans l'obligation de se faire présenter à la Reine, ou à la princesse de Galles, qui la remplace souvent, et, de plus, beaucoup de dames se font un devoir de se montrer une fois par an à une réception. Cela fait que les équipages qui passent par la rue et le parc de *Saint-James* sont nombreux et attirent une foule compacte de curieux, dévisageant toutes ces grandes dames et les critiquant à leur aise, tandis que les voitures suivent la file au petit pas. L'admiration d'un savetier, dit-on, flatte même une duchesse, mais c'est l'acheter un peu cher que de se montrer en plein soleil dans un accoutrement qui jure absolument avec celui du commun des mortels. Plus d'une jolie femme se demande si ses épaules qui, à la lumière des bougies et à l'aide de la poudre de riz, sont d'une blancheur éblouissante, ne laissent pas à désirer à la clarté brutale du soleil. Quant aux douairières, point n'est nécessaire d'appuyer sur le spectacle qu'offrent des nudités qui gagneraient à être perçues dans une pénombre discrète.

Du temps des grands coupés à housse, on voyait de fort beaux équipages à la file; chevaux magnifiques, harnais de gala, cocher replet en perruque à rouleaux, et, pendus en grappe sur la planche de derrière, deux ou trois laquais poudrés, en grande livrée et bas de soie, d'énormes bouquets fichés sous le menton et de longues cannes à la main. Tout cela n'est plus. De modestes landaus, des broughams sans prétention, voire des voitures de louage, transportent la foule aristocratique, et quant aux chevaux, l'étranger se

Hosted by Google

formerait une triste idée de la race chevaline anglaise à en juger d'après les quadrupèdes attelés à tous ces véhicules sans élégance et sans tenue. *Ehew fugaces!* encore une des gloires de la vieille Albion disparue devant la commodité et le sans-gêne.

Mais une fois dans le palais royal, le spectacle est imposant et digne d'une des plus anciennes cours de l'Europe. A deux heures précises, les portes s'ouvrent et le brillant assemblage entre dans un vestibule autour duquel est rangé un des corps d'élite les plus singuliers qu'on puisse voir. Ce sont de vieux soldats, choisis pour leur bonne conduite, et un peu aussi pour leur bonne mine, qu'on a affublés du costume des gardes du corps du temps de la reine Élisabeth. Souliers en velours, bas rouges, pourpoint rouge et noir tailladé, large buffleterie portant une épée de l'époque, énorme fraise tuyautée, chapeau en velours et la hallebarde à la main. Ces anachronismes vivants peuvent du reste être vus sans assister à un *drawing room*. Un détachement du corps, dont le nom officiel est *Yeoman of the guard*, mais que le public appelle *beefeaters*, mangeurs de bœuf, — corruption probable de buffetiers, — est toujours de garde à la tour de Londres, où leur costume est en harmonie avec la vieille forteresse et les souvenirs qui s'y rattachent.

Le vestibule passé, la nuée de femmes, resplendissantes de satin et de brocart, étincelantes de joyaux, montent un large et bel escalier, entre deux rangées de *life guardsmen*, gardes à cheval, et vont s'entasser dans les premiers salons, où il leur faut attendre au moins une heure avant de pénétrer plus avant; mais elle ne leur paraît pas longue, cette heure, elle est même trop courte pour leur permettre de se bien dévisager et de se critiquer à leur aise. Les douairières expérimentées se précipitent vers les sièges, qui ne sont jamais assez nombreux, tandis que les débutantes, de blanc tout habillées, à mesure que le moment approche où il faudra faire les révérences de rigueur, baiser la main de la Reine, et se retirer à reculons sans s'embarrasser dans sa traîne, subissent à un degré fort prononcé le *trac*, qui saisit parfois

Hosted by Google

l'acteur au moment de paraître en scène. Du premier salon, on passe au fur et à mesure dans deux ou trois autres, dont les portes sont gardées par un autre corps d'élite, les *gentlemen at arms*, tous gentilhommes comme les gardes du corps sous l'ancien régime. Leurs uniformes rouges sont couverts de galons, leurs cuirasses et leurs casques reluisent d'or, ils se tiennent le sabre au poing, immobiles comme des statues. Enfin, on arrive dans le salon qui précède la salle du trône; là, les chambellans de service donnent aux jeunes filles leurs dernières instructions, s'assurent que la main droite est dégantée, raniment le courage des peureuses et les poussent tout doucement dans la présence royale. Accueillie par un bon sourire, la débutante fait ses six révérences tant bien que mal, plutôt mal que bien, et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, mademoiselle a subi l'épreuve tant redoutée, elle est présentée, et a droit de faire son entrée dans le grand monde.

Si un étranger, arrivé le matin dans la capitale, et devant la quitter le même soir, nous demandait comment il pourrait le mieux passer sa matinée, afin d'emporter un souvenir de coutumes bien anglaises, de quelque chose qui ne peut se voir qu'à Londres, nous lui dirions : « Allez vers les une heure à *Hyde Park* et assistez au défilé de cette foule de cavaliers et de cavalières qui encombre l'allée qui a nom *Rotten Row*. »

La métropole contient plusieurs parcs, mais le seul fréquenté du grand monde élégant est *Hyde Park*, dont l'étendue, y compris *Kensington gardens*, qui le touche, est d'un mille et demi de long et de trois quarts de mille de large. Bien inférieur, comme pittoresque et comme étendue, au bois de Boulogne, au Prater, au bois de la Cambre, *Hyde Park* a l'avantage d'être à proximité des quartiers à la mode, qui, se portant toujours de plus en plus à l'ouest, ont fini par l'entourer. Une grande pelouse plantée çà et là de beaux arbres, une belle pièce d'eau, un chemin pour les voitures faisant le tour de la pelouse et du lac et un autre pour les cavaliers, voilà tout le parc. De six à sept heures du soir, le

Hosted by Google

chemin des voitures regorge d'équipages, les allées qui le bordent sont encombrées de piétons, mais *Rotten Row*, l'allée réservée aux cavaliers, est peu fréquentée à cette heure. L'heure orthodoxe pour monter à cheval est de midi à deux heures; alors des centaines de jeunes filles, accompagnées de leurs pères ou de leurs frères, ou bien encore groupées ensemble par petites bandes, sans autre escorte que leurs grooms, font leur temps de galop et regagnent les belles couleurs que leur a dérobées la nuit précédente, passée au bal. Le tout-Londres y est représenté, depuis l'évêque en culotte et guêtres noires, un tablier en soie autour des reins et un chapeau de curé sur la tête, jusqu'à la demi-mondaine la plus en renom; peu de celles-ci cependant; elles aiment mieux paraître sur le tard, quand le parc reçoit son contingent de banquiers et de négociants, occupés dans la Cité pendant la journée.

En somme, c'est plutôt l'heure des demoiselles et des jeunes désœuvrés, sans occupation sérieuse, et il y en a tant de par la ville, qu'ils suffisent à remplir l'allée d'une foule compacte. De chaque côté se promènent ou s'asseyent des femmes du monde et des gommeux, et le tout ensemble offre un spectacle unique. Sur le coup de deux heures, le parc se vide prestement, car c'est l'heure du *luncheon*, repas d'autant plus important que l'on ne dîne guère avant huit heures et demie.

A la même heure qu'a lieu ce spectacle quotidien, le voyageur pourra voir, cinq ou six fois pendant la saison, la réunion au bord du lac d'un des deux clubs d'attelages à grandes guides et, s'il est amateur de beaux chevaux et d'équipages corrects, le coup d'œil le charmera. Dans un article précédent sur les clubs, nous avons fait mention en passant de deux cercles, le *Four in hand* et le *Coaching Club*, composés uniquement de propriétaires de *coaches* ou *drags*. En nous occupant de la « saison », il est impossible de ne pas parler de nouveau de ces institutions bien anglaises. Les clubs comptent à eux deux plus de cent cinquante membres, et à chaque réunion, il est rare de ne pas voir figurer une ving-

Hosted by Google

taine de *drags*. Presque sans exception, les attelages sont superbes et bien appareillés, non seulement à l'égard de la robe, mais, ce qui est bien plus important, sous le rapport de l'allure, du port et du courage. En vrais connaisseurs, on s'inquiète peu de l'exacte similitude de couleur et on se souvient du dicton anglais, qu'un bon cheval ne peut avoir une vilaine robe. Cependant, quelques membres des deux clubs se vouent à certaines couleurs et n'en changent jamais. Ainsi, on a vu tel baronnet qui n'a jamais possédé que des chevaux gris, et un autre sportsman qui ne voulait que des rouans. Quelle que soit la couleur des *drags* ou des chevaux, la tenue de l'équipage comme ensemble laisse rarement à désirer, et quand les vingt *coaches*, admirablement conduits, partent pour faire le tour du parc, un murmure d'approbation s'élève de la foule élégante qui ne manque jamais d'assister au défilé.

Dans le même genre, on peut voir tous les matins le départ de Piccadilly des *stage coaches* qui s'en vont, qui à Brighton, qui à Guildford, qui à Dorking, faisant concurrence pendant les mois d'été à la voie ferrée. Ce sont des gens du monde qui les conduisent et les voyageurs sont des oisifs, ayant du temps à perdre et qui veulent, pendant quelques heures, respirer l'air de la campagne et jouir de ce sentiment de bien-être physique et moral qu'on éprouve en se sentant emporté au trot rapide de quatre vigoureux chevaux. Rien de charmant, par une belle journée d'été, comme cette promenade en voiture ouverte et généralement en compagnie agréable. Toutes les quatre lieues, on change de chevaux et le parcours du relais prend tout au plus une heure; le voyage n'est jamais bien long : quatre ou cinq heures au plus. Arrivé au point extrême, un bon repas vous attend, puis on revient en ville vers les sept heures du soir, bien moins fatigué que si l'on avait été secoué en chemin de fer. Ce retour à l'ancienne façon de voyager est dû à la passion de conduire à grandes guides qu'éprouvent certaines gens du monde. L'amateur du *coaching* y laisse généralement ses écus, mais il a conduit un *coach* trois mois durant, pendant huit heures par jour, et si

Hosted by Google

cela lui a coûté quelques centaines de livres sterling, il est d'avis que ce n'est nullement de l'argent perdu, et il a raison, puisque chacun a le droit de prendre son plaisir où il le trouve.

Ce produit de la civilisation parisienne qu'on nomme le boulevardier, pour qui « fouler le bitume du boulevard » est le suprême bonheur, et qui se contente des décors de l'Opéra en fait de scènes agrestes, n'a pas d'équivalent à Londres. Le citadin anglais aime la campagne, et cela est si vrai que la Cité, passé l'heure des affaires, est un désert. Pas un commerçant, pas même un commis n'y demeure; tout le monde s'en va par la voie ferrée, le plus loin possible de la fumée et du brouillard, respirer un air où les rosiers peuvent vivre et où le pot de géranium, à la croisée, n'a pas l'air d'avoir passé la nuit dans le tuyau de la cheminée. Le même goût est encore plus prononcé parmi les gens du monde, et l'on corrige l'anomalie qui fait passer l'été en ville en saisissant toutes les occasions possibles de s'en éloigner. Parties de campagne, *garden parties*, courses de chevaux, régates, *cricket matches*, après-midi passées au club de « Hurlingham », qui est hors la ville, dîners à Richmond et à Greenwich, tout sert pour fuir Londres. Nous avons déjà parlé dans la *Revue* des régates et du cricket, et nous passerons sous silence les parties de campagne et les pique-nique, qui se ressemblent dans tous les pays.

Peut-être pourrait-on en dire autant de ces réunions en plein air auxquelles on a maintenu le nom anglais de *garden parties* et qui sont à la mode partout, à commencer par le palais de Laeken. De même, la Reine ou la princesse de Galles ouvre les jardins de *Buckingham Palace* ou de *Marlborough House* à une foule aristocratique. Mais en Angleterre, tandis que les femmes paraissent dans les plus ravissantes toilettes, on permet aux hommes la redingote et le pantalon de couleur au lieu de l'uniforme, ou de cet affreux habit noir, qui, en plein jour et dans un jardin, fait ressembler l'homme le mieux mis à un sommelier de restaurant. La princesse de Galles a eu l'heureuse idée de rendre ces réunions plus attrayantes en

Hosted by Google

autorisant les mères à y amener leurs enfants; cela donne à la fête un caractère de simplicité et même d'intimité qui, le plus souvent, fait défaut aux réceptions princières.

L'exemple de la famille royale est suivi par ceux qui ont des maisons de campagne près de Londres, et rien n'est plus en vogue que d'aller passer l'après-midi à quelques heures de la ville, écouter un concert ou autre divertissement en plein vent et manger des fraises arrosées de crème. Parfois même la fête se prolonge, le jardin s'illumine *a giorno*, l'amphitryon offre à ses hôtes des mets plus substantiels que des fruits, leur verse un vin mousseux qui, la plupart du temps, n'a point été vendangé aux environs d'Épernay, et les fait danser sur l'herbe, au risque d'y gagner des refroidissements à l'heure du serein.

Ainsi que nous l'avons dit dans un article précédent, les mondaines sont admises à deux cercles *extra muros* qui ont nom le « Hurlingham » et l' « Orléans ». Le « Hurlingham », situé dans le faubourg de Fulham, est surtout en vogue. C'est une belle maison de campagne, entourée d'un beau parc qui s'étend jusqu'à la Tamise. Les membres offrent galamment à leurs hôtesses des glaces et du thé, et comme spectacle, le jeu de *polo* et le tir aux pigeons. Les invitations sont très recherchées, surtout quand l'héritier de la couronne honore le club de sa présence; quant à la princesse de Galles, elle a cessé d'y aller, ne voulant pas assister au massacre des pigeons.

Dans Londres même, il existe deux délicieux jardins où se donnent des fêtes de jour et de nuit et des expositions florales. Ces jardins appartiennent à des sociétés particulières, et les membres payent une centaine de francs de cotisation, ce qui leur donne le droit d'assister aux fêtes et de distribuer à leurs connaissances bon nombre de billets; il en résulte forcément que les assemblées sont assez mêlées. La Société royale d'horticulture a pris à bail, dans *South Kensington*, un vaste terrain qu'on a disposé en jardin régulier, orné de terrasses, de statues et de jets d'eau. Les arbres sont encore jeunes, l'ombre manque, les allées, toutes droites, fatiguent

Hosted by Google

l'œil, mais les serres sont magnifiques et quand, par un beau soleil, le jardin est rempli de jolies toilettes, la scène est attrayante. Dans le *Regent's Park*, à l'autre extrémité de la ville, se trouve le *Botanical Garden :* jardin agreste, beaux arbres, grandes pelouses et sentiers qui serpentent, le contre-pied du jardin rival. Pendant la saison, six ou sept expositions de fleurs ont lieu dans les deux jardins, et dans nulle capitale du monde on ne verra une plus splendide collection de roses, de pélargoniums, de calcéolaires et surtout d'orchidées, cette nouvelle passion botanique, pour laquelle les amateurs font des folies qui rappellent la toquade hollandaise pour les oignons de tulipe. En vue du goût de chacun, ajoutons que le jardin de *South Kensington* est le plus à la mode, tandis que celui du *Regent's Park* l'emporte comme exposition de produits.

Un mot en passant sur un autre jardin également dans le *Regent's Park*, le *Zoological Garden*, qui possède une des plus belles collections d'animaux que l'on puisse voir. On y est admis pour la modique somme de soixante centimes les jours non fériés; mais le dimanche, l'admission ne se fait que par cartes, à obtenir des sociétaires. S'y montrer ce jour-là a longtemps été la mode, et on a même composé, il y a quelques années, une chanson, *Walking in the Zoo*, — se promener dans le *Zoo*, — qui a eu une vogue de café chantant. Maintenant, le *Zoo* a baissé et y aller n'est plus bon genre, peut-être bien parce qu'on l'a chansonné.

On ne peut parler jardins sans rappeler le prodigieux succès qu'ont depuis quelques années certaines expositions qui se sont succédé chaque été dans des bâtiments provisoires qui touchent au jardin d'horticulture de *Kensington*.

En elles-mêmes, la plupart de ces expositions n'ont rien offert de bien remarquable. Exposition d'engins de pêche, exposition des produits sanitaires, exposition des inventions, et enfin, faisant exception, une réunion remarquable des produits naturels et fabriqués des colonies et dépendances anglaises.

En somme, la popularité insolite qui leur fut accordée vint

Hosted by Google

d'une heureuse innovation : on ouvrit au public le jardin d'horticulture, brillamment illuminé le soir ; la lumière électrique éclairait les jets d'eau, et la musique militaire se faisait entendre de huit à onze heures. Il advint que Londres en masse, depuis le commis jusqu'au gommeux, depuis l'ouvrière jusqu'à la duchesse, se donna le plaisir de faire comme on fait à Bruxelles et autre part[1]. Londres se promena au clair de la lune au lieu de s'enfermer entre quatre murs. Décidément, les mœurs continentales prennent racine sur les bords de la Tamise, mais elles auront toujours à compter avec le climat : « bien fol qui s'y fie ».

Autour de la métropole, il existe de nombreux champs de courses, généralement mal famés et mal fréquentés. Les prix ne sont pas pour tenter les propriétaires de bons chevaux, et « toucher le gagnant » n'est pas chose facile, attendu que le meilleur cheval n'est sûr de la victoire que dans le cas où l'écurie ne gagnerait pas davantage en le faisant perdre. Ces pistes sont le rendez-vous des *bookmakers* de bas étage, des propriétaires de débits, des escrocs qui font profession de disparaître quand ils perdent.

Font exception les courses d'Epsom et d'Ascot, de Sandown et de Kempton Park. Qui n'a entendu parler du *Derby*, la course de chevaux la plus importante du monde entier, qui se court à Epsom au mois de mai ?

La gagner est la suprême aspiration du fils de famille qui commence sa carrière de sportsman, et la consolation de l'octogénaire qui voit les vœux d'une vie entière couronnés sur le tard ; la gagner, c'est acquérir une auréole de gloire qui vous entourera jusqu'au tombeau... et au delà. La semaine du *Derby* est l'apogée de la saison ; le gentilhomme campagnard qui ne passe qu'une dizaine de jours par an dans la grande ville choisira ce moment pour y venir ; l'officier en garnison dans un coin reculé de l'Irlande assurera son colonel, vers la fin de mai, qu'il a des affaires urgentes réclamant sa présence à Londres ; le commis de la Cité aura une rage de dents ou

[1] L'an dernier, plus de quatre millions de personnes ont passé les tourniquets de l'exposition.

Hosted by Google

une tante malade le matin de la course et ne pourra vaquer aux affaires. Le *Derby day* est indubitablement la fête la plus importante du calendrier anglais. Ce jour-là, la Chambre des communes ajourne, les clubs sont déserts, à la Bourse, les affaires sont nulles, faute de spéculateurs ; et notez que ce n'est pas la classe élevée et la classe moyenne seulement qui s'intéressent au Derby ; le populaire y a largement sa part, et le lendemain du grand jour, le balayeur de la rue demandera au décrotteur du coin. Eh bien, « ça a-t-il fait votre affaire ? » par allusion aux paris que l'autre a dû nécessairement engager.

Deux chemins de fer mènent à Epsom. Le jour de la course, les convois se succèdent à des intervalles dangereusement rapprochés, et chaque train est bondé. De plus, sur les trente kilomètres de grande route reliant le champ de courses à Londres, une triple rangée de voitures se suivent à la file, et les habitants des villages qui bordent le chemin voient passer, pendant des heures, les véhicules les plus disparates, depuis la petite charrette à baudet du marchand ambulant et le char-à-bancs de louage, jusqu'à l'équipage à double daumont du millionnaire et au *drag* de la jeunesse dorée. La piste est située sur un terrain élevé qui domine une contrée boisée et accidentée ; le panorama est fort beau, mais le spectateur n'a cure d'admirer les beautés de la nature. Ce sont d'autres idées qui l'occupent pendant le court trajet de la gare à la tribune. Le favori est-il « crevé », ou bien tient-il sa place sur la cote ? Arrivera-t-il « bon premier », ou bien la victoire sera-t-elle remportée par un *outsider* contre lequel on parie « à robinets ouverts » ? Le *ring* sera-t-il « rincé » ? Lui en particulier a-t-il « touché » le gagnant ? Voilà ce qui lui tient bien plus au cœur que des sites pittoresques ou l'air embaumé du printemps.

Toute une foule a bivouaqué sur le terrain de courses, dormant à la belle étoile et attendant la récolte du lendemain : bohémiens, acrobates, vendeurs de toute espèce de denrées et de liquides, depuis l'allumette qui ne s'allume pas jusqu'à la bière qui altère, diseurs de bonne aventure, chanteurs de

Hosted by Google

mélodies nègres, à la face grimée de suie et de bouchon brûlé, escamoteurs, loueurs d'ânes et de rosses à tant la course de cent mètres, aller et retour, *pick pockets*, enfin, un fort contingent de malheureux sans aveu, prêts à tout, qui rôderont autour des voitures, vidant les fonds de bouteilles et happant des restes de provisions.

Les voitures prennent place sur une colline d'où l'on voit assez mal la piste; mais on s'en console en faisant de copieux *luncheons* et en absorbant une prodigieuse quantité d'un liquide mousseux qualifié de champagne.

Cela met en liesse la jeunesse dorée et folâtre, qui manifeste son humeur joyeuse en s'entourant le chapeau de petites poupées en bois gagnées à des jeux d'adresse. Sur la colline, peu de femmes du monde, mais un fort contingent du monde de la galanterie. L'ambition d'une belle petite est d'aller au Derby en voiture à quatre chevaux menés par des postillons en casaque de soie jaune; c'est une affaire de cinq cents francs; ajoutez la toilette et le déjeuner, et le bailleur de fonds en sera pour un billet de mille. Beaucoup de *drags* sur la colline, dont la plupart sont loués à la journée; encore plus de coupés, occupés par les « tendresses » susdites. Tout ce monde, vers les cinq heures, est d'une gaieté bruyante, et l'on ne se douterait guère, à voir cette foule des deux sexes en goguettes, que l'on se trouve dans le pays de la haute convenance et de la tenue.

En avant et au bas de la colline, qui est à quelque distance de la piste, se place le gros public. Il est innombrable, le gros public, et quand, après chaque course, on lui permet d'envahir la piste, le problème de la faire évacuer en temps utile paraît insoluble; cependant, grâce au respect de l'autorité, personnifiée par quelques *policemen*, on en vient assez facilement à bout. Le champ de courses est libre pour les piétons, mais le prix d'entrée de la tribune est élevé, 25 francs; les loges et les places réservées se payent plus du double. Qu'importe! en pareille occasion, on n'y regarde pas de près, et la tribune fût-elle deux fois plus grande, elle ne suffirait pas à contenir tous ceux qui veulent s'y entasser. D'autres tribunes, à des prix plus modérés, occupent chaque point avantageux

Hosted by Google

et sont flanquées de pavillons à rafraîchissements où se débitent du *roast beef* et du *porter*. Tout ça fourmille de monde ; il y en a partout : au départ des chevaux, à un coude de la piste qui s'appelle *Tattenham corner*, derrière la tribune où l'on ne voit rien. Le coup d'œil est merveilleux, la scène bien nationale; ce n'est pas seulement un champ de courses fréquenté par la haute volée et le peuple, c'est en même temps une énorme kermesse avec baraques de bateleurs, théâtres en plein vent, maringottes de marchands forains, un pique-nique monstre où, à une heure donnée, une multitude prodigieuse bafre et godaille à l'unisson.

A Epsom règnent la grosse gaieté et le laisser-aller; c'est la fête du grand public. Le terrain de courses d'Ascot, près de Windsor, est, au contraire, le rendez-vous des mondaines et de la gomme. Les courses durent quatre jours et sont sous le patronage de Sa Majesté. Jadis, elle y assistait, mais depuis la mort du prince consort, le prince et la princesse de Galles la remplacent. Point de ville ou de village près d'Ascot; le chemin de fer y a une station qui dessert spécialement la piste, dont l'accès est assez difficile aux piétons. Les prix sont d'une valeur considérable, et, en s'y rendant les deux grands jours, le mardi et le jeudi, on ne peut manquer de voir des luttes palpitantes d'intérêt entre les chevaux les plus en renom. C'est la mode de louer une villa près d'Ascot pour la semaine des courses; l'héritier du trône en donne l'exemple, et cet exemple est suivi par nombre de millionnaires, au grand contentement des résidants, qui gagnent un fort joli denier en déménageant pendant une semaine. Les tribunes ont tout le confort désirable, et de nombreuses loges particulières sont louées à des prix élevés. En face des tribunes, un terrain est réservé aux *drags* appartenant aux deux clubs précédemment cités, ou à des régiments en garnison à Windsor. Pour faire honneur à Ascot, les mondaines arborent leurs plus ravissantes toilettes et, de loin, les tribunes ressemblent à des parterres émaillés des couleurs les plus vives. Le mardi et le jeudi, les altesses royales viennent en cortège, escortées par le grand veneur et les piqueurs de l'équi-

Hosted by Google

page de chasse. Chevaux et voitures sont admirables de beauté et de tenue, et, bien qu'on ne se serve pas en cette occasion des équipages de grande cérémonie, le cortège vaut la peine de venir jusqu'à Ascot rien que pour le voir.

Ce qui distingue ces courses, c'est que le monde élégant y a ses coudées franches et s'amuse tout à son aise, sans y être importuné par les chanteurs de rues, les diseuses de bonne aventure et les mendiants. A l'heure du *luncheon*, quand le temps le permet, des nappes sont étendues sur le gazon, et la pelouse derrière les tribunes se couvre de jolies femmes assises sur l'herbe et fort occupées à apaiser leur faim. Sous ce rapport, il y a encore mieux qu'Ascot. Depuis une dizaine d'années, deux sociétés particulières ont acheté, ou loué, des terrains près d'Esher et près de Sunbury, à quelque quinze kilomètres de Londres, et ont converti des parcs en terrains de courses. A Sandown et à Kempton Park se réunit l'élite des *sportsmen* et des femmes qui posent pour être des *sportswomen*. Au début, le public y était assez mal traité, les tribunes étaient réservées aux souscripteurs et, même en payant cher, on ne trouvait pas à se bien placer; mais l'esprit démocratique finit par tout envahir, et 30,000 personnes ont assisté ce printemps au triomphe de Bendigo, le champion du turf anglais. La victoire de ce célèbre cheval a excité, paraît-il, un enthousiasme sans bornes, et son propriétaire vient d'acquérir une popularité énorme en refusant de le vendre à l'étranger, malgré qu'on lui offrît 500,000 francs, la somme la plus forte qui ait jamais été offerte pour un cheval.

Mais quittons le *sport* et revenons à la vie de Londres proprement dite. Parlerons-nous des après-midi à *Hyde Park?* Mieux vaut les négliger, car elles ressemblent absolument aux après-midi du Bois de Boulogne. Arrivons plutôt à cette heure si importante de la journée où l'humanité met ses pieds sous la table, « quand, d'après la chanson anglaise, les soucis et les travaux de la journée sont terminés, que les bons sentiments se font jour et que le cœur déborde ».

Quelques mots d'abord sur deux endroits de la banlieue

Hosted by Google

bien connus des dîneurs et des bons vivants de la capitale. Richmond est un site délicieux, à une quinzaine de kilomètres de la ville, d'où l'on découvre la Tamise serpentant à travers des campagnes boisées et où l'on dîne médiocrement dans un hôtel à l'aspect grandiose et aux additions à l'avenant. Situé sur une colline, le *Star and Garter* jouit d'un admirable panorama, et tout près est un parc royal offrant l'attrait de charmantes promenades. Le dimanche, des hommes du monde, accompagnés souvent de personnes d'un monde tout différent, y viennent dîner et, par une belle soirée d'été, les jardins sont fort animés. L'étranger peut y passer son dimanche soir fort agréablement et sans se douter qu'à quelques milles se trouve la grande ville triste et morne, plongée dans sa papelardise hebdomadaire.

Greenwich est d'un tout autre genre : c'est un faubourg sur la Tamise, comme Richmond, mais à l'aval de Londres; la marée y laisse à découvert d'horribles bancs de vase; les steamers qui passent l'enveloppent de fumée, l'odorat y souffre de mauvaises senteurs, l'œil y est blessé par la vue d'ignobles bâtisses et de fabriques aux murs noircis, mais les dîners qu'on y mange sont une spécialité. Avant que le fleuve devînt un grand égout à ciel ouvert, un certain petit poisson ressemblant à l'ablette remontait jusqu'à Greenwich; il fallait, disait-on, le manger aussitôt pris; de là la réputation des dîners de poisson de la localité. Depuis longtemps, le *white bait* a fui les eaux fétides des environs de la métropole, point de fretin qui s'aventure en amont de Gravesend. Mais Greenwich a conservé son prestige et ses dîners sont toujours recherchés. Outre la friture de *white bait*, qui se mange arrosé de citron, puis au poivre noir et enfin au poivre d'Inde, on sert d'innombrables plats de poisson : truite au bleu, saumon à la sauce de homard, matelote d'anguilles, poissons frits, poissons grillés, poissons en omelettes, en croquettes, au vin blanc, à la tartare, enfin, une débauche de maigre. Il est vrai que si l'on commence d'une façon orthodoxe, on finit moins bien, car le lard aux fèves de marais est une spécialité d'un repas à Greenwich. Pour quelle raison des

Hosted by Google

gens qui ne toucheraient jamais autre part à ce manger plus que bourgeois s'en délectent à Greenwich, cela est et restera toujours un mystère. Inutile d'ajouter que pareil banquet demande à être arrosé par d'amples libations et que le jour où l'on dîne à Greenwich, il faut se bien garnir la bourse. En y allant comme invité, on peut éviter le quart d'heure de Rabelais, mais on se soustraira plus difficilement à l'indigestion du lendemain.

Les dîners de poissons sont tellement devenus une institution, qu'à la fin de chaque session du Parlement, le gouvernement, en masse, se rend à Greenwich en bateau à vapeur et fête la terminaison de ses travaux parlementaires par un festin au *white bait*. Il y a une quinzaine d'années, M. Gladstone s'est rendu impopulaire parmi ses collègues en voulant supprimer cette fête politico-gastronomique. Lord Beaconsfield, en bon conservateur, n'eut rien de plus pressé que de rétablir l'ancienne coutume.

Point de capitale où l'on donne autant à dîner qu'à Londres. Dans la métropole anglaise, pendant la saison, tout le monde reçoit à dîner, ou dîne en ville, et un homme répandu, si le cœur lui en dit et que son estomac le lui permette, dînera bien rarement à ses frais. L'heure du repas est huit heures et demie; il y a une quarantaine d'années, on se mettait à table à sept heures; peu à peu, la mode fit reculer l'heure, et la mode a eu raison, puisqu'on y gagne les plus beaux moments de la soirée à passer en plein air.

La cuisine anglaise, ou plutôt la cuisine française telle qu'elle est connue de l'autre côté de la Manche, pèche surtout par le manque de variété; les menus se ressemblent d'une façon désespérante, et on se fatigue de revoir les mêmes plats sur vingt tables différentes. Un potage à la reine, suivi de saumon sauce homard, puis quelques entrées auxquelles on ne touche guère, et pour cause; comme pièces de résistance, de la selle de mouton et une dinde bouillie à la sauce blanche; ensuite, des cailles, et enfin, une gelée au marasquin, une crème à l'ananas et un pudding quelconque. Ce menu n'est pas trop à dédaigner, direz-vous peut-être, mais

Hosted by Google

le malheur veut qu'il se représente avec une persistance singulière dans cinq maisons sur six. Cela tient à ce que, par suite de l'éducation restreinte des cuisinières, les maîtresses de maisons s'adressent au pâtissier qui envoie en ville, et celui-ci se garde bien de sortir de la routine avec des clients si faciles à contenter. Partout existe la coutume de traiter les légumes comme des mets indignes d'être servis ou d'être accommodés autrement qu'à l'eau. Avec chaque plat de viande, des laquais font le tour de la table, offrant des pommes de terre, des petits pois, des haricots verts, même des asperges, tout ça cuit à l'eau. Les légumes ne se mangent qu'avec la viande, et les truffes à la serviette, les artichauts à la barigoule, ou même un simple chou-fleur au gratin ne se voient jamais sur la table de John Bull. Bien entendu qu'il se trouve des maisons où un chef français, au service de quelque grand seigneur cosmopolite, vous servira un dîner qui ferait honneur au Jockey-Club, mais bien rares sont ces exceptions.

Nous avons déjà parlé des dîners dans les clubs; il nous reste à dire quelques mots des restaurants. Rien à Londres qui soit à la hauteur du *Café Anglais*, du *Café Riche* ou du *Café Bignon*. Les tavernes ne manquent pas où l'on sert une bonne, saine et abondante nourriture à des prix modérés. Ces établissements n'affectent pas de donner *a french dinner*, — un dîner à la française. — Rarement on y demande un potage; le poisson, toujours frais, sera servi avec une sauce pouvant servir de colle de farine, mais la pièce de résistance — le joint — ne laissera rien à désirer; aussi les habitués s'en tiennent généralement à ce plat unique, suivi de fromage et arrosé de bière. Pas à mépriser, ces maisons où la viande est presque toujours de première classe; mais un grand nombre d'établissements plus prétentieux sont sujets à caution. Qu'on y serve à la carte ou à tant par tête, ce n'est ni de la bonne cuisine française, ni de la simple cuisine anglaise; les plats, aux noms prétentieux, ne sont que des à peu près, des succédanés indigestes, et il vaut mieux s'en tenir à la nourriture du pays. Faisons néanmoins exception en faveur des restaurants Verrey et Nicoll, tous deux dans Regent

Hosted by Google

street : on y est assez bien servi, pourvu qu'on ne sorte pas du terre à terre culinaire.

Les dîners de corps sont très fréquents à Londres. Dîners politiques, dîners de sociétés particulières, dîners offerts à des notabilités dans tous les genres, dîners de charité — nous traduisons littéralement de l'anglais *charity dinners*. — Le *charity dinner* est une spécialité d'outre-Manche. Grande est la multitude des péchés à charge de la métropole de la Grande-Bretagne, mais si la charité suffit pour les couvrir, Londres peut espérer qu'on passera l'éponge sur ses nombreux forfaits. Plus de huit cents établissements de charité, plus de cent trente hôpitaux sont entretenus par le public sans secours de l'État. Grâce aux dons et legs des générations passées, la majeure partie de ces institutions ont de beaux revenus ; mais telle est la misère, et si grandes les souffrances des indigents dans ce Londres à l'aspect riche et brillant, que la plupart d'entre eux manquent de fonds. Or, c'est un trait caractéristique des mœurs anglaises qu'un dîner public à une guinée par tête est le moyen le plus efficace de récolter ce qui manque, à la condition toutefois que ce banquet soit présidé par un grand personnage, — une altesse royale de préférence.

Au point de vue sociable, rien ne se peut de plus fastidieux qu'un dîner de ce genre. De longues tables, auxquelles s'asseyent des centaines de convives ne se connaissant pas ; un dîner presque toujours mauvais et toujours tiède ; au dessert, un long rapport à écouter, faisant connaître l'urgente nécessité d'augmenter les fonds ; des discours prolixes et embarrassés vous priant instamment de mettre la main dans la poche, et enfin, la nécessité d'obtempérer à cette demande ; voilà un *charity dinner*. Eh bien, soit vanité de passer la soirée en compagnie de gens occupant un haut rang social, soit le plaisir de dévisager pendant des heures un rejeton royal, voire l'héritier du trône, soit la satisfaction de donner publiquement, il se trouve toujours force amateurs et table pleine quand les journaux annoncent que tel jour aura lieu le dîner annuel à l'appui de telle ou telle charité et que S. A. R. le

Hosted by Google

prince de Galles ou le duc de Cambridge préside le banquet. Dans ces derniers temps, des *fancy fairs*, des bazars ont été employés comme expédients pour stimuler la charité des gens qui veulent qu'on leur donne une dose de plaisir en échange de leurs souverains, mais le *charity dinner* reste toujours le moyen le plus efficace pour exciter la philanthropie de la race anglo-saxonne.

Comme dîners de corps, nous ne pouvons passer sous silence les festins de Balthazar des corporations de la Cité. Il existe encore plus de quatre-vingts de ces corporations; peu d'entre elles s'occupent du métier qu'elles sont censées représenter, mais la plupart possèdent de beaux hôtels, et dans ces hôtels des salles à manger spacieuses, richement décorées et dont on fait un fréquent usage. Les trois corps les plus opulents et les plus en évidence sont ceux des orfèvres, des marchands tailleurs et des poissonniers. C'est un honneur d'en faire partie, honneur qu'on offre aux princes royaux et aux notabilités militaires et politiques. Énormes sont les revenus de ces associations, car les legs qu'on leur a faits en biens-fonds, soit dans la Cité, soit ailleurs, ont grandement augmenté en valeur. Ils entretiennent de nombreuses institutions charitables, mais il leur reste une marge qui leur permet de s'offrir des festins splendides, où l'on mange du potage à la tortue dans de la vaisselle de vermeil et l'on boit du « monopole » et du porto à 25 francs la bouteille.

Mais les banquets par excellence, où la tortue est en honneur, sont ceux du *lord mayor*, du magistrat qui régit la Cité et qui, pendant son année d'office, est tenu d'exercer une hospitalité princière. A ces festins de Gamache, tout citoyen qui se respecte absorbe au moins deux assiettes pleines de soupe à la tortue et remange du même animal amphibie sous la forme d'entrée. Mais nous voilà loin du *West End* et de la saison; rentrons dans notre sujet.

Soupe-t-on à Londres et la soupeuse existe-t-elle? Dans les environs de Haymarket, près de Regent street et de Piccadilly, les tavernes ne manquent pas où l'on mange passé minuit, mais le cabinet particulier n'existant pas, la soupeuse propre-

Hosted by Google

ment dite fait défaut. A Londres, la femme galante, non accompagnée, se voit refuser l'accès de la plupart des cafés, et quand on la tolère ce n'est qu'à la condition que, sa consommation absorbée, elle détale au plus vite. D'autre part, la rue lui appartient en pleine et entière propriété, et il s'ensuit que les quartiers les plus fréquentés offrent après la brune un spectacle qui ne se voit dans aucune autre capitale. Le Strand, la rue la plus passante de la ville, est encombrée de femmes de mauvaise vie, et au centre du *West End*, dans Waterloo place et Regent street, rues bordées par des édifices imposants, où se trouvent les clubs les plus importants, il se forme à partir de onze heures du soir un rassemblement de femmes qui, à en juger par leurs riches toilettes, appartiennent à une classe supérieure dans la hiérarchie du vice. Souvent il est difficile de se frayer un passage à travers cette foule, grossie à la sortie des théâtres par des hommes en cravate blanche se rendant à leurs cercles, ou prenant le chemin des écoliers pour réintégrer le domicile conjugal. Il ne convient pas dans cet article de traiter pareil sujet, sans cela nous aurions long à dire sur un état de choses indigne d'un pays qui affiche la moralité, état amené, d'une part, par la rigueur avec laquelle on ferme les Édens, les El-Dorado et les cafés interlopes et, de l'autre, par l'absence de toute ordonnance régularisant la position de la classe en question et la tenant en échec sur la voie publique.

Constatons néanmoins un fait qui distingue Londres de Paris. Dans la capitale de la France, certaines courtisanes en renom se voient à toutes les « premières », se font remarquer autour du lac dans des « huit-ressorts » traînés par des chevaux de prix, étalent des toilettes enviées par les mondaines les plus élégantes, et, à certains moments bien choisis, se défont d'un ameublement si splendide, de bibelots d'une telle valeur que le public en est ébaubi. Certes, les femmes entretenues, et richement entretenues, ne manquent pas à Londres, mais de pareilles étoiles... filantes ne brillent pas. Si le vice de bas étage n'est que trop en évidence, les hétères n' « épatent » pas la ville, ne sont pas vues partout où l'entrée

Hosted by Google

se paye et les ventes périodiques de leur butin n'occupent pas la plume des feuilletonistes.

Et le jeu, cet autre vice de la civilisation, fleurit-il dans la sage Albion? Oui, on joue et fort gros jeu encore, mais seulement en cachette, dans certains cercles aristocratiques. Dans la société, le jeu est passé de mode et les maisons de jeu clandestines, les tables d'hôte interlopes sont poursuivies à outrance. Au café, cartes, dominos et dés sont sévèrement prohibés, et voilà pourquoi la vie de café n'existe pas. L'Angleterre ne fut pas toujours aussi vertueuse et plus d'un auteur du siècle dernier atteste que la passion du faro et du macao était grande, et que les femmes du monde les plus haut placées s'asseyaient à la table de jeu. Le 28 juin 1752, la comtesse de Buckingham, qui était alors l'honorable mistress Hobart, donna un déjeuner « rural ». Il y eut d'abord des tableaux vivants et on admira les charmes de la beauté à la mode, une certaine M^me^ Bristowe, posant comme « la reine Nouradjah, surnommée la lumière de l'univers, assise dans un jardin de roses »; puis on fit honneur à une splendide collation et un orchestre se fit entendre. Mais tout cela n'était que les bagatelles de la porte. Bientôt on se mit aux tables de faro, un jeu d'enfer dura toute la nuit et l'hôtesse, qui tenait les tables, put se récupérer plusieurs fois des dépenses de sa fête « champêtre ». Le satiriste Charles Pigot dit d'une autre joueuse de l'époque, lady Archer, que sa tournure est bien connue de par la ville, mais que son teint l'est moins, attendu que sa peau a été cachée depuis tant d'années par le maquillage. Il ajoute que « l'art de se peindre n'est pas son unique talent et qu'à conduire un phaéton avec grâce, ou à battre les cartes et à faire monter le jeu au faro, elle n'a pas de supérieure. Malgré ses talents, si grande est la licence dans le temple de la fortune où elle préside, qu'elle y est traitée avec le mépris d'une hôtesse de tripot ».

Plus tard, on joua moins dans les salons, mais les maisons de jeu abondaient. Un certain Crockford fonda un club dans Saint-James street qui devint le rendez-vous du monde élégant. Dans des salons somptueux, le propriétaire offrait aux

Hosted by Google

habitués un souper fin arrosé de vins exquis et les nuits se passaient à jouer à « la chance », jeu de dés qui avait remplacé le faro. Bien des fortunes y furent plus qu'écornées, et comme le jeu sur parole était encouragé, on y voyait des pertes de trois à quatre cent mille francs dans la nuit. Être élu membre de ce club n'était pas chose facile, mais il y avait de par la ville des tripots pour toutes les bourses et malgré une pénalité sévère on n'arrivait pas à les supprimer. Les coupables sur lesquels on mettait la main subissaient une forte peine, mais les prendre en *flagranti delicto* était chose difficile. Pour établir le délit, la loi voulait qu'on trouvât sur les lieux des individus en train de jouer, où pour le moins des cartes, des dés ou autres objets servant au jeu; or, les tripots avaient des doubles portes bardées de fer, et à chacune d'elles un judas permettant de voir ceux qui demandaient à entrer. Si la police arrivait, l'alarme était donnée au moyen d'une sonnette, le tapis vert disparaissait, les cartes, les dés, les cornets descendaient dans les égouts et, quand la police venait à bout d'enfoncer les deux portes, elle ne trouvait que des joueurs de billard et quelques spectateurs fumant et buvant. On déplorait cet état de choses, mais on laissait faire. Il fallut qu'un homme d'énergie, poussé par un motif personnel, mît la main à l'œuvre.

La plupart des tripots étaient tenus par des juifs plus ou moins alliés entre eux, et cette bande, fort riche, possédait des chevaux de courses. Il advint qu'à propos d'un incident sur le turf, elle offensa un sportsman bien connu, doublé d'un homme politique des plus marquants, lord George Bentinck, l'ami de M. Disraeli. Les propriétaires des tripots lui cherchèrent noise, il jura qu'il les écraserait et il tint parole. A la session suivante de la Chambre des communes, lord George Bentinck présenta un bill fort court où il était dit que le fait seul d'une habitation ayant deux portes fermant à serrures, ou bien un délai à ouvrir la porte d'une maison soupçonnée, serait considéré comme preuve suffisante que ladite maison était un tripot, et les personnes s'y trouvant passeraient la nuit sous les verrous et seraient tenues

Hosted by Google

de paraître le lendemain devant un magistrat. Le bill fut adopté, et bientôt il n'y eut plus une maison de jeu à Londres.

Le monde élégant du commencement de ce siècle, qui ne se cachait pas pour jouer, ne se gênait pas plus pour boire, pour se livrer à des plaisirs grossiers, et à des fumisteries ignobles. Si un orateur de l'opposition, Charles Fox, passait ses nuits à la table de jeu, un ministre d'État, William Pitt, buvait raide, et il ne venait à l'idée de personne d'y trouver à redire. Un grand poète, lord Byron, allait voir un assaut de pugilat en compagnie d'un boxeur de profession, et ensuite combattants et poète dînaient ensemble, — dîner fort agréable, d'après lord Althorp, qui en était. Les combats de coqs enthousiasmaient, ainsi que les luttes entre bouledogues, et la jeunesse dorée se formait un musée de poignées de sonnettes, de marteaux de portes et autres ferrailleries arrachés aux maisons et aux monuments publics. Il y avait progrès cependant sur le siècle précédent, et les ébats de ces aimables jeunes gens étaient anodins en comparaison des exploits du club des Mohocks, dans sa gloire vers 1760. La fine fleur de la jeunesse qui avait l'honneur de faire partie de ce cercle élégant sortait en bande, attaquait les passants, piquait de la pointe de l'épée les jambes des bourgeois attardés, leur aplatissait le nez, mettait leurs femmes dans des barils ouverts aux deux bouts et les roulait à travers les rues, rossait les gardes de nuit, — la plupart des vieux inutiles, — leur fendait le nez et se permettait bien d'autres facéties du même genre. De nos jours, la jeunesse se distingue par une tenue parfaite et un maintien sévère qui lui sont imposés par les progrès de la civilisation, ses bons sentiments et les cols à la mode. Nous pouvons donc assurer le lecteur que s'il lui arrive de se promener dans les rues de Londres après minuit, il ne lui sera fait aucune « farce » et que le pis qui puisse lui arriver sera d'être accosté par quelque malheureuse déclassée.

Dans ce court opuscule, nous avons dû passer sous silence bien des phases de la vie mondaine : expositions de tableaux de l'Académie royale de peinture; concerts monstres à

Hosted by Google

l'Albert Hall; cours scientifiques et littéraires à l'Institution britannique; théâtres où, neuf fois sur dix, on joue des traductions châtrées de pièces françaises; meetings de tous les genres. A moins d'écrire un gros volume, il fallait bien faire un choix, et nous nous en sommes tenu à quelques traits caractéristiques, à quelques scènes qui nous ont paru spécialement anglaises, négligeant tout ce qui ne rentrait pas dans ces conditions.

F. Baring.

Hosted by Google

PAR-DESSUS LA HAIE

Par le long des chemins et des sentiers étroits,
Même longtemps encor sur la grand'route blanche,
La haie en mon pays va, court, tourne et se penche,
Curieuse . . . . . .

CH. CROSNIER.

Jean Costeret était en discussion constante avec lui-même. Tout jeune, on lui avait dit de se défier de son imagination comme de la pire ennemie, et il se tenait fermement en garde contre elle. Heureusement pour lui, — était-ce un effet de son éducation ou de son tempérament? — il n'avait guère eu, jusqu'à cette heure, de peine de ce côté. Il n'inventait que ce qu'il apprenait et n'apprenait avec plaisir que ce qui tombait clairement sous les sens. La nature lui avait donné des nerfs solides ne vibrant pas au premier souffle comme ces fils éphémères de la vierge qui, l'automne venant, parcourent affolés les airs. Mais l'appareil, si parfait qu'il fût, n'en subissait pas moins, parfois, certaines influences provenant d'excès de tension ou de relâchement. Effet tout physique qui réagissait sur l'être moral, parce que l'être moral siège dans le cerveau et que c'est par le cerveau, comme le dit Hippocrate, — au moins à ce que soutient Laugel, car je n'ai pas lu Hippocrate, — que nous sommes fous, que nous délirons, que des craintes, que des terreurs nous assiègent.

Donc Jean Costeret était à certains jours en proie à des impressions bizarres, qui l'enlevaient à son état habituel pour le faire participer à un état tout autre, dont il ne se rendait point compte. Et comme, pour instruit qu'il fût, il ne

Hosted by Google

trouvait pas dans la langue parlée de mots rendant ce qu'il ressentait ; comme il n'y a pas de langue, en effet, pour décrire par le menu ce que nous sommes obligés d'indiquer par un mot : émotion, angoisse, joie, etc., il rejetait comme n'existant pas ou comme n'étant que le résultat d'une situation morbide, tout ce qu'il ne pouvait expliquer aussi facilement qu'un problème d'algèbre ou qu'un théorème de géométrie.

Si nous avons pris cette comparaison dans la sphère des mathématiques, c'est que Jean Costeret était un ingénieur sorti de l'école du génie civil de Gand, et que les mathématiques étaient par lui choses familières.

Puis, il était le produit d'une époque où l'on n'est quelque chose qu'à la condition d'être fort. Il l'avait constaté par des faits nombreux, on le lui avait répété souvent, mais, comme il était encore jeune, — vingt-trois ans à peine, — son observation n'avait pas pu s'exercer sur tout ce qui compose la force ; il ignorait ce qu'elle contient d'accessoire et à quel point l'accessoire constitue le nécessaire. Se bien meubler l'esprit, mordre ferme aux études, être un sujet brillant, il l'avait voulu, il y était parvenu, grâce à une volonté soutenue, ce qui était une excellente chose à son actif, personne ne pourra le nier. Mais par une faute de raisonnement, le brave garçon se faisait aussi une force de l'aridité. De peur de se voir épanouir à la jeunesse avec ses folies et ses entraînements, il fermait son âme à toute influence extérieure, comme ferait une plante rugueuse à la rosée.

Et quand il sentait des fibres secrètes le remuer, il protestait, mettant sa gloire à ne point se laisser vaincre.

C'était à coup sûr un original. En littérature et en beaux-arts, il interprétait à sa façon le précepte de Senèque. Pour ne rien admirer ou ne trouver rien d'indigne, il se refusait à comprendre. Certes, son tempérament se prêtait à cette manière d'être, et bien souvent il se croyait victorieux, alors qu'il n'avait pas encore combattu.

Il avait débuté dans sa carrière par la construction d'un chemin de fer en Espagne. Il avait fait preuve de qualités solides et réussi ! Le travail terminé, il était revenu, en atten-

Hosted by Google

dant un travail nouveau, prendre séjour chez une sœur d'un premier lit, tout ce qu'il lui restait de famille.

C'était loin de la ville qu'il était installé; pas si loin pourtant qu'il ne pût en une heure de marche y venir passer ses journées.

La grand'route traversait un premier groupe de maisons, remontait après une légère solution de continuité vers un second groupe, moins dense, et continuait à se dérouler entre des bâtisses devenant de plus en plus rares, pour se perdre enfin dans les épaisseurs d'une forêt qui s'élevait vigoureuse à trois mille mètres plus loin.

C'était dans le second groupe, le moins fourni, qu'était la maison de M^lle^ Costeret, une maison peinte en rose, assez cossue. Elle était précédée d'un jardinet en terrasse avec des banquettes de fleurs et des plates-bandes de fraisiers; le long de la route, un mur à hauteur d'appui de la même couleur que la maison couronnait le talus et servait de balustrade.

Quand Jean Costeret se tenait contre cette balustrade, il voyait ouverte devant lui une vaste échancrure servant de cadre au paysage que voici : le sol se creusait et descendait, en versants rapides, jusqu'au niveau d'un étang bordé de trembles, qui mettaient une note mobile et claire à ce fond. L'étang, limité d'un côté par des bâtisses aux toitures d'ardoise, d'un bleu violacé, ou de tuiles orangées, reflétait, avec un coin lumineux du ciel, cette masse ocreuse et sombre des maisons déjà vieilles. Celles-ci confinaient à des prairies, les prairies se boisaient d'instant en instant davantage et finissaient par se confondre avec le régime de la forêt.

Au delà de l'étang, et en ligne droite, le terrain se redressait en remous successifs, escarpés, une véritable escalade, et atteignait, après de nombreuses chutes, à un plateau toujours vert, puis, après une dernière poussée vigoureuse, commençait déjà à se confondre vers l'horizon avec une large ceinture noire, brumeuse, brunâtre, cendrée ou nacrée, selon l'état du ciel, la saison et l'heure du jour. Puis à droite, se détachant sur la ceinture déjà moins intense, parce qu'elle faisait un crochet en arrière, émergeait d'un bois de sapins et de

Hosted by Google

mélèzes, couleur cobalt mêlé de carmin, une tourelle à clochetons et à haute girouette de fer.

Plus loin et plus haut encore et tout à fait vers la droite, des taches blanches, rousses, rouges, chinant l'espace, pétillant comme des pierres fines, dénonçaient un village; mais il fallait pour cela que le temps fût bien clair et le soleil très vif. Enfin, au-dessus de tout cela s'étendait la vaste nappe du ciel, qui donnait aux objets la couleur, la valeur, la vie.

Jean Costeret connaissait ce spectacle; il y avait assisté tout enfant et son étonnement était qu'il pût encore y prendre intérêt.

A gauche, le long de la route, suivant l'alignement de la maison et du petit mur rose, il y avait, tout près de la forêt, un bâtiment carré, entouré de jardins, une sorte d'ancien rendez-vous de chasse, datant du XVI^e^ siècle. Costeret n'avait qu'à se pencher un peu pour en voir la façade, blanche, couverte presque partout de verdure. Mais jamais ses regards ne se dirigeaient vers là sans qu'il éprouvât une gêne. De l'autre côté de la chaussée, un grand enclos, très boisé, très soigné, avait pour clôture une haie vive où alternaient l'épine et le charme, mais où dominait le troëne. Notre jeune homme la connaissait bien cette haie, et il ne l'apercevait jamais, même vaguement et à distance, qu'il n'éprouvât un remuement au fond de lui-même.

En hiver, quand les grands hêtres et les chênes majestueux de l'enclos étaient dépouillés de leurs feuilles, on pouvait distinguer assez bien, à travers les tiges droites et les branches tordues, un corps de bâtiment moderne, luxueusement construit. Mais le printemps revenu, la verdure repoussant, le château s'effaçait.

L'échancrure d'en face, la maison carrée et la haie de troëne, appelaient donc souvent sa pensée et la fixaient. Fâché de cette sujétion, brusquement il détournait le regard vers le gros du bourg, dont les maisons s'alignaient sur deux rangs assez serrés. Il était aussitôt plus à l'aise. Il connaissait les gens de porte en porte; il répétait mentalement leur nom. Pierre Lanfré, le boulanger; Martin, le baes de l'estaminet où

Hosted by Google

chaque soir se réunissaient les gros bonnets de l'endroit; Évariste Van Lamp, le fermier, dont la grange ouverte laissait venir jusqu'à lui le bruit des fléaux battant les blés; et bien d'autres. Les femmes s'abordaient pour caqueter; l'enclume du maréchal-ferrant résonnait sous les lourds marteaux de fer... Tout cela constituait un tableau bien vivant, relativement animé. Rien ne le choquait. Le système nerveux n'était pas bêtement affecté par ce qui s'y passait. On se retrouvait au moins.

Oui, en ce moment même accoudé à son petit mur, il refusait au ciel, s'étalant devant lui, le don de l'émouvoir; le soleil se couchait; des nuages striés, ayant l'intensité de l'or en fusion, faisaient cortège à l'astre rougi, et tandis que déjà l'horizon se couvrait d'une brume violacée, une clarté métallique et vibrante, avec des reflets d'un bleu pâle, un peu vertdegrisé, persistait.

Jean Costeret en voulait aux nuages en général, dont il suivait malgré lui les évolutions ou rapides ou lentes et qui affectaient des formes étranges, tantôt lourds et menaçants, tantôt vaporeux et légers. « De l'humidité condensée à une élévation plus ou moins grande, l'air déplacé par des courants supérieurs, disait-il pour expliquer les différents phénomènes atmosphériques. Y a-t-il là de quoi tant s'étonner? »

Et quittant la terrasse et le jardin, il alla s'installer à sa table de travail, le dos au jour, réfléchissant à l'espèce de stupeur dans laquelle il venait de tomber une fois encore.

Du dehors, un hem! sonore et répété se fit entendre. Costeret connaissait cet appel. Il sembla contrarié. Mais se levant quand même, il courut à la terrasse.

Un homme se tenait au milieu de la chaussée, appuyé nonchalamment sur une canne, dans une posture à demi renversée, les yeux levés vers la maison rose. Malgré le crépuscule, on pouvait voir ses formes athlétiques. Costeret devinait le reste. Il le savait sardonique, gouailleur. Des sourcils épais ombrageaient un œil mobile, vif, scrutateur et fascinateur tout à la fois. Les cheveux et la barbe grisonnaient. Sa mise était celle d'un bourgeois aisé, sans recherche, sans soin excessif, propre tout au plus.

Hosted by Google

« C'est vous, *colonel?* demanda Costeret.

— Allons! descendez, commanda celui qu'on désignait par ce grade supérieur. A cette heure, les gens raisonnables se promènent ou se reposent, et comme vous êtes un garçon raisonnable... très raisonnable... »

Mais se doutant de la tournure que les choses menaçaient de prendre, Costeret cria, avec des signes de détresse, que c'était bon; qu'il était inutile d'insister.

Et Costeret, contrarié — cela était visible non pour le colonel, qui, resté au dehors, ne pouvait voir ce que lui cachaient les murs de la maison rose, mais pour le témoin éternel de toutes nos actions, même les mieux cachées — Costeret vêtissait à la hâte un habit, frottait du bras son chapeau et venait rejoindre l'homme qui l'avait appelé.

La mauvaise humeur de notre ingénieur, quelque soin qu'il prît à ne pas la faire paraître, se trahissait encore sur sa physionomie. Éclairé en plein par les reflets du ciel au milieu des premières ombres qui se répandaient lentement, il permit au colonel de constater d'un coup d'œil l'état de son esprit. Le colonel, immobile dans sa pose, le laissa s'approcher, et il semblait, à la manière dont il le dévisageait, l'apostropher en ces termes : « Tu es un difficile personnage, malaisé à conduire; mais tu marcheras à mon gré. »

Les deux compagnons, côte à côte, gagnèrent la forêt déjà enveloppée de mystère et de silence, immobile et grave. Ils ne desserraient pas les lèvres.

Le colonel mettait un malin plaisir à ne point entamer de conversation. Il sifflottait et tirait de sa pipe d'appétissantes bouffées. Déjà Costeret et lui étaient dans les arceaux épais. A droite et à gauche de la chaussée, dont le pavé blanc était visible encore, se tenaient immobiles et serrés les arbres innombrables.

Gêné par le mutisme du colonel, Costeret essayait un lieu commun : peine inutile. Puis il aborda des sujets divers, parlant sylviculture en garçon qui a beaucoup appris. Celui à qui il s'adressait se contentait d'accueillir par des hums! toutes ses propositions, n'approuvant ni n'improuvant.

Hosted by Google

Costeret se risqua à être gai ; il eut de l'esprit. Le colonel semblait à peine comprendre ; mais il marchait, marchait toujours, ayant pris tout à coup à travers les halliers, obligeant l'ingénieur à se baisser, à se tirer de l'étreinte des branches flexibles qui, un moment retenues, se redressaient soudain et venaient le fouetter en plein corps ou en plein visage ou le retenaient sans qu'il pût s'en débarrasser. La route, il fallait se la frayer, la pente était rapide et l'ombre devenait de plus en plus profonde. Au-dessus de la forêt, une clarté pâle persistait, mais le sol raboteux, semé de douches et de grandes herbes, arrêtait à chaque instant les pas quand il ne faisait pas glisser. Cela dura ainsi longtemps. Les promeneurs atteignirent une clairière ; il y sentait le thym et la menthe. Costeret, épuisé, eût voulu s'étendre sur ce lit odorant ; il lui semblait qu'il eût fait bon de se reposer. Le silence était continu : rien ne bougeait ; c'était majestueux et beau.

« Vous, qui d'habitude êtes intarissable, pourquoi ne dites-vous mot ce soir? demanda l'ingénieur en retenant l'infatigable marcheur par la manche.

— Je goûte les charmes de la promenade, je me laisse pénétrer par des impressions vives. La soirée est délicieuse ; la forêt a le calme attendrissant de la force. Cette lueur laiteuse au-dessus de nous, dans laquelle se baignent les cimes des arbres, donne plus de vigueur au feuillage immobile. Il y a là une association, une union de ce qu'il y a de plus doux avec ce qu'il y a de plus robuste et de plus empoignant : ces noirs impénétrables qui nous entourent... Vous qui ne ressentez rien, que rien ne peut émouvoir, esprit fort, raison haute, il faut bien que vous trouviez dans le babil le moyen de passer le temps. Mais moi, c'est différent. J'ai le verbe abondant d'habitude, c'est vrai, j'avoue mon faible ; mais sachez, jeune homme, que si j'arrête le flux de mes paroles, par hasard, de bons motifs m'y engagent. Je réfléchis. Je n'ai jamais pu bien mener de front deux opérations distinctes : penser et formuler ce que je pense. N'allez pas vous imaginer cependant que je parle sans sujet, que je fais mouvoir une meule à vide, sans grain. Ce que je dis, je l'ai toujours

Hosted by Google

préparé de longue main... plus ou moins. C'est ainsi, par exemple, que votre manière d'être à vous me préoccupe ; je cherche le mobile de votre conduite et, jusqu'à cette heure, je ne l'ai pas trouvé. Il faut bien qu'avant d'arriver à une conclusion... »

Il avait poursuivi sa marche et s'essoufflait, suivi de près par Costeret, mis en transpiration par sa lutte contre les branches et cette descente rapide sur un terrain difficile ; il regrettait presque d'avoir excité le colonel à discourir, tant il craignait maintenant qu'il ne s'arrêtât pas plus de marcher que de parler.

« Tiens ! à propos d'arriver, dit ce dernier, nous voilà à la prairie des aunes. Là, cette masse opaque, à notre droite, c'est le parc du comte d'Oosbeek, délimité par une haie de troënes qui remonte vers la chaussée. Nous voilà sortis du bois ; sentez-vous la bonne odeur de luzerne? »

Costeret avait suivi du regard les indications du colonel et restait absorbé. Ce voisinage du parc et de sa haie avait éveillé en lui des idées qui sommeillaient sans doute. A son tour de devenir silencieux. Avec un discoureur comme celui qui tenait le dé en ce moment, le rôle était facile : il ne tarissait plus. Tout en grimpant la côte et en longeant la haie, que Costeret ne perdait pas de vue, il racontait en détail, mais avec des sous-entendus évidents, l'histoire du châtelain. Nous saurons bien un jour ce qu'il dit et ce qu'il tut.

Au haut de la montée, les promeneurs inclinèrent à gauche, reprirent la grand'route, laissant la forêt dormir de son somseil de colosse, derrière eux.

En face de la maison rose, ils s'arrêtèrent. Costeret rentra chez lui. Le colonel, sans même lui souhaiter le bonsoir, ralluma sa pipe et descendit vers le bourg, où le cabaret de Martin flambait comme une fournaise et où des buveurs en grand nombre étaient attablés. Dès son entrée, l'animation et le bruit s'accentuèrent, et fort tard, fort tard dans la nuit, on entendit, tour à tour rieuse ou tonnante, la voix de l'homme qui tout à l'heure, dans la forêt, s'était, si longtemps et si contrairement à ses façons d'être, condamné au rôle de muet.

Hosted by Google

* * *

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, celui que Costeret nous a présenté sous le nom de *colonel* s'était, comme la veille, appuyé sur sa canne, la pipe aux dents, devant la maison rose. La teinte jeune et gaie de celle-ci détonait en plein soleil, au milieu de la verdure, sur un ciel bleu. Après quelques moments d'attente, pendant lesquels il espérait sans doute voir l'ingénieur à sa fenêtre ou à sa balustrade, l'homme refit son appel comme la veille, un hem ! à faire s'envoler de peur toute la gent ailée des jardins environnants.

Costeret apparut.

« Descendez ! » commanda l'homme; et comme il crut s'apercevoir d'une certaine résistance, « Descendez donc ! » répéta-t-il sur un ton plus impérieux encore.

Costeret obéit. Quand il fut au milieu de la chaussée, le colonel cligna de l'œil d'une certaine façon, effaça avec le bout de sa pipe le sourire qu'affectait sa bouche et dit ce seul mot: « C'est bien », comme s'il avait été fier d'être si promptement servi dans ses désirs.

« Notre promenade d'hier m'a laissé un bon souvenir : nous allons la recommencer.

— Je travaille.

— Bah ! il y a temps pour tout; je vous relève de travail pour aujourd'hui. »

Costeret pensa sans doute qu'il était plus simple de céder que de disputer. Il soupira et se mit aussitôt et bravement au pas avec l'homme dont il semblait condamné à subir les volontés, lui qui se croyait la volonté même.

A hauteur de la maison carrée, il s'arrêta pourtant et, désignant la curieuse demeure, il fit remarquer que vingt fois au moins ils avaient passé ensemble par là sans que jamais il eût été invité à entrer.

« C'est vrai, dit le colonel; je dois vous confesser que j'ai un intérieur fort simple. A mon avis, il faut choisir entre un

Hosted by Google

luxe sérieux et l'absence complète de luxe. Tout ou rien. Je hais le moyen terme, ce qui est le médiocre. Quand vous aurez cherché par des apparences trompeuses à faire illusion sur vos goûts et votre aisance, vous serez doublement ridicule. Aux yeux de ceux qui possèdent réellement comme aux yeux de ceux qui n'ont rien. L'envie procédera ici, comme toujours, de bas en haut. De haut en bas, c'est un autre sentiment qui sera en jeu; si vous ne consentez pas à reconnaître que c'est le mépris, au moins cela en tient-il singulièrement, et ce n'est pas la peine de s'échauffer à ce sujet. Sommes-nous d'accord? Oui?... Malgré votre manie de vouloir vous retourner le dedans au dehors comme un gant; malgré vos prétentions à une sorte de papauté rationaliste, je vous trouve un gentil garçon... et puisque vous voulez me faire l'honneur d'une visite, j'accepte. »

Puis, comme si cela entrait dans un plan arrêté, il mit un réel empressement à pousser la grille, et Costeret, pour la première fois, foula les sentiers bien ratissés du jardin, un jardin propre, soigné, disposé avec art. Une tonnelle épaisse d'aristoloches et de clématites entremêlés, séjour plein d'ombre et d'araignées, comme tous les abris de ce genre. Des chaises et une table en jonc. Sur la façade du côté de la chaussée courait, fournie et très riante, une vigne vierge, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au faîte, pour ainsi dire. Le colonel prit les devants et poussa la porte de l'habitation. Le vestibule aux murs en stuc, aux dalles de marbre blanc, était de bonne apparence. Au fond, un large escalier de chêne, sans tapis ni peinture, conduisait à l'étage. La chambre dans laquelle Costeret fut introduit tout d'abord répondait parfaitement au programme de simplicité exposé par le locataire de la maison. Un jour discret, tamisé par la vigne, laissait planer un doute avantageux sur le mobilier. Pas un cadre, pas une image aux murailles; sur la cheminée sans glace, une petite horloge représentant l'amour à l'escarpolette et marquant les secondes dans un balancement tellement pressé, qu'on se demandait comment le petit bonhomme au carquois y résistait. Et quel battement sonore animait tout! On

Hosted by Google

aurait cru que la petite horloge était chargée de faire marcher le monde, tant elle se démenait avec bruit.

Une seconde chambre — en pleine lumière, celle-ci — avait presque exactement le même ameublement que la première. L'horloge à l'amour était remplacée par un globe terrestre d'assez grande dimension. Il y régnait, comme dans toute la maison, une bonne odeur de propreté. L'eau, le balai et l'époussette avaient fait leur office avec soin.

A l'étage, même absence de mise en scène, même air, mêmes senteurs rafraîchissantes. Dans l'une des chambres vers la façade à la vigne, de nouveau une lumière tamisée. Une grande table ronde, couverte de papiers bien rangés, un bahut en chêne, le plancher nu, des chaises rangées à égale distance contre les murs, nulle trace de fauteuil ou de canapé, deux pots à tabac assez jolis faisant l'ornement de la cheminée, telle était la physionomie de cette pièce élevée, lambrissée, ayant pour tapisserie une ancienne tenture à fond bleu pâle.

« C'est ici que je passe la plus grande partie de mes journées, dit le colonel. Je vous signale mon observatoire. »

Et faisant approcher Costeret, il lui montra une brèche pratiquée dans la vigne.

On voyait de là, par-dessus la haie, dans le parc d'en face, de grandes allées limitant de grandes pelouses.

Par une éclaircie, on apercevait même le château et sa terrasse. Tout était d'aspect très confortable, princier. On n'eût jamais cru que les choses avaient ce caractère.

« Je vous ai dit, continua le colonel, que le comte d'Oosbeek est paralysé, qu'il ne quitte plus son fauteuil... Un original, un fou. Ses accès de colère ont déterminé une apoplexie presque complète... Son fils, aussi fou que lui, mais plus actif et plus ingambe, jette libéralement l'argent par les fenêtres, et il est plus que temps qu'il s'avise de venir le ramasser. Il chasse, il joue. Il a des écuries très renommées que fournissent des maquignons pour le compte desquels il gagne des grands prix, se contentant d'un tantième. Avouable métier, hein? Un homme à la mode, très en vue. »

Il s'interrompit brusquement.

Hosted by Google

« Hé, hé! dit-il, en changeant de ton et en ralentissant son débit, voyez donc la jolie tête qui émerge là de la haie. C'est Mlle Élise d'Oosbeek, la plus jeune des enfants. Elle est charmante, n'est-il pas vrai?... Vous l'avez vue déjà. Ne dites pas non, vous mentiriez! Il y a une quinzaine de jours, vous arriviez par ce chemin montant, l'air morne et renfrogné que vous vous donnez à plaisir. Vous vous êtes arrêté brusquement et vous êtes resté longtemps attentif... Ne haussez donc pas les épaules. Je suis sincère, moi, et quand je soutiens avoir vu... Il eût même été de votre devoir de m'en toucher un mot hier, quand je vous parlais de la famille de cette ravissante enfant... Il n'y a que les infirmes de l'âme qui puissent rester insensibles à tant de perfection. Svelte, élancée, gracieuse, elle a avec cela des yeux pleins d'éclat et de douceur. Un sourire qui laisse entrevoir ses dents, qui éclaire et vivifie. Allons, mon cher, si vous n'avez point encore vu cette adorable fille, profitez de l'occasion présente... »

Costeret aurait cédé. Mais la crainte de se montrer sous un jour nouveau, sous un aspect tout différent de celui qu'il avait affecté jusque-là fit qu'il se raidit. Il détourna la tête comme s'il ne se souciait pas du spectacle.

Le colonel avait parfaitement remarqué le manège.

« Je ne sais, continua-t-il, quelle est votre opinion sur l'attrait chez la femme. Toutes les femmes sont séduisantes, me répondrez-vous peut-être. Cela dépend de notre tempérament, du caractère de nos penchants, de notre âge, du degré de sensualité qui nous talonne. On aime autrement à vingt ans qu'à quarante : l'idéal change avec le temps... Voici précisément matière à comparaison. La magnifique personne qui surgit là tout à coup est bien, sous le rapport plastique, ce que l'on peut rêver de mieux. Quel port superbe! Et cette façon de tenir la tête, de voiler son regard sous un face-à-main...? Est-elle assez attrayante, celle-là? C'est la sœur aînée de l'autre, mais si dissemblable qu'on peut en douter : rien ne les désigne comme sorties du même sein... »

Le colonel, après un court silence et un mouvement

Hosted by Google

brusque de la tête, comme s'il s'arrachait à une préoccupation, reprit sa mine rieuse et ses appréciations.

« J'ai toujours pensé, cher ami, que la Bible a rapporté d'une manière imparfaite l'histoire de notre première chute. Il devait y avoir, à mon sens, deux Ève : l'une parvenant à se faire chasser du paradis, l'autre y conduisant. On n'a parlé que de la première. N'avons-nous jamais rencontré la seconde? La jeune fille qui s'éclipse maintenant sous le feuillage et qui s'en va de son pas facile et naturel, respirant la jeunesse, aurait parfaitement répondu à l'Ève qui manque au récit biblique... J'ignore complètement vos préférences à cet égard : le séjour des bienheureux ne vous sourirait-il pas?

— J'ai des goûts modestes.

— Vous y laisseriez-vous conduire par une main douce?

— Je suis trop violent pour céder à la douceur.

— Diable ! c'est la chute qui vous plaît?

— Il faut boire à sa soif et manger à sa faim. L'histoire d'Ève est plus humaine telle qu'on la raconte que telle que vous voudriez la corriger. »

Les deux apparitions au sujet desquelles avait eu lieu cette petite discussion s'étaient éloignées, chacune de son côté. Les allées du parc étaient redevenues désertes. Un merle se mit à siffler, un loriot à lui répondre.

Le compagnon de Costeret jugea qu'il avait fait suffisamment l'honneur de son domicile. Il donna le signal du départ et ouvrit la marche sans façon.

Au moment où les deux amis arrivaient à la grille de sortie sur la route, un frais éclat de rire égrena ses notes perlées au delà de la haie du domaine d'en face.

« C'est joli, le rire d'une jeune fille, dit le colonel. Cela m'a toujours fait l'effet d'un bouquet de lilas à la saison nouvelle, qu'on aspire et qui enivre. Cela rajeunit le cœur...

Vous n'aimez donc rien, vous? Comment résistez-vous à la vie si vous ne vous raccrochez à ces riens aimables qui sont tout?

— Je suis d'un siècle où l'on dose, où l'on pèse, où l'on consulte, où l'on travaille avant tout. J'ai appris, tout enfant,

Hosted by Google

dans Perrault, qu'il faut passer son chemin sans s'amuser à cueillir des noisettes... »

* * *

A l'aube, Costeret était à ses études favorites. Tout était ouvert et l'air pénétrait dans sa chambre imprégné de l'odeur des champs. Quelques nues, d'un rose tendre, potelées, rondes comme des anges de Rubens, s'accrochaient au ciel clair. A l'horizon, la ceinture de la forêt avait un ton lie de vin. La lumière n'adoucissait pas encore la crudité de la couleur et ne commençait pas son œuvre de transformation des teintes. Au-dessus de l'étang flottaient mollement les dernières vapeurs, comme des ouates bleutées. Des verts intenses tranchaient sur des ocres rouges et jaunes. Les arbres frissonnaient sous la brise avec un bruit de cliquetis. Il faisait bon. On se sentait à l'aise, comme soulagé, et la vie semblait une invention charmante.

Costeret, friand de science, découpait un volume nouvellement paru sur l'électricité. Par moments, il s'arrêtait à lire une page ou deux. Mais, par l'un de ces jeux du cerveau encore peu compris, l'attention qu'il prêtait au livre, non plus que l'intérêt que lui inspirait sa lecture, ne l'empêchait de subir l'influence du dehors, ni d'apercevoir les prodiges qu'opérait la nature, ce chimiste des chimistes, ce créateur toujours neuf, toujours intéressant. Ce livre-ci l'aurait disputé à ce livre-là, si Costeret n'avait cru déjà connaître l'un et n'avait été curieux que de l'autre.

Enfin, à ces deux opérations de son esprit occupé vint bientôt s'en mêler une troisième : le souvenir bien présent de sa visite de la veille à la maison carrée. Il trouvait de plus en plus étranges les façons de son voisin, que nous ne connaissons encore que sous l'appellation de *colonel*. Tout ce qu'en savait notre ingénieur, c'est qu'il avait nom Henri de Griller, qu'il était venu habiter la localité il y avait un an au plus, et que, du premier moment, il s'était imposé par son originalité. Il parlait beaucoup, il parlait bien, peu importait le sujet. Sans être poli, encore moins obséquieux, il avait l'art

Hosted by Google

de se faire bien venir. Très ouvert en apparence, il était, en réalité, fermé à tout le monde. Tandis qu'avec adresse il vous confessait, toute question sur son propre compte était esquivée. Semblable à l'artificier qui, derrière ses fusées en feu, voit la foule sans être vu, et la surprend dans son expansion vraie, il lançait mille propositions étourdissantes, qui lui permettaient d'étudier les autres sans qu'on songeât à le regarder.

De la troisième opération simultanée de la pensée, passer à une quatrième n'était pas, chez Costeret, chose impossible. Il se rappela l'apparition d'Ève par-dessus la haie, ou plutôt des deux Èves, celle révélée par la Bible et celle rêvée par de Griller. Leur image surgissait vivante devant ses yeux. Belles toutes les deux, elles se disputaient la palme par des grâces différentes, presque opposées. Il reconnaissait la vérité de cette parabole inventée par son compagnon, qu'il est des femmes qui vous ouvrent le paradis, d'autres qui vous en éloignent... C'est le même attrait, ce n'est plus le même bonheur. Puis il analysa à part lui les formes superbes de l'une des deux visions de la veille et les compara aux formes moins prononcées, presque enfantines de l'autre. Pourquoi son cœur semblait-il plus attiré vers celle-ci, alors que ses sens appelaient celle-là?

Il se laissait entraîner ainsi dans un monde imaginaire. Le monde réel lui échappait en même temps que son livre, qui tomba froissé à ses pieds.

Il était furieux d'avoir cédé ainsi à des suggestions étrangères à la réalité. « Je suis fou, dit-il, en ramassant son volume et en l'étalant de nouveau devant lui, avec l'intention bien formelle de s'y appliquer tout entier. Mais cette idée de folie, à peine entrevue d'abord, devint plus nette et plus persistante. Comment, en effet, expliquer que l'homme positif, froid, toujours en garde contre lui-même, se fût oublié jusqu'à l'exaltation?

Il chercha à se ressaisir, comme quelqu'un en train de faire une chute se disposerait à tomber de la façon la moins dangereuse. Toujours était-il qu'il fallait à tout prix, pour nous

Hosted by Google

servir de son expression, couper court à ces enfantillages. Il ferma son livre et quitta la chambre aux deux fenêtres béantes, qui buvaient, comme des bouches avides, l'air et la lumière du dehors. C'est pour avoir senti, à ce contact, tressaillir son cœur, cet organe purement mécanique pour lui, que Costeret était devenu inquiet. Il lui revint à la mémoire des cas d'atavisme; il se rappelait vaguement l'histoire d'un grand-parent qui avait fini ses jours dans une maison de santé.

Il courut chez sa sœur.

La vieille fille était longue et maigre, sans beauté, sans charmes compensateurs du côté de l'esprit, n'en ayant plus du côté affectif, à force de rebuffades; ayant pris son parti de n'aimer personne et de n'être aimée de personne. Toute son activité se concentrait sur les menues préoccupations du ménage, qu'elle dirigeait avec lésinerie, sur une ménagerie composée d'un perroquet, de deux chats et de serins, ses compagnons assidus, les seuls êtres qui lui laissaient l'illusion de croire que son cœur n'était pas tout à fait inerte. Elle leur donnait de ce côté ce qu'elle avait vainement offert au monde, et aiguisait sur quelques idées étroites ses facultés, tout aussi bien qu'on les aiguise sur les meules ardues d'une vie plus occupée. L'existence mesquine et lâche use comme l'existence laborieuse et pénible. Une seule chose la soutenait et la relevait : une dévotion ardente mais machinale.

Costeret salua sa sœur d'un bonjour sec. Ils répugnaient tous deux aux exagérations et n'étaient prodigues ni d'embrassades, ni de tendresse. Entamant brusquement et sans diplomatie le sujet qui l'amenait :

« J'ai lu dans un livre du docteur Descuret des considérations très curieuses sur les variations morales héréditaires; l'auteur prouve que les passions, la folie, ou plutôt la disposition aux passions et à la folie, se propagent de génération en génération, avec des intermittences déterminées par certaines causes. Il suffit que nous ayons eu un ascendant mal équilibré dans ses fonctions mentales pour que nous soyons exposés à des inconvénients du même genre. »

Hosted by Google

Mlle Costeret s'était renversée dans son fauteuil pendant ce discours et, ouvrant démesurément les yeux sur son frère, elle l'écoutait, étonnée et inquiète.

« Pourquoi me dites-vous cela ? demanda-t-elle, car on ne lui parlait guère d'habitude.

— Simple sujet de conversation. »

Puis, brusquement et convaincu qu'il n'avait aucun ménagement à garder : « Vous souvient-il que nous ayons eu des fous dans la famille ? »

Cette fois, Mlle Costeret se recula effrayée.

« Est-il vrai, comme je crois l'avoir entendu raconter un jour, que nous avons eu un grand-parent dans une maison de santé ?

— Oui, l'oncle Stanislas.

— Ah ! voilà ! s'exclama Costeret, définitivement convaincu.

— Comme médecin de l'établissement, ajouta la vieille fille sans malice. Il a soutenu un jour, en effet, que la folie est héréditaire, mais non contagieuse — ce qui le rassurait personnellement. Votre M. Descuret pourrait donc bien avoir raison...

— Et nous, dormir en paix, n'est-ce pas, Madeleine ? »

Costeret se retira soulagé. Il ne comprenait même plus ses appréhensions de tout à l'heure ; encore un peu, et ce changement instantané des dispositions de son esprit les faisait renaître. Un rien nous abat, un rien nous relève; c'est pour n'avoir pas observé ce phénomène bien naturel chez l'être humain tel qu'il est constitué, avec ses deux éléments distincts, dont l'un est consacré à la sensibilité, c'est-à-dire à l'avertissement de ce qui se passe autour de nous, et l'autre à l'exécution de ce que le premier commande et ordonne. Il est vrai que le premier a la liberté de ne pas obéir. C'est ce qu'entendait Costeret, qui croyait être seul maître du logis. Cependant, il avait repris bien vite ses allures de défi. Il rappelait un lutteur qui, ayant tâté ses bisceps en saillie et ayant conscience de sa force, est impatient d'en venir aux mains.

Hosted by Google

*
* *

L'habitation aux murs roses était bâtie au haut d'une colline. Sur le versant opposé à la grand'route, s'étendait le jardin, délimité par une barrière à claire-voie en sapin. Une petite porte, mal attachée à ses gonds, ouvrait sur un verger; au delà du verger passait un chemin sablonneux; au delà du chemin, entre deux berges gazonnées, qu'ombrageaient des saules et des yeuses, coulait, avec un bruit de glissement, un ruisseau profond; enfin, au delà du ruisseau et parallèlement à son cours, derrière des murs bas, deux ou trois cottages, maisons de campagne bourgeoises, où fleurissaient de préférence le tournesol, le souci et le pavot.

Au bas de sa propriété, Costeret avait pour voisin un homme dont la physionomie, la tenue, la démarche, lui plaisaient. Long, maigre, vêtu de noir, le plus souvent cravaté de blanc, le teint mat, le menton rasé, bleuissant, les cheveux ras, il marchait comme un premier sujet au théâtre, en rompant le pas; toujours préoccupé, son regard semblait se perdre dans la contemplation d'idées grandes et ardues. Il avait l'œil rond, comme les ruminants, glauque, et l'abaissait volontiers sous une paupière lourde et épaisse. On eût dit — nous demandons pardon de la comparaison — d'un mouton qui cherchait à résoudre la quadrature du cercle ou à se rappeler un nom historique. Cet homme ne sortait jamais sans de nombreux papiers sous le bras ou dans les poches; il lisait toujours. Costeret aimait ses façons, qui dénotaient un esprit sérieux. Il eût voulu lui ressembler et s'était déjà étudié à imiter sa démarche.

Il rencontra le personnage juste au moment d'entrer dans le verger.

« Hé ! voisin Malvaison, quel plaisir de vous voir à cette heure ? »

Mais voisin Malvaison se borna à incliner deux ou trois fois la tête avec soin, comme s'il craignait, en la remuant trop, d'en chasser toute une couvée de pensées grandioses. Il avait l'air contrarié ce matin, et Costeret était tout marri de s'être

Hosted by Google

jeté ainsi en travers de ses hautes conceptions. Malvaison s'était replongé dans sa lecture et s'en était allé vers la droite, dans la prairie.

Costeret ne put s'empêcher à ce moment de constater l'état du site. Le chemin sablonneux coupait d'une ligne jaune pâle le gazon intense du verger et de la berge. Sous les saules clairs, l'ombre poussait au noir. Les prés, émaillés, rayonnaient au soleil et sentaient bon. Une brise rafraîchissait la terre chaude.

La ligne ombreuse du ruisseau arrêtait un moment le regard, mais à travers et au-dessus du feuillage, on voyait les murs blancs des cottages criblés de lumière.

Une note d'un bleu tendre se mariait à ce fond et faisait avec le vert obscur sous les arbres aux feuilles grises, l'herbe et le sable du chemin, un tout harmonieux, nécessaire. On devinait cette note plus qu'on ne la distinguait. Costeret se fut bientôt rendu compte de ce que c'était. Quelques pas vers la passerelle qu'il traversa le rapprochèrent.

A la porte d'un des cottages se tenait une femme fort affairée et très attentive à quelque chose qui devait venir parallèlement au ruisseau en amont. Elle était coiffée d'un large chapeau de paille, laissant entrevoir, par derrière, une natte très fournie de cheveux du plus beau noir. Son cou mince, légèrement hâlé, avait des reflets d'un or mat. Ce hâle se retrouvait sur sa charmante figure, où il venait se confondre avec une teinte carminée, vers les yeux, qu'elle avait de la couleur de ses cheveux, entourés de longs cils, et ardents. Ainsi penchée légèrement en avant, elle avait une pose qui mettait en saillie et sa gorge et ses hanches; sa robe bleue, en coton, moulait ses formes, et ces formes étaient irréprochables.

Costeret connaissait cette jeune femme; il la savait belle, mais ce matin, dans cette flambée vibrante de soleil, elle lui parut plus belle encore.

Il se rappela l'Ève qui se fait chasser du paradis, et conçut l'idée que cette Ève devait avoir des charmes semblables.

Hosted by Google

Un moment arrêté et immobile, pour mieux observer, il continua, sans être aperçu, et vint tout aussitôt à la jeune beauté en chapeau de paille. Saisie, elle poussa un cri, posa coquettement sa main gauche — une fort jolie petite main veloutée — sur son corsage, comme pour réprimer les battements de son cœur, abondamment abrité pourtant — puis, presque aussitôt remise, elle laissa s'envoler un éclat de rire qui l'obligea à montrer ses dents blanches, un éblouissement.

« Vous tombez donc des nues ? » demanda-t-elle.

Dieu ! la voix douce...

« Ma foi, répondit l'autre en se rapprochant encore et galamment, pour vous voir, on ferait des choses plus extraordinaires... Vous vous portez bien, mademoiselle Annette, et vous attendez quelqu'un ?

— Je me porte bien et je n'attends personne. »

Il s'échappait de cette belle fille un parfum capiteux, enivrant. Costeret ne fut plus maître de lui-même, il s'enivra.

« Savez-vous que vous êtes ravissante et que j'ai bien envie de vous faire la cour? »

Mlle Annette jeta un nouveau et furtif regard vers le côté déjà exploré par elle et se tourna rassurée vers celui qui lui adressait la parole.

« Vous êtes accomplie. Je lis dans vos yeux tant de promesses de félicité pour celui qui aura votre cœur, que je voudrais être celui-là.

—Et si je vous donnais mon cœur? demanda Annette, qui avait fait un pas en avant.

— Je vous donnerais le mien.

— Et après ?

— Nous nous aimerions avec ivresse.

— Et après ?

— Que voulez-vous autre chose ? Aimer, n'est-ce pas le bien suprême ?

— Sans doute. Mais dans quelles conditions m'aimeriez-vous ?

Hosted by Google

— Je ne comprends pas.

— Vous voilà subitement bien obtus ! »

A ce moment, une ombre s'allongea sur la face crayeuse du mur, et l'ombre avança.

Le voisin Malvaison, que Costeret avait complètement oublié et qu'il n'avait ni entendu ni vu s'approcher, surgissait tout à coup.

Son œil glauque et terne de ruminant s'était dissipé de sa longue paupière et brillait comme l'œil d'un fauve. Quel changement rapide! Mais la paupière était retombée si vite et si à point, que notre ingénieur des ponts et chaussées fut longtemps à se demander si l'œil morne avait bien eu cette expression féroce.

De son ton calme, de sa voix sûre, le personnage grave s'excusa de son indiscrétion. Il passait par hasard, ayant fait un détour sous l'influence du beau temps, avant de se rendre à ses importantes et absorbantes occupations en ville. Il allait s'empresser de rattraper le temps perdu. Il salua avec sa courtoisie calculée, et s'étant mis à lire un journal, il s'éloigna de son pas de ténor de grand opéra.

« Quel homme majestueux! » fit observer Costeret en le regardant partir.

Mais Mlle Annette devait avoir des motifs de reprendre la conversation, car elle la reprit presque aussitôt.

« Donc, dit-elle hardiment, je suis pour vous une femme accomplie ?

— Certes.

— Et vous lieriez votre sort au mien ?

— Avec bonheur, répliqua Costeret en la couvant du regard, comme pour montrer tout le feu dont il était consumé.

— Tenez vos mains tranquilles, monsieur. Quand on aime une jeune personne, on la respecte... Me présenterez-vous bientôt à Mlle votre sœur ? »

Cette question rappela notre héros à lui-même.

Mlle Annette avait une réputation surfaite, à coup sûr, mais cette réputation n'était pas excellente. Costeret aurait

Hosted by Google

pris volontiers cette fille potelée et appétissante pour maîtresse; pour femme, jamais !

« Nous causerons de cela dans quelque temps. Il n'est pas indispensable de tout régler dès la première heure. Voyons d'abord si nous nous convenons; employons-nous à nous mieux connaître. Je viendrai le soir ici, ou dans votre jardin, ou bien encore nous irons nous promener, appuyés au bras l'un de l'autre, le long du ruisseau et dans la prairie. Viendra bientôt la fenaison, et rien de bon comme l'odeur des foins fraîchement coupés...

— Juste, s'écria Annette en battant des mains et en éclatant d'un rire que répétait l'écho de la colline, auquel les hirondelles, de leurs cris stridents, semblaient répondre et qui fit se retourner d'une pièce, tout au loin, Malvaison, dont la silhouette commençait à se fondre dans l'espace, — juste comme l'autre ! » Et elle montra du doigt, en se tordant, l'homme sérieux parti à l'homme sérieux qui était resté.

* * *

On pourrait croire que Costeret était flatté d'avoir agi comme la personne au monde la plus parfaite à ses yeux. Il n'en fut rien. La similitude des cas était parfaite et cependant il se sentait froissé de cette duplicité chez un homme dont il avait une opinion si haute. Le profil de Malvaison n'était plus aussi correct. La paille dans l'œil du voisin dépassait en grosseur les poutres les plus formidables.

Chagrin, préoccupé, il remonta par le verger et le jardin vers la maison rose. Il allait demander au travail du secours contre ses ennuis.

Une lettre était venue en son absence, d'une écriture déliée et aristocratique. Elle disait simplement : « Vous qui aimez à vous creuser la cervelle aux choses difficiles — ce dont je vous loue de tout mon cœur — et qui ne vous plaisez qu'aux choses positives, — ce dont je ne vous blâme pas, — vous trouverez matière ample à études dans le problème que soulève l'article ci-joint de mon journal. Ma philosophie relâchée et souriante baise la main à votre austérité sceptique. »

Hosted by Google

« Austérité sceptique ! répéta Costeret mal impressionné. Il faut toujours que ce maudit homme enveloppe ses réflexions de mots mal sonnants. Plût au ciel que je fusse austère ! Sceptique, je ne crois pas l'être. »

Le journal parlait d'un concours pour la présentation d'un projet assez curieux : le percement d'un canal de Lamiano ou de Trémoli par les Apennins vers Gaëte ou vers Naples.

Costeret considéra tout d'abord l'idée comme une plaisanterie. Mais ayant déroulé devant lui une carte de l'Italie, la question finit par lui sourire, à raison même de son étrangeté.

Il relut le billet qu'il avait rejeté tout à l'heure. Le billet contenait un post-scriptum en deux lignes : « Je crois savoir que quelqu'un de sérieux — d'aussi sérieux que vous — offre cinquante mille francs pour le projet le moins banal. »

Tout en furetant dans sa bibliothèque, à la recherche des documents qui auraient pu lui faire apprécier exactement la bizarre proposition, il se rappela sa visite de la veille à la maison carrée, la nudité des murs, de peur d'y accrocher des œuvres médiocres. Il trouva cela de bon goût. Oui, le colonel avait raison ; la médiocrité est humiliante et bête. Elle ressemble à un masque qui sourit cachant un visage qui pleure. Quelque chose d'hypocrite et de louche... L'art, d'ailleurs, est le régal des délicats, c'est-à-dire des nerveux, des malades. La vraie révélation du génie humain, ce qui émeut et étonne, se trouve dans les grandes découvertes scientifiques, celles qui transforment la face du monde, modifient la condition d'être de la société, découvrent les lois de la nature. Je ne donnerais pas, pensa-t-il, la gloire d'avoir trouvé, comme Planté, le premier accumulateur de l'électricité, pour la plus belle œuvre de Michel-Ange.

Et mettant en pratique sa théorie, Costeret enleva des murailles quelques gravures et un tableautin assez insignifiant, mais dont le cadre doré arrêtait au passage et gardait des rayons de lumière. Son idée était de ne plus exposer aux murailles que des plans, des croquis, les dessins des découvertes et des perfectionnements accomplis par la science et par l'industrie dans le domaine de l'application.

Hosted by Google

Des aboiements venaient de se faire entendre dans le jardin. Le chien de garde de la maison s'étranglait en tirant sur sa chaîne. Ses abois devenaient de plus en plus rauques et furieux. Quelqu'un avait dû évidemment enjamber la clôture et le molosse de garde protestait contre cette infraction à la consigne. Une voix cherchait à l'apaiser, rien n'y faisait. La voix se rapprocha, échangeant des paroles avec la servante, l'escalier cria sous un pas ferme et la porte fut poussée. De Griller se borna à montrer sa figure seule, éternellement souriante et caustique.

« Je viens vous voir sans façon, » dit-il, en imitant le timbre nazillard de polichinelle et en remuant la tête dans l'entrebâillement, tout comme l'eût fait le même légendaire personnage.

Costeret, surpris, ne répondant pas :

« Puisque vous m'invitez avec tant d'instances à entrer, je cède. »

Et la porte donna passage au corps tout entier. Une fois dans la chambre, le visiteur la traversa, prit une chaise et s'installa devant Costeret de l'autre côté de la table.

« Vous avez des manières à vous de vous présenter aux gens ! Pardon de vous avoir accueilli sans un mot de bienvenue, dit le jeune ingénieur, qui n'avait pas bougé de place. J'étais ahuri.

— Vous? Allons donc! Un homme sans préjugés, un ennemi de l'afféterie, de l'apprêt, ayant horreur de tout vernis d'éducation, vous ahuri? Il faut être de son époque, mon cher; nous ne sommes plus talons-rouges, palsambleu!... Vous avez reçu ma communication; qu'en pensez-vous? C'est très sérieux, je vous l'affirme. Je ne prétends pas que la chose soit aisée : j'insiste sur ce point que l'on voudrait connaître ou les moyens d'aboutir ou les raisons de renoncer à l'idée. »

Costeret ayant fait un mouvement, il ajouta : « Je le sais parce que je suis en relations avec des personnes très honorables que la chose intéresse. On y voit une affaire : une société à constituer, des capitaux à recueillir, des dividendes éventuels à distribuer, des places d'administrateurs à occuper,

Hosted by Google

du bruit à faire dans le monde. Avec la soif de célébrité et d'originalité que nous éprouvons, avec le besoin de gagner de l'argent, beaucoup et vite, qui nous talonne, quelqu'un viendrait proposer de forer la lune, non des trous imaginaires dont elle est criblée, mais de part en part, avec un tunnel à la lumière électrique, du diable si, bien présentée, bien lancée, l'opération ne trouverait pas d'actionnaires et surtout d'administrateurs... Sans plaisanterie, on payera cinquante mille francs, je vous en donne ma parole, pour la meilleure étude sur la question. L'auteur du projet ou de la réponse constaterait avec talent et en s'appuyant sur des données certaines que le problème est insoluble, la prime n'en serait pas moins payée.

— Mais il faudrait aller étudier la nature du terrain, les pentes, les niveaux...

— Vous iriez. Les cinquante mille francs vous dédommageraient.

— Oui, mais qui dit que je les gagnerai ?

— Nous sommes, il est vrai, sous ce rapport, dans le domaine des suppositions. Mais j'ai confiance. Je m'en rapporte à votre valeur. Puis, la belle affaire ! Vous m'avez confié que la construction de votre chemin de fer en Espagne vous a permis de réaliser quelques économies. Empruntez-y deux à trois mille francs. »

Et comme Costeret se consultait et ne répondait pas :

« Ce voyage vous fera du bien. Vous avez besoin de vous refaire le tempérament ; il y a dans le contact des belles œuvres de l'art quelque chose qui retrempe. Vous êtes trop vieux pour votre âge. L'éducation du siècle a déteint sur vous. Certaines émotions sont indispensables. Vous avez, sous prétexte d'arriver plus vite à la maturité, brûlé une étape essentielle de l'existence, celle durant laquelle vous pouviez faire provision de ce qui console et relève dans les déboires. On aime mal les jeunes gens de nos jours. La sollicitude qu'on leur témoigne tourne contre eux. A force de vouloir leur bien pendant l'époque de préparation à la lutte, on les en dégoûte. On voudrait bien qu'ils eussent des muscles, mais avec défense

Hosted by Google

de les exercer par crainte de la fatigue. D'un bond et presque sans efforts, ils doivent arriver au but : l'argent et la renommée... A trente ans, un homme est usé moralement, et comme le moral déteint sur le physique, ne vous étonnez pas de rencontrer tant de gens ennuyés et cassés avant l'âge!...

« Une telle vie est désespérante. C'est la vôtre, mon cher; je regrette de devoir vous adresser ce reproche. Il manque une maille à votre tissu; allez en Italie, vous trouverez à la ramasser peut-être... »

De Griller avait dit tout cela d'un ton quasi paternel. Il s'était mis debout, avait bourré et allumé sa pipe et avait pris place sur le rebord de la fenêtre, regardant au dehors.

Costeret, resté assis devant sa table, recevant le jour en plein visage, montrait une mine peu convaincue et tenait cachées derrière ses sourcils contractés des troupes nombreuses d'objections. Il allait les déployer; mais de Griller, pour esquiver le débat, tourna définitivement le dos à la chambre et se mit à interpeller les rares passants ou à pousser dans l'espace des spirales de fumée.

Costeret répliqua cependant.

« Vous voilà bien brusquement enthousiaste de l'art et de son action éducatrice, vous qui me montriez hier avec orgueil vos murs nus. Je vous croyais revenu de cette griserie du cerveau, de ce mensonge qui donne à l'imitation de la nature ce merveilleux effet d'enthousiasmer plus que la nature elle-même. L'humanité ressemble un peu à cette famille qui, ayant goûté un jour d'un gâteau pétri par la main des dieux, s'aviserait de le contrefaire et de le répandre dans le monde, où l'on proclamerait qu'il n'en peut, si détestable que soit le produit ainsi obtenu, s'en rencontrer de plus délicieux.

« Vous ne parviendrez jamais à me convaincre que la simple interprétation, fût-elle géniale, de ce qui nous entoure, de nos actions, de nos gloires, de nos misères, puisse égaler, que dis-je? dépasser en valeur la réalité. Il y a là quelque chose qui heurte le bon sens et le blesse. Vous ne réfuterez pas cela.

— Eh, eh! se borna à dire de Griller, sans s'interrompre dans la construction de ses cercles opâles, dont il suivait la

Hosted by Google

formation, les déchirures et la disparition, avec un intérêt croissant. Je ne dis pas qu'il n'y ait vanité à singer la vérité. Mais c'est le fait de nos facultés; la première cervelle humaine qui s'est avisée d'escalader le ciel pour aller y chercher les secrets de la construction de l'univers n'était pas dépourvue d'une dose de présomption égale au moins à celle de votre famille à la tarte exquise. Vous m'objecterez qu'il ne faut pas confondre le besoin noble de connaître avec la manie d'imitation. Oui, oui, je sais : beaucoup d'animaux ont ce don aussi bien que nous, tandis qu'il n'en est pas un seul d'entre eux qui ait écrit une mécanique céleste, qui ait donné le poids et la dimension des astres, dérobé au ciel des vapeurs et des éclairs pour nous voiturer, nous éclairer ou nous permettre de crier de Paris ou de Bruxelles : Dieu vous bénisse! à des amis de Calcutta ou de New-York qui éternuent. Il n'en est même pas un, si féroces que puissent être ses instincts, qui ait eu recours à la chimie pour sophistiquer nos aliments...

« La nature s'adresse à tous les yeux, chacun y prend ce qu'il veut et la comprend comme il peut. L'art est la nature telle que la conçoivent les organisations d'élite; il faut de la délicatesse, du goût, de l'esprit, pour en saisir les secrets et les beautés, et faire passer l'expression sentie de ces secrets et de ces beautés dans d'autres âmes bien faites. Je n'ai pas de tableaux chez moi parce que, tels que je les voudrais, ils sont hors de mon atteinte, et que, ne pouvant en avoir d'excellents, je n'en veux pas du tout... »

Costeret avait fini par ne plus prendre intérêt à ces théories, et s'était replongé dans l'examen de ses épreuves.

« Diable! mon camarade, vous ne semblez pas être disposé à la conversion. Moi qui pensais vous faire injure en vous rangeant parmi les Malvaison et consorts de ma connaissance! »

Malvaison! A ce nom, Costeret dressa subitement l'oreille.

« Vous le connaissez? demanda-t-il.

— Oui, et c'est, à mon sens, un type très réussi du genre... Cachant sa nullité sous une gravité d'emprunt, il se gonfle et s'épaissit pour avoir du poids...

— Mais il occupe une position élevée!

Hosted by Google

— Vous voulez dire qu'il l'obstrue. Voilà bien nos gens! Partout on fait montre de besoin de vérité, de naturel. Pour qui prenez-vous donc le siècle; le croyez-vous encore assez enfant pour s'en laisser accroire? A bas les préjugés, à bas les croyances, à bas les rêves de l'imagination et tout ce qui s'ensuit! L'homme doit être sérieux aujourd'hui. Eh bien, Malvaison s'est fait sérieux et il est parvenu. — Cela vous arrivera aussi, n'ayez aucune crainte. — Mais, morbleu! c'est précisément cette mascarade qui m'indigne... pardon, je me reprends : qui me réjouit. Pour se faire sérieux à la façon de Malvaison, il faut être Malvaison d'abord; n'avoir que des qualités de toute seconde main, ignorer, par exemple, ce que sont l'élan, la générosité, l'enthousiasme, l'esprit de sacrifice, le dévouement, et bien d'autres. Ensuite, être encore Malvaison, avoir un cerveau en tuyau de pipe, trouver tout mauvais, n'être content de rien et de personne que de soi; en un mot, être un médiocre, et je vous ai déjà fait part de la place que je donne dans mon estime à la médiocrité. Si vous continuez, mon cher, dans la voie où vous êtes, je vous promets un brillant avenir.

— Mais si je vais en Italie? demanda Costeret, qui ne put s'empêcher de rire.

— Cela pourrait modifier quelque peu mon horoscope. Non, tenez, j'aime mieux vous piquer tout de suite dans ma collection d'originaux modernes, à côté de l'espèce que je viens de décrire, avec la désignation du genre et de la classe : *Temporum specimen : demisse sentit.*

— Merci! »

De Griller s'en alla de son pas ordinaire, sans même répondre au bonjour que Costeret, étonné de son mouvement, lui adressa de loin, au bas de l'escalier.

*
* *

De gai, de souriant qu'il était le matin, le temps était devenu gris et boudeur. Le ciel s'alourdissait. Des nuages épais y faisaient des taches qui se formaient et s'effaçaient

Hosted by Google

pour ainsi dire sur place. A peine un souffle de vent; une température lassante, grasse.

Costeret s'en alla au hasard. Descendant par l'échancrure vers l'étang, il s'asseyait alternativement sur un talus gazonné, un tronc d'arbre, une pierre. De sa canne, comme cet empereur romain, il fouettait les herbes et les chardons, innocentes victimes de ses nerfs. Un incessant pourquoi se formulait dans son esprit, auquel il ne voulait et ne savait d'ailleurs pas répondre. Il n'était donc pas aussi maître de sa pensée et de sa volonté qu'il le croyait? Qui donc se permettait de commander à côté de sa raison et en dépit de sa raison? Le logis était livré à l'anarchie. Dualisme étrange, il se commandait de rester dans une direction, tandis qu'un courant le poussait dans une autre.

Jamais il n'avait été secoué aussi vivement.

Au bout de l'étang, il s'était engagé dans le taillis qui préludait à la forêt et jusqu'où s'étendait le parc enclos de la propriété à la haie de troënes. Nous savons déjà que le long de cette haie montait un chemin escarpé, aboutissant à la chaussée, en face de la maison où s'abritait de Griller. Ce chemin, Costeret l'aimait moins peut-être parce qu'il était riant que pour autre chose. Abrité par la végétation du parc, qui, par moments, le surplombait et l'ombrageait, il permettait à la vue de s'étendre sur le panorama diapré des champs, des monticules, de l'étang tout au fond, des maisons du bourg tout au-dessus, ainsi que, plus haut encore, de l'horizon avec sa ceinture changeante comme une étoffe moirée.

Costeret, lentement, posément, gravit ce chemin. Il rencontrait de temps à autre, tombées comme une neige rosée, les fleurs effeuillées des aubépines qui se dépouillaient.

Une fois déjà — et c'est pour cette autre chose qu'il aimait cet endroit — il avait eu là une apparition qui, quoi qu'il fît, s'était gravée dans son souvenir. Il s'était avisé de regarder par-dessus la haie, pour se rendre compte de l'aspect intérieur de l'enclos, lorsqu'il aperçut, mollement étendue sur un banc, une jeune fille vêtue de blanc, si chaste, si divine dans sa

Hosted by Google

pose, qu'on eût dit une statue. Les arbres, à travers leur feuillage, tamisaient une lumière ambrée qui tombait sur la belle enfant et corrigeait la blancheur crue de sa robe et l'harmonisait. Une vasque, sorte de haute coupe que soutenait un triton, laissait jaillir un filet d'eau qui retombait avec un bruit de petits cailloux remués. L'eau débordait du vase et glissait par nappes le long du marbre constamment humecté : elle s'assemblait murmurante, tantôt sourde, tantôt claire, dans un dernier bassin, d'où elle passait sous une vaste dalle, pour aller se perdre, sans se taire un instant, dans un ruisselet au bord du chemin.

Ce petit tableau avait évoqué chez Costeret le souvenir d'un autre tableau, dissemblable pourtant, mais qu'il retrouvait sous une forme et des couleurs qu'il ne lui avait point vues. Ne lisant jamais de poésies, il avait lu un jour un poète : de Musset. Cette page charmante, sur trois marches de marbre rose, lui avait plu; seulement, rien ne lui en était resté. Eh bien, c'était le site décrit qu'il revoyait, ou plutôt le rêve s'embellissait sous l'influence de la réalité. De ce moment il aima l'un et l'autre. Ils se prêtaient un mutuel concours.

La jeune fille, étendue dans sa forme blanche et chaste, lisait, le bras à demi replié sous sa tête. Elle formait une ligne correcte et pure, d'un galbe irréprochable. Il sentit, lui toujours fermé au sentiment, un tumulte monter au fond de son être. Notez aussi qu'une sérénité tombait du ciel, qui s'emparait de lui. Mais dans sa curiosité fiévreuse, le promeneur avait fait crier les branchages de la haie. La liseuse avait aussitôt levé la tête, et sans chercher à se rendre autrement compte de ce qui se passait, elle s'était éloignée, majestueuse et belle, dans l'épaisseur du parc. Le murmure jaillissant de la vasque seul persistait...

Costeret était arrivé précisément à l'endroit déjà exploré par lui. Son œil fouilla le parc. Il revit la fontaine et le banc de marbre, il entendit tomber les cascatelles, mais c'était tout ce qu'il retrouvait...

Il se surprit à ébaucher un soupir et son alarme en fut vive. Il vibrait.

Hosted by Google

« Dilatez-vous, mon cœur ! chantez, amour, vos chansons de jeunesse ! » aurait-il dit, s'il avait été un autre. Mais il ne *voulait* pas succomber à cette ivresse et, titubant, il se remit en route sous les arceaux de verdure. Du fond de la vallée montaient, avec des bouffées chaudes, les caquetages des oiseaux et des insectes, de tout un monde ailé qui participe de la terre et de l'espace et dit d'éternelles plaintes et d'éternelles louanges.

Costeret se vit l'objet de conjurations, tout contribuait à l'amollir. Pour un homme qui, dès son enfance, a été soustrait à cette action réflexe de la pensée, qui a été élevé de façon à ne devoir s'exalter de rien, pareil phénomène était difficile à expliquer et à admettre. La vérité est que sa nature se révoltait contre son éducation.

A force de discuter avec lui-même, il constata qu'après tout, il n'y avait rien de bien douloureux dans son état présent. Le souvenir de la jeune fille et de la vasque de marbre n'était pas désagréable. Il comprit qu'il avait vingt-trois ans, que son cœur n'était pas de pierre. La secousse avait été forte. Il ne se croyait pas à ce point inflammable, et si tel était l'effet de l'amour vrai, l'amour avait de bien singulières allures.

Mais quelle suite attendre d'une pareille aventure? Aucune. Songez à la distance sociale qui le séparait de la belle apparue. Vainement il eût cherché à franchir cette haie à laquelle il tournait le dos. L'enceinte n'était accessible qu'à des gens d'un autre monde que le sien. Le creusement du canal au travers des Apennins était chose aisée à ce prix.

ÉMILE GREYSON.

(*La suite au prochain numéro.*)

Hosted by Google

UN CHANOINE DÉMOCRATE

SECRÉTAIRE DU GÉNÉRAL VANDER MERSCH

Weemaels, dans une lettre à Vonck, du 3 février [2], donne des détails assez intéressants sur la réception qui fut faite au général : « Mardi, dit-il, j'ai accompagné M. le chanoine De Broux pour aller à la rencontre de son respectable ami. Le cortège était nombreux. Trente amis, anciens officiers, sont allés à Assche à cheval pour l'escorter en ville, et une grande quantité de voitures. Partout sur la route et en ville, où on n'allait qu'au pas (il était six heures du soir), on cria : *Vive Vander Mersch! Vive le général Vander Mersch! Vive Peke* [3], de tems à autre : *Vive Léopold!* Les rues étaient bordées de monde. Sur le passage, on venait aux portes avec toutes les lumières qui se trouvaient dans les maisons. Le cortège était éclairé par des fallots. Le général a été parfaitement accueilli sur toute la route depuis Lille jusqu'à la maison de M. De Broux [4], où d'abord à son arrivée on lui a présenté, de la part du général Bender, une garde d'honneur

[1] Voir le commencement de cette étude dans la livraison d'août.

[2] *Correspondance de Vonck*, vol. III, n° 56.

[3] Borgnet, qui a reproduit la lettre, a omis le cri de *Peke*. Le peuple bruxellois aimait à donner ce qualificatif à Vander Mersch.

[4] Père du chanoine, négociant sur la place Royale.

Hosted by Google

qu'il a remerciée[1]. Le soir, il y a eu des feux et des illuminations dans plusieurs quartiers de la ville. Hier et aujourd'hui, ainsi que le jour de son arrivée, la maison n'a pas cessé d'être remplie de personnes de tous les rangs, pour le féliciter sur son heureuse arrivée. Hier soir, il a eu sa première audience de M. le comte de Mercy ; il s'y est rendu à six heures et il en est sorti à huit heures et demie très satisfait, ayant été bien accueilli. »

Le même Weemaels, annonçant à Vonck, le 12, que Vander Mersch est reparti le 7 pour Menin, ajoute : « Sa présence a fait la plus vive sensation ; les fanatiques anversois sont en grande partie revenus sur son compte depuis qu'ils ont été informés que les fanatiques bruxellois l'ont reçu avec autant de distinction malgré la présence des baïonnettes. [2] »

Nous trouvons dans la correspondance de De Broux la même impression de vive satisfaction.

Dans une lettre qu'il écrit de Bruxelles à Vander Mersch, le 10 février, il lui parle de la joie que son passage à Bruxelles a causée à tout le monde. Il ne dit pas qu'il soit question de l'arrivée de Vonck, quoique Weemaels prétende (lettre à Vonck du 12 février) qu'il est prêt à aller avec De Broux chercher à Lille l'*Aristide de la Belgique*. Il semble plutôt qu'il y ait dès lors dans l'esprit du chanoine des inquiétudes, des doutes au sujet de la réalisation de ses vœux d'entente avec le gouvernement et de paix publique.

Bruxelles, le 10 février 1791.

Très cher et très respectable ami,

Je suis arrivé ici avec mon compagnon de voyage mardi au soir en bonne santé ; j'espère que vous serez de même arrivé chez vous sain et sauf et que vous aurez retrouvé votre chére famille dans le même état. Tous vos bons amis sont ici au comble de la joie d'avoir eu le plaisir de vous embrasser, et regrettent seulement que vous n'y soyiez resté plus longtemps ; il est venu

[1] La conduite de Bender provoqua un mècontentement compréhensible chez beaucoup d'officiers autrichiens.

[2] *Correspondance de Vonck*, vol. III, n° 66.

Hosted by Google

encore plusieurs personnes après votre départ, pour avoir le bonheur de vous voir, deux officiers du régiment de Bender étoient du nombre, qui ont témoigné beaucoup de peine de ne pas vous trouver. Nous espérons que nous aurons bientôt la satisfaction de vous revoir, et j'ose me flatter, qu'alors vous m'accorderez un jour pour venir visiter mon hermitage de Malines.

Je pars incessamment pour cette ville, où je resterai jusqu'à ce que votre histoire sera achevée; Mr Vander Linden, qui vous présente ses respects, m'y accompagne pour m'aider; je parlerai ce matin à M. Torfs, qui est de retour d'Amsterdam, pour l'engager à ajouter des notes aux piéces justificatives, qu'on imprimera à la suite de l'ouvrage, il me l'a déjà promis, et je verrai M. Dongelberg, pour qu'il revoie le corps de l'ouvrage, que Mr Dinne rédigera.

J'ignore, mon général, si c'est de votre connoissance, que les deux chevaux, qu'on avoit attelés à votre voiture à Alost, sont restés aux fraix de Mr Crombeen; Mr Cagliostro avoit arrangé cette affaire, sans même faire accord, sur ce qu'il auroit fallu payer, tellement que le cocher qui conduisoit ces deux chevaux, prétendoit 14 florins, et ce n'est qu'avec peine, qu'on l'a contenté avec trente escalins, ce qui est au delà de ce qui lui étoit dû. Mr Cagliostro avoit prié Mr Crombeen de payer cet homme.

Il est arrivé hier ici un pagnier venant de Bruges à votre adresse contenant deux beaux chapons: Notre intention étoit de vous les envoyer d'abord, mais ayant remarqué, qu'il étoit grand temps de les manger, j'ai cru que vous ne prendriez pas de mauvaise part, que nous les retenions ici, crainte de vous causer un port pour ce qui seroit gâté : et je vous le bonifierai en saisissant la première occasion pour vous faire parvenir un beau dejeûné de swine-vleich de Malines, que vous avez trouvé si bon à votre dernier séjour.

On s'attendoit ici à de grands changemens aujourd'hui, mais il paroit qu'il n'en sera rien. On annonçoit l'établissement du Conseil de Brabant; la publication de l'amnistie, et des personnes qui en seront exceptées, mais il paroît qu'il n'en sera rien. On a beaucoup rossé les aristocrates ces jours derniers, ce qui fait beaucoup murmurer le peuple, et on en accuse les démocrates, quoique ce soit probablement quelques militaires avec le fameux Berlaere, qui sont à la tête de ces gens; il seroit à désirer que toutes ces voies de fait finissent une bonne fois, et qu'on y substitue les voies légitimes de la justice, sans quoi le gouvernement se trouvera dans l'embarras.

On vient de m'annoncer l'arrivée de Mr de Kleinberg, et on me dit qu'il partoit pour aller vous rendre visite chez vous; je vais à ce moment le voir.

Hosted by Google

Adieu, cher et respectable général, j'aspire à vous revoir bientot, pour vous renouveler le témoignage du tendre et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et très obéissant serviteur,
A. De Broux.

Je vous prie de présenter mes humbles respects à Madame votre chère épouse et d'embrasser pour moi, avec un peu de barbe, le petit Fréderic.

Il est certain que tout ne marchait pas au gré des désirs des amis de la paix, puisque nous savons, par cette autre lettre, qu'après un court séjour à Menin, Vander Mersch est retourné à Lille à cause de la fermentation des esprits :

Malines, le 20 février 1791.

Très digne et très respectable général,

Je suis ici depuis jours et je compte d'y faire une longue résidence; Mr Dhinne a accepté avec plaisir la besogne que vous m'aviez proposée de lui demander, et il tachera de l'achever au plutôt, je prévois cependant que cet ouvrage ne pourra pas paroître de sitôt, à cause qu'il convient de lui donner une certaine étendue, et de l'apuyer de toutes les preuves dont il sera susceptible. Vous aurez la bonté de m'envoyer par quelque voie sûre les papiers que je vous ai remis à Louvain, quand vous êtes partis pour Tournay, ils doivent servir de cloture à votre histoire, que nous commencerons du commencement, qu'on vous a sollicité de vous mettre à la tête des Patriotes. J'espère que M. Vonck ne tardera pas de mettre au jour l'ouvrage intéressant, auquel il étoit occupé quand j'ai eu le plaisir de le voir, il feroit dans le moment actuel la plus utile impression, pour ramener bien des personnes, qui sont encore infatuées du vander nootisme; il doit juger des effets de cet ouvrage par ceux qu'a opérés et opère encore le *Vervolg der staets-kundige onderrigtingen* et le *Vriend van den Prins en van het volk*, qui sont lus avec empressement et admirés de tous les gens de bien. J'ai reçu l'exemplaire de l'imprimé de Mr Lochée, qui peut servir de préambule à votre histoire justificative, mais qui est inexacte dans bien des endroits. Il y cite encore d'autres ouvrages, qui ont trait à notre révolution, j'aimerois bien, mon général, que vous m'en envoyiez un exemplaire de même que de celui que Mr le vicomte de Dam a donné pour sa justification, il pourroit être de quelqu'utilité pour la votre. J'ai été affligé d'apprendre que la fermentation des esprits n'est pas encore étouffée dans vos endroits, et que les inquiétudes, qu'elles vous ont fait naître, vous ont obligé une seconde fois à abandonner vos aimables foyers; on me dit ici que les esprits

Hosted by Google

ne sont pas plus tranquilles, on vous en veut encore, de même qu'à moi, parce que je vous reste attaché. Pendant votre séjour à Bruxelles on a affiché et jetté des billets, dans lesquels on disoit, qu'il constoit maintenant que M. Vonck étoit un honnête homme, et qu'il feroit une contre révolution, mais qu'il étoit hors de tout doute que vous et moi étions des traîtres et des coquins, à cause que vous aviez été si bien reçu auprès du Gouvernement; vous voyez combien les têtes sont encore foibles et leur raison aveuglée. Il règne un grand murmure dans le peuple, à cause qu'on remplace tous les anciens suppôts de la Régence ; on a beau dire qu'il y auroit de l'injustice à les priver de leurs anciens emplois, avant qu'on ait prouvé quelque délit, qui les en rende indigne. Il est néanmoins certains que le préjugé et l'opinion universelle est contre eux, on les envisage comme la cause par leurs conseils et leur connivence de toutes les opérations de feu l'Empereur qui ont tant révolté la nation, et il me semble que pour rétablir la confiance et la tranquillité, S. M. devroit ou leur donner des emplois qui n'influent pas dans la régence, ou les indemniser par des pensions équivalentes à leurs anciens appointemens ; faute de cette précaution, je crains bien que ce pays ne refleurira jamais, ne sera pas même sitôt tranquille, et l'Empereur sera obligé d'y entretenir un gros corps d'armée, qui absorbera tout son revenu.

Il y a ici de temps en temps de difficultés entre les bourgeois et les militaires : hier huit jours on insulta un soldat d'Odonel, une patrouille voulut y mettre ordre, une foule de paysans se saisirent d'un d'entr'eux et l'assommèrent de coups. Mardi la nuit la mère de Mr Seresia, fut très maltraitée par un capitaine d'Odonel, qui étoit logé chez elle, dont elle reçut plusieurs coups de canne ou de plat de sabre, le fils et le domestique qui vouloient la défendre, ont été mis à la garde, d'où ils sont sortis le lendemain ; ces petites histoires nuisent beaucoup au retour du repos. Je retrouve encore tous les jours de nos anciens compagnons de caravanes. L'auditeur général Van Grootven est venu me voir, il demeure ici, et pourra être utile pour votre histoire. J'ai vu aussi aujourd'hui le capitaine d'artillerie Van Bever, qui m'a dit, qu'il s'étoit fait gloire de vous être resté attaché, tout cela console sur nos peines passées, ce sont les plus honnêtes gens, qui sont restées fidèles à votre parti.

Je vous prie de présenter mes respects à Madame votre digne épouse et au vénérable Vonck, et d'embrasser pour moi le charmant Fréderic, et de me croire avec l'attachement le plus sincére et le plus respectueux,

Très digne et très respectable général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. De Broux.

Hosted by Google

Nous constatons ici — et c'est une constatation pénible — que la calomnie, qui n'a pas ménagé Vander Mersch, s'attaque également à son secrétaire. *Traître et coquin* Vander Mersch! *Traître et coquin* De Broux!... O puissance de la calomnie! O bêtise humaine!

De Broux était dans le vrai quand, préconisant la réconciliation avec l'autorité, il demandait le rétablissement de l'autorité impériale sur la base des garanties constitutionnelles. Le pays n'était pas mûr pour autre chose. L'expérience l'avait tristement prouvé : qu'avait-il fait de l'autonomie? Quant à l'annexion à la France, il n'y avait que quelques têtes ardentes du parti démocratique qui y pussent sincèrement songer; le pays n'en voulait pas.

Toutefois le gouvernement autrichien ne faisait pas ce qu'il fallait pour inspirer la confiance et ramener à lui tous les « honnêtes gens [1] ». Certaines de ses mesures devaient provoquer des mécontentements, entre autres le replacement [2] des fonctionnaires de 1789.

En attendant, De Broux songe à la justification, à la réhabilitation de son ancien général, que l'on a méconnu et insulté.

Dans sa lettre du 27 février, il fait mention de l'*histoire*, ou plutôt du mémoire historique que, sous son inspiration, prépare l'officier Dinne.

De Broux désirerait que, sous forme de *brève introduction* à ce travail, Vander Mersch voulût bien *dicter* un précis de ses services antérieurs à la Révolution [3].

On remarquera, dans cette lettre, l'insistance que met De Broux à vouloir prouver que le général n'a jamais désiré que la « vraie félicité » du peuple. Après tout, la justification

[1] Un certain Servaes écrivait d'Alost à Vonck le 3 mars (*Correspondance*, vol. III, n° 92) : « Les souhaits de tous vos vrais amis sont que vous ne rentrées (*sic*) pas dans le pays à moins qu'on est... (?) sur quel pied non serons gouverné (*sic*). »

[2] Le manuscrit porte « *remplace* ». Il y a évidemment un *m* de trop.

[3] J'ai cité ce passage de la lettre du 27 février dans ma *Notice* de 1883, p. 6.

Hosted by Google

de Vander Mersch, c'est sa justification à lui-même, De Broux, qui a toujours marché d'accord avec son général.

Malines, le 27 février 1791.

Très cher et très respectable général,

J'espère que vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire il y a huit jours, et que vous vous portez toujours bien, de même que madame et votre chère famille, que je salue de tout mon cœur. Mr Dinne vous présente ses respects, et il est occupé à écrire votre histoire; il voudroit que vous dicteriez un très petit précis du temps où vous étes entré tau service de France, dans quels régimens vous y avez servi, vers quel emps vous futes fait lieutenant-colonel et reçutes la croix de Saint-Louis; comment vous passates ensuite au service de l'Autriche, et quels furent vos exploits pendant la guerre de Bavière; ceci doit servir d'une breve introduction.

J'ai trouvé les papiers que je vous avois demandés dans ma dernière. J'aimerois bien que vous vous concertiez avec Mr Vonck, s'il conviendroit de faire usage de la correspondance qu'entretenoit Mr Jarry, envoyé par Mr le duc d'Ursel à Berlin avec le dit duc et les démocrates, dans le mois de mars dernier, dont le baron de Haeck vous remît les copies, que nous avons, et pour lesquelles vous savez que j'ai fait un tour à Enghien dans le temps. Je ne sais pas pourquoi les conférences, qui devoient se tenir à Louvain sous la présidence du baron de Schliefen, n'eurent pas lieu. Mr Vonck doit connoitre cette histoire et ses suites. Il me paroît qu'il convient d'en faire mention, pour prouver que vous ne désiriez que la conciliation des deux partis, pour que le peuple pût prendre des résolutions légales et convenables à sa vraie félicité. Il s'est passé bien des histoires à Bruxelles[1]. Les États ont été chassés de leur appartement et maltraités dans les rues, de même que les glaces de leurs voitures et les vitres de leurs maisons. On a aussi établi un conseil de Brabant; je ne doute aucunement ou on vous en informe pertinemment de Bruxelles. Ici tout est tranquille maintenant, mais on n'est pas sans crainte que ces voies de fait de Bruxelles ne produise quelqu'éruption; dans ce cas, les démocrates de Malines, où ils ne sont pas bien nombreux, ne seroient pas sans crainte.

[1] Cf. lettre de Weemaels à Vonck (du 26), reproduite dans l'ouvrage de Juste, I, 326.

Hosted by Google

En attendant de vos chères nouvelles, j'ai l'honneur d'être, avec un respectueux attachement,

Très digne et très respectable général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. De Broux.

Il vient de mourir ici un ecclésiastique qui étoit bibliothécaire du duc d'Aremberg et chanoine de Leuze, dont les prébendes sont à la collation du dit duc ; c'est une bonne occasion pour y recommander ceux de vos amis, qui ont demandé votre protection.

Les faits graves dont De Broux parle dans la dernière partie de cette lettre s'étaient passés le 24 février, et les vonckistes modérés en avaient hautement répudié la responsabilité.

De Broux y revient le surlendemain :

Malines le 1 mars 1791.

Très digne et très respectable général,

J'ai appris avec plaisir par votre lettre du 26 que j'ai reçue le 28 février votre arrivée à Menin, qui m'a fait un vrai plaisir, car je ne désire rien plus sincèrement, que de vous savoir tranquille dans vos terres, cultivant vos aimables champs, et enrichissant l'agriculture par de nouvelles découvertes. Mr Dinne travaille assiduement à votre histoire, et je pense qu'il convient de le laisser travailler seul, et quand tout sera rédigé, on pourra prier Ms. Sandelin, Torfs et Vonck et Meyer de revoir et retoucher l'ouvrage ; quand à Mr Ottevaere, j'en ai la plus pauvre idée, d'après son mémoire pour Mr P. F. Van de Velde citoyen de Gand, qui est pitoyable et un pur galimathias ; il vous faut, mon général, un meilleur historien.

J'ai retrouvé tous les papiers que je croiois encore à Lille ; je n'avois pas encore ouvert votre paquet, que je vous les demandai, et on m'avoit dit que vous les aviez laissés à Lille.

J'espère que vous m'enverrai le petit détail de votre vie militaire antérieure, que je vous ai demandé, et qui doit servir d'introduction à la Revolution. Je souhaite aussi que vous m'envoyassiez copie de la Commission de général-major, qu'on vous a donnée a Breda, avant de vous mettre à la tête des Patriotes.

Vous êtes assurément informé, mon général, des excés qui se sont

Hosted by Google

commis à Bruxelles la semaine passée, que tous les honnêtes gens blâment et déplorent; les amis du bien public ont fait imprimer à cette occasion une exhortation, qui est très bien écrite. Ils ont commencé leurs delibérations par une belle déclaration, très propre à calmer et rassurer les esprits.

Les citoyens de la West-Flandre ne saisiront-ils pas l'occasion du nouveau règne pour demander une représentation plus populaire? J'ai trouvé entre vos papiers les démarches que plusieurs villages et communautés de la Chatellenie d'Ypres avoient faites en janvier 1790 pour obtenir une meilleure représentation, c'étoit un certain Mr Casier de vos amis, qui vous envoyoit ces pièces, en réclamant votre appui auprès du célèbre Vander Noot; j'aimerois bien de savoir, quelle suite a eu cette affaire, si Casier et consors a obtenu sa demande. Cette affaire doit entrer dans votre justification, pour montrer qu'indépendamment de l'intérêt de vos officiers, vous en aviez un particulier de demander une meilleure organisation pour votre propre pays, dont vous êtes un des notables; que vous auriez obtenue plus aisément, dès que les Brabançons n'y mettoient plus obstacle.

J'ai mangé l'un de vos chapons avec Mr de Meyer qui m'a fait des reproches, que j'avois épargné la verité en vous annonçant que je craignois qu'ils ne fussent gâtés avant qu'ils vous parvinssent; il est vrai que j'avois pris la précaution de le faire rôtir à demi pour le conserver. Cette petite histoire nous a donné à rire.

Je vous prie de présenter mes civilités à Madame votre chere épouse et à toute la respectable famille, et d'embrasser pour moi le petit Fréderic. En attendant de vos cheres nouvelles j'ai l'honneur d'être très parfaitement,

Très digne et très respectable général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. De Broux.

Vander Mersch, qui avait décidément obtenu du gouvernement toutes les garanties désirables, était donc rentré dans sa ville natale, d'où il ne devait plus sortir. Il y « cultivera tranquillement ses aimables champs », suivant l'expression attendrie du bon chanoine, qui, tout en souhaitant d'ailleurs que son ancien général ait désormais des jours bien paisibles et bien calmes, veillera avec un soin jaloux à ce que sa vie passée soit racontée fidèlement et complètement par l'officier-historien Dinne.

Hosted by Google

De Broux porte l'intérêt le plus vif à la réhabilitation de Vander Mersch, qui, du même coup — il y faut insister — justifiera la conduite du parti vonckiste auquel lui-même se glorifie d'avoir appartenu. Cet intérêt éclate surtout dans une lettre qu'il écrivait un mois plus tard :

Malines, le 2 avril 1791.

Très cher et très respectable général,

Je sais que vous vous plaignez de mon silence, qui vous paroît trop long, mais j'ai encore plus à me plaindre du vôtre, qui devient préjudiciable à notre besogne; je vous ai demandé un précis bien court de votre vie militaire pendant la guerre de Sept Ans et celle de Bavière; je vous ai demandé des renseignements sur les négotiations entamées à Berlin par Mr Jarry par ordre du duc d'Ursel et ses adhérants au mois de février 1790; je vous ai demandé des éclaircissemens relatifs aux propositions que vous avoit faites Mr Cassier de Moorslede, relative à une meilleure organisation des États de la West-Flandre, je n'ai rien reçu de tout ceci jusqu'ici, et si cela tarde d'arriver, nous nous trouverons très embarrassés; nous aimerions de faire un ouvrage solide, exact et lumineux, dans lequel tout ce qui peut servir à donner du jour à votre affaire doit entrer; ouvrage qui pourra servir d'instruction à la postérité, et qui sera d'une grande ressource à ceux qui écriront l'histoire de notre fatale révolution. Mr Dinne traite bien cette matière, mais il avance trop lentement; il se met tard à l'ouvrage, et perd souvent les après-midi à se divertir; il lasse quelquefois ma patience par ses lenteurs, et c'est l'amitié que je vous ai vouée, mon cher général, et le désir de voir paroître en plein jour votre intégrité qui m'aide à supporter la gêne que cela me cause; par bonheur que Mr Gilis veut bien se prêter à copier ce qu'il a écrit, et les pièces justificatives, sans quoi nous n'en sortirions jamais, car nous n'avons pas d'écrivains ici. Cette besogne, pour la traiter comme il faut, est plus difficile que vous ne pouvez vous l'imaginer, et elle sera très étendue; je compte que l'histoire seule, sans les pièces justificatives, comprendra un gros volume in-8°. Nous y aurons le plan de Turnhout gravé avec les renseignemens et votre portrait à la tête, gravé d'après le tableau fait à Bruxelles et dans le goût de celui de M. Vonck, gravé depuis peu à Lille. Mr Dinne a distribué son ouvrage en cinq parties : la première comprend votre arrivée à Bréda jusqu'à votre première retraite à Bréda et la prise de Gand; la seconde, depuis la deuxième sortie de Zundert jusqu'à la conclusion du célèbre armistice et l'évacuation de Bruxelles; la troisième, depuis l'entrée dans Louvain jus-

Hosted by Google

qu'à la retraite de Marche et la rentrée dans Namur; la quatrième, le séjour à Namur jusqu'à la perfide promesse faite par les députés de l'infame congrès aux portes de Namur; la cinquième, enfin, votre voyage de Bruxelles, notre emprisonnement et notre délivrance. Les trois premières parties sont achevées; j'ai prié Mr Van de Steen de vouloir entretemps préparer les matériaux sur la quatrième, qui est la plus intéressante et la plus difficile, qu'il connoit aussi bien et même mieux que moi, et de consulter Mrs Torfs et Verloo, qui se trouvent à Bruxelles, et qui pourront même lui fournir des annecdotes qui nous sont inconnues; Mr Van de Steen m'a promis de le faire, mais une lettre, que j'ai reçue aujourd'hui de lui, m'annonce que sa santé ne lui permet pas d'y travailler avec toute l'assiduité qu'il désire d'y mettre; il me propose de passer entretemps à la cinquième partie, qui est entièrement disparate de la quatrième, ce que je proposerai à Mr Dinne; j'aimerois bien, mon général, que vous voulussiez écrire un petit mot à Mr Van de Steen pour l'engager à se hâter, sans dire que je vous en ai requis, cela lui donnera un nouvel éguillon, quoiqu'il n'ait rien tant à cœur que de vous donner des preuves de son sincère attachement; j'aimerois aussi que vous voulussiez écrire à Mr Dinne une lettre un peu flatteuse, dans laquelle vous lui marquiez que vous avez appris avec la plus grande satisfaction qu'il travailloit avec zèle et avec succès à votre justification, que vous avez appris par ma lettre que ce qui en étoit déjà écrit, trouvoit l'approbation générale de ceux à qui il en avoit fait la lecture, que vous brulez d'envie de la voir achever, que vous le priez de vouloir s'empresser à y mettre la dernière main, qu'il est important pour vous et pour le public que cette justification paroisse bientôt, sans quoi elle perdra de son intérêt, étant trop éloignée des circonstances, qui en exigent la nécessité; que vous espérez qu'il voudra bien se gêner un peu pour qu'elle soit bientôt finie, que vous le priez de venir ensuite se délasser chez vous de ses travaux, où vous tâcherez de le dédommager en lui faisant voir un beau pays, des momens d'ennuy et de fatigue qu'une besogne aussi longue que pénible doit lui causer, que vous lui en aurez une reconnoissance parfaite, et tâcherez de lui être utile dans tout, où il vous sera possible. Je pense qu'un petit cadeau de votre part ne lui seroit pas désagréable; ce jeune homme n'est rien moins que riche, et il est ici assés mal habilé; je n'ai osé lui proposer d'accepter quelqu'argent; si vous lui envoyiez du drap et une étoffe pour veste et culotte, comme on le porte le plus à Lille, sous prétexte qu'ayant fait un séjour à Lille vous avez cru qu'il ne prendroit pas de mauvaise part que vous lui en envoyassiez un cadeau, qui remplacera l'uniforme qu'il a porté si honorablement sous vous et qu'il n'a pas souillé sous un autre; je laisse à votre prudence, mon géné-

Hosted by Google

ral, de déterminer si mon idée est bonne, vous en agirez comme vous le jugerez convenable.

Comme il s'agira de faire un petit sort à Mr Dinne pour l'ouvrage auquel il est occupé maintenant, j'ai pensé que le meilleur moyen pour y parvenir sera de faire un accord avec l'imprimeur de cet ouvrage pour une somme p. E. de 50 louis, qu'il lui donneroit; je vous écrirai dans deux ou trois jours plus amplement à ce sujet, et vous suggérerai des moyens d'y parvenir. Adieu, mon digne et respectable général, j'espère que vous serez content de notre besogne, et que si elle tarde à venir, vous serez bien dédommagé par le plaisir que la lecture vous en procurera. Je salue de tout mon cœur madame votre respectable épouse, et j'embrasse le méchant Fréderic; je lui enverrai au premier jour un dragon avec une verge, et j'écrirai à saint Nicolas qu'il doit le mettre dans le swine kotje.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus parfait,

Très digne et très respectable général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. De Broux.

Il paraît que Dinne n'avait pas tous les jours le cœur à la besogne..., « la notre », dit De Broux, qui est obligé à chaque instant de le relancer, comme il relance Vander Mersch, dont les renseignements et le « précis »[1] se font bien attendre également.

Fort originale, la partie de cette lettre où, en des termes d'une douce naïveté, le chanoine conseille au général d'user de tous les procédés — honnêtes, s'entend, — pour stimuler l'activité de Dinne. Ce ton de bonhomie, que nous avons déjà signalé, donne à la figure de De Broux un cachet vraiment piquant.

Les détails assez circonstanciés qu'il fournit à Vander Mersch sur le plan et la composition du livre de Dinne suffiraient, et au delà, pour montrer combien a été grande sa part de collaboration. Elle apparaît plus clairement encore dans la lettre suivante :

Malines, le 11 mai 1791.

Très digne et très respectable général,

J'ai reçu le 4 votre lettre du 1er de ce mois, avec le paquet que vous

[1] Cf. lettre du 27 février.

Hosted by Google

adressez à Mr Dinne, et les papiers que Mr Van de Steen vous avoit demandés ; je commençois à m'impatienter sur votre long délai à m'envoyer les notices, que je vous avois demandées, que vous m'avez enfin fait parvenir ; l'ouvrage va à sa fin et j'espere qu'il sera achevé cette semaine-ci ; ainsi je serois charmé, si vous vouliez venir dans nos contrées, pour en entendre la lecture et y dire votre avis. MM. Verlooy, Torfs, Dondelberg, Sandelin, se sont offert pour en entendre la lecture, et suggérer leurs réflexions. Mr Dinne se rendroit à cet effet à Bruxelles, où il vous trouveroit ; mais s'il étoit possible que vous prenniez votre route par Malines, cela me feroit un sensible plaisir, de même qu'à quelques amis, qui seroient charmés de vous voir ; j'espére que vous serez content de notre besogne, elle est un peu longue, car il y a tant de choses à dire, mais elles sont dites avec force, et nos cidevants usurpateurs, qui se sont si imbécillement laissés conduire par les deux dictateurs Vander Noot et Van Eupen n'y sont pas épargnés ; c'est une histoire complette de notre malheureuse Révolution, qui n'a été que glorieuse pour vous, mon général ; il est vrai que vous en êtes la victime dans vos intérêts, mais j'espere que d'heureuses circonstances se présenteront pour vous indemniser, et que Léopold après son inauguration rendra justice à votre noble façon de penser et à vos sentiments humains et sensés que toujours vous avez témoignés. J'avois pensé d'abord de vous envoyer Mr Dinne, pour qu'après lecture faite il se seroit rendu à Lille, pour en faire lecture à Mr Vonck ; mais vous remarquez bien, que cela trainera en longueur, et avec trois ou quatre séances à Bruxelles, où nous trouverons de bons juges, on pourra commencer l'impression, qui exigera encore assés de temps. J'ignore pourquoi Mr Vonck a différé de rentrer dans le pays, où il pourroit être bien plus utile en se rapprochant de ses concitoyens, qu'il ne l'est maintenant dans le lointain ; on vient d'annuller son décret de prise de corps, ainsi rien ne doit plus le retarder de revenir.

J'aurai soin de fournir à Mr Vande Steen les trois louis que vous lui destinez. Mr Dinne me charge de vous présenter ses remerciemens pour le cadeau que vous lui avez fait ; il se seroit déjà acquitté de ce devoir, si la besogne, à laquelle il est maintenant occupé pendant toute la journée, ne prennoit tout son loisir. Vous ne croiriez jamais, mon général, quelle peine nous avons eu pour arranger cet ouvrage, auquel nous travaillons depuis trois mois sans relache ; la quantité des papiers dont il falloit extraire la substance est immense, et j'ai desespéré plusieurs fois de pouvoir en venir à bout ; enfin la patience a vaincu, et comme nos huit mois de prison se sont passés, ces trois mois de vraie torture sont à leur fin ; c'est un monument que je vous érige, et par lequel je compte bien de finir tous mes travaux patriotiques, pour lesquels je n'ai, aussi bien que vous, été récom-

Hosted by Google

pensé que par la calomnie la plus atroce, qui ne cesse pas encore de me persécuter, et que l'édition de votre histoire, qu'on sait être dirigée par moi, ne fera qu'augmenter, mais je ne m'en inquiette pas, je les abandonne à leur fureur, j'ai encore beaucoup d'amis qui me dedommagent des clabauderies des insensés.

J'espère que vous ne tarderez pas d'arriver ici; j'aimerois que ce fut vers le milieu de la semaine prochaine, pour lors tout sera pret, et si vous tardez, nous serons à rien faire et l'impression sera retardée. Annoncez-moi, je vous prie, votre arrivée; vous n'ignorez pas qu'il y a une route directe de Gand par Dermonde sur Malines; si vous prennez cette route, j'aimerois que vous vissiez à Dermonde l'ex bourguemaître Wapenaert, pour lui demander s'il ne voudroit pas vous donner copie de son rapport aux États de Flandre, après son retour de Namur ayant visité les avants-postes; cette pièce seroit pour votre histoire de la plus grande importance.

Je salue cordialement madame Vander Mersch et son aimable famille; il y a un an qu'elle désiroit bien de s'y rejoindre, ce temps est heureusement arrivé, et j'espere qu'elle est bien dédommagée de ses peines pour la consolation qu'elle en reçoit; j'espere aussi que le charmant Frédéric se guerira bientôt; ce sont les hazards qu'il a mangés à la citadelle qui le rendent malade; dites-lui, je vous prie, bien des choses de ma part, et s'il est de bonne humeur, tourmentez-le un peu. En attendant le plaisir de vous voir et de vous embrasser, j'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus respectueux,

Mon cher et respectable général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. De Broux.

On remarquera que De Broux tient à ce que les acteurs principaux des événements apportent leur témoignage et lui communiquent leurs réflexions sur son livre. Ne lui a-t-il pas donné ou fait donner les allures d'une « histoire complette de cette *malheureuse révolution?* »

Malheureuse! Dans la lettre précédente, il l'appelait *fatale*. Dans la bouche d'un de ceux qui avaient risqué leur vie pour le triomphe des insurgés, l'aveu est d'une netteté, d'une sincérité qui émeut. Ce n'est pas nous, assurément, qui contredirons De Broux sur ce point.

Du mois de février au mois de juillet, De Broux travaille

Hosted by Google

d'arrache-pied au livre, où la vérité va enfin être dite sur la révolution.

Le récit des fatigues, des peines, de la « torture » qu'il s'impose pour ériger un monument à son général... et un pilori à ses ennemis, est franchement intéressant.

Plus tôt sera publié ce mémoire historique, qui lui tient tant au cœur, plus tôt apparaîtra, avec l'intégrité absolue de Vander Mersch, l'*imbécillité* des États conduits par les *dictateurs* Vander Noot et Van Eupen. Il se conçoit que De Broux désire vivement voir arriver le moment de la réparation et de la justice. Nous le voyons déployer une activité vraiment fébrile pour hâter ce moment. Il demande de toutes parts les renseignements qui sont indispensables à un homme qui, comme lui, veut que l'on juge sur pièces. La *Correspondance de Vonck* (vol. III, nos 135, 147, 150, 151, 153) contient à ce sujet des lettres fort pressantes adressées notamment à Vonck et au frère de Vander Mersch. Il y en a une (*sub* no 157) écrite au général lui-même et transmise par celui-ci à Vonck, que nous allons reproduire, parce qu'elle fait grand honneur à l'esprit de loyauté et d'impartialité du chanoine.

Malines, le 5 juillet 1791.

Très cher est respectable général,

J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mais j'y ai appris avec peine, que vous aviez envoyé les piéces justificatives à Mr Dinne, malgré les vives instances que j'avais faites de les remettre à Mr Vonck; je prévois que de la manière qu'on s'y prend, ce sera un ouvrage manqué où il y aura grand verbiage, auquel peu de gens ajoutera foi, fautes de preuves suffisantes, que Dinne négligera d'y ajouter : cet auteur croira en avoir fait assés en composant son mémoire, sans trop s'embarasser si les faits qu'il avance sont bien prouvés et il est très à craindre, d'après la façon que je lui connois de travailler, qu'il mettra peu d'exactitude à rassembler les piéces justificatives; j'aimerois bien après toutes les peines que je me suis données, que cet ouvrage fut aussi intéressant et aussi instructif, que son objet le comporte, mais j'ai tout lieu de craindre que mon attente sera frustrée; si Lille n'étoit qu'à quatre lieues de Malines, j'y volerois deux fois par semaine, ou j'y enverrois

Hosted by Google

un homme de confiance; quoi qu'il en soit je viens d'achever la revision de l'ouvrage, dans lequel j'ai trouvé beaucoup de choses à changer, c'est pourquoi je vous prie en grace et pour le bien être de votre cause de ne pas confier ces piéces à Mr Dinne, mais de les remettre à Mr Vonck, et de le prier de les revoir avec Mr Dinne; il faut que fait à fait que Mr Dinne avance dans l'impression il examine chez Mr Vonck son manuscrit avec celui que je joins ici, c'est un ouvrage d'une demie heure par jour; Mr Vonck doit conserver et mettre en ordre les piéces justificatives, pour le rassemblage desquelles je me suis donné tant de peines, sans quoi tout est perdu, je vous le prédis, malgré la bonne idée que vous vous formez de Mr Dinne que j'ai appris à connaître sur ce point, pendant les trois mois, qu'il a été chez moi. Il a le défaut qui est commun aux auteurs d'imagination, il fait peu de cas de prouver ce qu'il avance et c'est ce qui doit faire le mérite de votre mémoire; vous voyez, déjà même, qu'il agit contre la prudence en prenant pour écrivain Mr Royon; d'après cela j'espère que vous ne lui confierez pas les piéces que je vous envoie il ne peut rien sans elles, et vous le tenez sous votre dépendance, si vous les lui confiez que fait à fait qu'il en a besoin pour l'imprimeur ; d'ailleurs Mons. Vonck est à même de lui donner de bons conseils. Enfin mon cher général, ne négligez pas d'aller à Lille de temps en temps, ou d'y envoyer quelque personne de confiance pour veiller à votre mémoire, sans cela vous en serez la dupe. Voilà déjà trois semaines bien passées que l'ouvrage doit être commancé et il ne paroit pas qu'il soit bien avancé puisque Mr Dinne ne demande encore aucune piéce justificative pour la deuxième partie, qui devrait déjà être commencée ; si cependant l'on tarde de se dépêcher, le mémoire viendra trop tard, et n'aura plus de débit.

J'ai encore quelques piéces à ajouter que je n'ai pas eu le temps de copier ou faire copier, mais qui viendront assez à temps pour être mises en œuvre.

Si vous envoyez ces piéces à Mr Dinne, directement, je désespère absolument de l'exactitude de l'ouvrage; tout ce que je vous envoie, doit être revisé par une personne entendue et zélée, qui surveille l'ouvrage de Mr Dinne.

Je parle franchement et comme quelqu'un qui prend part à un ouvrage qui a couté tant de peines.

J'espère que vous aurez reçu la lettre de mon frère et que vous prendrez des arrangements en conséquence.

Je pars aujourd'hui pour aller faire visite au curé Janssens de Scornai, où je trouverai le curé d'Herentals. Je vous écrirai encore pendant ma route et vous enverrai quelques piéces.

Hosted by Google

Je vous prie de bien recommander qu'aucune piéce imprimée ne s'égare, à cause que la plupart d'entr'elles ne m'appartiennent pas et que je dois les restituer.

Il faut dire à Mr Dinne que le fait annoncé dans son mémoire, que le carillon de l'abbaye de Ste Gertrude à Louvain a joué quand on a appris que le général Vander Mersch était arrêté, est vrai, et qu'il peut y rester.

J'espère qu'on ne refusera pas aussi d'y insérer les lettres que j'ai reçues de mon chapitre, et mes réponses pendant ma captivité à la citadelle, que j'enverrai.

Je ferai imprimer deux milles estampes de l'attaque de Turnhout, que je vous enverrai, et dont je tiendrai compte.

Espérant que l'impression du mémoire repondra à l'attente du public, j'ai l'honneur d'être très parfaitement

Très cher et respectable général,

Votre très humble et obéissant serviteur,

A. De Broux.

Je prie madame Vander Mersch de recevoir l'assurance de mon respect.

P.-S. Je retrouve à ce moment la description de la prise de Diest, que Mr Dinne avoit cherché avant de partir, je vous prie de la lui envoyer d'abord.

Je joins ici la lettre de Mr Wapenaert de Dermonde.

Préoccupé de certains bruits qui attribuaient aux États et au gouvernement l'intention d'apporter des entraves à la publication du *Mémoire*, De Broux songeait à le faire imprimer hors du pays, et il s'ouvre de ce projet au général quelques jours après un voyage que celui-ci avait fait avec sa femme à Bruxelles [1].

Bruxelles, le 31 mai 1791.

Très cher et respectable général,

J'espère que vous et madame serez arrivés chez vous en bonne santé. Le jour de votre départ, vers les 7 heures du soir, Mr Keim et Mr de Nieuland sont venus pour vous faire visite; on avait envoyé peu de temps avant une

[1] Il avait logé, comme précédemment, chez le père du chanoine.

Hosted by Google

lettre à votre adresse, mais le domestique qui l'apportoit, apprenant votre départ, l'a reprit, et nous ignorons de qui cette lettre venoit. Jusqu'ici je n'ai encore osé commancer l'impression de l'ouvrage en question; tout le monde nous conseille de le faire imprimer hors du pays, car il est à craindre que lorsqu'on seroit en pleine besogne pour l'imprimer, les États emploieront toute l'influence, qu'ils ont ici, pour le faire arrêter; d'ailleurs le gouvernement semble prendre ombrage de cette impression, et l'on n'omettra rien pour découvrir où elle se fait; il est d'ailleurs impossible de cacher qu'elle se feroit ici, à cause qu'on verroit assiduement Mr Dinne; qu'on s'appercevroit qu'on lui porte les feuilles à corriger, et que les transports des feuilles imprimées hors de la maison de l'imprimeur déceleroit bientôt l'endroit où s'imprimeroit l'ouvrage. Toutes ces considérations m'ont déterminé à vous conseiller de faire imprimer l'ouvrage à vos fraix à Lille, où vous trouverez de meilleurs caractères et de meilleur papier qu'ici, et où l'impression se fera bien plutôt. D'ailleurs vous aurez un débouché plus aisé pour la France et pour l'Anglettere. Il faudra seulement tacher de faire un bon arrangement avec l'imprimeur, et pour vous donner sur ce point des renseignemens, Mr Knapen, qui se connoit très bien pour cette branche, et qui avoit déjà fait ici les arrangemens les plus avantageux, viendra chez vous, pour vous dire comment vous pouvez vous diriger, afin de pouvoir faire face aux fraix que cet ouvrage a déjà couté et coutera encore. Ayez donc la bonté de me faire savoir au plutôt votre résolution; il faut aussi que je vous observe, que cette impression ne pourra se faire à Liege, où l'inquisition est à son comble; je pense aussi qu'elle ne pourra se faire à Louvain, où les entraves, qu'on craint ici, ont lieu de même, outre que Michel ne mérite pas grande confiance; d'abord que j'aurai reçu votre lettre, Mr Dinne se mettra en route, et vous pourrez vous arranger ensemble à Lille pour accelérer l'impression; plutôt que vous me répondrez, plutôt il se mettra en route et l'on pourra commancer la besogne.

Adieu, mon cher général, je salue cordialement madame votre chère épouse et j'embrasse le sage Fréderic. Toute la famille vous présente ses respects. En attendant votre réponse, je suis très parfaitement,

Très cher et respectable général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. De Broux.

Vander Mersch, toujours trop lent au gré du chanoine,

Hosted by Google

reçoit trois semaines après une lettre de rappel où se lit le découragement — et même autre chose.

Malines, le 24 juin 1791.

Très cher et respectable général,

Votre silence à mon égard, dans un moment où il devroit avoir moins lieu que jamais, seroit bien propre à me décourager et à me faire abandonner la pénible besogne à laquelle je me suis uniquement occupé depuis plus de quatre mois, et dont on me laisse entierement porter tout le fardeau. L'auteur de votre mémoire semble peu s'embarrasser de le porter à sa perfection, puisque jusqu'ici il ne m'en donne aucune nouvelle ; il lui manque cependant une quantité énorme de pieces justificatives auxquelles j'ajoute continuellement de notes. Ces pieces justificatives lui sont très essentielles, s'il veut rendre le mémoire de quelque utilité, sans quoi il y aura des paroles en l'air, auxquelles personne n'ajoutera foi. J'ai déjà envoyé trois paquets avec de ces pieces, une à votre adresse, mon général, deux à celle de Mr votre frere. Il m'eut été bien consolant et satisfaisant de recevoir un mot de réponse ; un silence si extraordinaire dénote qu'on met peu d'intérêt à la perfection d'un ouvrage pour lequel on en a tant témoigné, et si je n'y en avois pas pris plus de part, il seroit encore bien loin d'être parvenu là où il est maintenant. Je dois donc encore le répéter ici, mon général, je ne puis assez vous recommander de ne rien négliger pour faire surveiller Mr Dinne, et de prier Mr Vonck de revoir le manuscrit et les notes que j'y ai apposées, et les pieces justificatives, que j'ai remises à Mr Dinne et qui sont auprès du manuscrit. Je pense que si Mr Vonck vouloit se charger de faire mention dans le texte des pieces justificatives, c'est à dire de les indiquer, et de les marquer ou cotiser pour l'impression, nous serions plus assurés de notre fait. Je tacherai de les indiquer autant que le temps me le permettra dans un manuscrit que j'ai encore ici, et que j'enverrai avec toutes les pieces justificatives, pendant le cours de la semaine prochaine. Ce manuscrit devra être relu par Mr Vonck même et collationné avec le manuscrit de Mr Dinne, parce que j'y ai joint plusieurs notes interessantes.

Je joins ici quelques pieces justificatives, que je ne peux différer d'envoyer, dans la crainte qu'elles ne viennent trop tard, vu qu'elles doivent servir pour le commencement.

Ayez la bonté de me faire savoir combien d'exemplaires vous faites tirer, pour que je me régle en conséquence pour le nombre d'estampes que je dois faire tirer du plan de Turnhout, qui doit entrer dans le mémoire.

Hosted by Google

Il paroît une représentation des États de Tournay au comte Mercy d'Argeanteau, qui me paroît un chef d'œuvre; je vous engage à vous la procurer, elle se vend à Tournay chez Serez, elle est de la plus haute sagesse.

J'espere, mon général, que vous ne me donnerez plus matiere à être de mauvaise humeur; je vous avoue que j'en ai une bonne dose, et avec raison.

Je vous prie de présenter mes respects à madame et d'embrasser pour moi le méchant Frédric, lequel sera, comme je l'espère, parfaitement rétabli. J'ai reçu un paquet à votre adresse de Mr de Grave de Mons, avec une lettre; j'ai tout ouvert, et je vous enverrai la lettre, quand j'en aurai extrait une note, qui doit être insérée dans votre mémoire. J'accuserai à Mr de Grave la reception de son paquet, en attendant que vous puissiez repondre à sa lettre.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus inviolable,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. De Broux.

Il faut avouer que De Broux avait *raison* d'avoir, comme il dit, une « bonne dose de mauvaise humeur ». Il n'était pas suffisamment secondé dans sa « pénible besogne ». Dinne continue, semble-t-il, à ne travailler qu'à ses heures et « s'embarrasse peu de porter le *Mémoire* à sa perfection ». Et de son côté, Vander Mersch, qui est le plus intéressé à cette perfection, fait mine, par son « silence extraordinaire » — il l'est, en effet, — de ne plus guère y songer. Le chanoine est bien près de retirer son épingle du jeu. Ah! s'il ne s'agissait pas de faire connaître au pays la « vérité » [1]!

Enfin, lorsque, à force d'instances, de démarches et de lettres, De Broux a obtenu du général les renseignements sollicités, la lenteur du rédacteur Dinne lui cause de nouveaux ennuis. Il paraît que Dinne paresse à Lille, auprès de Vonck, autant qu'il paressait à Bruxelles. Sa besogne cependant, à en juger par la correspondance de De Broux, ne devait pas être bien compliquée. Elle consistait apparemment à donner une forme un peu plus élégante, plus correcte au manuscrit

[1] Cf. lettre du 5 juillet dans la *Correspondance de Vonck* (citée plus haut).

Hosted by Google

du chanoine. Il eût été juste, tout au moins, que le nom de De Broux figurât à côté de celui de Dinne, à la première page de ce *Mémoire* dont le chanoine avait conçu l'idée et le plan, et pour lequel il avait mis en œuvre des documents recueillis à grand'peine avec une ténacité inouïe. Dinne en eut l'honneur... et le profit [1]. *Sic vos non vobis!*

Malines, le 17 juillet 1791.

Très cher et très respectable général,

Je suppose que vous aurez reçu le paquet, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer de Gand, le 8 du courant; j'ai trouvé à mon retour une lettre de M. Dinne, à laquelle je lui réponds par celle que je joins ici, et dans laquelle vous verrez que je ne lui déguise pas ma façon de penser; s'il avoit travaillé à Bruxelles, et même à Lille, du moment qu'il y étoit, il ne se trouveroit pas gêné pour fournir de l'ouvrage à l'imprimeur; j'ai toujours bien peur que l'ouvrage n'aura pas la perfection dont il est susceptible, mais j'ai la consolation, que cela n'aura pas dépendu de moi, et je suis très aisé que cette besogne est finie, que je n'entreprendrois plus que pour une personne qui me seroit aussi chere que la votre. Maintenant il s'agit de penser *promtement et sérieusement* à la manière de débiter l'ouvrage, et il faut *premièrement* vous résoudre, si vous ferez distribuer le premier volume, dès qu'il paroîtra, et si vous le laissez à un prix raisonnable, je pense que c'est le meilleur moyen, et celui qui fera le plus de plaisir au public en attendant les volumes suivants. Le moyen le plus sur d'empêcher les contrefactions et d'accelerer le débit, c'est de laisser l'ouvrage à un sol par feuille, de manière que le premier volume, s'il est de vingt feuilles, se débiteroit à 3 escalins en comptant un sol pour le portrait; et on pourroit mettre un sol de plus pour le second, à cause du plan de Turnhout, qu'on débitera avec le second volume, vu que jusqu'ici je n'ai pu trouver ici un bon imprimeur, mais je crois que j'en aurai un demain.

Secondement, il faut trouver les personnes pour les débiter. A Bruxelles vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à Mr Knapen, mais dans ce cas, il faut que personne que vous ne sache que c'est lui qui est chargé de cette commission, et que personne d'autre n'en soit chargé, sans quoi il ne s'en mêlera pas; il ne faut pas en charger M. Vander Linden, quoi qu'en pourroit vous dire Mr Dinne, car il ne se connoît aucunement à ces sortes d'affaires, ceci entre nous. Un imprimeur de Malines m'a dit qu'il croioit qu'il pour-

[1] Voir la quittance de Dinne, p. 91.

Hosted by Google

roit en débiter ici cinquante. A Gand, vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à Mr de Meyer. Mr Janssens, curé d'Escornaix, en doit avoir six. Il faudroit trouver quelqu'un à Paris pour y en envoyer quelques exemplaires, je pense qu'ils y auront un bon débit. Mr Steenhaut ou son père pourroit avoir soin pour la Hollande.

Il faudra aussi disposer tellement la distribution, qu'on débite l'ouvrage partout le même jour, c'est le moyen d'empêcher la contrefaction.

Je joins ici une lettre de Mr De Grave, de Mons, que j'ai reçue depuis longtemps. J'en ai pris un extrait, que vous trouverez ici. Il m'avoit envoyé quelques imprimés, que je lui renverrai par occasion. Il convient que vous lui répondiez, et que vous lui demandiez la déclaration du maréchal de logis Roulé, dont il est fait mention dans sa lettre, pour servir en cas de nécessité. Vous pourriez lui dire que j'ai tardé de lui écrire, à cause que j'étois surchargé d'ouvrage pour arranger les pieces justificatives, et que vous m'aviez chargé d'ouvrir les lettres, qui me parviendroient à votre adresse.

Je joins ici quelques pieces pour Lille, ce sont les dernières que j'ai à envoyer; j'espère qu'on aura bon soin pour l'impression et que le public sera bientot satisfait; il est impatient de le voir paroître et il ne peut plus tarder longtemps, sans quoi il viendra trop tard.

Je vous prie de présenter mes civilités à madame votre chère épouse et de me croire avec l'amitié la plus sincère,

Très cher et très respectable général,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. De Broux.

Pauvre De Broux! Sa patience est mise à une rude épreuve. Les mois de juillet et d'août sont passés; nous sommes dans la seconde moitié du mois de septembre, et le *Mémoire* vengeur n'a pas encore paru. On lui demande quand enfin paraîtra le *Mémoire*, et il est « honteux de répondre » Le retard incompréhensible n'est plus imputable à Dinne seul. La faute en est peut-être aussi à Vander Mersch lui-même, qui songe en ce moment-là à tout autre chose qu'à la publication du *Mémoire*.

La lettre suivante prouve que, depuis une couple de mois, on avait recommencé à faire au général des avances, des offres flatteuses et « gracieuses », pour le décider à prendre

Hosted by Google

du service en France [1]. D'autre part, il aurait été fort désireux de voir le gouvernement autrichien le rétablir, au point de vue pécuniaire, dans la situation où il était quand il avait, sacrifiant sa pension, pris le commandement des révolutionnaires.

Malines, le 17 septembre 1791.

Très cher général,

J'ai reçu dans leur temps les trois lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date respectivement du 8 et 18 d'août et du 13 du courant; je n'ai pas répondu aux deux premières, parce que je n'avois rien d'intéressant à vous mander. Il m'a fait peine que vous n'avez pas envoyé une personne de confiance à Bruxelles, à laquelle on eut pu confier quelle conduite vous pouviez tenir dans les circonstances actuelles. Vos amis désirent sincèrement que vous soyiez rétabli dans l'état où vous étiez avant la révolution, afin que si vous n'avez rien gagné pour vos peines et vos travaux pour la nation, du moins vous n'y perdriez rien, mais il faudroit naturellement faire à cet égard quelques pas en avant, car il n'est pas probable que le gouvernement le fasse, et dans le temps où je vous ai écrit à ce sujet, on m'avoit assuré que les circonstances étoient favorables; j'ignore si elles le sont encore maintenant; mais comme le Roi des François vient d'accepter si généreusement la Constitution et que les François vous font des offres si gracieuses, je ne vois pas ce qui pourra vous empêcher d'y accéder, moyennant que vous n'ayez rien à craindre de la part de S. M. l'Empereur, dont jusqu'ici vous n'avez pas votre démission en due forme; je pense cependant que vous l'obtiendrez aisément avec la permission de prendre service en France, vu qu'il ne semble plus y avoir à craindre que l'Empereur l'attaque. Tout est maintenant assés tranquille ici, et on espére que les esprits se réuniront peu à peu pour travailler unanimement avec le souverain et ses ministres au bonheur commun, et que tout esprit de parti, tout désir de vengeance, toute haine, toute aversion disparoîtront. On me demande souvent quand enfin paroîtra votre mémoire, et je suis honteux de répondre. Je parlerai à mon frère de ce que vous me marquez à son sujet, il y a longtemps qu'il m'avoit dit de

[1] Cf. *Correspondance de Vonck* (vol. III, nº 198). Le vonckiste Walckiers, qui avait fui à Paris, lors de l'arrestation de Van der Mersch, *l'influence des prêtres et des moines... de ces coquins... arbitres de la nation* (lettre inédite du 4 août 1791 qui se trouvait jointe, dans les papiers de Van der Mersch, aux lettres de De Broux), Walckiers parle de l'entrée possible du général au service de la France.

Hosted by Google

vous faire passer tout ce qu'il devoit encore vous remettre, il faut qu'il lui soit survenu trop d'affaires, qui l'en auront empêché.

Il reste encore ici quelques petites choses à payer par Mr Dinne, que son départ précipité l'a empêché de liquider : son perruquier, son barbier et quelque marchandise achetée chez Mme Gilis [1]. Comme Mr Dinne devra toucher de l'argent à Lille pour la rédaction de son mémoire, je pourrois payer ces articles et mon frère vous les porteroit en compte, si vous le jugez à propos, et j'attendrai sur ce point votre réponse.

J'ai l'honneur d'être avec l'amitié la plus sincère,

Mon cher général,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

A. De Broux.

Ce ne sont pas seulement les offres de service en France et les difficultés que rencontre le règlement de sa pension, qui préoccupent Vander Mersch au point de le rendre presque indifférent à la publication du *Mémoire* qu'ont fait pour lui Dinne et De Broux. Il semble que, cédant à des conseils timorés ou intéressés [2], il ait eu un moment l'intention de jeter au feu le manuscrit qu'on était en train de composer à Lille et dont on lui soumettait apparemment les diverses parties à mesure qu'elles étaient achevées.

C'est ce que permet de conjecturer cette lettre de De Broux, dont le destinataire ne nous est pas connu [3] :

Malines, le 2 octobre 1791.

Monsieur,

En réponse à la lettre dont vous m'avez honoré en date du 30 septembre dernier, dans laquelle j'ai trouvé la déclaration que je renvoye par la présente, j'ai l'honneur de vous dire qu'il y a trop longtemps que j'ai vu la lettre dont il y est fait mention, pour que je m'en rappelle le contenu au point de l'affirmer par ma signature; je m'en rappelle, il est vrai, en gros la plupart de ce qui y est énoncé, je me souviens que cette lettre étoit très énergique et annonçoit un mécontentement très marqué de la part des États de Flandre, mais je ne me rappelle pas toutes les particularités que

[1] Voir page 27.
[2] *Correspondance de Vonck* (vol. III, n° 218).
[3] Nous inclinons à croire que c'est Dinne.

Hosted by Google

contient le projet de déclaration : d'ailleurs, je pense qu'il suffiroit d'énoncer dans le texte par manière de narration tout ce que ce projet contient, on n'osera pas le tirer en doute, et s'il faut une déclaration, la votre et celle de M. Verloo suffiront. Tous ces incidens auroient dû et pu être prévus depuis longtemps, et n'auroient pas dû faire différer la publication du mémoire, qui paroîtra quand il ne fera plus d'effet. Je suis honteux de devoir répondre aux amis de M. Vander Mersch, quand ils s'informent du moment où ce fameux mémoire, si longtemps annoncé, paroîtra : aussi ai-je fait le propos de ne plus m'en inquieter; il m'a couté assés de peine. M. Vander Mersch m'avoit annoncé la publication pour le 1er septembre, nous voici au 2 octobre et l'on demande encore des déclarations ! Je vous avoue sincèrement que cela me chagrine beaucoup, et qu'il doit y avoir eu un défaut d'activité inconcevable.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement,

Monsîeur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

A. De Broux.

Enfin, au milieu d'octobre, le *Mémoire* a vu le jour. De Broux craint qu'il n'ait pas malheureusement « grande vogue », à cause de « son prix exorbitant ».

Malines, le 17 octobre 1791.

Très cher et respectable ami,

En conséquence de votre lettre du 21 du mois dernier, qui m'est parvenue dans son temps, j'ai l'honneur de vous envoyer la note de ce qui restoit à payer ici par Mr Dinne, quand il est parti de Malines inopinément pour Bruxelles; si vous souhaitez que je les paye, j'en tiendrai compte à mon frère, auquel j'ai envoyé la note des debourses, que j'ai faites pour votre mémoire. J'espère que votre santé est toujours bonne, de même que celle de madame et de votre petite famille, que je salue cordialement, et suis avec l'estime la plus amicale,

Très cher et très respectable ami,

Votre très humble et obéissant serviteur,

A. De Broux.

P.-S. Cette lettre étant achevée et pliée, je reçois celle dont vous m'honorez en date du 15 du courant : je suis occupé à arranger toutes les pièces originales, que j'ai ici en dépot, tant celles qui ont été refugiées chez mon

Hosted by Google

frère que celles que Mr Vonck vous avoit remises ; vous pourrez les faire prendre chez moi, d'ici à une quinzaine de jours, ou plutôt, s'il est nécessaire, mais dans ce cas, il faudra que j'en sois prévenu. Comme je suis obligé de résider à Malines, ayant fait déjà plusieurs absences depuis la Saint-Jean, je ne peux me charger d'aucune distribution de votre mémoire. Il convient que vous envoyiez un exemplaire à Mr Gilis, à Malines, et à Mr Stalins, ce prêtre qui nous écrivoit souvent, quand nous étions à la citadelle. Mr Gilis s'est donné beaucoup de peine pour copier. Mr Knapen n'a plus le loisir de soigner le débit du mémoire, il est souvent obligé de faire des absences pour ses affaires particulières. D'ailleurs, toutes les gazettes annoncent que les imprimeurs du pays vont débiter le mémoire, ainsi les amateurs s'adresseront à eux. Je crains cependant qu'il n'aura pas grande vogue, à cause que le prix en est exorbitant, car de la manière dont l'imprimeur fait ses propositions, on devra le vendre au moins à 15 escalins, ce que peu de personnes donneront pour satisfaire leur curiosité : je crains aussi une contrefaction, et dans ce cas on pourra livrer l'ouvrage à une couronne.

Au bas de la note dont parle De Broux [1], et que nous avons retrouvée dans les papiers de Vander Mersch, se trouve cette quittance :

Reçu de Monsieur le général Vander Mersch, chevalier de l'ordre roïal de Saint-Louis, la somme de cinquante louis d'or, pour le mémoire historique que j'ai composé pour sa justification.

Lille, le 31 octobre 1791. DINNE.

Nous est avis que Dinne s'est fait payer assez cher son travail — et celui de De Broux.

ERNEST DISCAILLES.

[1] Elle porte ceci :

D'heer Dinne debet aen de weduwe C. Gillis.

1791 17 april.

3 1/4 c laeken aisschel	17.1.1	
2 c lynw. a 12 May	1.4.0	
		18.5.1
A N. Goossens Perruquier pour 3 mois, a cinq Escalins par mois	5. 5.0	
Au Barbier pour raser 3 mois.	1.11.2	
		6.16.2
Total. . . .		25.1.3

(La fin au prochain numéro.)

Hosted by Google

LA FÊTE D'UN POÈTE

THÉODORE STORM

Le 14 de ce mois, l'Allemagne va fêter un poète ; l'Angleterre, la France, toute l'Europe applaudira et les échos de l'ovation se répéteront en Amérique, où ses principales œuvres sont traduites et célèbres. Nos lecteurs le connaissent un peu : c'est Théodore Storm. Nous avons déjà traduit une de ses nouvelles les plus courtes, où nous avons tâché de rendre son art concis et vibrant : *Posthuma* [1]. Aujourd'hui, c'est un devoir de nous joindre à tous les groupes qui le fêtent et nous lui laisserons le plus souvent la parole, rien n'étant plus favorable pour faire comprendre et aimer un poète.

L'occasion de la fête est bien simple : l'écrivain achèvera ce jour-là sa soixante-dixième année. C'est dans sa patrie, dont il s'exila longtemps, qu'il sera fêté, car il fut d'abord un patriote du Sleswig-Holstein. Né dans ce beau pays dont il aime à peindre les grandes forêts bordant la mer, ou les vastes bruyères pleines de mélancolie, ayant pu ressentir dans sa jeunesse les aspirations de 1830, ayant applaudi sans doute, à trente ans, aux grands mouvements qui parcoururent l'Europe en 1848, il rêva l'indépendance de son petit pays, occupé par le Danemark.

On peut se demander ce qui serait advenu si le Sleswig-Holstein avait eu un homme d'État qui, se prévalant de l'idée de l'équilibre européen, se fût appuyé sur une alliance

[1] Voir notre livraison du 15 février 1881. Quelques erreurs se sont glissées dans la notice biographique. Nous rétablissons ici les faits exacts.

Hosted by Google

anglaise et eût plaidé la cause de la neutralité de son pays. Peut-être eût-on pu créer dans le Nord un État libre comme la Belgique, avec le beau port de Kiel, comme nous avons Anvers. Les liens qui, depuis longtemps, unissaient l'Angleterre au Danemark étaient sans doute un grand obstacle. A défaut de l'Angleterre, ce pays allemand, qui voulait garder sa langue nationale, se rejeta sur l'alliance de la Prusse. Mais cette alliance ne pouvait pas être l'indépendance, ce serait l'absorption, et ces patriotes furent soumis à de longues épreuves. Il faut les connaître pour apprécier les poésies politiques de Storm. Le premier acte du gouvernement prussien fut une trahison. La jeunesse allemande s'était levée d'enthousiasme pour courir délivrer ses frères. L'armée prussienne qui devait les seconder, les trahit, et l'expédition du général Wrangel en Sleswig fut à peu près pareille à celle du général Oudinot à Rome. Envoyé ostensiblement pour soutenir les patriotes de Sleswig et les volontaires de Prusse, il avait des ordres secrets pour favoriser les plans du Danemark. L'armée improvisée de l'indépendance fut écrasée, surtout près d'Idstedt et au siège de Frederichstadt. Ces héroïques jeunes gens y tombèrent par milliers.

D'abord, fidèle à son instinct poétique, le poète se place devant un paysage du pays : la mer est menaçante, les vagues montent comme des collines, jettent des poussières d'écume, ouvrent de larges ailes de vautour; mais le poète se sent sur une digue solide... Qu'a-t-il besoin d'indiquer l'allusion facile à comprendre? il lui suffit de proclamer d'un cri le droit, l'espoir de sa patrie :

Et sur la forte digue où mon cœur respira,
Je vis le monstre user ses crocs avec colère;
Car la mer beugle, écume, et recule en arrière!
— Ce pays est à nous, à nous il restera.

Bientôt, le poète s'indigne :

Si sur chaque tour, chaque porte,
Nous guette un blason des vainqueurs,
Et si leur poing brutal emporte,
De nos tombes nos trois couleurs,

Hosted by Google

Et s'il nous faut, ô terre sainte !
Aller mendier loin de vous,
N'élevons pas trop haut la plainte,
Advienne qui pourra de nous !

Mais, si nous tombons sans une aide,
Si nul ne sent notre tourment,
A l'avenir qui nous succède,
Nous laisserons un testament.

Car une aube sur nous doit luire
Chassant cette nuit de néant ;
Mais lorsqu'au paternel empire
Rentrera ce fils allemand,

Un mal doit survivre, une honte,
A tous nos malheurs oubliés :
C'est que l'ennemi qui nous dompte
Eut nos frères pour alliés !

Que de la propre main d'un frère
Notre cœur ait été percé,
Lui qu'autrefois la même mère
D'un même chant avait bercé.

. . . . . .

L'élégie amortit ici l'indignation et finit par l'étouffer quand le poète s'écrie : « Arrêtez ! on ne peut les nommer, ni avec pitié, ni avec colère, ni en histoire, ni en poésie. » (*En automne* 1850.)

Une autre pièce : *Tombes à la côte* (1850), transporte le poète sur la colline où l'ennemi a enterré les martyrs de l'indépendance. Il les montre reposant dans un beau site, sur le bord de la mer : « Dormez bien. La mer de la patrie jette ses reflets sur vos tertres obscurs. » Puis il raille : « Dormez en paix ; les écussons ennemis vous protègent. » Mais ces écussons lui rappellent aussi la résistance : « Et si notre espoir doit se perdre comme notre sang dans le sable ; si nous ne devons plus vivre que dans le passé... notre honneur dort ici avec vous sans tache. Car sauver l'indépendance, vous ne l'avez pu ; mais votre mort nous sauve, nous, de la honte. »

Treize ans après, en 1863, sur les mêmes tombes, la colère

Hosted by Google

éclate, l'histoire va jusqu'à la réprobation, la poésie s'acère dans l'ironie :

Ni couronnes, ni croix, mais des broussailles vertes !
Car ceux qui près d'Idstedt tombèrent vaillamment
Reposent là. Mais là, sous ces tombes désertes,
Depuis treize ans déjà gît l'honneur allemand.

C'est qu'une nouvelle espérance a été trompée. La diplomatie anglaise a arrêté la Prusse, qui, sous un nouveau roi, se préparait à un rôle nouveau. Le poète feint d'espérer; il entend le glas de mort sonner, mais c'est pour la domination danoise, et pour lui on dirait un joyeux chant de cloche de Pâques; la mer germanique monte, elle va tout dévorer :

O vain rêve ! il n'est plus de chants guerriers teutons !
Nul ne crie : En avant ! aux hommes d'Allemagne !
Le sol tremble, une armée est entrée en campagne,
Mais du maître danois ce sont les escadrons !

Alors, c'est aux morts qu'il jette le cri de guerre : « Levez-vous des tombeaux, nous avons besoin d'hommes ! » Et la pièce finit par un sarcasme :

Vain appel ! Pour toujours vous êtes là dormants,
Dans la docilité qui convient à l'esclave,
Et si l'on voit ici des tombes d'Allemands,
C'est un affront de plus du vainqueur qui nous brave !

La politique n'était cependant pas la véritable muse du poète. Issu d'une famille de riches meuniers dont il a peint indirectement la vie dans *Sous le sapin*, né d'un père élevé aux champs, mais avocat très en vogue à Hussum, ville natale de l'écrivain, et membre de la Chambre des députés, Théodore, après avoir fait ses études de droit à Kiel et à Berlin, s'était établi avocat à Hussum. Grandi en plein romantisme, où dominaient Heine, Geibel, Eichendorf, lié avec ses compatriotes, les deux frères Mommsen, il avait recherché et publié avec eux un recueil de chants populaires du pays (Kiel, 1843). Le ton du *lied* répondait à tous ses sentiments d'art et de rêverie. Il réussit à ciseler de vrais petits bijoux qu'on

Hosted by Google

croirait écrits dans l'allemand moderne par un *Minnesinger* ressuscité; il en sema, comme de fleurs du terroir, ses premiers petits romans, et tout ce qui lit l'allemand en sait plus d'un par cœur. Celui qui dénoue, avec une discrétion profonde et un art d'une distinction fine, le chef-d'œuvre qu'on a choisi pour en faire une riche édition illustrée, à propos de son soixante-dixième anniversaire, *Immensee*, est d'une simplicité émue, bien difficile à rendre :

C'est ma mère qui l'a voulu :
J'ai dû d'un autre être la femme.
Tout ce qui me remplissait l'âme,
L'oublier, oui, je l'aurais dû !
Cela, mon cœur n'a pas voulu.

Ma mère, je l'accuse encore,
Ma mère n'a pas bien agi;
Tout ce dont la femme s'honore
Maintenant mon front en rougit ;
Dans ce monde, que faire encore ?

De mon jeune orgueil souriant,
Je n'ai gardé que peine amère.
— Ah ! que n'est-ce un rêve fuyant !
Ah ! que ne puis-je, en mendiant,
Errer par la rousse bruyère !

Ce n'est pas la vie de l'écrivain que j'ai pensé à suivre. D'un poète, on aime plutôt à comprendre les sentiments, à penser, à rêver, à s'enthousiasmer, à pleurer, s'il le faut, avec lui. Storm est avant tout un poète. Son compatriote Klaus Groth le dit en termes chaleureux : « Gœthe aurait signé plusieurs de ses poésies », et lui-même attache aujourd'hui encore le plus de prix à des vers qui remontent à plusieurs dizaines d'années. C'est qu'il y a mis toute son âme. L'impression dans cette âme est profonde; une fois produite, elle s'y enracine pour toujours, y fleurit éternellement pour ainsi dire, et fait partie de son être, embaume ses œuvres. Pour les beautés du pays et pour l'amour de sa femme, ces sentiments semblent être nés avec lui. Les sites aimés sont

Hosted by Google

partout dans son œuvre. Nous les verrons en prose dans un large tableau. Il les a d'abord esquissés en vers vibrants :

A L'ÉCART.

Calme partout ! La bruyère repose
Sous les rayons du soleil de midi.
Au loin ondoie et court son reflet rose
Sur ce tombeau que le temps a verdi.
L'herbe est en fleurs ; de clairière en clairière
Dans l'air bleu monte un parfum de bruyère.

Le scarabée actif court sur la mousse,
Dans son corset de moire et d'or pimpant ;
L'abeille va, vient et, de pousse en pousse,
Aux clochetons des éricas se pend.
Un vol d'oiseaux sort de l'herbe nouvelle,
L'air est rempli des cris de l'hirondelle.

Une maison basse, à demi croulée,
En plein soleil, là se tient isolée.
Le boer, devant la porte s'adossant,
Jette à sa ruche un regard complaisant ;
Son fils, assis sur le seuil de la hutte,
Dans du sureau se découpe une flûte.

Dans cette paix brûlante, on n'entend guère
L'heure sonner au lointain, dans le ciel ;
Et quand le vieux, debout, clôt sa paupière,
Il rêve encore à sa moisson de miel.
— Aucun écho de nos inquiétudes
N'a pénétré ces douces solitudes.

Il n'a pas manqué non plus d'enchâsser ces tableaux en des chants populaires :

LA VILLE.

Le sable est gris, gris sont les flots,
C'est là qu'à l'écart est la ville.
Le brouillard pèse aux toits de tuile.
Dans le silence, en longs sanglots,
La mer siffle autour de la ville.

Nulle forêt en mai vibrant !
Nul oiseau qui toujours chantonne !
Seule, la cigogne émigrant
Passe et crie en la nuit d'automne.
Sur la grève l'herbe frissonne.

Hosted by Google

Mais ton image vit en moi,
Ville grise au pied de la plage;
Là ma jeunesse a son mirage,
Brillant sur toi, toujours sur toi,
Ville grise au pied de la plage.

Storm a aimé; dès 1847, il avait épousé sa cousine, qui lui donna six enfants. Vivante, il l'a chantée; morte, il l'a pleurée; en pensant à son dernier jour, dans une impression solennelle, il la chante encore, et à chaque fois un bel enthousiasme d'amour le reprend, qui se mêle même à ses larmes.

Voyons-le d'abord dans les joies de la famille :

SUR LE SEGEBERG.

C'était aussi le berceau d'une vierge,
Le frais berceau d'une vierge du Nord.
Son doux œil bleu me regardait d'abord,
Près du rocher étendu sur la berge;
Puis, une main m'attira sur son cœur,
J'eus conscience alors du vrai bonheur :
Je vis le monde éternel et sublime,
Dont la splendeur à mes pieds reposait;
Tout le souci qui de sa plainte intime
Serrait ma gorge, aussitôt s'apaisait.
O chants ! doux chants ! L'hirondelle est venue;
Des bois, des prés, un long hymne est monté;
Le moucheron, bourdonnant sous la nue,
Semble un frisson des harpes de l'été;
Le flot des blés se berce en un murmure,
Au-dessus plane un nuage bleuté !
O doux secret chaste de la nature !

Soudain, je vois, émergeant à travers
Le roc, deux fronts d'enfants, charmants apôtres,
Deux gros garçons piétinant les prés verts !
Ce sont les miens, les tiens ! Ce sont les nôtres !
Tout retentit de ces joyeux concerts !
Le plus petit s'élance; il faut qu'on voie
Les deux gamins courir, se défier;
Chacun veut être en nos bras le premier;
Leur joue en feu montre leur cœur en joie.
Le monde alors, oh ! le monde flamboie !

Hosted by Google

L'un après l'autre en ton sein se blottit,
Sur mes genoux à mon tour ils se placent,
Ici le grand et là le plus petit ;
D'une si forte ardeur leurs bras m'enlacent,
Que, dans le thym tapissant le rocher,
Le cher fardeau m'entraîne trébucher.
Oh ! la dernière ombre qui, sur ma vie,
Restait, s'enfuit à leur babil joyeux !
Et l'avenir de la chère patrie,
Je le vois au fond de leurs yeux.

La séparation fut cruelle. Peu de poésies en témoignent, mais les plus simples arrivent à une intensité de discrétion où la nature met sur le regret « ses glacis de mélancolie » comme disait notre Ch. De Coster.

PERDU.

Un charme en mon cœur résidait,
Je l'avais vu jadis éclore.
Qu'est-il devenu ? je l'ignore ;
Je ne sais plus ce que c'était.
Mais peut-être — sur la lisière
Du bois où, dès l'aube première,
Sans grands enfants ni grands soucis,
Nous nous sommes, dans la clairière,
Main à main, si souvent assis,
Pendant qu'un fil d'eau qui clapote,
Du roc, goutte à goutte, suintait,
Et qu'un merle battait sa note,
Et que mon cœur plus fort battait,
Et qu'au sourire seul ouverte,
Ta lèvre, heureuse, se taisait,
Et que sous l'ombre épaisse et verte,
La nature se reposait, —
Là peut-être, si tant d'espace
Ne m'empêchait pas d'arriver,
Si je pouvais suivre une trace,
Là je pourrais le retrouver.

« Un véritable cœur ne peut être tué », a-t-il dit dans une chanson. Mais se reprendre à la vie extérieure, quel néant;

Hosted by Google

quand le bonheur n'est plus à la maison ! Une petite pièce a mis cette impression en scène :

Enterre ton bonheur ! Il faudra, malgré tout,
Reprendre ton chemin, sauver ton moi qui pense,
Au tourbillon mondain te retrouver debout !
— Chez des amis, hier, j'en fis l'expérience :
L'ardeur des mots poussait l'éloquence aux grands traits,
Et ce n'était pas moi qui le moins pérorais ;
Le vin perlait sa mousse au pur cristal du verre,
Le sang nous martelait dans les tempes l'artère...
Quand sur le brouhaha, j'entendis brusquement,
— Je ne mens pas, c'était un prodige vraiment, —
J'entendis, loin, bien loin, planer un grand silence ;
Puis, une voix, vers moi faisant de longs efforts,
Voix lasse de mourant, douce en sa défaillance,
Dit : Quel bruit fais-tu là ? Tu sais bien que je dors.

Que Storm soit surtout poète, on l'a déjà senti ; cela est si vrai que non seulement ses premières nouvelles contiennent beaucoup de vers, comme s'il se résignait difficilement à la prose, mais que, plus d'une fois, un paysage, un épisode, un trait de ses nouvelles éclôt d'abord dans une poésie et ne vient dans sa prose qu'après cette première floraison. Une scène d'*Immensee*, par exemple. Quand le héros retrouve celle qu'il a aimée et qu'ils naviguent sur le lac qui donne son nom à l'œuvre, la main d'Élisabeth pend de la barque sur l'eau et il voit des traces de regret sur cette main

Qui, pendant bien des nuits de veille,
Reposa sur un cœur souffrant.

Une impression l'a frappé ; elle ne s'efface pas pour avoir été exprimée en vers ; il la garde au contraire au cœur et elle reparaît aussi franche, aussi sentie, plus vivante peut-être, dans la prose.

Et quelle prose que cette prose de poète ! Groth lui préfère sa poésie ; il trouve dans sa prose comme un voile sur les sentiments et le cœur du poète abrité dans cette ombre. Je verrais plutôt là un éloge. Car, dans cette prose soignée, la sensation est aussi discrète que profonde, une sorte de pudeur de bonne compagnie accompagne les passions, et l'on ne pourrait

Hosted by Google

mieux dire que d'appeler l'art de l'écrivain une muse voilée. Où tant d'autres mettent du relief, font crier la souffrance, jaillir le sang de la veine; lui, donne l'impression, une impression inoubliable, dans un mot simple, un mouvement contenu, et un seul éclair remplace ces foudres qu'on se plaît ailleurs à faire retentir. C'est là un des caractères de ce genre de nouvelles, si personnel à l'écrivain qu'on ne trouve guère de points de comparaison. Le soin d'artiste qu'il leur donne en est inséparable; car à des choses aussi délicates, il faut le duvet du papillon ou la plasticité des Tanagras antiques. Les caractères sont marqués de même, d'une touche à la fois sobre et profonde. Un trait, et ils vivent; un mot, et on sent combien ils ont souffert; un geste, et on comprend quel sacrifice ils accomplissent. Dans sa dernière nouvelle, il expose lui-même une autre de ses qualités de romancier : « Plusieurs fois, depuis ma jeunesse, quelque chose de semblable, dans un état de demi-vision, s'était produit en moi : *j'avais vu se dérouler devant mes yeux, tout entière, une vie d'homme,* dont la fin jadis était restée pour moi un problème ».

Ses personnages, en effet, vivent en lui, d'une pièce; s'il ne les détaille pas de pied en cap, s'il les fait revivre de sa manière concise, se révéler d'un mot mesuré, on comprend qu'il ne le fait qu'après avoir senti se produire en lui ce phénomène de complète renaissance.

Dans le fond, c'est un idéaliste, puisque c'est un poète; dans la forme, c'est un réaliste de ton distingué, de burin sûr, et si son cœur se voile, on sent partout sa main d'artiste.

Aussi nul romancier n'est peut-être plus difficile à traduire. Dans un style tout de relief, l'auteur nous montre lui-même ses intentions, semble nous dire : Écoutez. Pour lui, dont les œuvres publiées en éditions diamant, dorées sur tranches, ont été souvent réservées à un public d'élite, « surtout au monde des femmes », dit encore le prospectus de l'édition illustrée d'*Immensee*, sa discrétion — je n'ai pas de mot plus juste — peut dérouter le traducteur banal comme le lecteur vulgaire. Il y faut des soins et un respect que ne réclament pas la plupart des écrivains.

Hosted by Google

Essayons-en quelques pages. Ici encore, c'est le héros de la fête poétique qu'il faut entendre.

On a plus d'une fois appelé les petits contes de Storm des perles. La politique est souvent comme un grain de sable dans l'art. Si l'écrivain est né pour la poésie intime, pour le goût délicat, pour le ton ému, il s'efforce d'instinct de rejeter ce corps étranger. Qu'il y aglutine tout ce qu'il a de sentiment et de mélancolie, il en a bientôt fait des perles. Ce travail de sélection, comme on dirait aujourd'hui, se sent déjà dans certaine réserve de ses poésies politiques; il apparaît surtout dans sa prose. *La feuille verte* est une œuvre de ce genre, dont la guerre est l'imperceptible centre où l'artiste a tissé sa perle. Après un prologue, la courte nouvelle se place dans un paysage national :

«Ce pouvait être un étudiant, peut-être un jeune docteur, qui par l'étroit sentier marchait dans la bruyère. Le fusil à balles qu'il portait sur l'épaule par sa bandouillère de cuir, semblait lui devenir lourd, car de temps en temps, en allant de l'avant, il le prenait à la main ou le passait d'une épaule à l'autre. Bientôt il ôta son képi. Le soleil de l'après-midi dardait dans ses cheveux. Autour de lui s'agitaient les mille essaims que les ardeurs de juin font éclore dans la bruyère. Cela courait à ses pieds et se démenait à travers les broussailles. Cela lui scintillait et lui tourbillonnait devant les yeux, l'accompagnant de pas en pas. La bruyère fleurissait, l'air était saturé de parfums.

« Alors le voyageur s'arrêta; il regardait la steppe; comment elle s'étendait sans fin, dans toutes les directions, rigide, uniforme, couverte de reflets rouges. En face seulement, dans un horizon borné, il voyait une ligne de forêt, au pied de laquelle un filet de fumée blanche montait dans l'air clair, et c'était tout.

« Près de lui, à côté du sentier, s'étalait une colline basse, pleine de broussailles de ronces et de buissons de roses sauvages, tombe de peuple inconnu, comme il en est beaucoup dans le pays. Il monta, et de ce plus haut point de vue, embrassa une fois encore la plaine immense; mais sans y remarquer rien de plus, si ce n'est, à la lisière du bois, une chaumière isolée, d'où montait la fumée d'abord aperçue. Il arracha du sol dur une touffe de bruyère, et fixa les yeux sur la fine étoile de la fleur; puis il mit son fusil à terre, se

Hosted by Google

coucha dans les herbes brûlantes, la tête appuyée sur une main, et, plongea ses regards devant lui jusqu'à ce que, dans la chaleur vibrante de l'air, toutes ses pensées se fussent évanouies.

« Alors, comme le bruit de son propre pas, qui jusqu'à présent avait cheminé avec lui, avait cessé et qu'il n'entendait rien que, par toute la lande, le cri-cri des sauterelles, le bourdonnement des abeilles pendues aux corolles, et quelquefois, à une hauteur invisible au-dessus de lui, le chant de l'hirondelle de bruyère, il se sentit pris d'une irrésistible fatigue de chaleur d'été. Les papillons, les libellules se balançaient en haut et en bas; des raies roses filaient du ciel vers lui et le parfum de sériças descendait sur ses yeux comme un nuage doux.

« Le vent d'été passa sur la bruyère; il éveilla une coulœuvre qui, non loin de là, s'ensoleillait dans la poussière. Elle déploya sa spirale et glissa sur le sol dur; l'herbe bruissait quand elle traînait au travers son corps écailleux. Le dormeur tourna la tête; à demi éveillé, il regardait dans le petit œil du serpent qui près de sa tête rampait. Il voulut lever la main et ne le put. L'œil du reptile ne le lâchait pas. Ainsi il resta entre somme et veille. Seulement, comme à travers un voile, il vit venir à lui la silhouette d'une toute jeune fille, presque une enfant, mais fortement bâtie, les cheveux tressés en épaisses nattes blondes. Elle repoussa de côté les broussailles et s'assit près de lui sur le sol. L'œil du serpent le lâcha alors, le reptile disparut, il ne vit plus rien et l'heure du rêve sonna pour lui. »

Ce rêve est un rêve de conte de fée. Aussi quand l'étudiant s'éveille et qu'il la voit encore près de lui, il l'appelle princesse et l'idylle commence. Un silence absolu règne dans cette solitude. Un vieillard et sa petite fille y cultivent les abeilles. Là, le voyageur s'oublie; cette paix du ciel et de la terre l'envahit. Il s'abandonne à cette vie de patriarche, où tout travaille et où la jeunesse n'est que charme, innocence et loyauté.

Après le repas du soir, les deux jeunes gens vont au verger :

« Gabriel s'était assis près d'elle et l'aidait à cueillir des pois. Régine secouait quelquefois le petit panier, qui ne pouvait déjà plus contenir la charge. Le crépuscule augmentait toujours; ils durent chercher des mains les pois qu'ils ne pouvaient plus voir et qui de nouveau tombaient des bords du petit panier rempli. Mais ils ne se rebutaient pas et continuaient à cueillir lentement, comme si un charme les y attachait.

Hosted by Google

« Bientôt, Gabriel entendit un bruit sourd, sorti de terre, et le sol, sous lui, tremblait imperceptiblement. Il inclina l'oreille vers la terre et écouta. Le bruit revint encore et encore une fois. Qu'est-ce donc qui se passait là-bas que les canons tonnaient?

« Régine ne paraissait avoir rien entendu, car elle leva un peu la tête et dit : « C'est dix heures qui sonne au village. » Gabriel se redressa. Une impatience pleine d'aspirations montait en lui. Il ne pouvait supporter plus longtemps le silence inconscient de ce désert. »

Le coup de canon disperse le songe. L'étudiant doit rentrer au poste. Régine lui montrera le chemin. Alors, la main dans la main, ils s'en vont et la fée reprend ses droits.

« Pas plus loin, dit la jeune fille en ôtant sa main de la sienne. Voici, à travers les prairies, le chemin qui mène à la passerelle. Tu ne peux plus te tromper.

« Ils étaient encore sous l'ombre de la forêt; mais à l'abondance de lumière qui brillait au dehors, il pouvait distinguer les lignes de son corps et les mouvements de ses membres. Elle avait en courant lié ses nattes, qui formaient comme une couronne sur sa tête. Elle lui parut alors subitement si fière et si virginale! Et il ne pouvait la quitter des yeux, lorsque, dans le clair de lune, elle lui indiqua au loin le chemin qu'il devait prendre.

« Ainsi adieu, Régine! » dit-il en lui tendant la main.

« Mais elle recula devant lui et dit, hésitante :

« Dis-moi encore... pourquoi dois-tu être à la guerre? »

« —Tu ne le sais pas, Régine? »

Elle secoua la tête : « Grand-père n'en parle jamais, » dit-elle, et elle regardait en haut, vers lui, comme un enfant.

« Il oublia tout, muet, plongé dans ses yeux. Un rossignol chanta tout à coup près deux, dans le buisson, et les feuilles chuchotaient. Elle était en face de lui sans mouvement, à peine respirant d'une douce haleine. Seule dans les yeux, dans le plus profond des yeux, vivait son âme. Et lui ne savait pas ce qu'il regardait ainsi.

« Parle donc! » dit-elle enfin.

« Il saisit une branche au-dessus de leur tête et en arracha une feuille.

« C'est pour cette terre, dit-il, c'est pour toi, pour cette forêt... pour que rien d'étranger n'y marche, pour que tu n'y entendes aucune voix que tu ne comprennes point, pour que tout reste ici comme il

Hosted by Google

est, comme il doit être, comme nous devons y vivre, dans le pur, doux et merveilleux air de la patrie.

« Elle glissa la main sur ses cheveux, comme si un frisson la prenait :

« Va! dit-elle doucement. Bonne nuit!

« — Bonne nuit! dit-il. »

Quand l'ami, qui lit cette page dans les espèces de mémoires de l'étudiant, leur unique livre au régiment, « toute leur bibliothèque de campagne », lui demande s'il a revu la jeune fille, il le renvoie à des vers : « Encore des vers! » et le petit conte rentre dans la réalité par ce mot du soldat : « Nous chargerions encore nos fusils, car la forêt et sa fée sont aux mains de l'ennemi. »

Le lecteur ne s'attend pas à trouver ici l'analyse de ces petits drames variés qu'on ne peut que déflorer en les racontant. Storm n'a guère publié qu'un volume de poésies. La série de ses romans comprend plusieurs volumes. En 1880, une nouvelle édition de ses œuvres complètes comptait quatorze tomes, dont trois petits recueils de vers, réunis depuis en un volume (Berlin, Paetel 1885), et quarante-deux nouvelles qui se sont augmentées jusqu'à cinquante-quatre [1]. Cette

(1) Au moment de mettre sous presse, nous recevons une étude très étendue par M. le Dr P. Schutze, privat docent à l'université de Kiel : *Ch. Storm, sa vie et ses œuvres* (Berlin, chez Paetel), datée du 15 août 1887. Ce livre se termine par une nomenclature, qu'il faut croire complète, des nouvelles de l'écrivain, classées d'après la date et le lieu où elles ont été composées. On pourra suivre ainsi sa production littéraire d'étape en étape :

A Husum :	1847. Marthe et sa montre.
	1848. Dans la salle.
	1849. Immensee.
	— Amour posthume.
	— Le petit Haevelmann.
	1850. Une feuille verte.
	— Hinzelmeyer.
A Postdam :	1854. En plein soleil.
	1855. Angelica.
	1856. Quand les pommes sont mûres.
A Heiligenstadt :	1858. Dans le *Staatshof*.
	1859. Les roses tardives.
	1860. A l'autre bout du marché.
	1861. Au château.
	— Véronique.
	1862. A l'université.
	1863. A l'écart.

Hosted by Google

différence de fécondité s'explique : l'auteur réserve à la poésie ses impressions personnelles, et à la prose ses observations. Dans l'une, il s'épanche; dans l'autre, il confesse les hommes.

Sa dernière nouvelle est tout un roman. Généralement, Storm donne à ses œuvres le ton que les prospectus, dans leur maladresse de réclame, appellent « de la littérature de salon ». Ses personnages ne sont guère pris dans les classes qui souffrent, et son art reste toujours dans la condensation du beau. Il ne s'en est pas tenu là cependant. Ce genre si délicat, cet art de bonne compagnie lui sert, dans : *Ein Doppelgaenger*, à peindre les luttes d'un ouvrier, repris de justice, qui a épousé une mendiante, fille de fabrique.

	1864.	La *Regentrude*.
	—	La maison Bulemann.
	—	Sous le sapin.
	1863.	De l'autre côté de la mer.
	1864.	Le miroir de Cyprien.
A Husum :	1867.	A Saint Jorge.
	—	Une œuvre de peintre.
	1870.	Un voyage aux îles Halligs.
	—	Le chirurgien.
	—	Léna Wies.
	1871.	Au village de la bruyère.
	—	Deux mangeurs de gâteaux du vieux temps.
	1872.	Chez le cousin Christian.
	1873.	*Viola tricolor* (La pensée).
	—	Aujourd'hui et autrefois.
	—	Pole Poppenspaeler.
	—	Un coin de forêt.
	1874.	Un musicien silencieux.
	1875.	Psyché.
	—	Chez le voisin, à gauche.
	—	*Aquis submersus*.
	1876.	Enfants et chats.
	—	Eekenhof.
	1877.	Carsten Curator.
	—	Renée.
	1878.	Au bonheur des eaux et des forêts.
	—	A la maison du brasseur.
	1879.	Les fils du sénateur.
A Hademarchen :	1880.	M. le conseiller d'État.
	1881.	Hans et Henri Kirch.
	1882.	Silence.
	1883.	A propos de la chronique de Grieshuus.
	1884.	C'étaient deux enfants de roi.
	—	John Riew.
	1885.	Une fête au Haderslevhuus.
	—	Botjer Basch.
	1886.	L'homme en double.

Outre son recueil de chants populaires fait avec les Mommsen, Storm a donné seul *le Livre des poètes allemands depuis Claudius*.

Hosted by Google

L'entente de l'intérêt, la préparation du drame, la réalité des inventions, la vérité des personnages, l'émouvant des situations, la justesse des mots qui les dessinent ou en décident, ne font pas sortir l'auteur de sa sobriété de procédés, et ce que « voile » ici son art, c'est un amour vrai des petits et des misérables.

Cette œuvre serait à analyser. On y verrait comment un artiste se transforme sans cesse, en se soutenant toujours, et reste lui en variant son horizon. Nous préférons en donner à nos lecteurs la traduction complète.

Il manquerait un grand trait général à l'esquisse du poète, s'il avait gardé pour lui le secret de ses plus intimes convictions. Il ne l'a pas voulu. Se plaçant un jour en face de la mort, cet idéaliste s'est déclaré libre-penseur. On va voir comment il a entouré cette profession de foi de tout ce qu'il y a de plus sacré pour lui : l'art et l'amour.

EN MOURANT.

A la fenêtre il s'est assis, infirme et vieux.
Il tembourine, oisif, sur la vitre pamée.
Le jour d'hiver est gris et gris sont ses cheveux.
Par moments, il regarde aussi, l'air sérieux,
L'artère se gonfler sur sa main décharnée.
Sa fin est proche. Il jette un regard vacillant
De table en table, où des papiers de toute espèce
Vont chaque jour plus haut et plus haut s'empilant ;
Mais ce qu'il enlevait jadis avec prestesse
Lui semble un mont qu'on ne gravit qu'en s'essoufflant.
Son œil s'en est troublé, mais il sourit quand même :
Le vieux avec lui-même encore a plaisanté ;
« Un beau tas de dossiers, dans le marbre sculpté,
Serait, sur une tombe, un agréable emblème ! »
Mais son front aussitôt reprend sa gravité.

. . . . . .

Bientôt tout devant lui s'éclaircit ; un rayon pâle,
De l'hiver dans la chambre introduit le soleil.
Au mur pend un portrait de femme au teint vermeil,
Où la jeunesse, avec sa candeur virginale,
Luit comme la rosée en la fleur matinale.

Hosted by Google

Le grand œil, étonné, radieux, annonçait
Tout ce qu'on peut rêver de bonheur dans la vie.
Ce qu'avait de parfum cette lèvre fleurie,
— Il s'en souvient alors, — lui seul le connaissait.
Et rien que ce mirage encor le ravissait.
L'air tiédit. Sous un flux d'odeur qui le submerge,
Le jardin apparaît de roses parsemé;
Le soleil dore au loin les taillis de la berge,
L'abeille en l'air bourdonne; un frais rire de vierge
Vole, argentin et doux, dans l'été parfumé.
Il s'en enivre! « Oh! viens! reviens! Un jour de grâce! »
— Vain appel! dans le deuil il retombe aux abois.
« Toi morte! Où donc es-tu? Reste-t-il une place,
Quelque part, dans ce vaste univers, où tu sois?
Car, que tu fus pour moi la compagne adorable
Que prédestine à l'homme un Dieu que nul ne voit,
Nectar toujours plus doux, plus longtemps on le boit,
Devant un tel trésor de délice insondable,
Qu'ai-je besoin de croire à l'immortalité?
Et l'incessant souci d'une vie insipide
N'est-il pas par cela mille fois racheté?
Et qu'espérer après tant de félicité?

A ces mots, il ouvrit ses deux bras dans l'air vide.
« Oui, l'étroit coin de monde où tu vécus un jour,
Ta beauté l'a rempli de lumière et d'amour.
Mais nul que moi n'y peut sentir vivre ta grâce;
Quand je clorai les yeux, nul n'en verra la trace. »

Un vin noir remplissait un verre devant lui;
Il tâche à le saisir, d'une main vacillante,
Le hume à petits coups; mais la liqueur brûlante
Ne peut plus rien : il doit se chercher un appui.
« Mon âme, comme on dit, veut dormir aujourd'hui;
Du mystère infini, voici venir la nuit. »

— Alors, de son cerveau s'envolent les pensées,
Par l'espace sans borne elles semblent chassées;
Pour les porter plus haut encor, voilà qu'un chant
S'est élevé du seuil où l'humble église s'ouvre;
Le chœur enfle ses voix, et le vieillard découvre
Des flots d'hommes au pied de la croix se penchant.
Ils regardaient la nuit, et croyaient,, dans l'extase,
Voir la source de feux où l'univers s'embrase,
Voir la vie éternelle à son divin lever.
Et lui, se parlant bas, dit : « Laissons-les rêver :

Hosted by Google

Ces visions, pour eux, sont l'unique bien-être ;
Pour moi, je sais trop bien que la peur de la mort :
Dans les cerveaux humains, seule les a fait naître. »
Puis ouvrant en avant les bras dans un transport :
« Ah ! sur un point je sens libre ma conscience :
Je n'ai jamais souffert d'entrave à ma raison !
Non, pour tout ce qui peut payer la trahison !.
S'il est rien au delà, j'attends en confiance ! »

Et le vieillard promène un œil vivifié
Dans l'ombre qui déjà, plus profonde, s'incline.
Il se dresse et, de chaise en chaise, il s'achemine ;
Une dernière fois à sa table, il s'assied,
Où sa lampe, avec lui, tant de nuits a veillé.
Il veut écrire encor, mais sa plume est rebelle ;
Elle, qui dans la vie a servi son effort,
Refuse de se mettre aux ordres de la mort ;
Mais il la contraindra ; sa volonté fidèle,
Aussi loin qu'il faudra, saura marcher encor.
Et l'horloge, aux coups secs de son balancier d'or,
Semble vouloir hâter l'heure qui se consume ;
Et son œil s'enténèbre, et l'instant est bien près
Qui lui va pour toujours des doigts ôter la plume.
Il écrit cependant, avec peine, à grands traits ;
Sur l'écrit, comme un peu de cendre, le soir tombe :

« Et que le prêtre aussi se taise sur ma tombe !
Vains mots qu'emporterait un souffle du réel,
Je sais ; mais les redire, il ne faut pas qu'on l'ose
Sur l'homme que je fus, pendant que je repose
Dans le bannissement du silence éternel. »

Je ne suis pas de ceux qui ne verraient dans la vie et dans l'œuvre d'un écrivain que le libre-penseur; mais je suis encore moins homme à cacher ce dont si haut un homme s'honore. Il m'eût suffi de constater sa déclaration philosophique, si l'artiste n'apparaissait pas encore ici tout entier, avec la mise en scène du personnage, avec le frisson des souvenirs du cœur et parfois avec le prime-saut d'une forme imagée, que l'on regrette de ne pouvoir mieux reproduire.

Si nos lecteurs attendaient de nous une biographie, nous aurions dû suivre Storm en un second mariage qui lui conserve encore une compagne ; en des fonctions qui lui laissèrent assez de loisirs pour composer cette œuvre volumineuse.

Hosted by Google

Il suffit de noter que ce poète fut magistrat toute sa vie. L'avocat d'Hussum qui s'exilait devant le refus du gouvernement danois de renouveler son brevet, ne pouvait manquer d'être accueilli en Prusse en 1853. Il fut nommé assesseur au tribunal de Potsdam. Ce ne furent pas les plus beaux jours de la vie pour un poète qui aimait son pays. Il eut bientôt, au milieu de ces palais et de ces parcs, à l'instar de Versailles et de Trianon, « ce grand casino militaire », la nostalgie de la vie champêtre. Il en arriva à demander « un honnête champ de pommes de terre où il pût vivre avec de vrais paysans, des hommes ».

En 1856, il obtint la place de conseiller d'un tribunal à Heiligenstadt, dans le Harz. Mais aussitôt après l'expédition où la Prusse se fit assister de l'Autriche pour rendre le Sleswig-Holstein au giron allemand, il put rentrer dans sa ville natale comme drossart (1867). Il y resta jusqu'en 1880.

L'heure de la retraite avait sonné. Il habite maintenant, avec le titre de juge honoraire, une maison de campagne qu'il s'est fait bâtir à Hademarchen, près d'Hanerau, non loin d'Hussum, et dont il a agrandi le jardin avec amour.

C'est là et à Kiel, — où, dès 1855, le proscrit qui honorait son pays dans la littérature allemande avait déjà été fêté, malgré l'occupation danoise, — c'est là qu'il sera l'objet d'ovations que son âge rendra plus respectueuses et la célébrité de ses œuvres plus nationales et presque universelles.

Nous nous y joignons de tout cœur au nom de la littérature naissante d'un petit pays libre.

CH. POTVIN.

HORS CADRE.

LEÇON DE CALCUL.

Petite qui comprends les choses,
Ne sais-tu pas, en nous montrant
Tes yeux brillants, tes lèvres roses,
Qu'on peut t'en offrir tout autant?

Au calcul, ça, je veux t'instruire,
Compte avec moi sans t'abuser :
Deux plus deux yeux font un sourire,
Deux plus deux levres, un baiser.

(Imitation libre d'après TH. ST.)

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES

LE SURMENAGE INTELLECTUEL ET PESTALOZZI.

Tout le monde en parle depuis quelque temps, et peut-être tout n'est pas encore dit sur cette importante question. Cependant, ce n'est pas proprement d'elle que nous avons l'intention de nous occuper aujourd'hui. Nous voulons simplement relever un passage d'un article d'une revue parisienne : L'*Université, journal des questions d'instruction publique* (avril 1887), traitant ce sujet avec verve et avec esprit, mais où l'auteur s'oublie à attaquer la mémoire d'un homme respectable entre tous, à qui la cause de l'éducation et de l'enseignement doit plus qu'à aucun autre et qui mérite une vénération, un sentiment de piété presque filiale, de tous ceux qui s'occupent d'éducation.

« Depuis que nous avons découvert la science de l'éducation, comme ces bonnes gens qui découvrent encore tous les jours l'Amérique ou l'Océanie ; depuis que nous avons institué des cours et des diplômes de pédagogie, depuis que nous avons *exhumé le maître par excellence, Pestalozzi, dont l'originalité consiste à avoir formulé dans une langue assez incorrecte des théories qu'on dit merveilleuses, et à avoir tué sous lui tous les établissements d'instruction qu'il a essayé de fonder*, il semblerait que nous ne savons plus ce que c'est qu'un enfant : à l'être vivant, mobile, impressionnable, tout d'imagination, de mémoire et de foi, qui est ainsi parce que la nature l'a fait ainsi, nous prétendons substituer je ne sais quelle abstraction philosophique, je ne sais quel fantoche auprès duquel l'Émile de Rousseau est une réalité presque vulgaire, etc. »

Quoi, Pestalozzi « a formulé ses théories dans une langue assez incorrecte »! — Mais, monsieur, vous êtes plus sévère que toute l'Allemagne savante et lettrée, qui considère le langage de Pestalozzi comme suffisamment correct et trouve son style le plus souvent admirable de clarté, de force et d'originalité. Dans ce qu'il a écrit pour le peuple, surtout dans *Lienhardt und Gertrud*, dans *Christoph und Else*, souvent aussi dans ses fables — il parle un langage populaire où le dialecte de Zurich se fait sentir dans le choix des expressions aussi bien que dans la tournure de la phrase. Est-ce là un défaut? Si quelquefois il a essayé d'écrire en français, et s'il n'atteint pas alors au classicisme le plus pur, il nous semble que les Athéniens des bords de la Seine devraient montrer quelque indulgence pour un barbare dont ils ne connaissent sans doute que les traductions françaises, tout à fait incorrectes, celles-là.

Après tout, la chose est assez peu importante au point de vue de sa pédagogie, du fond de ses idées, qui pourraient bien être vraies et justes si même elles étaient exprimées dans une langue peu correcte.

Mais « il a tué sous lui tous les établissements d'instruction qu'il a essayé de fonder. »

Ah! quelle injustice et quelle cruauté même! Oui, il était mauvais économe, mauvais administrateur, mauvais marchand de soupe (il ne se faisait pas même payer du tout). Et le voilà jugé et condamné

Hosted by Google

comme pédagogue. Il a perdu tout, sacrifié tout, négligé tous ses intérêts personnels; il a vécu pauvre et il est mort pauvre, parce qu'il était un idéologue, qu'il n'avait qu'une idée fixe, celle de vouloir sauver les enfants du peuple de la misère morale et matérielle de l'ignorance et de l'abrutissement. Et le voilà jugé comme homme, condamné par les esprits pratiques pour qui, avant tout, il faut réussir sans doute.

Encore une fois, tout cela ne prouve rien contre ses idées, ou si vous voulez, contre ses *théories* pédagogiques. Parlez-nous donc de celles-ci, s'il vous plaît.

« A l'être vivant, mobile, impressionnable... nous prétendons substituer je ne sais quelle abstraction philosophique, je ne sais « quelle fantoche, etc. »

Si *nous* prétendons faire cela, *nous* avons certainement tort; mais personne n'en est moins responsable que le maître Pestalozzi. Personne n'est moins théoricien, moins adonné aux abstractions philosophiques que lui. Toute sa philosophie est dans son amour de l'enfant, du peuple, de l'humanité, du pauvre surtout, — dans sa foi inébranlable en la nature humaine, qu'il suffit de dégager de ses entraves, dont il suffit d'éveiller et d'exercer les forces pour en faire l'éducation.

Eh quoi! c'étaient donc des abstractions philosophiques, ces cinquante enfants abandonnés et mendiants qu'il recueillit sous son toit dans sa petite ferme de Neuhof, — des abstractions philosophiques, ces quatre-vingts petits misérables, de la lie du peuple, dont il se fit à lui seul l'instituteur, le père, le serviteur, à Stanz!

Était-ce aussi des fantoches, ces êtres si vivants, si vrais, d'un réalisme si humain qu'il nous présente dans son *Lienhardt und Gertrud?* Dans ses autres livres, *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt, — Buch der Mütter, — Anschauungslehre der Zahlenverhältnisse, — Form und Grössenlehre*, etc. On ne trouve pas là des « théories merveilleuses », mais une méthode toute pratique, une gradation lente et continue des difficultés, — l'art d'enseigner, basé, non sur quelque système de rêveur, mais sur l'observation attentive de l'homme et de l'enfant.

Il paraît même qu'on veut rendre Pestalozzi responsable de la surcharge et de l'extrême complexité de nos programmes, lui qui faisait si peu — peut-être trop peu — de cas des connaissances acquises; qui ne cherchait dans l'enseignement que le développement des facultés, la gymnastique des sens et de l'intelligence, et qui limitait son programme à trois matières, nécessaires, mais suffisantes pour exercer et pour fortifier toutes les facultés : *la parole, le nombre* et *la forme*.

On est en droit de se demander si l'auteur de l'article de *l'Université* a jamais lu Pestalozzi ou seulement un de ses ouvrages. Le jugerait-t-il d'après certains pédagogues modernes qui se disent ses disciples? Nous croyons en connaître qui pourraient bien avoir suggéré et mérité les sarcasmes contre lesquels nous avons voulu défendre le maître lui-même. **Th. H.**

Hosted by Google

JOOST VAN DEN VONDEL

Le 17 novembre 1887, il y aura tout juste trois siècles que naissait à Cologne, de parents anversois, le plus grand des poètes néerlandais. Dix ans auparavant, un autre enfant d'Anversois fugitifs, non loin de là, avait ouvert les yeux à la lumière : c'était le petit Pierre-Paul Rubens. Ils devaient, ces deux fils de proscrits, se ressembler étrangement dans leur immense labeur écrit ou peint, la nature s'étant complu à les douer de façon si heureuse, que le monde s'offrait à eux comme une incessante vibration de couleurs, de sentiments, de formes belles, saisissantes.

A Cologne, la Sainte (*Sancta Colonia Pacis Mater*), le père de Vondel [1] épousa une anabaptiste comme lui, Sara Cranen. Il était chapelier; devenu bourgeois d'Amsterdam, il se mit à vendre des bas. On se rappelle tout naturellement que John Shakespeare, le père, faisait des gants et les débitait à Stratford-sur-l'Avon. Du bas au gant, il n'y a pas la hauteur d'un homme.

Le grand-père de l'enfant du chaussetier avait joui d'une certaine notoriété parmi les rhétoriciens d'Anvers. Agé d'à

[1] *Vondel, vonder,* en brabançon *vieil et nouvel,* signifie un pont servant momentanément, une planche sur un ruisseau, ou bien encore un petit pont sur un fossé de château :

« Elle dit : Roi, qui donc a conseillé de faire avec ce bois un pont? », peut-on lire au vers 620 du *Livre du bois de la croix,* ou les *Trois Surgeons,* XIIIe siècle.

Si sprac : Coninc! bi wies rade
Leit dit hout te VONDERE?

Hosted by Google

peine dix-huit ans, il composait un épithalame. On voit que le petit-fils avait un peu de qui tenir.

Vondel ne perdit jamais le souvenir d'Anvers, « la perle des cités », ni de sa ville natale, Cologne : « Mon berceau, œuvre d'Agrippine, qui brille, comme la lune à son croissant, sur la rive du Rhin », s'exclame le poète; ou bien encore, comme on peut lire en tête de la tragédie des *Vierges :* « O Agrippina, mitrée de trois couronnes, qui parais assise sur un arc-en-ciel! » Son père, au bout de dix ans de séjour dans les Provinces-Unies, n'avait pu oublier Anvers. Cependant un beau matin, sur le livre de la bourgeoisie d'Amsterdam, on inscrivit ceci : « Joost Van den Vondel d'Anvers est devenu bourgeois de cette ville, ce jourd'hui 27 mars 1597, après avoir prêté son serment de bourgeoisie et satisfait à la trésorerie. »

A ce moment, les Belges réfugiés au nord ne se nombraient plus. Ils furent plus de vingt professeurs à l'université de Leyde. Après la prise d'Anvers par Alexandre Farnèse, tout ce qui pouvait s'en aller courut s'abriter sous le bouclier de la jeune république. Il n'y eut pas seulement des Flamands dans cet exode : on y vit aussi beaucoup de Wallons. L'histoire littéraire réclame la plupart des deux cent cinquante émigrés que cite V. Gaillard [1]. Et quels noms ne brillent pas à l'aurore du XVII[e] siècle néerlandais! Des Daniel Heinsius, des Gaspard Barlæus, des Jacques van Zevecote, nés à Gand, à Anvers; sans compter un initiateur aux sciences comme le Brugeois Simon Stevin.

Tandis que Philippe II écrivait à l'évêque de Gand de dissoudre les sociétés de rhétorique, et que le Conseil de Flandre corroborait d'un placard l'invitation royale, des rhétoriciens brabançons trouvaient à Amsterdam des imitateurs passionnés. Le jeune Vondel ne tarda guère à se joindre à ce groupe rimant. En juin 1605, à peine avait-il dix-huit ans, il débuta dans la poésie par un épithalame. L'on put bientôt constater ses progrès. « Nul doute, dit l'historien de la littérature

1 *Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique,* par STECHER. Bruxelles, 1886.

Hosted by Google

néerlandaise [1], qu'il ne doive le développement de ses facultés littéraires à ses relations avec des hommes tels que Roemer Visscher, Spieghel et surtout avec Pieter Cornelisz Hooft, pour lors enfoncé dans l'étude de l'histoire et ne prenant de relâche que dans la production poétique. En cette année 1609, où le jeune Vondel chantait la trêve de douze ans avec l'Espagne, Hooft recueillit le prix de ses talents. Maurice, le rempart des Provinces-Unies, le nommait drossart de Muiden, bailli du Gooiland et grand-officier du Weesp et Weesperkerspel.

Le drossart était allé s'installer dans le château de Muiden, près du Zuiderzée, sur le Vecht. C'était une antique et imposante demeure, flanquée de tours et tout entourée d'eau. Mais que faire dans un château, à moins que l'on ne soit marié? Aussi le drossart, sans retardement, épousa-t-il Christine van Erp, qui lui fit la vie la plus heureuse. Un cercle choisi de poètes et de musiciens valut bientôt à ce « chasteau bien fort », comme l'appelle Guichardin, le nom de Temple des muses hollandaises. Le comte de Hollande Florent V y avait été enfermé. Ce fut, pour le châtelain, l'occasion d'écrire sa tragédie de *Gérard van Velsen*, que devait suivre, au bout de quatre ans, le *Baeto*, où s'explique dramatiquement l'origine des Bataves. Les pièces de la jeunesse du *chef* des poètes « 't Hooft van de Poeten t'onsen tijd », comme on disait alors, se sentaient fort de la chambre de rhétorique. Elles s'appelaient *Achille et Polyxène*, *Thésée et Ariane;* puis la princesse Granida, énamourée du berger Daifilo, vint monter la chambre « In Liefde bloeyende », l'*Amour nous fait fleurir*, au ton de la pastorale italienne. Dans le *Gérard van Velsen*, qui parut onze ans plus tard, se rencontrent encore des figures allégoriques comme la Ruse, la Force, l'Union, la Fidélité, l'Innocence.

Hooft, poète dramatique, se méprenait sur la vraie nature du drame qui doit avant tout être de l'action. Il faut qu'on y

[1] JONCKBLOET, *Geschiedenis deer nederl. letterkunde.* Groningue, 1882, t. IV.

Hosted by Google

trouve la flamme et le mouvement de la vie. Les fameuses règles attribuées à Aristote et auxquelles Corneille était fier de pouvoir ramener son *Cid*, au fond n'existent pas. Si la loi d'unité de temps et de lieu a été respectée de la plupart des Grecs, ç'a été involontairement : le respect dérivait des circonstances où le drame se donnait. L'unité d'impression doit suffire. Mais au temps et dans le pays qui nous occupent, on codifiait et expliquait les lois du théâtre au même titre que le droit de guerre et de paix. Daniel Heinsius, le Rossignol gantois, « de Gentsche Nachtegael », cet illustre savant qui fut aussi poète en grec, en latin et en néerlandais, publiait, en l'année 1616, son Institution tragique, *De tragœdiæ constitutione liber*. Le fond en est une paraphrase de la *Poétique* d'Aristote ; on y apprend que l'action est rendue tragique par la *péripétie*, ou changement subit de fortune, tandis que l'*agnitio*, ou reconnaissance au sens propre du mot, vient déterminer le sort du héros par l'intervention d'un parent ou d'un ami. L'auteur, au demeurant, est parti de ce juste principe que nous sommes les artisans de notre destinée, ce qu'un Grec avait ainsi exprimé : C'est notre caractère qui règle notre vie. A cette fatalité, qui est de tous les temps, personne n'échappe.

Pendant que la *Granida* de Hooft intronisait un instant, sur le théâtre amsterdamois, les bergeries italiennes, quelques-uns de ses amis littéraires, d'humeur absolument romantique, cherchaient à renouer le fil perdu du vieux drame national que le quatorzième siècle avait vu pousser sur la terre flamande. Vous ne trouverez pas chez eux de réminiscences allégoriques, d'imitations classiques comme les entendait la Renaissance ; vous diriez plutôt qu'ils se rattachent directement à l'*Esmoreit* et au *Gloriant*. Il est ici question du groupe expressif de quatre auteurs, G.-A. Brederoo, J.-J. Starter, S. Coster et Th. Rodenburg, que le Dr Jonckbloet appelle l' « Amsterdam romantique ». Du premier, qui fut le grand comique de son pays, l'on a des chansons qui résonnent encore ; et quand il pleure, sa plainte nous touche parce qu'elle est vraie. Il a souffert comme François Villon, cet

Hosted by Google

enfant du ruisseau de Paris, dont l'accent ému ennoblissait la bassesse. Brederoo, fils de cordonnier, était destiné à la peinture. Il préféra l'aimable poésie, « de lieffelycke poësey », comme il l'appelle. Des amours dédaignées minèrent sa jeunesse; il est mort à trente-trois ans.

De son côté, Vondel, qui n'avait pas atteint sa vingt-cinquième année, inaugurait sa carrière dramatique par la *Pâque ou Israël délivré de l'Égypte*. Cette tragi-comédie, pour l'appeler comme il fait, fut jouée sur le théâtre (*stellagie*) de la *Fleur de Lavande*, chambre brabançonne de rhétorique. Disons en passant que le poète s'était marié. Un Colonais, d'origine flamande et avec cela calviniste, était venu s'établir à Amsterdam. Il s'appelait Hans de Wolf, vendait de la passementerie et des rubans. A cette époque, les hommes usaient autant d'affiquets que les femmes. Maaiken, ou Marie, l'épousée, différait d'un an d'âge avec Vondel, qui avait repris le commerce de bas de son père. Dans sa préoccupation poétique, le négoce n'étant guère son fait, il se trouva bien d'avoir une femme pour veiller au grain, et au printemps de l'année 1612 il pouvait mettre sur pied et publier la *Passcha*, « pour l'édification d'un chacun [1] ».

« Pour juger ce premier-né de sa muse tragique, dit Jacques van Lennep, dans le rare et beau monument qu'il a élevé à la gloire de Joost van den Vondel [2], il faut considérer ce que d'autres confrères de la chambre brabançonne produisaient, comparer son œuvre avec les *mystères* que l'on jouait avant lui ou de son temps. A ce moment encore, Vondel était étranger aux lettres anciennes, et de la littérature du jour, hormis les pièces des rhétoriciens, il ne connaissait guère que des imitations de l'italien et de l'espagnol. »

Dans l'*Épistre* adressée par l'auteur, en français, à *Mon seigneur Jean Michiels van Vaerlaer, son singulier amy*, le

[1] *Een yeder tot leeringh opt toneel gestelt.*

[2] *De Werken van Vondel in verband gebracht met zijn leven, en voorzien van verklaring en aanteekeningen*, door J. VAN LENNEP. Amsterdam, 1855 à 1869, 12 vol. gr. in-8°.

Hosted by Google

poète, alors fameux, de la *Sepmaine*, Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas, est cité au même titre qu'Horace :

> O trois fois bienheureux (a autrefois chanté
> Horace et le Gascon du Bartas renommé)
> O mille fois heureux ! qui voit tousjours Nature
> Fleurir parmy les champs en éternel verdure.

L'homme à la poésie déjà majestueuse et en qui l'on pressent un maître, est étonnamment incorrect et rocailleux dans sa langue d'emprunt. Il dit *son* table, *un* baleine, ce que du Bartas ne lui a certes pas appris. La *Pâque* débute par une exposition ou prologue. C'est Moïse gardant son troupeau sur l'Horeb qui le prononce. Avant Vondel, des personnages allégoriques, comme la vierge Rhetorica, le Rimeur et Momus, se chargeaient de ce soin liminaire. On y employait aussi un seul harangueur. Dans sa plainte, le futur législateur des juifs s'adresse à son troupeau :

> Moutonne autour de cette croupe, mon océan aux blancs flocons [1].

Et les vers se déroulent avec magnificence, frappant l'oreille d'un rhytme noblement harmonieux. On dirait, pour la tranquille majesté, cet épisode de la *Légende des siècles* où chemine Booz, vêtu de probité candide et de lin blanc. « C'est, du reste, prononce l'auteur des *Fleurs du mal*, le caractère de la vraie poésie d'avoir le flot régulier, comme les grands fleuves qui s'approchent de la mer, et d'éviter la précipitation et la saccade. »

Du Bartas, que Gœthe défendit bien fort contre un discrédit de près de deux siècles, avait parlé déjà des moutons de Moïse :

> Car cependant qu'il fait en si sauvages lieux,
> L'aprentissage sainct de pasteur des Hebrieux,
> Et conduisans au pied de Sina baise-nues
> L'escadron blanchissant de ses bestes lainues [2].

1 *Golft hierom dit gheberght, myn wit-ghewolde zee.*
2 *Deuxième Sepmaine*, la Loy, 325, dern. édition, 1610.

Hosted by Google

Il n'y a point ici de prévention nationale; mais on trouvera l'image et le vers de Vondel autrement beaux. Poursuivons notre étude. Au matin, avant que le soleil ait éteint de sa torche d'or le disque d'argent de la lune, les juifs sont déjà à leur labeur, et cela durera « jusqu'à ce que la Nuit noire ait étendu son ombre sur le mont et la vallée, et que cette sœur de la Mort, en le berçant, ait endormi le grand Tout »[1]. On croirait entendre un écho du chœur sublime des *Oiseaux* d'Aristophane, où la Nuit, revêtue de grandes ailes noires, apparaît au sein du grand Tout pour donner naissance à l'Amour.

En quelques années, il avait paru plus de trente éditions de l'œuvre polymathique du Français gasconnant, *vasconice ampullatus*. Si Ronsard lui envoie une plume d'or, l'auteur de *Faust* se croit obligé de rompre une lance en sa faveur, et un poète de notre temps, Philoxène Boyer, trouve la versification du sieur du Bartas copieuse, variée, brillante, majestueuse [2]. Il inspire Milton après avoir versé à Vondel le souffle créateur : « Milton, quand il peupla l'Éden, se souvint des métaphores, des énumérations, des onomatopées de celui qui avait tenté d'abord la grandiose épopée du *Paradis*. » Mais Milton, à notre avis, connaissait surtout le poète du *Lucifer*.

A la page 30 du premier jour de la *Sepmaine*, se rencontre une invocation à la Nuit, dont nous copions les premiers vers :

O douce nuict, sans toy, sans toy l'humaine vie
Ne serait qu'un enfer, où le chagrin, l'envie,
La peine, l'avarice, et cent façons de morts
Sans fin bourrelleroyent et nos cœurs et nos corps.
O nuict, tu vas ostant le masque et la faintise
Dont sur l'humain théatre en vain on se desguise
Tandis que le jour luit...

[1] Tot dat den swarten Nacht beschaduwt Bergh en dal,
En dat 's doots suster wieght in slaep den grooten Al.

[2] *Les Poètes français*, t. II. Paris, 1861.

VONDEL : *Op 't vertolken van Bartas door Wisse van Boetselaer.* Novembre 1623.

Hosted by Google

Il était encore un vaillant soldat, celui qui écrivait ainsi, la tête souvent dans le ciel. A la bataille d'Ivry, il reçut une blessure mortelle. Son élévation pompeuse, sa hardiesse de tours et d'images, n'ont pas trouvé grâce devant la changeante postérité. Il lui est resté, toutefois, une bonne part de ridicule.

Bien que l'on constate chez Vondel une préoccupation de ce qu'anciennement on appelait les *mœurs*, — on dit aujourd'hui couleur locale, — sa compréhension du monde biblique ne va pas jusqu'à se priver des images fournies en foule par la littérature païenne. Dans la *Pâque*, sa première œuvre dramatique, il dépouille très peu sa nature néerlandaise, disserte d'une éloquence soutenue, expose les faits sans grande décroissance d'ombre et de lumière. Désormais, il en sera toujours ainsi : on aura d'abondance des images et des sentiments, souvent exquis, à la vérité; mais ce je ne sais quoi de profond et d'inéluctable qui détermine la destinée des héros de Shakespeare et fait que l'action s'explique d'elle-même, Vondel ne le connaîtra pas. Il semble être resté à la simplicité du développement tragique des Grecs; dans tout son théâtre règne une régularité candide qui cadre peu avec notre civilisation compliquée, pour laquelle le dramaturge anglais semble avoir écrit le premier. Le chœur, moyen d'éclaircissement primitif, factice, dont *Roméo et Juliette*, *Henri V* et le *Conte d'hiver* conservent seuls des traces, vient prêter à Vondel un secourable et incessant appui. Mais ce grand lyrique s'entend à y faire retentir des pensées profondes, parfois terrifiantes comme l'infini : voyez le *Lucifer*. Il est toujours ému et trouve, pour rendre son émotion, la langue la plus sonore et la plus colorée.

Une donnée comme la *Délivrance des enfants d'Israël* était bien faite pour amener une allusion aux provinces du Nord secouant le joug espagnol. Le jeune auteur de la *Passcha* n'a garde de manquer cette bonne fortune, et comme des allusions dans le courant de la pièce pouvaient ne pas suffire, un morceau poétique de soixante et dix vers, sous le titre de *Comparaison entre la délivrance des enfants d'Israël*

Hosted by Google

et l'émancipation des provinces néerlandaises unies, nous vient mettre les points sur les *i*. Philippe II, autre Pharaon, vieux, gris, chétif, sort de ce monde, et « le Dieu qui affermit le royaume d'Israël, ô Belgique, pour finir, a fait triompher ta cause ».

La *Destruction de Jérusalem*, qui suivit la *Passcha* (1620), n'est qu'un pur récit dont les scènes manquent de corrélation : il n'y faut voir vraiment que des portions de poème épique. Ici comme partout, quelque beauté à la Vondel (pourquoi pas aussi bien à la Jordaens, à la Rubens?) vous vient donner je ne sais quelle commotion. On tombera, par exemple, sur un chœur de soldats romains, de l'allure la plus vive et la plus martiale :

Voyez le feu que jettent nos prunelles quand il s'agit d'aller cueillir le laurier vert à travers les sentiers non foulés [1].

Ailleurs, le poète nous montre « le Golgotha maudit, blanc des crânes qui le couvrent [2] ».

Le sujet de la tragédie, le siège de Jérusalem par Titus est tiré de Josèphe, d'Eusèbe et d'autres auteurs. Des chœurs au nombre de six se promènent à travers l'action. Le dernier acte ne comprend guère qu'une homélie longue de deux cent quatre-vingt-huit vers, que vient prononcer, en faveur de la loi du Christ, l'ange Gabriel. Vondel usera plus d'une fois de ce commode ressort. En somme, il cherche toujours à édifier; à l'inverse de Shakespeare, qui peint la seule passion humaine avec toutes ses conséquences, sans plus se soucier de ce qu'il heurte que ne fait la nature nous rejetant inexorablement sur nous-mêmes.

Dans le dernier quart du XVI[e] siècle, Robert Garnier, lieutenant général criminel du Maine, parmi d'autres tragédies, avait écrit les *Juives*, au temps de Sédécias, dernier roi de Juda, révolté contre Nabuchodonosor. Un chœur de

[1] Ziet onze ooghappels als een vier
Eens branden, om den lauwerier
Te plucken groen van bladen
Langs ongebaende paden.

[2] 'T vervloeckte Golgotha dat wit van schedels licht.

Hosted by Google

femmes, comme dans la pièce de Vondel, vient exprimer ce qui arrive plus pitoyable. C'était cent ans au moins avant *Athalie*, où Racine « essayait d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et des moralités du chœur qui ont rapport à ce qui se passe ».

Le tragique Garnier comptait des fidèles en Hollande. Un Anglais, William de Baudous, à qui vint l'envie de cultiver la langue et les lettres néerlandaises, après une représentation de l'*Itys* de Coster, avait traduit du français *Antigone, ou la Piété*. On ne voit pas communément un Anglais devenir rhétoricien flamand, comme ce fut le cas pour William de Baudous. *Leert in tydts*, « Instruisez-vous à temps », était sa devise. De même que Vondel, Garnier ne répugne pas à l'allusion contemporaine, et trouve moyen, dans ses pièces empruntées de l'histoire de Rome, de faire réfléchir ses compatriotes sur les misères d'une interminable guerre civile. On cite de lui cette admirable réplique d'Andromaque à Ulysse qui tente de lui arracher son enfant :

ULYSSE. — On vous fera mourir d'un horrible trépas.
ANDROMAQUE. — La mort est mon désir; si me voulez contraindre,
Venez-moi menacer de chose plus à craindre :
Proposez-moi la vie [1].

Seulement, on penserait à tort que pareille fortune le vienne pour l'ordinaire atteindre. Le plus souvent, la poésie de Garnier reste de mine douteuse; elle ne contredit pas à la pauvreté des vingt-cinq dernières années du XVI[e] siècle français. Comme elle est en situation, la dédicace à Mgr de Joyeuse, duc, pair et amiral de France, l'ami de Henri III, quand on a lu dans le chœur des « pauvres filles de Sion » une strophe comme celle-ci :

L'or crespé de vos cheveux,
Qui sur vos tempes se joue,
De mille folastres nœux
N'ombragera votre joue.

[1] *La Troade* (acte II) avec un salut au poète, par Ronsard :

Quel son mâle et hardi, quelle bouche héroïque,
Et quel superbe vers entends-je ici sonner ?

Hosted by Google

Ce n'est pas de Sion qu'elles sont filles, mais de Catherine de Médicis. Ces grâces-là, dans un sujet biblique, sûrement ne furent pas goûtées de la Hollande, encore rude et tout entière à Calvin. Sans entrer ici dans la recherche des analogies de pensée et de situation, nous pouvions prendre de l'intérêt à marquer quel était le courant littéraire au temps où le jeune Vondel s'essayait à chausser le cothurne. Il ne dut pas apprendre grand'chose, en fait de construction dramatique, à l'école du poète qui avait éclipsé Jodelle, le tragique au bouc dionysiaque. Il eût été mieux de tourner un peu les yeux du côté de l'Espagne et de l'Angleterre; mais encore fallait-il en avoir le moins du monde l'inclination, et ce n'était plus le cas pour le classique Vondel.

L'année 1625 nous place devant la tragédie historique *Palamède ou l'Innocence égorgée*, à la devise : *Nunc cassum lumine lugent*. Celui qu'on pleure sous le nom d'un Grec victime de l'envie, au temps de la guerre de Troie, n'est autre que mynheer Jan van Oldenbarneveld, seigneur de Tempel, Roderys, Berkel, etc., grand pensionnaire, garde du sceau et des chartes de Hollande. Sa dictature avait duré trente-deux ans, et pendant cette longue période, nul autre homme d'État ne rendit jamais à son pays pareils services. Ministre de la guerre, de la marine, des colonies, des finances, de l'intérieur, des affaires étrangères, il fut, avec Guillaume d'Orange, le vrai fondateur, et à côté de Maurice, le sauveur de l'État néerlandais [1]. Grâce au génie de Vondel, dit M. Busken-Huet, il s'est formé au sujet d'Oldenbarneveld une espèce de légende napoléonienne qui, après tant d'années, continue de séduire les esprits. Quelle plus belle occasion de prouver son cœur et d'étaler, dans une langue qu'on gouverne en maître, la faculté d'agir sur l'âme des hommes! A peine si l'œuvre de drame et de satyre fait du prince Maurice autre chose qu'un petit-fils de Néron, un devancier de Napoléon III, le machinateur du 2 décembre.

[1] Busken-Huet, *Het land van Rembrandt. — Studien over de Noord-nederlandsche beschaving in de zeventiende eeuw*. Harlem, 1884 et suiv.

[2] *Gemat van ouderdom en veertigjarigh worstlen*.

Hosted by Google

Le poète connaissait la portée de ses coups quand il peignait Oldenbarneveld courbé sous le poids des ans, brisé par les affaires et gravissant ainsi les degrés de l'échafaud. Dangereuse est l'ire des grands poètes; les ennemis politiques et religieux de Vondel bientôt s'en aperçurent. D'indignes pamphlets contre la mémoire du grand ministre arment sa main du poinçon de Juvénal. Il écrit ses *Châtiments*. Ce sont: l'*Anniversaire*, la *Vêpre des Gueux*, le *Colloque*, le *Plateau de la balance*, etc. La virulence du *Palamède* l'aurait pu mener loin; il fut quitte des poursuites pour une amende de 300 florins.

L'année suivante mourut la petite Sara, que le poète avait baptisée du nom de sa femme. Sa douleur est de l'expression la plus touchante [1]:

« La cruelle Mort en ce moment affecte de ne point voir les têtes grises: elle les épargne. Se tenant dans la hauteur, elle vise de son dard la créature innocente; puis quand, à la séparation, les mères pleurent, la Mort ricane. »

« Elle aperçut une petite étourdie, le cœur au vent, faisant la joie du voisinage, et qui de ses agiles petons courait sauter à la corde, ou bien chantait la chanson de la douce Fiane, tout en dansant un rond autour d'une autre chère petite. »

Et le pauvre père revoit ainsi tous les jeux de la petite fille, de *Saertje*, comme il l'appelle. Puis la Mort la prend, et les autres enfants pleurent bien fort; ils voudraient être morts aussi, et ils tressent une couronne de romarin vert pour leur petite amie. « Mais à quoi sert la feuille verte ou dorée? Si vite, hélas! est passé le triste convoi! »

Avec une grâce attendrie, dont notre traduction laisse à peine subsister un louche reflet, cet homme, qui semblait naguère loger les Furies dans son cœur, vous dit longuement pourquoi coulent ses larmes. Encore ne faut-il pas le plaindre comme s'il était du commun des mortels, car nous avons affaire à un grand artiste que hantent toujours de

[1] *Uitvaert van myn Dochterken.* De werken van Vondel, t. II, p. 528. Voir encore l'*Enterrement d'un enfant, le petit Constantin*, t. III, p. 157, et *passim*.

Hosted by Google

radieuses et consolantes visions. Il regardait la file des enfants se presser doucement derrière le petit cercueil de *Saertje* avec les yeux de ce peintre de son temps qui les représentait, ces bambins, d'une délinéation suave, nus avec de petites ailes, tendre cortège que ferment, perdus dans de longues draperies, un père et une mère en deuil. Sans doute, à Pompéi et à Athènes, on avait déjà trouvé cela.

Quand sa femme mourut, en 1635, Vondel écrivit à Grotius qu'il s'était fait dans son âme un grand effondrement[1]. Joost, le fils qui lui restait, tournait fort mal; si bien qu'un jour, sentant la douleur l'envahir, le père mit, à la fin d'une de ses œuvres de théâtre, ces vers cruels :

Hélas! les parents donnent à l'enfant la vie et l'élèvent au prix de mille [peines.
Petit, il vous marche sur la robe; devenu grand, il vous foule le cœur[2].

Quelqu'un qui souffre par ses enfants ne dirait pas autrement aujourd'hui. Là réside la vraie force du poète. Que, dans l'invariable contexture gréco-romaine de son théâtre, la donnée vienne d'Angleterre ou de la Chine, de la légende ecclésiastique ou païenne, de l'histoire de Hollande ou de Flavius-Josèphe, nos yeux ne se détachent pas du texte, parce que tout y fait image et que tout y est sentiment. Puis, quelle langue pure et coulante, si simple que le peuple l'entend peut-être mieux que la langue écrite d'aujourd'hui!

En 1637, Vondel, dont le talent grandissait d'étape en étape, voulut donner à sa ville d'adoption une tragédie tirée de l'ancienne histoire de Hollande. Ce fut sur un passage de vieille chronique qu'il échafauda son œuvre. Il s'y trouvait rapporté qu'en l'année 1300, Gysbrecht van Aemstel, après avoir fortifié Amsterdam, y fut assiégé par les habitants du Waterland et les bonnes gens de Harlem, qui la mirent à sac et la brûlèrent.

1 « Myn moed heeft een krack gekregen. »

2 *Och, de ouders telen 't kind, en maken 't groot met smaart;*
Het kleene treedt op 't kleed, de groote treên op 't hart.

Hosted by Google

Le traître Vosmeer se présente à Gysbrecht :

« Qui êtes-vous, où êtes-vous né?

— Je suis un enfant du Goyerland qui ai encouru la colère de Dieu. A Laren, je fus élevé. De bonne heure j'échappai à mes parents. Mon père était dur pour moi, bien que ma conduite fût raisonnablement bonne. J'ai servi des maîtres étrangers durant ma vie entière, et j'acquis ainsi, loin de la maison paternelle, ce que je n'y avais pas voulu apprendre. L'amère nécessité m'a aiguisé l'esprit... »

Et par un récit conduit de la façon la plus insidieuse, il surprend la confiance du défenseur d'Amsterdam. Le *Cheval marin*, navire qui cache l'envahisseur dans ses flancs, est amené au milieu des bourgeois trahis et heureux, tout comme il advint un jour dans la ville de Troie [1], où Ulysse, l'auteur du stratagème, sortait d'un cheval avec ses compagnons. La ruse de Vosmeer pour surprendre Amsterdam n'est pas renouvelée des Grecs, mais de certain batelier nommé Adrien Vanden Berg qui approvisionnait de tourbe le château de Breda. A voir seulement les nombreux jetons de l'époque, le cheval de bois devait hanter les esprits. Vanden Berg communiqua son projet de surprise à Maurice de Nassau; et à l'heure propice, sortit de dessous la tourbe Charles de Hérauguières avec soixante-huit soldats et quatre capitaines. PARATI VINCERE AUT MORI, disent les jetons que le conseil d'État fit frapper dans la joie du triomphe, et où l'on voit de petits soldats, le cabasset en tête et la pique à la main, sortir de leur retraite pour escalader le mur du fossé [2].

L'ennemi introduit dans la place, nous assistons à toutes les horreurs d'un sac, et cela dure jusqu'à la fin de la pièce. L'évêque Gossuin est assis au milieu du chœur des religieuses, quand les égorgeurs pénètrent dans l'église. Witte van Haemstee, personnage muet du récit, tout éclaboussé de sang, court à l'évêque et le saisit par sa longue barbe blanche. Le pieux et tendre troupeau des Clarisses se presse

[1] Met zangen en trionf, als die van Troje deden.

[2] VAN LOON, *Histoire métallique des Pays-Bas*, au tome 1er; les originaux, au cabinet des médailles de l'État, à la Bibliothèque royale.

Hosted by Google

autour du pasteur. L'égorgement commence. Elles s'affaissent presque en cercle, formant une couronne de roses blanches et rouges [1]. L'évêque et l'abbesse Claire van Velsen, restés debout, semblaient deux fleurs sur leur tige, émergeant d'une mare pourpre, au milieu d'un pré. C'est à la fois le tableau du martyre de saint Liévin, et l'admirable esquisse des Vierges de sainte Ursule, au Musée de Bruxelles. Des valets aux muscles rouges viennent d'arracher la langue à un évêque revêtu d'une chape d'or; du sang s'est épanché sur sa barbe blanche. Dans la petite esquisse, les fauves silhouettes des bourreaux tranchent sur l'amas exsangue des jeunes filles. Toutes, comme la Claire de la tragédie, sont de l'albâtre avec des souillures rouges [2].

De même que Hooft avait chatouillé fort agréablement la fibre municipale de ses concitoyens d'Amsterdam dans les cinq actes de son *Gérard van Velsen*, de même Vondel voulut que l'inauguration du nouveau théâtre se fît par un drame bâti sur un souvenir de l'histoire locale [3]. Il se flattait, dans sa dédicace à Hugo Grotius, de n'avoir enfreint les prescriptions de la scène classique que sur le seul point de la multiplicité des personnages; mais il les lui fallait aussi nombreux pour animer et peupler une pièce patriotique à grand spectacle. On y rencontre, en effet, le héros Gysbrecht van Aemstel, son frère, sa femme Badeloch, Vosmeer, l'espion, le supérieur des chartreux, l'abbesse de Sainte-Claire et une demi-douzaine d'autres figures. Des personnages collectifs, plus ou moins chantants, jeunes filles, gentilshommes et religieuses, interviennent encore dans le cours de l'action. Nous savons que les chœurs de Vondel se modulaient; du moins, le manuscrit des *Frères bataves ou la Liberté dans l'oppression*, porte-t-il, écrits de la main du poète, les noms des chanteurs.

L'action, cette fois comme toujours, cède le pas au raison-

[1] « In 't ront, gelyck een krans van roozen, wit en root. »
Huit roses, blanches et rouges, couronnent le cimier d'Amstel van Mynden.

[2] « En scheen gevormt albast, met purper overspat. »

[3] « Wij bouwden dit treurspel op de gedachtenis, ons bij de schrijvers en de faem daer van naegelaeten. »

Hosted by Google

nement, aux déductions sentimentales. *Gysbrecht van Aemstel* s'ouvre par un monologue de cent soixante-deux vers, c'est-à-dire deux fois long comme le récit de Théramène. Au dernier acte seulement, l'événement tourne au drame. Après une très belle scène provoquée par le sire de Vooren, qui est venu sommer le château de se rendre, Gysbrecht ordonne à sa femme et à ses enfants de s'embarquer: seul il mourra sous les ruines qu'il a disputées à l'ennemi. Pour n'être point séparée de son mari, Badeloch fait les déclarations les plus héroïques. Mais voilà qu'un frère chapelain invoque l'aide du Très-Haut, et qu'aussitôt un ange tombe du ciel pour mettre fin au débat : « Il faut que Gysbrecht parte avec sa femme pour les rives de la Vistule. Il y fondera une nouvelle Hollande et oubliera ses maux, tandis qu'Amsterdam, rebâti, élèvera jusqu'aux cieux sa couronne. » L'ange Raphaël va jusqu'à prédire la représentation du *Gysbrecht* devant MM. les bourgmestres et les trente-six conseillers municipaux. Et pourquoi pas? quand on use du merveilleux, on n'en saurait trop prendre.

Il ne faut pas demander aux dramaturges du temps de Vondel, et même de tous les temps, d'être bien scrupuleux dans leur façon d'interpréter l'histoire. Amsterdam, en 1304, n'était qu'un village de pêcheurs. Quant au noble Gysbrecht, nous savons qu'il se signala par sa haine de grand feudataire contre Florent V, comte de Hollande, l'émancipateur des villes et des campagnes, le dieu des Keerls [1], et dont l'histoire finit comme celle de Duncan, roi d'Écosse, dans *Macbeth*. Pas plus que Jules César, le roi Henri et Gustave III, il ne tint compte d'un avis qui lui présageait le trépas. Florent était de l'humeur la plus ouverte, vrai chevalier, ami des arts et des lettres, — ce fut à sa recommandation que Maerlant écrivit son *Spiegel historiael*, — mais il ne se possédait plus quand une fois Amour éveillait ses convoitises. La mémoire du défenseur de la *misera contribuens plebs* s'en est trouvée ternie.

Au portail de la nouvelle salle de spectacle, on pouvait lire deux avis composés par le poète pour la masse du public :

[1] K.-Th. Wenzelburger, *Geschichte der Niederlande*, t. I, 127.

Hosted by Google

« Que pas d'enfant ne trouble la représentation », dit le premier; « Sont interdits le plaisir de la pinte, la pipe de tabac, et tout dévergondage. Celui qui n'obtempérera pas, sera conduit à la porte [1] ». La salle se composait de deux rangées de loges, séparées l'une de l'autre par d'élégants pilastres corinthiens. Plus haut s'étageait l'amphithéâtre, sur lequel s'ouvrait une large baie en plein cintre, déversant la lumière du jour. Dans le parterre, ou *bak*, nous ne voyons pas de sièges. La scène avec son décor est de physionomie gréco-romaine : on dirait une perspective pompéienne.

Veut-on savoir maintenant ce que la scène française livrait, cette même année 1637, à son public? L'énumération suivante des frères Parfaict [2] va nous l'apprendre :

Laure persécutée, tragi-comédie de Rotrou.
La mort de Brute et de Porcie ou la Vengeance de la mort de César, tragédie de Guérin de Bouscal.
Jean d'Angleterre, tragédie de La Calprenède.
L'illustre Corsaire, tragi-comédie de Mayret.
Eurymédon ou l'Illustre pirate, tragi-comédie de Desfontaines.
Panthée, tragédie de Tristan.
Le véritable Capitan Matamore ou le Fanfaron, comédie de A. Maréchal.
Les trahisons d'Arbiran, tragi-comédie de d'Ouville.
Le Clarionte ou le Sacrifice sanglant, tragi-comédie de La Calprenède.
Le Soliman, tragi-comédie de d'Alebray.
Orphise ou la Beauté persécutée, tragi-comédie de Desfontaines.
Lucrèce, tragédie de du Ryer.
La suite et le mariage du Cid, tragi-comédie de Chevreau.
L'avocat Dupé, comédie de Chevreau.
La vraie suite du Cid, tragi-comédie de Desfontaines.

1 « Geen kind den Schouburgh lastigh sij :
Tobackspijp, bierkan snoeperij,
Noch geenerley baldadigheid
Wie anders doet, word uijtgeleijd. »

V. Van Lennep, t. III, avec les gravures du temps. — Un écrivain de grand talent, Simon Stijl, mort en 1802, a raconté en termes émus, dans sa biographie de l'acteur Jan Punt, l'embrasement du théâtre d'Amsterdam, le 12 mai 1772. Une troupe flamande, profitant de la morte-saison d'été, y était venue jouer l'opéra. Ce fut dans la scène du *Déserteur*, où se produit un effet de nuit, que le feu se déclara.

2 *Histoire du théâtre français*, t. V, p. 325 et suiv.

Hosted by Google

La Sidonie, tragi-comédie de M. Mayret.
Gustaphe ou l'Heureuse ambition, tragi-comédie de Benserade.
La Lucrèce romaine, tragédie de Chevreau.
Alison, tragédie de L. Discret.
Les visionnaires, comédie de Desmarets.

Dans une certaine mesure, l'on peut dire avec Térence : *Verba istæc sunt*, on y trouvera surtout des paroles : il est vrai qu'à la fin de l'année précédente, on avait eu le *Cid*.

Vondel nous apprend que la vue d'un tableau du peintre Jean Pinas, accroché à côté d'œuvres de Pierre Lastman, le maître de Rembrandt, lui avait fourni l'idée de son *Joseph en Dothan*. Ce fut dans la maison du savant et habile docteur Robert van der Hoeven, à Leyde. Le tableau représentait les frères de Joseph tendant à Jacob la robe ensanglantée de son fils : « Nous nous efforçâmes de faire avec des mots la ressemblance des couleurs, délinéation et sentiment du peintre [1]. » *Habemus confitentem* dans la dédicace de l'œuvre à M. Joachim van Wickevort, chevalier, conseiller et résident de Son Altesse Hessoise, à Amsterdam, et qui était fort lié avec Hooft, Barlæus et d'autres littérateurs du cercle de Muiden.

Aussi nous trouvons-nous devant un admirable descripteur prenant la nature sur le fait et la rendant à travers le prisme de son cerveau. Comme son gigantesque congénère d'Anvers, à l'occasion, il sera outré, excessif; mais toujours il s'imposera par l'éclat de ses images, physiques ou morales, par le jet et l'ampleur de la langue qui traduit sa pensée. Cette langue, il se l'était forgée à lui-même. Sur ce point, nous avons de sa part d'instructifs aveux. Personne ne peut dire dans quel livre Vondel apprit le néerlandais. Hooft aussi avait tiré de son propre fonds une prose nerveuse, concise, noueuse parfois comme la massue d'Hercule; en poésie, il se servit des rythmes de Ronsard et de la pléiade. De son côté, Vondel traduisait de longs passages de la *Seconde Sepmaine* de du Bartas, imitait plus ou moins la forme prosodique des

1 « ... gelijk wij in 'tsluiten van dit werk, ten naastenbij, met woorden, des schilders, verwen, teekeningen en hartstochten poogden na te volgen. »

Hosted by Google

chœurs de Robert Garnier. Mais, si nous en croyons M. Busken-Huet, son instituteur poétique fut surtout Vauquelin de la Freysnaye, dont la doctrine était ainsi formulée :

> Portez donc en trophée les despouilles payennes
> Au sommet des clochers de nos citez chrestiennes.

Il ne s'en tenait pas là ; il s'était mis consciencieusement à l'étude de la littérature antique et y devait rester fidèle. Ainsi armé de toutes pièces, il semble n'avoir plus eu d'autre fonction que de faire couler d'abondance ses beaux alexandrins. Étrange antinomie ! on dirait qu'il gagne en lyrisme à mesure qu'il cherche à plus édifier. Le genre sermonnaire prête des ailes à Vondel. Il avait trouvé des sons adéquats pour rendre tous les sentiments, dit Brandt, son biographe, et savait la langue du peuple comme celle de l'homme de cour.

S'il interprète l'antiquité, c'est en artiste qui domine sa matière. Après deux tragédies à la douleur grimaçante, du prétendu Sénèque, la *Troade* et *Hippolyte*, le public est mis en possession des épîtres amoureuses que le poète latin faisait écrire à ses *Héroïdes*. Cette même année, — éclectisme étrange, — Vondel composait sa tragédie des *Vierges de sainte Ursule* et traduisait l'*Électre*. Il met encore tout Virgile en vers et en prose. Arrivé à peu près au terme de son existence, il poursuit sa tâche en faisant passer dans le hollandais les *Phéniciennes* d'Euripide et les *Trachiniennes* de Sophocle (1668). N'allez pas croire, toutefois, qu'il vous rende ces œuvres grecques et latines dans la pureté de leur trait et leur vrai jour [1]. En cela, il fait absolument comme Pierre-Paul Rubens interprétant la bataille d'Anghiari, ou donnant son accentuation de Flamand des rives de l'Escaut à la *Cène* spiritualiste de Léonard.

De cette communion avec l'antiquité, il était demeuré au poète néerlandais comme un parfum de sagesse attique ; il abonde en maximes à la Sophocle, ou bien l'on croirait lire Euripide, quand il adresse à un ami qui se marie, ces vers :

« Qui jamais n'éprouva ce que vaut une femme et son affection, qui

1 « Om op elke stof en zaak de rechte spreekwijzen te vinden. »

Hosted by Google

jamais n'appuya ses lèvres sur une bouche fidèle, celui-là certes erre à l'abandon, enveloppé, qu'il est, d'une épaisse vapeur au sein des ténèbres » [1].

Il avait encore, en les écrivant, dans l'oreille un écho de ces paroles d'Andromaque :

Les enfants sont notre vie et notre âme. Quiconque n'en a pas et blâme l'amour que nous avons pour eux, je le plains : il a moins de peines, mais il est malheureux dans son bonheur.

Au mois d'octobre 1640, paraissait *Joseph en Dothan ou la Haine fraternelle*, et quelques jours après, *Joseph en Égypte*. Il avait traduit auparavant la tragédie latine de Grotius, intitulée *Sophompaneas* ou *Joseph à la cour*. Nous voici devant une trilogie biblique. L'auteur, de son aveu, préférait prendre son sujet dans l'infaillibilité mosaïque, à cause d'une certaine majesté céleste, tout à fait appropriée à la tragédie, et que les choses saintes apportent avec elles. *Joseph en Dothan* ne connaît d'autres ressorts dramatiques que les cruels effets de la haine de sang et les miracles opérés par la Providence. La suprême sagesse joue ici le rôle de la fatalité des anciens. Tout le temps, des anges, que le moyen âge connaissait de reste, y chantent dans l'ordre de la strophe, de l'antistrophe et de l'épode. C'est au milieu d'un paysage parfaitement hollandais que les fils de Jacob paissent leurs troupeaux, « qui vont dans les trèfles jusqu'au ventre » [2], dit Siméon à Lévi et à Judas. A cette absence de couleur locale, le poète supplée par l'observation sincère et très caractérisée des mœurs de son pays. Aux yeux du clergé, le *Joseph en Dothan*, avec son développement théologique, passe pour le chef-d'œuvre tragique de Vondel.

En revanche, rien de moins édifiant que *Joseph en Égypte*, malgré la pureté de la fin poursuivie. Mais aussi il faut tant

[1] « Wie noit proefde wat een vrouwe,
En haer vrientschap waerdigh is,
Noit den mont van zyn getrouwe
Kuste, suft in duisternis,
Van een'dicken damp betoghen. »

[2] « Die, om den heuvel, tot den buick in klaver gaen. »

Hosted by Google

de tact pour rendre l'adultère décent, et l'intègre Vondel, en cette occurrence, n'a pas ôté une couleur de sa palette. L'action, annonce-t-il, commence et finit avec la journée. Le lieu de la scène est la maison de Putiphar. Un chœur d'anges dit le prologue. Comme dans l'*Hippolyte* d'Euripide et l'*Hippolyte* de Sénèque, Iempsar — nous allions écrire Phèdre — ne quitte guère sa nourrice. Les draps de sa couche sont tombés; elle délire en rêvant : « Mon trône en échange d'un baiser de Joseph aux beaux yeux! » Pour tromper son ardeur, la nourrice imagine de l'embrasser longuement. Vondel, toujours pitoyable au pauvre monde, a su rendre ce rôle très touchant.

Comme le grand William composant *Vénus et Adonis*, notre poète est absolument dominé par la puissance voluptueuse de son sujet. Phèdre, elle, avait langui, séché dans les feux, dans les larmes; Iempsar bout, déborde de désirs lascifs [1]. Chez elle, point d'ambages; ses raisons sont vives et déterminées. A la fin, le vertueux, mais déplaisant jeune homme, que tant de passion sollicite, ne contient plus sa colère et jette brutalement à la tentatrice l'injure bien égyptienne de crocodile astucieux[2]. — « Ah! répond-elle, vous avez méprisé mon amour, vous connaîtrez ma haine [3]. »

Involontairement, on pense à la réserve pleine de grâce que Phèdre met à se déclarer dans la tragédie de Racine :

Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!

Il est vrai que nous sommes à la cour la plus polie de l'Europe; que Phèdre est une vraie princesse, tandis qu'à Amsterdam Iempsar nous apparaît comme une changeuse enflammée.

La vie chez elle surabonde. C'est une Vénus de chair et de sang, qui, au lieu de sécher de dépit, sent son cœur fondre de tendresse pour un ingrat, et relève l'offense par d'éclatantes

1 « Haer geile toght is heet, ja ziedt..... »
2 « Doortrapte krokodil! »
3 « Ghy hebt myn min versmaet, ghy zult myn wraeck gevoelen. »

Hosted by Google

imprécations. Triste est la mine de l'objet aimé que Vondel, épris d'un idéal ascétique, a cru devoir proposer à notre admiration. Nous le trouvons haïssable, cet adolescent qui répond par des rebuffades aux compliments de son maître Putiphar; sa vertu vit d'ostentation, et ce qui achève de le peindre, c'est un sincère mépris pour l'institution du mariage : « Qu'il s'unisse par le lien conjugal, celui qui a du goût pour cet esclavage, et que dans cette obligation il mette son bien suprême... » Et l'effet final, c'est que tout l'intérêt se porte sur Iempsar et sa pauvre nourrice.

Avec Joseph, elle se voyait assise sur le trône de Vénus [1]. Des Amours en foule les visaient au cœur, et de plaisir les deux amants perdaient sens et raison. Le morceau, écrit dans les plus beaux vers du monde, va ainsi *crescendo*. Nous nous en montrerions fort effarouchés aujourd'hui, mais au temps heureux de Vondel, peut-être l'on mettait la réserve dans les actions plus que dans les mots. Puis le paganisme de la Renaissance était loin d'être mort. Voyez en Brabant, Rubens et l'exubérance de ses faux dieux. Une jeune femme accomplie, qui était une perle en ce monde, Anna Roemer Visschers, copie du maître la *Vierge faisant jaillir son lait dans la figure de l'enfant Jésus*, et de Hollande lui écrit pour demander où l'on peut se procurer ces couleurs que le temps ne ternit pas [2]. Dans le paganisme aussi, tout avait part à l'adoration. Ailleurs, un peintre contemporain faisait tomber de divines mamelles quelques gouttes qui donnaient naissance à la blanche ceinture de la voie lactée.

Cependant, dans l'âme du poète s'était élaborée de longue main une conversion à la foi romaine. La spiritualité qui l'anime va grandissant, et il publie les *Mystères de l'autel*. On dirait que Johannes van Ruysbroeck, le mystique prieur de l'abbaye de Groenendael qui écrivait le *Livre des Sacrements*, est revenu à la vie, au bout de trois siècles, dans Amsterdam

[1] « ... My docht 'k wert opgetogen,
« Met Joseph, mont aen mont, in Venus heiligen troon. »
MAX ROOSES. *L'œuvre de Rubens*, fasc. 7.

Hosted by Google

acquis à Calvin. L'œuvre est présentée à l'archevêque de Malines de la façon la plus pompeuse. Des anges, « ces colombes célestes », tirent les courtines de pourpre qui masquent la table du sacrifice. L'ostensoir apparaît, au disque de cristal enchâssé dans l'or et les pierres précieuses. Des têtes de chérubins le supportent. L'émouvant symbole du pélican, à la blancheur argentée, qui se saigne, surmonte des flammes ondées qui remplissent l'église d'un divin rayonnement.

« Le verbe s'est fait chair. » Jésus nous donne son corps en substance dans l'Eucharistie, et l'homme qui s'en nourrit apporte cette manne, en actes de charité, à ses frères. La vignette du titre nous montre David célébrant les louanges du Seigneur. La harpe sacrée frémit également sous les doigts de Vondel, et en trois chants, il déroule à nos yeux le tableau des dogmes et des rites du catholicisme, étayé des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Guillaume Durand, archevêque de Ravenne, n'en savait pas plus long, au XIII^e^ siècle, lorsqu'il édifiait, à la hauteur d'une cathédrale, son *Rationale divinorum officiorum*. A un certain moment, saint Jean l'Évangéliste, de même que Virgile dans la vision dantesque, vient servir de guide au poète, et lui donner l'intuition du sacrement eucharistique. Ce fut dans cette disposition d'esprit que Vondel, un an après, fit paraître sa tragédie de *Marie Stuart ou la Majesté martyre*. Il avait été devancé, de façon médiocre, par divers poètes : un moine augustin de Gand, Jacques van Zevecote, dont la réelle existence ne commence que plus tard, avait tenté de venger la reine d'Écosse et le catholicisme dans les transparentes allusions de sa *Maria Græca*. Cela se passe, pour la forme, sous Constantin VI, fils d'Irène, qui répudia l'Arménienne Marie pour épouser Theodora. Dans le chœur des Grecs fuyant la tyrannie de l'empereur et l'hérésie de sa femme, l'on peut relever, entre autres anachronismes, que les émigrants « iront, en partie, dans cette ville de Flandre où la cour du prince, par le fait de la Senne cristalline, s'enorgueillit de tant de fontaines ». L'allégorie est encore de mise chez le Gantois, sous la figure de l'Hérésie des iconoclastes et de la Foi en fuite.

Hosted by Google

Antoine de Montchrestien, sieur de Vasteville, né à Falaise, d'un apothicaire, ne donne pour entre-parleurs à son *Écossaise ou le Désastre* que « la reine d'Angleterre, Conseiller, Chœur des États, Reine d'Écosse, Chœur de Damoiselles, D'Avison, Maistre d'hostel, Messager [1] ». C'est à peu près l'économie de la pièce vondélienne. Mais il y a un monde entre les sentiments de Montchrestien écrivant son *Écossaise* pour se faire bien venir du roi Jacques qui le devait tirer de peine, et la noble inspiration du croyant qui dédie sa pièce en ces termes à Édouard, comte palatin du Rhin, duc de Bavière, arrière-petit-fils de Marie Stuart :

« Moi indigne, je date l'année de ma naissance de l'année de la mort de Marie... Depuis toujours, la sainte Église a coutume de célébrer la venue à la vie des martyrs par la naissance de l'âme (le baptême de sang) et non par la naissanee du corps. »

Puis, en tête du premier acte, on lit l'anagramme de l'incomparable héroïne *Maria Stuart* qui était *Matura arista*, c'est-à-dire un épis mûr pour la faux. Une vignette dans le titre de l'édition de 1646 nous montre la bonne ou fausse Lorraine souriant d'un sourire ambigu dans les découpures de sa triple collerette fraisée. Un bonnet de dentelle s'évasant sur les côtés laisse en partie découverts ces cheveux crêpés, frisés, annelés et serpentés, auxquels le poète de l'*Écossaise* donnait le nom de

Forêt d'or où l'amour comme un oiseau nichait.

L'encadrement se forme d'une banderole où l'on peut lire : « Il siège là-haut, celui qui connaît mon cœur [2]. »

Son droit à la couronne et sa catholicité ont fait séparer sa chair par la hache. C'est la proposition que le poète développe en cinq actes d'une poignante émotion. Le dialogue parfois s'anime et roule ; on riposte en un seul vers. Le récit de l'exécution que le médecin Burgon vient faire à la fin, eût été signé fièrement par Schiller et Hugo. Le bourreau a saisi la

[1] Les *Tragédies d'Anthoine de Montchrestien*. Rouen, 1626.
[2] « Myn hartekenner zit om hoogh. »

Hosted by Google

tête par les cheveux. Le diamant des yeux garde sa rayonnante étincelle; le sang tiède fume dans les bassins d'argent[1].

L'entière indépendance de Vondel n'eut jamais rien d'affecté. En traitant Élisabeth d'Angleterre d'empoisonneuse des âmes, d'Hérodiade et de léoparde déchirant le rouge lion d'Écosse [2], ce qui, par parenthèse, lui valut des misères se résolvant à la fin en une amende de cent quatre-vingts florins, il obéissait aveuglément à sa passion ultime qui était Rome, la cité céleste en butte aux calomnies des prédicants de Calvin. Il s'illusionne de la meilleure foi du monde sur un régime étranger près de se flétrir, et il va, lui, l'ancien champion de la liberté de conscience, jusqu'à supposer mille grâces aux vice-rois espagnols de la frontière du sud où l'Église omnipotente soumettait toutes choses à son inexorable contrôle, sans que jamais survînt le moindre heurt. Et cela l'enthousiasmait. Son âme inquiète cherchait un port d'imperturbable repos. Mais ce repos, il ne l'eût trouvé nulle part. En attendant, il dédaignait ce qu'il avait sous la main, ne voyait pas que l'hyperorthodoxie calviniste, justement odieuse, en contradiction avec les libres principes de la Réforme, n'assiérait jamais une tyrannie durable dans la république batave. Certes, l'on pouvait s'accommoder d'un état de choses loué hautement par Descartes, et que, cent ans après, Voltaire vantait encore [3].

Les *Leeuwendalers*, idylle en cinq actes, inspirée pour la forme du *Pastor fido* et de l'*Aminta*, vinrent célébrer les bienfaits de la paix de Munster. Le poète y rêvait la réconciliation des provinces du Nord avec le Midi espagnol. La même année 1648 vit paraître *Salomon*, tragédie *non sanglante*, faite plutôt pour être lue et déclamée que jouée. Au vers vondélien

[1] Noch speelt en leeft de ziel in bey de diamanten,
Der oogen met haer vier, en blinckt aen alle kanten.

[2] « Verscheuren door den wrock,
Der Luipaerduine, scherp van klaeuwen. »

[3] *Beknopte Geschiedenis der nederlandsche letterkunde*, par le professeur L.-G. Visscher, 2e partie. — Les lettres de Descartes à Balzac et les premiers volumes de la correspondance de Voltaire.

Hosted by Google

cette fois s'applique intégralement la définition de Voltaire, qu'il est semblable à l'or, qu'il en a le poids, le titre et le son. Peut-être trouvera-t-on que le poète s'attache à trop bien dire; cette préoccupation se traduit chez Shakespeare et les Espagnols par de l'euphuïsme et des *agudezas* n'ayant rien de commun avec l'éloquence trop soutenue de Vondel.

Lorsque Chateaubriand, dans son *Essai sur la littérature anglaise*, s'écrie, après avoir énuméré les œuvres où l'auteur du *Paradis perdu* pouvait avoir puisé : « Que fait tout cela à la gloire de Milton? Ces prétendus originaux ont-ils ouvert leurs ouvrages par le réveil de Satan dans l'enfer? ont-ils traversé le chaos avec l'ange rebelle, aperçu la création du seuil de l'empyrée, apostrophé le soleil, contemplé le bonheur de l'homme dans sa primitive innocence, deviné les majestueuses amours d'Ève et d'Adam? » il faisait, sans le savoir, une analyse à peu près fidèle du *Lucifer* néerlandais. Dès la première scène, Apollion, l'esprit rebelle, nous montre l'homme, le chef-d'œuvre de la création, avec sa compagne. Radieuse peinture, s'il en est au monde, et que suit l'agitation immédiate des milices célestes dans les profondeurs de l'espace. L'acte finit par un hymne que font éclater à la gloire de Dieu les anges éblouis, se couvrant les yeux de leurs ailes.

Au tableau suivant, la conjuration se noue contre Adam, cet étranger, ce ver chétif, sorti en rampant d'un peu de boue, qui enlève leur droit de primogéniture aux purs esprits, et s'épanouit heureux, par son union avec la femme, d'une félicité inconnue aux cieux. Une bataille d'incroyable grandeur s'engage. Pour peindre ces grappes de Titans rebelles, contre qui Michel manie la foudre, et tombant dans l'abîme d'une chute que notre œil mesure avec horreur, il fallait Rubens, il fallait Vondel. Et tandis que de grands artistes ouvraient ainsi le ciel « vivant dans un peuple de dieux », un pauvre juif, Baruch Spinoza, polisseur de verres d'optique, s'appliquait à faire retomber sur terre les anges avec Jéhovah, et ne voyait plus, de son œil calme et triste, que des globes germant dans l'immensité.

Hosted by Google

Pour utiliser les ciels de sa divine épopée, Vondel écrivit Salmonée, roi d'Elide, que Jupiter foudroya. Le *Lucifer* s'était vu interdit après deux représentations, sûr moyen de faire vendre le livret; aussi, au bout de huit jours, ne restait-il rien des mille premiers exemplaires. Aux attaques des prédicants, l'auteur ripostait par des morceaux satyriques en vers et en prose. Le calomniait-on assez! Il ne s'était fait catholique, disaient des purs, que pour épouser une riche veuve; il était un intrigant cachant son jeu, lui la franchise et la sincérité même, qui confessait ne pouvoir rien garder de ce qui lui pesait au cœur [1]. Autant que personne, il savait le prix du silence; mais il eût étouffé à taire ce qu'il pensait.

Chez Vondel, Antée redoutable renouvelant toujours ses forces en touchant sa mère la Poésie, le pamphlet prend vite une allure lyrique. Voyez ses *Châtiments :* tout ému qu'il est, il plane. C'est un regard d'aigle irrité qu'il jette sur les hommes en prêtant à la langue des sons inconnus avant lui. A le lire, on sent naître en soi la colère, jamais on ne rit.

L'immense recueil de ses œuvres est parsemé d'odes, tantôt fraîches et savoureuses, tantôt à l'image terrible, à la strophe retentissante. Quand vint au monde le fils du stadhouder, Vondel donna le ton à la joie nationale : « Allège les soucis de ta mère, petit garçon, pendant que ton père tient la campagne », répète la ritournelle. Ce père n'était autre que Frédéric-Henri. Et les paysans de Hollande présentent au petit prince du lait trait tout à l'heure, de la crème et une couronne de fleurs des prés. Ailleurs, dans une ode au Rhin, il chante la pure et blanche sirène qui le caresse à en mourir. « Qui veut vivre comme l'oiseau prenne des ailes et vole aux champs! » était sa devise; aussi s'échappait-il d'Amsterdam le plus souvent qu'il pouvait.

Puis il raconte des victoires navales ou mène le deuil de l'amiral Tromp, enseveli dans sa gloire, et le peuple hollandais s'exalte en l'écoutant!

[1] Maar wat op 's harten grond leyd,
Dat welt me na de keel.

Hosted by Google

Nous voici portés à présent au milieu de l'agitation de la Venise du Nord. Les cris des boursiers nous assourdissent; dans les docks fourmille un peuple incroyablement affairé; de l'Y, bras du Zuiderzée, en entend tonner un grand navire de guerre. A l'hôtel de ville, il y a un mariage; devant, sur la place, des supplices; et l'ode finit sur un pendant à la *Ronde* de Rembrandt : on place la garde montante, serrée dans des corselets et agitant son étendard.

Arrivé à l'âge des mécomptes, le pauvre grand poète, dont les affaires étaient allées déclinant, fut réduit à remplir au mont-de-piété la place de teneur de livres. Il y demeura de 1658 à 1668. Mis à la pension avec les six cent cinquante florins de son traitement, il vécut en paix les onze dernières années de sa vie. L'activité littéraire du vieillard ne défaillait pas. Il mourut à quatre-vingt-onze ans, le 5 février 1679.

CAMILLE PICQUÉ.

Hosted by Google

L'HOMME A LA BOULE [1]

ÉTUDE DE MŒURS

Liége est par excellence, entre nos vieilles cités, la plus joyeuse et la plus pittoresque malgré son aspect renfrogné d'ouvrière haletante. Empanachée du haut par de riantes collines où les maisons grimpent et se poussent, flambent ou s'allument, aux rougeoiements du crépuscule, ses pieds trempent dans l'eau miroitante de la Meuse, qui reflète ses ponts cuirassés de petit granit, ses quais encombrés de ferraille, ses frissonnantes ruelles aux pignons déhanchés, dont le pavé frémit avec un cliquetis de tôles sous le poids des pesants camions. Jacassière au dehors, turbulente au dedans, son sous-sol, criblé de houillères, peuplé d'êtres vivants, souffle et rugit par de hautes cheminées qui se hérissent au-dessus des coteaux comme de gigantesques gosiers. C'est la ville des arquebusiers, des mouleurs, des fondeurs et des lamineurs. Vieille guerrière assise dans la forge de Vulcain, pimpante sous sa grise armure poudrée de limaille et de houille, Liége est pomponnée de jardins, enjolivée de squares, traversée dans toute sa longueur par une enfilade de places grandes et petites, parmi lesquelles un pétulant marché autrefois planté d'acacias.

Rien n'était plus joyeux à la saison d'automne, quand ces

[1] Ce fragment est tiré d'un roman inédit : *Les Enfants d'Apollon.*

Hosted by Google

beaux arbres aux feuilles d'or ombrageaient les auvents des verdurières, ces verdurières au grand chapeau de feutre que le vent des combats décoiffait si souvent. Tout change, hélas ! plus d'ombrage, on a coupé les acacias ; plus de luttes, ces dames portent de faux chignons.

Mais c'était le dimanche surtout que le marché prenait son aspect séduisant. Charpentes, auvents, trognons de choux avaient disparu dès la veille et, lorsque les pompiers au casque étincelant venaient monter la garde à l'hôtel de ville, leurs regards embrassaient le sol balayé de la place et n'étaient arrêtés par rien, si ce n'est le sourire de quelque bouquetière, d'une marchande d'oranges endimanchée. Aux maraîchers succédaient à la file un essaim de petits forains, ménestrels, histrions, marchands d'images et de colifichets. Un libraire en plein vent déployait sa boutique où de jeunes bonnes au bras des miliciens venaient épeler le traité des songes, l'almanach de Mathieu Laensberg, sans compter les chansons grivoises qui pendaient le long des ficelles, et de là s'en allaient écouter Lhôneux.

Quel Liégeois n'a connu Lhôneux, le vieil aveugle épileptique, qui nasillait, accompagné par son crin-crin :

C'est le balcon de Jenny l'ouvrière...

Tandis qu'un confrère enroué hurlait plus loin, d'une voix de basse-taille :

On n'entre pas dans le palais des rois !

Il y avait une rougeaude à la poitrine capitonnée, qui disait la bonne aventure au moyen d'un petit ludion ; il y avait un chante-histoires aux bajoues creuses, brèche-dents, chenu, avec un nez en poire tapée, qui disait la complainte de sainte Geneviève — dernier écho des ménestrels. Il y avait M. Clément, marchand de philocome, exhibant son portrait « avant, pendant, après » l'usage du spécifique, et le marchand de poudre « qui nettoie l'or, l'argent, le

Hosted by Google

couif-rre! » — C'était l'exèdre ou coin des orateurs. Un long murmure éclatait tout à coup. Au bruit des orgues, des crin-crins se mêlait la voix pleine du marchand d'oublies et l'appel strident de Cacafougna, Polichinelle liégeois : « Le voilà! le voilà qui va commencer dans son théâtre en cotonnette! » Les cloches sonnaient au carillon voisin : midi! La messe est dite à Saint-Antoine, un flot de blancs bonnets, de grands chapeaux à *baradas* descend le perron de l'église : paysans, paysannes, jupons rayés, vastes tromblons, figures cuites au vent des Ardennes; bras ballants ou traînant leur canne, ils allaient s'ébaudir devant *l'homme à la boule.*

Celui-ci fonctionnait au milieu du marché.

C'était un homme d'aspect bourgeois, à l'air cossu et bienveillant, n'ayant rien de décoratif. Il s'habillait comme tout le monde, d'une redingote brune et d'un gilet croisé sur un pantalon de drap noir. Il se coiffait d'un bonnet grec à gland de soie, portait une chaîne au gousset, une impériale au menton. Le cigare à la bouche, un panier sous le bras, il arrivait tout en flânant sur la place du marché, déposait son panier, en tirait une boule attachée par un fil et la faisait tourner horizontalement, lâchant le fil à mesure que l'on reculait, formant bientôt un cercle respectable. Si quelqu'un s'avançait, paf! sur la tête, et l'on riait. Lorsque le cercle était formé, il rengainait l'engin et lançait en l'air une assiette, qu'il attrapait sur un petit bâton; il jonglait avec des poignards, avec des boules, il posait une épée tournée en tire-bouchon sur le bout de son nez. Ensuite, il faisait la collecte avec beaucoup de discrétion et s'en allait comme il était venu.

Ce personnage énigmatique — nous le nommions *l'homme à la boule* — nous avait toujours intrigués lorsque nous étions collégiens.

Jamais il ne manquait de nous saluer, sans que, toutefois, l'on eût pu dire au juste à qui s'adressait le salut, s'il était collectif aux collégiens, ou personnel à l'un d'entre eux.

Ce jeu durait depuis bien des années, la barbe nous était venue, quand, un beau jour, — c'était le jour de la Toussaint, — comme je traversais le marché en compagnie de mon am

Hosted by Google

Stephen, j'aperçus le jongleur, que je n'avais pas vu depuis quatre ou cinq ans; il me fit un profond salut.

« Si nous suivions cet homme? me dit mon compagnon; je veux en avoir le cœur net. »

Et comme le jongleur s'éloignait, son panier sous le bras, nous le suivîmes à la distance de quelques enjambées.

Il prit la direction du palais de justice, qui servait alors à Mercure concurremment avec Thémis, comme on disait en doctorat. Dans l'ex-palais des princes-évêques, autour des colonnades, parmi les figures grimaçantes et les chimères des bas-reliefs, pendaient de longues franges de cannes et des engins de pêche. Il y avait aussi des selliers, des bouquinistes et des marchands de pipes, dont le rutilant étalage attirait nombre d'amateurs. Le jongleur passait les libraires avec insouciance, examinait les pipes. Il se décida pour une tête en écume à couvercle d'argent, l'acheta pour dix francs et la posa dans son panier. Après quoi, rebroussant chemin, il revint au marché et s'approcha d'une marchande de fleurs; rien n'était assez beau pour lui, il flairait à la ronde, cueillant par-ci, cueillant par-là. Après qu'il eut moissonné l'étalage et fait son bouquet, il le mit au panier et, souriant à la jeune fille :

« Combien, Jeannette?

— Cinq francs pour vous, monsieur Simon. »

M. Simon paya et poursuivit sa route par la rue Neuvice, très fréquentée en ce moment: cette rue servait de vomitoire au public du marché.

Nous débouchâmes au champ de foire, qui s'étendait alors sur le quai de la Batte, masquant la vue de la rivière. C'était le jour de l'ouverture, on entendait les pains d'épices s'entrechoquer entre les mains des grosses Flamandes qui braillaient à tue-tête; la musique éclatait, une marée d'hommes déferlait contre les baraques dans un ouragan de clameurs.

Notre jongleur s'insinua sous une voiture transformée en « salon de gaufres »; l'ayant suivi, nous nous trouvâmes, derrière les constructions de planches qui longeaient la

Hosted by Google

rivière. Il disparut par une porte de service dans l'une des dernières baraques.

C'était une loge circulaire avec un appendice sur le côté et deux caravanes. — On nomme ainsi les grandes voitures qui servent d'hôtellerie et de coulisses aux saltimbanques. — Sur les tréteaux, du côté opposé, on voyait une grosse caisse, deux tambours et le contrôle obligatoire, une table sous un réflecteur.

Au fronton se lisait cette enseigne :

Les Enfants d'Apollon. — Grand Cirque olympico-acrobatique, dirigé par A. ROOSENBOOM, *breveté de plusieurs Puissances.*

Comme nous contournions la baraque, la porte de service s'ouvrit et le jongleur reparut, ayant l'air de chercher quelqu'un.

« Ah! ces messieurs..., voulez-vous me rendre un service? » dit-il en nous apercevant.

Nous approchâmes.

Il nous fit pénétrer dans un trou noir, prenant mon ami par le bras. Une autre main m'avait saisi et me tirait dans un fouillis d'échafaudages, par une obscurité profonde. Tandis que je me cramponnais au bras qui me servait de guide, nous voici devant une étuve, dans un tourbillon de fumée. Quel ne fut pas mon étonnement en me voyant entre les bras une sylphide en maillot rose, qui me fouettait, avec une longue tresse de cheveux, pour me faire lâcher prise. Je voyais ses grands yeux briller dans la fumée, je voyais ses épaules et je voyais aussi ses jambes, la plus jolie paire de jambes que jamais ait portée sur la corde tendue la plus jolie des acrobates. C'était Sarah, la belle, l'unique, l'intrépide Sarah du cirque olympico-acrobatique, dirigé par A. Roosenboom.

La deuxième chose qui me frappa, ce fut une grosse femme en chemise, tenant à la main une hallebarde qu'elle tournait et retournait dans les flots bouillonnants d'une grande marmite. A travers la fumée bleuâtre, autour

Hosted by Google

de nous, des corps se détachaient. Les uns étaient couchés, d'autres montaient la garde autour de la marmite; silencieux, une écuelle à la main, ils puisaient dans les flots bouillants et, processionnellement, de peur de répandre, ils allaient s'asseoir sur des bancs, l'écuelle sur les genoux et le nez dans l'écuelle. On entendait lapper, manger, ronfler : des bruits d'assiettes et de mâchoires.

Nous nous trouvions dans l'écurie, pendant la pause apparemment, au moment du dîner.

« Cousin Braham, voici votre affaire : deux messieurs qui vont vous débrouiller vos écritures, » dit le jongleur, avisant un barbon à figure rechignée, qui émergeait de la fumée, enveloppé d'une souquenille et chaussé de grandes bottes.

Le personnage interpellé, qui paraissait être le chef, ôta son bonnet de fourrure, il tira de sa poche un agenda crasseux qu'il déficela, baragouinant des politesses, qui tombaient par intermittences sur une lèvre pendante avec un clapotement sourd, comme l'eau tombe d'une gargouille. Il avait des sourcils mouvants, haut placés sur des yeux en boules de loto, bordés de rouge et qui jetaient une ombre sur son visage ridé, comme ces figures de caoutchouc que l'on transforme à volonté, et tour à tour, frottant un formidable nez qui sortait d'une face longue, et fouillant l'agenda, il en tirait quantité de papiers, qu'il dépliait, mouillant ses doigts sur sa lèvre en cuillère.

Le portrait de cet homme m'est resté dans l'esprit. Il était chauve, il avait le front plat des oiseaux de proie. L'occiput, écrasé, jaillissait en avant du cou — un cou flasque et plissé comme la tige d'une vieille botte, un cou de tortue alarmée, un cou de cancre auquel il manquait une corde. — Et toujours il en dépliait. En avait-il, de ces papiers, dans son bonnet et sa souquenille, dans le dessus de ses grandes bottes, dans son gilet, dans sa ceinture! Après quoi, d'une voie gutturale, pareille au son d'une râpe, il se mit à crier :

« Hannah, Hannah, Hannachgh! »

La femme jeta sa hallebarde, troussa ses manches et, rele-

Hosted by Google

vant jusqu'à la hanche le pan de sa chemise, qui n'était en réalité qu'une sorte de *waterproof* contre les éclaboussures de la soupe, elle fouilla la poche de son jupon. « C'est que personne ici ne sait lire ni écrire, mes amis..., avec ça, poule comme tout, » dit-elle, en jetant au bonhomme un regard comme un coup de couteau. Et, soulevant une deuxième, puis une troisième jupe, — on ne savait où elle s'arrêterait : « Vous allez me débrouiller ça, » ajouta-t-elle, en exhibant de nouveaux chiffons.

C'étaient des notes de fournisseurs, des contrats, des permis, des quittances, que le mari tendait les uns après les autres à mon ami Stephen, le suppliant de vouloir bien sauver de la faillite un pauvre diable d'honnête homme à qui tout le monde en voulait; pourquoi? Parce qu'il avait toujours eu le cœur sur la main.

Stephen déchiffra quelques factures et trouva quatre francs de déficit au préjudice de la baraque, dès la première addition.

« Cré Paltoquets! » s'écria la matrone, qui s'était approchée de moi. Sa main s'abattit sur ma nuque : « Viens, *m'amour*, il faut que ça marche autrement ici! » Elle prit une cravache et, furieuse, elle enjamba la balustrade et me tira dans le manège. « Je vais te faire voir mes enfants, » me dit-elle. « Hop! Poutschka! » Et elle débuta par un coup de pied dans les flancs d'un cheval dont le cou servait de paillasse à deux petites filles. Pauvres enfants! L'une d'elles embrassait encore la tartine qu'elle n'avait pas eu la force d'achever, car on avait travaillé dur, comme on travaille le dimanche. L'enfant ouvrit les yeux, se souleva, puis retomba; mais la mère éleva la voix : « Urielle!... Jacomina!... C'est mes petites, ça, et j'ai un grand garçon comme toi...: Daniel? »

Un autre coup mit debout sur ses pieds le nommé Daniel, qui se frotta les côtes en jurant en langue étrangère avec la voix rauque de son père, ouvrant les yeux et déployant un torse musculeux et bombé comme la carapace d'une tortue.

Nous marchâmes ensuite sur une adolescente qui répondait au nom de Becca. Elle avait un œil caressant et certain jeu

Hosted by Google

de hanches que la mère rectifia d'un coup de pied avec cette apostrophe : « Tonnerre de gale! » Un autre geste fit crouler, jupons par-dessus tête, un caniche en costume Pompadour qui dormait, malheureux toutou! enroulé dans ses jupes. Puis ce fut le tour des chevaux: « Kiraly, Csarvaz, Levigö, Mulder, Poutschka! » C'étaient des noms étranges et des mots inconnus, qui faisaient frissonner la bande quand on les prononçait.

L'œil pétillant, huileuse, ses cheveux noirs roulés comme des couleuvres, la grosse femme arpentait le cirque, ventre en avant, les mains posées sur ses hanches saillantes. Et chaque coup de sa cravache, comme une baguette magique, animait un tas de chiffons ; un buste empaillé sortait d'une guenille, des mains sales frottaient des joues roses, une tête vulgaire se dressait sur un corps souple et magnifique comme un marbre du Parthénon. On se sentait bien loin de notre vieille Europe, en d'autres temps, dans je ne sais quel monde.

Nous étions revenus au point initial, à l'entrée de service qui conduisait à l'écurie. Stephen, tranquillement assis, faisait fonctions de secrétaire. Il y avait de chaque côté un cabanon donnant sur le manège par une petite fenêtre et qui, au besoin, semblait devoir servir de coulisses; au-dessus se trouvait la tribune des musiciens, posée sur les deux cabanons. Hannah donna du pied contre l'une des portes et appela sa fille.

La sylphide se présenta.

« On va t'apprendre quelque chose, allons, marche! »

Elle nous poussa tous deux dans l'une des loges, remplie de nippes et d'accessoires, nous fit asseoir aux deux bouts d'une petite table, ouvrit une caisse, en prit un sac de gros sous et le déversant sur la table :

« Nous allons compter ça, dit-elle, tu vas montrer les chiffres à Sarah..., puis tu nous feras des programmes... ; faut que ça marche autrement ici! »

Son poing descendit sur la table avec un terrible juron et, tout à coup, sortant de sa chemise, elle apparut en costume de danseuse tournant sur la pointe du pied; elle ploya les

Hosted by Google

reins en arrière, pirouetta, me mit un pied sous le menton et tapant le gras de sa jambe :

« Quand tu auras des mollets comme ça, m'amour, cré nom de nom ! nous irons le dire au Sultan. »

Là-dessus, elle fit demi-tour, et je l'entendis crier dans le cirque : « A la parade, fainéants! Faudrait-il pas qu'on leur bassine leur lit? »

M'amour était tout interdit, et nous nous regardions comme des chiens de faïence. Pour entrer en matière, je lui fis compliment sur ses talents acrobatiques, mais j'avais mal choisi le compliment, car la donzelle se rengorgea :

« Maintenant, je monte à cheval, » répondit-elle, en fouettant l'air de sa longue tresse.

Puis elle me fit flairer une rose qu'elle avait à la bouche, m'en chatouilla le nez et la mit à ma boutonnière, familièrement, mais sans aucune effronterie. Elle avait le regard très doux, rien de sa mère sous ce rapport, bien que les traits, comme ceux de la famille, révélassent une enfant de la tribu de Lévy.

Nous commencions à compter les espèces. On entendait sur les tréteaux la grosse caisse et le porte-voix :

« La belle Sarah, messieurs, l'étoile de la grande loge hollando-hongro-anglo-belge. » Et les coups de cravache résonnaient sur les toiles qui pendaient au dehors. « Le célèbre sauteur William Smith franchira le pont fixe... à la grande loge olympico-acrobatique... Au bureau! au bureau !... Prenez vos billets !... »

Sarah ne disait mot. Quand un sac était vide, elle se levait pour en reprendre un autre et, se courbant, son buste se cambrait sous la ceinture en velours noir, qui découvrait sa gorge et ses épaules. Elle avait des ondulations qui m'embrouillaient dans mes calculs. Nous commencions pourtant à nous entendre. Les sacs vidés, je m'étais mis à lui montrer les chiffres, elle assise à ma gauche, le coude sur mon épaule, quand le jongleur subrepticement ouvrit la porte :

« Ah! bon... Sarah qui veut apprendre à lire, qu'est-ce que c'est? On vous donne ma rose... Saperlote! monsieur

Hosted by Google

Henri. » Il prit en main la natte de la jeune fille, qui ne s'était pas dérangée, et me la mit autour du cou, faisant un nœud : « Faut-il serrer? C'est que je vais vous étrangler, moi, ha! ha! ha! »

Et, pendant qu'elle se débrouillait, il s'assit sur une chaise :

« Eh! eh! nous sommes des camarades, n'est-ce pas? J'ai bien connu feu votre père, monsieur d'Archis. Vous rappelez-vous Simon Haas, qui venait faire le poil à sa monture?... Vous me remettez bien, n'est-ce pas? Quelle chance de vous rencontrer! C'est que personne ici ne sait écrire, excepté des gens à qui l'on ne peut pas se confier...; et l'on n'aime pas à s'adresser à un voisin... »

Simon Haas! Ce fut comme un écho qui retentit bien loin dans mon enfance ; tout était expliqué : les saluts de l'homme à la boule depuis des années, la confiance de Hannah et comme une vague réminiscence d'une figure connue. Je me rappelais ce même homme marchant devant la procession à la fête de notre village, alors que j'étais tout enfant et qu'on passait huit mois à la campagne. Son père battait la caisse, le fils jouait du fifre. Ils portaient une cravate blanche, un habit bleu barbeau. Ils logeaient chez notre fermier et montraient aux filles à danser, le soir, au son du violon. Au printemps, ils venaient recrépir les matelas et nous en avions peur, ils avaient un corbeau qui parlait... Tous les recoins de ma mémoire se vidaient et se retournaient comme les poches du vieux juif; ce fut avec une joie d'enfant que je m'écriai :

« Simon Haas, parbleu! Un jour, vous m'avez fabriqué un cerf-volant. Attendez... Un soir, nous vous avons caché... Vous étiez chargé de paquets, de pains de sucre qui vous pendaient à la ceinture... On avait tué votre chien...

— Belleau... Un chien gris... J'avais les douaniers à dos. De peur, on s'était introduit par la muraille dans votre jardin, car nous faisions la contrebande du sucre et de la poudre... Et voilà comme on se retrouve après bien des années. Vous êtes devenu grand jeune homme, un docteur, à ce qu'on m'a dit.

Hosted by Google

— Docteur ès lettres, oui, monsieur Simon.

— Et votre ami, n'est-il pas le fils du riche M. Stephen, un Anglais, qui avait cette grande usine à Ougrée?

— En effet, mon ami est ingénieur.

— Ah! bien, bien... Et moi je songe à m'établir...

— Mademoiselle est charmante, » dis-je, comprenant enfin le mystère du bouquet.

Simon Haas hocha la tête.

« Elle leur fait gagner de l'argent... Roosenboom est un pingre, et sa femme crève d'ambition. La vanité, voilà ce qui perd les artistes...

— Vous êtes artiste aussi, monsieur Simon?

— Oui, un peu... le dimanche... Roosenboom est un imbécile; au lieu de payer des gagistes et d'avoir avec eux un administrateur qui connaît les affaires... »

Simon releva sa calotte par un geste éloquent, qui témoignait de ses capacités.

Je devinai que ce Haas aspirait au gouvernement olympico-acrobatique et qu'on le leurrait d'espérance en utilisant ses services. Sarah était le bouc ou la chèvre émissaire. Résignée cependant, elle écoutait sans trop d'enthousiasme les propos du galant.

Il me parla de ses rapports avec les Roosenboom. Ils étaient quelque peu parents et provenaient du même village. Mais Roosenboom avait quitté l'état de maquignon, qu'il exerçait jadis, pour aller en Hongrie en qualité de briquetier. Là, sur les bords du Kapos, comme on campait une nuit sous l'étoile de Vénus, il avait recueilli le sourire de Hannah Morosch, qui se rendait à la foire de Tmesvar. Elle dansait sur la corde héréditairement et n'avait d'autre dot que ses outils. Roosenboom avait acheté la femme avec la corde, le tout pour cent florins argent. Il avait épousé Hannah. Mais dans cette profession, la lune de miel est suivie de lunes rousses. Tantôt Hannah devenait ménagère sous les ordres de son mari, tantôt c'était la corde qui faisait bouillir la marmite. De guerre lasse, Roosenboom s'en était revenu au pays. Mais on se fait à la vie nomade; Hannah éprouvait le

Hosted by Google

mal du pays, puis le métier...: L'art c'est l'art! On était reparti pour la Turquie, on avait séjourné sans but déterminé tour à tour en Hongrie, aux Pyrénées, puis en Espagne, exerçant le métier de saltimbanques. Les deux cadettes étaient nées à Bayonne. Depuis deux ans, Roosenboom parcourait la Hollande, on y faisait d'excellentes affaires.

Quant à la famille de Simon, elle avait habité les villages frontières, près de Maestricht, d'où ils faisaient la contrebande sous le couvert de différents états. Lui ne pratiquait plus ce métier dangereux. Il parcourait les foires en qualité de colporteur, achetait en passant la porcelaine de Chine, échangeait les bijoux brisés contre la marchandise; il faisait des lanternes pour illumination et vendait du cirage en commission. Il avait à Maestricht, sa résidence, une boutique de cartonnages, qu'il fabriquait le soir pour s'occuper, raccommodait les parapluies, revendait de la corne et gardait les fourrures. Il était un peu maquignon, un peu vétérinaire, un peu courtier. Le dimanche, il était artiste et venait travailler à Liége pour se distraire.

De là cette désinvolture. La jonglerie était pour ses menus plaisirs.

Je n'ai jamais vu d'homme plus confiant dans l'avenir, plus calme, plus ostensiblement heureux de vivre. Comme j'avais perdu mes parents depuis peu, je prenais grand plaisir à réveiller ces souvenirs d'enfance. Cependant, le public montait à l'assaut et les musiciens trompettaient dans la tribune au-dessus de nos têtes.

La porte du cabanon s'ouvrit, les petites filles se ruèrent dans la loge ruisselantes de sueur. Elles venaient de danser sur les tréteaux et marchaient haletantes, une main sur le cœur, secouant par en bas leurs jupons, qu'elles rejetaient du bout du pied. Elles restèrent en caleçon court, de toile blanche, comme de petits garçons, pendant que Sarah séchait leurs cheveux et les habillait.

Mon ami Sève, — c'est le prénom abrégé de Stephen, qui se nommait Séverin, — mon ami Sève entra, suivi de Becca, l'adolescente au regard caressant, qui accourait dégrafant

Hosted by Google

son corsage. Dieu me pardonne! nous étions dans le vestiaire. Au bout de dix minutes, un flot de mousseline nous montait aux genoux.

La musique préluda.

« C'est à vous, Jacomina, » dit une voix de l'extérieur, et la même voix cria dans un français pointu : « Mademoiselle *Jécominé Rosembaume!* »

L'enfant fit un signe cabalistique, baisant une amulette qu'elle portait au cou. Sarah s'approcha d'elle et fit un autre signe, marmottant des mots étrangers dont elle ne savait pas le sens; c'était un talisman qu'elle avait acheté en Hongrie et qui consistait en ces mots :

Unkav amer avri andral o dschungalo.

Et l'enfant s'élança de la loge en prenant le pas sautillant qui est le salut des écuyères.

En même temps, Sarah se dépouillait de son corsage de velours, dont les lacets craquaient entre ses doigts, et, les bras nus, fort peu vêtue, se faufilait dans une sorte de clamyde, puis, indécise, elle regarda Simon.

« Bêtasse! Qu'est-ce que ça fait? M. Henri sait bien qu'on met du rouge, » fit Simon.

Elle avait la pudeur du rouge, Sarah. L'ingénieur Stephen prit la houpe et le vermillon et se mit à la saupoudrer, pendant que le docteur lui laçait les bottines. Comme elle devait figurer en Diane, mon ami démêla ses cheveux, qui retombèrent en nappe sous un casque doré, à la grande joie de Simon, qui s'écriait : « Ça, c'est plus beau, beaucoup plus beau. Ah! sapristi! vous êtes des connaisseurs. »

C'était une adorable scène, car elles y mettaient une gaieté, un naturel à faire rougir la pudeur au voile transparent de nos jeunes pensionnaires.

« Je vais donner un coup de main, vous permettez, messieurs, » dit Simon. Il ôta son habit, mit une veste bleue, se colla sur la joue une paire de favoris, se coiffa d'un chapeau de marin : « Vous n'avez pas un gant ou deux, monsieur Henri? »

Hosted by Google

Je lui prêtai mes gants, et il partit, en me disant d'écarter, pour le voir, le rideau du petit vasistas ; ce que je fis.

On enfonçait un pieu au milieu du manège et l'on y clouait un anneau. L'homme au français pointu, le paillasse, annonça :

« La représentation sera continuée et variée par l'exhibition du prince caraïbe, anthropophage, ramené de la Terre-Ferme par la *Hilletje* et présenté par un matelot du bord. »

Simon parut. Il marchait à reculons, tenant une longue fourche en bois, qui emboîtait le cou du sauvage. C'était un homme superbe, malgré toute sa férocité, ses muscles jaillissaient sous une peau luisante, il avait une toison laineuse et le corps tatoué. Par-devant, sur le pagne, pendait un long carquois, et sur son dos un bouclier de jonc, qu'il secouait, poussant des hurlements sinistres. On l'attacha au pieu par une longue chaîne qui passait par les bras et les jambes.

Simon ôta la fourche, salua le public.

On ne pouvait entendre ses paroles, mais on voyait pleuvoir une averse de cigares que le sauvage dévorait comme une chèvre, devenant tout à coup très gai. Quand il eut gambadé son soûl, on lui remit la fourche, et le prince caraïbe fut remplacé par Urielle, la fille cadette, qui devait danser sur la corde.

L'enfant venait de commencer lorsque ces mots : « La Chauve-souris ! la Chauve-souris ! » attirèrent notre attention vers l'écurie.

Dans la pénombre du couloir apparut un être bizarre, une fillette de dix à douze ans. On n'en pourrait mieux tracer le portrait qu'en la comparant à ces figures byzantines : un corps émacié, tout d'une venue, comme un fourreau avec des membres sans attaches. Elle tendait les deux mains et ses yeux tournoyaient, illuminant un visage diaphane, couleur de bistre, perdu dans une forêt de cheveux noirs qui formaient une énorme boule. On lui jetait des croûtes de pain et des trognons de pommes, qu'elle attrapait au vol avec une adresse de singe, poussant un hi ! hi ! hi ! cristallin comme un cri d'oiseau. On se sentait gêné à son aspect et l'on éprou-

Hosted by Google

vait cette angoisse que cause à certaines personnes la vue du noctambule. Elle tordait son petit corps et vous jetait comme un glas cette navrante supplique : « Donne... moi faim, jolis messieurs !... »

« Elle a toujours faim, nous dit le paillasse, on ne lui donne pas à manger là-bas, chez le voisin... Ah ! gare ! voici le maître... »

Un homme herculéen, vêtu d'un maillot sale, entrait, ayant l'air de chercher. Dès qu'il eut aperçu l'enfant, il la prit par la nuque, la souleva comme on soulève un lièvre et la bourra de coups de pied dans le ventre et les reins.

L'enfant poussait des cris terribles.

Glacé d'horreur, au premier instant, Stephen jeta par terre une pièce de cent sous, en disant :

« Cent sous pour qui m'empoigne ce brigand ! »

Pas un homme ne bougea; mais Urielle, qui rentrait de la piste après ses exercices, voyant la pièce, s'en saisit, courut au forcené.

Il l'envoya rouler par terre dans sa colère de brute, et si malheureusement, que la tête d'Urielle heurta l'angle d'une auge. L'hercule s'enfuit, voyant venir la mère. La grosse femme accourait, ses doigts crispés labourant ses cheveux. Elle empoigna l'enfant, l'étreignit dans ses bras avec une angoisse dont rien ne saurait rendre l'effet. C'étaient des cris qui sortaient des entrailles et s'étouffaient sous les baisers et les imprécations. Ses yeux jaillissaient de l'orbite, le visage se contorsionnait :

« Ma fille ! ma fille ! » Elle s'aperçut que l'enfant ne bougeait plus : « Qui m'a frappé ma fille? tonnerre de Dieu ! que je lui mange ses boyaux, à celui-là... »

Déposant la petite, elle s'empare d'une étrille. Ce n'était plus une femme, c'était une louve qui bondissait, hurlait, qui s'arrachait aux mains de ceux qui essayaient de la désarmer. Seul, le paillasse songeait à la victime et, tordant sur son front une éponge, il murmurait :

« M'ame Rosembaume, voyons, m'ame Rosembaume, y a rien, c'est quasiment la peur qui lui aura tourné z'au cœur. »

Hosted by Google

Urielle, en effet, reprenait ses sens, mais ne voilà-t-il pas qu'un autre cri vient compliquer cette situation :

« La police! »

Imaginez un seau d'eau chaude au milieu d'une fourmilière. Stephen, craignant d'être pris à témoin des fureurs maternelles, s'élance dans le dessous avec la bande effarouchée, saute dans un tonneau ; je me blottis derrière. On n'entend plus qu'un frôlement mystérieux. Nous nous trouvions dans une forêt de lattes et d'étançons. Comment cela tenait, je n'y comprenais rien. Les supports cédaient sous la main, les planches étaient disjointes, et l'on voyait par de larges crevasses les jarretières des spectatrices, ce qui était d'un effet merveilleux.

Au bout de quelque temps, la musique recommença.

Nous sortîmes de notre cachette et, doucement, le long des cloisons, nous marchions à tâtons, lorsqu'un bruit de voix attira notre attention vers une espèce de sellerie. En regardant entre les planches, j'aperçus Urielle qui pleurnichait et sa mère qui la rudoyait :

« Chipie! pour te bourrer de sucre... La pièce est à ta mère, et qu'on me fiche la paix! »

Il s'agissait de la pièce de cent sous. Sur une brouette était assis l'anthropophage, privé de chaîne et de toison, montrant une tête rosée avec des cheveux roux. La matrone avait encore ses yeux rouges et sa poitrine se soulevait avec une course menaçante. Le Caraïbe était en train de collationner des cigares qu'il tirait du carquois, posant les grands à côté des petits, séparant les foncés des pâles. Il en prit un, le flaira, coupa la pointe avec ses dents et, délicatement, l'introduisit entre les lèvres de Hannah Roosenboom :

« *Tinez, binamée, von' ela on bon...* »

Le Caraïbe parlait sa langue à lui, le pur wallon, et semblait être au mieux avec la directrice.

La porte s'ouvrit brutalement en trahissant les indiscrets qui regardaient par les fissures.

« Capons! c'est ainsi que vous nous lâchez! » s'écria Hannah, la terrible, en nous appréhendant, l'un par la

Hosted by Google

main, l'autre par le collet. Elle nous traîna dans la lumière, au milieu de la bande, qui reprenait ses exercices.

« Vous partez, chers bons jeunes messieurs; j'avais fait acheter du papier à mes frais..., et j'aurais deux lettres à écrire, dit le patron en exhibant un rouleau.

— Ils reviendront, ils reviendront, mais ces messieurs n'ont pas dîné, interrompit Simon, un peu gêné de l'insistance.

— Pardi! s'ils reviendront. Nous n'avons pas fini. D'abord, je les invite à ma noce d'argent, *teremtette!* Il y aura tralala ici, pas d'espectacle ce jour-là... Et vous embrasserez Hannah, mes amours. »

Elle fit un entrechat, empoigna le pauvre Stephen, qui n'eut que le temps d'éviter l'accolade.

Nous gagnâmes la porte.

« Chers bons jeunes messieurs, à demain, n'est-ce pas? Si vous ne m'aidez pas, je suis un homme ruiné, clapota le vieux juif.

— M'apporterez-vous un bouquet? demanda Becca.

— Pour moi, des oranges, dit Jacomina.

— Et à moi une poupée! cria Urielle. »

Le clown ouvrit la porte en murmurant tout bas :

« Dites donc, m'sieur, si vous aviez quasiment une paire de vieilles bottes... »

Nous sortîmes avec le jongleur.

« Je vous reverrai vendredi prochain, à la fête de mon cousin Braham; j'ai déjà mon cadeau pour le vieux dromadaire, » dit-il.

Et du panier il tira sa pipe en écume. C'était l'autre syllabe de la charade.

X. De Reul.

Hosted by Google

UN FORÇAT HÉROIQUE

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE LA TOLÉRANCE

Nommer le XVIII^e^ siècle, c'est éveiller aussitôt dans l'esprit l'idée d'émancipation philosophique. Les hommes de cette époque eurent leurs torts : ils firent trop souvent dégénérer la liberté en licence, et la réaction contre le dogme en immoralité ; mais aucun ami sincère de la liberté ne saurait pousser l'ingratitude jusqu'à oublier ou méconnaître leurs luttes généreuses contre l'oppression des consciences, ni les immenses services qu'ils rendirent à la cause de la tolérance. Dans cette question, ils se montrèrent les vrais représentants de la justice et de l'humanité : c'est un honneur qu'on ne leur ravira jamais.

En s'attaquant à l'intolérance, les encyclopédistes et leurs partisans ne s'escrimaient pas contre un fantôme du passé : les lois persécutrices subsistaient, et la partie fanatique du clergé se chargeait de les faire appliquer. En plein siècle des lumières, dans le pays même qui était le berceau du mouvement philosophique, des pasteurs réformés continuaient à monter sur l'échafaud, des enfants à être enlevés à leurs parents, des femmes à être jetées en prison, des forçats à ramer sur les galères pour le simple crime de religion. Il fallut la condamnation scandaleuse des Calas et des Sirven ; il fallut surtout la grande voix de Voltaire, prenant la défense

Hosted by Google

de ces malheureuses victimes, et faisant passer sur leurs bourreaux leur flétrissure imméritée, pour que l'opinion publique réclamât avec force l'abandon d'ordonnances barbares, si contraires à l'esprit du temps. Elles tombèrent de plus en plus en désuétude, jusqu'au moment où l'édit de tolérance de 1787 — il est juste vieux d'un siècle — les abrogea en accordant une existence légale aux protestants; la Constituante, enfin, acheva cette œuvre par la proclamation de la liberté religieuse.

Je voudrais raconter ici un fait remarquable qui frappa vivement les esprits au siècle dernier et accéléra le progrès des sentiments de tolérance. L'histoire du forçat Jean Fabre est moins connue que celle du martyr Calas : on trouvera, je crois, qu'elle vaut la peine d'être rappelée; elle a un caractère d'héroïsme moral qui laisse une impression des plus bienfaisantes, en dépit des scènes de tristesse au milieu desquelles elle nous conduit.

I

Jean Fabre [1] était un jeune Nîmois d'une intelligence plus que moyenne, mais sans prétentions. Son père, honnête drapier, lui voyant d'heureuses aptitudes, le destina au barreau. Dans l'excès de son zèle pour le travail, le jeune homme s'attira une cruelle maladie des yeux qui le força pendant deux ans de garder la chambre et de porter un bandeau. Il en conserva une faiblesse de la vue qui le contraignit de renoncer pour toujours aux études et de se consacrer, non sans regrets, au commerce. Entré comme employé dans un magasin de soieries, il y réussit si bien que son patron, voulant se retirer, lui remit les affaires. Fabre n'avait que dix-neuf ans.

Les traits dominants de son caractère étaient une grande

[1] Voir *Les forçats pour la foi*, par M. ATHANASE COQUEREL fils. Dans l'appendice de cet ouvrage, M. Coquerel a publié pour la première fois une lettre de Jean Fabre et son autobiographie. Nous puisons dans ce livre les éléments et quelquefois les termes mêmes de notre récit.

Hosted by Google

délicatesse de conscience — nous en aurons un exemple plus tard — et un cœur très affectueux. Une tendresse toute particulière l'unissait à son père, dont tous les désirs faisaient loi pour lui. Son père lui demanda de s'associer son frère aîné, jeune homme dissipé, qui s'était engagé deux fois, et qui, racheté la première fois et réformé la seconde, était revenu à la maison en promettant un changement de conduite qu'il fit paraître et soutint pendant quelque temps. Jean se rendit au vœu de son père; malheureusement, son frère ne persévéra point dans son amendement, et son incurie mit le désordre dans leurs affaires communes. Une occasion d'échapper à cette situation décourageante et de se créer un meilleur sort s'offrit à Jean : son attachement à son père la lui fit abandonner. Une de ses sœurs était mariée dans les îles Baléares. Pendant un voyage qu'il fit à Mahon pour voir sa sœur et son beau-père, un négociant suisse lui offrit un établissement avantageux. Mais son père ne put se décider à se séparer de lui; « Me quitter, disait-il, ce serait me porter le coup de la mort, » et il proposa d'envoyer à Minorque son fils aîné, dont il était embarrassé. Jean, touché de l'affection de son père, sacrifia ses espérances pour rester auprès de lui. Il fit partir son frère à sa place, et il note avec satisfaction dans son autobiographie que ce frère changea de conduite par suite du mariage qu'il contracta à Mahon. Pour lui, il demeura aux prises avec les difficultés. Un moment il crut tout perdu : il faisait des affaires très importantes avec certaines maisons de Lisbonne, quand survint, en 1755, le terrible tremblement de terre qui détruisit la ville. Pendant un mois et demi, il resta sans nouvelles de ses commettants; son désespoir fut d'autant plus profond, qu'il se regardait comme l'auteur de la ruine de son vieux père, qui lui avait confié son avoir. On peut comprendre sa joie quand il apprit enfin que le désastre qu'il avait tenu pour certain serait évité et que l'arrivée d'un vaisseau, venant du Brésil, avait mis ses débiteurs en état de remplir leurs obligations.

De meilleurs jours semblaient enfin se préparer; Fabre allait épouser sa cousine, à laquelle l'unissait une vieille affec-

Hosted by Google

tion, un amour d'enfance, quand son dévouement filial et le sacrifice volontaire qu'il lui inspira le précipitèrent dans un abîme de douleurs.

L'église réformée de Nîmes célébrait son culte au Désert, comme on disait alors. Le lieu de ses réunions était un site sauvage, une gorge étroite, resserrée entre de hauts rochers. Le 1er janvier 1756, l'assemblée était à peine formée, qu'elle fut surprise par un gros détachement de troupes. A l'approche des soldats, on donna l'alarme, on s'enfuit de tous côtés. Jean Fabre et ses jeunes amis eurent bientôt fait de gravir les hauteurs et de se mettre en sûreté. Mais aussitôt le premier émoi passé, Fabre pense à son père, à qui son âge et ses infirmités de soixante-dix-huit ans avaient dû rendre l'évasion à peu près impossible. Il redescend à la hâte, apprend que son père et un autre ont été pris et qu'on les emmène : le délit de participation à une assemblée religieuse interdite entraînait la peine des galères. Fabre poursuit le détachement, l'atteint, traverse les rangs des soldats, se précipite sur son père en criant : « C'est mon père, je viens le dégager et prendre sa place; qu'on le laisse aller. » Les soldats, d'abord interdits, se serrent ensuite autour de leur captif. Fabre crie de nouveau : « Je prends sa place, » et, saisissant son père à bras-le-corps, le pousse hors de la troupe. Mais le père proteste : « Mon fils, je suis à la fin de ma course, et toi à la fleur de ton âge et de ta jeunesse; retire-toi, laisse-moi suivre ma destinée. — Non, répond le fils, vous, retirez-vous au nom de Dieu. » Puis il cherche à gagner à sa cause un sergent, qui consent à l'aider, bien qu'avec répugnance, s'intéressant davantage à la jeunesse du fils qu'à la vieillesse du père; ce sergent tient les soldats en respect. Le père, défaillant, s'était assis à terre. Le fils profite de sa faiblesse pour courir à l'officier qui commandait en chef et qui surveillait un groupe de protestants armés de pierres et à l'attitude menaçante : « Allons, monsieur, lui dit-il, marchons; ne craignez rien, ôtons-nous de ce lieu. » Il prend la tête, forçant les soldats à le suivre, et criant à ses coreligionnaires de ne point songer à le délivrer, de cesser une résistance inutile.

Hosted by Google

Le sacrifice était consommé. Le fils parti, des amis relevèrent le vieux père et l'emmenèrent.

De pareils dévouements n'étaient pas sans exemple parmi les protestants. Peu de mois auparavant, près de Clairac, un jeune homme s'était offert pour remplacer son vieux père entre les mains des dragons, mais en vain; il insista trop longtemps, et un soldat, impatienté de ses instances, le tua d'un coup de fusil à bout portant. Quelques années plus tard, le 8 mars 1767, une assemblée qui se tenait dans une grotte près d'Orange fut surprise : un négociant, se jetant au-devant des cavaliers, se livra à la place de ses frères. On tint compte de son sacrifice; on se contenta de l'arrêter avec trois autres; et après quelques semaines de captivité, on les relâcha tous quatre sans jugement.

Jean Fabre, lui, n'eut le bonheur ni de mourir, ni d'être relâché; il fut condamné aux galères. Le duc de Mirepoix, gouverneur du Languedoc, lui fit offrir sa liberté, et celle de Turges, arrêté en même temps que lui, à condition que le pasteur Paul Rabaut, chef vénéré des protestants de France, consentît à abandonner ses ouailles et à aller s'établir en pays étranger. La condition parut inacceptable, et à Fabre et à Rabaut, et la grâce fut résolument refusée.

Lorsque Fabre, arrivé à Toulon, fut conduit sur la galère, lorsqu'il lui fallut entrer dans ce fatal vaisseau, qu'il se vit dépouillé de ses vêtements pour revêtir l'uniforme ignominieux des forçats, enchaîné à l'un d'eux et jeté sur le même banc, sa fermeté, qui ne s'était point démentie jusque-là, fléchit un instant; le cœur lui manqua et il tomba évanoui. Quand il revint à lui, on acheva sa toilette de condamné en lui coupant les cheveux, puis, pour lui rendre des forces, on lui apporta dans une écuelle de bois quelques fèves cuites à l'eau et un pain noir. Il ne put y toucher.

Des amis, des protecteurs, émus de sa noble infortune, apportèrent quelque soulagement à ses maux, en lui procurant une meilleure nourriture et en obtenant qu'on eût pour lui des égards. Son esclavage devait durer six ans : le ministre secrétaire d'État, le comte de Saint-Florentin, impla-

Hosted by Google

cable ennemi des protestants par tradition de famille et par dureté d'âme, repoussa les sollicitations en sa faveur et mit, aussi longtemps qu'il le put, obstacle à sa libération.

Le souci de sa malheureuse position n'empêchait pas le pauvre Fabre de se créer un tourment d'un autre genre : chose qu'on comprendra avec peine, il était en proie à un remords, lui qui n'aurait dû, semble-t-il, connaître autre chose que l'applaudissement de sa conscience. Dans son interrogatoire, il avait menti devant ses juges : pour qu'on ne lui demandât pas les noms des personnes de sa connaissance qui se trouvaient à l'assemblée, il avait nié d'y avoir assisté ; il avait prétendu qu'au moment où il s'était jeté au milieu des soldats, il venait non de l'assemblée, mais de la ville. Pour ne point compromettre ses coreligionnaires, il avait également nié, contrairement à la vérité, qu'on eût jeté des pierres aux soldats. Ces mensonges lui pesaient, surtout celui par lequel il avait nié sa présence au culte : c'était se donner l'air, pensait-il, de renier sa religion, chose que les réformés avaient en horreur. Aussi, de son banc de galérien, écrivait-il au pasteur Paul Rabaut pour lui confesser *l'énormité de sa détestable conduite*. Il n'est pas besoin d'insister sur l'exagération de ce langage ; on n'en est pas moins touché de voir cette conscience trop scrupuleuse, au lieu de s'admirer, se faire encore des reproches.

La pureté des sentiments de Fabre et leur élévation désintéressée devaient être soumises à une dernière épreuve. Sa fiancée, son amie d'enfance, fut demandée en mariage par un parent plus heureux et plus riche. Le père de cette jeune personne étant frappé de paralysie, toute sa famille la pressa fort de consentir à ce mariage et de renoncer à Fabre, dont on n'espérait plus la délivrance. Avant de se décider, elle voulut consulter Fabre lui-même, et écrivit au malheureux condamné une lettre qui dut lui déchirer le cœur. Il consulta, dit-il, scrupuleusement sa conscience ; puis répondit à sa cousine que le conseil qu'on lui donnait était fort sage, qu'elle ferait bien de le suivre, au lieu de passer sa vie dans une vaine attente, et qu'il formait lui-même bien des vœux

Hosted by Google

pour son bonheur. Elle se rendit à cet avis si généreux, et signa une promesse de mariage avec son nouveau prétendant. Mais elle ne put se résoudre à la tenir; son premier amour se réveilla dans son cœur, et elle se fit rendre sa parole, protestant qu'elle préférait rester toute sa vie fille et seule, plutôt que de ne pas attendre la fin des maux de son ami.

Le terme de la captivité de Fabre n'était plus éloigné. Sachant qu'il n'avait rien à attendre du ministre Saint-Florentin, il tenta de faire parvenir sa requête au duc de Choiseul, ministre de la marine et de la guerre. Deux négociants établis à Francfort, les frères Johannot, ancêtres des peintres Alfred et Tony Johannot, étaient venus le voir dans sa captivité à Toulon et lui avaient témoigné le plus vif intérêt. Il leur écrivit à leur retour, leur demandant de tâcher de faire passer sa supplique par les mains d'officiers français qui se trouvaient alors dans leur ville. L'expédient réussit, et le 21 mai 1762, Choiseul envoya l'ordre de relâcher le prisonnier. Saint-Florentin se montra fort piqué de cette intervention, et se vengea en refusant de faire prononcer la réhabilitation de Fabre.

L'opinion publique fut plus juste : Fabre se vit entouré du respect de ses concitoyens. De hauts personnages, comme le duc et la duchesse de Fitzjames, s'intéressèrent à lui; une circonstance que nous allons raconter lui valut encore la protection de la duchesse de Grammont, sœur du ministre Choiseul, du prince de Beauvau, gouverneur du Languedoc, de la duchesse de Villeroy. Saint-Florentin fut obligé de céder à de si puissantes influences, et la réhabilitation fut accordée, mais seulement cinq ou six ans après la mise en liberté de Fabre. Cependant, celui-ci, qui n'aspirait qu'au repos, s'était établi paisiblement dans la petite ville de Ganges, et dès qu'il se fut créé un gagne-pain par la fabrication de bas de soie, il avait épousé celle qu'il aimait depuis l'âge de quatorze ans et qui lui était demeurée fidèle dans sa mauvaise fortune. Ajoutons qu'il avait été libéré juste à temps pour fermer les yeux de son père.

Hosted by Google

II

Un jour, c'était en 1767, Fabre, à sa grande surprise, reçoit par le courrier un gros paquet avec le contre-seing du duc de Choiseul; il l'ouvre et y trouve un drame en vers qui racontait sa propre histoire. C'était la pièce intitulée : *L'honnête criminel*, par Fenouillot de Falbaire. L'idée en était due à Marmontel; dans sa *Poétique française*, il avait soutenu qu'on pouvait rajeunir la tragédie déchue en représentant des événements modernes et en mettant sur la scène des héros bourgeois; comme exemple d'un sujet de ce genre, il avait cité l'histoire de ce protestant qui s'était fait envoyer aux galères à la place de son père.

Fenouillot, écrivain médiocre et bien oublié maintenant, s'empara de cette idée. Il réunit les documents de l'affaire : ces vingt et une pièces existent encore à Paris, à la Bibliothèque nationale. Le drame qu'il en tira est faible, ce qui ne l'empêcha pas de jouir d'une grande vogue comme protestation contre l'intolérance. La pièce fut jouée avec éclat sur un théâtre de salon, chez la duchesse de Villeroy. M^lle^ Clairon y tenait le principal rôle de femme. Saint-Florentin, toujours acharné contre Fabre, défendit la représentation à Paris, avec le résultat ordinaire de ces défenses, qui est de porter au comble la popularité de l'auteur et de son ouvrage. Voltaire loua la tragédie nouvelle et écrivit à l'auteur qu'il allait la faire représenter à Ferney; la reine Marie-Antoinette la fit jouer en sa présence; en 1790, elle parut sur les théâtres de Paris et eut un succès momentané. Elle fut traduite enfin en allemand, en italien, en hollandais.

Mais revenons au moment de sa première apparition. Fenouillot de Falbaire croyait que le héros de son drame n'était plus; c'était la mort du père qui avait donné lieu à ce bruit. Dès qu'on découvrit que l'*honnête criminel* vivait encore, on lui envoya la pièce; il répondit par une lettre de remercîments à l'auteur, et depuis lors cette lettre modeste figura en tête des diverses éditions du drame : « Quant à l'ac-

Hosted by Google

tion généreuse que vous exaltez avec tant de force, écrivait Fabre, je l'ai toujours regardée comme fort ordinaire, et telle que tout fils à ma place aurait faite pour son père. »

Les protecteurs de Fabre voulurent faire tourner à son profit l'enthousiasme général. Comme, suivant l'usage, les biens du forçat avaient été confisqués lors de sa condamnation, on songea à organiser une souscription de cent mille livres pour le dédommager largement de sa perte. Mais M. de Saint-Florentin veillait : il s'y opposa formellement, alléguant d'abord que l'héroïsme de Fabre n'était pas prouvé; puis, forcé par une enquête d'abandonner ce terrain, il se rabattit sur cette singulière raison que cette souscription serait d'un mauvais exemple : si on les récompensait et honorait ainsi, les protestants feraient paraître de l'héroïsme à chaque instant; il ne voulait pas de cette prime offerte à l'héroïsme. Le projet de souscription fut enseveli. Les amis de Fabre s'adressèrent alors au duc de Choiseul, qui témoigna le désir de voir ce protestant célèbre. On le manda donc à Paris; mais, par une vraie fatalité, le surlendemain de son arrivée à Paris, le jour même où il devait être présenté au ministre, Choiseul tombait du pouvoir sous les intrigues de la Dubarry. Après huit mois passés à Paris en démarches inutiles, Fabre revint à Ganges, appauvri encore par ce dispendieux voyage. Il ne s'occupa plus que de sa petite fabrique. A la mort de sa femme, en 1795, il alla rejoindre son fils, établi à Cette, et deux ans après, à l'âge de soixante-dix ans, il s'éteignit, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, consolé par ces affections de la famille dont il avait été le martyr et le héros.

III

J'ai parlé de l'influence du drame de Fenouillot; je n'ai rien dit de son contenu. Il serait intéressant de comparer la pièce à l'histoire réelle et de noter jusqu'à quel point l'auteur a réussi dans sa tentative pour transporter sur la scène ce trait d'amour filial.

En s'accommodant au théâtre, le fait historique a subi de

Hosted by Google

nombreuses modifications. André le forçat devient fils de Lisimon, ministre protestant, changement malheureux, car un pasteur arrêté dans l'exercice de ses fonctions eût été condamné à la potence; les galères étaient réservées aux simples fidèles. Cécile, la fiancée, est catholique ; elle doit tout à Lisimon, qui, malgré la différence de religion, a sauvé de la misère ses parents ruinés, et a fini par recueillir toute la famille dans sa maison, de sorte que Cécile et André ont été élevés ensemble comme frère et sœur, à la réserve toutefois de la croyance religieuse, chacun gardant la sienne.

> L'amitié, qui d'abord unissait leur enfance,
> S'accrut avec les ans et fit place à l'amour.

Le jour de leur mariage est fixé, quand la mère de Cécile tombe malade et meurt, après avoir exigé sur son lit de mort l'abandon d'une alliance qui expose la foi de Cécile à de trop redoutables dangers. Les deux familles se séparent; Lisimon, sa femme et son fils quittent le pays. Cécile, pour complaire à son vieux père, épouse M. d'Orfeuil; redevenue libre par la mort de son père et de son mari, elle veut retrouver la famille de Lisimon, dont elle a perdu la trace : ses recherches demeurent infructueuses. Voilà l'exposition telle que Cécile la fait elle-même à son amie.

Comme la scène se déroule à Toulon, on devine que Cécile va retrouver André parmi les forçats et en costume de galérien. En effet, comme elle se promène sur le port avec son amie, qui, dotée par elle, va épouser le commandant des galères, un forçat, qui a appris que ces dames étrangères viennent de son pays, s'approche respectueusement pour les supplier de faire tenir à ses parents un peu d'argent qu'il a amassé par son pénible labeur. Cécile, en l'écoutant, en le regardant, croit reconnaître cette voix, ces traits : elle prononce le nom de Lisimon. « C'est mon père! » s'écrie André, et Cécile tombe évanouie.

Quand elle reprend ses esprits, elle questionne André :

« Lui forçat! comment est-ce possible? Quel crime a-t-il pu commettre? » Il refuse de répondre, de s'expliquer. S'il révèle

Hosted by Google

la substitution, il craint qu'on ne recherche son père. Il s'est promis de garder le secret :

C'est un secret terrible,
Un secret que m'impose un devoir inflexible.
Il ne m'appartient pas, et vous le trahiriez.

On essaye tout pour le déterminer à parler. Le fiancé de Cécile, se sacrifiant avec noblesse, révèle à André qu'elle est libre et riche, qu'elle l'aime toujours. Le malheureux est près de succomber, il va se trahir...

Grand Dieu! qu'allais-je dire? O mon père, mon père!

Et il se renferme de nouveau dans le silence.

Il faut pourtant un dénoûment. C'est Lisimon qui se charge de le fournir; il n'a accepté l'échange, il n'a laissé prendre ses fers à son fils que parce que sa femme était mourante :

Je souffris en pleurant cet échange inouï ;
Je cédai, dans l'espoir que peut-être à la vie
Je pourrais rappeler une épouse chérie.
Ma présence, en effet, mon amour, mes secours,
L'empêchèrent alors de terminer ses jours.

Le trépas ne lui a pas fait longtemps grâce; elle vient de mourir en appelant son fils.

Mais dès qu'elle a fini sa pénible carrière,
Privé du nom d'époux, je ne suis plus que père.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai satisfait à tout ce que je doi.

Alors une lutte s'engage entre le père et le fils :
« Monsieur », dit Lisimon au commandant des galères,

Monsieur, ayez pitié de mon affliction ;
Entendez les sanglots d'un vieillard déplorable ;
Regardez ces cheveux blanchis dans les douleurs,
Ce front ridé, flétri ; voyez couler mes pleurs,
Et ne les voyez pas d'un œil impitoyable !
Ah! rendez-moi mes fers !

ANDRÉ.

Monsieur, je vous l'ai dit,
C'est l'amour paternel, hélas ! qui le conduit,

Hosted by Google

Qui le porte à venir, pour un enfant qu'il aime,
S'offrir à l'infortune et s'accuser soi-même;
Mais ces fers sont à moi, le fardeau m'en est doux.
Et vous, de grâce encor, mon père, éloignez-vous.

Le commandant interrompt le débat en annonçant à tous deux qu'il vient d'obtenir leur délivrance. M. d'Olban, le fiancé qui s'est sacrifié, met la main de Cécile dans celle d'André, et Lisimon bénit ses enfants.

On aura aperçu, par cette analyse et par nos quelques citations, que l'exécution n'a pas répondu aux bonnes intentions de l'auteur. La trame est artificielle, les situations sont souvent forcées; la versification est faible et prosaïque; une sentimentalité déclamatoire remplace le sentiment, qui est toujours d'autant plus simple qu'il est plus vrai et plus profond. On n'éprouve pas, à la lecture, cette impression de sérénité dans la force que donne l'émotion naturelle, même quand elle s'élève jusqu'à l'héroïsme. Ne retrouve-t-on pas plutôt ce calme qui caractérise le naturel, cet accent de vérité dans ces quelques mots, dénués d'apprêt, par lesquels Jean Fabre terminait le récit de ses malheurs, qu'il rédigea, en 1787, à la demande de plusieurs amis : « Il me reste jusqu'à ce jour la consolation d'une conscience pure et sans reproches, une probité reconnue et la qualité d'honnête homme dont je jouis paisiblement. »

J. Hocart.

Hosted by Google

PAR-DESSUS LA HAIE[1]

Il en revenait ainsi à l'Italie. Sa lyre était montée au mode idyllique. Il en pinça. Déjà il entrevoyait le ciel bleu tant vanté de la patrie du Dante; des légions d'ouvriers creusant, forant, charriant la terre, mille obstacles vaincus; des navires sillonnaient des eaux spacieuses là où naguère se trouvaient la plaine et la montagne.

Il en était là de ses visions, quand au delà de la haie il se passa quelque chose. On frappait doucement et avec rythme. Puis un froissement d'étoffe soyeuse et une voix qui comptait : une, deux, trois... Tout à coup, la voix jeta un cri chagrin : Ah! mon Dieu! et il parut à Costeret qu'un objet léger venait de tomber près de lui.

Le soleil baissait à l'horizon. Sous les arbres, presque plus de clarté. Il y eut dans la haie un mouvement, un travail, comme si l'on avait voulu s'y frayer un passage. Après de vains efforts, la même voix douce de tout à l'heure appela.

Costeret vit alors dans un encadrement de troëne, juste assez large, une figure fine et belle, qu'il connaissait déjà, et qui avait un air mutin et suppliant.

« Monsieur, voyez donc, disait la voix avec des inflexions caressantes, mon volant doit être là, quelque part... »

Prestement et galamment, ce dont il se serait cru inca-

[1] Voir la livraison du 15 septembre.

Hosted by Google

pable, Costeret se mit à explorer le sol autour de lui, trouva le bienheureux volant et le porta à la belle solliciteuse.

« Merci, » dit-elle, en passant la main par le même trou où elle avait d'abord présenté la figure, et cette main toucha la main du jeune ingénieur, qui, à ce contact, eut un frisson de bien-être.

Mais le bras avait disparu comme avait disparu le visage ; la voix s'était tue et Costeret n'entendit plus, pendant quelques secondes, qu'une envolée de jupes à travers le parc.

* * *

Un matin, accoudé au mur d'appui de la terrasse, Costeret, à sa grande surprise, vit, arrêté devant la maison de de Griller, un équipage élégant. Il le jugea tel à distance. Un valet de pied attendait immobile, à côté de la portière, les mains croisées devant lui, dans cette attitude des gens pour qui ne rien faire est une habitude et une occupation. Sur le siège trônait un cocher carré d'épaules.

La route était déserte partout ailleurs. Une pluie douce avait tombé la nuit, et quand, le jour venu, les nuaget s'étaient dissipés, le soleil, aidé dans sa tâche par un bon petit vent d'ouest, avait bu l'eau et séché la terre. Les pavés blanchissaient au milieu des dernières flaques humides. Personne aux portes, personne en vue, hormis la voiture, ses chevaux, son valet et son cocher.

La présence de cette voiture était chose incompréhensible. Elle intriguait notre ingénieur, qui ne parvenait pas à s'expliquer comment le colonel reçût à telle heure une visite importante. On ne lui connaissait aucune relation suivie, au moins dans le monde en possession d'un équipage : il était évident que le véhicule avait conduit et allait reconduire tout à l'heure une personne de distinction. Nouveau mystère à porter au compte de cet homme déjà si difficile à comprendre et à expliquer.

Costeret, si peu disposé qu'il fût à se creuser la cervelle pour de pareils faits, cherchait néanmoins à remonter aux

Hosted by Google

causes, quand, au témoignage de ses yeux, quelqu'un entra vivement dans la voiture, le marchepied se releva, la portière fut fermée, le valet de pied se hissa sur le siège à côté du puissant cocher, les chevaux tournèrent bride et tout l'équipage, fièrement emporté, accourut.

Un éclair que le passage. Costeret eut à peine le temps de constater que l'attelage était de prix, que les gens avaient bon air. Les stores de la voiture étaient baissés, mais notre ingénieur aurait juré qu'une main avait légèrement écarté l'étoffe tendue et qu'un œil curieux s'était dirigé vers lui.

La journée s'écoula. Il n'y pensa plus guère; le travail l'avait absorbé. Mais à la nuit tombante, il entendit sur le pavé le bruit sec de roues et le pas cadencé de chevaux courant à fond de train, un vrai coup de vent; puis la voiture s'arrêta là d'où elle était partie le matin...

C'était l'heure propice aux conjectures. Costeret constata que de toute la journée son voisin de la maison carrée n'avait paru. D'habitude, il se trouvait presque toujours sur ses talons; il n'y avait donc rien de hasardé à conclure que la personne emmenée le matin et ramenée le soir par la voiture à la livrée, c'était de Griller.

Ce diable d'homme venait d'ajouter une étrangeté à ses étrangetés. Pourquoi ce nouveau mystère? Lui qui parvenait à tout deviner chez les autres, resterait-il éternellement impénétrable? Costeret pensa qu'il avait vainement, lui, fermé son cœur et son esprit, que de Griller était parvenu à y pénétrer.

Il n'admettait pas de pouvoir magnétique ou hypnotique; encore moins surnaturel. C'était débarrasser la question de son aspect occulte. Certes, le colonel était intelligent et habile; à force d'observation et de patience, il arrivait à certaines déductions; une sorte de calcul de probabilités, voilà tout.

Mais comment parvenait-il à saisir l'insaisissable? Costeret avait, à l'apparition de la forme blanche, couchée près d'une vasque de marbre, éprouvé une sensation toute nouvelle pour lui : il s'était senti enveloppé d'une volupté indicible; tou-

Hosted by Google

jours froid, rétif, défiant, il avait été trempé de tendresse... Et ce sentiment avait persisté. Il avait bien par moments cherché à y résister, mais il y était revenu avec une sorte de joie d'enfant. Cette lutte, personne autre que lui n'en avait été témoin; elle s'était passée dans son for intérieur. Jamais, tant il avait horreur des bizarreries de nôtre organisme moral, il n'en avait soufflé mot à de Griller, non plus qu'à quiconque. La chose datait de cinq ou six jours à peine, et lorsqu'ils étaient allés ensemble à la maison carrée, l'homme indiscret semblait tout connaître!

Était-il caché quelque part? Quelqu'un lui en avait-il raconté toutes les péripéties? Impossible. Costeret était seul, bien seul. Puis le fait matériel ne disait rien; c'est l'effet intime qu'il aurait fallu saisir.

Cet effet, il l'éprouvait encore au moment même où il se le rappelait. Il s'était accentué ce soir où, en compagnie du jeune homme, nous avons gravi le chemin sablonneux côtoyant la haie touffue et que maintes fois il s'était surpris à reprendre depuis. Il avait évoqué dans le parc l'image chère et ses évocations n'étaient pas toujours restées vaines. Il avait appris à quelle heure de la journée il fallait se promener par là pour ne pas faire une promenade inutile. On semblait même ne pas être indifférente à ce retour assidu. On l'attendait : une fois que Costeret était en retard, deux yeux curieux et impatients regardaient par-dessus la haie pour le voir venir.

Et le même effet, plus prononcé chaque fois, plus profond, avait amolli son être, adouci son humeur. Il avait fini par le comprendre, puis par y céder. Il n'avait connu jusque-là de l'amour que les emportements passionnés et ardents. Il en ignorait les caresses fines et délicates qui en font la douceur, et l'excusent et l'expliquent.

C'était une initiation tardive à des besoins nouveaux. Pour la première fois, il allait cueillir les rameaux printaniers. Il lui semblait étreindre des brassées de fleurs, en humer les senteurs capiteuses et marcher dans des champs toujours verts, la tête haute, des baisers aux lèvres, la joie au cœur. Il

Hosted by Google

avait de subits enivrements et des sursauts. Pour un rien, il eût éclaté de rire et trouvé bonnes et belles la vie et la nature. Lui qui n'avait de goût pour rien, prenait goût à tout.

Quand on court annoncer une naissance, on s'habille de vêtements clairs, on a le visage épanoui. Transfiguré, il entra chez sa sœur, rayonnant, vêtu de blanc à l'intérieur, dans son être intime, et venant annoncer la naissance d'une chose inconnue jusque-là pour lui, de la jeunesse. Sonnez, cloches, à toute volée. Noël! l'époque nécessaire est venue! Les vingt ans qu'il avait laissés passer sans y prendre garde, il les tenait, avec leurs franches et naïves expansions, leurs délires enfantins.

Mlle Costeret, qui ne pouvait comprendre ces délires, s'en effraya. Il aurait voulu tout lui expliquer, mais il ne trouvait point de paroles pour rendre ce qu'il avait à dire. Débordant, il se borna à embrasser la vieille fille effarée, à l'embrasser avec frénésie. Il prodigua des caresses aux divers animaux de la ménagerie domestique, lui qui les rebutait sans cesse. Dieu nous pardonne! l'homme grave chantonna comme un homme ordinaire, ayant de la gaieté à profusion.

La brave et grande enfant qu'il était venu surprendre s'effraya. Elle se rappela tout alarmée cette conversation avec son frère lorsqu'il avait voulu être renseigné sur l'état mental de ses aïeux. Hélas! c'était lui qui allait ouvrir la lignée redoutée!

Elle songea à demander aide et secours contre ce malheur. Mais à qui? Pour la première fois, elle se rendit compte de l'isolement dans lequel elle vivait. Personne qui pût recevoir sa plainte, personne pour lui tendre la main. Elle s'agita, poussa des cris, laissa croire que c'était elle et non son frère dont la cervelle était atteinte, puis finalement se calma, geignant encore, inquiète, nerveuse, mais décidée à attendre les événements.

Cependant, Costeret, en quittant sa sœur, avait pris à travers le jardin, était descendu par la clôture de bois, vers la prairie; à la porte, comme une fois déjà, il avait rencontré

Hosted by Google

Malvaison, raide, compassé, onctueux, préoccupé, détaché des choses de la terre. Il remontait à sa demeure après ses occupations à la ville, tandis que Costeret, transformé, marchait à larges et franches enjambées, les yeux bien ouverts, regardant droit devant lui. Des saluts s'échangèrent, une vraie salve éclatante et cordiale d'une part, un marmottement avare de l'autre. Chose curieuse, et dont il se serait cru incapable, Costeret, au passage, apostropha *in petto* son voisin d'un vigoureux : *Poseur!*

* * *

D'humeur moins bilieuse, Costeret travaillait avec plaisir et courage. Le problème difficile qu'on lui avait soumis l'excitait, il y revenait avec attrait, après quelques méditations qui faisaient voyager son esprit par-dessus des clôtures. Puis ses rêves de gloire affectaient un caractère moins personnel, il y associait je ne sais quelle tête blonde au sourire plein de charme. Non qu'il ne revînt par moments à ses raisonnements de naguère, mais il s'était dit, mettant ainsi à néant toutes ses théories passées : « Mieux vaudrait rester maître de moi-même et repousser comme indigne de m'occuper des idées vagues sans sanction; mais si ces idées ne m'empêchent pas de marcher vers mon but, si elles peuvent m'y mener, au contraire; si tout en me laissant la liberté, elles rendent ma route plus lumineuse et plus riante, si je m'en trouve bien, pourquoi les repousser? Laissons faire. L'homme est un grand enfant; il lui faut quelque chanson qui le calme et le berce : *Do, do!*

Son intelligence était plus nette. Elle n'était plus embroussaillée de partis pris, dont il se croyait le maître et qui le retenaient prisonnier : il y avait dans la direction qu'elle prenait moins de soucis terre à terre qui engluent. Son vol plus dégagé était plus haut. Mais cela durerait-il?

C'était avec un sentiment d'inquiétude qu'il s'adressait cette question, tant il se rendait compte de la différence des deux états d'âme par lesquels il avait passé.

Hosted by Google

Depuis quelque temps, de Griller avait fait de fréquentes absences, sans jamais les annoncer ou les motiver. Costeret était à la fois désireux et craignait de le voir. Il avait besoin de témoins de son bonheur. La générosité qui s'était substituée à la sécheresse de ses sentiments, le poussait à rencontrer son voisin. Il se voyait sous un jour meilleur; il voulait se montrer ainsi.

Son impatience, si tant est qu'il en eût, fut servie le surlendemain. De sa terrasse, Costeret aperçut l'homme qui s'approchait de son pas calculé et calme et qui lui envoyait de loin des signes d'appel.

Notre ingénieur s'empressa de descendre et d'aller à sa rencontre.

« Diable, la chaude étreinte! » se dit de Griller en sentant Costeret lui serrer la main. Et il pensa que c'était un symptôme à ne pas négliger.

Mais à ce symptôme s'en joignit un autre : Costeret montrait plus d'abandon, de confiance; il avait le parler moins hautain, moins cassant et plus ouvert. Il rendit compte de l'état de ses travaux; ils avaient fait un grand pas. Toute difficulté était écartée, les moyens techniques et pratiques trouvés. L'ingénieur était impatient de se mettre à l'œuvre, et cette impatience — troisième symptôme annoté par de Griller — tenait de l'enthousiasme.

« Ainsi, lui demanda son voisin de la maison aux pampres, vous êtes décidé cette fois à partir pour l'Italie?

— Oui, répondit, après une légère hésitation, l'ingénieur, dont le regard, saisi au passage par son compagnon, avait pris la direction du grand enclos boisé. Dans un mois... ou deux, je serai en route.

— Bravo! » cria le colonel, l'encourageant dans sa résolution. Puis, lui prenant le bras amicalement, il s'efforça de le confesser tout à fait. A l'angle du chemin, à la haie de troëne, Costeret eut un léger mouvement que de Griller saisit au passage. Ils continuèrent leur marche, pas à pas, et ce fut le bienheureux chemin sous les arbres surplombant du parc qu'ils prirent, l'un menant inconsciemment, tout en étant mené.

Hosted by Google

Costeret brûlait de tout dire, de Griller de tout savoir; l'un hésitait à parler, l'autre à trop insister. Le colonel sentait cependant que, pourvu qu'il y mît de la patience et du temps, il entendrait sans efforts le secret sourdre des lèvres de son ami.

A un moment, comme Costeret s'arrêtait et se baissait pour ramasser sa canne qui lui avait échappé des mains, il crut remarquer, en se redressant, que quelque chose venait de se passer au delà de la haie et que de Griller avait fait un signe rapide de prudence, mais presque en même temps il vit — oh! malheur sans précédent! — la belle apparition à la vasque envoyant par-dessus l'enclos, à pleine bouche et à pleines mains, des baisers au colonel. Cela n'avait eu que la durée d'un éclair, d'un éblouissement. Costeret s'était senti blêmir; la jeune fille s'était retirée précipitamment.

Il y eut un moment difficile à caractériser. L'ingénieur, cloué sur place, avait la mine de quelqu'un qu'on étrangle. De Griller l'observait avec angoisse; il ne savait trop quelle contenance prendre au premier abord. Il continua résolument de marcher, comme si de rien n'était. Costeret le suivit; mais il y avait de l'orage dans son maintien tout frémissant. Sa physionomie s'était transformée.

Le colonel s'avisa de rompre un silence gênant. Il fit sans ambages allusion à ce qui venait de se passer.

« C'est l'Ève, l'Ève qui manque à l'histoire que nous venons de voir. Une enfant charmante, à mon gré. Vous, vous préférez l'Ève à la dent gourmande et aux formes solides. N'est-ce pas que c'est celle-là que vous aimez? »

Costeret, en répondant, avait dans la voix quelque chose qui rappelait le bruit menaçant des torrents subitement grossis par les pluies.

« J'aime! disait-il, ayant la bouche contractée, j'aime!... Est-ce que je puis aimer, moi?... Un homme terre à terre, sans élévation, ne connaissant rien des choses de l'idéal!... Je suis un produit de l'époque, un rustre frotté de science, un vaniteux, sottement convaincu qu'il suffit d'étendre la main pour conquérir la terre. Une sorte de moteur mécanique qui

Hosted by Google

broie, écrase, froisse et fait crier... J'accomplis mon œuvre sans miséricorde. J'ai mission d'améliorer le monde matériel, c'est mon œuvre et je l'accomplis sans me soucier du reste. J'agis au grand jour, à la face du ciel, sans me cacher. Mon but est la conquête de l'univers; que me font vos dehors trompeurs et vos enfantillages?... Des femmes? j'en aurai à mon choix, au gré de mes désirs passagers, pour les repousser ensuite comme un embarras inutile... Vous appellerez cela du nom que vous voudrez; moi, j'appelle cela de l'indépendance, seul moyen de mettre à l'air sa volonté...

Qui voulez-vous que j'aime, par qui voulez-vous que je sois aimé? »

Costeret s'étranglait littéralement dans ses paroles, dans ses sanglots. Il avait un hoquet qui faisait mal à entendre. Les ailes de son nez battaient comme des ailes déployées d'oiseaux.

Plusieurs fois, de Griller avait tenté de le calmer; il avait été repoussé durement.

« Mon enfant, mon pauvre enfant! lui cria-t-il, mais vous l'aimez donc bien? »

Pour toute réponse, cette fois, Costeret eut un sourire amer.

« Mais ne désespérez donc pas! Tout peut s'arranger. Oh! n'allez pas croire le simple témoignage de vos yeux... Écoutez-moi, sachez la vérité... Il fallait qu'un jour cette histoire vous fût connue... »

Et quoique Costeret, toujours secoué par son émotion, protestât et résistât encore, de Griller parvint à l'entraîner en lui parlant bas.

Et celui qui ce soir-là eût vu les deux ombres glisser le long de la haie, eût constaté aussi que l'une des deux se penchait pour convaincre, l'autre se haussait, attentive, pour comprendre.

* * *

Il y avait au hameau un pauvre garçon, frappé dans son intelligence, perclus d'une jambe et d'un bras, la lèvre pen-

Hosted by Google

dante. Grand, large d'épaules, il eût été un bel homme peut-être; la maladie en avait fait quelque chose de hideux. Il ne disposait que d'un vocabulaire restreint aux idées enfantines qu'il avait à émettre. La joie et la douleur s'exprimaient chez lui par un heu! prolongé, une sorte de meuglement plaintif.

Mlle Costeret, qui ne s'intéressait guère aux gens, s'intéressait à lui. Elle l'habillait des mises-bas de son frère, ce qui faisait dire par les méchants et les jaloux qu'il devait y avoir quelque chose de louche dans ce mouvement de charité. Qui sait s'il n'existait pas une parenté inavouable entre l'ingénieur et le perclus? Pourtant, de toutes les personnes qu'il rencontrait, c'était l'ingénieur que le perclus craignait et fuyait surtout. Quand, assis dans l'herbe d'un talus, jouant avec du sable ou de petits cailloux et restant des journées entières à marmotter ou à geindre, il voyait arriver Costeret, il poussait son heu! d'effroi, bondissait d'une façon originale, sur son derrière, pour tomber plus loin, et finissait par disparaître, caché dans le hallier ou dans un pli de terrain.

C'était dans le fond boisé vers l'extrémité gauche de l'étang qu'il se tenait de préférence. Il y avait là une solitude, un calme et une tranquillité que son instinct recherchait. Les oiseaux chantaient et Jacques Normand — on l'appelait ainsi — mêlait une sorte de bêlement guttural et triste aux notes argentines et joyeuses de la gent ailée : c'était son chant à lui. Il aurait oublié là le boire et le manger si quelque âme compatissante, homme, femme ou enfant, ne s'était toujours trouvée pour le ramener à la hutte maternelle.

Costeret le connaissait, et, bien qu'il l'eût mis cent fois en fuite, il ne lui en voulait pas; il lui adressait la parole avec douceur; rien n'y faisait. Jacques, chaque fois, s'éloignait à bonds précipités.

Un jour que Costeret — après s'être abstenu longtemps de retourner vers le grand parc qu'il évitait de parti pris — s'était décidé à y venir faire un dernier adieu, il trouva Jacques, endormi au milieu des genêts, sur le talus que couronnait la haie. Respectant ce sommeil, il avait passé tout de suite à la résolution dont il armait son cœur.

Hosted by Google

Depuis la scène que nous avons indiquée et où se révéla une chose bien étrange, depuis lors et malgré les explications que lui donna de Griller, Costeret voulait rentrer dans la quiétude antérieure de son âme.

Il se rappela comment de paisible, de fort qu'il était, n'ayant de souci que son travail et son ambition, à l'abri de toute secousse morale, maître de lui-même, il en était venu à cette faiblesse de se laisser aller au rôle de personnage piteux et lâche...

Oui, lâche et piteux : il se le répétait. Il se prenait à partie, comme autrefois, se faisant comparaître devant lui-même, se condamnant, et explorant malgré cela d'un œil attendri les allées désertes du parc, comme si quelque chose lui disait : Pauvre âme meurtrie, le bonheur, tu auras beau le chercher ailleurs, c'est là qu'il se trouve ! Oui, c'était là, il le comprenait bien, et ce bonheur s'incarnait dans une figure douce, avec de grands yeux, de la grâce, de la noblesse. Une voix parlait dont il avait entendu déjà l'intonation et qu'il aimait d'entendre. Mais cette voix aujourd'hui était inquiète.

« Monsieur, monsieur ! suppliait-elle; ne restez pas ici; il y a danger pour vous. Une autre fois, je tâcherai de vous informer de ce qui se passe. »

Puis il y eut un mouvement au delà de la haie; des paroles vives furent échangées.

Costeret, cloué sur place par l'étonnement, vit surgir devant lui par-dessus la haie un canon de fusil, et apparaître la tête du vicomte d'Oosbeek, qui, furieux et criant : Misérable vagabond ! l'ajustait.

Notre ingénieur se baissa, sauta au bas du talus; mais à ce moment Jacques Normand, couché à deux pas, s'éveilla, reconnut son ennemi, déguerpit de la manière curieuse que nous avons dite, un coup de feu retentit, un cri déchirant se fit entendre et Jacques roula dans le sable.

On l'avait pris pour Costeret fuyant et on lui avait envoyé une charge de plombs.

L'ingénieur se précipita vers le perclus, chercha à le relever; mais celui-ci, persuadé qu'il se trouvait face à face avec

Hosted by Google

son meurtrier, se débattait et, tout sanglant, effrayant de peur, il reculait toujours...

Une porte pratiquée dans la haie, à quelque distance, fut précipitamment ouverte et donna passage à une jeune fille — la vision des beaux jours, la fée désirée. Elle s'approcha et, tout en s'inclinant sur le blessé, elle dit hâtivement et à voix basse à Costeret : « Retirez-vous, monsieur, c'est à vous qu'on en veut ! »

Interdit, hésitant, notre ingénieur se retourna du côté du parc, comme pour se rendre compte du danger, puis avec sang-froid, comme un homme difficile à intimider : « Avant de me retirer, je dois des secours et des soins à ce pauvre garçon.

— Ne vous en préoccupez pas : les secours viennent... Je vous en prie, éloignez-vous !... »

En effet, de la petite porte, deux laquais munis d'une sorte de brancard sortirent et s'approchèrent.

On prit délicatement le blessé sous les bras, on l'étendit sur l'appareil, avec l'aide et les conseils de la jeune fille, et le convoi se mit en branle. Jacques s'était évanoui.

Sans plus s'occuper de lui, sans tourner une seule fois son attention vers Costeret, la belle enfant s'en alla, guidant les porteurs, leur recommandant d'éviter les chocs et les secousses...

Une demi-heure après, Costeret était encore à la même place, regardant. Il ne pouvait croire que rien de ce qu'il avait vu s'était passé.

Ensuite, et se décidant tout à coup, il remonta le chemin tout d'une haleine et vint tomber chez le colonel ébahi.

Aux premiers mots, de Griller avait conservé son masque d'inquisiteur en humeur de rire. Mais le masque prit une expression plus sérieuse à mesure que le jeune homme racontait l'aventure.

« Qu'est-ce que cela veut dire? » demanda Costeret en forme de conclusion.

De Griller se frotta le nez, contrarié, embarrassé.

« Hé, hé! c'est à voir, répondit-il. Je n'y comprends rien.

Hosted by Google

Encore une folie de ce vicomte que le ciel confonde!... Donnez-moi jusqu'à demain. Je viendrai vous prendre ou je vous ferai avertir... En attendant, ne précipitons ni nos actes ni notre jugement. »

D'un geste, le colonel mit fin à cet entretien. Costeret rentra à la maison et resta longtemps à ne rien faire qu'à réfléchir, si réfléchir n'est pas, toutefois, une occupation fort occupante.

* * *

Longtemps à s'endormir, notre homme fut longtemps à s'éveiller le lendemain matin. Le ciel était maussade, d'un gris de plomb, avec un vent froid et des menaces de pluie. A l'horizon, noyé dans un vaste lavis uniforme, on ne distinguait rien ; on eût dit un rideau descendu sur cette scène, ordinairement si variée et si chatoyante, de l'échancrure.

Costeret avait dans le cerveau comme un restant d'ivresse ; il cherchait à conserver dans sa pensée ce vague qui, ne se fixant sur rien, ne tenait cependant plus du rêve et n'était pas la veille. Un point douloureux se raviverait en lui au moindre mouvement, il le sentait et refusait de se mouvoir.

Brusquement, il fut rappelé à la réalité. Quelqu'un vint lui dire que son voisin de Griller l'attendait. Tous les événements de la veille se représentèrent aussitôt à son souvenir, vibrants, implacables.

Il sortit.

A la porte de la maison carrée stationnait cette même voiture de l'autre jour.

Vu de près, l'équipage était plus soigné, les valets plus élégants, les chevaux plus luxueux qu'ils ne lui avaient paru d'abord.

De Griller, debout, l'attendait la main tendue, son sourire caustique aux lèvres.

« Notre blessé va mieux ; il a eu plus de peur que de mal ; quelques plombs seulement lui ont éraflé l'épaule : une compresse pour atténuer le mal et un cordial pour rani-

Hosted by Google

mer le malade ont suffi. On l'a persuadé que tout s'était passé en rêve, qu'il avait vu en imagination des gens l'entourer. Et comme il s'entêtait, tout en ouvrant de grands yeux et en faisant des efforts pour formuler ses idées, à prononcer le nom de Costeret et qu'il désignait ainsi l'auteur du meurtre, une voix douce, qui n'était pas sans avoir un certain empire sur lui, insista pour le dissuader. Tout est donc bien de ce côté. Mais nous avons à causer. Or, je suis appelé en ville par une affaire urgente. Vous allez m'accompagner. Tandis que nous roulerons, je vous déroulerai mon chapelet. En route donc ! »

Et ouvrant la marche, de Griller se dirigea vers la voiture, s'y installa, invita du geste Costeret à venir prendre place à côté de lui, fit — Costeret ayant cédé à l'invitation — fermer la portière, et lança au valet de pied, toujours raide et correct, ces mots : « A l'hôtel, vivement ! »

Et vivement les chevaux partirent et les roues brûlèrent le pavé.

Un peu intimidé par les airs de son voisin, complètement transformé à ses yeux ; par cet apparat, par cet équipage aux coussins moelleux, aux ressorts doux, à l'odeur chaude de vernis, l'ingénieur se taisait. C'était d'ailleurs à son compagnon d'ouvrir le feu, et le compagnon semblait peu disposé à hâter ce moment. La voiture atteignit le faubourg, le traversa sans ralentir un moment son allure, enfila une ou deux rues principales de la ville, puis sans heurt, quoique brusquement, elle s'arrêta devant un hôtel complètement clos.

L'hôtel avait belle apparence. Un volumineux concierge à gilet rouge, entouré de valets, parut, la porte étant ouverte, et tous s'inclinèrent avec cette modération de gens qui savent qu'ils doivent être humbles par condition, mais qui cherchent à échapper à l'humilité par fierté. A l'intérieur, la demeure avait meilleure mine encore que du dehors.

Le charme opérait. Costeret laissait faire et emboîtait facilement le pas. Il traversa ainsi le vestibule, gravit un escalier sur lequel le bruit des pas s'assourdissait dans de moelleux tapis. Des consoles soutenaient dans les angles des

Hosted by Google

bustes ou des figurines de marbre, des terres cuites ou des bronzes. Palier large menant à trois entrées et où s'entassaient des curiosités empruntées au bric-à-brac de l'Orient et qui avaient, eût-on dit, conservé dans leurs paillettes et leurs fanfreluches quelque chose du ciel brûlant sous lequel on les avait ramassées : guzla au manche de nacre, longues carabines à crosses d'ivoire, selles de cuir rouge, étriers d'argent ou d'or, sabres damasquinés, cottes, babouches, étoffes et étendards de couleurs éclatantes... tout ce qui brille sous un soleil ardent... Dans les appartements et au delà de riches penderies de soie et de velours, des œuvres d'un art plus correct, des tableaux de maîtres, vrais bijoux, des vases merveilleux se rencontraient à chaque pas. On se heurtait à des meubles de laque, des satins de toutes nuances y répandaient leurs reflets chatoyants et doux. L'air était imprégné d'un parfum d'élégance. Ce n'était pas un tapissier, mais un artiste qui avait présidé à cet encombrement de belles choses.

Costeret, pour la première fois, constata que le monde avait des faces séduisantes, ignorées par lui. Il était séduit, presque écrasé et, s'il avait parlé, il aurait parlé bas, de peur de faire cesser l'enchantement.

De Griller s'était laissé tomber dans un fauteuil près d'une table couverte de papiers et de lettres. Son compagnon n'avait jamais remarqué jusqu'alors combien il avait la main blanche et fine. Jamais non plus il ne l'avait vu si à son aise ni si autrement qu'il l'avait cru d'abord. Costeret subissait ces influences malgré lui, debout, respectueux, le chapeau à la main :

« Asseyez-vous, mon cher, vous êtes chez moi!... »

L'ingénieur eut un écarquillement plus grand des yeux.

« En deux mots, continua de Griller, je vais vous expliquer ma double existence... Le temps seulement de lire une lettre qui a motivé mon voyage — si toutefois elle est arrivée — et je suis à vous. »

Et il fureta dans une douzaine de missives encore fermées, déposées devant lui, en tira dextrement une, fit sauter l'enveloppe, qu'il froissa et jeta au panier, et parcourut rapidement :

Hosted by Google

« Voilà, dit-il en repliant la lettre et en se renversant dans son fauteuil, je sais ce que je voulais savoir avant de vous parler. Je commence. »

Il avait pris sur la table un long coupe-papier en ivoire, et, tout en le maniant, en s'en frappant la cuisse, en s'en grattant le nez, en le soupesant, en le regardant de près, en le rejetant ensuite, il s'exprima à peu près de la sorte :

« Vous vous serez déjà dit que je suis un original ou un fou. Je n'ai jamais pu rien faire comme les autres et, parmi mes singularités, vous aurez remarqué mon peu de sympathie pour l'éducation et les tendances de mon époque. Je me suis attaché à vous comme on s'attache à un animal sauvage — pardon de la comparaison — qu'on voudrait apprivoiser : vous êtes un échantillon de ce que peut devenir, sous l'influence de certaines idées reçues, un garçon instruit et, en somme, intelligent. Il n'y a pas que la différence de races et de types d'après les latitudes; il y a la différence de types d'après le temps. Les vices ont été les mêmes depuis le commencement du monde, à moins qu'ils ne se soient développés, ce qui est bien probable; mais ils ne sont pas envisagés partout de la même façon; comme il y a des contrées, il y a aussi des siècles où leur culture est plus ouverte et plus intense. Il y aurait un livre charmant à écrire sur les plaisirs comparés depuis l'ancien régime jusqu'en 1886...

« J'ai eu, continua-t-il en se reprenant, une jeunesse mouvementée, dans un autre genre dès lors que la vôtre. Nous comprenions différemment l'âge où ce qu'il y a de mieux et de pire en nous s'exalte ou exulte, le moment où les passions prennent l'air et débordent. Les miennes étaient sinon terribles, exigeantes.

« Sans être un débauché, j'allais souvent en maraude, et cependant mon rêve était d'avoir une maîtresse qui me retînt captif et frémissant à ses côtés. Je voulais l'asservissement. Le mariage eût fait mon lot, mais il y avait là des devoirs, des règles à suivre et, tout en réclamant des chaînes, je pensais à la liberté. Dans la recherche de mon idéal, je laissai des lambeaux de mon cœur en maints endroits; c'est que, une fois

Hosted by Google

dans les lacs et bien enserré, je n'avais de repos qu'après m'en être retiré à tout prix.

« Avais-je de la beauté? Je l'ignore. J'étais riche et je portais un beau nom, — et quoique à cette époque moins démocratique que l'époque présente, l'argent et la noblesse ne fussent pas tout, — c'était quelque chose. Faire des folies dans ces conditions eût été très possible, presque excusable... Vous allez voir si je fus à la hauteur de la situation.

« Je fus simplement sot. Mon roman a été écrit vingt fois, vingt fois il a fait sourire. Il va vous faire sourire à votre tour... Toutes les maisons m'étaient ouvertes; l'une d'elles m'attirait surtout. Il y avait là une femme belle, chaste, attachée à ses devoirs, mais unie à un homme bourru, quinteux, fantasque, taquin, plus âgé qu'elle de beaucoup, et qui m'indignait. J'eus pitié du martyre infligé à l'épouse et je partis en guerre contre le tyran, pareil à ces philanthropes qui, de peur de voir les pauvres se nourrir d'aliments malsains, les leur retirent tous et les exposent à mourir d'inanition : je me fis miel et douceur par contraste. Le mari lui-même avait des intrigues que mes assiduités servaient...

« Je passe les détails connus, les clichés, nos amours découvertes, un duel à mort, la séparation. Mais il y eut une fille... comprenez-vous? Cette fille était la mienne. On eut beau lui donner, par respect pour l'honneur, un nom qu'elle ne devrait pas porter, cette enfant que j'entrevoyais malheureuse et que j'aime, je me suis attaché à la défendre, et partout où elle va je m'efforce de la suivre. Voilà le secret de mon séjour, caché là-bas, à deux pas du parc... »

La voix de de Griller avait fléchi et s'était humectée. Il s'arracha à cette émotion pour se tourner vers Costeret et conclure ainsi :

« Qu'une jeune fille qui a appris le secret de sa naissance, qui voit le milieu dans lequel elle vit manquer de sympathie, envoie à celui qu'elle sait être son ami des baisers à pleines mains, à pleine bouche quand elle le voit par hasard, y a-t-il là de quoi tant s'étonner? Oui, je le sais, je vous ai expliqué les choses autrement... mais je ne pouvais pas des-

Hosted by Google

celler les lèvres. C'était un secret pour tout le monde, et, sur votre honneur, ce doit être un secret pour vous. Tout en me défiant de vos tendances, je vous crois de la loyauté, et puis il y a quelque chose encore... N'avez-vous pas d'aveux à me faire à votre tour? »

A ces mots, Costeret avait pâli. Il se leva et, allant à de Griller, il lui tendit la main :

« J'ai, en effet, à vous révéler ce qui se passe en moi... Vous avez agi d'une façon qui me touche et me pénètre. Seulement, je ne me sens pas à même de vous faire en ce moment la confession à laquelle vous avez droit. Je suis comme enserré dans des mailles puissantes. J'ai besoin d'air. Retournons là-bas. »

Quelque chose d'étrange s'était passé dans l'esprit de notre ingénieur. Au contact de ce luxe dont il était témoin, subitement en quelque sorte, son ancien mal s'était réveillé : le besoin de conquérir une place évidente dans le monde, d'y être quelque chose. L'instinct de sa force était trop vif d'ailleurs pour qu'il acceptât ce demi-sommeil dans lequel il était tombé. Les dernières vapeurs de son rêve disparaissaient; la vie avec ses duretés et ses violences le secouait tout éveillé maintenant, et laissait fuir dans la brume, comme un continent qui s'éloigne, le coin de poésie et de sentiments délicats qu'il avait entrevu. La confession fut complète, sincère.

Il reconnut qu'il avait été, pendant quelque temps, sous l'empire d'une émotion douce et nouvelle pour lui. Son âme s'était retrempée. Des effluves caressantes l'avaient enveloppé comme une brise. La jeunesse, la confiance, l'enthousiasme, ces bonnes choses, il les avait éprouvées. C'était pardessus la haie qu'était venu le souffle auquel il avait complaisamment prêté son visage rafraîchi.

La vue de la jeune fille, dont il n'avait jamais songé à demander ni le nom, ni la condition, — tant ce qu'il éprouvait était désintéressé, — avait opéré ce miracle. Quelque chose, évidemment, lui avait manqué jusque-là que cette vue lui révélait. Il comprenait tout à coup l'existence sous un aspect moins âpre; il s'expliquait des choses restées inexpli-

Hosted by Google

cables. Mais, à raison même de leur nature, ces sensations si différentes de ses sensations passées lui faisaient peur.

« Peur, comment? avait demandé le colonel étonné.

— Parce qu'elles pourraient m'arracher à la voie que je me suis tracée et dans laquelle mon tempérament, ma nature aussi bien que ma condition sociale m'obligent à marcher.

— Je ne comprends pas.

— Attendez que je parvienne à me faire comprendre. Je me tâte, je me consulte, j'établis sincèrement mon diagnostic devant vous, laissez-moi le temps de tout vous dire. »

La voiture les avait ramenés, de Griller et lui, à la maison carrée. En mettant pied à terre, le colonel, qui avait repris soudain son air gouailleur et indiscret, entraîna son compagnon vers la haie d'en face.

La température ne s'était guère relevée depuis le matin. L'aspect boudeur du ciel avait persisté. Les nuages formaient des poches couleur d'encre qui, sous l'influence d'un vent du nord assez accentué, étaient empêchées de se résoudre en pluie. Au couchant, une bande d'un rouge de braise ardente persistait. Les arbres frissonnaient, et il y avait dans ces frissons des plaintes ou des chansons tristes. Les hommes marchaient, de Griller devant, les mains dans les poches, Costeret derrière, devenu silencieux et morne.

A un moment, le colonel s'arrêta court, le dos au parc, et, montrant la zone de feu qui semblait enceindre la terre :

« Vous qui êtes un savant, comment expliquez-vous cette disposition des nuages qui roulent menaçants au-dessus de nos têtes et laissent intacte et libre cette ligne de carmin et d'or qu'ils ne dépassent point? La séparation est d'une netteté remarquable.

— La chose s'explique sans nul doute. Mais je ne saurais en ce moment vous en donner les lois. Car tout est soumis à des lois immuables. Je veux bien admettre, en attendant, que le phénomène est curieux...

— Aucune part n'est donc laissée, d'après vous, à l'imprévu?

— Jamais.

Hosted by Google

— Vous rapetissez singulièrement ainsi l'œuvre du créateur qui, étant infini, a dû pouvoir lui donner des aspects indéfiniment divers.

— Pardon, vous travestissez cette œuvre, en prétendant qu'elle est livrée au hasard et au caprice.

— Et en attendant que nous nous entendions sur ce sujet, reconnaîtrez-vous au moins qu'il y a dans ce spectacle de quoi émouvoir? Pour moi, je n'ai jamais vu un coucher de soleil dans ces conditions, avec ce cortège respectueux de nuages se tenant à distance, sans songer à quelque souverain qui s'endort dans sa gloire, sous le regard de légions innombrables, respectueuses un instant, pour se ruer sur sa couche dès qu'il a disparu... Vous verrez tout à l'heure les courtisans de nuages noirs procéder ainsi.

— Tout cela fait honneur à votre imagination. La mienne est plus rétive; vous le savez, vous me l'avez reproché plus d'une fois.

— Et vous ne regrettez pas cette lacune?

— Non, car je n'ai jamais constaté le bien qu'elle eût pu me faire. L'aveugle-né, malgré les plus brillantes descriptions, ne pourra se faire une idée exacte de la mer et des spectacles divers qu'elle offre, si d'une façon quelconque un autre sens que la vue ne lui fournit de quoi former son jugement. Car voir c'est juger. Je suis aveugle-né aussi longtemps que ma raison ne m'a pas éclairé. »

De Griller se contenta de mouvoir la tête d'une certaine manière, comme s'il se disait : Je m'entends!

Rien n'avait paru par-dessus la haie jusque-là. Tout à coup, le compagnon disert de Costeret se mit à regarder dans le parc à travers les branches de troëne qu'il écartait de ses mains...

« Voici la fontaine, le bassin et le banc de marbre. C'est à cet endroit que vous est apparu quelqu'un dont la vue vous a vivement impressionné.

— Oui, en effet.

— Êtes-vous jamais parvenu à vous expliquer par quelles lois cette apparition a pu changer le cours de vos idées et vous

Hosted by Google

donner des préoccupations auxquelles vous étiez toujours resté étranger? »

Costeret allait répondre. De Griller continua :

« Admettons que vous ayez trouvé ces lois. M'expliquerez-vous par quelle formule scientifique vous avez été amené un jour ou un soir à vous promener par ici; comment vous vous été arrêté à cet endroit, comment une jeune fille s'y reposait sur un banc de marbre; comment cette jeune fille s'est ainsi rencontrée sur votre route—une bien vilaine route jusque-là, par parenthèse, toute droite, horriblement pavée — aujourd'hui semée de fleurs et de sable blanc?..Comment enfin cette même jeune fille, désirée, souhaitée par vous, deviendra votre femme... peut-être?

— Plaît-il?

— N'est-ce pas la conclusion pratique, nécessaire de cette aventure? Vous qui raisonnez tout, qui calculez tout, auriez-vous cette fois manqué de logique et de prévoyance? De logique, parce que si l'on se met à aimer une femme du monde, c'est que cet amour est avouable, et qu'il faut se demander à quelle fin il peut conduire; de prévoyance, parce que, quand on s'est fait cette question, il faut examiner aussi comment elle pourra être résolue...

Voyons, Costeret, mon ami, ouvrez-moi votre cœur. Quelles sont vos espérances, quelles sont vos vues? Ce sont les seules choses sur lesquelles vous ne vous soyez pas encore expliqué nettement jusqu'à cette heure. »

La bande d'or de l'horizon avait pâli. Elle se rétrécissait davantage entre la terre, qui se couvrait d'ombres tristes, et les nuages plus noirs, plus colères.

Costeret comprenait que le moment était solennel; il fouillait sa conscience, comme, avant d'entreprendre un parcours lointain, le voyageur suppute les ressources dont il dispose.

De Griller, dans un mouvement généreux, l'encouragea par ces simples paroles :

« Supposez tout obstacle aplani, toute difficulté levée et la jeune fille disposée à unir son sort au vôtre. »

C'était ouvrir le ciel. Costeret le savait bien, le cœur lui

Hosted by Google

battit; mais, depuis la veille, cette perspective de bonheur même l'avait effrayé. Un mot, et sa destinée était fixée à jamais. Il jeta un cri et se couvrit la face de ses poings crispés.

« C'est impossible! gémit-il. Malgré vos assurances, comment voulez-vous qu'une pareille union se fasse, que j'y consente? demanda-t-il avec un parler haché et haletant, comme quelqu'un qu'on secouerait avec violence.

— Pourquoi pas? se borna à dire le colonel, devenu froid, sévère, anxieux.

— Ah! n'allez pas croire que votre révélation de ce matin, que la question de naissance puissent avoir la moindre influence!... La personne que vous protégez n'a rien perdu à mes yeux de son prestige. C'est pour le monde la fille du comte d'Oosbeck; pour moi, ce sera la fille du meilleur de mes amis... Mais songez à la distance qui nous sépare, elle et moi, moi qui ne suis rien!

— Et votre travail, et votre courage, et votre science?

— Peu importe! Le jour où je m'apercevrai que j'ai associé mon existence à quelqu'un qui pourra se croire en droit de me reprocher ma condition infime, comparée à sa position, ce jour-là... Non, je ne m'inclinerai pas, je n'accepterai pas une pareille perspective.

— Mais c'est de l'orgueil cela!

— Je le sais, un orgueil ridicule, mais indomptable. Comment en serait-il autrement? Dès mon enfance, je n'ai obéi qu'à ma volonté. Ma sœur à côté de moi, mes maîtres à l'école, exaltaient mon intelligence. J'apprenais sans effort et l'on m'en faisait un mérite. La moindre contrariété, le moindre échec lassait ma patience. Puis, où aurais-je appris la modestie et l'humilité, quand je voyais de toutes parts des fortunes s'ériger, l'arrogance régner en souveraine, l'audace triompher de tout?... Je ne me suis jamais embarrassé d'être vertueux; si je n'ai pas à me reprocher de faute, c'est qu'il ne m'était pas profitable d'en commettre... Or, ici ce serait une faute sans compensation, car je permettrais aux gens de croire que j'ai agi par calcul, par intérêt; et mon orgueil souffrirait

Hosted by Google

de cette situation... Je veux ne rien devoir qu'à moi-même, parce que je ne consentirais jamais à ce que quelqu'un passât pour m'avoir fait ce que je suis... Que les faibles, les impuissants, recourent à de pareils moyens, soit. Vous savez à quel point je pousse la vanité d'être fort. »

A peine un reflet de clarté, un dernier reste de lumière luisait encore au couchant. Partout la nuit s'étalait en maîtresse souveraine. S'il n'en avait été ainsi, Costeret, qui ne doutait pas du fâcheux effet que son discours devait produire et qui s'attendait à des reproches, à de la colère, eût été bien surpris de l'expression hautaine dont était empreinte la physionomie de son interlocuteur.

Cependant, le colonel passa son bras sous celui de l'ingénieur et poussa doucement celui-ci à remonter par le chemin déjà parcouru. Pour clore le débat, il se borna à dire ces seuls mots :

« Nous aurons beau nous échauffer, il fait trop froid; nous ne nous réchaufferons point! »

Des gouttes de pluie, d'une pluie presque glaciale, se mirent à tomber. Les deux promeneurs ne s'occupèrent plus que de hâter le pas.

*
* *

Le lendemain matin, un brusque changement de vent avait balayé le ciel. Quelques rares nuages y voyageaient encore, mais pâles et déchirés, revenant sur leurs pas, lentement, comme s'ils béquillaient. Avec un peu d'imagination, on eût pu en faire des épaves échappées à quelque grande bataille perdue vers le sud-ouest, et retournant au nord, d'où elles étaient venues la veille en troupes serrées et sonnant la charge. La température se relevait sous les rayons obliques d'un clair soleil.

Au village, la cloche de l'église tintait nazillardement pour appeler les fidèles à la première messe. Car ce lendemain était un dimanche.

Costeret, accoudé de bonne heure à sa balustrade, vit les

Hosted by Google

paysannes et les bourgeoises, leur livre de prières à la main, soignées dans leur mise, s'en aller, pressées et précieuses. Les hommes, plus calmes, nonchalants, les trois quarts la pipe aux lèvres, avaient des allures plus indépendantes et plus lourdes. Ils s'arrêtaient pour échanger un bonjour ou des paroles de bonne humeur avec l'un ou l'autre voisin, retenu au logis et debout à sa porte.

Les devants des maisons étaient sablés et cela donnait à la rue un air de fête, propret, qui illuminait tout.

Costeret vit aussi la belle et appétissante Annette, vêtue à son entier avantage, serrée à la taille, ample à la gorge, allonger son pied mignon sur le pavé de la route en la traversant, et lever fièrement et coquettement, sous un chapeau enrubanné, sa tête qu'elle balançait à contretemps de ses hanches charnues.

Il vit encore Jacques Normand, le perclus, renippé des pieds à la tête, conséquence de l'aventure du château, le château qui avait tenu à faire oublier certain coup de feu tiré par un écervelé sur un innocent. Jacques, arrivé devant la maison rose, poussa son meuglement et hâta son sautillement.

Puis parut, sortant du même chemin que la belle Annette, tout à l'heure, le grave et sévère Malvaison. Il était d'une pièce. Mais son œil glauque ne perdait pas de vue la fille aux formes lascives, qu'il rejoignit — par hasard — et sur les pas de laquelle il entra à l'église.

Costeret le trouvait moins ridicule; il se rappelait sa conduite hypocrite; le voisin avait fait preuve de ruse, voilà tout. La ruse est un signe de force.

Dans un mouvement de droite à gauche, les yeux de notre ingénieur se portèrent du village à la forêt. Juste, à ce moment, le colonel quittait son logis et venait se planter immobile au milieu de la chaussée, l'explorant dans toute sa longueur.

La scène de la veille manquait d'épilogue. Costeret résolut de l'amener. Il fut bientôt à la rue et se mit à rejoindre l'homme qui, resté dans sa position favorite, les jambes écar-

Hosted by Google

tées pour mieux prendre son assiette, semblait attendre. Aussitôt qu'il fut à portée de la voix, Costeret lui cria :

« Je vous ai répondu hier sur un ton peu discret ; je viens vous en faire mes excuses. »

En approchant, il remarqua que de Griller avait complètement repris ses façons et son maintien d'ancien officier, et qu'il avait son sourire intimidant.

« Vous avez eu la bonté de m'offrir votre concours tout-puissant pour la réalisation d'espérances que vous aviez devinées, et je me suis cabré comme un cheval vicieux.

— Ta, ta ! répliqua de Griller d'une voix aussi retentissante que s'il avait lancé un commandement à un régiment entier ; gardez vos excuses ; je vous ai trouvé superbe !... Puis, vous ne me devez rien, j'ai fait une expérience, voilà tout !

— Et si j'avais accepté votre intervention, que vous disiez infaillible ?

— Au risque de vous déplaire, continua le colonel, que nous n'avons aucun motif de croire sincère en cette occasion, je vous aurais brûlé la politesse... Mais je me serais tout de même énormément diverti.

— Monsieur !

— N'allez-vous pas vous fâcher ? Je vous ai fait faire, tout éveillé, un rêve dont vous accusiez votre imagination incapable de vous fournir les éléments. D'ailleurs, tout n'est pas perdu peut-être. Construisez votre canal transappennin, revenez en Belgique avec un nom, de la fortune... Les positions seront égalisées et votre fierté — d'ailleurs très légitime et dont je vous applaudis — sera satisfaite.

— Mais votre canal transappennin est encore une plaisanterie que vous auriez dû m'épargner.

— Qu'en savez-vous ? Je suis moins désintéressé dans la question que vous ne le croyez... Ne vous souvenez-vous pas que je vous ai offert cinquante mille francs comme prix de vos études ?

— Oui.

— C'est moi — en vue de mon expérience, toujours — qui ai conçu le projet de relier l'Adriatique à la Méditerranée...

Hosted by Google

Et ne prétendez point que ce soit là une idée bouffonne ou grotesque ; je soutiens qu'elle est sérieuse... Trêve à cette discussion. Voulez-vous être mon ami et accepter mes cinquante mille francs?

— Je ne veux pas être votre ennemi, mais je refuse votre argent.

— Eh bien, lui cria de Griller avec enthousiasme et en lui tendant les mains, vous êtes un joli garçon et vous me réconciliez avec mon siècle! »

Malgré tout, Costeret bouda désormais son voisin ; il ne le voyait plus qu'à de rares intervalles : il ne le recherchait plus et n'en était plus recherché.

Un jour, il reçut, dans des conditions de sérieux et d'authenticité indubitables, des propositions pour aller construire un chemin de fer en Roumanie, au compte d'une puissante compagnie financière.

Il quitta le pays sans faire d'adieux à personne ; à peine à sa sœur. Leurs yeux restèrent secs. Et la voiture l'emporta avec ses malles sans que la longue et vieille fille cessât de s'occuper de son perroquet, de ses chats et de ses serins. Elle avait, en réalité, toujours vécu seule et ne s'apercevait pas qu'un vide venait de se produire à côté d'elle.

* * *

Des points de cette histoire sont restés obscurs. Il plane du mystère sur les relations du colonel avec le château, sur les habitants du château eux-mêmes. Pourquoi, par exemple, le coup de feu destiné à Costeret et reçu par un innocent? La réponse est bien simple : nous n'avons pu raconter que ce que nous avons vu, ce qui s'est passé par-dessus la haie. Peut-être quelque jour dirons-nous ce qui s'est passé au delà.

Émile Greyson.

Hosted by Google

UN CHANOINE DÉMOCRATE

SECRÉTAIRE DU GÉNÉRAL VANDER MERSCH

IV

Deux mois ont passé là-dessus.

De Broux annonce à Vander Mersch (7 décembre 1791) qu'il fait un bon usage des exemplaires du *Mémoire* qu'il lui a envoyés. Il entretient assez longuement le général d'une erreur grave qui s'est, il ne sait trop comment, glissée dans le *Mémoire* et qui lui a été signalée par « un très respectable religieux » dont « l'attachement aux bons principes » — ceux du vonckisme — est absolument hors de doute. De Broux tient absolument à ce que l'erreur soit relevée : il y va de « l'honneur du *Mémoire* » et de son « succès ». Si le chanoine a sa part de collaboration, il a aussi, pour ainsi parler, sa part de responsabilité. Homme d'une loyauté incontestable, il lui serait pénible que l'on pût l'accuser d'être pour quelque chose dans une assertion fausse ou calomnieuse. Une prompte rectification de l'erreur signalée s'impose. Sinon on dira que « si l'auteur du *Mémoire* peut mentir et calomnier dans un point, il le peut encore dans beaucoup d'autres »... Il en

[1] Voir les livraisons du 15 août et du 15 septembre.

Hosted by Google

résulterait un manque absolu de confiance dans la sincérité de l'auteur, des auteurs plutôt, du *Mémoire* et dans la valeur de leurs assertions.

Malines le 7 décembre 1791.

Très cher et respectable ami,

N'ayant pas encore eu le plaisir de vous écrire, depuis que vous avez eu la bonté de m'envoyer quelques exemplaires de votre mémoire, je saisis cette occasion pour vous en témoigner ma reconnoissance; j'en ai fait le meilleur usage, en le distribuant aux personnes qui avoient été oubliées dans votre liste et qui naturellement devoient en recevoir un, pour avoir aidé ou fourni des pieces pour sa rédaction. Je viens de recevoir une lettre du brave et malheureux major Bomm, qui se trouve maintenant à Zuttphen, et qui me demande avec instance de lui procurer un exemplaire de votre mémoire; malheureusement je n'en ai plus, et je pense cependant, que l'attachement inébranlable qu'il a montré constamment pour vous, lui a mérité que vous lui en fassiez parvenir un.

Je ne doute aucunement que vous ne soyiez pleinement instruit de la manière dont se conduisent les États et leurs députés; ils ont fermé leurs comptoirs après avoir refusé de consentir à l'impôt et subsides; cette démarche a exalté les têtes folles de la populace aristocratique; on débite qu'il s'est fait une procession fanatique pour le soutien des États; qu'une messe ait été célébré au même sujet; on a arreté quelques personnes au jardin Saint-Georges à Bruxelles avec des cocardes, et après avoir vérifié le fait la justice, à ce qu'on m'a assuré, les a condamnés à plusieurs années de prison à la maison de correction.

On se plait à débiter ici mille contes bleues sur les affaires du temps, qui sont crus aisément par les fanatiques et les bénets partisans des États, mais qui font pitié aux personnes sensées; tantôt c'est un rassemblement de patriotes, qui se fait à Lille, pour se joindre aux François et faire une irruption dans ce pays; auprès de ceux qui croient ces contes vous êtes redevenus honnête homme, et vous seriez à la tête de ces émigrés; on m'assuroit même il y a quatre jours, qu'on vous avoit vu à Lille, avec l'uniforme françois, et comme je me riois de ces contes, on crut que je faisois le politique, et que j'affectois un silence prudent; j'avois beau les rassurer sur votre éloignement de vous mêler jamais encore dans une affaire, où vous aviez essuyé tant de désagréments, on ne vouloit pas me croire. Hier on débitoit une nouvelle contradictoire, elle vient de vos ennemis acharnés de se voir dévoilés dans votre mémoire; selon eux vous devez avoir été

Hosted by Google

arrêté à Lille et Walkiers à Paris et pendus tous les deux, pour avoir voulu faire une contrerévolution en France ; on devoit avoir trouvé sur vous une correspondance avec le gouvernement autrichien, et l'on débite cette nouvelle avec un front dont vous ne pouvez vous former d'idée.

J'ai reçu, au sujet de votre mémoire, une lettre amicale d'un très respectable religieux, qui a été aux arrêts dans son couvent pendant la Révolution, à cause de son attachement aux bons principes ; il me prie de faire parvenir à l'auteur du mémoire la découverte d'une erreur dangereuse pour le crédit de ce même mémoire, qui souffriroit beaucoup, si elle n'étoit redressée ; la voici, page 279 : « *Tel qu'un évêque d'Anvers, qui, comme le rapportent des témoins oculaires n'avoit point rougi d'applaudir aux pillards avec son mouchoir du haut du balcon de l'hôtel de ville* » remarquez, dit ce religieux, que pour lors l'évêque étoit détenu dans sa chambre par une incommodité à sa jambe, qui l'empêchoit de sortir ; comme il est connu d'un chacun, et que lui aiant été rendre visite, comme ami, je l'entendis faire des plaintes amères tant sur les atrocités qui venoient d'arriver, que sur plusieurs autres ; c'est donc une calomnie, dit ce même religieux, qui fait beaucoup de tort à un ouvrage aussi savant et aussi véridique. Il me paroît, continue-t-il, qu'il convient et qu'il est même nécessaire de reparer cette faute autant qu'il est possible ; par exemple on pourroit faire insérer dans quelques papiers publics, tels que la *Gazette de Gand*, le *Courrier* ou *Gazette du Nord* et l'*Esprit des Gazettes*, qu'on a été surpris et trompé sur cet objet ; et cela, ajoute-t-il, fera encore plus d'honneur à l'auteur que de n'en rien faire, car un ouvrage si important ne peut pas être confirmé par des mensonges ; tel est le sentiment de cet honnête religieux, auquel j'adhère pleinement et je pense qu'il est urgent d'engager Mr Dinne à se retracter sur ce point sans tarder, de crainte qu'on n'accuse tout l'ouvrage de fausseté, pour une seule qui s'y rencontre ; on peut ajouter, que l'on ne reste pas garant des faits, qui n'ont pas trait à Mr Vander Mersch, qui fait l'objet principal du mémoire, que les autres n'étant qu'incidentels, on doit s'attacher particulièrement aux preuves qu'on en donne dans les pieces justificatives. J'ignore qui aura fourni à Mr Dinne cette anecdote de l'évêque d'Anvers, qui n'existoit pas dans le manuscrit qui a été couché ici. Je crois cette retractation d'autant plus nécessaire, que cette calomnie sera immanquablement relevée par une réfutation de l'ouvrage, et si on joint à cette réfutation des preuves de l'impossibilité, où étoit pour lors l'évêque d'Anvers de sortir, on prouvera invinciblement que l'auteur du mémoire calomnie, et que s'il peut mentir et calomnier dans un point, il le peut encore dans beaucoup d'autres.

J'espère, monsieur, que vous approuverez mes raisons, et que vous

Hosted by Google

verrez la nécessité de la démarche que je propose pour l'honneur de votre mémoire, qui est fort goûté ici, mais on se plaint généralement sur la difficulté de se le procurer. Je viens de recevoir le mémoire de Mr Kœller; c'est une vanterie continuelle de ses prétendus hauts faits, mais qui n'ont eu aucun effet utile pendant toute la campagne; il ressemble à un Don Quichotte, qui forme des plans sans être dans le cas de les exécuter. Vous aurez vu son ordre de bataille près de Soignies, quand il se retiroit de l'ennemi, qui étoit à trois journées de lui, On ose vendre cet ouvrage 16 escalins, qui n'en vaut pas quatre. Adieu, je vous embrasse cordialement et suis avec l'amitié la plus sincère,

Votre très humble et obéissant serviteur,

A. De Broux.

Les événements politiques des derniers mois, sur lesquels De Broux, dans la première partie de sa lettre, donne une appréciation piquante, valent que nous nous y arrêtions un instant.

Il est bien certain que, vers la fin de 1791, on apercevait de nouveau dans les Pays-Bas des symptômes d'un mécontentement général, les signes d'une prochaine insurrection.

Ni les démocrates, ni les *statistes* (les partisans des États) n'avaient à se louer du gouvernement depuis sa restauration. Les premiers se voyaient déçus dans leur espoir d'obtenir des concessions franchement libérales au point de vue des droits de la représentation nationale. Les seconds étaient exaspérés de ce que le gouvernement revenait au système administratif d'avant 1789, et ils en étaient arrivés à refuser les impôts.

Conservateurs et démocrates, tous tournaient leurs regards vers la France. Ils espéraient, dit M. Juste [1], profiter de la rupture avec l'Autriche, qui paraissait imminente depuis que l'Empereur avait pris avec ses alliés la défense de Louis XVI et de Marie-Antoinette contre la nation.

Voilà ce qui explique les rumeurs dont parle De Broux dans la lettre précédente. N'allait-on point, à cette époque, jusqu'à parler, en vue de la nouvelle révolution contre l'Au-

[1] Juste, *La République belge*, p. 330. Cf. Borgnet, I, 320.

Hosted by Google

triché, d'une réconciliation entre les statistes et les démocrates !

Que cette idée-là ait été mise en avant, le fait n'est pas contestable. La *Correspondance de Vonck* (tome III, nos 211 et 212, entre autres) en ferait foi au besoin. Mais la réconciliation était impossible : il y avait trop de souvenirs sanglants entre les vonckistes et les amis des « scieurs de têtes ». « Contes bleus » que tout cela, comme disait De Broux, et qui attestent, hélas! le peu d'intelligence politique des instigateurs d'une nouvelle révolution.

Disons, à ce propos, que nous avons toujours été tristement impressionné par l'insuffisance de l'immense majorité des hommes qui ont été mêlés aux graves événements de la Révolution brabançonne. C'est tout au plus si nous pouvons faire une exception pour les Vonck et les De Broux. Insuffisance chez les hommes politiques, insuffisance chez les publicistes, insuffisance chez les administrateurs. Que d'idées étroites! Que de conceptions absurdes!

Un historien, un de nos collègues, mort, hélas ! beaucoup trop tôt pour l'enseignement et surtout pour les lettres belges, où il aurait fini par occuper le premier rang, Frédéric Hennebert, disait : « Que l'on suppose une nation engourdie dans une sorte d'hébétement, sans avoir même la conscience de son infériorité, étrangère aux préoccupations du reste du monde, une Béotie, une Chine européenne, et voilà ce qu'était la Belgique! »

Le gouvernement éminemment civilisateur de Marie-Thérèse n'avait pas réussi à tirer notre pays de l'engourdissement moral et intellectuel où l'avait plongé le despotisme étroit, l'intolérance fanatique et bigote des archiducs Albert et Isabelle [1].

A l'époque de la Révolution brabançonne, nous étions, hommes et idées, en arrière de plus de cent ans sur la France.

[1] Voir notre ouvrage sur les *Pays-Bas sous le règne de Marie-Thérèse*, 1873, p. 42 et 43.

Hosted by Google

La Grèce, disait un auteur ancien, a péri par *oliganthropie*. De nos ancêtres, on pourrait dire aussi, en forçant l'expression, qu'ils ne sont pas arrivés à l'indépendance *faute d'hommes!*

L'abaissement intellectuel dont nous venons de parler éclatait surtout, aux yeux de l'historien cité plus haut, dans les innombrables pamphlets « qui ne savaient ni rire, ni mordre », dans les journaux, dans les vers de circonstance. On se demande positivement à quel siècle et à quelle latitude ces choses appartiennent. Il faut constater la rareté non du style uniquement, mais de la grammaire et de l'orthographe, et cela non seulement chez les petits et les anonymes, mais chez les hommes marquants. Maints passages des lettres reproduites dans ce travail le prouvent surabondamment. On est tenté, dit Hennebert, de s'écrier avec un contemporain : *Salut, empire de la bêtise!*

La « bêtise » de leurs compatriotes n'échappait point aux rares esprits intelligents du temps. Nous avons découvert dans la *Correspondance de Vonck* un passage des plus significatifs à cet égard. Un correspondant du chef des démocrates, l'entretenant de la prétendue réconciliation, rangée par De Broux, et avec infiniment de raison, dans la catégorie des « contes bleus », terminait sa lettre par ces mots, qui n'ont jamais été cités que nous sachions : *Nos chers compatriotes abusent de la permission d'être bêtes* [1]*!*

De Broux, qui n'est pas beaucoup plus respectueux pour ses compatriotes que le correspondant de Vonck, se contente de hausser les épaules quand il voit que ces contes bleus « sont crus aisément par les fanatiques et les benêts partisans des États [2] ». Il est bien certain, pour le surplus, que son cher général ne se mêlera plus à rien de tout cela.

Vander Mersch, en effet, a renoncé définitivement à jouer

[1] Tome III de la *Correspondance de Vonck*, n° 234 (du 12 octobre 1791).

[2] Cf. Borgnet, vol. I, p. 321 et suiv. (Le complot du comte de Béthune-Charrost et les confédérés.) Voir également, sur le comte de Béthune, la *Correspondance de Vonck*, t. III, nos 244, 245, 256, 263, 283, 299, 301, 311.

Hosted by Google

un rôle dans les affaires publiques, en dépit des excitations de toute sorte dont il est l'objet, et quoi qu'en puissent dire les nouvellistes qui débitent, comme le dit De Broux dans la lettre suivante, les « mensonges les plus incohérents ».

Bruxelles, le 7 janvier 1792.

Très cher et respectable ami,

J'ai reçu dans son temps votre dernière lettre et M. Pasteels m'a fait parvenir les six exemplaires, que vous m'aviez destinés de votre mémoire, dont j'enverrai un exemplaire à Mr Bomm, et placerai les autres chez vos anciens amis. J'ai vu la lettre de Mr Ed. Walkiers, qui a si bien vengé votre honneur contre ces abominables fauteurs des troubles dans ces pays, qui ne cesseront jamais de nous inquietter ; on se plait ici à débiter les mensonges les plus incohérents, auxquels la multitude insensée et déçue ajoute foi, et la fermentation continue ainsi à agitter le pays, et à inquieter les citoyens honêtes et paisibles. Dieu veuille que ces troubles finissent bientôt, et que l'union, le commerce, les sciences et les arts puissent reprendre leur premier lustre, et rendre à notre patrie désolée leur ancien repos. Entretemps j'ai beaucoup d'ennemis, même entre les ecclésiastiques et les moines, et ils sont parvenus à éloigner de moi des personnes qui m'avoient conservé leur amitié.

Mr Vander Linden a besoin d'un fort appui auprès du duc d'Ursel pour obtenir la place d'Ecoutette de Heist-ten-Berg ; j'aimerois beaucoup qu'elle lui soit conferée, tant pour lui-même que pour le bien-être de cette paroisse ; il demeureroit dans le voisinage de Malines et de Herentals, et seroit pour moi et le curé de cet endroit un ami commun, que nous verrions au défaut de nos amis, qui nous délaissent. Si vous vouliez vous intéresser en sa faveur auprès du duc d'Ursel, votre recommandation lui seroit du plus grand appui et il obtiendroit cette place indubitablement. J'ose vous le recommander sérieusement et vous prier d'écrire un mot pour lui, je vous en aurai la plus grande obligation.

Je vous souhaite une bonne et heureuse année, de même qu'à madame votre chère épouse et votre aimable famille ; j'espère que le charmant Frédéric se rétablira bientôt ; il faut lui faire faire de l'exercice, et lui donner des cerfs-volants, pour voler au-dessus de la citadelle. Mon frère et toute la famille vous font les souhaits du temps, et j'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus sincère,

Très cher et respectable ami,

Votre très humble et obéissant serviteur,

A. De Broux.

Hosted by Google

L'état de santé de Vander Mersch ne lui permettra plus guère de reprendre du service : les infirmités d'une vieillesse prématurée vont bientôt lui interdire toute velléité de ce genre.

Il n'a plus qu'un souci, fait remarquer avec raison Borgnet [1], c'est d'obtenir les arrérages de sa solde d'ancien officier de l'armée autrichienne et une indemnité pour les mauvais traitements que le Congrès lui avait fait subir.

Il n'en est pas moins vrai que ceux des anciens *démocrates* qui étaient ralliés à l'idée de substituer la domination française à la domination autrichienne aux Pays-Bas, songent encore à Vander Mersch pour préparer, par un mouvement militaire, les voies à l'invasion des armées de la France. Le quatrième volume de la *Correspondance de Vonck* contient à cet égard des renseignements précis (nos 9 à 33 spécialement).

Lorsqu'ils voient que Vander Mersch reste sourd à leurs sollicitudes, ces démocrates expriment leur dépit en des termes assez vifs [2].

Au commencement de 1792, Vander Mersch est déjà hors d'état de répondre — le voulût-il — aux vœux de ses anciens amis. Il est sérieusement malade, si sérieusement qu'il se croit empoisonné [3].

Une lettre de De Broux, du 28 janvier, nous donne des détails sur la maladie de Vander Mersch. Le bon chanoine s'ingénie, dans cette lettre curieuse à plus d'un titre, à donner des conseils de toute espèce à son ancien général pour sa guérison : il devient médecin et chirurgien par amitié. Il y a là une histoire de *cautère* qui fait sourire, mais qui nous

[1] Cf. BORGNET, vol. I, p. 349.

[2] *Correspondance de Vonck*, IV, n° 25.

[3] Dans une lettre de Vonck (n° 6 du tome IV de la *Correspondance*), il attribue ses violentes douleurs d'estomac « au reste du poison qui n'a pas eu l'effet désiré ». Inutile de dire que ces tentatives d'empoisonnement n'existaient que dans son imagination.

Hosted by Google

rend en même temps plus sympathique que jamais la personnalité du bon chanoine.

Malines, le 28 janvier 1792.

Très cher et respectable ami,

J'ai reçu dans son temps votre dernière lettre, par laquelle j'apprends avec peine et inquiétude que vous êtes détenu chez vous par un accident à la jambe : il me déplaît grandement que cet accident dure si longtemps, et si votre guérison ne s'opère pas bientôt, je vous conseille de vous faire appliquer un cautére au bras, qui détournera vers soi les humeurs, qui peut-être ont pris déjà leur cours vers la plaie, qui en étant délivrée, ne tarderoit pas à se fermer. Cette opération, qui n'est pas douloureuse, a eu presque toujours l'effet le plus heureux, et non seulement elle serviroit à guérir votre jambe, mais en déchargeant les humeurs superflues, je pense qu'elle allégeroit vos douleurs d'estomac ou de poitrine. Mon père, à l'âge de dix ans, fut blessé à la jambe dans une prairie par une jument, qui lui emporta la peau de l'os tibial; cette plaie étant devenue sérieuse par les humeurs qui se déchargeoient par elle, et ne voulant pas se fermer, les médecins opinèrent pour le cautére, que mon père se fit appliquer au bras pour ne pas être géné dans la marche; la plaie se guérit d'abord, et ne reparut plus; mon père a porté ce cautère jusqu'à l'âge de 72 ans, qu'il s'est fermé de soi-même, sans qu'il en eut ressenti depuis quelqu'incommodité; on a appliqué de même à feu le prince Charles de Lorraine un cautere pour guérir une jambe, et ce moyen a réussi. Le Prévot de Gand étoit dangereusement accablé de la poitrine, il toussoit continuellement, crachoit le pus, et sembloit attaqué de consomption; je le crois perdu; il se fit appliquer un cautere et il guérit parfaitement; ces exemples doivent, je pense, vous convaincre qu'au cas que votre jambe ne guérisse pas bientôt, vous ne pouvez faire mieux que de vous faire appliquer ce remede, qui ne vous empechera pas de travailler dans votre jardin, ni d'aller à la chasse; je pense qu'on aura eu soin de vous interdire le swyne vleis, le poivre et le sel, les liqueurs fortes; cela sera un peu pénible à la vérité, mais la providence fait souvent naître les événemens pour notre bien-être, ici Elle vous engage à faire pénitence pour expier toutes les délicatesses de notre séjour à la citadelle et pendant nos courses de la Campine. Nous avons encore un excellent emplatre à Bruxelles pour les jambes, dont le sieur Vogels chirurgien de feu le prince Charles s'est servi pour guérir ce prince; si vous vouliez l'essayer on vous le procurera, mais dans ce cas, il faut écrire la situation de la plaie.

Hosted by Google

Le retour de la bonne saison approchant, je vous prie de vouloir m'envoyer par occasion quelques greffes de cette prune bleue que vous m'avez vantée, et de la belle renette d'Angletterre, dont j'ai vu le fruit à Namur. Il faut les mettre dans un navet, ou dans une carotte, et s'il ne se rencontre pas d'occasion, l'envoyer par la diligence, je vous en aurai grande obligation.

J'espère que vous employez un bon médecin pour les yeux du cher Frederic ; je pense qu'il faut le purger et lui faire prendre des bains aux pieds pour faire descendre les humeurs ; on emploie avec succès les feuilles minces des choux rouges, qu'on applique derriere les oreilles, ou elles font l'effet des vésicatoires ; me voilà, ce me semble, métamorphosé en médecin et chirurgien sans le savoir ! C'est que j'aimerois de voir des personnes qui me sont si chères débarrassées au plutôt de maux qui les tourmentent ; ils n'en ont déjà souffert que trop.

Et si on en doit croire nos Heintjes, qui sont incurables, ils nous en préparent bien de plus effraijants, car s'ils se remettent sur le throne, il n'y aura pas de miséricorde pour nous. Les Récollets d'Anvers, qui ne cessent de persécuter à outrance le pauvre frère du respectable curé de Herentals, le menacent déjà des tourmens affreux, dès que les François arriveront dans le pays. On m'écrit aujourd'hui de cette ville que leur délire augmente en raison de la vigeur et fermeté du gouvernement. Vous aurez certainement appris que les États de Brabant avoient envoyé au commencement de ce mois le comte de Baillet d'Anvers et le notaire Corbesier de Bruxelles à Vienne avec des dépêches, dressées par l'évêque d'Anvers pour l'Empereur ; ils se flattoient d'avance d'un succès complet. Leur départ étant connu à Vienne, on donna des ordres de les arrêter à leur arrivée aux barrières, car on croioit qu'ils prennaient à tort le titre de députés des États ; mais ils étoient déjà à Vienne quatre jours, sans qu'on le sçut ; ils présentèrent donc leurs dépêches à Mr de Lederer, et ils reçurent ordre d'abord de retourner, sans avoir eu audiance de S. M., qui a fait connoître à Leurs Altesses qu'il étoit très satisfait de leur conduite vis-à-vis des États. Cette froideur de l'Empereur, ni l'arrestation de plusieurs personnes de Bruxelles, qu'on dit compliquées dans un affreux complot, ou il s'agissoit d'assassiner les plus honnêtes citoyens, tous leurs moyens déjoués ne fait pas encore rentrer dans eux-mêmes ces aveugles Anversois, au contraire ils en deviennent plus phrenetiques, et assurent que le gouvernement se perd et qu'ils ne tarderont pas d'être délivrés par les François, qui selon eux garderont leurs assignats pour leur pays, et viendront répandre ici des fleuves d'or et d'argent, qu'ils ont reservés, disent ces maniaques, pour venir nous enrichir. Les François viendront

Hosted by Google

encore rétablir les couvents, conserver à l'université de Louvain tous ses anciens abus, sous le nom de Privilége, et leur permettront d'anéantir les vonckistes et les royalistes, et tous ceux qu'il plaira aux sieurs Somers et Lincée de marquer du caractere de la bête.

Il est incompréhensible jusqu'ou est porté l'extravagance, et l'on croit qu'il y a plus d'une puissance qui se sert de l'imbécillité de ce peuple insensé, pour chagriner l'Empereur et achever la perte de notre pays. La haine contre les vonkistes augmente au point qu'ils avoient débité qu'on avoit pillé plusieurs maisons à Bruxelles, quand on avoit arrêté les prévenus du complot : et ils disoient que les vonkistes avoient payé le militaire pour les engager à ce pillage. L'émigration est très foible ici, on ne s'apperçoit que de 4 à 5 personnes qui manquent. Dans la Campine, tout est tranquille. On a trouvé à Tongerlo à 3 différentes reprises, après bien de recherches, une caisse avec 3,000 balles à fusils sous terre, un tonnelet de pierre a fusils, dans l'eau, 4 barils de poudre pour 40,000 coups de fusils, cachés dans une maisonnette du jardin, et 24 fusils, cachés dans une cheminée. Les moines avoient protesté plusieurs fois de bouche et par écrit, qu'ils n'avoient aucune munition ; leur abbé demeure à Breda; Vander Noot et Van Eupen sont à Bergen-op-Zoom, où ils vivent dans de fêtes continuelles, sans que rien ne leur manque, comme on vient de me l'écrire à bonne enseigne.

Je vous suis très reconnoissant d'avoir voulu écrire en faveur de Mr Vander Linden; quoique le duc lui eut déjà conféré la place, quand il reçut votre lettre, il en fut très satisfait, apprennant qu'il avoit conféré la place à une personne pour qui vous vous intéressiez; et votre recommandation lui sera utile pour lui faire obtenir de nouvelles graces du duc quand l'occasion se présentera. Je prie madame Vander Mersch d'agréer mes civilités, et suis avec l'amitié la plus sincère,

Votre très humble et obéissant serviteur,

A. De Broux.

On aura remarqué les réflexions que fait De Broux sur les prétendus avantages que le pays pouvait retirer de l'intervention française. Rappelons-nous que, faute de mieux, il est rallié au gouvernement autrichien, dont il attend toujours d'ailleurs les réformes.

Le passage relatif à l'*imbécillité du peuple insensé* concorde

Hosted by Google

parfaitement avec l'appréciation que nous avons trouvée dans la lettre adressée à Vonck le 12 octobre 1791 [1].

Pendant ce temps, Vander Mersch fait comme Candide, il « cultive son jardin », — à en juger par les détails d'horticulture et d'arboriculture que contient cette lettre de De Broux :

Malines, le 23 mars 1792.

Trés cher et respectable ami,

J'ai recu dans son temps votre derniere lettre du 2 de ce mois, par laquelle vous m'annoncez l'envoi d'un arbrisseau prunier et de quelques greffes, que j'ai reçu ensuite en trés bon état, et pour lesquels je vous prie d'agréer mes sincères remerciemens. Vous recevrez avec la présente un petit paquet de graine de jets-de-choux que vous me demandez, je les ai pris chez un jardinier qui a la réputation d'avoir constamment de très beaux ; j'espère qu'ils viendront bien dans votre terrein, mais pour être assuré d'en avoir de bons, je vous en ferai parvenir de plantes, dans le temps où on les transplante ; en faisant ensuite la comparaison entre ceux que vous aurez semés vous-même et ceux qui auront été semés à Bruxelles, vous aurez l'expérience de ceux qui viendront le mieux, et vous régler en conséquence pour les années suivantes, car il n'est pas plus difficile de vous envoyer des plantes que de la graine, et la différence du prix ne mérite aucune attention ; ayez la bonté de me faire connoître combien de plantes vous désirez pour remplir le terrein que vous leur destinez. Vous feriez bien, Monsieur, de faire remplir une fosse de fumier de la hauteur de deux pieds, recouverte d'un demi-pied de terre, pour semer cette graine, qui y croîtroit plus tôt et plus vigoureusement.

Il m'a été pénible d'apprendre par votre lettre que la plaie de votre jambe n'est pas encore fermée ; je pense qu'il sera indispensable de vous appliquer un cautere, et vous feriez bien de vous rendre ici pour consulter Mr Lengrand ; car si vous laissez trainer cette plaie, elle pourroit devenir plus dangereuse ; je pense que le cautere attirant à soi les humeurs, vos maux de poitrine diminueroient. Il seroit bon aussi que le petit Frederic vint à Bruxelles pour son œil ; on m'a dit que semblables taches, telles que vous m'annoncez dans votre lettre, se dissipent par la vapeur de sucre, qu'on souffle dans l'œil, pourvu qu'elles ne soient pas trop invétérées.

Tout est ici maintenant assés tranquilles ; quelques principaux boute-

[1] Voir page 6.

Hosted by Google

feux étant partis d'ici pour l'armée de Charost-Béthune, leur disparution a contribué beaucoup à l'espece de tranquillité qui régne ; il y a encore quelques moines et quelques ecclésiastiques qui babillent et qui désirent les troubles, mais leur crédit diminue beaucoup ; l'on dit que notre nouveau roi suivra le systeme pacifique de son sage Père, dont je regarde la perte comme une vraie calamité pour le pays, qu'il auroit rendu florissant et heureux ; on pense que la réhabilitation des 5 conseillers du conseil de Brabant, exauctorés ou négligés par Mr Mercy d'Argenteau, aura lieu bientôt ; moyennant quoi tout prétexte de la part des États viendra à cesser, et si pour lors ils ne veuillent pas bien se conduire, tout le tort sera de leur côté, et rien ne pourra empêcher l'Empereur de faire un usage légitime de son pouvoir à leur égard, et l'armée de Béthune pourra s'en retourner à la lune.

Je prie madame Vander Mersch de recevoir mes civilités et d'embrasser pour moi le charmant Fréderic. Dès que la belle saison arrivera, j'aurai le plaisir d'aller vous faire une visite ; je suis devenu cavalier, le curé d'Hérentals m'a fait achetter un cheval, dont je suis très content : ce bidet me conduira, je l'espère, sain et sauf jusqu'à chez vous, si je peux engager le curé de Hérentals à être mon compagnons, nous passerons ensemble quelques heures délicieuses.

Je suis avec l'attachement le plus sincere,

Très cher et respectable ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

A. De Broux.

Vander Mersch ne s'occupait pas seulement de son jardin : il s'occupait aussi de faire valoir toujours auprès du gouvernement les réclamations dont nous avons déjà dit un mot plus haut.

On en aura la preuve par la minute de la lettre qu'il envoyait en ce temps-là au baron de Crumpipen, chancelier de Brabant [1].

Dadizelle, le 16 mars 1792.

Monsieur,

D'après les offres gracieux qu'il vous à plu de m'offrir, permettés que jay l'honneur de réclamer vos bontés et vos lumiéres en voulant m'honorer

[1] Cette minute (en double) se trouvait dans le carton des lettres écrites par De Broux à Vander Mersch. (Nous respectons aussi l'orthographe du général.)

Hosted by Google

de vos sages conseils relativement â la marche qûe Votre Seigneurie jugeroit convenable de tenir envers le Congrès et nos cy dévant États ; jay demontré à l'univers entier la droiture de ma conduitte, et en même tems la perfidie de celle de ces messieurs, qui paroissent avoir oubliés les procédés iniques envers le souverain et la nation ; la dilapidation, la persécution, la vengeance, le pillage, les injustes emprisonnemens, le massacre même sont effacés de leur souvenir ; le procédé le plus attrôce envers mon épouse, mon fils, et mes gens, notre injuste détention pendant sept mois dans la citadelle d'Anvers, la violation des engagemens les plus sacrés ainsi qu'il conste par leurs propres signatures et commissions ; environs trente cincq milles florins qui me sont dues pour mes appointemens, une engagére de deux milles florins par an à mon épouse de la part des États de Flandre qui â passé *ad omnes*, un engagement de cent milles florins signé des abbés de Tongerloo et de Saint-Bernard, le vol de mes chevaux, le pillage de mes équipages et effects de mon épouse ; jay sommé ces hommes pervers d'articuler mon crime, et quel peut être leur titre de tant de forfaits, sans qu'ils en ayent jamais osé citter aucun que celui d'avoir soutenu les interests du peuple, d'avoir conseillé le retour envers le souverain, et notament les propositions avantageuses du deux de mars ;

Votre Seigneurie daignera me rendre cette justice que dès le commencement je n'ai rien négligé à pouvoir y contribuer, messieurs de Culberg, de Pistrich, de Muller, les généraux comte de Ferari, et le baron de Lilien en ont également été témoins ; jay osé dépeindre à tous les États en général que les intrigues et les impostures de Van Eupen et Vander Noot auroit occasionnés la perte et la ruine de tous les provinces ; jay demontré l'ineptie des États en suivant aveuglement le système inique de ces deux hommes pervers, et qui sans aucun titre sont devenus l'arme de la terreur et les distributeurs de tous les graces, l'orgeuil et l'interest de la majeure partie ayant secondés les vues ambitieuses de ces dieux malfaisans, ce fut mon plus grand crime de m'avoir déclaré contre ce systéme distructif, et d'avoir seul osé dire la vérité en soutenant les interests de la nation, qui a cette époque pouvoit être heureuse et éviter tous les malheurs qui lui sont arrivées ; si j'osois supplier Votre Seigneurie, eu égard à ma loyauté et a mon desenteressement de vouloir appuyer ma juste cause afin d'obtenir un redressement des griefs accumulés d'en faire l'expositif à monsieur votre frère pour que le gouvernement daigne ordonner le payement de mes justes prétentions et un dédommagement des pertes que jay essuijés, me croyant dallieurs sans l'appui du gouvernement trop foible à pouvoir lutter contre un corps aussi puissant, et si contre toute attente je n'y avoit point de justice à attendre, j'oserois espérer que par votre crédit je pourrois au

Hosted by Google

moins obtenir la permission du gouvernement de passer au service de quelque puissance étrangére pourveu que Votre Seigneurie daigne y cooperer, ne desirans qu'a pouvoir la convaincre des sentimens les plus reconnoissans, avec les quels jay l'honneur d'être.....

Vander Mersch était, on l'a vu déjà, meilleur soldat qu'homme politique... et écrivain. Si nous ne nous arrêtons pas au style bizarre de cette lettre, nous ne pouvons pas nous empêcher de dire qu'elle le montre, au point de vue de la fermeté du caractère, sous un jour peu favorable. Dans ces revendications enveloppées de récriminations, méritées du reste, à l'adresse des États, et de protestations de loyauté envers le gouvernement autrichien, il y a comme un écho de ces regrets qui provoquaient de la part de De Broux, le 23 décembre 1790, certaines réflexions piquantes [1]. Il est probable que Vander Mersch n'aura pas donné connaissance à son ancien secrétaire de la minute de sa lettre au chancelier baron de Crumpipen.

A rapprocher du passage de cette lettre où il est question d'une « permission du gouvernement pour passer au service de quelque puissance étrangère », un billet de Walckiers, en date du 20 avril [2], annonçant à Vonck la déclaration de guerre de la France à l'Autriche pour le lendemain et la nomination de Vander Mersch en qualité de général.

Cette nomination a-t-elle jamais été signée? Walckiers, qui avait sans doute de l'influence dans les bureaux du ministère de la guerre à Paris, mais qui était un peu trop porté à prendre ses désirs pour la réalité, Walckiers avait-il été trop affirmatif? Ou bien Vander Mersch, dont les hésitations et la faiblesse croissaient avec l'âge et les souffrances, s'est-il ravisé au dernier moment?

[1] Cf. 1er article. Au tome IV de la *Correspondance de Vonck* (n° 48), il y a aussi une lettre de Vander Mersch, du 3 avril, demandant que Vonck l'aide à se faire indemniser.

[2] *Correspondance de Vonck*, t. IV, n° 12. « Le décret qui déclarait la guerre à l'Autriche, sur la proposition du Roi, fut rendu à la presque unanimité le 20 avril. » (Borgnet, II, 7.) Cf. Lettre de Walckiers du 19 avril (n° 74). Il y a un peu de confusion dans le classement de la correspondance du tome IV.

Hosted by Google

Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans la *Correspondance de Vonck* (n° 73) la *minute* d'une lettre de Vonck à Walckiers, du 23 avril, qu'il nous importe de signaler à cette place. Dans un passage de cette minute, qui a été biffé après coup, Vonck exprimait des doutes sur la fermeté du caractère de Vander Mersch. Il attribuait l'ébranlement de ses convictions à l'influence de sa femme et surtout de son frère, « fameux aristocrate ».

Les jours de Vander Mersch étaient d'ailleurs comptés. Le mal dont il souffrait empira pendant le printemps de 1792. Il doit avoir envoyé à De Broux au mois d'août une lettre désespérée, car, à la date du 13, le chanoine lui écrit :

Malines, le 13 août 1792.

Très cher et respectable ami,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; elle me plonge dans la plus profonde affliction : j'espère cependant que votre mal ne sera pas aussi sérieux que vous le craignez, et que vous recupererez une santé si chere à vos amis et si précieuse à votre respectable famille : que s'il étoit résolu dans les decrets de la divine Providence de vous appeller à soi, je crois que l'amitié m'oblige à vous engager à un pardon général de toutes les injures et injustices qui ont été commises envers vous. Nous avons le grand exemple de notre divin Sauveur, qui a prié sur la croix pour ses ennemis et qui nous a prêché pendant toute sa vie le pardon des injures. C'est le signe distinctif du chrétien, cher ami, et notre Père céleste nous accordera le pardon de nos fautes, sous la condition que nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés. J'avois arrangé d'aller vous voir avec le curé de Herentals, et de partir d'ici lundi prochain : mais apprennant votre indisposition, j'accelererai mon voyage et partirai d'ici jeudi pour être chez vous samedi matin. Je tacherai d'engager le curé de Herentals d'être de ma compagnie. Adieu, cher ami, bon courage et bonne résignation : tout ce qui vous appartient me sera toujours cher, et me retracera les vertus de celui pour lequel je conserverai toujours l'amitié la plus sincere et les sentimens les plus dévoués avec lesquels je suis,

Très cher et respectable ami,

Votre très humble et obéissant serviteur,

A. De Broux.

Je prie madame Vander Mersch de recevoir l'assurance de mon profond respect.

Hosted by Google

Le chanoine eut la consolation d'embrasser son cher général au lit de mort.

Van der Mersch mourut en septembre : il avait 58 ans.

Dans une lettre *à M^me^ la douairière Vander Mersch*, — la dernière de celles que contenait le carton qui nous a été communiqué, — nous voyons que De Broux emploie toute son activité à faire valoir les prétentions et les revendications du général vis-à-vis des États des provinces. L'excellent homme saisira toutes les occasions de donner des preuves de l'amitié qu'il avait vouée à son général.

Malines, le 29 octobre 1792.

Madame,

J'ai reçu ce matin la lettre gracieuse que vous avez eu la bonté de m'écrire le 27 de ce mois : je vous remercie de tout mon cœur de la bonté que vous avez eue d'écrire en faveur de mon neveu à M^r^ Edouard Walkiers, auquel j'avois écrit de même, sans avoir reçu jusqu'ici aucune réponse : je suppose que l'interception de toute communication littéraire entre la France et les Pays-Bas autrichiens en aura été la cause, et que cette interception semblant être levée maintenant, vous recevrez au premier jour une réponse définitive sur l'objet pour lequel vous aviez bien voulu vous intéresser en faveur de mon neveu : je vous en aurai ainsi que mon neveu une très sincére reconnoissance. Quant aux indemnités que vous réclamez à juste titre pour feu M^r^ votre respectable mari, je vais m'occuper de suite à dresser une note de ses prétentions, tant vis-à-vis des Etats de Brabant que des Etats-Unis : mais comme les Etats de Flandre sont maintenant occupés à liquider les dettes contractées par eux pendant la Révolution, je pense que vous devez faire valoir auprès d'eux la promesse qu'ils ont faite d'une *pension de deux milles florins* par an à feu M^r^ Vander Mersch, reversible sur vous, en cas de décès. Je pense que vous devez, sans tarder, réclamer cette promesse, car si vous laissez écouler le terme, vous vous exposez à perdre le tout : il s'agit de trouver des amis entre les membres des États de Flandre actuels, pour que votre prétention y soit acceuillie : du moins, il faut qu'une personne de tête dresse votre mémoire pour leur être présenté, pour lors, quoi qu'il en arrive, vous êtes en régle, et on ne pourra pas vous objecter d'avoir négligé le terme préfigé par les États, pour fournir vos prétentions. Quant à celles que vous avez à réclamer sur les Etats-Unis, ou sur les Etats de Brabant, comme jusqu'ici aucun terme n'est assigné, il n'y a rien qui presse pour les y faire valoir, et j'aurai soin

Hosted by Google

de receuillir les prétentions de feu Mr votre mari et de vous les envoyer. Je dresserai de même une minute de lettre à écrire, tant à Mr le chancelier qu'à Mr de Jonghe, pour demander leur protection. Il n'y a rien, madame, que je ne fasse pour revendiquer les prétentions, aussi justes qu'injustement différées jusqu'ici, et je tacherai dans toute occasion de vous donner des preuves sincères de l'amitié que j'avois vouée à feu Mr Vander Mersch, qui fait encore tous les jours le sujet de nos justes regrets; disposez de moi en toutes circonstances où je pourrai vous être utile, et croyez que je conserve toujours pour la famille de notre respectable général les mêmes sentiments que vous m'avez connus pendant notre commune captivité.

J'embrasse le charmant Frederic. La saison est trop avancée pour aller le voir, je le ferai au commencement de l'été prochain : quand il sera plus grand, il viendra passer ses vacances chez moi. Je salue votre chere famille, et suis avec les sentimens les plus dévoués,

Madame,

Votre très humble et obéissant serviteur,

A. De Broux.

A côté de cette lettre de De Broux se trouvait la lettre suivante, que Walckiers avait écrite à la veuve de Vander Mersch au lendemain de la mort de son époux :

Madame,

J'apprends avec bien du chagrin, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15 de ce mois, la mort du brave général Vandermersche, votre époux et mon ami; il faut nous resigner aux décrets de la Providence. La recommandation que vous me faites du neveu et filleuil de Mr le chanoine De Broux [1] me procure la double occasion de remplir le vœu de mon ami Vandermersche et en même temps d'obliger Mr le chanoine De Broux, dont j'ai toujours estimé les sentimens. Je vais donc,

[1] Le « neveu et filleuil du chanoine » était probablement le père de M. le baron F.-F.-G. De Page, mort il y a quelques années premier président de la cour d'appel de Bruxelles. (Voir, plus loin, un extrait des actes de l'état civil de Bruxelles.)

Hosted by Google

madame, m'occuper de placer ce jeune homme et j'aurai l'honneur de vous en écrire.

J'ai celui d'être avec une parfaite considération,

Madame,

Votre très humble serviteur,

E. De Walckiers.

Soissons, 20 septembre 1792, 4e de la liberté.

V

Deux mois après la mort de Vander Mersch, la victoire de Jemmapes (6 novembre) donnait les Pays-Bas aux Français.

L'accueil qu'ils reçurent fut tout d'abord excellent : on espérait obtenir par eux l'indépendance.

Au bout de cinq mois, leurs spoliations et les extravagances des agents politiques du gouvernement républicain avaient produit un mécontentement si vif, qu'on vit sans déplaisir rentrer les Autrichiens, vainqueurs à la bataille de Neerwinden (mars 1793).

Mais les Français avaient apporté avec eux des idées et des théories qui devaient faire leur chemin. Sans doute, la plupart des vonckistes ou démocrates, grands admirateurs de la Constituante de 1789, avaient dû, en présence des appétits *territoriaux* qui s'étaient manifestés dans la Convention, renoncer à l'espoir de voir leurs voisins doter la Belgique du double bienfait de l'autonomie et de la liberté. Ils n'en conservaient pas moins le désir de voir triompher dans leur pays les principes de rénovation sociale et administrative dont la Révolution française s'était faite l'initiatrice en Europe.

Que le gouvernement autrichien s'inspirât de ces principes, on ne lui en demandait pas davantage.

Le chanoine De Broux était parmi les esprits tout à la fois fermes et modérés, qui estimaient qu'il fallait, dès la rentrée des troupes autrichiennes, demander au gouvernement de Vienne, comme on l'avait demandé en 1791 à Mercy d'Argenteau, des garanties constitutionnelles, la suppression des

Hosted by Google

privilèges et des abus depuis longtemps condamnés par l'opinion publique et la réalisation de tous les progrès sociaux compatibles avec les mœurs et les usages du pays.

La bienveillance de son caractère et le libéralisme de ses opinions l'avaient désigné aux suffrages du peuple de Malines, le jour où l'on avait procédé au choix des conseillers municipaux pendant l'occupation française. Et c'était lui qui avait fait, au dire du chroniqueur malinois [1], la première motion relative à la liberté des professions.

On ne s'étonnera donc pas de le voir, pendant la restauration autrichienne, former des projets de rénovation politique et sociale, et préconiser les idées de suppression de privilèges dont nous venons de parler.

Ces idées-là faisaient d'ailleurs tellement de prosélytes, même dans le clergé, que le journal rétrograde et fanatique de Feller en jetait des cris de désespoir [2].

« Le sans-culottisme, écrivait-on à Feller, de Bruxelles, le 6 juin 1793, a laissé de sinistres impressions dans les Pays-Bas. On sait avec quel acharnement les démocrates français déclamèrent contre les privilèges et les franchises du clergé et de la noblesse d'abord après leur invasion dans la Belgique. La suppression de ces privilèges et franchises fut décrétée, et dans plusieurs endroits forcément, par les représentants provisoires sur les instances irrésistibles des clubistes et des sans-culottes. Les honnêtes gens gémirent dans le temps de cette injustice, et surtout les amis des États et de la Constitution. Le croirait-on? La chose, hélas! n'est cependant que trop véritable. Il vient de se former une coalition des doyens d'Anvers, de Louvain, de Bruxelles et de Malines qui importunent le gouvernement et demandent à cor et à cri que S. A. R. le nouveau gouverneur général des Pays-Bas et Son Excellence le ministre se prêtent à la suppression des privilèges et exemptions dont la noblesse et le clergé jouissent depuis des siècles par les titres les plus incontestables. »

[1] Scheltens, 10 août 1793 (folio 344 du vol. VII).

[2] *Journal historique et littéraire*, numéro du 15 juin 1793, p. 307.

Hosted by Google

Le lecteur se rappellera peut-être qu'au début de notre travail nous avons reproduit une remarque de Vonck sur les tendances *démocratiques* des membres vraiment instruits du clergé belge.

Ce sont apparemment ces prêtres-là, dont était De Broux, que Feller aurait volontiers appelés des *prêtres de scandale*.

La population malinoise, qui n'était pas aussi sotte que voudrait le faire croire certain dicton latin : *gaudet Mechlinia stultis*, auquel fait allusion l'aimable Feller [1], sut gré à De Broux des efforts qu'il avait faits pour le succès des réformes populaires. Lorsque la France fut devenue, par la victoire de Fleurus (27 juin 1794), maîtresse définitive de la Belgique, c'est à des hommes comme lui que l'on songea tout d'abord pour leur confier des fonctions administratives.

La chronique de Scheltens (vol. VII) nous fournit, à cet égard, quelques renseignements intéressants, que nous reproduisons textuellement :

« Cinq août 1794 (folio 419). De Broux est nommé curateur avec le chanoine Gielis pour le cardinal. »

« Quinze octobre 1794 (folio 443). De Broux, bourgmestre, en remplacement de Nélis. »

Nous voyons aussi qu'il fut chargé de différentes missions à Bruxelles.

Le 11 avril 1795 (folio 666), Scheltens nous apprend qu'on se plaint au conseil municipal de Malines de ce que l'administration supérieure le désorganise en lui enlevant ses membres les plus distingués, comme De Broux.

L'ancien chanoine venait, en effet, d'être appelé au poste important d'*administrateur du Brabant*.

On peut lire, dans le *Recueil des lois et ordonnances* de Huyghe (vol. IV, p. 210 à 321, an III et an IV de la Répu-

[1] On lit dans le *Journal historique et littéraire de Feller* (numéro du 15 juillet 1793, p. 46) : « Les bons et loyaux habitants de Malines n'ont pas vu... que c'est un de ces petits moyens si familiers aux vonckistes, clubistes, sans-culottes, etc., pour opérer des dissensions funestes...

Nobilibus Bruxella viris, Antwerpia nummis,
Lovanium doctis, gaudet... (j'ai oublié le reste...) ».

Hosted by Google

blique), une série d'arrêtés et de circulaires qui portent la signature d'Alexandre De Broux [1].

A l'époque du Directoire, De Broux quitte l'administration départementale.

A la fin de 1795, nous le retrouvons juge de paix de la huitième section (centre) de Bruxelles [2], mais il ne le fut pas longtemps.

Nous voyons dans le *Recueil* de Huyghe que, en l'an v, pour le second des six jurys qui sont chargés de désigner les instituteurs primaires, il faut s'adresser au *citoyen* De Broux, *ci-devant juge de paix*, rue des Bogards (arrêté de l'administration centrale du département de la Dyle, du 16 prairial).

VI

La dernière partie de la vie de De Broux, celle où il a rendu les services les plus signalés à la chose publique et où l'on a pu le mieux apprécier les éminentes qualités de sa généreuse nature, commence en l'an VI.

Le 15 brumaire (7 novembre 1798), il fut nommé secrétaire de la commission des hospices civils de la commune et du canton de Bruxelles [3].

Sa nomination ayant été notifiée, au vœu de la loi, à l'administration municipale de Bruxelles, celle-ci l'approuva dans les termes les plus flatteurs :

« Nous ne pouvons, disait-elle, qu'applaudir à ce choix, ce citoyen réunissant au civisme le plus pur les connaissances les mieux cultivées [4]. »

[1] Les principaux membres de l'administration du Brabant en l'an III et en l'an IV furent : A.-J. Frison, J. Debériot, A.-P. Demoor, Jean Solvyns et Leveque.

[2] Arrêté de l'administration départementale du 8 décembre — 17 frimaire an IV. Cf. HUYGHE : *Recueil des lois et ordonnances*.

[3] Nous avons puisé nos renseignements dans les anciens registres de l'administration des hospices de Bruxelles, dont M. l'archiviste Dodd nous a obligeamment permis de prendre connaissance.

[4] La lettre de l'administration municipale bruxelloise était signée : ANNEMANS, président, et TORFS, secrétaire général.

Hosted by Google

En l'an XI eut lieu la réorganisation de l'administration des hospices de Bruxelles, qui prit le titre de *Conseil général des hospices et secours* du premier arrondissement du département de la Dyle.

Voici ce que nous lisons dans le registre aux procès-verbaux de cette année :

Séance du 25 ventôse an onze (mars 1803).

Présents : le citoyen De Villegas Seltenberg, président... Danethan... et Wyns, procureur-syndic.

La discussion s'ouvre sur le traitement du secrétaire-archiviste. Il sera proposé au préfet de le fixer à 2,000 francs...

L'assemblée délibère sur la personne du secrétaire-archiviste et elle arrête son choix sur le citoyen A. De Broux, ci-devant secrétaire des hospices et membre de l'administration départementale des deux Nèthes (*sic*).

. . . . . .

De Broux eut plus d'une fois l'occasion de montrer son dévouement.

L'administration savait l'apprécier.

Nous n'en voulons citer qu'une preuve — décisive — qui nous est fournie par le registre aux procès-verbaux des séances du Conseil :

Séance du 30 mars 1810.

. . . . . .

Il est voté une gratification[1] au secrétaire-général De Broux, pour son travail extraordinaire de 1809; — vu qu'il s'est donné beaucoup plus de peine que dans le passé par les soins actifs qu'il a donnés à la réception des militaires malades; que c'est à ces soins que l'administration doit en grande partie la satisfaction d'avoir sauvé la vie à ces malheureux si dignes d'attention et de pitié...; qu'il ne s'est pas contenté de surveiller les détails et l'organisation de toutes les nouvelles salles des malades, sans pour cela laisser souffrir le service ordinaire, mais qu'il a même poussé le zèle et l'humanité jusqu'à se porter pendant la nuit au-devant des charettes qui amenaient les militaires malades à Bruxelles, pour les conduire lui-même et les installer dans les locaux qui leur étaient destinés . . . . . .

. . . . . .

[1] De 400 francs.

Hosted by Google

* * *

De Broux conserva ses fonctions de secrétaire des hospices jusqu'à sa mort.

Le registre aux actes de l'état civil de la ville de Bruxelles pour 1817 porte :

. . . . . .

N° 1671. Du 9 août.

Acte de décès de : *Alexandre De Broux*, secrétaire-général du conseil des hospices et secours du premier arrondissement du Brabant méridional, décédé le même jour au Grand-Sablon [1], 1re Sion, n° 1142.

Fils de Mr Jacques-Fois-Ferdinand De Broux,
et de dame Thérèse-Élisabeth Waumans,
âgé de 67 ans, 11 mois et 28 jours.

Déclaration faite par Mr M. Ferdinand-Fois-Ghislain Depage, licentié en droit, âgé de 23 ans, demeurant au Grand-Sablon, neveu [2], et Charles-Ferdinand De Coninck, licentié en droit, âgé de 22 ans, au Marché-aux-Charbons.

* * *

Il n'a pas dépendu de nous de donner des détails plus circonstanciés sur la vie de cet homme de bien, de ce bon citoyen, de cet esprit éclairé et vraiment libéral, qui est une des rares exceptions d'une époque malheureuse de nos annales.

A deux reprises différentes, en 1884 et en 1887, nous avons demandé à la famille de De Broux si dans les papiers qu'il a délaissés ne se trouvait pas quelque document pouvant intéresser l'histoire.

La réponse a été négative.

Ernest Discailles.

[1] Dans le Rapport de l'administration des hospices en 1807 (publié chez Weissenbruch), De Broux est renseigné comme habitant rue du Bord du Verre, section 2, n° 98. Cette rue a fait place, pensons-nous, à la rue du Poinçon.

[2] « *Petit-neveu* » eût été plus exact. Cf. p. 59.

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES

A. MARIGNAN, *La médecine dans l'Église au* VI^e^ *siècle.* — Mémoire pour servir à l'histoire de la civilisation en France. — Paris, Alphonse Picard, 1887. — XVIII et 20 p. 8°.

La petite dissertation dont je viens de transcrire le titre, et qui a déjà été signalée dans le numéro de juin de la *Revue de Belgique*, peut être considérée comme un spécimen d'un grand ouvrage que l'auteur prépare sur l'histoire de la civilisation en France au commencement du moyen âge [1]. Elle nous fait de plus comprendre comment M. Marignan en est arrivé à se cantonner dans cette partie de l'histoire et sous quel angle il compte spécialement l'étudier.

Il y a peu d'années, alors qu'il était encore élève de l'École des hautes études, il fit, sous la direction de M. Rayet, une étude sur le culte d'Esculape, et peu après, sous celle de M. Monod, il entreprit un travail sur le culte des saints au VI^e^ siècle. Surpris de retrouver une foule d'analogies entre les deux cultes, il ne se contenta pas d'en tirer la plaquette actuelle sur la médecine religieuse du VI^e^ siècle. Sa carrière scientifique en fut dès lors déterminée. Il se consacra à étudier la christianisation de la Gaule, et notamment à préciser la quantité d'éléments païens qui y ont été assimilés par les idées nouvelles. On sent donc que les trente-huit pages dont je parle aujourd'hui sont le principe d'une œuvre plus considérable. C'est ce qui explique pourquoi l'auteur, étendant son sujet, nous a, dans une

[1] Le premier volume de cet ouvrage vient de paraître sous le titre : *La foi chrétienne au* IV^e^ *siècle*, Paris, Picard, 1887. Il a été encore précédé d'une courte dissertation, intitulée : *Le Triomphe de l'Église*, et publiée chez le même éditeur, où M. Marignan étudie les procédés d'évangélisation et de propagande dont s'est servi l'Église chrétienne pour conquérir les habitants des pays latins, la transformation désavantageuse qui en a résulté pour elle, le retour au paganisme, etc.

Hosted by Google

préface relativement longue, tracé un tableau de la Gaule à la fin de la domination romaine.

Quelques traits de ce tableau sont à noter.

L'influence civilisatrice de Rome a été parfois exagérée. Dans le nord et le centre de la Gaule, tout ce qui était en dehors des grand'-routes resta très sauvage. Les villes militaires comme Trèves eurent peu d'action sur les villages situés à une certaine distance. Les vieilles croyances celtiques, affublées tout au plus de noms latins, purent donc se maintenir en bien des endroits. Le Midi seul, grâce à une colonisation très active, devint tout à fait latin. De grandes villes, semblables à toutes celles d'Italie, s'y développèrent ; mais leur décadence fut rapide. Au VIe siècle, ce ne sont plus guère que de gros bourgs sans vie, tristes, sales, malsains, où de pauvres gens végètent dans des ruines.

La propagande chrétienne suivit les voies romaines. Son action ne s'exerça guère que sur les parties fortement latinisées, c'est-à-dire sur le Midi. Les idées chrétiennes purent se développer dans cette partie de la Gaule pour la même raison qu'elles avaient pris plus vite à Corinthe qu'à Athènes. Nîmes, Lyon, Arles, villes neuves, sans traditions, peuplées de marchands orientaux et de soldats qui avaient roulé dans tout l'empire, étaient un assez bon terrain pour toutes les nouveautés. Encore le nombre des chrétiens y fut-il peu considérable. L'aristocratie, avec son monde de clients et d'esclaves, resta longtemps indifférente ou hostile au nouveau culte et ne l'admit que sur le tard, sans conviction, pour plaire aux empereurs grecs.

On peut dire que la Gaule, comme tout l'Occident d'ailleurs, n'était pas mûre pour le christianisme; la réforme, imposée par l'Orient, y fut tout officielle. Elle devint chrétienne comme elle était devenue latine, par décret. Au Ier siècle, on avait donné des noms latins aux dieux gaulois. On fit pour le christianisme ce que l'on avait fait pour la religion du Latium. Les vieilles choses pourvues d'étiquettes chrétiennes subsistèrent partout. Aux petits dieux locaux succédèrent les saints de campagne, guérisseurs de bêtes malades. Au fond, la masse resta païenne, et le compromis que le christianisme dut passer avec les vieilles idées fut si solide que, par bien des côtés, elle l'est encore. Il serait, en effet, facile de mettre, à côté des faits cités par M. Marignan, des usages populaires d'aujourd'hui qui doivent en être considérés comme la survivance [1].

[1] Voyez un exemple dans la note sur les ex-voto qui suit cet article.

Hosted by Google

Je viens au mémoire lui-même.

Dès les premières lignes, on s'aperçoit que M. Marignan est un élève d'Olivier Rayet. Pour employer la formule de M. Taine, sa faculté maîtresse est le sens archéologique; il a le coup d'œil artiste du vrai archéologue; il sait voir et reconstruire avec des riens les choses disparues. Aussi son étude débute-t-elle par une minutieuse description de l'église du VI^e^ siècle.

Cette église, située généralement en dehors de la ville, a toujours la forme de la basilique romaine. Elle est bâtie sans goût, très souvent avec les débris de la démolition du sanctuaire païen qu'elle remplace. Au fond, séparé par une grille, l'autel renfermant des reliques d'un ou de plusieurs saints. Devant lui, d'ordinaire à l'ouverture de l'abside, le tombeau du saint. Parfois ce tombeau, et c'est bien là un signe du temps, est un simple sarcophage païen encore recouvert de ses sculptures et sur lequel on s'est borné, après l'avoir bénit, à graver un emblème chrétien (agneau ou chrisme) pour le sanctifier. Il est recouvert d'une palla de soie et éclairé jour et nuit d'une lampe, comme les tombeaux anciens. C'est le vrai centre de l'église. Le saint est, en effet, le successeur du dieu païen. Son sanctuaire est inviolable comme le temple antique et l'on met sous sa garde ses biens et même les animaux que l'on possède.

C'était surtout comme médecin qu'on venait l'invoquer. L'atrium de la basilique était encombré de malades de toute espèce qui attendaient leur guérison. La plupart y logeaient. La veille dans l'église était, en effet, obligatoire, comme la veille dans le temple d'Esculape, à Rome et à Athènes.

Les guérisons s'opéraient de diverses manières.

Parfois, surtout au jour de la fête du saint, le malade était guéri brusquement, par miracle.

Le cas le plus ordinaire, cependant, était le songe. Ainsi qu'Esculape dans l'antiquité, le saint apparaissait au malade, soit pour le guérir de suite, soit pour lui indiquer le remède. Il y avait parmi les pauvres gens entassés dans l'atrium une véritable contagion de merveilleux. L'un avait vu le saint, le décrivait; l'autre l'avait entendu. Tous étaient si bien convaincus qu'ils devaient le voir, qu'ils le voyaient presque toujours. La nature des maladies favorisait d'ailleurs la croyance au miracle; la mauvaise hygiène et les nombreux marais causaient alors beaucoup de fièvres et de rhumatismes dont les accalmies passaient facilement pour des guérisons.

De même que ceux d'Esculape, les prêtres attachés au sanctuaire

Hosted by Google

intervenaient également. Inutile de dire que la science avait peu de chose à voir dans leur médecine. La maladie étant considérée comme un châtiment envoyé par le saint ou comme le résultat de l'influence de mauvais esprits, le plus habile médecin était celui qui était le mieux vu du premier ou le plus puissant sur les seconds. Celui qui avait une réputation de sainteté passait donc pour infaillible.

Les remèdes indiqués par le saint ou le prêtre étaient à l'avenant.

La poussière du tombeau, comme la cendre de l'autel d'Esculape, servait, délayée dans du vin ou de l'eau, contre la plupart des maladies; les mèches brûlées des cierges formaient la base d'une autre potion; l'eau et le vin qui avaient servi à laver l'autel guérissaient les maladies des yeux et les blessures; toucher le voile du tombeau arrêtait les hémorragies, etc. [1] Les objets ayant appartenu au saint, et surtout son lit, opéraient également beaucoup de guérisons.

En résumé, l'on peut presque dire que le christianisme, loin de détruire l'esprit païen, lui rendit, en un sens, un regain de vie. Transplantées à l'ombre de l'église, les superstitions reprirent plus vivaces et, s'accrochant aux vieilles pierres du nouvel édifiee, elles le cachèrent sous leur verdure.

EUG. MONSEUR.

NOTE SUR LES EX-VOTO.

Dans le mémoire que je viens d'analyser, M. Marignan, parlant (page 13, note 4, fin) des ex-voto placés dans le sanctuaire des saints guérisseurs, observe qu'au VI[e] siècle « on ne voit pas, comme dans l'empire romain, le chrétien déposer un bras, une main d'or ou d'argent, ou une autre partie du corps qui avait souffert. Nos docu-

[1] On peut voir par Gaidoz, *La rage et saint Hubert*, appendice, p. 203-218, que la plupart de ces recettes de thérapeutique sacrée sont encore très répandues aujourd'hui. Parmi les nombreux exemples cités, on peut remarquer les suivants : au Petit-Andely (Normandie), une pincée de la poussière que le sacristain a grattée avec un couteau sur le ventre de saint Mamet est mise dans la bouillie des enfants pour les guérir des convulsions ou des coliques (p. 209). La poussière du tombeau de saint Martin que Grégoire de Tours emportait en voyage dans une boîte avait aussi la spécialité de guérir les maux de ventre (p. 212 et MARIGNAN, p. 18). Enfin, la poussière du tombeau de saint François Régis (p. 213) et celle qui est recueillie sur les murs de la *Santa Casa* de Lorette (p. 214) ont encore une grande vogue.

Hosted by Google

ments ne sont, il est vrai, que pour la France, et l'Italie a dû être plus généreuse, car à Naples, encore aujourd'hui, nous avons vu un grand nombre de ces offrandes. » L'auteur pourrait, sans témérité, être plus affirmatif. Ce qui se passe à Naples de nos jours a dû certainement se passer à toute époque dans tout notre Occident; les chapelles à ex-voto sont encore très nombreuses et je me permettrai d'en signaler ici quelques-unes.

Il y a dans un coin de la ville de Liége, à cinq minutes de la gare, au milieu des cottages et des guinguettes de la colline de Cointe, une petite chapelle dédiée à saint Maur. On y vient de toute la province, même de Huy, où il y a cependant aussi un saint Maur. Ce saint guérit toutes les maladies des bras et des jambes : paralysie, claudication, rhumatisme, etc. Sous sa statue entourée de cœurs en argent repoussé, au milieu d'un fouillis de chapelets, de béquilles et de bandages, on voit émerger des mains de cire, des jambes de bois ou de zinc ayant la forme de petites bottes et des avant-bras et des jambes découpés dans des lattes de bois ou des feuilles de zinc. Tout autour de la statue, la muraille est couverte de petites plaques d'argent d'environ dix centimètres sur cinq et portant en relief des avant-bras et des jambes. Parmi les ex-voto suspendus dans les chapelets et les béquilles, je dois une mention spéciale à deux avant-bras et à une jambe en fer forgé, parce qu'ils rappellent étonnamment, par la naïveté du travail et les dimensions, des offrandes de même nature que l'on trouve en Styrie. L'identité du sujet m'engage à dire quelques mots de celles-ci. Elles me sont connues par une gravure accompagnée d'un article substantiel de M. Thomas Schlegel dans l'*Illustrirte Zeitung* du 15 janvier 1887 (t. 88, p. 72). Ce sont de petites figurines en fer forgé, représentant des chevaux, des bœufs, des porcs et même un enfant, usitées comme ex-voto dans l'église de Saint-Wolfgang, près de Deutschlandsberg (Steyermark). Saint Wolfgang est dans le pays, avec saint Leonhard et saint Oswald, le protecteur des bestiaux, et l'on va déposer dans son église de petits simulacres des bêtes malades en implorant leur guérison. Ces offrandes d'animaux existent aussi très probablement en Belgique; car Hock [1] affirme que l'on fabrique encore, en argent estampé, non seulement tous les membres du corps, oreilles, jambes, yeux, etc., mais jusqu'à des *enfants* au *maillot*, des *vaches*, etc.

« La chapelle de Notre-Dame des Affligés, à Villers-la-Ville

[1] *Croyances et remèdes populaires au pays de Liége*, p. 120, note.

Hosted by Google

(Brabant), m'écrit M. Goblet d'Alviella, abonde également en ex-voto. L'intérieur est rempli de bras et surtout de jambes en cire; on y voit même des statuettes humaines, plus ou moins vêtues, également en cire. Au dehors, au milieu des béquilles dressées contre le mur, on remarque pendus à des crochets de véritables trousseaux de petites jambes en fer forgé, avec articulation mobile au genou, ainsi que des mains de grandeur naturelle taillées à l'emporte-pièce dans une plaque de fer ou de tôle. »

A Notre-Dame-du-Roncier, à Josselin (Bretagne), où l'on conduit en pèlerinage les aboyeuses (espèce d'hystériques qui tombent en convulsions et aboient comme des chiens), il y a beaucoup d'ex-voto, notamment « des figurines creuses en cire blanche représentant des femmes bretonnes en costume et coiffe, des bras, des jambes, des têtes, etc. [1] »

Saint Marcellin, à Chokier (province de Liége), débarrasse les vieillards de leurs rhumatismes. On lui offre en présent des bras et des jambes confectionnés en fer et en argent [2].

On pourrait se demander par la même occasion quelle est l'origine de l'usage de ces offrandes de jambes, de bras et d'animaux. Il suffit, je pense, pour le comprendre, de rappeler quelques lignes de l'*Introduction à l'Histoire des Religions* de M. Goblet d'Alviella, où l'on trouve très bien résumé tout ce que nous savons actuellement de l'idée que se font de la médecine les populations peu avancées. « Les maladies, dit-il, page 77, sont attribuées, soit à la sortie de l'âme, soit à l'invasion d'un esprit étranger... Dans la première hypothèse, on cherche, par des prières, des menaces, des incantations, à ramener l'âme dans son domicile; dans la seconde, on s'efforce de faire sortir l'esprit perturbateur, non seulement à l'aide de menaces et de promesses, de cris et de danses, mais encore à l'aide de procédés qui ont souvent une influence réelle sur la maladie : bains de sueur, boissons purgatives et vomitives, massage, etc. Parfois l'esprit ainsi expulsé doit s'introduire dans un corps étranger : caillou, éclat de bois, animal, chiffon suspendu à un arbre, etc... » Nos ex-voto me paraissent rentrer dans le dernier cas. *On fait un simulacre du*

[1] H. Gaidoz, *La rage et saint Hubert*, p. 109.

[2] Hock, *Croyances et remèdes populaires au pays de Liége*, p. 120.—Hock remarque en note que « le 29e titre de Saint-Éloi condamne la coutume païenne qui s'était introduite dans les églises d'offrir des ex-voto en forme de pieds et de mains taillés en bois ou en fer ».

Hosted by Google

membre ou de l'animal malade, afin que le mauvais esprit puisse s'y loger [1]. Je vois une confirmation de cette idée dans le fait que les paysans de Carinthie enterrent dans leurs étables des figurines de fer forgé identiques à celles dont on se sert en Styrie. (*Illustrirte Zeitung*, même article.) Bien certainement, c'est afin que les esprits des maladies qui voudraient s'attaquer au bétail vivant choisissent des demeures artificielles, où ils ne seront pas inquiétés. C'est, au fond, le même raisonnement que faisaient les Égyptiens lorsqu'ils plaçaient des statues dans leurs tombes, afin que le double pût s'y fixer, si la momie venait à être détruite.

Il va sans dire que les gens simples qui vont déposer des ex-voto sur les autels de saint Wolfgang ou de saint Maur ne se doutent probablement plus de ce que l'usage pouvait signifier aux yeux de leurs ancêtres et n'agissent comme ils le font que par habitude héréditaire. E. M.

Salvatore Farina, *Pe' belli occhi della gloria, scene quasi vere.* 1 vol. Milan, Brigola, 1887.

Cette nouvelle publication du poète humoriste et délicat qui a écrit : *Mon fils*, — *Monsieur Moi*, et tant d'autres œuvres traduites dans presque toute l'Europe, n'est, nous dit-il, ni un récit, ni une nouvelle, ni un roman : « quelque chose de moins le contenterait », et s'il ne la donne pas pour une histoire réelle, il veut marquer sa préoccupation d'observer et de rendre la nature en la qualifiant de *Scènes quasi vraies*.

Le livre s'ouvre par une lettre à un ami où l'artiste signale le danger de la littérature de son pays : « l'anémie de la pensée », plus à craindre que la concurrence quotidienne du roman-feuilleton, importé de Paris. Car, après tout, si l'aliment est vulgaire, il habitue ce public à une nourriture quotidienne, et en créant des lecteurs,

[1] M. Goblet d'Alviella me fait observer que, surtout dans le cas où l'offrande est déposée après la guérison, il est probable qu'il faut la considérer comme un *sacrifice de substitution*. Pour remercier le dieu, il faudrait lui offrir le membre ou l'animal guéri et dont il a, en quelque sorte, pris possession en expulsant l'esprit de la maladie ; mais, comme le sacrifice réel serait pire que le mal, on substitue une effigie. Cette explication peut parfaitement se concilier avec celle que je propose; on a pu, suivant les temps, les lieux et les circonstances, donner un sens différent à ces offrandes.

Hosted by Google

il doit arriver à leur donner le goût de lectures toujours meilleures.

Ces scènes intéressent, sans que l'auteur ait sacrifié à ce qui produit l'effet, suspend l'attention, tient le feuilleton en haleine. Il n'est pas artiste à se préoccuper si un épisode ralentira l'intérêt; qu'importe s'il peint avec autant d'humour que de vérité un intérieur de famille ou ce qui se passe dans un cœur? L'auteur d'*Avant sa naissance* n'excelle pas seulement à mettre en action les côtés comiques ou les travers d'un caractère; sous l'enveloppe originale qu'il aime à donner à ses personnages, et si grotesque qu'elle soit, il sait montrer le cœur humain, et il réussit — chose rare — à donner la personnalité, le mouvement, la vie à la vertu; il excelle à peindre de braves gens, à montrer de bons cœurs sous des traits qui n'ont rien d'idéal, et à nous les faire aimer dans tous les rangs, au sommet de la gloire avec son peintre célèbre devenu aveugle, comme dans la sphère de la médiocrité, avec son modeste déclassé qui ne sait qu'esquisser, qui, moins il a de succès, plus il croit rester dans la dignité de l'art, et qui montre si naïvement à ses filles la joie d'avoir vendu une toile cent francs.

L'auteur sait aussi que tout n'est pas bons cœurs dans le monde — ce qui serait aussi monotone dans la vie que dans le roman. Son héroïne a une sœur, beaucoup plus belle, mais qu'a gâtée sa beauté même en lui inspirant le désir d'en tirer parti pour un riche mariage qui la mette à l'abri du besoin d'attendre, pour s'acheter une robe, que son père vende des tableaux à 100 francs la pièce. De son côté, le fils du peintre aveugle, peintre lui-même, s'est laissé prendre à la beauté d'une actrice dont il apprend qu'il a eu, à mille lieues de là, une fille; car elle l'a abandonné pour suivre ses caprices d'artiste et nous montrer quels travers peut produire l'amour des applaudissements : le manque de cœur pour tout ce qui n'est pas succès de théâtre; la peur des plus doux liens, l'abandon des plus saints devoirs qui pourraient entraver la carrière; la facilité à remplacer l'amour par la galanterie, etc. Mais la bonté du cœur peut tout sauver. Lorsque, au milieu des obstacles d'une situation assez équivoque, les deux jeunes gens, dont la délicatesse en exagère encore les difficultés, s'oublient jusqu'à échanger un mot, un regard qui fait sentir qu'ils sont faits pour s'aimer, pourquoi arrivons-nous à être émus d'une scène discrète? C'est évidemment qu'il n'y a rien de plus vrai, de plus doux, de plus saintement délicat que le premier élan de l'amour; — ces idées sont vieilles comme le monde, — mais c'est aussi parce que l'auteur, qui sent cela

Hosted by Google

profondément, sait nous préparer, par des scènes douces ou gaies, des portraits fins ou émus, à le sentir une fois de plus. Nul ne résiste à trouver dans un trait à peine esquissé une émotion réelle, et dans un mot fugitif de bonnes larmes.

La pensée ne manque pas dans ces scènes quasi vraies; on le comprend sans qu'il soit besoin d'effeuiller cette fleur pour en extraire une thèse, qui en dénaturerait la fraîcheur de parfum. Mais rajeunir sans cesse les éternelles facultés du cœur, l'art a-t-il rien de mieux à faire?

CH. P.

Hosted by Google

LA PEINE ET L'AMENDEMENT

Nous appelons d'une façon spéciale, et avec la plus vive instance, l'attention publique sur l'important article de M. le professeur Fernand Thiry. Il s'agit, en effet, d'une œuvre humanitaire de la plus grande utilité. Mais elle ne peut réussir que par un mouvement sérieux de l'opinion, et ce mouvement ne se produira que si la presse consent à lui accorder son indispensable appui. C'est pourquoi nous n'hésitons pas à faire appel aux journaux de tous les partis et de toutes les nuances. C'est l'intérêt de la société tout entière qui est en jeu.

Dans mes *Nouvelles lettres d'Italie*, j'ai parlé de tout le bien que faisait à Neuchâtel la Société de secours pour les détenus libérés.

Elle compte, en 1887, plus de 1,760 membres pour une population d'environ 70,000 habitants, ce qui est admirable. En plaçant les condamnés libérés, en les aidant à trouver une occupation suffisamment rémunérée, elle les soustrait à la récidive, qui, comme on le sait, peuple nos prisons. Elle rend ainsi un service signalé et à l'État, dont elle diminue les dépenses consacrées à la répression, et aux citoyens, dont elle augmente la sécurité, sans parler du relèvement moral des coupables.

Il faudrait fonder dans chaque province, et surtout dans chaque ville où se trouve une prison, une société comme celle de Neuchâtel, et nous devrions tous nous en faire membres, ne fût-ce que dans notre propre intérêt, car nous ferions diminuer considérablement les risques d'être volé ou assassiné.

Pour faire comprendre en quoi l'œuvre consiste, je crois nécessaire de reproduire ici une note que veut bien m'envoyer le président, M. Lardy, chapelain du pénitencier. « M. Lardy, m'écrit M. Aimé Humbert, est le fondateur, l'âme, la cheville ouvrière de la Société; c'est lui qui l'a fait réussir par ses incalculables visites à domicile, à

Hosted by Google

dix minutes par visite. Trouvez un homme aussi dévoué que lui et vous pouvez être assuré de réussir. » Voici la note de M. Lardy :

« Notre Société de secours pour les détenus libérés, à Neuchâtel, date de 1815.

« C'était un ancien usage que, quand il y avait une exécution ou une exposition de criminels, carcan, etc., l'huissier faisait une quête dans la foule en faveur des détenus libérés. Depuis, il y a toujours eu une activité plus ou moins grande dans ce sens. Lors de la fondation du pénitencier, en 1870, la Société a été réorganisée surtout par une collecte à domicile que j'ai faite pendant deux ans en allant de maison en maison. C'est ainsi que se sont trouvés 1,500 souscripteurs qui s'engagent à payer un franc par an, mais le plus souvent ils donnent davantage, 20, 30, jusque 100 francs. Dans chaque village, il y a un collecteur qui va à domicile, pour que chacun puisse donner à volonté, ce qui n'arrive pas quand on prend le remboursement par la poste. Depuis quinze ans, nous avons assisté 2,000 libérés, et il n'y en a que 50 pour lesquels nous n'avons pas réussi du tout. Pour les autres, nous avons très souvent la preuve que nous les avons complètement tirés d'affaire. Ce n'est pas toujours la première fois que l'on réussit; il faut, pour quelques-uns, deux, ou trois, ou même huit doses pour les remettre dans la bonne voie. La chose principale est de trouver à les placer. Nous n'assistons les libérés que s'ils le demandent ou s'ils y consentent. Il y en a beaucoup qui ne veulent pas de nos secours ou qui n'en ont pas besoin.

« Nos secours, en effet, sont regardés comme une assistance compromettante, et on craint notre surveillance et nos punitions, parce que la police nous prête souvent main-forte, quand ils se conduisent mal. Il est essentiel d'avoir un bon placeur; nous payons le nôtre 50 francs par an. Pour chaque libéré, il y a un compte ouvert : d'un coup d'œil, on peut voir tout ce qu'il a reçu, et les communes nous renvoient leurs ressortissants, quand ils ont été punis, pour éviter les doubles emplois; plus tard, elles nous remboursent. Il nous est arrivé aussi de recevoir quelque chose des libérés, quand ils ont réussi.

« L'État nous donne 500 francs par an, ce qui n'est pas suffisant; mais il nous rend grand service, en permettant que la police nous aide, ce qui est très précieux.

« L'essentiel, c'est un homme qui ait le feu sacré et qui s'occupe spécialement de l'œuvre. Faire peu de dépenses, aussi peu que pos-

Hosted by Google

sible, être sévère, mais bon et patient. Au fond, cette œuvre est très facile et on a beaucoup d'encouragement. Il est évident que, sans notre intervention, ces libérés étaient perdus; on a donc le sentiment continuel que l'on fait du bien. Les succès ne se comptent plus, aussi se résigne-t-on sans trop de peine à d'inévitables déceptions.

« Des sociétés de ce genre sont absolument nécessaires. Sans elles, c'est un désastre complet et un grand tort pour tout le monde; il serait donc impardonnable de n'en point créer. Ce serait vraiment un crime que l'on commettrait, car c'est forcer la récidive. Les libérés sont trop compromis pour pouvoir s'en tirer tout seuls. Il faut qu'une société vienne les garantir des rechutes en les plaçant; c'est ce que nous faisons, et nous n'avons jamais payé un sou de dédommagement.

« Si une société jouit d'une certaine confiance, si elle a beaucoup d'adhérents, elle trouve des places, et chaque succès, chaque libéré qui réussit augmente votre crédit. Sur 2,000 placés et soutenus, je ne me souviens pas que nous ayons eu des reproches. On nous ménage, on comprend que la tâche est difficile et on se tait, ou plus souvent encore on trouve que nous rendons de grands services. »

(Signé) « LARDY, pasteur. »

Les résultats constatés dans les rapports annuels de M. Lardy sont vraiment admirables. Sur 100 libérés dont la Société s'occupe, il n'y a en moyenne que trois rechutes. En 1885-1886, il n'y en a eu que 4 sur 196.

Des sociétés semblables existent dans la plupart des cantons suisses. Je lis dans le rapport de la Société de Zurich de 1885 : « Après vingt-huit années d'expérience, nous pouvons déclarer que la grande majorité de nos détenus libérés ont réussi, malgré toutes les difficultés, à se créer une position honorable; ce succès, nous le devons à la bonne volonté de ceux qui acceptent de prendre chez eux nos détenus libérés et de leur donner de l'occupation. »

Les dépenses annuelles de la Société neuchâteloise s'élèvent à environ 4,500 francs, couvertes par le produit des cotisations, des dons, des remboursements des communes et du subside de l'État.

EM. DE LAVELEYE.

Hosted by Google

I

Le système d'emprisonnement adopté en Belgique est, en principe, celui de la séparation complète. Voici le tableau succinct qui peut être fait de ce régime.

Chaque condamné habite une cellule suffisamment spacieuse, bien éclairée, bien aérée, chauffée en hiver par un calorifère. Cette cellule renferme le lit et la table de travail, combinés généralement, grâce à un procédé ingénieux, de manière à ne former qu'un seul meuble, la cuvette et les accessoires indispensables entretenus par l'eau alimentaire, l'armoire contenant les différents objets de toilette; elle est munie d'un bec de gaz et d'une sonnette. Dans sa cellule, le prisonnier se livre au travail auquel il est apte; il a à sa disposition les instruments nécessaires au métier qu'il exerce; s'il ne connaît point de métier véritable et qu'il soit trop peu habile pour en apprendre un, on lui trouve une occupation n'exigeant aucune connaissance spéciale, par exemple la confection de sacs en papier pour le commerce. A certaines heures, il est mené au préau ou à la chapelle. Le premier est organisé de façon que le prisonnier, sous la surveillance d'un gardien, se trouve seul dans un petit jardin.

La chapelle se compose de plusieurs étages de loges superposées, d'où chaque détenu peut voir le prêtre ou l'instituteur et être vu par lui, sans qu'il y ait la moindre communication possible avec ceux qui occupent les loges voisines. Les détenus se rendent au préau ou à la chapelle ensemble, mais séparés les uns des autres par une distance de plusieurs mètres et la tête couverte d'un capuchon, de manière qu'ils ne puissent ni se parler, ni se reconnaître. Si la santé d'un prisonnier le réclame ou si sa bonne conduite mérite une récompense, on l'autorise à faire certains travaux en dehors de sa cellule; il est admis, par exemple, à nettoyer les corridors, à mettre les murs en couleur, à découper le pain. Pour empêcher tout rapport entre ceux auxquels une telle faveur est accordée, on les oblige à conserver leur capuchon; ils se

Hosted by Google

voient donc de loin, mais ne peuvent avoir de relations entre eux. Si un prisonnier devient malade, on le conduit à l'infirmerie, laquelle se compose également de cellules, mais plus vastes que les cellules ordinaires.

Grâce à ce régime, on obtient l'isolement complet des détenus les uns vis-à-vis des autres. Mais cet isolement n'exclut pas les relations avec d'autres personnes que nous allons énumérer. Nous citerons d'abord les gardiens dans le quartier des hommes et les surveillantes dans le quartier des femmes. Gardiens et surveillantes sont spécialement chargés du maintien de l'ordre, de la propreté, de la surveillance des préaux et des distributions. Ils doivent, disent les règlements, traiter les détenus avec humanité et justice, sans familiarité, mais avec les égards que commande leur position. C'est naturellement avec les gardiens et les surveillantes que les détenus ont les rapports les plus fréquents. Vient ensuite le directeur de la prison. Celui-ci est chargé de diriger et de surveiller toutes les branches du service. Il est obligé de visiter les détenus au moins tous les deux jours, mais il est libre d'augmenter le nombre de ses visites comme il l'entend. A chaque maison est attaché un aumônier. Il célèbre les offices et adresse aux prisonniers, avant ou après le service divin et même en dehors de ce service, des instructions morales et religieuses. Il visite les infirmeries et se rend auprès de tous les condamnés qui le font demander. Comme le directeur, il est obligé de visiter chaque détenu au moins tous les deux jours. Ajoutons que les détenus appartenant aux autres cultes que le culte catholique reçoivent les secours religieux des ministres de leurs communions respectives, qui, à cet effet, ont toujours accès dans la prison. Le personnel est complété par l'instituteur et le médecin. Le premier, dans le quartier des hommes, n'est point en relations individuelles avec les prisonniers; dans le quartier des femmes, l'enseignement est spécialement confié aux surveillantes. Quant au médecin, il est obligé, comme le directeur et l'aumônier, de visiter chaque détenu au moins tous les deux jours.

En dehors du personnel, d'autres communications sont

Hosted by Google

réglées. Tout d'abord, la surveillance de chaque maison est attribuée à une commission administrative composée d'un certain nombre de membres, cinq ou sept en général, dont font partie de droit le procureur du roi de l'arrondissement, le bourgmestre de la commune et, dans les localités où siège un conseil de guerre, l'auditeur militaire. La commission désigne, tous les mois et à tour de rôle, un de ses membres chargé d'inspecter la prison, au moins deux fois par semaine, et plus souvent si faire se peut. Les détenus sont visités, tous les huit jours au moins, par le commissaire de mois, et, aussi fréquemment que possible, par les autres membres de la commission. En dehors de celle-ci, les prisonniers sont en rapports réglementaires avec l'inspecteur général des prisons; seulement, les rapports susdits sont tout à fait exceptionnels. Restent les relations des condamnés avec les personnes privées. Aucune personne étrangère à l'administration ou à la surveillance légale ne peut visiter les prisonniers sans une permission écrite émanant de l'autorité compétente. Les règlements particuliers déterminent le nombre, les jours, les heures et la durée de ces visites. Les visiteurs ne peuvent communiquer avec les prisonniers qu'au parloir ou dans le local qui en tient lieu et en présence d'un gardien ou d'une surveillante; il n'est fait exception à cette règle que dans des circonstances rares et en vertu d'une autorisation spéciale.

Telles sont les relations que peut avoir un prisonnier soumis au régime cellulaire. Si nous résumons ce que nous avons dit à cet égard, nous constaterons que ce prisonnier, en laissant de côté les gardiens ou les surveillantes, reçoit, chaque jour, la visite d'un des membres du personnel de la maison, soit le directeur, soit l'aumônier, soit le médecin. Néanmoins, ce n'est là qu'un minimum; il arrivera souvent, en effet, que le détenu recevra, le même jour, la visite du directeur et de l'aumônier; il est même permis de dire que, chez nous, la visite journalière de l'un et de l'autre est devenue la règle. La visite d'un membre de la commission administrative est assurée chaque semaine; toutefois, il se peut que des visites plus nombreuses aient lieu; tout dépend

Hosted by Google

du zèle de la commission. Quant aux rapports avec les étrangers, ils sont naturellement fort variables. En tout cas, la conclusion est évidente : le régime pénitentiaire auquel sont soumis nos détenus est loin d'être celui de l'isolement absolu ; il ne constitue point l'emprisonnement solitaire, mais l'emprisonnement séparé; aussi, ne peut-on plus, comme on le faisait autrefois, lui reprocher ses influences pernicieuses sur la santé ou sur la raison des détenus. L'anémie et la folie sont les conséquences de l'isolement absolu, et non de l'isolement relatif que nous avons adopté. Si l'on ajoute que toutes les conditions relatives à la nourriture et à l'hygiène sont remplies, et que le travail, si nécessaire à la santé, constitue une obligation, on reconnaîtra facilement qu'au point de vue des nécessités matérielles de la vie, aucune objection sérieuse ne peut être formulée contre le système de réclusion en vigueur dans notre pays. Que devons-nous en penser en ce qui regarde l'amendement des coupables? Voilà la question capitale qu'il s'agit d'examiner.

Il est évident que le régime cellulaire est, en principe, la seule forme d'emprisonnement qui puisse être acceptée. La vie en commun, malgré toutes les précautions qui ont été imaginées, la loi du silence notamment, a pour conséquence de jeter les détenus dans un abîme d'épouvantable corruption ; la société qui tolérerait encore un tel système s'exposerait aux plus grands dangers, en même temps qu'elle se rendrait coupable, vis-à-vis des condamnés pervertis par elle, du plus abominable des attentats. C'est là un point que l'on ne conteste plus aujourd'hui. Mais si l'isolement empêche la corruption provenant du contact humain, n'en favorise-t-il pas une autre, celle qui se forme lentement dans l'âme d'un prisonnier abandonné à lui-même, songeant sans cesse à la liberté qu'on lui a arrachée, aux joies de la famille qu'on lui a ravies, à tous les plaisirs de la vie ordinaire qu'on lui a enlevés, et sentant peu à peu tout son être envahi par une sourde colère contre la société, par une irritation de plus en plus violente contre l'état social dont il se considère comme une victime, par un besoin effréné de vengeance qui

Hosted by Google

un jour parviendra à briser tous les obstacles pour aboutir à son assouvissement? Et si l'isolement développe ces sentiments de haine, n'excite-t-il pas la corruption d'une autre manière encore, en abandonnant le prisonnier à la domination de plus en plus tyrannique des instincts dépravés qui se sont emparés de lui, en laissant se développer librement dans son âme les causes innées de démoralisation qui s'y trouvent en germe, en écartant tout ce qui pourrait distraire son esprit de ces idées de débauche et de délit qui l'obsèdent sans trêve, en favorisant enfin cette impuissance à lutter contre le vice, cette inertie du crime en présence de laquelle tout espoir de salut s'évanouit?

Pensons-y bien : si l'homme se corrompt souvent par l'influence dépravatrice de ses semblables, il se corrompt bien souvent aussi par lui-même, par les idées qui pénètrent spontanément dans son esprit et dont il finit par devenir l'esclave, parce qu'il n'a pas la force de leur résister. L'isolement d'un détenu dans sa cellule est chose grave. Il se peut qu'en amenant le calme, la réflexion, le retour sur soi-même, il conduise au repentir; mais ne produira-t-il pas plus fréquemment cette sensation de révolte inspirée par la souffrance que l'on endure? Le prisonnier est un vaincu; ne nous étonnons point s'il hait son vainqueur et s'il puise une joie infâme à songer qu'un jour il pourra rendre à la société le mal dont elle l'accable aujourd'hui. Ce serait bien mal connaître les hommes que de compter sur le remords direct et la régénération spontanée du condamné qu'on renferme; ce serait de plus nier tous les avertissements qu'a fournis sur ce point une longue expérience; en comptant sur sa colère et sur son endurcissement, nous sommes beaucoup plus sûrs de nous tromper moins.

Que faire pour éviter cette corruption interne? Combattre ces causes de dépravation, les éloigner, les détruire, de manière que des idées saines puissent agir librement. C'est seulement lorsque ces obstacles seront écartés que le coupable comprendra sa faute, qu'il reconnaîtra dans sa conscience le principe éternel de la rémunération et que le

Hosted by Google

repentir trouvera place dans son âme. Une lutte est ouverte: d'une part, la puissance du mal sur un être qui s'est laissé déjà envahir par lui; d'autre part, la conception du juste et le sentiment du remords que provoque la condamnation. De quel côté sera la victoire? Impossible de le dire d'une manière certaine; seulement, la société encourt ici une immense responsabilité. Si elle abandonne à lui-même le coupable qu'elle renferme, ce sera probablement le mal qui l'emportera, et cette société qui isole le prisonnier pour prévenir sa corruption l'aura corrompu avec autant d'évidence en l'isolant. Si, au contraire, elle emploie toute l'influence dont elle dispose à faire briller aux yeux du détenu la sainte idée du droit et à faire éclater dans son cœur le salutaire reproche du remords, ce sera sans doute le bien qui sera victorieux, et cette société pourra se vanter d'avoir accompli son devoir en travaillant à l'amendement.

Cette influence nécessaire est-elle exercée dans nos prisons? Elle l'est en partie, nous aimons à le constater. Les gardiens et les surveillantes n'y ont naturellement aucune part notable : leur mission porte sur d'autres points, et d'ailleurs, ils ne possèdent généralement pas les qualités requises pour l'œuvre dont nous parlons. Au contraire, le directeur qui comprend bien ses obligations est en mesure d'obtenir, sur le moral des prisonniers, les effets les plus précieux; il est en communication journalière avec eux; il peut les entretenir de leur passé, leur faire saisir tout ce que leur faute présentait de contraire à la morale en même temps qu'à leur intérêt, les encourager dans le respect des lois. L'aumônier ou le prêtre, étant également en rapports continuels avec les détenus, peut agir d'une manière puissante sur leur esprit et sur leur conscience. A la différence du directeur, ce n'est pas au point de vue de la morale universelle et du droit social qu'il se place; c'est surtout au point de vue des préceptes de la religion; mais si les moyens sont dissemblables, le but est le même; la réforme est au bout des deux enseignements. Nous n'avons rien à dire de l'instituteur, puisqu'il ne se trouve pas en relations individuelles avec les détenus; mais ne manquons

Hosted by Google

pas de signaler l'immense bienfait que rend l'instruction, soit professionnelle, soit intellectuelle; avec le travail, elle constitue un des remèdes les plus efficaces contre la démoralisation. Quant aux membres de la commission administrative, le bien qu'ils peuvent produire est considérable; ils sont étrangers au personnel de la maison; ils viennent du dehors; leurs visites aux prisonniers ont un effet d'autant plus grand. En résumé, il est certain que nos lois et nos règlements, qui ont pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher la solitude de nuire à la santé des détenus, ont songé aussi à en éviter le danger moral. Mais les mesures employées sont-elles suffisantes ? Mais notre société fait-elle tout ce qu'elle devrait faire pour détruire les causes de dépravation et encourager le retour à l'honnêteté ? Se préoccupe-t-elle assez de ce redressement moral des condamnés qui s'impose à elle à titre de devoir ? A ces questions, nous sommes obligé de répondre négativement, et voici pourquoi.

II

Un vice essentiel existe dans notre régime pénitentiaire; il consiste dans ce fait que le prisonnier est complètement exclu de la société. Certes, il ne vit pas dans l'isolement; des communications assez fréquentes lui sont permises; mais représentent-elles, aux yeux du condamné, cette société humaine qu'il a quittée et dans laquelle il rentrera un jour ? Nullement. Le directeur, les membres de la commission, l'instituteur et le médecin ne sont pour lui que des fonctionnaires qui remplissent une obligation officielle, qui viennent le visiter parce qu'ils y sont contraints, qui lui apportent des consolations et des encouragements parce que le législateur le veut ainsi. L'aumônier lui-même n'est considéré par le détenu que comme une personne attachée à la prison; ses visites sont la conséquence d'un article du règlement, ses conseils sont la suite d'une mission légale. Où est, pour ce prisonnier, la société normale, la société humaine, la société dans laquelle tout homme doit vivre ? Nulle part; il est en

Hosted by Google

prison aussi bien moralement que physiquement; autour de lui, les murs de la prison et des personnes qui en sont les administrateurs. Que représente le directeur ? L'autorité. Que représente l'aumônier ? Encore l'autorité. C'est en vain qu'il chercherait ces relations d'égal à égal, ces relations libres qui constituent la vie sociale. Quelquefois, il est admis à voir ses parents, mais c'est à travers une grille et sous la surveillance d'un gardien. Sans le soumettre à l'isolement absolu, on le retranche de la société proprement dite; il ne la voit plus, il ne l'entend plus, il ne la connaît plus. Selon nous, il y a là un grand mal.

Il est certain que l'emprisonnement consiste non seulement dans la privation de la liberté, mais aussi dans la mise du coupable hors la société, et qu'en supprimant ce dernier effet, on supprimerait une partie de la peine. Aussi sommes-nous loin de demander pour les condamnés qu'ils soient placés en relations continuelles avec toute personne qu'ils voudraient voir ou qui voudrait les voir. Mais nous combattons énergiquement l'exclusion complète de la société ordinaire, telle qu'elle existe dans nos prisons; nous la considérons comme éminemment pernicieuse à deux points de vue: d'abord, elle est contraire à la réalisation de l'amendement pendant l'exécution de la peine; ensuite, elle peut détruire les effets d'une régénération morale obtenue pendant l'emprisonnement, en rendant difficile, voire impossible, la réintégration du détenu libéré dans la vie sociale. Examinons ces deux points.

L'amendement est la conséquence logique de la peine pour l'homme qui la subit; mais des instincts puissants et des habitudes invétérées peuvent venir l'arrêter. Grâce aux bons conseils, aux encouragements, aux leçons morales, on parviendra souvent à vaincre ces obstacles dangereux et à donner libre carrière à l'influence naturelle de la raison. Nous savons à qui cette tâche est confiée; or, il nous semble indéniable que le succès d'une telle mission requiert l'intervention de personnes venant du dehors et communiquant avec le prisonnier, non pour remplir une obligation officielle, mais pour exécuter un devoir de charité. Nous

Hosted by Google

n'avons garde de nier les excellents résultats obtenus dans le régime actuel; mais combien ces résultats seraient meilleurs, combien ils seraient plus sûrs et plus stables, s'il était permis à l'initiative privée d'y apporter sa part ! Trois considérations en fourniront la preuve.

Tout d'abord, les visites faites à un prisonnier par des personnes étrangères à l'administration auraient pour lui l'immense avantage d'être spontanées; il se dirait que des visites semblables lui sont faites non pour obéir à un règlement, mais en vertu d'un sentiment libre émanant de gens qui lui veulent du bien; cette pensée seule provoquerait déjà chez lui une attention plus vive pour les paroles réconfortantes qu'il entendrait; elle ferait naître une certaine sympathie qui deviendrait bientôt de la gratitude, et cette affection faciliterait énormément le travail moral entrepris par le visiteur. Notons, à ce propos, que l'apparition dans la cellule d'un membre quelconque du personnel ou de la commission présente toujours un caractère de surveillance; or, cette idée qu'on le surveille, qu'on l'espionne, que l'on prend à son égard des mesures de précaution, détruit chez le condamné une forte partie de la confiance qu'on doit pourtant inspirer chaque fois que l'on veut agir sur une conscience. Inspirer la confiance ! Tel est le premier effet à produire, quand on s'efforce de purifier une âme et de relever un être déchu. Et, sans doute, ce n'est pas une illusion de croire qu'une personne venant converser avec le détenu parce qu'elle le veut bien, venant lui parler spontanément de son passé et de son avenir, entrant dans cette cellule parce qu'elle y est poussée par son seul dévouement, obtiendra plus vite la confiance du prisonnier que tous ceux dont la visite est l'exercice d'une fonction et la mise en pratique d'une surveillance.

Plaçons-nous à un autre point de vue. Le condamné, ne voyant, dans le directeur, l'aumônier ou les membres de la commission, que les représentants de l'autorité qui le punit, doit se dire qu'il n'est, vis-à-vis d'eux, qu'un être méprisable soumis à leur puissance, un homme qu'on ne respecte plus et qu'on essaye de moraliser non point parce qu'on l'estime

Hosted by Google

encore, mais uniquement parce qu'on le craint. Et que devient, au milieu de telles pensées, la dignité de ce détenu? Elle disparaît, et, avec elle, s'efface la plus grande espérance de l'amendement, puisque la perte de la dignité personnelle est la source originelle de toute corruption. Supposons, au contraire, qu'une personne charitable visite le condamné. Que pensera-t-il? Il ne peut voir, dans cet acte, aucune trace d'autorité; cette personne ne représente point le pouvoir social; elle n'accomplit qu'une œuvre privée : « Je mérite donc encore, se dira-t-il, que l'on s'occupe de moi? Il existe encore des hommes qui, malgré mon crime et ma réclusion, m'ont conservé une part d'estime? » Et une lueur bienfaisante éclairera cette âme; cette visite spontanée d'une personne indépendante relèvera ce prisonnier à ses propres yeux et réalisera ainsi la condition la plus nécessaire de la régénération.

Ce n'est pas tout. Il faut, avons-nous vu, éloigner de l'esprit du détenu toute idée de ressentiment. Le directeur, les membres de la commission, l'aumônier surtout pourront y parvenir; mais combien cette tâche leur sera difficile! C'est contre la puissance sociale que porte ce ressentiment, et ils en sont précisément les mandataires. Malgré tous leurs efforts, ne seront-ils pas englobés dans la rancune soupçonneuse que nourrit le condamné à l'égard de tout ce qui est loi, pouvoir et justice? Un tel effet ne se produirait point vis-à-vis des personnes privées; l'acte de bienfaisance servirait de contrepoids au ressentiment, il neutraliserait la rancune; la colère éprouvée contre les autres hommes se dissiperait au contact de l'affection ressentie par le prisonnier pour celui qui s'intéresse à son sort; il ne pourrait plus se croire exclu de la société, puisque des membres tout à fait libres de cette société se mettraient en communication avec lui. Nul n'ignore l'heureuse influence que l'on peut exercer sur les travailleurs indigents, en se rendant auprès d'eux, en leur parlant, en leur expliquant différentes choses qu'ils ne comprennent pas par eux-mêmes; on parvient ainsi à calmer dans leur cœur cette irritation sourde qui devient la cause funeste de si grands

Hosted by Google

malheurs. Cette influence, on doit tâcher de l'exercer aussi à l'égard des prisonniers; de part et d'autre, il faut lutter contre un désespoir dangereux; mais ce n'est point là œuvre d'administration, c'est œuvre de charité et de dévouement.

Ces raisons, toutes relatives à l'amendement durant la peine, suffiraient pour que l'on autorisât les communications privées; toutefois, nous avons encore à présenter un argument des plus sérieux, puisé dans les difficultés de la réintégration des détenus libérés dans la vie sociale.

Lorsque la peine est achevée, lorsque tous les efforts nécessaires pour aboutir au relèvement moral ont été accomplis, lorsque, supposons-le, l'amendement a été obtenu, tout n'est pas terminé encore. En effet, le prisonnier rentre dans la société; il faut qu'il y trouve des moyens de subsistance; il faut qu'il parvienne à se créer une vie honnête. La situation est redoutable. Si le libéré n'obtient pas le travail qui lui permettra de vivre, que deviendront les résultats moraux de régénération produits durant l'emprisonnement? La misère est terrible; elle résiste avec peine à la tentation, et celui qui n'a ni pain ni gîte oublie vite les leçons qui lui ont été faites. Aussi ne suffit-il pas, pour relever un homme, de vaincre en lui les instincts pervers; il faut encore écarter les causes qui pourraient plus tard triompher de sa conscience, il faut le mettre à même de subsister honnêtement. Le législateur a songé à cette situation. En Belgique, il a institué des « fonds ou masses de réserve » pris sur le produit du travail des condamnés et destinés à leur être remis à leur sortie ou à des époques déterminées après leur sortie.

Dans d'autres pays, on a imaginé, en vue de faciliter la transition de la peine à la vie ordinaire, les libérations préparatoires ou conditionnelles. Cette mesure, qui possède en outre le grand avantage d'encourager l'amendement, en donnant aux détenus l'espoir d'une liberté anticipée, a été recommandée à la sollicitude des gouvernements par le Congrès international tenu à Stockholm en 1878; elle est pratiquée en Angleterre, en Danemark, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en France. L'expérience a donné les

Hosted by Google

meilleurs résultats; aussi appelons-nous de tous nos vœux la réalisation de la libération conditionnelle en Belgique. Cependant, cette dernière institution et les masses de réserve sont encore insuffisantes. L'État ne peut point remplir à lui seul cette tâche de réintégration des détenus dans la société; ici encore, l'initiative privée est indispensable. La masse de réserve, très variable d'ailleurs, puisqu'elle est calculée d'après le produit du travail et d'après la durée de la détention, peut permettre au libéré d'acheter les outils qui lui sont nécessaires pour exercer un métier et d'attendre, pendant un certain temps, le travail qu'il espère; mais il est à craindre que cet homme, s'il n'est aidé par personne, ait bien de la peine à trouver ce travail; sa condamnation lui fermera toutes les portes; un jour, il sera sans argent, sans asile, sans nourriture, et la récidive deviendra presque inévitable.

Le remède à une telle situation ne peut venir de l'État; il doit être apporté par la charité privée, et nous verrons plus loin de quelle manière celle-ci doit intervenir. Cette initiative privée est plus indispensable encore lorsqu'on admet le système des libérations préparatoires; celles-ci, en effet, ne sont accordées que sous une certaine caution morale donnée soit par la famille, soit par des personnes à la garantie desquelles l'administration croit pouvoir se confier. En résumé, à tous les points de vue, l'intervention des particuliers, lors de la mise en liberté, est nécessaire; mais alors une conséquence évidente s'impose, c'est qu'il faut autoriser les particuliers à se mettre en communication avec les détenus pendant leur emprisonnement. A la rigueur, on peut venir au secours d'un libéré sans avoir été en relations avec lui antérieurement; mais il est clair que ce secours sera beaucoup plus efficace dans le cas contraire. Le prisonnier, qui attend sa libération, n'aura pas à redouter ce moment terrible de la rentrée dans la vie normale; il connaît des personnes charitables qui lui ont apporté des encouragements pendant sa réclusion et vers lesquelles il se sent poussé par une entière confiance; à sa sortie, c'est à elles qu'il ira demander aide et protection; bien plus, avant sa libération, il pourra solliciter de la bienveillance de

Hosted by Google

ses protecteurs de lui chercher, à l'avance, le moyen de gagner sa vie, et le passage de la prison à la liberté se fera de la sorte sans crainte et sans danger. N'est-il pas évident qu'à ce point de vue encore, les communications des détenus avec des personnes étrangères à la prison seraient de la plus haute utilité?

Et maintenant, si nous résumons les observations précédentes, nous aboutissons à la conclusion suivante: L'amendement à obtenir durant la détention ne peut être mieux encouragé que par les relations accordées aux prisonniers avec des gens du dehors, et la réintégration des libérés dans la vie ordinaire ne peut s'effectuer convenablement que si des relations semblables ont existé. L'exclusion complète de la société, telle qu'elle existe dans nos prisons, va à l'encontre de deux buts essentiels : elle rend le relèvement moral plus difficile et la rentrée dans la liberté plus pénible. Une réforme importante s'impose donc à cet égard. Comment la réaliser? Telle est la question qu'il nous reste à examiner.

III

La réforme réclamée par notre système pénitentiaire serait obtenue par la création de sociétés de patronage. Ces sociétés auraient un double but : 1° visiter les prisonniers et leur apporter les conseils et les encouragements nécessaires à leur amendement; 2° prendre les mesures requises pour faciliter, en faveur des détenus, la transition de la peine à la vie ordinaire. De semblables associations seraient absolument libres; elles ne seraient en rapport avec l'administration que pour obtenir les autorisations ou les renseignements indispensables. Elles se composeraient de toutes les personnes que leur dévouement et leur générosité appelleraient à coopérer à cette œuvre.

Mais nous entendons déjà les objections que l'on va nous opposer. Organiser des sociétés dont les membres visiteraient les condamnés, entreraient dans leurs cellules, se mettraient en communication avec eux, n'est-ce pas détruire tout le

Hosted by Google

régime pénitentiaire existant? Et surtout, n'est-ce pas ruiner cette surveillance et cette réglementation de la vie que suppose nécessairement la prison? Vous donnez libre accès aux personnes du dehors auprès des détenus : vous voulez donc enlever ceux-ci à l'influence de l'autorité sous la puissance de laquelle ils se trouvent et sans laquelle l'emprisonnement véritable n'existerait plus?

Ces objections, nous semble-t-il, ne doivent pas nous arrêter. Nous commencerons par rappeler, pour trouver un appui dans ce souvenir, que les plus grands criminalistes ont recommandé les communications des détenus avec les particuliers. Ortolan, tout en adoptant comme base de chacune de ses doctrines la théorie rationnelle, a toujours soin de prendre en considération les nécessités matérielles qui s'imposent dans la pratique; néanmoins, voici ce qu'il enseigne : « Si l'on pouvait, dit-il, parvenir à réaliser, dans l'ordonnance de l'emprisonnement, le programme suivant : Fermer aux détenus toutes les communications moralement dangereuses, leur ouvrir toutes celles qui sont utiles et moralisatrices, nul ne contestera qu'on obtiendrait ainsi le meilleur résultat désirable sur ce point. » Et il ajoute plus loin : « Les communications bienfaisantes trouveront ouvert l'accès de la cellule. Le personnel de l'établissement, *des commissions de patronage ou des associations de bienfaisance pour les prisons* peuvent fournir *des éléments réguliers et permanents* pour ces sortes de communications, sans compter les visites occasionnelles, par exemple celles de la famille ou des amis. »

Mais prenons garde : n'invoquons pas trop l'autorité d'un jurisconsulte; la science est souvent accusée d'idéalisme et de rêverie par la pratique. Heureusement, nous trouvons un autre appui dans la pratique elle-même; voici, en effet, ce que porte l'article 74 du règlement général pour les maisons de sûreté et d'arrêt, approuvé par arrêté royal du 6 novembre 1855 : « L'administration supérieure encourage et favorise la création d'associations de personnes de l'un et de l'autre sexe dans le but d'apporter aux détenus, *et notamment aux détenus soumis au régime cellulaire*, des conseils et des consolations,

Hosted by Google

de veiller à leurs intérêts et à ceux de leur famille, et de faciliter leur rentrée dans la société. Les communications des membres de ces associations et des personnes isolées qui se proposent un but analogue avec les prisonniers, sont réglées par des instructions spéciales approuvées par le ministre de la justice. » Ce texte est décisif; il prouve jusqu'à l'évidence que le gouvernement, le premier, reconnaît l'utilité des relations privées; armé d'un tel argument, nous accusera-t-on encore d'imaginer des projets incompatibles avec l'ordre et l'exécution régulière des peines? Évidemment, ce n'est plus possible.

Seulement, une autre objection, basée également sur des considérations pratiques, nous sera peut-être faite. Pouvez-vous, nous dira-t-on, compter sur l'initiative privée et le dévouement des particuliers? Êtes-vous sûr de trouver les éléments de ces sociétés de patronage? Nous répondons par des faits. Des sociétés semblables ont été créées dans différents pays, notamment en France et en Suisse; nous citerons, comme exemple, la société de patronage existant à Paris, rue de la Cavalerie pour les hommes, rue Lourmel pour les femmes. A la vérité, ces sociétés ne s'occupent généralement que des condamnés libérés; mais si l'initiative individuelle n'a point fait défaut pour une association qui protège les libérés, elle ne fera point défaut non plus, le jour où l'utilité n'en sera plus contestée, pour une société qui s'imposerait la mission de visiter les prisonniers. La société française que nous avons citée a été fondée le 25 novembre 1871, par M. de Lamarque, qui était, nous tenons à appeler l'attention sur ce point, chef du premier bureau à la direction des prisons et des établissements pénitentiaires; elle est dirigée actuellement par M. le sénateur Bérenger. Pour le moment, il existe en France soixante sociétés de cette espèce; onze sont en voie de formation. Or, si l'œuvre réussit aussi bien chez nos voisins, nous pouvons compter qu'elle réussirait également chez nous. Elle est réclamée par les considérations les plus puissantes; elle serait encouragée, nous l'avons vu, par le gouvernement; ce qui fait défaut, c'est l'idée de l'établir. On ne se préoccupe

Hosted by Google

pas assez, en Belgique, de ces deux grands problèmes: l'amendement des coupables et la réintégration des détenus dans la vie normale, et cependant il y a là un travail de préservation sociale à accomplir; l'intérêt général nous ordonne d'y songer et de réunir tous nos efforts pour aboutir à une solution.

A première vue, l'organisation de sociétés de patronage réalisant les deux buts dont nous avons parlé, peut paraître fort compliquée. Assurément, des difficultés se présenteraient; toutefois, elles seraient loin d'être inextricables; d'ailleurs, n'ont-elles pas été vaincues dans d'autres pays ?

Voici les observations que nous avons à présenter en ce qui concerne cette organisation.

Nous parlerons, pour commencer, de la première mission des sociétés de patronage, la visite des prisonniers. Les membres composant la société devraient tout d'abord se mettre en relations avec le directeur et la commission administrative de la prison, de manière à connaître les heures de la journée pendant lesquelles les visites pourraient être faites. Après avoir obtenu l'avis des autorités susdites, ils régleraient le nombre des visites qui seraient faites par semaine à chaque détenu, ainsi que la durée de chacune d'elles; ils pourraient convenir, par exemple, que chaque prisonnier serait visité deux ou trois fois par semaine, pendant un temps qui n'excéderait pas une demi-heure. Ces dispositions devraient être rigoureusement observées, de manière que le régime de l'emprisonnement et le travail des détenus n'eussent pas à en souffrir. Alors même que plusieurs sociétés de patronage existeraient dans la même ville, le chiffre des visites à recevoir par chaque condamné ne devrait point être dépassé. Les décisions arrêtées par la société devraient être approuvées, conformément à l'article du règlement cité plus haut, par le ministre de la justice. C'est le ministre qui, après avis de la commission administrative, autoriserait la société à visiter les prisonniers. De la sorte, aucun inconvénient ne serait à craindre; l'autorisation ne serait accordée qu'à des personnes dont l'association paraîtrait réellement

Hosted by Google

sérieuse, et les communications de ces personnes avec les détenus n'auraient lieu que conformément à certaines instructions approuvées à l'avance.

Arrivons au second but de nos sociétés, la rentrée des libérés dans la vie sociale. Ici, la société jouirait d'une indépendance complète; elle n'aurait plus à faire approuver ses mesures par l'autorité, puisqu'elle se trouverait en présence d'individus sortis de la prison et vis-à-vis desquels l'administration a perdu tout pouvoir. Seulement, elle aurait le plus grand intérêt à se mettre d'accord avec le gouvernement, lequel, en effet, peut l'aider et la soutenir dans l'accomplissement de sa tâche.

La première mesure à prendre consisterait dans l'établissement d'un bureau où se présenteraient les libérés. Avant la sortie de la prison, il aurait été question déjà, durant les visites faites aux détenus, des moyens à employer pour trouver du travail; les membres de la société auraient reçu des prisonniers les renseignements nécessaires relatifs à leurs aptitudes, à leurs désirs, aux relations de famille ou d'amitié qu'ils auraient gardées; par conséquent, grâce à ces visites, on pourrait agir à l'avance et faire en sorte que le libéré, au moment même où il quitterait la prison, fût en position de gagner honorablement sa vie. Cependant, il ne serait pas toujours possible d'arriver à un résultat aussi heureux; l'existence d'un bureau où les libérés trouveraient les représentants de la société serait donc indispensable. Ce bureau serait ouvert tous les jours à certaines heures déterminées; il serait tenu soit par un employé, soit, à tour de rôle, par les membres de l'association.

Le devoir principal de la société, en ce qui regarde les libérés, consisterait à entretenir toutes les relations propres à leur procurer du travail. Elle serait en rapports continus avec les établissements de travaux publics, avec les directeurs d'usines, avec les industriels et les grands propriétaires. Évidemment, cette charge serait souvent pénible. Que de répulsions à écarter! Que de préventions à vaincre! Mais n'oublions pas que les sociétés de patronage, telles que nous

Hosted by Google

les comprenons, connaîtraient chaque détenu depuis un certain temps; elles seraient à même de juger si l'amendement a été obtenu ou, au moins, si l'ancien délinquant a la volonté sincère de vivre dorénavant d'une vie régulière; lorsqu'elles seraient certaines que ces effets naturels de la peine se sont produits, elles auraient le droit de recommander les libérés à la bienveillance de ceux qui pourraient leur fournir un emploi; elles offriraient à ces personnes une espèce de caution morale et parviendraient ainsi à dominer leurs soupçons et leurs craintes. A la vérité, cette certitude de l'amendement n'existera pas dans tous les cas; cependant, elle ne serait point une exception; dans le système de réformation morale que nous avons exposé, nous sommes convaincu qu'elle ne tarderait pas à devenir plutôt la règle ordinaire.

Nous touchons ici à un point délicat. Une société de patronage ne pourrait se former sans quelques ressources pécuniaires; en effet, c'est par elle que devraient être fournis les premiers secours nécessaires aux détenus libérés; il faudrait leur donner, en attendant qu'un emploi fût trouvé, la nourriture, le logement, les vêtements, ne fût-ce que pendant un certain nombre de jours; il faudrait leur donner aussi l'argent réclamé par l'achat des outils et les frais de route jusqu'au lieu où le libéré irait s'établir. Comment pourvoir à ces exigences?

Nous remarquerons d'abord que les libérés possèdent leur masse de réserve, laquelle suffira quelquefois pour couvrir les dépenses dont nous avons parlé. Que si ce fonds est insuffisant, la charité privée sera appelée à intervenir; nous avons confiance en elle; ce qu'elle a fait en France et ailleurs en faveur des sociétés de patronage qui s'y sont établies, elle le ferait certainement en Belgique. Et puis, ne pourrait-on point espérer quelque assistance de la générosité de l'État? Ce serait, pour lui, un moyen simple et sûr de mettre en pratique le texte du règlement que nous avons rappelé ci-dessus, en encourageant et favorisant, comme dit cet article, les associations de patronage. En France, le ministère de l'intérieur a accordé au bureau de la société de la rue de la

Hosted by Google

Cavalerie un logement dans un des bâtiments qui lui appartiennent et une subvention annuelle de 12,000 francs.

Nous n'irons pas plus loin dans l'étude de ces questions pratiques. Nous pourrions parler encore de l'établissement d'asiles et d'ateliers; mais ce sont là des institutions auxquelles nous avons le temps de songer.

Pensons, pour commencer, aux simples sociétés de patronage, dont nous avons essayé de donner une idée. Tâchons de nous convaincre tous que leur création est réclamée par un intérêt social considérable et que notre système pénitentiaire n'obéira aux lois suprêmes de la raison que le jour où la bienveillance du gouvernement et le dévouement des particuliers les auront fait naître.

FERNAND THIRY,
professeur de droit criminel à l'université de Liége.

Hosted by Google

LE MONOPOLE DE L'ALCOOL

EN BELGIQUE

La question de l'alcoolisme est partout à l'ordre du jour en Europe. Elle l'est en Belgique depuis l'enquête de la Commission du travail, et les débats auxquels a donné lieu la loi sur l'ivresse publique. Depuis qu'il a été officiellement confirmé au Parlement que notre petit pays boit pour plus de quatre cent millions de francs par an, consommation qu'il pourrait aisément, et pour le plus grand bien de tous, réduire de moitié, on comprend que des habitudes d'intempérance, portées à un tel excès, constituent un ntérêt national de premier ordre. L'alcoolisme n'est plus seulement un objet d'hygiène et de morale, c'est une question primordiale de prospérité publique.

Aussi longtemps que les ressources du pays, et spécialement celles des classes laborieuses, coulent et se dilapident ainsi en un large flot, aussi longtemps que des centaines de millions se perdent en des dépenses, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles sont inutiles (car remarquez qu'elles comprennent pour 125 millions de genièvre, dont le résultat le plus certain, le mieux constaté, est de faire des abrutis, des aliénés et des criminels), aussi longtemps qu'aucun remède efficace n'aura arrêté ce gaspillage insensé des ressources du pays, il sera bien téméraire d'espérer voir renaître la prospérité publique.

On tâche sans cesse, par l'établissement de nouvelles voies de communication, de nouveaux débouchés, par la

Hosted by Google

diminution des frais de transit, par des facilités de tout genre, offertes à la production et à l'échange, de promouvoir la richesse nationale. En fin de compte, la plus-value de trafic et de travail qui en résulte doit se résoudre en un accroissement de salaire, et toutes les bonnes volontés s'accordent à travailler à un but aussi manifestement louable. Malheureusement, on ne s'aperçoit guère que les habitudes d'intempérance de notre pays transforment la presque totalité de cette plus-value en une augmentation du budget des boissons alcooliques.

Qu'on ne nous accuse pas d'exagérer à plaisir. La preuve est faite, et elle est irréfutable. C'est de la période de prospérité économique de 1872-1876 que date l'extrême excès de consommation alcoolique dont nous souffrons. Pendant ces quatre années, notre consommation en boissons s'est accrue de quatre cent vingt millions de francs, c'est-à-dire que plus des deux tiers de la majoration des salaires à cette époque a passé directement aux cabarets [1].

Et ce qui pis est, c'est que ces habitudes d'intempérance, si brusquement accrues, ont survécu à la période d'abondance qui les avait fait naître. Aujourd'hui que les salaires sont réduits, on boit autant, quoiqu'on gagne moins; on se prive d'ailleurs, on mange plus mal, les enfants sont en guenilles, le foyer est sans feu, mais on boit autant, ou, pour dire juste, encore plus; nos statistiques annuelles le constatent. La somme de tout cela s'appelle la crise de misère, l'assistance publique partout obérée, le vagabondage, la mendicité qui augmentent, nos hôpitaux et nos prisons pleins d'alcoolisés et un nombre formidable de cabarets qui va sans cesse en augmentant. Et cet état pitoyable peut se caractériser d'un mot : quatre cent quarante millions par an dépensés en boissons de tout genre, dont moitié au moins ne répondent à aucun besoin et sont jetés en pure perte. Si le pays les économisait, la crise prendrait fin du coup, et une

[1] Voir *Les boissons alcooliques en Belgique et leur action sur l'appauvrissement du pays*, p. 34 et suiv. (Manceaux, Bruxelles.)

Hosted by Google

période d'abondance et de bien-être définitifs succéderait rapidement à l'état actuel.

Aussi longtemps qu'on n'y aura pas avisé, tous les moyens qu'on mettra en œuvre pour améliorer la situation économique et morale du plus grand nombre ne seront que des palliatifs momentanés. L'instruction publique même, quoi qu'on fasse pour la développer et la rendre efficace, reste presque sans effet. L'État et les communes ont dépensé, depuis 1850 jusque 1886, une somme de plus de cinq cents millions à instruire et à moraliser le peuple. Il semble qu'un pareil effort, tant d'argent, tant de soins dépensés, dussent avoir un merveilleux effet. Et pourtant, après trente-cinq ans, à quelles lamentables constatations ne sommes-nous point réduits! La criminalité a énormément augmenté, et surtout ces délits qui marquent la brutalité et la démoralisation : les violences, les coups et blessures, les viols et délits contre les mœurs, la prostitution clandestine. N'a-t-on pas relevé tout récemment, à Anvers, 850 cafés et cabarets borgnes, dont 400 dans le quartier avoisinant la gare? Ils pullulent partout, non seulement dans nos grandes agglomérations, mais encore dans les petites villes industrielles du pays de Liége et du bassin de Charleroi. Et c'est pour en arriver là qu'on a dépensé en trente ans plus d'un demi-milliard pour instruire et moraliser le pays! D'où vient cette lamentable banqueroute? Du cabaret, qui défait en un tour de main tout ce que construit laborieusement et lentement l'école. Confirmation éclatante, d'ailleurs, des paroles de John Bright, résumant l'expérience de sa vie : « La passion des boissons fortes est le plus grand obstacle à la diffusion de l'instruction dans le peuple, et surtout à son éducation. »

On comprend qu'un tel état de choses, qui, avec des degrés divers d'acuité, se présente dans tous les pays du centre et du nord de l'Europe, ait fini par occuper très sérieusement l'attention des gouvernants. Les remèdes appliqués sont nombreux, depuis les mesures répressives de l'ivresse publique jusque l'intervention de l'État dans le commerce et la fabrication des boissons fortes.

Hosted by Google

Ce dernier moyen vient d'être inauguré dans un pays qu'on ne peut point accuser de n'avoir pas souci de la liberté individuelle : la Suisse. Mais on y a admis qu'un trafic qui retentit si profondément sur la moralité et la fortune de la nation, qui repeuple sans cesse les prisons, les hôpitaux, les dépôts de mendicité et les hospices d'aliénés, qui impose de ce chef au budget des charges croissantes, qui provoque la dégénérescence de la race constatée par les conseils de milice, on a admis qu'un tel trafic était passible de l'intervention des pouvoirs publics, et qu'il eût été cynique d'invoquer à son profit les droits de la liberté individuelle.

Nous ferons comme les Suisses et, sans essayer de justifier l'intervention de l'État, ce qui nous entraînerait au delà des bornes de cette rapide étude, nous passerons à l'exposé d'un système qui permettrait de monopoliser la fabrication des boissons fortes aux mains de l'État en Belgique. L'objet du monopole serait d'améliorer la qualité des boissons alcooliques, d'en augmenter progressivement le prix, de façon à en restreindre la consommation, enfin, de consacrer à la lutte directe contre l'alcoolisme une partie des bénéfices que donnerait le monopole.

Une simple majoration des droits d'accise n'atteindrait point le même effet. Il n'est que trop à craindre qu'elle n'aurait d'autre conséquence que d'augmenter la fraude et de diminuer encore la qualité des produits fournis par la distillerie.

Notre projet propose d'exproprier toutes les distilleries existantes en Belgique et de confier à l'État seul le droit de fabriquer de l'alcool. La Belgique compte 288 distilleries. Quelle est leur valeur?

Ces 288 distilleries ont produit, en 1885 (derniers relevés officiels), 554,000 hectolitres d'eau-de-vie. On ne se trompera pas de beaucoup en majorant ce chiffre et en le portant à 600,000 hectolitres. Admettant que chaque hectolitre donne net 8 francs de bénéfice, le profit total réalisé par les 288 distilleries sera de 4,800,000 francs.

Supposons que ce bénéfice représente la rémunération à

Hosted by Google

7 p. c. du capital engagé. Ce capital sera donc de 70 millions. Remarquons que ce chiffre de 7 p. c. est favorable aux expropriés, car si nous admettons que leur industrie rapporte 10 p. c., le capital total qu'elle comporte ne sera plus que de 48 millions. Des renseignements recueillis de sources diverses nous permettent de croire que 7 p. c. est une approximation aussi exacte qu'il est possible de l'obtenir en pareille matière.

Mais ces 70 millions sont constitués comment? En usines et matériel d'une part, en approvisionnement et capital roulant de l'autre; l'État ne devant exproprier que l'usine et le matériel, qui représentent généralement la moitié du capital total, c'est 35 millions que coûtera l'expropriation de toutes les distilleries du royaume. Cette somme établit pour chaque usine une moyenne de 125,000 francs, moyenne qui se rapproche beaucoup de la réalité si l'on considère que la Belgique n'a que 65 grandes distilleries industrielles, contre 223 distilleries agricoles, dont l'importance est généralement beaucoup moindre.

Mais il y a lieu d'indemniser également le distillateur pour ce fait qu'on lui enlève sa profession et qu'on l'empêche de la continuer. Une moyenne d'indemnité de 50,000 francs par distillerie doit être portée en compte de ce chef, soit une somme globale de 14,500,000 francs.

On voit que c'est, en chiffres ronds, un capital de 50 millions que l'État doit emprunter pour exproprier toutes les distilleries du royaume, soit, au taux de 3 1/2 p. c., une rente annuelle de 1,667,000 francs.

L'État fermerait une centaine de distilleries trop petites ou trop mal situées pour être utilement exploitées. Leur revenu après désaffectation donnerait de 5 à 7 millions environ. Nous ne pouvons toutefois point considérer cette somme comme diminuant le chiffre total de l'expropriation, parce qu'il y aurait, d'autre part, à augmenter la puissance de production des usines restantes et, en tout cas, à leur adjoindre de nouveaux appareils de rectification perfectionnés pour produire une eau-de-vie aussi pure que possible.

Hosted by Google

Quant au capital d'exploitation, nous pouvons, par le raisonnement, l'estimer à environ 20 millions.

Les distilleries actuelles requièrent un capital d'environ 35 millions. Mais une vaste concentration industrielle comme le serait le monopole a besoin d'un moindre capital qu'une exploitation fractionnée entre 288 individus. En outre, l'État vend toujours au comptant, tandis que la vente à crédit s'impose à l'industriel et l'oblige à majorer notablement son capital roulant.

70 millions, représentés par une rente annuelle de 2,334,000 francs, suffiraient donc amplement pour concentrer entre les mains de l'État toutes les distilleries du royaume et fournir le capital nécessaire à leur exploitation. Cette somme n'a rien d'excessif si l'on considère que le seul Palais de justice de Bruxelles a coûté presque autant, et que les travaux du port d'Anvers ont coûté beaucoup plus.

D'ailleurs, ce serait là une dépense productive largement couverte par une plus-value de recettes.

D'abord, nous ne comptons pas le personnel, pour la bonne raison que les distillateurs actuels doivent également payer leur personnel et que ce sont là des frais généraux qui sont, en somme, des frais de fabrication. D'ailleurs, l'État licencierait le personnel actuel de l'accise, ce qui lui permettrait de suffire, d'autre part, largement à toutes les nécessités du service de la fabrication. L'eau-de-vie coûte au distillateur environ 30 francs l'hectolitre. Il en coûterait environ autant à l'État, frais de personnel compris. Nous avons admis que les distillateurs actuels gagnent 4,800,000 francs net. Supposons que l'État, taxé de mauvais industriel, ne gagne que moitié, soit 2,400,000 francs. On voit que cette somme est déjà suffisante pour payer l'intérêt de l'expropriation.

Mais le bénéfice pour l'État résulterait surtout de la supression de la fraude.

La Belgique, en effet, ne taxe pas la distillerie suivant la quantité exacte produite. Le fisc jauge les appareils de distillation, estime ce qu'ils peuvent produire en vingt-quatre heures et

Hosted by Google

taxe d'après cette estimation. Tout l'art du distillateur consiste à dépasser l'estimation du fisc. De l'aveu même de nos distillateurs, la production réelle dépasse d'environ 25 p. c. les quantités relevées par l'accise. Ce fait résulte à l'évidence des débats de la Commission des distilleries instituée en 1884 sous les auspices du gouvernement.

Or, l'accise a produit, pour 1885, la somme de 34,935,000 francs. En admettant que la fraude ne soit actuellement que de 15 p. c., c'est plus de 5 millions que gagnera le trésor en fabriquant lui-même. En quelques années, ces 5 millions capitalisés rembourseraient l'emprunt de 50 millions fait pour indemniser les distillateurs.

On voit que l'affaire serait excellente pour l'État. Elle l'est encore si l'on considère que l'État peut, et même doit augmenter progressivement le prix de vente de l'alcool.

L'alcool coûtant environ 35 francs l'hectolitre et étant frappé de 65 francs d'accise, se vend environ 1 fr. 05 c. le litre en gros. Avec le monopole, rien de plus simple que de hausser tous les six mois de 2 ou 3 centimes le taux de vente, de façon à augmenter le prix d'une manière progressive et silencieuse, mais pourtant rapide. A 3 centimes par semestre, l'accise actuelle serait doublée en dix ans et portée de 65 centimes à 1 fr. 25 c. et le prix de vente à 1 fr. 60 c. le litre. Ce prix correspondrait au taux actuel en Hollande; il est moindre que celui de la France et beaucoup moindre que celui de l'Angleterre.

Que cette majoration aurait une influence modératrice sur la consommation, c'est probable et même presque certain; il est vrai que la statistique tend à établir que, depuis cinquante ans, aucune augmentation de l'accise n'a influencé, d'une façon durable, la consommation. Mais n'oublions pas que, depuis cinquante ans, nous avons eu une période presque ininterrompue de progrès industriel, d'une telle portée et d'une telle force, qu'elle a certainement triplé la fortune publique et les salaires, ce qui a fait supporter plus allègrement les majorations d'accises. C'est à ce titre aussi que la période de forte prospérité de 1872-76 a fait hausser les salaires et augmen-

Hosted by Google

ter la consommation des alcools dans tous les pays industriels de l'Europe.

Maintenant, nous sommes entrés, depuis une dizaine d'années, dans une période d'arrêt ou de décroissance ; il est malheureusement vrai que la consommation des boissons fortes ne s'en ressent guère; mais il est permis de croire qu'une augmentation sérieuse du prix de l'eau-de-vie finirait par peser sur la consommation. Il faut bien admettre, dans une certaine mesure, que si l'Angleterre boit, toutes proportions gardées, moitié moins d'alcools que la Belgique, c'est, entre autres motifs, parce que l'impôt y est quatre fois plus élevé.

Admettons que la consommation baisse de 25 p. c. en même temps que l'accise double, c'est-à-dire après dix ans de monopole, et voyons quels seraient les avantages de l'exploitation par l'État :

D'abord moitié du bénéfice normal réalisé actuellement par les distillateurs, soit . . . fr.	2,400,000
Bénéfice résultant de la suppression de la fraude.	5,350,000
Accise portée à 1 fr. 25 c. au lieu de 65 centimes. D'autre part, ce droit d'accise portant sur 450,000 hectolitres au lieu de 600,000 hectolitres	56,250,000
Soit une somme globale de. . . . . fr.	61,000,000
Au lieu du produit actuel	35,000,000
Bénéfice . . . . . fr.	26,000,000

Comme l'expropriation coûte, du chef d'intérêts, environ 2,400,000 francs, on voit que c'est un bénéfice d'environ 24 millions que le monopole procurerait à l'État.

Ce serait donc pour le trésor une excellente affaire. Elle ne le serait pas moins pour les particuliers.

Outre l'avantage d'avoir un alcool rectifié et beaucoup moins dangereux que les détestables produits que fournit actuellement la distillerie, il est des dégrèvements tout indiqués, comme corollaires d'une plus-value des droits sur l'alcool.

Hosted by Google

Ainsi, un dégrèvement de 50 p. c. des droits d'accise sur la bière, le dégrèvement complet du café, du thé, de la viande, des fromages, des épiceries, des fruits de tout genre et des objets d'habillement.

Tous ces dégrèvements coûteraient au trésor de 12 à 14 millions. On voit qu'il lui resterait encore un boni considérable.

Nous pouvons ajouter que, grâce à ces dégrèvements, qui seraient promis et réalisés comme conséquences du monopole, celui-ci aurait chance d'être bien accueilli par l'opinion publique et par certains groupes importants de citoyens influents, ce qui est indispensable dans un pays de suffrage très restreint.

Se rallieraient au monopole, les brasseurs, puisqu'il dégrèverait de moitié la bière.

Parmi les débitants de boisson, les plus respectables et les plus aisés, parce que les estaminets honnêtes vendent généralement beaucoup plus de bière que d'alcool et souffrent de la concurrence des débits borgnes, qui ne vendent, eux, guère que du genièvre.

Se rallieraient encore au monopole, le corps nombreux des bouchers, des épiciers et des fruitiers, puisque sa plus-value dégrèverait les objets de leur commerce.

Enfin, il aurait chance d'être bien accueilli même par la plupart des distillateurs, qui seraient expropriés et indemnisés, ce qui serait pour eux une bonne affaire relative, la distillerie étant une industrie qui souffre d'un excès de production, comme beaucoup d'autres, et de la concurrence ruineuse que quelques grosses usines font à la foule des petites.

Donc, l'affaire serait bonne pour l'État, bonne pour les particuliers et aurait grande chance d'être bien accueillie par la partie la plus influente de l'opinion publique; enfin, elle aurait l'avantage, au point de vue spécial qui nous intéresse :

De diminuer l'alcoolisme chronique en remplaçant les eaux-de-vie empoisonnées que notre peuple boit maintenant, par des alcools beaucoup moins toxiques. Qu'il nous soit

Hosted by Google

permis d'ajouter ici, par parenthèse, que la fraude chez le débitant se décèlerait rapidement, puisque tout ce qui s'écarterait du type uniforme de l'État serait fraude;

De permettre à l'État de ne plus vendre d'alcool qu'à 37° de dilution au lieu de 50°, mesure qui, en Norvège, a été reconnue excellente;

De réduire assez promptement la consommation en augmentant progressivement le prix de vente. Cette progression serait graduée et rendue plus ou moins rapide, suivant qu'elle aurait plus ou moins d'effet sur la consommation ou qu'on voudrait lui en donner davantage;

De réduire le nombre absolument exagéré de nos petits débits de boissons, dont la vente principale consiste en genièvre de la plus détestable qualité.

Certes, à tous ces points de vue, le monopole serait, entre les mains de la communauté, un moyen énergique et peut-être décisif de remédier à cette plaie vivace de l'alcoolisme, qui s'étend d'une façon si menaçante pour la fortune, la moralité et l'harmonie sociale du pays.

Il y a toutefois des objections nombreuses.

On objecte d'abord la liberté des professions; ensuite, qu'il est dangereux d'accroître par les monopoles le pouvoir centralisateur de l'État, que c'est marcher vers une des formes les plus nivelantes du socialisme; enfin, on objecte encore que l'État est mauvais industriel et que lui attribuer une fabrication compliquée comme celle de l'alcool, c'est courir au gâchis.

Toutes ces objections sont facilement réfutables. Elles ont été fréquemment rencontrées, mais leur débat ne saurait trouver place que dans un travail qui peut se permettre les coudées franches. Les bornes restreintes d'un article de revue nous obligent à passer immédiatement à la seule objection qui touche au cœur du sujet .

Le monopole de l'État n'aura pas raison de l'alcoolisme; peut-être même aura-t-il pour effet de l'aggraver, ou tout au moins de l'entretenir et de le perpétuer.

Le monopole ne s'adressera pas à des consciences, ne modi-

Hosted by Google

fiera pas des convictions, il agira d'une façon purement mécanique, par une espèce de compression matérielle. — Ce n'est pas ainsi qu'il faut agir avec des hommes. Il ne dissuadera personne de boire ; au contraire, il donnera une fausse sécurité en offrant un alcool dont l'État garantira la pureté. Fausse sécurité, car il est aujourd'hui établi que l'alcool éthylique provoque également l'alcoolisme; il suffit d'en augmenter la dose; il peut même provoquer la mort; les expériences de Dujardin-Beaumetz concluent que 600 grammes d'alcool éthylique pur à 100° suffisent pour tuer un homme adulte. Et puis chacun sait qu'à moins d'extraire l'alcool du vin, la distillation ne donne pas d'alcool éthylique pur. D'ailleurs, la fraude chez le débitant, qu'il sera toujours impossible de surveiller partout, l'altérera certainement.

Enfin, rien ne démontre que l'augmentation du prix diminuera la consommation. Il est possible, il est même probable que le monopole ne diminuera pas plus la consommation de l'alcool qu'il n'a diminué en France la consommation du tabac. Tout ceci pour mettre au moins en doute que l'action mécanique et compressive du monopole doive avoir un effet certain.

Et au point de vue moral, quelle déplorable conséquence que de voir l'État se faire fabricant et marchand de boissons fortes! Nous disions tout à l'heure que le monopole a ce défaut de ne point s'adresser à la conscience; si, il lui parle, mais pour lui fournir des excuses, pour se faire en quelque sorte complice d'un vice déplorable et lui donner une espèce de sanction légale. — Et de quel droit l'État justicier condamnera et emprisonnera-t-il un homme qui aura commis un délit ou un crime, surexcité par les boissons fortes que lui aura fournies l'État distillateur? — N'y a-t-il pas là une sorte de duplicité morale qui entame irrémédiablement le prestige que doit avoir l'État comme force sociale commune, représentant tous les citoyens et s'imposant au respect de tous?

Enfin, dernière remarque : L'abus des alcools n'a pas seulement pour conséquence l'alcoolisme aigu ou chronique avec toutes ses suites néfastes, il est encore devenu de nos

Hosted by Google

jours, par l'énorme dépense qu'il provoque, le facteur principal du paupérisme, cette autre plaie de nos sociétés modernes, aussi redoutable en ses conséquences que l'alcoolisme même. Le peuple belge dépense actuellement 125 millions de francs par an à boire des liqueurs fortes, et le monopole lui en fera dépenser, d'après ses propres calculs, 160. C'est-à-dire que sous prétexte de le relever et de le sauver, l'État commencera par l'appauvrir davantage.

Cette objection est d'autant plus forte que, fatalement, le monopole est destiné à devenir, entre les mains de l'État, un procédé fiscal. Ceux qui détiennent le pouvoir au moment où s'organisera le monopole peuvent être animés des intentions les plus généreuses, mais qui garantit que leurs successeurs ne perdront pas de vue la pensée première et ne se serviront pas du monopole avec d'autant plus de complaisance et de soin qu'ils trouveront en lui un moyen facile et précieux de parer à des déficits budgétaires? Le monopole ne sera bientôt aux mains de l'État que ce qu'est le monopole du tabac en France: un facteur indispensable pour subvenir aux dépenses courantes. Ce sera, en un mot, la prospérité du trésor public définitivement assise sur la dépravation et sur la ruine du peuple.

A tous ces points de vue, le monopole est détestable, mieux vaut encore en rester aux errements actuels. La distillerie fournit de dangereux alcools, nous en convenons, qui provoquent les formes les plus graves et les plus répulsives de l'alcoolisme, d'accord; — de l'excès du mal sortira peut-être le bien, — qui sait? — sous forme d'un puissant mouvement en faveur des sociétés de tempérance, comme en Angleterre, ce qui est un moyen peut-être lent, mais sûr, direct et digne. Et gardons-nous surtout de compromettre cette grande force sociale qui s'appelle l'État, qui représente au premier chef la Patrie, objet de tous nos respects, en l'entraînant à cette triste besogne de fabriquer des liqueurs fortes et de verser elle-même au peuple le poison alcoolique.

Voilà l'objection capitale contre le monopole. Nous ne voulons pas dissimuler qu'elle paraît très forte; elle a long-

Hosted by Google

temps balancé dans notre esprit tous les avantages qu'on peut se promettre du monopole.

Cependant, elle ne nous paraît plus décisive, et voici comment on y peut répondre :

Certes, si l'État se contentait d'exploiter le monopole pour remplir ses caisses, il s'abaisserait à un rôle qui compromettrait gravement sa dignité; mais il peut lui donner un tout autre caractère en appliquant à des fins meilleures la plus-value du monopole.

Nous avons exposé que l'État en tirerait 25 millions d'excédent, dont moitié servirait au dégrèvement de l'alimentation publique.

L'autre moitié devrait s'appliquer à combattre vigoureusement l'alcoolisme et à préparer pour l'avenir des éventualités moins funestes que celles vers lesquelles nous marchons.

Par tout le pays, l'État favoriserait la création et l'organisation des sociétés de tempérance scolaires, à l'imitation des « Bands of Hope » anglaises, qui donnent chez nos voisins de si admirables résultats et sont d'un si heureux augure; de petits livres enseignant la tempérance, ses bienfaits et sa force devraient être aux mains de l'instituteur et de la jeunesse; il devrait exister des sociétés de tempérance pour les adultes, organisées, subsidiées et pourvues d'un local convenable et d'une bibliothèque, car sans la tempérance, il n'est, pour le peuple, ni éducation possible, ni progrès matériel, ni progrès moral; la tempérance devrait être enseignée et organisée à la caserne, car sans elle, il n'est ni discipline, ni sentiment de l'honneur.

En outre, tout en organisant la tempérance de l'avenir, l'État aurait à parer dans la mesure du possible aux maux que l'alcoolisme a déjà créés en construisant des hôpitaux et surtout des refuges pour la collocation des alcoolisés. On sait que l'alcoolisé est sourd aux notions de devoir et d'honneur. C'est une des caractéristiques les plus constantes de son état ; il fait le malheur des siens, leur effroi, leur déshonneur et leur misère; nous savons tous qu'il n'est que trop fréquemment poussé aux violences et au crime; en fait, c'est un être

Hosted by Google

malfaisant, qui n'a plus de l'homme que les vices. L'Amérique et l'Angleterre le colloquent. En Belgique, il vague librement jusqu'à ce qu'il se tue à boire, ou meure à l'hôpital, au dépôt de mendicité ou en prison. C'est le laisser-faire dans toute son insouciance. Le seul traitement à lui appliquer, c'est de le colloquer préventivement et de le ramener dans une meilleure voie, s'il en est temps encore, par des soins et une sévère hygiène.

Enfin, l'État devrait appliquer une bonne partie de l'excédant du monopole à des objets d'utilité publique qui sont aujourd'hui impérieusement sollicités, mais pour lesquels aucun gouvernement européen ne trouve de fonds disponibles. L'État devrait les employer, toujours en vue de combattre l'alcoolisme, à la création de cités ouvrières modèles situées en pleine campagne et mises en contact avec les centres industriels par des tramways. Ces cités ouvrières, qui donneraient enfin aux déshérités du travail, au lieu des ignobles taudis que la plupart ont encore aujourd'hui, une maison convenable et de l'air pur, s'adjoindraient un établissement de bains, un gymnase, une école ménagère pour la femme et la fille du peuple et une immense pelouse pour les jeux populaires. Le capital employé aux maisons ouvrières serait rémunéré à 5 p. c. y compris l'amortissement, au lieu de l'être à 8 et à 10 sans amortissement, comme c'est maintenant le cas pour la plupart des demeures d'ouvriers. L'amortissement permettrait à l'ouvrier de devenir propriétaire, en payant en somme moins que son loyer actuel.

On défendrait d'ouvrir des débits de boissons dans ces cités modèles; par contre, l'État y favoriserait l'organisation d'un cercle ouvrier avec sociétés de tempérance, bibliothèque, salle de conférence et caisse d'épargne et d'assurance. Le cercle de tempérance servirait de la bière, qui est et restera la boisson nationale en Belgique, mais aucune boisson distillée.

Certes, en comprenant ainsi les devoirs que lui imposerait l'octroi du monopole, l'État non seulement ne faillirait pas à sa mission, mais s'en acquitterait d'une façon admirable et assurerait à la communauté dans l'avenir d'incalculables

Hosted by Google

bienfaits. C'est bientôt dit que de l'excès du mal sortira le bien, mais nous nous défions de cette maxime téméraire. Voilà longtemps que sévit le mal, il est excessif et il n'en sort rien que de plus grands maux encore. Et qui nous garantit que, si nous laissons aller, il n'en sortira pas l'avilissement définitif de notre peuple et les catastrophes finales?

Et précisément parce que l'enjeu est énorme, il faut que l'État agisse. Et en s'emparant du monopole pour en faire un instrument de salut et de progrès, l'État prendrait un rôle grandiose que personne n'oserait taxer d'indigne de lui; loin de là, il serait en plein dans sa mission, qui est de préparer le plus grand bonheur du plus grand nombre. C'est aujourd'hui, au contraire, que l'on peut reprocher à l'État de ne songer qu'à remplir ses coffres par l'impôt de 35 millions qu'il prélève sur un vice national, alors qu'il ne fait rien, absolument rien pour restreindre le mal. C'est aujourd'hui qu'on peut l'accuser, sinon d'une complicité passive, du moins d'une coupable négligence, grosse de dangers futurs.

Nous voulons pour lui un rôle plus actif. Nous voulons qu'enlevant à l'égoïsme de la concurrence individuelle une industrie funeste, que ses agissements rendent plus funeste encore, l'État s'en serve pour préparer les voies à un meilleur avenir. Nous voulons qu'il combatte le mal par le mal et surtout qu'il sauve l'enfant, les générations futures. De cette façon, l'État représenterait vraiment la Patrie dans le sens le plus vrai et le plus auguste, en protégeant ses fils contre le redoutable danger qui les menace : l'avilissement et la déchéance par le poison alcoolique.

Ém. Cauderlier.

Hosted by Google

MONSIEUR MOI

I

MON TEMPS PRÉSENT.

(D'après le journal de Marcantoine.)

Il était si grand que, pour entrer du haut transsept dans la galerie Victor-Emmanuel, il dut se courber et s'avancer en se serrant les poignets sur ses lourdes hanches; ce fut seulement dans la salle octogone qu'il put abandonner l'incommode posture; mais en se redressant, il prit mal ses mesures, alla donner du crâne dans la coupole et brisa plusieurs carreaux de vitre qui lui tombèrent aux pieds avec fracas. Il se releva presque aussitôt et sortit comme il était entré, par une arche latérale. Il s'avançait par les rues, pressé, et en quelques pas il fut aux vieux portiques de la Porte Neuve, qu'il traversa sans s'arrêter. Quand il atteignit la place Cavour, suivi d'une foule dont il se souciait peu, il ouvrit un œil énorme sur les toits de la ville de Milan, puis se pencha vers le massif de jeunes acacias plantés là par la municipalité pour ombrager les générations à venir, en prit un délicatement et se l'introduisit avec élégance à la boutonnière du frac...

Qui donc était cet homme?

C'est la création de mon rêve.

Mais mon rêve n'a rien de vain, et je m'y complais, car il ne nous est pas donné souvent d'employer utilement nos rêves. Mon rêve était une allégorie.

Hosted by Google

Observez ce sentiment qui marche seul dans son interminable hauteur, qui ne regarde personne en face, qui se met à la boutonnière des arbustes plantés pour donner de l'ombre aux générations à venir : il s'appelle l'Égoïsme.

Moi, je ne suis pas égoïste; peut-être ai-je bien des défauts que je ne connais point, mais, de même que je ne puis souffrir un grand nombre de mes semblables qui le sont, je sens que j'aurais autant d'aversion pour moi si j'étais égoïste comme eux, et ce serait une contradiction dans les termes. Je m'observe et me veux du bien, je l'avoue ingénuement; on peut dire que je suis quelque peu vaniteux; mais égoïste, non.

Au moment de prendre une résolution qui changera le cours de ma vie, je me place en face de moi-même et je jette de nouveau la sonde dans mon cœur. J'espère n'y pas trouver un remords.

Et d'abord, qui suis-je, moi?

Je suis le nommé Marcantoine Abate, professeur de philosophie en deux lycées privés; j'ai dix lustres au complet; je suis veuf de quinze années, et j'ai, je ne sais plus où, une fille ingrate.

Mais laissons ma fille; je ne me refuse pas à parler de mon infortune; j'y ai pensé bien des fois et ne suis pas encore parvenu à n'y plus penser; mais je n'ai aucune chose à me reprocher; je vous ferai toucher cela du doigt plus tard.

Le moment venu, vous verrez comment fut mal récompensé un père qui avait fait à sa fille un sort digne d'envie et qui, après lui avoir donné une maison où, tout enfant encore, elle était déjà reine, travaillait dans le secret de son cœur aimant à lui faire de nouvelles félicités... Mais ce n'est pas encore le moment.

Séraphine — je lui avais donné aussi un beau nom, mais inutilement — Séraphine trahit toutes les espérances que j'avais placées en elle. Séraphine est loin maintenant, et moi je suis seul.

Mais que nul ne s'émeuve de ma destinée : je n'ai pas enseigné la philosophie vingt-sept années durant sans y

Hosted by Google

trouver quelque consolation. La science ne tient pas de la nature de l'homme au point de me refuser le réconfort que je lui demande.

Quand je dis *seul*, je ne compte pas la grosse Anne-Marie, qui me fait le lit et me met les chambres en ordre. Voilà vingt ans qu'Anne-Marie me fait le lit et me met les chambres en ordre. Depuis que je suis seul, elle fait les choses prestement, peut-être parce que, me voyant taciturne, elle me croit désolé et que son égoïsme lui conseille d'éviter le contact d'une humeur mélancolique. Dans un autre temps, elle faisait aussi le marché, s'arrêtait, dans la cuisine, à causer avec ma fille, et probablement aussi à recueillir les restes du dîner : je me fais cette amère réflexion chaque jour lorsque je vois venir à moi la vieille, un peu gênée, l'œil vague, les mains dans le tablier, et qu'elle me dit : « C'est fini, je puis m'en aller. N'y a-t-il rien à vos ordres? »

Il n'y a rien à mes ordres, et Anne-Marie s'en va, ôtant du tablier une main, puis l'autre, et dès qu'elle traverse la cour, sa marche devient allègre et quelquefois elle paraît s'enfuir.

Les habitudes que j'avais il y a trente ans sont restées aujourd'hui les mêmes; je quitte le lit dès l'aurore; car je pense que, s'il se faisait une bonne statistique, on verrait que les hommes matineux, pourvu qu'ils ne soient pas surchargés de besogne, de besoin ou d'ignorance, deviennent toujours ceux qui, un jour ou l'autre, dans le cours de la vie, se font refaire le lit par les dormeurs qui se lèvent tard. A peine debout, j'ouvre la fenêtre à la lumière et au grand air; et comme, malheureusement, à cette irruption du jour naissant dans ma chambre, ma pauvre compagne ne s'éveille plus, engourdie encore et soupirant, mais certainement heureuse au fond, je mets le feu moi-même à la machine au café, qui est toujours restée sur la table de nuit entre les deux lits jumeaux. Je m'habille, et ne perds pas une note de la mystérieuse chanson de la cafetière, toujours prêt, au dernier chant, à éteindre d'un souffle la flamme azurée.

Je prends mon café en allant çà et là par la chambre, de la table de nuit à l'armoire à glace et vice versa; je ferme le

Hosted by Google

fourneau de la bouillotte et je laisse le résidu à Anne-Marie, qui le jette en voie, dit-elle, mais qui ne le fait pas, je vous en réponds. Je sais bien, moi, ce que vaut le résidu ; je sais que, rebouilli avec un peu d'eau, il fournit un café léger et sain que ma fille préférait au mien. Mais je m'en laisse conter par cette pauvre Anne-Marie, parce que je n'ignore pas quel lourd fardeau est la reconnaissance au cœur des gens qui ne sont pas civilisés.

Pendant qu'Anne-Marie refait le lit et les chambres, je sors flâner dans le voisinage sous les arbres des jardins publics ; au tournant du palais royal, je rencontre mon vieil ami, mendiant de profession, philosophe d'instinct.

Il me voit et s'avance aussitôt, avec un sourire, pour me saluer.

— Bonjour, me dit-il, et je lui réponds : Bonjour! et je passe droit mon chemin, ou quelquefois je m'arrête à causer avec lui. Je ne lui ai jamais donné un sou, et ne lui donnerai jamais un centime, non par avarice, mais par principe. Il le sait et ne me donne pas tort. Des fois, je m'assieds sur un banc, lui, s'adosse à un châtaignier, et je le questionne :

— Avez-vous gagné beaucoup hier?

Il rabat ma curiosité par un biais et esquive la question en disant que les temps sont tristes et que les gens n'ont plus peur de l'enfer.

— Mais les femmes? insisté-je.

— Les femmes, répond-il en esquissant un sourire, les femmes font quelque chose pour sauver leur âme.

Il faut entendre l'accent de profonde ironie quand il dit : « Pour sauver leur âme. »

— Mais la charité? lui dis-je, mais le cœur?

— La charité! dit-il, le cœur! Et il m'expose sa théorie, mûrie par trente années de pratique. La charité, selon lui, n'est que la terreur secrète de la souffrance. « Supprimez, me dit-il, l'instinct de superstition, et tout le monde fera comme vous; on ne me donnera plus un sou.

— C'est donc un métier fatigant que le vôtre? lui demandai-je un jour.

Hosted by Google

— Il me fatiguait d'abord beaucoup, répondit-il, maintenant plus du tout.

Quand, jeune et sans expérience, il courait çà et là comme une âme en peine, boitant plus que de besoin, ou qu'il s'adossait aux murailles et s'époumonait à crier sa misère à quiconque venait à passer, alors oui, c'était fatigant; mais, un peu à la fois, il était arrivé à boiter avec méthode, à juger de loin sa clientèle à la figure et à la marche, et maintenant il ne se trompait guère jamais.

Tandis que nous discourons, il passe devant nous toute sorte de gens auxquels il ne prend garde aucune; à un moment, au contraire, il s'arrête court et me quitte net pour traverser une avenue et courir recevoir son denier. Je l'interroge sans mot dire, il me devine et dit, après m'avoir lancé son léger rire :

— Il m'a donné deux sous; ce tout jeune homme avait l'air heureux. Ce doit être un amoureux; les amoureux sont de bons clients, je ne sais m'expliquer pourquoi. »

Je le sais bien, moi. L'amour est une heure d'égoïsme. Les amoureux sont la gent la plus égoïste qui soit au monde, mais ils font l'aumône par rêverie, ou encore parce qu'ils se sentent au cœur une fausse grandeur, un étourdissement qui les porte aux impressions généreuses et au faste; le moins qu'ils puissent faire pour se prendre au sérieux est de donner l'aumône à un mendiant.

Ayons en pitié cette pauvre humanité, enfantine et décrépite.

Mais je reviens à moi-même.

Après la promenade, je me rends, sans presse, à l'école, où je suis attendu, mais non désiré, par une vingtaine d'écoliers peu avides de ma science.

C'est chose entendue entre nous que l'*être crée les phénomènes*. Grâce à cette énorme bourde, notre entente ne peut pas être bien cordiale ni durer bien longtemps. A peine entré en classe, je lis sur la face de mes élèves, sans en excepter un, une grande espérance perdue : l'espoir d'un froid, ou d'une fièvre, ou d'un autre accident quelconque, qui m'eût cloué au lit au moins pour l'heure du cours.

Hosted by Google

Le cours commence et finit ; je questionne parfois les plus attentifs pour acquérir la certitude qu'ils n'ont pas compris un mot; puis on se sépare avec plaisir : moi, emportant ma pensée secrète, contraire au programme d'enseignement; eux, me regardant bouche ouverte et s'étonnant de la conformation de mon crâne, qui a pu s'ouvrir à une philosophie aussi obscure. Moi, je pense : si un seul jour j'annonçais en chaire que ce sont les *phénomènes* qui ont créé l'idée de l'*être* et que rien ne leur a été plus facile, quel soulèvement! et quelle lumière! Je crois alors que la froideur de mes élèves s'évanouirait comme par enchantement et que ma doctrine se ferait son chemin à travers des crânes même plus durs. Mais le programme ne le veut pas.

Après la classe du matin et avant la classe de l'après-midi, je déjeune à la brasserie Trenk ; j'ai l'expérience que la bière allemande doit, comme la philosophie allemande, se vider d'un coup et les yeux fermés, plutôt que par gorgées. Le jambon mérite plus d'attention ; je me recommande au tavernier pour que le sort qui préside aux choses humaines ne me fasse pas servir la tranche de jambon trop mince et ne remplisse pas d'écume la moitié du verre.

A dîner, je me trouve en société nombreuse ; mes compagnons de table sont de jeunes officiers joyeux, qui n'ont pas grand'peine à supporter avec une complète résignation leur taciturne commensal. A leur âge, on est si heureux et si expansif qu'on oublie presque d'être égoïste. Et puis, je suis l'ombre du rayon de soleil qui tombe sur la table commune ; ils m'acceptent comme contraste ; quand ils veulent dire quelque plaisanterie, ils me regardent sous cape et me sourient pour me désarmer d'avance et, à peine la folie dite, ils en rient à grand bruit. En revanche, ils veulent que je sois le premier à me servir de potage et de bouilli et me font d'autres gracieusetés avec des manières un peu militaires mais agréables.

« Voilà les hommes! dis-je à part moi. Ces officiers qui se croiraient outragés dans leur honneur si, en rue, quelqu'un s'arrêtait à les dévisager de la tête aux pieds, subissent le

Hosted by Google

secret empire d'un travers qui s'étend à tout le genre humain! »

Au dessert, le professeur Gerolamo fait régulièrement son apparition, Gerolamo mon collègue et ami, dénigreur infatigable qui vient prendre son auditoire à table pour le mener loin à travers champs.

— As-tu un cigare? me dit-il à peine entré.

— Je lui réponds : j'en ai un seul.

— Il faudra que j'en achète, conclut-il.

Oui, il le faudra; mais chaque jour, il néglige de se fournir de cigares et m'en demande, si bien que je me suis fait une règle d'en acheter un seul avant de dîner.

Quand le professeur Gerolamo a le cigare aux dents, il commence à mordre d'abord le cigare, puis le prochain. La littérature est pour lui un bon prétexte pour épancher sa mauvaise humeur; il est en colère, avant tout, contre son collègue en histoire et géographie, lequel a publié un livre sur les origines... quelles origines?... et a osé écrire *gli* pour *le* en pleine première page, et ailleurs *ci* pour *vi*, et ce n'est pas une faute d'impression, et *tavolo* pour *tavola* et *sentire* pour *udire*, et je ne sais combien d'erreurs et d'horreurs pareilles, vu que j'y prends garde à peine. Après son collègue d'histoire et de géographie, l'ami Gerolamo se met, à tort et à travers, à prendre au collet Mr. Y, Mr. Z et autres gens loués par la presse (La presse? se demande-t-il entre parenthèses... Trois ou quatre vauriens busés à leurs examens de sortie du lycée) et lus attentivement du public. (Le public? quel public? En Italie, il n'y a pas de public!) Le professeur Gerolamo proteste que ce ne sont même pas des écrivains, que la littérature n'est pas cette sotte chose que les journaux louent et que le public paye, mais une chose bien différente; du reste, il laisse entendre que du malheureux Y et de l'infortuné Z, il n'a lu qu'une douzaine de pages tout au plus, et n'en a jamais acheté une.

Quand je n'ai rien d'autre dans l'esprit, la plaisanterie mordante de Gerolamo me divertit tant soit peu, mais non dans le sens qu'il se l'imagine.

Hosted by Google

— Que t'en semble? me demande-t-il.

— Il me semble! dis-je en levant les yeux au ciel; et il prend feu et je me divertis à observer, sous toutes ses faces, sa curieuse manie de se croire offensé par la notoriété des écrivains modernes les plus célèbres, rien que parce qu'il a l'intention d'écrire un livre et de se rendre célèbre.

Je trouve ingénieuse aussi sa méthode de prendre un écrivain obscur et de le mettre avec emphase avant les plus connus, afin de déclarer qu'il vaut plus que tous tant qu'ils sont ensemble, quoiqu'il ne vaille pas grand'chose.

Certes, il est ingénieux aussi, cet autre expédient d'exhumer un mort pour assommer un vivant; mais ce qui, pardessus toute chose, me remplit d'admiration, c'est l'assurance avec laquelle, après m'avoir entouré de ruines, pour reposer mon esprit abattu, il s'efforce de le conduire avec une douce violence à tomber en contemplation, en extase, devant l'*idée* du livre qu'il écrira un jour.

Il l'essaye, mais il n'y réussit guère; il n'y réussit même jamais, parce que le plus souvent, pendant que son égoïsme s'efforce à détruire des bibliothèques pour préparer un rayon au grand livre à naître, je l'abandonne au chuchotement de ses petites affaires et m'en vais ailleurs avec d'autres pensées.

Il ne m'arrive plus de lui parler de moi et de mes affaires; je l'essayai un jour et aussitôt je m'aperçus qu'il était distrait. Donc, je me tais, je m'amuse de ses cri-cris tant que cela m'arrange, et lorsque j'en suis fatigué, je laisse la rumeur qui monte de ses lèvres se confondre, par la campagne ouverte, avec le vacarme que font les grillons au bord de leurs trous et les grenouilles sous les ronces. Je ne prétends pas que le professeur Gerolamo reste muet; qu'il s'épanche autant qu'il veut; mais il se contente pour réponse d'un signe de tête, et dans l'ardeur de sa démonstration nocturne il m'accompagne jusqu'à la porte de la maison.

— Bonne nuit, mon ami. — Bonne nuit!

Et il s'en va chez lui et je me mets au lit.

Ma journée est finie.

Hosted by Google

II

MON TEMPS PASSÉ.

(Encore d'après le journal de Marcantoine.)

Mes tribulations datent du jour où mourut Faustine, la bonne âme.

Faustine était ma femme depuis quatorze années; elle était descendue jusqu'au fond de mon cœur, m'appréciait dignement et compatissait à mes faiblesses. La parole, entre elle et moi, était presque devenue inutile; je jetais un regard autour de la chambre, elle accourait, car elle avait déjà lu ma pensée. Elle s'était accoutumée à se lever de bonne heure avant moi; elle le faisait sans ouvrir les volets, s'habillait dans l'ombre, s'en allait sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler un repos dont je devais avoir tant besoin : elle s'obstinait à le dire et je ne la contredisais point, car c'est douce chose de s'abandonner aux gâteries, sans résistance, et avec certaines âmes faibles et gentilles, c'est bientôt chose méritoire. La nature caressante de Faustine en était satisfaite; la mienne aussi. Ah! que ce temps était heureux!

Dans les derniers mois qu'elle fut au monde, ma femme était d'humeur mélancolique et se cachait souvent pour pleurer en liberté. En ma présence, elle souriait toujours, quelquefois riait encore; elle ne voulait pas jeter le trouble dans mon âme. Ainsi elle me sourit jusqu'à la fin. Un matin, elle m'appela à son chevet et m'annonça qu'elle ne se lèverait plus ce jour-là, ni jamais. Elle m'en faisait des excuses, comme d'une faute.

— Comment feras-tu? me dit-elle.

— Comment je ferai? répondis-je en plaisantant. Voici comment je ferai.

Et je mis le feu à la machine au café.

— Bravo! me dit-elle mélancoliquement. — Et moi, je lui

Hosted by Google

recommandais de ne pas s'inquiéter, de ne s'occuper de rien, de penser seulement à guérir vite, pour m'ôter d'embarras.

— Comme tu es bon ! murmura-t-elle.

C'est ainsi qu'elle parla, et, la nuit, ces quatre paroles résonnent encore dans l'air obscur de ma chambre. Je les entends et m'y complais, car elles ne mentent point : malgré tout ce que les hommes et les événements ont fait pour me gâter, moi je suis bon.

Faustine mourut en me recommandant de ne pas me laisser abattre de douleur, de ne pas devenir malade, de vivre pour le bonheur de notre chère créature, qui alors avait douze ans.

Les dernières volontés de ma pauvre amie me furent sacrées; je fis tout ce qu'elle avait désiré : je ne me laissai pas abattre de douleur, je ne devins pas malade et je vécus.

Devant le pâle cadavre de Faustine, tout cela me paraissait impossible; mais ma volonté triompha de mon âpre tourment.

Je commençai la vie nouvelle, la vie presque monastique, qui dure depuis quinze années et que j'ai supportée vaillamment jusqu'aujourd'hui.

Séraphine était un sérieux embarras pour un homme seul; il fallait la mettre en pension et je lui trouvai une place à moitié prix dans une institution de mon pays, à Bergame. Elle y alla en pleurant et, au moment de la séparation, me baigna les mains de larmes.

— Pense à ta mère, tâchai-je de lui dire. Elle ne pleurait jamais; elle traversa la vie en souriant sans cesse. Habitue-toi aussi à sourire à ton pauvre père délaissé.

En entendant cela, Séraphine recommença à pleurer, et il n'y eut rien qui pût la faire se calmer. Pour ne pas perdre le train de midi, je dus la laisser dans les bras de la directrice, promettant de lui écrire à peine arrivé à Milan; mais elle fut plus pressée que moi et je trouvai à l'école, quatre jours après, une lettre de quatre pages, toute baignée de larmes, arrivée en retard de trois jours, parce qu'elle était adressée à M. Abate, professeur Marc-Antoine. Cette lettre me donna à réfléchir; j'y remarquai une précoce abondance de phrases et

Hosted by Google

de paroles romanesques. Ma fille, qui avait toujours été la créature la plus timide tant qu'elle portait les jupons courts, ma fille, qui, en me donnant le bonsoir, n'osait y joindre un baiser si je négligeais de l'y encourager, ma fille, qui avait pour moi une vénération qui m'embarrassait quelquefois, ma fille, qui me considérait, je ne sais pourquoi, plutôt comme le professeur d'une science difficile que comme un père, elle, elle-même, à douze ans, trouvait en m'écrivant une emphase insolite de tendresse pour l'auteur de ses jours.

Elle aussi, comme la chère âme sa mère, m'écrivait : « Tu es bon, tu as le cœur généreux », et autres choses pareilles.

Le cas me parut grave, et je me mis en devoir de répondre pour lui conseiller d'y aller prudemment dans le choix de ses lectures et dans l'emploi des phrases qu'on trouve imprimées dans les livres. Je me souviens que je lui disais : « On doit écrire à la bonne franquette, simplement, plutôt avec le cœur qu'avec l'imagination, et, par-dessus tout, on doit être sincère. Habitue-toi enfin à te défier des phrases qui sonnent fort, parce que le plus souvent elles sont pleines de vent; le mieux, tant que tu n'auras pas acquis l'expérience nécessaire, est de rejeter les paroles qui ne sont pas dans l'usage commun, parce qu'elles pourraient bien être de la fausse monnaie. »

Elle me répondit promptement pour m'assurer qu'elle m'avait très bien compris et me rendre grâce des précieux conseils qui, disait-elle, s'étaient aussitôt gravés dans son cœur. Mais la lettre commençait par ces mots : Père adoré.

La manie d'écrire de ma fille était telle qu'il devint urgent d'y mettre un frein, rien que pour ne pas aggraver le bilan de la maison d'une excessive consommation de timbres-poste. Je pris donc le parti d'ajourner ma réponse, me réservant d'ouvrir mon cœur à Séraphine pendant les vacances de Pâques.

J'avais promis, un peu à l'étourdie, d'aller la prendre pour l'amener au logis pendant ces chères vacances, et il n'y eut pas moyen de lui faire entendre que, après mûre réflexion,

Hosted by Google

n'ayant plus les aises d'autrefois, je ne pourrais la recevoir sans une grande gêne. Je ne voulais pas me risquer jusqu'à un refus explicite qui eût paru cruel à cette petite cervelle pleine de phrases; mais j'aurais eu pour agréable qu'elle-même, si jeune qu'elle fût, eût compris les graves embarras qu'elle devait me donner par sa venue. Elle ne comprit pas un iota, et, dans son égoïsme enfantin, elle voulut à tout prix que je laissasse mes travaux pour ne penser qu'à faire ma valise, aller à la gare, et puis jusqu'à Bergame, la prendre.

En me voyant, elle battit des mains et se jeta à mon cou, comme son style épistolaire me l'avait promis; mais bientôt elle se calma d'une manière inespérée; dans la voiture, en wagon et au logis, toutes les vacances durant, elle parvint à me tromper entièrement avec les apparences de la bambine la plus raisonnable de la création.

Je crains en outre que, pendant ces jours de Pâques, la pauvrette ne se soit ennuyée quelque peu, parce que je n'avais guère alors exercé l'art de divertir les fillettes, et, dans ma bibliothèque, où abondaient les livres de métaphysique, d'étique et autres branches de la philosophie, les représentants des belles-lettres étaient clairsemés, au contraire. Il n'y manquait ni Dante, ni Guicciardin, ni Machiavel; mais Séraphine n'était pas en âge d'y prendre goût. Il y avait seulement les *Fiancés*, que ma fille, en désespoir de cause, se mit à lire. Mais à peine apparaissait Anne-Marie, Alexandre Manzoni était jeté où il pouvait, sur le canapé, sur une chaise, sur la table, et Séraphine courait dans un élan de joie refaire les lits.

C'était un bon indice, et mon cœur de père le notait avec grande complaisance. J'aurais voulu lui faire entendre qu'elle devait de bonne heure tourner l'esprit vers le développement de ces facultés qui...

— Bravissima! lui dis-je un matin. Et, lui voyant la face illuminée de joie de cette approbation formelle et sans réserve, je répétai avec plus de modération : Bravissima! Au pensionnat, les élèves doivent-elles refaire leur lit?

Hosted by Google

Elle me répondit que oui, et que chaque matin, dans les chambres, il y avait une sorte de concours tacite à qui ferait le plus vite et le mieux.

Alors je commençai :

— Vois, ma petite, la lecture est une bonne chose, je te l'ai toujours recommandée et te la recommande encore; mais il faut choisir ses lectures et savoir lire, sinon chaque livre est un danger. Avant les facultés intellectuelles, les jeunes filles doivent... de bonne heure... veiller... au développement de ces autres facultés... qui...

Avec ce *qui*, la phrase n'allait point, et je me repris :

— ... de ces facultés, grâce auxquelles...

Mais ainsi non plus la période n'eût fait de chemin, si Séraphine n'avait été là pour l'achever.

— Grâce auxquelles on refait les lits, dit-elle simplement; et c'était bien dit.

— Grâce auxquelles on refait les lits, répétai-je, et qui sont les mêmes facultés en vertu desquelles on devient femme de ménage, c'est-à-dire bonne fille, bonne épouse et bonne mère de famille.

— Papa! s'écria Séraphine dans un éclat de ce lyrisme que lui avait appris sa correspondance; papa, puis-je rester avec toi, pour refaire les lits et donner de l'ordre à la maison? Au lieu d'aller dîner à la taverne, nous dînerons ensemble, ici... ici même. Anne-Marie fera la cuisine et je l'aiderai. A la pension, j'ai appris à cuire les œufs à la coque; j'apprendrai le reste.

J'embrassai ma fille au front pour la remercier, mais elle répéta :

— Veux-tu?

— Ce n'est pas encore le moment, dis-je. Tu as douze ans seulement.

— Et demi.

— Tu dois achever au moins, au moins les études primaires; mais je te promets que, quand tu seras grandelette, je ne te priverai pas de cette consolation et tu prendras le poste de ta pauvre mère.

Hosted by Google

Quelle diable d'idée m'était venue à l'esprit de mettre en branle les morts? Voilà Séraphine en larmes, comme une fontaine.

* * *

Quand ma fille s'en fut allée et que je me retrouvai une fois de plus seul dans mes appartements, je me dis à moi-même que cette difficile épreuve de la paternité avait marché mieux que je n'aurais pu raisonnablement le prévoir, et que l'idée de Séraphine de quitter la pension avant l'heure pour faire la petite dame de maison avait du bon. Elle en avait tant que je me mis à la prendre au sérieux. C'était chose certaine que je dépensais plus que ne le comportaient mes ressources; mon logis était trop vaste pour moi seul, et il ne m'aurait plus été possible de me faire à la prison d'un appartement de garçon. La demi-pension à l'école, si réduite qu'elle fût, me mangeait tout entier un de mes appointements de professeur de philosophie; l'autre, il ne m'aurait pas fallu, pour le manger, un grand appétit, et, comme mon appétit était robuste, s'il parvenait à se satisfaire, je le devais aux intérêts de la dot de ma défunte, qui avait voulu me laisser l'usufruit de son petit patrimoine.

Certes, ma fille devait ressembler en tout à sa mère; elle serait vigilante, affectueuse et un peu devineresse pour prévenir mes désirs. Nous dépenserions moins et nous serions mieux, elle et moi; elle principalement. J'en arrivai à ne plus pouvoir me tirer ce projet de la tête; chaque matin, quand Anne-Marie entrait, il me semblait voir ce gros cheval de ménage sous les ordres d'une toute petite maîtresse, et, je ne sais pourquoi, j'y prenais plaisir; c'était comme une image non encore ébauchée qui déjà me promettait un chef-d'œuvre. N'est-ce pas là ce qui arrive aux grands artistes?

La tentation fut longue, parce qu'il était utile de regarder les choses par tous les côtés, et pour le moins d'attendre la fin de l'année scolaire avant de donner ce grand bonheur à ma fille. Un jour vint où, sur le point de mettre le feu au fourneau pour me faire du café, je m'aperçus que l'alcool man-

Hosted by Google

quait et qu'il n'y en avait plus dans la cuisine ; ce jour-là, ma détermination fut prise.

« Séraphine, me dis-je à moi-même, viendra passer les vacances avec papa, mais elle ignorera pendant un temps tout son bonheur. Si, comme il n'y a pas de doute, elle fait la maîtresse de maison avec une certaine grâce ; si, soumise par toi à un examen journalier, elle te prouve qu'elle a acquis au moins ce que les jeunes filles ne peuvent ignorer, promets-moi que, l'an prochain, tu ne l'enverras plus à la pension. »

Je me le promis.

Séraphine vint passer avec moi les vacances et fut mise à l'épreuve sans s'en apercevoir. Cette gamine était née avec les clefs du cellier et de la garde-robe en poche ! Elle avait treize ans à peine, mais elle en paraissait plus de quinze, tant elle s'était développée ; en se haussant sur la pointe des pieds, elle arrivait non seulement aux plus hauts tiroirs pour les fermer et les ouvrir, mais aussi à l'horloge à balancier du salon, pour la remonter. Séraphine ne pouvait voir un atome de poussière sur un chambranle sans se le sentir à charge ; où elle n'arrivait pas avec une chaise, elle employait l'échelle, ou appelait l'aide d'Anne-Marie, et quand elle avait réussi dans son dessein, elle n'était pas encore satisfaite et regardait en l'air, comme si elle cherchait un nouvel ennemi.

— Qui sait, me disait-elle quelquefois en soupirant, tout ce qu'il y a de poussière sur la corniche qui fait le tour du plafond ?

— Qui le sait ? répondis-je en plaisantant ; j'espère bien que tu ne vas pas grimper là-haut.

A moi, cette guerre acharnée à la poussière me semblait excessive.

— Un jour ou l'autre, la poussière se venge, disais-je à ma fille ; mais elle ne comprenait pas la profonde signification de la sentence, et moi-même je ne pensais pas qu'elle pût en avoir une autre ; il suffirait, maintenant que la poussière de mon logis n'a plus d'autre ennemi qu'Anne-Marie, de regarder les armoires pour comprendre à quel point elle s'est vengée.

Hosted by Google

Séraphine tenait mes comptes avec une admirable exactitude; elle pouvait me dire par cœur ce que nous avions dépensé chaque jour et chaque semaine; puis elle m'offrait la preuve de son infaillibilité : le carnet de nos dépenses journalières.

De ce côté, les choses allaient bien, et plus d'une fois je fus tenté de lui annoncer le bonheur que je lui réservais; mais si je lui demandais qui était Sésostris, qui Touthmès, qui Démétrius Poliorcète, ma petite maîtresse de maison redevenait sur-le-champ une gamine, sa joue se faisait rouge-cramoisie, et après un effort désespéré pour deviner, elle avouait n'en rien savoir.

— Mais vous n'étudiez donc pas l'histoire à l'école moyenne?

Si, on l'étudiait; mais de Touthmès et de Sésostris, elle ne se souvenait pas.

Quelquefois, je me fourvoyais moi-même en l'interrogeant : je demandais, par exemple, qui était Charles-Albert, et pourquoi un corps abandonné à lui-même tombe. Elle ouvrait les yeux pour me regarder avec étonnement, et quand j'insistais d'un ton de reproche : « C'est de l'histoire nationale moderne, c'est de la physique élémentaire », elle haussait la voix et son visage s'illuminait de la joie de m'apprendre qu'on n'enseignait pas encore à l'école ces choses-là.

— Sais-tu bien, disait-elle, que je n'étais qu'en quatrième?

Son éducation littéraire était ébauchée à peine; quant à l'histoire, à la géographie, à l'histoire naturelle, à la physique, aux premiers éléments de philosophie, tout était à faire.

— Elle ne sait réellement rien! disais-je désespérément. Comment cela se fait-il? Elle ne sait réellement rien.

Réellement rien? Non pas; elle était maîtresse, par exemple, des quatre opérations, et savait aussi les nombres décimaux et les fractions. En lui mettant en main de bons livres, en lui traçant des règles d'étude claires et sévères, peut-être serait-il possible de combiner mon projet avec mes devoirs de père et de la rendre heureuse. Peut-être... Je la regardais et ne lui disais rien.

Hosted by Google

Quand elle se voyait regardée ainsi, Séraphine, craignant sans doute quelque piège d'histoire ou de géographie, se hâtait de mettre toute son attention dans quelque tiroir et, dès que c'était possible, s'enfuyait dans une autre chambre. Moi, resté seul, je pensais aux choses qu'une jeune fille *doit savoir* et je trouvais que, tous comptes faits, elles ne sont pas en grand nombre et qu'il y en a bien davantage qu'elle *peut ignorer*.

Un jour, quelqu'un m'insinua ceci : « Les filles en savent toujours trop pour un mari prudent. » Et je répétais à part moi, avec une légère variante : « Les filles en savent toujours assez pour un père indulgent. »

— Sais-tu, criai-je bien fort à Séraphine, qui, montée sur l'échelle, s'était mise à nettoyer le cadre d'un tableau, qu'il n'y a plus que vingt jours avant ta rentrée à la pension ? mais j'ai résolu de te rendre heureuse ; descends et viens embrasser ton père.

Du premier mot, elle ne comprit pas, mais elle se retourna et me vit au pied de l'échelle, les bras ouverts, semblable à la providence ; alors elle se lança d'en haut sur ma poitrine en m'ébranlant dans tout mon corps.

— Dis-tu vrai ? je n'irai plus à la pension ?

— Oui, répondis-je en cherchant en vain de la détacher de dessus moi, tu n'y rentreras plus ; es-tu contente ? Mais il faudra faire nos conventions.

— Faisons-les.

— Tu étudieras à la maison l'histoire et la géographie.

— Oui, oui... je les étudierai.

— Tu liras les livres qui te seront donnés par moi.

— Je lirai les livres qui me seront donnés par toi.

— Tu apprendras aussi le français.

— Oui..., oui... j'apprendrai le français.

Elle promettait tout.

— Et tu auras toujours à l'esprit, ajoutai-je d'un ton un peu solennel, que si je fais ce sacrifice, c'est que j'ai promis à ta pauvre mère de te rendre heureuse ; et tu t'efforceras de prendre dans notre logis la place de la chère défunte. Me le promets-tu ?

Hosted by Google

Comme elle tardait à dire oui, j'écartai son visage de ma poitrine et je vis qu'elle avait commencé à pleurer.

— Tu dois aussi me promettre de ne plus pleurer si souvent. Ton pauvre vieux père travaille pour ton bonheur, tu le récompenserais mal en lui montrant des larmes quand il reviendrait de l'école.

Alors elle s'essuya le visage et sourit.

*
* *

Ici commence pour moi la seconde époque de bonheur.

Ce furent six années de paix durant lesquelles ma fille, devenue assez grande pour n'avoir plus besoin d'une chaise pour arriver avec le plumeau aux encadrements des portes, se faisait belle et gracieuse. Elle ressemblait en tout à la bonne âme qui fut sa mère et il me semblait être revenu à ce temps de ma vie où, jeune professeur et nouveau marié, j'étais également content de mon épouse et de ma chaire. Plus tard, ma femme était devenue malade, malade aussi ma philosophie, et plus tard encore, cette ombre de mon premier bonheur devait aussi m'être disputée. Ma fille devint malade.

Elle devint malade subitement, par un beau soir de mai, en traversant, à côté de moi, la galerie Victor-Emmanuel.

Ce fut une espèce de coup de soleil à l'ombre, et quand, réduite à ses derniers retranchements par ma dialectique, elle l'avoua en pleurant, je n'en pus croire mes oreilles et la priai de répéter. Elle, au lieu de me contenter, pleura plus fort et s'enfuit dans sa chambre, et moi, je restai là, les bras croisés, à contempler sur le carreau mon beau jouet brisé.

Séraphine donc était amoureuse, elle avait dix-neuf ans à peine et pensait déjà à abandonner son père, et pour qui? pour un jouvenceau qu'elle n'avait jamais vu, avec moustaches en pointe, binocle au nez, brun, petit, replet; peut-être quelque ténor ou quelque baryton de passage, domicilié dans la galerie Victor-Emmanuel.

Ce monsieur avait vu ma fille et ma fille l'avait vu; moi, je n'avais vu rien. Il était venu en nous suivant jusqu'à la porte

Hosted by Google

de la maison, et depuis ce jour il avait commencé à passer sous mes fenêtres. Je le trouvais sur mes pas quand j'allais à l'école, et un jour l'impudent eut même l'audace de me sourire et de me saluer.

Dans le principe, j'avais espéré que ma fille en ferait justice, mais c'était en vain. Elle ne me négligeait pas, au contraire. Elle était toujours attentive et agile, toujours en guerre contre la poussière du logis; mais, depuis ce moment, elle chantait des romances, quoiqu'elle n'en eût jamais chanté, et elle pleurait plus que d'habitude.

Il était clair que ma fille avait appris, comme moi, que son amoureux chantait, et moi je craignais qu'elle ne sût déjà dans quel ton, et sur quelles scènes, et quel répertoire. La gent de théâtre est rompue aux intrigues de mélodrame et elle en devient hardie. « Peut-être lui a-t-il écrit? » pensais-je. Je savais ma fille affligée d'une ancienne manie épistolaire, et j'ajoutais : « Peut-être lui a-t-elle répondu; peut-être, à cette heure, ils s'écrivent et se répondent librement, à la barbe de la philosophie d'un père niais. »

Je soupçonnais Anne-Marie, et regardant ce gros cheval à travers mon soupçon, je le voyais tout rembourré de lettres et de mystères.

Un jour, je la pris à part et lui dis à brûle-pourpoint :

— Anne-Marie, je veux savoir la vérité.

Elle devint rouge dans toute sa figure et me répondit avec franchise que des menteries, elle n'en disait jamais.

— Eh bien, alors, avoue que ce jeune homme qui passe sous nos fenêtres... tu le connais, tu dois l'avoir déjà vu, ne le nie pas.

— Un monsieur brun, un beau garçon?

— Ce n'est pas cela, il est plutôt laid; mais il est brun, il est petit, il a des moustaches en pointe.

— Oui, monsieur, je l'ai vu... un beau garçon, brun, plutôt petit, mais pas trop, avec les moustaches en pointe. Oui, monsieur, je l'ai vu.

— Eh bien! ce monsieur ne t'a-t-il pas donné quelque lettre pour ma fille?

Hosted by Google

— Il a voulu m'en donner une, mais je n'ai pas voulu la prendre et je lui ai dit de s'adresser à une autre,... que je lui ai dit, car Anne-Marie ne rendait pas de pareils services.

— Et crois-tu qu'il en ait trouvé une autre?

— Je n'en sais rien, moi...

— Et ma fille ne t'a jamais demandé de...

— La demoiselle me connaît mieux que vous; d'ailleurs, vous savez bien que, si deux amoureux veulent s'écrire, il y a la poste et il y a les commissionnaires de place.

Ces paroles firent la lumière dans mon cerveau.

Le séducteur de ma fille, quand il me voyait sortir pour aller en classe, pouvait très bien envoyer une lettre à la maison et attendre la réponse; un jour ou l'autre, il pouvait même faire pis et apporter en personne la lettre.

— Anne-Marie, lui dis-je, as-tu jamais vu entrer chez moi de ces commissionnaires de place, pendant mon absence?

Je tremblais en attendant la réponse.

Anne-Marie ne put mentir.

— J'en ai vu venir un, dit-elle, — un seul, se reprit-elle, comme pour amortir la dureté de la révélation.

— Une seule fois ou plusieurs fois? insistai-je, voulant pénétrer le fond de mon infortune.

— Deux fois, je crois, ou trois; mais toujours le même.

— Merci, Anne-Marie, merci!

Je me rendis d'un trait dans la chambre de ma fille, et Anne-Marie, voulant réparer sa sincérité, me suivit.

— Ne la faites pas souffrir, la pauvre enfant, me disait-elle; si vous saviez comme elle pleure, de peur de vous affliger!... Ce doit être un brave garçon aussi, l'autre... Permettez qu'ils se marient.

J'étais arrivé à la porte de la chambre de ma fille; je me retournai et lui dis simplement en la regardant bien en face :

— Merci, Anne-Marie, merci!

Elle n'osa souffler mot, et je frappai à la porte.

— Entrez! dit la voix de Séraphine.

J'entrai. Ma fille était debout devant le lit; elle avait les

Hosted by Google

yeux rouges et gonflés de chagrin ; sur l'oreiller, on devinait encore la trace de son visage et de ses larmes.

— Ne suis-je pas ton père ? dis-je sans colère ; ne vivai-je pas sans doute pour ton bonheur et ne m'as-tu pas promis de me regarder comme ton meilleur ami ?

— Oh ! papa ! chéri papa ! » cria-t-elle, et elle tendit les bras vers moi sans s'approcher.

Je compris aussitôt que mes paroles laissaient la voie ouverte à l'équivoque, car je vis briller dans les yeux de Séraphine une espérance déraisonnable, et elles brillent les espérances déraisonnables, quelles qu'elles soient, tout comme les autres.

— Est-il possible, poursuivis-je, que ma fille se soit démentie elle-même jusqu'à recevoir des lettres d'un jeune homme et peut-être à lui en écrire ?

Elle inclina la tête sur la poitrine. Elle ne niait rien.

— Sais-tu au moins qui est cet homme que tu as pris dans la rue pour le mettre entre toi et ton père ? Sais-tu que c'est un comédien, pas même un chanteur, un petit ténor peut-être, qui hier encore faisait le barbier ou le boucher et qui demain chantera dans un théâtre de province ?

Séraphine faisait de la tête que non, mais elle n'osait me répondre.

— Où sont les lettres qu'il t'a écrites ? dis-je.

Je n'espérais pas qu'elle en viendrait à me confier les lettres comme elle le fit, en les tirant de son sein, et d'abord cette action romanesque, mais loyale, me coupa la parole aux lèvres.

Je pris ces feuilles de la pointe des doigts en regardant ailleurs pour ne pas me laisser vaincre par la faiblesse. Je ne voulais pas voir la prière muette que ma fille me faisait des yeux, et je sortis tranquillement, comme j'étais entré. En refermant la porte sur mon dos, j'entendis venir jusqu'à moi un sanglot et le bruit d'un corps qui retombait sur le lit.

J'allai m'enfermer dans ma chambre et je lus ces lettres. Elles étaient trois en tout et je les lus dans l'ordre des dates. Dans la première, Iginio Curti se demandait à lui-même s'il

Hosted by Google

avait ou n'avait pas eu le bonheur d'être *vu* par ma fille. Dans la troisième, Iginio Curti demandait à ma fille si elle consentirait à l'épouser : à cette dernière seulement, ma fille avait répondu par écrit; il ressortait clairement de la teneur des deux autres qu'elle s'était d'abord ingéniée à répondre avec des regards expressifs et des airs de langueur; quand elle se promenait à côté de moi, dans la galerie, ou quand je buvais ingénuement la bière de Vienne au café Gnocchi, alors déjà elle trahissait la confiance de son père.

Des trois lettres, il résultait qu'Iginio Curti ne chantait ni le ténor, ni le baryton, mais bien la basse et qu'il faisait la basse comique, en d'autres termes, le bouffe. Il était de bonne famille, disait-il; son père était avocat et l'amour seul de l'art l'avait jeté dans la carrière du théâtre. Il n'était pas riche, mais il possédait quelques petites choses; il mettait tout aux pieds de ma fille, toutes les choses présentes et futures; il disait : *tout son avenir*. Cet avenir devait être beau : il avait déjà chanté à Vigevano et à Lecco et y avait *fait fureur* (il était forcé de l'avouer en dominant sa modestie); les contrats ne lui manquaient pas; au printemps, il devait *créer* le *Barbier de Séville* et les *Faux monnayeurs* à Taganrog. Sa proposition était de se marier aussitôt et de passer la lune de miel à Taganrog.

On a de la peine à comprendre qu'une jeune fille de dix-neuf ans ne tombe pas des nues en découvrant un bouffe où elle avait certainement imaginé un ténor; mais ce pas difficile traversé, on comprend très bien tout le reste. Iginio Curti était, comme on dit vulgairement, un beau garçon; il avait de l'aplomb, il écrivait avec un certain esprit et il faisait rayonner devant la fillette l'attrayante idée d'un mariage immédiat, d'un long voyage de noce et d'une lune de miel à l'étranger.

Je compris aussitôt ce qu'il y avait de bon dans cette lettre : l'engagement à Taganrog. Je cachai les autographes d'Iginio Curti et je défendis à ma fille de recevoir des lettres à mon insu.

Que font les filles quand elles ne veulent dire ni oui, ni

Hosted by Google

non? Elles pleurent. Ainsi fit Séraphine, et je me rassurai, car ses larmes me paraissaient empreintes de repentir.

Dix jours après, Iginio Curti écrivait à moi-même pour me faire la demande formelle de la main de ma fille. Il ne me cachait pas qu'il était pressé, étant engagé à chanter au théâtre de Taganrog; il me donnait d'amples renseignements sur sa famille et sa parenté et me priait de prendre aussitôt mes informations. Il ne me demandait pas si ma fille avait une dot, se déclarant plein de confiance dans le bel art du chant pour nourrir le bouffe, la femme du bouffe et les enfants à naître du bouffe.

Il avait dans l'escarcelle un denier à Dieu, et quelque bien au soleil ne lui manquait pas. Donc...?

Il écrivait avec l'aplomb de quelqu'un qui se croit sûr de son fait; la chose la plus sérieuse de la vie, il la faisait dans un style vif et allègre.

Ma réponse fut brève, mais prompte.

Séraphine — disais-je au bouffe — n'a que dix-neuf ans et ne pense pas encore au mariage; elle sait que son pauvre père n'a qu'elle au monde et elle ne voudra jamais l'abandonner pour suivre un mari en pays lointain, à Taganrog, par exemple. Ma fille—concluais-je — prendra un mari à son heure, le prendra à son goût, avec l'aveu de son père, et elle le choisira parmi les hommes qui ne voyagent point. Désolé... etc.

Je n'avais pas voulu informer Séraphine de cet échange de lettres, pour épargner à moi et à elle de nouveaux sujets de larmes; je me flattais d'avoir conduit l'affaire avec adresse et de m'être débarrassé pour toujours d'Iginio Curti. Au contraire. La basse comique revint à la charge dans une lettre de quatre pages serrées, où il détruisait toutes mes paroles avec une audacieuse hypocrisie.

Peut-être n'était-il pas avéré que ma fille ne fût pas disposée à suivre un mari même aux antipodes, bien qu'elle adore son père.

Peut-être n'était-il pas avéré que ma fille s'arrangerait pour épouser plus tard un homme quelconque, choisi parmi

Hosted by Google

ceux qui ne voyagent point. Mais il était bien vrai, poursuivait-il, abandonnant résolument le rôle de Don Basile, que les pères doivent se résigner à faire le bonheur de leurs filles, même par le sacrifice de leurs sentiments personnels et de leurs propres convenances.

Il concluait par une sentence : L'excès de zèle à préparer le bonheur des enfants est quelquefois de l'égoïsme, ou du moins paraît l'être. Il implorait mon cœur paternel... *etcætera.*

Cette fois, il me sembla que je tenais en main la perte de la basse comique, ou du moins de toutes ses espérances.

— Lis — dis-je à ma fille — et apprends à quel homme tu étais prête à te lier pour toute ta vie; lis et juge toi-même ce que vaut ce bouffe que tu plaçais au-dessus de ton père.

Elle lut en pleurant, et après avoir lu pleura encore.

— Est-ce vrai ce qu'il dit que tu serais prête à le suivre même à Taganrog? Réponds.

Elle ne répondit rien.

— Est-ce vrai que tu abandonnerais ton père pour suivre un inconnu, même aux antipodes? Réponds.

Elle ne répondit rien.

— Je savais bien que ce n'était pas vrai. Mais cette comédie a trop duré; M. Curti n'aura pas même l'honneur d'une réponse à ses impertinences, et je prouverai à cette basse comique qu'il existe un père différent de ceux qu'il joue dans les opéras bouffes. Je compte sur toi, et qu'il n'en soit plus parlé.

Il n'en fut plus parlé, mais moi, je voyais bien que la chose n'était pas finie. La veille du départ pour Taganrog, le bouffe eut l'impertinence de m'envoyer sa carte de visite p. p. c.; après cela, je n'en entendis plus rien pour un bon mois.

Un jour, il m'arriva sous bande une gazette dramatique, où il était rapporté que le public de Taganrog avait fait je ne sais quelle ovation à Iginio Curti, pour son incomparable rôle de Don Basile. La gazette était adressée *à Monsieur Abate, profess. Marc-Antoine*, comme les lettres que m'écrivait dans le temps ma fille.

Hosted by Google

Pas n'est besoin de dire que Séraphine ne vit pas la gazette, et que de Taganrog, de Don Basile, des applaudissements et du reste, au moins par moi, elle ne sut rien.

Moi, cependant, en étudiant le visage et les manières de ma fille, j'arrivais à supposer qu'elle se faisait à l'idée de perdre son chanteur. Il me semblait réellement qu'elle n'y pensait plus; je ne la voyais pas pleurer plus que d'habitude et je la trouvais, matin et soir, prompte à faire la guerre à la poussière domestique. Seulement, elle n'avait pas abandonné le chant, et c'étaient les morceaux du répertoire bouffe qu'elle préférait : par exemple, quand j'appris qu'Iginio Curti s'était fait applaudir à Taganrog dans le rôle de Don Basile, je remarquai que Séraphine, dans le même temps, chantait : *Ma se mi toccano dov'è il mio debole;* et quand une autre gazette vint me faire savoir qu'Iginio Curti s'était couvert de gloire en jouant le rôle de Crispin, Séraphine, depuis une semaine, n'avait plus autre chose à la bouche que : *Se trovasti una comare, io trover saprò un compare.*

Sauf ces indices, qui au fond ne prouvaient pas grand mal, je ne remarquai rien. Ma maison était toujours la plus propre de toutes les maisons de professeurs : ma chambre n'était pas indigne d'héberger un philosophe mondain, et ma modeste table aurait pu très bien nourrir une couple de philosophes épicuriens.

L'important — tout bien pesé — était de prévenir le retour triomphal d'Iginio Curti. Quand le bouffe serait de nouveau à Milan avec une charge de lauriers exotiques à déposer aux pieds de ma fille, les hostilités pouvaient recommencer, et je ne me sentais pas l'envie de batailler avec un Crispin de tréteaux, infatué par les applaudissements. Mon projet était simple : marier ma fille, lui donner un époux selon mon goût, qui néanmoins ne lui déplût pas, bien entendu, parce que je ne voulais pas sacrifier mon propre sang; un époux qui ne fût pas forcé à voyager et qui fût un membre de notre classe, par exemple un professeur de lycée.

Il y avait précisément le préfet d'un des collèges où j'en-

Hosted by Google

seignais ; c'était un homme bien conservé, plus valide certainement que tant de godelureaux, et qui en ce moment pensait tout haut au mariage. Il était aussi professeur de mathématiques, et un jour il m'avait parlé, avec un sourire assez étrange, d'une X inconnue qui vous accompagne dans toute la vie et vous prend un jour à l'improviste. L'allusion à une épouse de choix était évidente ; mais il était mon supérieur, et il ne s'était pas permis de faire une allusion ouverte à ma fille ; je devais donc lui faciliter les choses, faire la moitié du chemin moi-même. Plus j'y pensais, plus je voyais les avantages de cette union. Le préfet Martini était un parti ; il avait peut-être quarante ans, peut-être quarante-cinq, mais pas davantage ; avec sa place de préfet des études et son cours de mathématiques, il se faisait ses cinq mille francs tout ronds ; quand il le voudrait, il pourrait gagner davantage en donnant des leçons particulières ; il était chevalier de la Couronne d'Italie et de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare, membre de trois ou quatre académies de sciences, et c'était encore un bel homme, grand, robuste, un peu chauve, mais plein de dignité. Ah ! si ma fille avait eu un peu de raison !

Je lui fis part de mon idée, et vous devinez aussitôt comment elle l'accueillit : en pleurant. Après cette entrée en matière, elle me dit carrément qu'elle ne pensait pas au mariage.

— Mais j'y pense, moi, déclarai-je ; je ne suis pas éternel et ne puis te laisser seule au monde.

Savez-vous ce qu'elle me répondit ? Que le préfet Martini non plus n'était pas éternel, et en cela elle n'avait pas tort. Poussée à l'extrémité, elle finit par me dire qu'elle s'était *juré* d'être au bouffe ou de rester fille.

— Tu resteras fille, lui dis-je.

Elle inclina la tête, et moi, je tournai le dos pour ne pas la voir pleurer.

En ce moment, on apprit la nouvelle que le choléra avait éclaté en Russie et y faisait de nombreuses victimes. « Si le choléra sévit, pensai-je, les théâtres russes se fermeront, la saison de Taganrog finira avant terme, et avant une semaine le bouffe Curti passera dans la galerie Victor-Emmanuel. »

Hosted by Google

La nouvelle avait pourtant un bon côté. Puisque le choléra moissonnait, par exemple, cent victimes par jour, et que je n'avais aucun attachement particulier au bouffe Curti, je pouvais très bien, sans désirer le mal du prochain, faire des vœux pour que le bouffe Curti prît la place d'une autre personne, d'une personne sérieuse, qui serait père de famille, soutien de plusieurs enfants et chargé d'un vieux père octogénaire. Mais le choléra est une épidémie sans discernement; il passa à Taganrog, fit fermer les théâtres, expédia pour l'autre monde plus d'un galant homme, marié, ayant des enfants, et laissa intact Iginio Curti, qui, à quinze jours de là, se frisait la moustache devant le café Gnocchi, dans la galerie, et racontait ses succès et ceux du choléra à Taganrog, dans le ton des chanteurs et des survivants.

Je ne tardai pas à recevoir une nouvelle lettre de mon persécuteur.

Il m'annonçait qu'il était toujours resté ferme dans son dessein d'épouser ma fille, et que moi, pour faire une bonne chose, je devrais bien me hâter de donner mon consentement au mariage; les noces se feraient prestement, puis il partirait pour les îles Açores, où il avait un engagement de six mois. Il réclamait de moi une prompte réponse.

Je pliai la lettre en quatre et la mis dormir avec les deux autres dans un tiroir.

Que fit alors Iginio Curti? Il se présenta incognito à la porte de ma demeure, demanda le professeur Abate sans dire son nom à lui — ainsi l'assure Anne-Marie — et se fit introduire en ma présence.

A première vue, je sentis que la philosophie m'abandonnait et que j'étais prêt à commettre quelque grosse bévue; mais il me prévint, tendant les mains en avant et disant d'un ton humble :

— Je vous prie de ne pas vous mettre en colère.

Je ne répondis pas, et il poursuivit :

— Je vous prie de me laisser parler; ne me repoussez pas sans m'avoir entendu; puis je m'en irai de moi-même.

Il regarda à l'entour, cherchant une chaise, ce qui me

Hosted by Google

blessa; heureusement, dans mon cabinet, tous les sièges étaient encombrés de livres, et comme je feignais de ne pas m'apercevoir de sa mimique, il fut obligé de parler debout sur ses pieds.

Il me répéta tout ce qu'il m'avait écrit; il ajouta seulement que son intention n'était pas de mener toujours la vie nomade; il n'était pas sauté d'un bond du parterre sur la scène, comme on le fait aujourd'hui; il avait fait de bonnes études au conservatoire de Milan, et s'il avait voulu donner des leçons de chant à l'étranger, les amateurs l'auraient mieux payé que les directeurs de théâtre.

Quand il eut fini de dire, il sortit tranquillement sans attendre de réponse.

J'étais resté assis et n'avais pas même levé les yeux pour le regarder; mais quand il fut hors de la porte, l'idée me passa dans l'esprit comme un éclair qu'il pourrait rencontrer Séraphine dans l'antichambre; je me levai et marchai derrière lui d'un pas grave; j'arrivai à temps pour voir ma fille s'enfuir dans la cuisine.

— Séraphine! criai-je d'une voix sévère.

Iginio Curti, qui s'avançait vers la porte extérieure, s'arrêta court.

— J'appelle ma fille, lui dis-je simplement; et il partit.

*
* *

La scène qui suivit dans la cuisine fut brève.

Anne-Marie était restée dans l'antichambre, n'osant me suivre; je trouvai ma fille jetée à corps perdu sur la pile de bois à brûler, comme si elle voulait l'embrasser.

Je m'approchai du fourneau et lui dis tranquillement :

— Séraphine, l'heure est venue de choisir entre ton père et ton séducteur. Séraphine, qu'as-tu dit tout à l'heure à cet homme?

Et comme ma fille ne répondait que par des sanglots, je répétai ma demande avec une lenteur calculée :

— Séraphine, qu'as-tu dit tout à l'heure à cet homme?

Hosted by Google

Elle souleva sa figure larmoyante et me répondit d'une voix faible :

— Je lui ai juré de l'aimer toujours.

Cette obstination aurait fait entrer en colère un saint.

— Et moi, je jure, lui dis-je solennellement, je jure que je ne donnerai jamais mon consentement. Je jure, continuai-je en m'échauffant, que si tu épouses cet homme contre ma volonté, tu cesseras pour toujours d'être ma fille.

— Ne jure pas cela, mon père! ne jure pas cela! murmurait-elle.

Je sortis et elle se traîna derrière moi jusqu'à la porte, murmurant toujours :

— Mon père, ne jure pas cela!

J'ai pensé bien des fois à cet étrange mélange de larmes et d'obstination dont se composait ma fille; elle m'adorait, je n'en pouvais douter, mais elle avait promis d'être à ce bouffe, dût-il lui en coûter sa propre paix, son propre avenir, et aussi la paix et l'avenir de son père, et parce qu'elle avait donné sa promesse, elle devait la tenir. Elle m'aurait tué en pleurant et puis serait morte de douleur elle-même pour ne pas faillir au serment donné.

Je connaissais ces pauvres âmes batailleuses qui ont pour arme la faiblesse; elles semblent toujours des âmes domptées et elles sont indomptables.

Alors commença à m'entrer dans le cerveau l'amère pensée qu'il me faudrait finir par céder à la faiblesse de ma fille; deux jours après, j'en fus persuadé.

Voici ce que m'écrivait le bouffe Curti :

« Dans neuf mois, votre fille aura accompli ses vingt et un ans et sera maîtresse d'elle-même, en vertu des lois civiles qui nous gouvernent. Elle a juré d'être à moi et je jure que je saurai être pour elle mari, père, ami, tout à la fois. Décidez. »

J'avais pris ma décision; je ne répondis pas à cette lettre et attendis des jours meilleurs. Le temps me rendit des jours tels quels; ma fille se rasséréna quand le bouffe fut parti pour les îles Açores; elle tapota s r son piano le *Barbier* et

Hosted by Google

Crispin quand arrivèrent les nouvelles des succès de son amoureux, jusqu'à ce qu'un matin elle s'éveilla en pleurant plus que de coutume, et tant, qu'elle vint s'asseoir à table les yeux rouges ; c'était le jour où s'accomplissait sa vingt et unième année.

Un mois après, Iginio Curti était de nouveau à Milan, et il m'enlevait ma fille pour en faire sa femme. De cet acte de brutalité, commis avec l'encouragement du code civil, j'ai tous les incidents burinés dans l'esprit.

Les deux malheureux, lui toujours riant, elle pleurant toujours, voulaient éviter le scandale; ils attendirent de moi le consentement nécessaire; je voulus, au contraire, qu'ils m'imposassent l'obligation de leur faire mon inutile opposition. Je la donnai par écrit et je partis. Il était tacitement entendu qu'à mon retour, je trouverais ma demeure abandonnée. Pendant mon absence, ils se marièrent et partirent, et quinze jours après, je rentrais dans mon appartement vide pour reprendre la vie de garçon.

Sur le bureau, Séraphine avait laissé une feuille de papier où elle implorait mon pardon et me donnait son adresse... à l'étranger.

J'écrivis sur la même page ces uniques paroles : « Je n'ai plus de fille », et je l'envoyai à Bucharest, sauf erreur.

*
* *

J'essayai de m'accoutumer à cette nouvelle vie; dans les premiers temps, je ne pus m'y retrouver. Le café où j'avais autrefois l'habitude d'aller prendre le vermouth et de lire le journal, avant le dîner, avait failli; la famille qui m'avait pris en pension jadis, ayant fait un héritage, avait renoncé à sa petite industrie; les potages des restaurants me semblaient tros gras, le vin âpre me brûlait le gosier, le vin épais me pesait sur l'estomac; le soir, je ne savais que faire de mon temps, parce que la comédie, à Milan, coûte les yeux de la tête et que l'opéra me dépitait depuis le trait qu'il m'avait joué.

Avant de me convertir à la bière de Vienne et au jambon

Hosted by Google

cuit, avant de reprendre ma place d'honneur à la table des officiers, avant de retrouver plaisir, le soir, aux médisances de mon collègue en littérature italienne, il fallut beaucoup de temps et une grande somme de philosophie.

Pour moi, du reste, j'en fais l'aveu, je n'en souffrais pas autant que je l'avais pensé; je crois être un père aussi tendre qu'aucun autre, mais mon cœur est fort contre les offenses de l'ingratitude. D'autre part, mes affections ont une sensibilité si exquise, que les offenser ou les tuer est quasi tout un. Quand ma fille eut tourné le dos à la maison paternelle, je la considérai comme perdue dans le monde et me résolus de n'y plus penser, comme si elle était morte.

Je reçus des lettres de Séraphine, une première fois de Bucharest, puis, un an après, de Barcelone.

Si bien que j'y fusse préparé, la première fois, la vue de l'écriture de ma fille sur l'adresse me fit battre le cœur; j'éprouvai, pour parler franc, un mouvement de curiosité et de tendresse fort impertinent.

Je me souviens que je pris la lettre en main, en regardai longtemps l'adresse, en examinai le timbre de Bucharest pour déchiffrer la date qui s'y lisait, mais qu'ensuite je l'enfermai dans un tiroir et m'en allai dîner. Rentré chez moi, un peu d'ordre était revenu dans mes idées; je pris la lettre de ma fille et, sans battements de cœur cette fois, j'en biffai l'adresse et y écrivis de ma main : *Renvoi à l'expéditeur Iginio Curti, bouffe au théâtre italien de Bucharest.*

Je fis la même chose de la lettre qui me fut envoyée, un an après, de Barcelone.

Ce qui m'arriva ensuite, je m'y attendais. « Mon gendre, m'étais-je dit en moi-même, pour me forcer à lire les lettres larmoyantes de sa femme, me jouera un trait, un jour ou l'autre. Mais il ne sait pas que je reçois très peu de lettres, parce que je n'en écris jamais, et qu'il ne me sera pas difficile de reconnaître la supercherie, eussent-ils fait écrire l'adresse par le ténor, ou par le baryton, ou par la seconde chanteuse, surtout si la lettre vient de l'étranger. »

Cependant, il ne tint qu'à un fil que je ne tombasse dans le

Hosted by Google

piège, et ce fut un véritable éclair de génie inquisitorial qui m'épargna cette petite humiliation. Un jour, il m'arrive une lettre à l'aspect le plus innocent ; elle venait de Pavie, où j'ai des collègues et d'anciens compagnons d'études. J'étais prêt à déchirer l'enveloppe, quand je me demandai : « Qui peut bien m'écrire de Pavie? Le professeur Léonardi? Non, car je connais son écriture; M. Ponzio? Moins encore. » Je regardai l'adresse et y lus : *A Monsieur Abate (l'abbé) professeur Marc-Antoine*, comme écrivait autrefois ma fille, comme, après ma fille, m'appelait, sur les adresses de ses lettres, le bouffe Curti, et comme, avant et après eux, personne ne m'avait nommé.

Cette transposition de noms n'était pas aussi innocente qu'elle pouvait le paraître; je me rappelai une lettre de ma fille ainsi adressée qui n'était arrivée à son adresse qu'après s'être promenée par la ville à la recherche d'un abbé du nom de Marc. Ma fille, tenace comme d'habitude, n'avait pas cessé d'adresser ses lettres ainsi, malgré mes avertissements, et, comme désormais les facteurs de la poste savaient qu'il était inutile de chercher dans Milan le révérend Marc, il ne s'était plus produit aucun inconvénient et je l'avais laissée faire.

Admirez la simplicité des moyens dont se sert l'*Être* pour accomplir ses desseins et punir les fautes des êtres. Moi, sans perdre un instant, je biffai l'adresse et écrivis : *Renvoi à...* et le reste.

A peine l'avais-je fait, que je me mis à penser : « Et si cette lettre n'était pas de ma fille? » Alors, j'imaginai d'acheter le dernier numéro d'un journal de théâtre, afin de m'y assurer si on ne jouait pas à Pavie l'opéra bouffe. J'appris ainsi qu'on y représentait, sur le théâtre communal, l'opéra bouffe de L. Rossi : *Les faux monnayeurs*, et que le bouffe Curti y était fort applaudi par le public universitaire.

Une voix m'interrogeait alors intérieurement : « Que fait ta fille? se porte-t-elle bien? est-elle heureuse? » Mais je me hâtai, moi, de répondre que cela ne m'intéressait pas une guigne, que j'avais juré de considérer Séra-

Hosted by Google

phine comme perdue dans le monde et que ma fille était morte.

Le bouffe Curti dut rester sans haleine quand il vit revenir intacte la lettre en guise de souricière où il avait imaginé de me prendre. Pour le coup, je ne reçus plus de lettre de Séraphine.

III

MON TEMPS A VENIR.

(Toujours d'après les mémoires de Marcantoine.)

Adieu les petites satisfactions, adieu les petits chagrins de ma vie passée! Maintenant, je jette les yeux autour de moi, sur ma route déserte, et je redeviens sérieux.

Ah! si la route est vraiment déserte, ce n'est pas ma faute. J'aurais voulu ranger autour de moi la famille de ma fille et de vieux et fidèles amis; il m'eût été heureux de me répandre parmi une foule de relations cordiales, sources d'affections nouvelles, où la douleur aurait pu un jour en arriver à prendre par la main un nouvel ami et me l'aconduire devant moi et me dire : « Celui-ci est digne de toi. »

Mais le spectacle de l'humain égoïsme a fermé toutes les portes de mon cœur et depuis longtemps il n'y entre plus personne. Il y a des instants où je m'afflige de cette faculté de penser qui met entre l'homme et l'homme le même intervalle qui sépare la créature humaine de la brute. Combien est-il de mes semblables qui badinent ensemble comme des passereaux, qui se flairent, ou se fâchent, ou se prennent au poil, dans la rue, comme des chiens, et aiment et sont aimés, et se sentent heureux parce qu'ils ne pensent point? La pensée est un ver qui ronge les cœurs généreux.

A moi, né pour aimer, il n'est resté aucune affection; je suis seul!

L'heure de l'ardente virilité est passée pour moi, ou peut-être pas tout à fait passée; l'avenir me promet les années

Hosted by Google

froides de la vieillesse, les années où l'homme le plus généreux a droit à un peu d'égoïsme.

Je suis sain encore, mais je sens que la goutte m'attend ; je puis l'éluder pour quelque temps en m'abstenant d'aliments trop azotés ou trop gras ; mais un jour, elle triomphera de ma volonté, comme elle a triomphé de mon père et de mon aïeul : c'est un mal de famille.

Je me suis regardé dans la glace et j'ai vu que je pourrais me tromper moi-même ; je ne parais pas plus de quarante-cinq ans, les cheveux qui me restent sont presque noirs ; ma barbe, en revanche, serait blanche, mais je ne la laisserai pas croître, je me raserai chaque matin.

Je sens que je puis encore faire le bonheur d'une femme, et j'y suis bien décidé.

Je reprendrai femme.

Après tant d'années de veuvage, on ne dira pas que je cède à un entraînement frivole ; je me rends à la nécessité ; je prendrai femme pour avoir une compagne qui ait la mission de m'aimer.

Je veux que la plus grande indifférenee de cœur règle mon choix. *Juger* et *choisir* réellement, voilà le point difficile. Dans les premiers mariages, cela est quasi impossible : on ne sait pas bien encore ce qu'on désire et ce qu'on peut donner ; pour cela, les premiers mariages sont toujours un jeu où la fortune a trop de part. Mais ce qui est fatal la première fois ne serait pas excusable la seconde. Un veuf qui se remarie a l'obligation de se donner pour but le bonheur de sa compagne et de la choisir d'après des lois strictement mathématiques.

Je connais beaucoup de filles à marier, mais je sais qu'elles se font un petit roman dont je ne pourrais être le héros ; des veuves ayant la manie de convoler en secondes noces, j'en connais aussi, mais elles sont vieilles et laides, et la vieillesse et la laideur de l'épousée ne sont en aucun cas des éléments nécessaires à la félicité conjugale. Moi, je ne me trahirai pas moi-même ; mon épouse sera jeune et belle. Pour qu'elle arrive à m'aimer avec le temps, il suffira que je devienne aimable,

Hosted by Google

et j'apprendrai des vieux cet art ignoré des jeunes. Mais pour qu'elle m'épouse sans m'aimer, il faudra qu'un avantage la tente. Ma femme doit être malheureuse, seule au monde comme moi, et il faudra qu'elle se jette dans mes bras comme dans un port assuré.

Où et comment trouver cette épouse?

Dans le vaste monde donc...

SALVATORE FARINA.

(*Traduit de l'italien.*)

Hosted by Google

LA RIME D'ENFANT[1]

Dans les diverses matières que les folk-loristes veulent réunir, il en est dont la valeur se laisse facilement reconnaître. Celui qui s'occupe à recueillir des chansons populaires peut, même en se montrant sévère dans son choix, trouver de vieux refrains riches en beauté; le conte aussi offre maint rayon de poésie, maint trait de fraîche naïveté, qui porte en lui-même la récompense de la peine qu'il a fallu se donner pour le découvrir. C'est ce qui explique pourquoi ces deux sections de la littérature populaire comptent encore d'autres amis que les folk-loristes de profession.

Le même fait nous indique la raison pour laquelle la chanson et le conte ont été cultivés en premier lieu. Peu à peu cependant, les savants comprirent que leurs investigations devaient s'étendre encore à d'autres productions, qui se transmettent également par la tradition orale et sont venues jusqu'à nous.

Dans le nombre de ces « héritages », il en est qui, jusqu'ici, ont été négligés presque complètement. Nous voulons parler de la *rime d'enfant*.

C'est, croyons-nous, en 1843 qu'on appela pour la première fois l'attention sur les rimes enfantines et populaires. J.-W. Wolf, à qui la Belgique doit énormément dans le domaine des traditions populaires, signala l'importance de

[1] Eug. Rolland, *Rimes et jeux de l'enfance*. Paris, Maisonneuve et Cie, 1883. 395 pages.

Hosted by Google

ces productions naïves au point de vue de l'étude de la mythologie [1].

Quelle est la cause du dédain dont la rime d'enfant souffre encore actuellement?—Nous savons tous ce que l'on comprend sous cette rubrique. Qui ne se rappelle ces paroles ou chansons, souvent rimées, quelquefois sans rimes, tantôt présentant un sens, tantôt composées du plus affreux baragouin, qui ont servi à nous amuser dans notre jeune âge, quand le père nous faisait aller à dada sur son genou, quand la mère, fatiguée de nos gémissements, en désespoir de cause nous récitait quelque rimette ou historiette, fréquemment sans queue ni tête? Mais le but était atteint : l'enfant ouvrait les deux oreilles comme si on lui avait rappelé d'agréables souvenirs et oubliait pour un moment sa mauvaise humeur. Plus tard, dans la vie, l'homme entend encore réciter ces rimes par des bonnes ou de vieilles grand'mères, le monde où ce genre de folk-lore a son séjour favori. Il n'essaye pas même de comprendre; il ne daigne pas même hausser les épaules. Sans aucun doute, s'il faisait un effort d'esprit pour pénétrer la signification des phrases qu'il vient d'entendre, il finirait par conclure que tout cela ne présente aucun sens. De là à les négliger systématiquement, il n'y a qu'un pas.

Pendant bien longtemps, des gens qui ne contestaient plus l'utilité qu'il peut y avoir à recueillir des légendes, des chansons, des contes, ne voulaient en trouver aucune dans les naïves formules dont on a amusé notre jeune âge. Wolf montra la fausseté de ce jugement en rattachant quelques insignifiantes rimettes à des croyances mythologiques. Bientôt, les chercheurs commencèrent à s'occuper aussi de cette branche du folk-lore : les nombreux traditionnistes que l'Allemagne comptait déjà alors se mirent à recueillir les rimes populaires en masse.

Encore subsistait-il souvent, dans les esprits les plus éclairés, des préjugés à ce sujet, et même en 1857, Hoffmann von Fallersleben, qui a rendu de si grands services aux

[1] WODANA, *Museum voor Nederduitsche Oudheidskunde.* Gent, 1843, p. XXVI et XXVII.

Hosted by Google

anciennes lettres flamandes, énonça, à l'endroit de la rime d'enfant, un jugement fort dur. (*Horæ Belgicæ*, II², p. xv.)

Le mouvement en faveur de l'étude du folk-lore, actuellement poussé avec tant d'ardeur, devait nécessairement appeler l'attention sur la littérature enfantine, et *Mélusine*, qui naquit en 1878 avec la tâche, à cette époque peut-être encore difficile à exécuter en France, de recueillir les traditions, résolut bravement de ne pas négliger même les choses les plus insignifiantes. Les rimes d'enfant étaient dès lors comprises dans ses recherches.

En dépit de ce caractère d'obscurité, c'est une œuvre méritoire que de les réunir. Nous admettons que, dans un grand nombre de cas, la signification de l'ensemble n'est pas claire; que parfois même les mots ne présentent aucun sens et se réduisent à de simples sons. Mais qu'est-ce qui nous dit que ces productions, incompréhensibles maintenant, l'ont été en tout temps? Quand nous constatons que dans d'autres provinces, même dans des pays de langue différente, on trouve le même thème, avec une forme analogue, quelquefois moins incompréhensible, ne sommes-nous pas confirmés dans notre idée que, par la comparaison, nous parviendrons à en découvrir le sens? Nous devons assigner à cette rime absurde une origine quelconque; elle n'est pas, telle que nous la connaissons actuellement, sortie du cerveau de quelque vieille nourrice, qui devait certainement avoir perdu l'esprit pour donner le jour à une élucubration pareille. Nous devons conclure que ces paroles ont eu une signification. Si nous ne la savons pas immédiatement, si même nous ne voyons pas le moment où nous la découvrirons, est-ce une raison pour ne pas la chercher? Recueillons donc ce qui existe, et quand nous aurons noté les rimes populaires dans les différents pays de l'Europe, nous parviendrons à rendre à plus d'une de ces productions bizarres une forme qui se rapprochera du type primitif. Bien souvent, nous aurons l'occasion de les rattacher à d'autres sections du folk-lore; la littérature enfantine, à un moment donné, se confond avec le conte, nous aurons l'occasion de le constater; tantôt elle prend la forme de la chanson; elle est

Hosted by Google

un élément essentiel des jeux d'enfant; elle fait partie de la langue usuelle et fournit au vocabulaire de toutes les classes une quantité d'expressions et de formules stéréotypées; enfin, elle conserve le souvenir d'une foule d'usages et de coutumes, existant même dans les villes, mais que l'on ne daigne généralement pas connaître, parce qu'il paraît convenable de couvrir de mépris tout ce qui rappelle le vulgaire. Cette étude nous révélera l'existence des mêmes rimes dans les pays les plus divers, même de race différente; et la grande question des origines, qui surgit dans l'étude du folk-lore principalement dans la section des contes, se présente ici dans toute sa brutalité, comme la rime d'enfant est un genre où il n'est guère possible de plaider la transmission par des voies littéraires.

La liste serait longue, s'il nous fallait indiquer tout ce qui a été fait dans ce domaine depuis Wolf. Nous citerons cependant quelques recueils, pour montrer combien on a compris l'importance de la rime populaire.

En 1845, Müllenhoff entreprit ce travail pour le Sleswig-Holstein; Meyer, en 1851, et Birlinger, en 1862, pour la Souabe; Mähly, en 1857, pour la ville de Bâle; Feifalik, en 1859, pour la Moravie; Frischbier, en 1867, pour la Prusse; Meier, en 1868, pour la Frise orientale; Vernaleken, en 1873, et Blaas, en 1879, pour l'Autriche; Dunger, en 1874, pour le Voigtland, et Ed. de la Fontaine, en 1877, pour le grand-duché de Luxembourg. Le livre le plus populaire en Allemagne, c'est le choix composé par K. Simrock sous le titre de : *Das deutsche Kinderbuch.*

L'Angleterre possède un très grand nombre de recueils de *Nursery Rhymes*. Citons surtout celui de Chambers pour l'Écosse, qui date déjà de 1826, et celui, plus récent, de Halliwell pour l'Angleterre, dont l'ingénieux éditeur, Frederick Warne, a su, par des illustrations pleines d'humour, faire un des livres favoris de la jeunesse anglaise.

Le Dr Van Vloten, professeur à l'université de Deventer, fit paraître, en 1871-1872, deux petits volumes de *Nederlandsche*

Hosted by Google

Baker- en Kinderrijmen (Leide, Sythoff), où il réunit également quelques rimes des provinces flamandes. Les revues « particularistes » en publient de temps en temps. C'est tout ce qui existe pour le pays flamand. En pays wallon, — tant que nous sachions, — on n'a rien fait.

Le domaine de la rime populaire a été exploré en France, surtout par Kuhff, dans son ouvrage : *Les enfantines du bon pays de France*, qui a le mérite de réunir des matériaux éparpillés dans des revues et d'autres collections. Dans sa *Littérature orale de la Haute-Bretagne* (Paris, Maisonneuve, 1881), M. P. Sébillot donna un avant-goût de ce qu'on peut encore trouver en France. M. Eugène Rolland publia, en 1883, un recueil de rimes dans la même collection. Dans cette étude, nous nous arrêterons surtout à cet ouvrage, tout en puisant encore ailleurs. M. Rolland, dans son choix, a compris les différentes provinces de France ; de cette façon, son livre contient beaucoup de thèmes dans lesquels le pays wallon reconnaîtra d'anciennes connaissances.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur un livre de ce genre pour voir qu'il présente un tableau d'ensemble de la vie de l'enfant. Ses impressions et ses idées, ses joies et ses peines, nous apparaissent dans ces rimes et chansons naïves, qui sont inséparables de son éducation.

Les *berceuses* étaient la partie tout indiquée par laquelle il convenait de commencer cet ouvrage. La chanson accompagne l'homme dans son voyage à travers la vie : c'est au moyen de la chanson que la mère l'endort ou fait taire sa douleur ; c'est en partie par la chanson que la jeune imagination reçoit les premières impressions d'un monde merveilleux, qui produit en elle de douces illusions. La tendresse de la mère pour l'enfant trouve dans ces chansons une expression d'une simplicité qui fait sourire. C'est le cas par exemple pour la berceuse suivante, empruntée à Kuhff :

Dors, cher petiot, le plus beau de la terre,
Tu seras roi, tu seras capitaine.

Hosted by Google

Portant l'habit doré
Et l'épée au côté,
Et parfait en beauté
Tu s'ras aimé des belles
Qui portent la dentelle
Dans les salons cirés.
Et devers tes vingt ans,
Marié-z-à la demoiselle
La fill' du président.

Et celle-ci encore, dans laquelle la mère demande pour sa petite fille un sommeil rappelant la Belle au Bois dormant :

Nénée (= petite), dormez, la petite.
Saint' Marguerite,
Saint' Brigitte,
Saint Innocent et saint Prudent,
Saint Clément,
Endormez-moi ma chère enfant
Jusqu'à l'âge de quinze ans.
Quand les quinze ans seront passés,
Il faudra la marier
Avec un garçon bien sage
Ils feront bon ménage
Dans une petite chambrette,
Avec des noisettes,
Un marteau pour les casser
Du pain blanc pour les manger.

Voici maintenant une berceuse de la West-Flandre, une vraie perle de naïveté :

Do, do, kine bobine,
Slaap en doe uw oogskens toe.
Heb je geen vaak je moet niet slapen,
Heb je geen honger je moet niet gapen.
Do, do, kine bobine,
Slaap en doe uw oogskens toe!

« Do, do, l'enfant, do, dors et ferme les yeux; si tu n'as pas sommeil, tu ne dois pas dormir; si tu n'as pas faim, tu ne dois pas ouvrir la bouche; do, do, l'enfant, do, dors et ferme les yeux. »

Hosted by Google

La rime change de caractère d'après l'âge de l'enfant. La mère est bientôt dans la nécessité d'inventer une foule de petits jeux pour amuser le bébé. Tantôt c'est un jeu avec la face, tantôt avec la main. Les rimes se rapportant aux doigts sont encore un des éléments qu'on a signalés dans les pays les plus divers. M. Rolland n'a pas moins de vingt-deux variantes. Ajoutons les formes que cette rimette, familière à tous, prend dans le Hainaut :

V'la l'ceu qui va au bos,
V'la l'ceu qui fait des fagots,
V'la l'ceu qui a vu le leup,
V'la l'ceu qui a eu peu,
Et l' petit mécouille qui 't'écoureu.
(Patois de Villers près d'Ath.)

« Voilà celui qui va au bois; voilà celui qui fait des fagots ; voilà celui qui a vu le loup ; voilà celui qui a eu peur ; et le petit poltron qui s'est encouru. »

Sti-chi a été au bos,
Sti-chi qu'a vu l' leup,
Sti-chi a oü peu,
Sti-chi est écoreu,
Et l' petit est d'moré tot seu.
(Patois de Bouvignies, près d'Ath.)

« Celui-ci a été au bois; celui-ci a vu le loup; celui-ci a eu peur; celui-ci s'est enfui, et le petit est demeuré tout seul. »

Cette rime se trouve en Flandre sous différentes formes, la plupart mieux conservées que les versions wallonnes. La suivante est connue à Furnes; nous choisissons celle-ci de préférence, parce que le petit doigt y apparaît encore avec le rôle qui lui était échu primitivement :

'K ga gaan slapen, zei Duimelot;
'K heb nog niet geëten, zei Likkepot;
Waar gaan we 't halen, zei Langerhanse;
Uit moertje haar kelder, zei Korteknape;
'K ga 't al verklappen, zei klein Petietje.

Hosted by Google

— Zoo ge 't verklapt
'K ga je heel je leven wijzen,
Da je 't kleinste Petietje gaat blijven.

« Je vais dormir, dit Poucet; je n'ai pas encore mangé, dit Lèche-pot; où chercherons-nous à manger, dit Long-Jean; dans la cave de la mère, dit Court-Valet; je vais tout dire, dit Petiot. — Si tu le dis, je te condamnerai à rester toute ta vie Petiot. »

Dans la version de Lorient, communiquée par M. Rolland, le petit doigt remplit également le rôle de rapporteur.

Ces rimes, très curieuses, et qu'on peut rattacher aux croyances et usages dont les doigts sont l'objet dans le cours des temps, nous donnent l'explication d'un proverbe existant dans les pays romans et germaniques : *Mon petit doigt me l'a dit.* Qui ne se rappelle la délicieuse scène du *Malade imaginaire* (IIe acte, sc. 11), où Argan prétend savoir par son petit doigt ce qui s'est passé pendant son absence, et amène par cette ruse sa petite-fille Louison à lui raconter tout ?

Argan. « Prenez-y bien garde, au moins; car voilà un petit doigt qui sait tout et qui me dira si vous mentez. »

Lorsque la petite a avoué, Argan demande encore : « Il n'y a point autre chose ? »

Louison. Non, mon papa.

Argan. Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Mettant son doigt à son oreille.) Attendez. Hé! Ah, ah! Oui? Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

Louison. Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

Argan. Prenez garde.

Louison. Non, mon papa; ne le croyez pas : il ment, je vous assure.

Argan. Oh bien, bien, nous verrons cela... »

L'existence du proverbe en France prouve que le petit doigt devait anciennement avoir le rôle qu'il a conservé dans un grand nombre des versions germaniques. La rime flamande

Hosted by Google

connue à Furnes est pour ainsi dire tout un conte, inventé, comme tant d'autres, pour donner la *raison* de la petite taille du petit doigt. Cette histoire doit être rangée parmi ces innombrables contes, imaginés pour expliquer les particularités des objets naturels. C'est un trait général dans la cosmogonie des peuples : une légende bretonne explique pourquoi le rouge-gorge a une tache sur la poitrine; l'on sait en Flandre pourquoi la caille n'a plus de queue, pourquoi le lièvre a son « bec de lièvre », pourquoi la fève a une couture au milieu; pourquoi la plante appelée vulgairement *Roodselken* a une tache rouge sur la feuille. De même en France, on sait pourquoi la plie a la bouche de travers. C'est un trait qui se retrouve même chez les sauvages; nous avons pu le constater récemment, dans l'analyse des traditions canadiennes de M. Em. Petitot. Les « pourquoi » des choses occupent dans la science du peuple une rubrique très étendue.

Nous ne suivrons pas M. Rolland dans la revue des différents jeux qui servent à amuser les petits enfants. Rappelons en passant les rimes que nos parents récitaient en nous faisant aller à dada sur leurs genoux, ou en nous chatouillant la main.

Les prières enfantines ont également un caractère particulier qui n'est pas sans fraîcheur. Ces compositions remontent souvent à une haute antiquité! A titre de spécimen, nous citerons la prière flamande, répandue non seulement en Flandre, mais encore en Allemagne : *'s avonds als ik slapen ga, volgen mij zestien engelkens na...* Cette prière, récitée encore actuellement, était déjà connue au XV^e^ siècle, et J. Zingerle, professeur à l'université d'Innspruck, l'a signalée dans un auteur allemand de cette époque. Dans un petit livre plein d'intérêt (*Das deutsche Kinderspiel im Mittelalter*, 2^e^ édit., 1873), il a réuni des indications très curieuses sur l'âge de certains jeux en usage parmi nos enfants. La *toupie*, par exemple, est déjà mentionnée dans Wolfram von Eschenbach; le *hanneton*, attaché à un fil, faisait chez les Romains et les Grecs, autant que maintenant, les délices des enfants; on tirait déjà à la *courte-paille*.

Hosted by Google

Les exercices de diction, que nous aimons à faire répéter aux petits enfants pour donner de la souplesse à leur organe, étaient connus de toute antiquité. Ce chapitre ne prend pas beaucoup de place dans l'ouvrage de M. Rolland. Il ne donne que l'exercice suivant, où la difficulté consiste dans la répétition de la lettre *p* :

Si je tenais la *p*uce qui me *p*ique
Qui me *p*oint
Dans mon *p*our*p*oint ;
Je la *p*iquerais d'un si bon *p*oint
Qu'elle se souviendrait du *p*ique,
Du *p*oint
Qu'elle m'a *p*iqué dans mon *p*our*p*oint.

Ce n'est pas notre siècle qui a inventé ces phrases stéréotypées. Déjà dans Fischart, le traducteur allemand de Rabelais, nous trouvons, entre autres, l'exercice suivant :

*M*einer *M*utter *M*agd *m*acht *m*ir *m*ein *M*us *m*it *m*einer *M*utter *M*ehl.
(Gargantua, XXV.)

En voici une couple du pays wallon :

Di*d*on *d*îna, *d*it-on, *d*u *d*os *d*o*d*u *d*'un *d*o*d*u *d*in*d*on.
*T*on *t*hé *t*'a-*t*-il ôté *t*a *t*oux ?
*T*on *t*eint, *t*es *t*raits, *t*a *t*oux, *t*out est *t*entant en *t*oi.

Il y a un autre chapitre que nous regrettons de ne pas trouver dans ce volume : c'est celui qui traite des rimes que le jeune âge récite dans ses rapports avec la nature. Les formulettes que l'enfant sait au sujet des animaux familiers forment un chapitre des plus intéressants et doivent être considérées comme des restes de la zoolâtrie, qui occupe une si grande place dans l'évolution religieuse de l'humanité. Pour l'enfant, la « langue des oiseaux » est encore une réalité, et dans sa simplicité il leur adresse souvent la parole, ou les interroge même. Dans nos provinces comme partout, l'on peut faire une ample moisson de ces rimes, qui sont particulièrement nombreuses. Nous ne voulons pas méconnaître que la remarque, que nous avons faite par rapport au carac-

Hosted by Google

tère obscur des rimes d'enfant, s'applique surtout à celles-ci; mais la circonstance que les paroles récitées par l'enfant en présence de certains animaux, tels que le hanneton, le corbeau, le colimaçon, etc., se retrouvent partout et parfois avec une ressemblance étonnante, ne suffit-elle pas pour nous engager à en chercher le sens et l'origine? A titre de curiosité, nous citons quelques rimes de ce genre, connues dans le Hainaut. Voici la rimette par laquelle l'enfant veut engager le *colimaçon* à montrer ses cornes :

Caracole
Bisticole,
Mousse (= montre) tes cornes
Et sors dehors!
Ton père est mort
A Luxembourg, bourg, bourg!

(Lens en Hainaut.)

En France (Marne, Aube, Yonne), on connaît la version suivante :

Colimaçon borgne,
Montre-moi tes cornes :
Je te dirai où ta mère est morte.
Elle est morte à Paris, à Rouen,
Où l'on sonne les cloches.
Bi, bim, bom,
Bi bim, bom,
Bi, bim, bom.

La *chauve-souris* est partout poursuivie par les enfants ; ils jettent après elle avec leur casquette, ou avec une pierre liée dans un mouchoir. Dans tous les pays, il y a une rime qui accompagne ce jeu :

A Lessines, on dit :

Keu d'soris (= chauve-souris),
Venez par chi,
La guerre este à Paris.

A Herchies :

Keu d'soris,
Passez par ci,
Vos arez une tasse de lait bouilli.
Passez par èdière (derrière) nos maison,
Vos arez in côp (coup) d'manche de ramon (balai).

Hosted by Google

A Warcoing, on est plus généreux :

Cate-soris,
Passe par ci,
T'auras du pain
Et du vin.

Le pays flamand connaît également des rimes concernant la chauve-souris. Elles expriment l'idée commune de la mauvaise réception qu'on prépare à l'animal. Voici celle du pays d'Alost :

Vleeremuis,
Kom t' avond thuis,
De schotels zijn gewasschen,
De frinketten liggen in d'assche.

(Chauve-souris, rentrez au soir, les plats sont relavés, les fourchettes sont dans la cendre.)

Un dernier exemple, concernant le *hanneton*. En faisant voler le malheureux insecte, les enfants, à Ath, chantent ces paroles :

Mônnier, mônnier (= hanneton)
Délouïez (défaites) vos sac !
Habille ! habille !
A Moulbaix, à Cambrai,
Ou-s-qu'on sonne les cloques
Birlin, bon bon !

En Alsace, on connaît la chanson suivante :

Vole au firmament bleu.
Ton nid est en feu,
Les Turcs avec leur épée
Viennent tuer ta couvée.
Hanneton, vole, vole,
Hanneton, vole.

Chose singulière, cette allusion aux Turcs se retrouve dans une rime allemande citée par Simrock (n° 591).

Nous passons à une autre section, qui rentre également

Hosted by Google

dans les rapports de l'enfant avec la nature. Nous voulons parler des traductions populaires du chant des oiseaux. Pour le peuple, comme pour l'enfant, tout a une voix, et chaque pays possède une foule de rimes, qui représentent la signification des voix naturelles.

Les cloches qui sonnent pour un enterrement, par exemple, disent ce qui suit :

Bim, bom, bom !
Nos l'avons,
Nos l' térons (= tiendrons),
Nos l' mettrons
Tout au fond
Du gazon !

(Ath et environs.)

Nous n'avons pas besoin de rappeler la traduction de la cloche de Bow-Bells, à Londres, si connue par la légende de Richard Whittington :

Turn again, Whittington,
Lord mayor of London.

(Retournez, Whittington, lord-maire de Londres.)

Ce fut, dit la légende, en entendant ces mots que le futur bourgmestre de Londres se décida à rester dans la ville.

Voici la traduction du chant de l'*hirondelle :*

Quand j' sus rallé (= parti),
Quand j' sus rallé,
Les granges étinnte (= étaient) pleines.
Quand j' sus rivenu,
Quand j' sus rivenu,
On avou tout mnieu (= mangé)
Tout bu
Tout ....
Bitekeu ! bitekeu !
Chi ! Chi !

(Bouvignies, près d'Ath.)

Le pays germanique se rencontre avec le pays roman dans

Hosted by Google

l'interprétation du chant de l'hirondelle. En Flandre, elle chante les paroles suivantes :

Als ik lest hier was,
Ik liet 't hier al,
Een havertas,
Een boonentas,
Een korentas
En een vlassentas !
En als ik dan weer kwam
't was allemaal uitgewroet
Uitgewreven,
Tititit !

(Quand je fus ici dernièrement, je laissai tout ici, un tas d'avoine, un tas de fèves, un tas de blé et un tas de lin ! Et quand je revins, tout était défait, détruit, « tititit ».)

Dans toute l'Allemagne, jusqu'en Transsylvanie, l'hirondelle chante la même chanson ; les mots seuls varient.

M. Rolland a traité ce sujet dans sa *Faune populaire de la France*. Nous regrettons pour le lecteur de ses *Rimes et Jeux de l'enfance* qu'il n'ait pas su se décider à se répéter, comme il s'agissait d'un élément si essentiel dans la vie enfantine, et très intéressant par lui-même.

Malgré la place que la ronde occupe dans l'existence de l'enfant, nous passons les trente-six chansons notées par l'auteur pour arriver au genre si curieux des *Randonnées*. Le terme français est mieux compris au moyen de la périphrase sous laquelle la chose est connue en Angleterre : *histoires cumulatives*. Le spécimen le plus familier est le conte de *Biquette*, qui existe aussi sous forme de chanson. Nous la citons en entier, d'après un *Recueil de chants et chansons populaires de la France* (Paris, Plon). M. Rolland ne l'a plus notée, comme elle figure dans plusieurs recueils :

Biquette ne veut pas
Sortir du chou ;
Ah ! tu sortiras,
Biquette (bis),
Ah ! tu sortiras
De ce chou-là.

Hosted by Google

On va chercher le chien pour manger Biquette;
Le chien ne veut pas manger Biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah ! tu sortiras, etc.

On va chercher le loup pour manger le chien;
Le loup ne veut pas manger le chien,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah ! tu sortiras, etc.

On va chercher le bœuf pour manger le loup;
Le bœuf ne veut pas manger le loup.
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger Biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah ! tu sortiras, etc.

On va chercher le bâton pour battre le bœuf;
Le bâton ne veut pas battre le bœuf,
Le bœuf ne veut pas manger le loup,
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger Biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah ! tu sortiras, etc.

On va chercher le feu pour brûler le bâton;
Le feu ne veut pas brûler le bâton,
Le bâton ne veut pas battre le bœuf,
Le bœuf ne veut pas manger le loup,
Le loup ne veut pas manger le chien,
Le chien ne veut pas manger Biquette,
Biquette ne veut pas sortir du chou.
Ah ! tu sortiras, etc.

On va chercher l'eau pour éteindre le feu;
L'eau veut bien éteindre le feu,
Le feu veut bien brûler le bâton,
Le bâton veut bien battre le bœuf,
Le bœuf veut bien manger le loup,
Le loup veut bien manger le chien,
Le chien veut bien manger Biquette,
Biquette veut bien sortir du chou.

Ce genre de rime se confond avec le conte. Des compositions semblables jouissent de la faveur d'autres cercles encore que le

Hosted by Google

monde des enfants. L'humour populaire s'en est mêlé, et il existe notamment à Gand une société, qui donne un ou deux bals par an, où l'une des attractions de la fête est l'explication d'un grand tableau. A chaque scène, on reprend la scène précédente, et tout à fait comme dans le conte de *Biquette*, à la dernière on déroule toute l'histoire [1]. — Quel Liégeois, qui a un peu participé aux crâmignons, ne connaît pas le chant populaire suivant, qui résonne tous les ans dans les rues de Liége ?

Dedans ce bois,
Vous ne savez ce qu'il y a?
Il y a-t-un arbre,
Le plus beau des arbres,
Qu'on ait jamais vu d'arbre,
Et l'arbre est dans le bois.
Ah! le joli bois, mesdames,
Ah! le joli bois!

Dedans ce bois
Vous ne savez ce qu'il y a?
Il y a-t-une branche,
La plus bell' des branches,
Qu'on ait jamais vu d'branche.
La branche est sur l'arbre,
Et l'arbre est dans ce bois.
Ah! le joli bois, etc.

Sur cette branche,
Vous ne savez ce qu'il y a?
Il y a-t-une feuille,
La plus bell' des feuilles
Qu'on ait jamais vu d'feuille!
La feuille est sur la branche,
La branche est sur l'arbre,
Et l'arbre est dans ce bois.
Ah! le joli bois, etc.

Sur cette feuille,
Vous ne savez ce qu'il y a?

[1] Voir SNELLAERT, *Oude en Nieuwe Liedjes*. Gent, 1864 (p. 128).

Hosted by Google

Il y a-t-un nid,
Le plus beau des nids
Qu'on ait jamais vu d'nid.
Le nid est sur la feuille,
La feuille est sur la branche,
La branche est sur l'arbre
Et l'arbre est dans ce bois.
Ah! le joli bois, etc.

Dedans ce nid,
Vous ne savez ce qu'il y a?
Il y a-t-un œuf,
Le plus beau des œufs,
Qu'on ait jamais vu d'œuf!
L'œuf est dans le nid,
Le nid est sur la feuille,
Etc.
Ah! le joli bois, etc.

Dedans cet œuf,
Vous ne savez ce qu'il y a?
Il y a-t-un oiseau,
Le plus beau des oiseaux,
Qu'on ait jamais vu d'oiseau.
L'oiseau est dans l'œuf,
L'œuf est dans le nid,
Etc.
Ah! le joli bois, etc.

Sur cet oiseau,
Vous ne savez ce qu'il y a?
Il y a-t-une plume,
La plus belle des plumes,
Qu'on ait jamais vu d'plume!
La plume est sur l'oiseau,
L'oiseau est dans l'œuf,
Etc.
Ah! le joli bois, etc.

Sur cette plume,
Vous ne savez ce qu'il y a?
Il y a-t-un écrit,
Le plus beau des écrits,
Qu'on ait jamais vu d'écrit.

Hosted by Google

La plume est sur l'oiseau,
L'oiseau est dans l'œuf,
L'œuf est dans le nid,
Le nid est sur la feuille,
La feuille est sur la branche,
La branche est sur l'arbre,
Et l'arbre est dans ce bois.
Ah! le joli bois, mesdames,
Ah! le joli bois! [1]

L'éditeur des *Crâmignons* ajoute en note que celui-ci est une imitation de la ronde : *Le bois joli*, de C. Karr. Nous n'en croyons rien. Le même thème existe notamment en Allemagne [2].

Ce sont là toutes compositions du même genre, et si nous avons cité deux exemples, c'est pour montrer que les randonnées ne laissent pas d'amuser les grandes personnes également, dès que celles-ci ne sont pas devenues complètement étrangères à la vie populaire. M. Rolland a noté cinq randonnées, avec diverses variantes pour la première. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce genre de conte existe partout; mais souvent il y a un type particulier d'après les provinces ou les pays. Tout enfant dans le Hainaut connaît l'histoire de *Jean et Jenne qui cachent* (cherchent) *à fourdrennes* (prunelles), autant que tout jeune Anglais saurait vous réciter *The House that Jack built* (la maison que Jacques a bâtie) ou *The old Woman and her Pig* (la vieille femme et son cochon).

Toutes ces histoires ont leur prototype dans un hymne religieux qui figure dans le Talmud. En voici la traduction, d'après la version anglaise de Haliwell :

1. Un chevreau, un chevreau, que mon père acheta pour deux pièces d'argent.

2. Alors vint le chat, qui mangea le chevreau, que mon père acheta pour deux pièces d'argent.

[1] *Recueils d'airs de Crâmignons liégeois* (Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne, t. V). Liége, 1886, p. 152.

[2] SIMROCK, *Das deutsche Kinderbuch*, nos 1037, 1038.

Hosted by Google

3. Alors vint le chien, qui mordit le chat, qui etc.
4. Alors vint le bâton, qui frappa le chien, qui etc.
5. Alors vint le feu, qui brûla le bâton, qui etc.
6. Alors vint l'eau, qui éteignit le feu, qui etc.
7. Alors vint le bœuf, qui but l'eau, qui etc.
8. Alors vint le boucher, qui tua le bœuf, qui etc.
9. Alors vint l'ange de la mort, qui tua le boucher, qui etc.
10. Alors vint le Seigneur, qu'il soit béni ! qui tua l'ange de la mort, qui tua le boucher, qui tua le bœuf, qui but l'eau, qui éteignit le feu, qui brûla le bâton, qui frappa le chien, qui mordit le chat, qui mangea le chevreau que mon père acheta pour deux pièces d'argent.

D'après l'opinion généralement admise, cet hymne est une allégorie des souffrances que la nation juive doit endurer jusqu'à ce que Dieu la délivre. Le chevreau représente le peuple juif, les deux pièces d'argent Moïse et Aaron; ensuite viennent les indications métaphoriques des peuples hostiles aux Juifs depuis les Assyriens jusqu'aux Turcs, dont la puissance (l'ange de la mort) sera anéantie par Dieu lui-même, à la venue du Messie.

Par suite de la dispersion des Juifs, cet hymne se répandit sur tout le monde civilisé : nous le trouvons en Grèce comme en Hongrie, en Allemagne, en France, en Angleterre. Dans la suite des temps, il se dépouilla de son caractère religieux et devint simple conte; c'est sous cette forme qu'il continue à vivre.

Le chapitre des histoires cumulatives forme l'un des plus amusants de la littérature enfantine. L'esprit populaire s'y montre dans toute sa vérité : l'imagination folâtre s'y donne libre cours, et nous pouvons découvrir dans ce genre de compositions l'une des causes qui ont fait naître une foule de thèmes aimés du vulgaire ; le peuple s'amuse, sans autre idée accessoire. N'est-ce pas dans l'universalité de ces contes naïfs qu'apparaît le mieux l'uniformité de l'esprit humain sous les différents climats?

Les jeux sont dans la vie de l'enfant l'une des parties les plus importantes, un élément indispensable à son développement physique. Il semble néanmoins exister une tendance à les faire disparaître, et ils se réduisent de plus en plus dans

Hosted by Google

nos villes. A la campagne, au contraire, on peut encore assister à une foule de divertissements, qui se conservent fidèlement et reviennent tous les ans à époque fixe. Ne négligeons pas de mentionner ici les efforts qui ont été faits dans les derniers temps par des hommes éminents, afin de rendre aux jeux un regain de popularité, en démontrant quelle influence salutaire ils exercent sur la constitution d'un peuple [1].

Beaucoup de jeux décrits par M. Rolland (il en a noté cinquante-huit avec leurs formulettes) seront inconnus à l'habitant des villes. Il n'en est pas moins vrai que nos campagnes en possèdent un grand nombre, parmi ceux que ce recueil nous signale comme existant dans les départements de France. Certains jeux se maintiennent en honneur même dans les quartiers populaires des villes, tels que le *colin-maillard*, ou le *jeu de barres*, ou le *cheval fondu*, noté ici sous le nom de *un, deux, trois, coquelette* (n° 47), appelé en pays wallon *baudet crolé*, en Flandre : *Kapmes, pennemes of blok*. Il est bien entendu que le chapitre de M. Rolland peut être étendu ; ainsi, nous pourrions ajouter des jeux très aimés encore au pays wallon. Citons, par exemple, *pirot vole* (pierrot vole), en France *pigeon vole*, qui se joue en Silésie et en Espagne [2], encore ailleurs probablement; ou bien le *jeu du festu* (jeu du fétu), connu en Allemagne (*Mehlschneiden*) et en Flandre (*zandsnijden* ou *strooikenbijten*), dont le souvenir ne manque pas d'évoquer un sourire. Dans le chapitre suivant, où M. Rolland parle des *jeux et pénitences*, on trouvera maint amusement qui fait partie des jeux de société encore en usage dans les villes.

Faut-il parler de la grande popularité des *devinettes*, non seulement dans les classes inférieures, mais aussi dans les autres rangs de la société ? Les *rébus* bons et mauvais, qui remplissent les revues illustrées, les jeux de mots, affreux

[1] Ém. de Laveleye, *La Péninsule des Balkans*, I, p. 133. — Circulaire adressée aux directeurs d'école par M. von Gosler, ministre de l'instruction publique en Prusse.

[2] Liebrecht, *Zur Volkskunde*, p. 390 (2).

Hosted by Google

souvent et qui font rire par leur absurdité même, ont leur source dans le penchant, inhérent à la nature humaine, de cacher la pensée sous une forme vague et difficile, au moyen de mots à double entente. L'antiquité du procédé n'est plus à démontrer. Qu'on se rappelle le mythe du Sphinx, ce monstre terrible, qui, envoyé par Hera, occupait le mont Phikion ou Sphingion, près de Thèbes, et causait à la ville tant de malheur. L'énigme nous est familière. Beaucoup de jeunes gens avaient déjà perdu la vie, lorsque Œdipe trouva la réponse, sur quoi le Sphinx se précipita dans la mer.

Nous avons rappelé l'histoire du Sphinx pour pouvoir faire ressortir l'universalité de ces matières : l'énigme posée à Œdipe est encore actuellement connue en Grèce, et figure également dans un conte gascon moderne, annoté par M. Bladé[1]. Ce serait exagérer l'influence de la littérature que d'admettre que les auteurs grecs y soient pour quelque chose.

M. Rolland a noté un certain nombre de devinettes. Le peuple en connaît une foule. Celles des classes inférieures ont surtout trait aux objets naturels et ne sortent pas du cadre au milieu duquel elles vivent ; aussi, à la campagne, les devinettes présentent plus de charme qu'en ville, où elles se ressentent de la civilisation plus grande et manquent souvent de fraîcheur et de naturel. Ces divertissements, répandus partout, reflètent fidèlement la malice populaire : beaucoup de devinettes sont de véritables attrapes.

Les *formulettes satiriques* que M. Rolland a réunies dans un chapitre spécial nous rappellent des dictons qui ont cours dans le langage familier et que tout le monde récite à l'occasion, pour ainsi dire inconsciemment ; par exemple, quand on nous dit : « J'ai mal à la tête », ne répondons-nous pas, sans songer beaucoup à ce que nous disons : « C'est un mal de grand seigneur, il ne peut monter plus haut » ; ou bien, avec un trait de malice : « C'est le plus haut de la bête » ? ou pour

[1] SÉBILLOT, *Contes des provinces de France*, p. 140.

Hosted by Google

refuser : « Turlututu, chapeau pointu », de même qu'en flamand, pour dire que quelque chose n'arrivera pas : « In 't jaar een, als d'uilen preeken », ou encore : « Croyez cela, et buvez de l'eau » ?

Nous pourrions citer beaucoup de ces locutions qui se retrouvent exactement, non seulement dans les provinces de France et en pays wallon, mais encore en Flandre. Nous devons nous borner. C'est un sujet que l'auteur a traité avec une certaine étendue. A propos d'une formulette, nous désirons encore nous arrêter un moment. Il s'agit du *serment des enfants*. M. Rolland a noté quelques formulettes (p. 353). Les voici :

a) Boule de feu,
Boule de fer;
Si je mens,
J'irai en enfer.
J'en lève la main devant tous les hommes.
J'en lève la main devant toutes les femmes.

b) Lève la main,
Crache par terre;
Si tu mens,
T'iras en enfer.

La première de ces formulettes est évidemment une ancienne incantation; beaucoup de rimes de ce genre l'étaient du reste à l'origine. La seconde, empruntée au *Dictionnaire rouchi* de Hécart, rappelle les usages de nos provinces. Le serment des enfants est particulièrement intéressant à étudier. Dans le Hainaut, on « crache le filet » pour prouver la vérité de ce qu'on dit : les enfants se tirent la peau de la gorge, en se pinçant le front, et crachent : « Voyez, disent-ils, *je raque* » (je crache). En Flandre, nous avons observé une coutume semblable : l'enfant, accusé d'avoir triché au jeu, trace avec une pierre une croix à terre, crache et donne là-dessus un bon coup de pied. En West-Flandre, on y joint une croix, qu'on fait avec le doigt sur la langue.

Le serment par la salive a laissé des traces même dans

Hosted by Google

notre Europe civilisée. Voici une coutume annotée par M. Sébillot [1] :

« A Plessala, en Bretagne, quand un garçon a fait la cour à une fille pendant un temps suffisant, il va la trouver et lui dit :

— M'aimes-tu ben?

— Vère don', crapaôu (crapaud).

— Ma itou, copie-ma (crache-moi) dans la goule, j' te l' renrai après.

Lorsque la jeune fille a craché dans la bouche du garçon et que celui-ci lui a rendu sa politesse, ils se considèrent comme liés et fiancés. »

Ainsi, la salive doit donner aux promesses une sorte de consécration. Dans la mythologie, la salive a une certaine force créatrice. Dans la mythologie grecque, les dieux procréent de nouveaux êtres au moyen de leurs crachats réunis : Hyriée, de Hyria en Béotie, reçut un jour chez lui Zeus, Poseidon et Hermès. En récompense de son hospitalité, ils lui permirent de formuler une demande. Il avait toujours désiré avoir un fils, mais il était veuf et avait promis après la mort de sa femme de ne pas se remarier. Les dieux réunirent leurs crachats, y mêlèrent de la poussière de la hutte et formèrent ainsi Orion. Dans les contes, le crachat parle. (Grimm III, n° 56.)

La salive est un remède populaire de toute antiquité. La croyance à sa vertu curative se trouve déjà dans l'Évangile : Jésus se servit de sa salive pour guérir un homme sourd et muet. Il le prit à part, lui mit les doigts dans les oreilles, cracha sur sa langue, regarda le ciel en soupirant, et le sourd-muet fut guéri. (L'évangile selon saint Marc.)

On peut voir, par les quelques exemples que nous avons réunis, que le folk-lore de l'enfance, mis en rapport avec

[1] P. SÉBILLOT, *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*, p. 105. Voir surtout son étude intéressante : *Le crachat et la salive dans les superstitions et les croyances populaires*, parue dans l'*Homme*.

Hosted by Google

l'ethnographie et l'histoire, renferme quelque chose de plus que des rimettes saugrenues.

Une certaine partie d'entre elles est en effet incompréhensible à première vue; mais en creusant, on finit souvent par en découvrir la signification. M. Rolland dit avec infiniment de raison : « On ne se rendra compte de la genèse de la tradition enfantine que quand chaque peuple aura recueilli et classé la sienne. » La question des origines, surtout dans cette partie du folk-lore, est jusqu'ici un problème inextricable : le moyen d'arriver à un résultat, M. Rolland l'a indiqué et il a essayé, par son volume plein d'intérêt, de contribuer à résoudre la question.

Aug. Gittée.

Hosted by Google

DEUX NOVEMBRE

Immo vero ii vivunt qui ex corporum vinculis, tanquam e carcere, evolaverunt : vestra vero quæ dicitur vita, mors est. *Somnium Scipionis.*

Esprit planant dans les nuages
Du mystère et de la terreur,
Implacable vainqueur des âges
Dont le néant fait ta grandeur,
Qu'un seul instant ton vol s'arrête :
Sors des éclairs de la tempête
Dont l'homme ou Dieu t'a revêtu ;
Et te dressant des noirs abîmes
Où s'amoncellent tes victimes,
Réponds, ô Mort, réponds : Qu'es-tu ?

On dit que ta main meurtrière
Sans pitié fauche les mortels,
Que ni blasphème ni prière
N'ont ébranlé tes froids autels.
On dit que ta lèvre homicide
S'enivre à la coupe fétide
Du sang qui rougit ton chemin,
Et que ta plus douce pâture
S'engendre de la pourriture
Et des débris du genre humain.

Dans tes sacrilèges orgies,
Raillant nos stériles clameurs,
Tu rassasierais tes furies
Du sang le plus pur de nos cœurs.
Et sur les mers et les montagnes,
Sur les cités et les campagnes
Pleuvraient sans fin tes aiguillons,
Noyant sous un torrent de larmes
Les fugitifs et derniers charmes
Encor debout sur nos sillons.

Hosted by Google

Cruelle et lugubre peinture !
OEuvre de révolte et d'effroi !
Désastres, sanglots et torture,
Voilà ce qu'on a vu chez toi !
Cadavres que des vers animent,
Océan de pleurs où s'abîment
Soixante siècles en néant :
Horrible chaos d'où s'élève,
Aux coups incessants de ton glaive,
L'écho d'un long gémissement !

Et pourtant, Reine du mystère,
J'entends souvent vibrer en moi
Je ne sais quoi de doux, d'austère,
Qui m'émeut et parle de toi.
Et quand meurt cette voix étrange,
On dirait que l'aile d'un ange
Vient d'effleurer mon front rêveur ;
Mon amertume s'évapore,
Je crois, je vois, je sens encore
La foi, l'espoir et le bonheur.

J'ai vu tant d'êtres en souffrance
Tourner vers toi leurs yeux mouillés,
J'ai vu le vieillard et l'enfance
Au champ des morts, agenouillés.
Moins de vautours que de colombes
Vont ployer l'aile auprès des tombes
En devançant l'heure du soir :
Devant l'universel abîme,
Si l'anathème échappe au crime,
La vertu pousse un cri d'espoir.

Non ! le démon de l'épouvante
N'a pas de haine armé ton bras ;
Le spectre hideux qui nous hante
N'est point l'emblème du trépas.
Esclave courbé sur sa chaîne,
Captif du siècle qui l'entraîne,
L'homme a perdu le sens des cieux ;
Il n'entend plus les voix sublimes
Qui l'appellent des hautes cimes
Quand tu parais devant ses yeux.

Hosted by Google

Fille du Temps, tu suis ses traces
Non pour blesser, mais pour guérir,
Car les moissons que tu ramasses,
Sont des semences d'avenir.
Tu viens comme un souffle de brise,
Et du mourant l'œil qui se brise,
Se fixe inondé de clarté;
Les traits crispés par l'agonie
S'apaisent sous ta main bénie
Et se couvrent de majesté.

Plus de douleurs que d'allégresses
S'éteignent sur ton sein clément;
La paix succède à nos tristesses,
Ton baiser calme tout tourment.
C'est toi, grande libératrice,
Que la Puissance créatrice
Choisit pour l'ange du secours,
Mêlant aux pleurs des funérailles
Les chants d'augustes fiançailles,
Vierge des suprêmes amours!

La fleur que l'automne a flétrie
Porte en son sein le fruit nouveau;
L'enfant qui s'éveille à la vie,
Plaintif, saignant, sort d'un tombeau;
L'astre qui tombe de sa sphère
Jette une gerbe de lumière,
Puis rouvre un cycle radieux:
Et l'esprit qui sonde l'espace,
Et l'âme d'aimer jamais lasse,
Mourraient sans un écho des cieux!

O Mort, quand mon âme meurtrie
Verra blanchir au ciel lointain
L'aube qui d'une autre patrie
Annoncera le port certain,
Descends paisible sur ma couche,
Recueille au sortir de ma bouche
Mon dernier souffle en un souris,
Et dans les vastes champs d'étoiles,
Parmi l'immensité sans voiles,
Rends-moi tous ceux que j'ai chéris.

Hosted by Google

Dans les vagues de l'harmonie
Plonge mon être frémissant ;
Reçois-moi, Puissance infinie,
Dans ton brasier étincelant !
Qu'en ton sein mon âme s'épanche,
Que ma brûlante soif s'étanche
Aux flots de l'immortalité,
Et boive à tes divins calices
Et les transports et les délices
De l'éternelle vérité !

1887. E. B. G.

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES

RAOUL ALLIER, *La pédagogie sociale* (Paris, Fischbacher, broch. in-8°, 1887, 18 p.).

Voici la leçon d'ouverture d'un cours sur *La psychologie du caractère,* fait à la Faculté de théologie protestante de Montauban.

Elle contient le programme de toute une science nouvelle, dont il sera des plus intéressant de suivre les progrès et de recueillir les résultats.

M. Allier part de cette vérité que le socialisme autoritaire, comme l'empirisme individualiste, sont impuissants à soulager nos misères sociales, à diminuer nos détresses morales. Le premier, niant la liberté individuelle, exagère l'influence irrécusable du milieu en proclamant que le salut de la société est dans un changement des institutions sociales radical et *imposé* à tous. Le second, aussi exclusif, a ce tort d'étendre outre mesure le domaine de la liberté individuelle, en signalant le relèvement moral de l'individu par sa seule volonté comme unique salut de la société : il oublie que nous dépendons de notre milieu par les actes qu'il nous impose — n'y a-t-il pas « des dynasties de misérables voués, de père en fils, à des métiers qu'ils peuvent haïr, mais non éviter? »; — par les actions réflexes qu'il excite dans notre vie psychologique — les images et les idées qu'il éveille en nous ne sont-elles pas principes d'activité? — enfin, par la réaction naturelle de l'acte sur l'intention — n'essayons-nous pas, à chaque instant, de *justifier* un acte accompli sans liberté et de légitimer de même les actes semblables qui s'accomplissent autour de nous?

Le défaut commun de ces deux systèmes est qu'ils méconnaissent le caractère de l'homme : «Pour être durable, une réforme doit être désirée, appelée par ceux qui doivent la subir. Il y a donc — ou il

Hosted by Google

devrait y avoir — *une pédagogie sociale*, consistant à amener peu à peu les hommes à vouloir eux-mêmes ce qui doit améliorer leur condition. »

Le programme de cette science ne consistera pas à coordonner les observations et les lois découvertes par la psychologie : il comprendra l'étude du caractère à l'état *dynamique*, c'est-à-dire l'étude de sa formation, de son développement et de ses modifications successives, en un mot, de son évolution.

Vous y trouverez l'examen des *facteurs* du caractère, que M. Allier classe en trois catégories : les facteurs naturels : hérédité, tempérament, climat, race; les facteurs sociaux : le milieu éducateur, dont l'étude appellera celle des différentes classes, le prolétariat et la bourgeoisie; puis celle des grandes influences générales, comme la religion, la famille, les lois et les institutions; enfin, les facteurs personnels du caractère, c'est-à-dire la part de collaboration de l'individu à la formation de son être moral, sa part d'influence sur son milieu.

Cette psychologie du caractère créera une méthode sociale pour atteindre le but suprême : l'épanouissement libre de tous les individus. Cette méthode a pour formule l'amélioration des mœurs par l'amélioration des lois, l'amélioration des lois par la coopération croissante de tous les bons citoyens.

Comme on le voit, M. Raoul Allier a résolu la systématisation de cette idée déjà en germe dans Stuart Mill (*Principes d'économie politique*, liv. IV, ch. VII, §§ 1 et 2), que l'amélioration sociale sera le résultat d'une éducation sociale. Que doit être celle-ci? Son domaine? Sa matière? Ses agents? Ses principes? Son mode d'action? Problèmes difficiles que M. Allier s'est posés.

Il est, nous semble-t-il, dans d'excellentes dispositions pour le résoudre : les résultats des puissantes études philosophiques de la science contemporaine ne l'effrayent point, et d'autre part, il paraît bien placé pour ne pas les accepter en aveugle.

La pédagogie sociale parviendra-t-elle à des résultats positifs, solides? C'est ce que l'avenir nous dira, en nous apportant le cours de M. Allier, qu'on lira, sans aucun doute, avec grand intérêt.

ERNEST MAHAIM.

Hosted by Google

CAM. LEMONNIER, *Histoire des beaux-arts en Belgique* (1830-1887). Bruxelles, Weissenbruch. — *Noëls flamands*, Paris, Savine.

L'*Histoire des beaux-arts*, qui parut, en 1880, comme troisième volume de *Cinquante ans de liberté*, est augmentée ici de tout un livre qui continue le sujet jusqu'aujourd'hui ; et les *Noëls flamands* sont une édition nouvelle des *Contes flamands et brabançons*.

Tous ceux qui ont suivi la carrière littéraire de notre écrivain ne doutent pas qu'il puisse aborder tous les genres en prose et y marquer brillamment sa place. Dans son style, on peut distinguer déjà trois phases, trois manières si l'on veut. D'abord, c'est un « coloriste endiablé »[1], qui s'essaye à des exubérances de lumière, d'empâtements, de glacis, jetées en des paysages sans fin ou en des études sur la peinture non moins exultantes, non moins illuminées.

Un jour, il accueillit l'idée de plier ces ardeurs à l'amble du conte populaire et il écrivit, pour la *Revue de Belgique*, *Jeanne la rousse* (juillet 1870), dont le titre a été changé depuis. D'autres essais suivirent et bientôt tout un roman : *Un coin du village* (*Revue de Belgique*, avril-août 1875) et *Sainte Catherine au moulin* (décembre 1876). *Jeanne* était le début de ses contes, qui n'avaient pas tardé à paraître et dont un choix est réimprimé aujourd'hui sous le titre de *Noëls flamands*.

Selon nous, c'est là et dans *Sedan* que l'écrivain belge avait trouvé sa voie. Sa force autrefois prodiguée se condensait et il arrivait à un art sincère et naturel, vibrant au gré des variations du sujet ou des émotions de l'auteur, un art où ne manquaient ni la pensée, ni l'observation, où la sève abondait et où fleurissait souvent la grâce.

Quelques réminiscences pouvaient s'y montrer çà et là et notamment dans *Bébés et joujoux*. Andersen, Auerbach, Kompert, Bret Hart, sont d'excellents maîtres. Mais l'originalité de l'artiste et la personnalité des mœurs de son pays se dégageaient déjà dans une observation franche et vraie. Un pas de plus dans l'observation émue et nous avions *Sedan;* dans l'intimité avec nos campagnes et nous avions *Blomentje;* dans la familiarité avec l'âme des enfants et nous avions *Huit histoires de bêtes;* trois chefs-d'œuvre.

M. Lemonnier dit n'avoir fait que suivre cette voie en passant de ces côtés naïfs de nos mœurs à leurs pires excès. Beaucoup d'esprits, sans parti pris, pensent qu'il fit alors une évolution com-

[1] Mot de J.-K. Huysmans.

Hosted by Google

plète et d'un double caractère : l'une, en revenant au style tout en excès et en relief de ses premiers essais ; l'autre, en se rattachant à l'école naturaliste française, à laquelle ces violences de ton conviennent.

Sa critique ne pouvait pas manquer aussi de s'en ressentir. Mais à ce moment même, à la demande d'un ami, il eut l'occasion d'écrire l'histoire ; l'histoire qui diffère en tout point de la critique au jour le jour, l'histoire qui tient compte des milieux et des époques, et qui se place dans un autre horizon que celui d'un salon annuel ou triennal — ici, c'était un demi-siècle, — un horizon dont la largeur rend aux œuvres les proportions vraies. Il le comprit. Sans cesser d'être lui, sans perdre de son animation, le romancier, qui avait voulu être historien, fit œuvre d'histoire ; on pourra contester la vérité de certains portraits, pour des artistes qu'il n'a connus que par ses recherches spéciales en vue du livre. Nul ne lui contestera l'art de tracer des portraits d'artiste, où l'homme prend une physionomie, où le talent accuse nettement son caractère, où la vie abonde et se livre. La pensée est parfois plus simplement noble dans *Sedan;* ici, elle est nourrie de faits, mouvementée, brillante.

L'auteur prodigue les noms, pourra-t-on dire ; mais qui sait si cet artiste qu'il eût oublié ne sera pas un des premiers en vue demain ? Il fait, dira-t-on aussi, la part du lion à certains amis ; cela ne les empêchera pas de disparaître s'ils ne méritent pas autre chose. C'est d'ailleurs la mode dans l'école naturaliste, où la camaraderie s'affirme sans peur et s'exerce sans reproche. Ce sera presque la seule marque du moment, dans une œuvre où il fit trêve à ses intransigeances, une sorte d'étiage de son naturalisme au milieu d'une œuvre d'histoire, et l'on aime assez à voir l'homme dans son livre, surtout si ce qu'on y voit prouve en faveur de la souplesse de son talent et de la puissance de sa passion.

CH. POTVIN.

Hosted by Google

CANOSSA

ESQUISSE DE VOYAGE

Peu de touristes, en parcourant l'Italie du Nord, songent à faire une visite aux ruines de Canossa. Le nom, cependant, est fameux, et l'attrait qui s'attache aux lieux où s'est accompli quelque grand drame historique est incontestable. Je me trouvais à Parme vers la fin du mois d'août dernier, et je résolus, malgré l'accablante chaleur dont se plaignaient même les gens du pays, de tenter une excursion à l'antique forteresse de la comtesse Mathilde.

C'est à Reggio qu'il faut, par le chemin de fer, se rendre d'abord. Reggio d'Emilia, comme on l'appelle pour la distinguer de son homonyme de la Calabre, est une petite ville qui n'a rien de particulièrement intéressant. Elle est traversée, d'une extrémité à l'autre, par la voie Émilienne, la route que le consul Æmilius Lepidus construisit, en l'an 187 avant Jésus-Christ, de Rimini à Plaisance, en passant par Bologne, Modène et Parme. C'était l'époque où, l'Italie centrale soumise, les Romains franchissaient l'Apennin et commençaient l'assimilation de la Gaule cispadane. La tribu celtique des Boïens occupait alors cette région ; mais il semble qu'aujourd'hui on ne découvre dans la population que peu de restes de cette race grande et blonde, qui paraît s'être fondue au soleil italien. Y en a-t-il davantage des Étrusques qui les y avaient précédés? On n'oserait l'affirmer, à moins qu'il ne faille voir leurs descendants dans ces hommes corpulents, au nez

Hosted by Google

busqué, véritables caricatures du type napoléonien, que l'on rencontre çà et là dans toute la péninsule et dont l'étrangeté frappe immédiatement les yeux de l'étranger. Il est vraisemblable que c'est bien plutôt le vieux fond ibéro-ligure qui, à travers les influences de vingt conquêtes et de vingt croisements, reparaît encore dans la race séduisante, à l'œil brillant, à la chevelure noire, élégante et souple, que nous aurons souvent l'occasion d'admirer.

La voie Émilienne, à l'intérieur des murs de Reggio, est devenue une rue interminable, monotone, bordée de hautes maisons malpropres et qui ne présente pas le moindre charme. Mais toute la population est sur pied. C'est la semaine des grandes manœuvres. Le roi Humbert arrive le lendemain. On n'a pas cru devoir, comme à Parme, profiter de cette occasion pour badigeonner à neuf la ville entière; mais la curiosité publique n'est pas moins excitée. Voici les *bersaglieri* qui s'avancent; une forêt de plumes de coq s'agitent sur leurs chapeaux plats, et par cette température de plus de trente degrés à l'ombre, ils ne marchent pas, ils courent, ils s'élancent; les clairons essoufflés leur marquent le pas par une fanfare de notes suraiguës; les chevaux des officiers supérieurs gardent constamment le petit trot. On dirait d'un coup de vent qui traverse la ville. Suivent les lourds fourgons, recouverts de toile blanche, sur lesquels, aux coins des rues, les ordonnances s'occupent encore à entasser des paniers : pêches purpurines, pastèques à la peau verte et luisante, figues violettes, tomates rebondies et étincelantes et mainte autre friandise, qui prouvent que les préoccupations stratégiques n'ôtent point à l'état-major son appétit et ne l'empêchent pas de songer aux agréments de la vie. La foule que ce spectacle intéresse arrive de tous côtés, et aux fenêtres des nombreux étages, aux portes, le long des façades veuves de trottoirs, partout les curieux se pressent et s'interpellent. Bonne occasion pour étudier les physionomies; mais le peuple des villes italiennes n'offre guère que des spécimens amoindris de la race. L'air et le soleil y font défaut; dans les réduits étroits qui servent de magasins et où la lumière ne pénètre

Hosted by Google

qu'à travers l'écran d'un épais rideau jaune, les tempéraments s'étiolent, et l'air ambiant n'est pas fait pour donner au sang des globules rouges : des ruelles, des allées noircies par une crasse indélébile, des arcades sous lesquelles s'étalent les fromages, les salaisons, les viandes de boucherie noirâtres, les fritures innommées, de toutes les ouvertures de la cité italienne s'échappent des bouffées âcres et chaudes, des relents de cave moisie, quelque chose d'indéfinissable, mais de si caractéristique qu'après en avoir fait l'expérience une fois, on ne s'y trompe plus et que, conduit les yeux fermés dans ce milieu, on s'écrierait : Je suis en Italie !

Ce n'est donc pas entre ces murs tachés d'humidités suspectes, dans ces maisons empuanties par tous les gaz qu'aucun coupe-air n'arrête, qu'il faut s'attendre à trouver des visages sains et vraiment révélateurs de la race. Réservons-nous pour la campagne.

Mais pour y arriver il s'agit de trouver un véhicule, et par ce temps de grande manœuvre, ce n'est point chose aisée : les curieux ont tout accaparé. On cherchera cependant, et, pour prendre patience, nous avons la ressource de parcourir la ville. Elle n'a que peu d'attraits : des églises inachevées et qui rappellent ce qu'on a vu partout; deux ou trois statues; une demi-douzaine de tableaux de second ordre; quelques fresques bolonaises. Ce n'est point ce que nous cherchons ici. Moins heureux que Parme, Reggio n'a point à faire la révélation du Corrège avec son charme un peu affecté, un peu décadent, mais cependant si tendre, si plein de séductions. Il n'a pas non plus les monuments de Bologne, son musée Étrusque, son école de peinture, curieuse comme une forme tardive du grand art italien, malgré ses prétentions et ses défauts.

Heureusement, on a fini par découvrir la voiture qui nous mènera vers Canossa; elle n'a qu'un cheval et nous sommes cinq; mais il y a tout avantage : grâce à la solennité du jour, un cheval coûte aujourd'hui autant que deux en temps ordinaire. Que répondre à ce raisonnement d'un cocher doublé d'un Italien? Le cheval est bon d'ailleurs; la voiture, pas trop

Hosted by Google

incommode. Quant au cocher, c'est un type exquis du phénomène auquel je me suis aventuré tout à l'heure à donner le nom d'Étrusque, un vrai *Rasena* des tombes de Chiusi, ou plutôt encore, c'est le *Maccus* des Atellanes, tel que nous le révèlent les masques antiques, avec son nez en trompe d'éléphant, ses oreilles écartées, sa bouche large et grimaçante et son menton perdu dans l'épaisseur d'un cou de taureau. Jovial, d'ailleurs, aimable à sa façon, il s'appliquera consciencieusement à nous renseigner sur tous les endroits où l'on pourrait boire une chopine de bon vin.

Nous voilà donc en route. Nous traversons au galop la place du marché, qu'encombrent des montagnes de fruits superbes, abrités par d'immenses parapluies; nous enfilons une rue vers le sud-ouest. Bientôt la *Porta di Castello* est franchie, et nous entrons dans une longue promenade qui date du siècle dernier, une sorte de boulingrin, entouré de platanes, avec des statues grisâtres aux draperies contournées. Seulement, la nature n'est pas restée fidèle aux proportions de l'œuvre humaine, et les arbres, avec leurs troncs qui s'écaillent, avec leurs branches démesurées, semblent prendre en pitié les minces figures allégoriques qui, elles, n'ont pu grandir.

Mais voici, en avant de nous, des banderolles qui apparaissent au milieu d'un nuage. Encore les grandes manœuvres? Oui, vraiment. Un détachement de lanciers qui occupe la route dans toute sa largeur. Nous les suivons au pas, maudissant la poussière blanche qui, des pieds à la tête, nous poudre à frimas, qui nous aveugle et dont les picotements poivrés nous irritent le gosier. Sommes-nous condamnés pour longtemps à cette désagréable avant-garde? Par bonheur, ils s'engagent à droite dans un sentier de traverse, et le chemin est libre.

Nous n'avons pas trop de temps à perdre. Il est neuf heures du matin. Et le programme de la journée comporte deux heures et demie de voiture et deux heures de marche pour l'aller; à peu près autant pour le retour; au total, neuf heures, sans compter les arrêts.

Hosted by Google

Le pays que nous traversons présente l'aspect commun à toute la région qui s'étend des Alpes à l'Apennin. Lombardie au nord, Émilie au sud du Pô, c'est toujours la plaine où s'étalait le vaste golfe de l'Adriatique et qui, maintenant remplie d'alluvions, est dotée d'une fertilité proverbiale. Mais la saison est avancée, et le paysage manque de verdure. Les champs de maïs sont à demi dépouillés; là où la récolte n'est pas achevée, se dressent, privées de feuilles, les tiges jaunies de la précieuse céréale; sous leur enveloppe, fine comme un papier chinois, on aperçoit la panse rebondie des épis. Çà et là, parmi les maïs, les sorghos gigantesques laissent retomber en chapelets leurs inflorescences garnies de grains arrondis.

Au milieu des cultures s'alignent les ormeaux qui, de nos jours comme au temps de Virgile, servent de tuteurs à la vigne; d'un arbre à l'autre s'enlacent en guirlandes les pampres gracieux. Le raisin destiné à la vendange n'est pas mûr encore; un printemps froid a retardé la floraison. Quant aux pauvres ormeaux, ils font triste figure et ne montrent plus guère que des branches dénudées. Le bétail, privé d'herbages, a réclamé leurs feuilles, et de tous côtés de longues échelles s'appliquent contre les troncs; les paysans, munis de sacs, font la cueillette: nourriture peu succulente, dont s'accommodent cependant les animaux, aussi sobres que leurs maîtres.

La route est bordée de haies d'aubépine qui ont dû être fort belles au printemps; car des milliers de fruits rouges témoignent d'une abondante floraison. Mais l'implacable poussière a fait son œuvre et laisse à peine deviner que ces buissons ont pu être verts.

Nous croisons de nombreux attelages qui se rendent à la ville. Chevaux efflanqués, mais rapides; mulets graves et recueillis, au pelage noir, aux formes élégantes. Sur de petites voitures à deux roues sont juchées quatre ou cinq personnes, abritées le plus souvent par une branche d'orme en guise de parasol : des hommes au large feutre décoloré par le soleil et qui n'a pas empêché leur visage de prendre le ton de la châtaigne, des femmes enveloppées de mouchoirs aux nuances éclatantes, le jaune surtout, qui se marie parfaite-

Hosted by Google

ment à leur chevelure d'un noir profond. Tout ce cortège donne à la route une animation des plus joyeuses. Voici même une sorte de patache qui arrive des bords de la mer Tyrrhénienne, de Massa-Carrara, par-dessus l'Apennin, et le moine traditionnel n'y fait pas défaut.

Mais ce qui frappe le plus, comme une apparition des temps antiques, c'est le char traîné par les bœufs pesants et calmes ; avec leur pelage blanc, leur tête puissante garnie de cornes superbes, leurs yeux mélancoliques, ils ont l'air de prêtres qui accomplissent gravement leurs rites, et la tête courbée sous le joug, ils s'avancent sans être pressés d'arriver, d'un pas toujours égal, majestueux et résigné.

La matinée est radieuse ; une lumière douce et gaie pénètre toute la contrée. Les ombres ne sont pas encore trop fortes. De-ci de-là, le soleil s'accroche à quelques bouquets d'arbres et se joue dans leur feuillage : peupliers hardis, saules d'un blond argenté, derrière lesquels a dû s'enfuir la rieuse Galatée. A l'horizon, une profondeur infinie, non pas vide et froide comme dans les paysages alpestres, mais nourrie d'une vapeur légère et transparente. Vers le fond, au sud, commencent à s'élever les premières pentes de l'Apennin, par une série de croupes arrondies, absolument déboisées et qui ont peu de caractère. Par-dessus, un second plan s'accuse avec des lignes moins régulières et même déchiquetées et bizarres, mais qui s'estompent en ce moment dans l'atmosphère bleuâtre.

A gauche de la route s'étale le lit d'un torrent complètement à sec, le Crostolo ; large d'un kilomètre au moins, il offre l'aspect d'un fleuve de cailloux. Au printemps, c'est un voisin peu sûr et nous verrons plus loin les traces de ses ravages : plusieurs ponts démolis qu'une crue subite a emportés. Mais, à cette saison de l'année, il se transforme en carrière ; les ingénieurs, en gens qui ne respectent rien, y ont établi une voie ferrée, et une locomotive, haletant du poids des lourds wagons qu'elle traîne après soi, y vient chercher des chargements de moellons et de graviers, destinés à la réfection des routes.

Hosted by Google

En somme, l'aspect de la campagne manque de variété : un torrent sans eau et des champs sans verdure. Les habitations sont peu nombreuses; parfois une grande *villa* en pisé jaunâtre, flanquée de quelques bâtiments d'exploitation; mais dans ces constructions rien qui plaise au regard; rien qui rappelle la coquetterie des cottages anglais, le pittoresque des chalets suisses ou des fermes de la forêt Noire : des murailles droites, nues, malpropres et tristes surtout, malgré les clartés joyeuses dont est illuminé le ciel. Pourquoi l'homme du Midi n'a-t-il point l'amour de sa maison? Pourquoi ne songe-t-il ni à l'entretenir ni à la parer? Sans doute parce que les mélancolies d'un long hiver ne l'attachent point captif à son foyer.

Nous traversons quelques villages, à peu près déserts à cette heure trop chaude; nous longeons une grande propriété, celle de M. Corbelli, le marquis de Carabas de la région. Tout ce qu'on rencontre lui appartient et notre automédon ne tarit pas en informations sur son compte. La villa assez maussade que nous avons sous les yeux est entourée d'eau de tous côtés; on ne peut y aborder qu'en barquette : fantaisie d'homme riche dans un pays où ne coule pas, en été, le moindre ruisseau.

Dans les champs, derrière les haies, retentissent des cris bizarres, en monosyllabes saccadés, énergiques. Ce sont les laboureurs qui, sans interruption, excitent au travail leur attelage : huit grands bœufs blancs tirent la charrue, dont les ais craquent, et patiemment ils accomplissent cette dure besogne de retourner la lourde terre que plusieurs mois de soleil ont cuite et durcie à l'égal de la brique.

Pas d'autre bruit; tout est silencieux. Les oiseaux sont absents. L'Italie ne les connaît plus. Quand au printemps ils la traversent, une guerre acharnée se déchaîne contre eux; mille engins meurtriers les attendent, et les plus aimables chanteurs sont impitoyablement envoyés à la casserole. Le Latin n'a aucune tendresse pour les choses de la nature.

Quant aux fleurs, elles ont été abondantes au printemps; mais, à cette saison, elles sont rares. Dans les fossés, sur les

Hosted by Google

talus, quelques espèces assez résistantes pour braver les feux de la canicule, des ononis épineux aux corolles jaune pâle, la centaurée solstitiale, jaune aussi et non moins épineuse, des chardons, des scabieuses, des pulicaires dorées, des *Anchusa* d'un bleu éclatant, quelques labiées, notamment les *Calamintha* blancs, au feuillage grisâtre, qui d'un bout à l'autre de la péninsule garnissent les bords des chemins et se mêlent aux *Digitaria*, ces graminées si caractéristiques de la flore Méditerranéenne, avec leurs minces épis plantés sur leur axe comme les doigts de la main. Dans les haies s'accrochent les lathyrus roses aux tiges aplaties et les tamus, dont les baies rouges tranchent sur le vert luisant des feuilles cordiformes. Mais toutes ces plantes que le botaniste salue avec plaisir ne font point d'effet dans le paysage; elles passent inaperçues de ceux qui ne les recherchent pas.

Cependant la végétation est devenue plus riche. Les champs se peuplent de mûriers sous lesquels pousse une herbe drue. L'entrée d'un village est ombragée par de vigoureux peupliers noirs, et déjà l'on nous signale Pecorile, notre première étape, l'endroit où la route s'écarte vers le sud-ouest et où nous devons descendre de voiture.

Pecorile, son nom le fait deviner, n'était à l'origine qu'un groupe d'étables à bestiaux. Aujourd'hui encore, c'est un ramassis de bicoques aussi misérables que celles de nos plus pauvres hameaux ardennais. L'unique auberge n'a rien d'engageant, et c'est avec une certaine hésitation que nous pénétrons dans une salle basse garnie de tables et d'escabeaux du modèle le plus primitif.

Toutefois, l'accueil cordial de l'hôtesse nous rassure bientôt. C'est une petite femme, assez jeune, de physionomie insignifiante, mais vive, alerte, décidée. En un clin d'œil, et sans nous consulter, elle a rangé la table. Une nappe immaculée est tirée de l'armoire; de grandes feuilles de mûrier, soigneusement lissées, serviront de support aux verres. Elle a appelé sa servante, une fraîche campagnarde, propre et avenante, la taille robuste enfermée dans un corselet qui laisse voir un linge très blanc et d'où sortent des

Hosted by Google

bras robustes, nus jusqu'au-dessus du coude. Les assiettes sont bien lavées; les couteaux, qu'il a fallu chercher à l'étage, ont quelques taches de rouille, mais il y a si longtemps qu'ils n'ont servi!

Tout en courant, tout en frottant, la commère a fait d'un signe comprendre à sa suivante qu'il lui manquait une pièce importante de sa toilette, la coiffure. Prise à l'improviste par notre arrivée, elle était en cheveux, ce qui lui paraissait manquer de convenance. Elle se glisse donc un instant derrière une porte et reparaît la tête enveloppée d'un mouchoir jaune, noué dans la nuque, qui rehausse notablement sa dignité.

Pour le festin, il n'est pas des plus abondants; mais l'appétit le rend délicieux. On est allé emprunter chez une « dame » du voisinage un pain moins blanc, mais plus frais que ceux qui se trouvaient dans la maison, et comme notre hôtesse est en même temps à la tête d'un commerce d'épiceries, elle a tiré de son magasin le salami et la mortadelle qui forment le fond de tout repas italien. Ajoutez-y un morceau de fromage parmesan et une bouteille de vin tirée du meilleur coin : il est vrai que ce vin est mousseux, contrairement à tous ses devoirs; mais que dire? C'est parce qu'il est vieux qu'il a fermenté, et puis les gens difficiles n'ont qu'à rester chez eux. Ce dicton résume toute la philosophie du voyageur.

Nécessairement la femme est curieuse; elle voudrait savoir qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons; mais ses questions sont adroites et discrètes. Elle raconte elle-même pour provoquer des confidences; elle nous parle de ses enfants, l'un qui est le portrait du père, l'autre de la mère. Et chez nous aussi elle s'occupe à constater des ressemblances, elle démêle des parentés, et elle ne s'y trompe pas. Puis elle s'extasie sur la simplicité de nos accoutrements de voyageurs : ces *signore* qui parcourent le monde pour leur plaisir, et qui ne sont point chargées de bijoux! « Voilà, dit-elle à sa jeune servante, un exemple pour les filles du pays qui consacrent toutes leurs économies à s'acheter des boucles d'oreilles. Voilà de la vraie démocratie! »

Hosted by Google

Tout cela est dit avec gaieté et avec un tact remarquable. Cette femme n'a jamais été à l'école; il n'y a pas d'instituteur dans le village; elle sait tracer grossièrement quelques chiffres sur une ardoise. Mais elle a une distinction naturelle et une vivacité d'esprit qu'on chercherait vainement chez toutes les cabaretières du Brabant et qui ne se rencontre pas même tous les jours dans nos salons.

C'est là un don de race. Ces gens privés d'éducation ont en eux l'hérédité d'une civilisation ancienne de plus de mille années; ils naissent policés et délicats. L'harmonie que décèlent leurs moindres mouvements et qui se révèle aussi dans la régularité des traits de leur visage, est devenue une loi de leur nature; la passion peut les rendre violents, mais ils seront rarement grossiers; la politesse, la bienséance, l'amabilité sont pour eux des devoirs et des besoins. Habiles à manier la parole, ils trouvent sans peine des tournures cadencées et fleuries. Un aubergiste, en vous remettant sa carte, ajoutera : Surtout gardez-la bien, car *perduta la carta, perduta la mia speranza!*

Nous profitons des bonnes dispositions de notre interlocutrice pour obtenir des renseignements sur le pays. La vie n'y est pas très variée; il passe peu de monde; la ville est trop loin. Mais chacun cependant est content de son sort. Ce n'est pas comme dans la plaine où domine la grande propriété et où les fermiers sont misérables. Ici, près de la montagne, il n'y a ni riches ni pauvres; tous les habitants ont leur petite terre, tous sont maîtres chez eux.

Pendant que la bonne femme nous tient ces discours, un homme s'est approché qui vient nous offrir des chevaux pour monter à Canossa. Nous refusons d'abord, car nous sommes accoutumés à la marche. Mais son insistance finit par avoir le dessus : il fait très chaud, l'ascension est rude... Va donc pour deux selles de dame. Notre quidam s'éloigne satisfait, mais au bout d'un quart d'heure le voici qui rentre d'un air penaud : on n'a pu trouver qu'un seul cheval dans le village; mais un mulet ferait aussi notre affaire; il en a un très sûr et très vigoureux. Nous acceptons le mulet et, vérification faite,

Hosted by Google

c'est encore la moins mauvaise des deux montures. Le cheval est une vieille bique efflanquée dont les os menacent de crever la peau; on craint à chaque instant de le voir tomber en plusieurs morceaux. Quant aux selles de dame, il est probable qu'elles sont totalement inconnues; on les a remplacées par des couvertures.

Bientôt le cortège s'ébranle; mais, avant dix minutes, nous sommes obligés d'avouer qu'une excursion à pied dans les Apennins, le 31 août, à midi, n'est pas précisément une promenade d'agrément. Du ciel bleu comme l'azur tombe une chaleur de plomb; les pores dilatés ruissellent en fontaines. On souffle, on s'éponge. Les arbres sont rares. A la surface du sol, l'air qui se dilate et s'élève paraît s'exhaler d'une fournaise, et malgré les vibrations que lui imprime le soleil comme un archet magique, toutes les lignes autour de nous ont une pureté extraordinaire. Les ombres se profilent droites, nettes, sans rien de flou, sans aucune nuance. Cette clarté est aveuglante. Sommes-nous en Europe ou en Afrique?

Nous avons gravi d'abord une montée assez raide qui mène à un hameau où sur un rocher se dresse l'église du village. A notre gauche, un moulin fait entendre son battement régulier; c'est un moulin à eau, vraiment. Le torrent ici n'est pas complètement à sec, et le mince filet qui descend du haut des montagnes suffit, grâce aux services d'une vanne, à faire tourner la roue. Cette besogne accomplie, on le dirige vers les prairies, auxquelles il apporte un peu de fraîcheur. A côté, dans un enfoncement, trois lavandières aux yeux de velours battent leur linge en chantant, les jambes plongées dans l'eau jusqu'aux genoux. Nous envions leur sort. Mais la route continue de plus en plus desséchante. A notre droite, s'étalent sur la colline des vignobles qui eux aussi semblent bien altérés. Cependant, notre souhait va-t-il se réaliser? Nous arrivons devant les débris d'un pont dont les extrémités restent béantes au-dessus du torrent qu'il avait pour mission de franchir. Au printemps, le passage serait peut-être une entreprise difficile. Mais à présent, ce n'est qu'un jeu. Quelques grosses pierres jetées çà et là nous mènent sur l'autre rive.

Hosted by Google

Nous avançons encore et tout à coup, au détour du chemin, nous apercevons au loin, dans un magnifique cadre de montagnes, le château qui fait l'objet de notre pèlerinage. Ce premier coup d'œil est saisissant et superbe. C'est dans une pareille solitude, à l'écart de toute habitation humaine, au milieu de rochers nus, qu'on se représentait la retraite où Grégoire VII venait se mettre à l'abri des entreprises de Henri IV. Mais ce que l'imagination ne rêvait pas, c'est la majesté et la fierté du cône, complètement isolé des hauteurs voisines, sur lequel se dressent les ruines, hélas ! bien mutilées de Canossa. Peu de sites historiques répondent aussi exactement à la scène dont ils ont été le décor. Aucun peut-être n'a cette grandeur farouche, et si, au lieu du ciel lumineux d'une belle journée d'été, nous avions sur nos têtes un amoncellement de nuages noirs, si l'orage grondait ou si le vent d'hiver sifflait dans les gorges de la montagne, l'impression serait sans doute poignante.

Nous nous sommes arrêtés pour admirer ce spectacle ; mais une heure de marche nous sépare encore du sommet, et voici que le chemin nous abandonne ; à moins de faire un détour de plus de deux lieues, nous descendrons dans le lit du torrent et nous le suivrons jusqu'au pied du cône. Alors commence une série d'exercices aussi pénibles pour les cavaliers que pour les piétons. Il s'agit de sauter de pierre en pierre en ayant soin d'éviter les faux pas ; les blocs de calcaire roulés de dimensions variables, sont tous arrondis et lisses ; on ne s'y tient debout qu'avec peine, et leur blancheur éblouissante renvoie au visage une intolérable chaleur.

Quand cette voltige est achevée, il nous reste à gravir la colline de Canossa. La pente en est si abrupte que le cheval et le mulet lui-même ne peuvent plus rendre de services. Assurément, en Suisse, on fait des ascensions beaucoup plus raides, mais la fraîcheur de l'atmosphère soutient et ranime. Ici, le soleil italien darde sur nous ses flèches implacables ; les jambes sont brisées, la poitrine halète, le cœur bat avec une telle force qu'on se demande s'il ne va point se rompre et si l'on ne tombera pas anéanti. Mais la proximité du but réveille

Hosted by Google

notre courage. Nous atteignons un premier plateau où fleurissent, parmi les chaumes des blés depuis longtemps coupés, de charmants pieds d'alouette sauvages. Nous contournons le sommet de la montagne. Sur l'autre versant s'étale un panorama splendide que nous aurons le loisir d'examiner à l'aise un peu plus tard. Ici s'abritent quelques pauvres masures qui servent d'habitations à deux familles seulement. Giesebrecht, dans sa belle *Histoire de l'Empire*, rapporte qu'une nombreuse population de paysans a trouvé asile autour du château; c'est une erreur. Le petit village qui porte aujourd'hui le nom de Canossa est situé dans la vallée, à une notable distance des ruines.

Le gardien nous précède, muni d'un seau qui promet quelque soulagement aux gosiers altérés, et il s'élève le long de l'étroit sentier qui serpente à travers les rochers. Dans leurs anfractuosités croissent quantité de plantes odorantes et médicinales qui sont peut être là depuis le moyen âge : absinthe, fenouil, rue, santoline, carthame et d'autres encore.

Il n'y a plus guère de traces de la triple enceinte qui servait de ceinture au château, et, vues de près, les ruines n'ont pas l'importance qu'on pouvait leur attribuer de loin. Les habitants de Reggio ont assiégé au XIII^e^ siècle, si je ne me trompe, le *burg* dont le voisinage les inquiétait, et ils l'ont démantelé, tout comme les Bruxellois du XV^e^ ont fait pour le donjon de Beersel. Depuis lors, nul n'a essayé de relever ces murailles qui avaient été les témoins d'événements si mémorables; les pierres sont tombées les unes après les autres, les voûtes se sont enfoncées, les colonnes renversées, et parmi ces débris, il faut l'œil attentif d'un archéologue pour distinguer nettement quelque chose. Récemment, des fouilles méthodiques ont été entreprises; un plan détaillé a été dressé. On a déterminé l'emplacement des cours intérieures, de la tour principale, de la grande salle, des appartements seigneuriaux et des chambres de service. On a retrouvé la cuisine, la salle de bains, qui jouait un si grand rôle dans la vie du moyen âge, la prison. Le château renfermait un petit couvent de femmes où venaient se cloîtrer sans doute,

Hosted by Google

sous la protection de la grande comtesse, quelques filles nobles sacrifiées aux exigences féodales. Il comptait trois chapelles, dont deux superposées, suivant un usage fréquent dans les édifices de l'époque. Dans l'inférieure, une colonne de marbre de Vérone reste debout, une autre est couchée sur le sol. Par-dessus se trouvait le sanctuaire le plus important, dédié à sainte Apollonie. C'est là que le pontife inflexible a reçu la pénitence de l'Empereur et que s'est passée la scène mémorable qu'un de nos meilleurs peintres belges, Cluysenaar, a fait revivre avec une rare puissance.

Je n'ai pas l'intention de raconter ici, après tant d'autres, les péripéties du drame qui consacra le triomphe de la papauté au XI^e^ siècle. Mieux vaut, ce me semble, s'adresser au chroniqueur contemporain qui nous a laissé les renseignements les plus exacts et les plus complets sur l'épisode de Canossa. Lambert, moine de l'abbaye d'Hersfeld, en Hesse, est l'auteur d'une chronique qui s'arrête à l'année 1077 et dont la dernière partie surtout abonde en détails précis et curieux. On lui a reproché ses sympathies trop marquées pour les adversaires de Henri IV, mais un écrivain du temps est rarement d'une impartialité absolue, et le récit de Lambert, corroboré d'ailleurs par maint autre témoignage, présentera toujours cette grande supériorité qu'il est écrit avec un incontestable talent. Cette chronique a déjà presque les allures de l'histoire. On me permettra d'insérer ici la traduction du morceau le plus important.

Grégoire VII, plein des pensées de réforme qui agitaient le siècle, voulait rendre l'Église indépendante de l'Empire. Il avait à deux reprises fait proclamer par des conciles le principe du célibat des prêtres et la défense de l'investiture laïque, et quand Henri IV, vainqueur des Saxons rebelles, avait voulu déposer les évêques qui avaient été mêlés à cette révolte, le Pape lui avait adressé des reproches sévères et l'avait menacé d'interdit. Passionné et dépassant sans cesse la mesure, Henri, à cette nouvelle, avait convoqué à Worms un synode allemand et, de sa propre autorité, y avait prononcé la déchéance du Pape. L'excommunication solennelle avait

Hosted by Google

été la réponse de Grégoire, et cette arme terrible avait subitement fait le vide autour de l'Empereur. Attaqué par ses ennemis, abandonné par ses fidèles, il était à la veille d'une condamnation irrémissible; c'est alors qu'un brusque revirement le conduisit repentant en Italie.

Mais laissons la parole au chroniqueur [1].

« Le roi sentait parfaitement que son salut dépendait de la levée de l'excommunication avant le retour de l'année nouvelle. Il ne crut pas prudent d'attendre en Gaule l'arrivée de l'évêque de Rome et de remettre l'examen de sa cause à un juge aussi mal disposé et à des accusateurs aussi opiniâtres. Dans l'état de ses affaires, il s'avisa que le mieux serait d'aller en Italie même, au-devant du Pape, qui se dirigeait vers la Gaule, et de s'efforcer d'obtenir, par n'importe quel moyen, la levée de l'interdit. Ceci fait, les autres difficultés seraient secondaires, car dès lors, il n'y avait plus d'obstacle religieux à ce qu'il prit le conseil des princes et qu'il invoquât dans son malheur l'aide de ses amis.

Peu de jours avant la Noël, il partit donc de Spire et commença son voyage, accompagné de la reine et de leur jeune fils. Dans sa suite, il ne se trouvait pas d'Allemand de naissance libre, à l'exception d'un seul, qui n'était distingué ni par le sang, ni par la puissance. Et comme les ressources lui manquaient pour un si long voyage et qu'il avait requis l'intervention d'hommes auxquels avant ses revers il avait rendu service, très peu se souvinrent de ses bienfaits et touchés par le spectacle du retour de la destinée humaine, cherchèrent à adoucir son infortune...

La rigueur de l'hiver fut cette année si persistante et si extraordinaire que le Rhin demeura gelé depuis la Saint-Martin presque jusqu'au commencement d'avril, à tel point que des piétons pouvaient le traverser. Dans bien des endroits, les vignes eurent leurs racines desséchées par le froid et périrent...

Le roi Henri, cheminant vers l'Italie, célébra la fête de la naissance du Sauveur dans un endroit de Bourgogne qui s'appelle Bisenzun (Besançon); il y reçut une hospitalité brillante en comparaison de son malheur présent, de la part du comte Willihelm, oncle de sa mère [2]. Ce seigneur était puissant dans cette région et

[1] Lamberti Hersfeldensis Annales (Monumenta Germaniæ, Scriptores, t. V, p. 254-260).

[2] Le détail est inexact : le comte Wilhelm de Haute-Bourgogne était le cousin de l'impératrice Agnès.

Hosted by Google

riche; ce qui avait amené le roi à se détourner de la route directe et à passer par la Bourgogne, c'était la nouvelle que les ducs Ruodolf, Welf et Berthold avaient fait occuper tous les chemins qui mènent en Italie et que l'on appelle communément *Clusæ* (Klausen), de façon à lui barrer le passage. La Noël célébrée, il repartit et quand il fut arrivé dans un endroit qui se nomme Cenis, il y trouva sa belle-mère avec son fils Amédée; la considération dont ils jouissaient dans ces pays était grande, leurs possessions étendues, leur nom illustre. Ils l'accueillirent avec honneur, mais ne voulurent lui permettre de traverser le territoire que s'il leur cédait cinq évêchés italiens. Cela parut rigoureux et inadmissible aux conseillers du roi. Mais l'implacable nécessité le contraignait à acheter le passage par n'importe quelle concession et comme ses parents ne se laissaient attendrir ni par les liens du sang, ni par la compassion pour son grand malheur, c'est avec peine qu'il obtint, après avoir consacré à cette négociation beaucoup de temps et d'efforts, qu'ils consentissent à accepter, comme prix du passage, une province de Bourgogne, très riche en biens de tout genre. Tant la colère du Seigneur avait détourné de lui non seulement ceux qui lui étaient attachés par des serments et des bienfaits reçus, mais encore ses amis et ses parents.

L'autorisation de poursuivre sa route étant ainsi chèrement achetée, une autre difficulté surgit. L'hiver était exceptionnellement rude et il fallait franchir des montagnes d'une étendue immense et dont les sommets atteignaient presque les nuages. Elles étaient couvertes de neige et de glace à tel point que ni à cheval, ni à pied, on ne pouvait, sans danger, s'aventurer sur leurs pentes glissantes et abruptes. Mais le retour de la date à laquelle le roi avait été excommunié était proche et cette menace ne permettait aucun retard...

C'est pourquoi il engagea quelques indigènes qui connaissaient le pays et étaient habitués aux hauts sommets des Alpes. Ils devaient frayer la voie au cortège royal sur les parois escarpées et les masses neigeuses, et grâce à leur adresse rendre plus aisés, à ceux qui les suivraient, les sentiers dangereux; avec l'aide de ces guides, ils parvinrent à travers mille périls au sommet de la montagne, mais ici tout moyen d'avancer faisait défaut; les pentes raides et couvertes de glace semblaient rendre la descente impossible. Les hommes durent employer toutes leurs forces pour vaincre ces difficultés; tantôt ils rampaient sur les mains et les pieds, tantôt s'appuyaient sur les épaules des guides; parfois si leurs pieds venaient à manquer, ils tombaient et roulaient au loin. En dépit de

Hosted by Google

ces épreuves, ils finirent cependant par atteindre la plaine. Quant à la reine et à ses femmes de service, elles furent placées sur des peaux de bœuf, et traînées ainsi par les guides. Pour les chevaux, on en descendit quelques-uns à l'aide d'appareils spéciaux, d'autres les pieds liés furent tirés jusqu'en bas, plusieurs périrent ou devinrent malades. Très peu furent conservés sains et saufs.

Quand, en Italie, le bruit se répandit que le roi arrivait et qu'après avoir franchi les cimes les plus escarpées, il était déjà dans le pays, tous les évêques et les comtes italiens accoururent à l'envi et l'accueillirent avec les honneurs qui conviennent à la dignité royale. En peu de jours, une armée immense s'était groupée autour de lui. Car, depuis son avènement, ils l'avaient attendu avec impatience. Ce royaume était troublé incessamment par des guerres, des soulèvements, des actes de brigandage et des luttes privées, et l'on espérait que la puissance royale mettrait fin aux attentats que des hommes pervers se permettaient contre les lois et la coutume. En outre, le bruit s'étant répandu que le roi était animé d'une vive colère, et qu'il voulait déposer le pape, les grands se réjouissaient fort de trouver enfin l'occasion de venger sur celui qui les avait exclus de l'Église, le tort qu'ils avaient ressenti. Le pape avait été invité, par une lettre des princes allemands réunis à Oppenheim, à vouloir se rendre à Augsbourg le jour de la Purification, pour y prononcer sur l'affaire du roi. Malgré l'opposition des princes romains qui lui déconseillaient ce voyage à cause de l'incertitude des résultats, il quitta Rome et s'efforça, en accélérant sa marche, d'arriver au jour dit. Il était accompagné de Mathilde, fille du marquis Boniface et de la marquise Béatrice et veuve du duc Godefroid de Lotharingie. Cette princesse, du vivant même de son époux, s'était tenue dans une sorte de veuvage; séparée du duc par une distance considérable, elle ne voulut pas le suivre en Lotharingie et quitter son pays natal; lui, de son côté, retenu par les affaires du duché qu'il administrait en Lotharingie, ne visita la Marche italienne qu'une seule fois, trois ou quatre ans après leur mariage. Après la mort de Godefroid, elle demeura aux côtés du Pape, comme une compagne en quelque sorte inséparable, et elle lui voua un attachement extraordinaire. Et comme une grande partie de l'Italie lui obéissait et que de toutes les richesses que les mortels estiment le plus elle avait une abondance qui la mettait bien au-dessus des autres princes italiens, elle fut présente partout où le Pape avait besoin de son appui... [1]

[1] Je saute ici quelques lignes dans lesquelles Lambert fait allusion,

Hosted by Google

Quand donc le Pape, en route pour la Gaule, apprit tout à coup que le roi était déjà en Italie, il s'enferma, sur les conseils de Mathilde, dans un château très bien fortifié qui s'appelle Canusium ; il voulait y demeurer jusqu'à ce qu'il eût saisi exactement le dessein du roi. Venait il pour implorer le pardon de ses fautes, ou pour réclamer, les armes à la main, la levée de son excommunication ?...

Cependant le roi Henri invita la comtesse Mathilde à une conférence et la renvoya au Pape chargée de prières et de promesses ; avec elle, il dépêcha sa belle-mère ainsi que son fils, puis le marquis Azzo (d'Este), l'abbé de Cluny et quelques-uns des princes italiens dont l'influence sur le Pape lui paraissait le mieux établie. Il demandait avec instance que le Pontife le relevât de l'excommunication et qu'il n'accordât pas une foi aveugle aux princes allemands qui étaient incités à l'accuser plus par l'aiguillon de l'envie que par l'amour de la justice. Lorsque le Pape eut reçu ce message, il répondit qu'il était inadmissible et contraire aux lois de l'Église d'entendre la cause d'un accusé en l'absence de ses accusateurs ; le roi devait bien plutôt, s'il avait confiance dans son innocence, se rendre sans hésitation et sans crainte à Augsbourg au jour fixé, c'est là que les autres princes avaient décidé de se réunir. Lui-même, après avoir pesé ce que les deux parties allégueraient, rendrait là un jugement impartial sur chaque point, sans se laisser détourner du droit par la faveur ou la haine.

Les envoyés répondirent que le roi ne chercherait en aucun lieu du monde à se soustraire à la sentence de celui qu'il savait être le vengeur incorruptible et le protecteur du droit et de l'innocence ; mais l'anniversaire de l'excommunication approchait, les princes de l'Empire avaient les yeux fixés avec anxiété sur l'issue de l'affaire : si Henri n'avait pas été, avant ce jour, relevé de l'interdit, il serait, conformément aux lois du palais, jugé indigne des honneurs royaux et ne mériterait plus qu'on écoutât sa défense. C'est pourquoi il était prêt à fournir toute satisfaction que le pape exigerait et il le suppliait instamment de le libérer provisoirement de l'interdit et de lui faire récupérer la grâce de la communauté chétienne. Après cela, il s'engagerait encore, comme si rien n'était fait, à se justifier pleinement au jour et à l'endroit que prescrirait le pape, de tous les griefs dont ses accusateurs l'avaient chargé et, suivant la décision du pape, il conserverait l'Empire s'il s'était lavé de ces reproches, ou bien s'il

d'une manière un peu crue, aux bruits qui couraient sur ces relations étroites de Mathilde avec le pape et qu'il déclare calomnieux.

Hosted by Google

perdait sa cause, il l'abandonnerait sans protestation. Le pape résista longtemps, car il redoutait dans le roi l'inconstance de la jeunesse et l'inclination à suivre tous les conseils de ses courtisans ; à la fin, cependant, vaincu par les instances répétées et par le poids des arguments, il répondit : « S'il a vraiment du repentir, qu'il remette à notre puissance sa couronne et tous les signes de la dignité royale, en signe de pénitence sincère et venue du cœur et que lui-même, après un tel endurcissement, il se déclare indigne à l'avenir du nom et de la fonction de roi ». Ceci parut trop sévère aux envoyés, et comme ils insistaient vivement pour qu'il adoucît sa sentence et qu'il ne brisât pas complètement, par la rigueur de son jugement, « le roseau meurtri », il fut amené à grand'peine à lui permettre de comparaître devant lui, et s'il ressentait un repentir sincère pour ses erreurs, d'expier le péché qu'il avait commis en insultant le siège apostolique, par une obéissance absolue à ses décrets.

Le roi se rendit à cet ordre, et comme ce château était entouré d'une triple muraille, il fut reçu dans la seconde enceinte, tandis que sa suite restait au dehors. Là, il se tint dépouillé de ses insignes, n'ayant plus rien de royal dans l'apparence, dépourvu de tout éclat, pieds nus, jeûnant du matin au soir, et attendant la sentence du pape romain. Le second jour, le troisième jour il fit de même. Le quatrième jour, seulement, il fut admis en présence du pontife et, après un long entretien, il fut relevé de l'excommunication aux conditions suivantes : il se trouverait à l'assemblée générale des princes allemands au jour et à l'endroit que le pape déterminerait ; il répondrait aux accusations qui seraient formulées contre lui. Le pape lui-même, s'il le jugeait convenable, assisterait à cette réunion comme arbitre, et d'après sa sentence Henri conserverait la couronne s'il s'était justifié, ou l'abandonnerait sans résistance si les accusations étaient prouvées et s'il était déclaré, d'après la loi de l'Église, indigne des honneurs royaux ; en tout cas, qu'il gardât ou perdît la couronne, il ne chercherait vengeance sur personne. Jusqu'au jour où l'affaire serait tranchée, il ne se servirait d'aucun ornement royal, d'aucun emblème de la dignité royale, il n'entreprendrait aucun acte d'administration de l'État, d'après l'usage et suivant son droit propre ; aucune de ses ordonnances n'aurait de valeur ; enfin, à l'exception des revenus royaux dont lui-même et les siens avaien besoin pour leur entretien, il ne ferait emploi d'aucun bien royal ou public. Tous ceux qui lui avaient prêté serment de fidélité seraient, en attendant, déliés devant Dieu et les hommes de ce serment et du

Hosted by Google

devoir de lui conserver la foi. Le roi éloignerait à jamais de son entourage Ruodbert, évêque de Bamberg, Odalrich de Cosheim et les autres, par les conseils desquels il s'était perdu ainsi que son royaume. Si, alors, après avoir réfuté ses accusateurs, il restait à la tête de l'Empire, confirmé et puissant, il devait se soumettre toujours au pape romain, et obéissant à ses ordres, l'aider de toutes ses forces à corriger tout ce qui, dans l'Empire, par de mauvais usages, était contraire aux lois de l'Église.

Enfin, s'il agissait contrairement à l'une de ces stipulations, la levée de l'interdit sollicitée maintenant avec tant d'instance serait nulle; on pourrait le considérer, par le fait, comme convaincu et en aveu, il n'obtiendrait plus la faveur d'être entendu pour sa justification. Alors, sans autre examen, les princes de l'Empire déliés de tout serment, pourraient élire roi celui sur lequel s'uniraient leurs suffrages.

Le roi accepta ces conditions avec joie et s'engagea par les promesses les plus sacrées à les observer toutes. Cependant, on n'ajouta pas aussi facilement foi à ses paroles et l'abbé de Cluny, qui refusait, à cause de son vœu monastique, de prêter serment, donna sa foi en gage devant les yeux du Dieu qui voit tout; de même l'évêque de Zeitz, l'évêque de Verceil, le marquis Azzo et les autres princes présents confirmèrent solennellement sur les reliques des saints, apportées à cet effet, que le roi ferait ce qu'il avait promis et qu'il ne se laisserait pas détourner de sa résolution.

Lambert raconte ensuite comment Grégoire VII, en célébrant la messe en présence de tous les grands réunis à Canossa, appela Dieu à témoin de la fausseté des accusations de simonie et d'autres crimes que naguère Henri IV avait formulées contre lui : « Si j'ai manqué à mes devoirs, dit-il, en brisant l'hostie consacrée, que le Seigneur me frappe d'une mort instantanée ! » La foule poussa des cris de joie en le voyant sortir vainqueur de cette redoutable épreuve. Le pape, se tournant alors vers Henri, l'invita à suivre son exemple et s'il se sentait innocent de toutes les fautes que les princes de l'Empire lui reprochaient, à prendre l'autre moitié de l'hostie. Henri, ému de cette proposition imprévue, hésita, se tourna vers ses conseillers, allégua l'absence des princes qui lui étaient restés fidèles et pria le pape de remettre le jugement à l'as-

Hosted by Google

semblée générale. Grégoire, pour lequel l'hésitation de Henri était déjà un triomphe, n'insista point. Il invita le roi à déjeuner, se montra très amical à son égard et le laissa enfin retourner auprès des siens, qui l'avaient attendu en dehors du château.

Ce n'est pas ici le lieu de commenter ce texte. A la distance de huit siècles, les noms de l'empereur et du pape sont devenus pour nous les synonymes de deux abstractions, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Grégoire VII signifie la toute-puissance de l'Église, sa soif insatiable de domination et ce despotisme religieux, le plus accablant de tous, qui mutile la pensée et fait de la conscience une esclave. Nous verrions volontiers dans Henri IV la personnification de l'esprit laïque et de l'indépendance de l'État menacé par les ambitions cléricales. Pour l'historien, cette assimilation n'est qu'à demi exacte, et si le jeune prince de vingt-six ans que brise l'impitoyable vengeance du pontife romain, inspire de la pitié, on ne peut dissimuler cependant ses inconséquences, ses faiblesses et ses fautes. Le triomphe de Henri eût-il marqué pour l'Occident le début d'une ère de liberté? Assurément non. L'empereur, malgré ses qualités nobles et généreuses, luttait pour ses intérêts particuliers bien plus que pour une idée. La papauté avait au moyen âge cet inappréciable avantage de représenter seule la force morale; c'est ce qui lui donnait une place si haute. Mais le principe dont elle s'inspire doit la conduire à sa perte. Les solutions de Grégoire VII préparent la décadence de l'Église catholique : le célibat des prêtres et la prétention des papes de commander aux rois suscitent les protestations de la nature et de la raison contre les exagérations du régime théocratique. L'humiliation de Canossa fut ainsi l'un des premiers avertissements qui peu à peu donnèrent l'éveil à l'Europe engourdie.

Telles sont les réflexions auxquelles on s'abandonne au sein de ces ruines, et l'on resterait longtemps à contempler les horizons sur lesquels ont dû s'arrêter les regards des deux illustres adversaires.

Hosted by Google

Du côté du nord s'étend, sans limites définies, la plaine du Pô, tout obscurcie des vapeurs que la terre envoie au soleil. Les serpents argentés des larges torrents pierreux y promènent leurs sinuosités. Les villes de Parme, de Reggio, de Modène se reconnaissent à leur entassement de maisons à travers le voile de brume qui les recouvre. Au loin pourraient surgir les Alpes; mais ce n'est que le matin, au lever du soleil, ou par les claires journées d'hiver, qu'on aperçoit leurs pics neigeux.

Sur le revers de la montagne, la vue est plus nette et plus variée. Ce sont d'abord, au premier plan, des terrasses à l'aspect singulier; d'une nuance gris bleuâtre et complètement dénuées de végétation, elles semblent avoir été feuilletées ou plissées comme les argiles sur lesquelles ont séjourné des eaux constamment agitées. Ces roches friables sont profondément ravinées par les pluies du printemps qui en entraînent d'énormes fragments.

A un niveau plus élevé, l'œil ne rencontre que montagnes déboisées; quelques-unes sont couronnées de castels mieux conservés que celui de Canossa, mais qui n'ont jamais eu son importance. Il ne serait pas impossible de regarnir d'arbres ces pentes absolument stériles, n'était l'imprévoyance des gens du pays, dont les chèvres rongent les jeunes plants jusqu'à la racine.

Vers le sud se dressent les cimes plus hautes de l'Apennin, dont plusieurs montrent encore les débris d'anciennes forêts. Elles ont une physionomie bien à part, avec des arêtes découpées à l'emporte-pièce, des rondeurs inattendues, quelque chose d'artificiel ou de peu vu, qui explique l'arrière-fond de certains tableaux italiens et leurs rochers échafaudés en nougat, que l'on chercherait vainement dans les Alpes.

Tout en admirant et en analysant ce paysage, nous savourons avec délices l'eau fraîche que notre guide a puisée dans la citerne du château. C'est la seule boisson qu'il ait à nous offrir et la rapidité avec laquelle se vide le seau rempli jusqu'aux bords, prouve que nous ne la dédaignons nullement.

Hosted by Google

Le vieux brave homme nous énumère avec complaisance les noms des cimes environnantes, des villages perdus çà et là, des châteaux en ruines. Il ignore cependant l'altitude de la montagne sur laquelle il a passé sa vie.

Les visiteurs ne sont pas nombreux. Un jour sont arrivées huit demoiselles anglaises, « blondes comme des anges » (il parodiait, sans le savoir, le mot du pape Grégoire Ier, à la vue de jeunes esclaves amenés d'Angleterre : *Non sunt angli, sed angeli*). L'une d'elles s'est assise dans la maisonnette que l'on a charpentée pour l'abri des voyageurs; elle a pris du papier et de l'encre et elle a écrit sans interruption pendant quatre heures! Il vient aussi quelquefois des « Prussiens ». Et notre homme, dont l'horizon de Canossa résume toutes les connaissances géographiques, nous demande avec une réelle curiosité de quel côté sont la Prusse et l'Angleterre. Nous lui indiquons les points de repère approximatifs, en y ajoutant la Belgique, et il demeure tout pensif quand nous lui révélons que ses blondes Anglaises ont dû, pour s'asseoir sur ces pierres qui s'écroulent, affronter les perfidies de l'océan.

Mais les ombres commencent à devenir plus longues. Il est temps d'opérer la descente. C'est presque en courant que nous dévalons de la montagne. Le torrent est une vieille connaissance qui ne nous effraye plus. Un dernier adieu au château de Canossa, et nous voilà rentrés à Pecorile. Nous prenons congé de nos hôtes, dont nous n'emportons que le meilleur souvenir. Même la note, chose invraisemblable en Italie, est d'une discrétion parfaite.

Pour le retour, nous avons cette heure charmante où les grandes ardeurs du soleil sont éteintes. L'air est d'une pureté exquise; le ciel, légèrement voilé de nuages vers l'ouest, se pare des tons les plus délicats. La route est maintenant pleine d'animation; partout, dans les villages, près des maisons isolées, les gens, qui s'étaient enfermés à midi, viennent respirer et causer. C'est le moment de les examiner, les hommes avec leur poitrine découverte, hâlée et velue, leurs traits énergiques, le nez aquilin, la barbe courte, les femmes avec leur élégance native, leurs cheveux en révolte et la douceur lumineuse de leurs regards.

Hosted by Google

La plupart des voyageurs qui ont visité l'Italie se plaignent de n'avoir rencontré nulle part les modèles de Raphaël, du Titien, du Véronèse. Que n'ont-ils abandonné les chemins de fer, quitté les voies battues, parcouru quelques modestes villages! Ce n'est pas à Venise, c'est à Chioggia, à Burano qu'il faut chercher de belles Vénitiennes. C'est dans la Sabine et non à Rome qu'abondent les types chers aux peintres. Et de même, celui qui veut connaître la race de l'Italie du Nord ne doit pas se confiner dans les villes, mais s'enfoncer dans les vallées des Alpes ou de l'Apennin.

Voici un coin de l'Émilie où le hasard porte nos pas; il n'est pas plus favorisé que bien d'autres, et pour qui aime la belle forme humaine, c'est une suite d'enchantements. Des femmes filent sur le pas de leurs portes, la quenouille d'une main, roulant le lin de l'autre. Que de noblesse dans leur attitude! comme elles savent se tenir debout, porter droit la tête! quelle aisance de gestes et quelle harmonie!

Dans un village, un groupe de jeunes filles sont assises par terre; elles jouent au loto. La matrone qui les préside annonce les chiffres d'une voix retentissante : les *trenta quattro*, les *vinti tre*, les *quaranta* sont lancés comme des commandements militaires; autour d'elle, les joueuses ont mis leurs cartes sur le sol; accroupies ou penchées, les unes sur les genoux, les autres sur le coude et la hanche, chacune a pris spontanément une pose différente, toutes avec tant de naturel, une science si intime de la grâce qu'un artiste ne pourrait mieux les disposer. Voici des fillettes à la tête embroussaillée qui se lutinent et se renversent. D'autres, aux pensers plus graves, vaguent en plein air à leur toilette et font peigner soigneusement par des compagnes leur chevelure crespelée.

Accoudées sur le mur d'une grande villa perdue dans la campagne, deux ravissantes créatures vêtues de blanc regardent passer les voyageurs. A quoi songent-elles? Ces fleurs éclatantes vont-elles s'épanouir dans cette solitude?

Toutes ces filles d'un même ciel ont des traits qui les rapprochent. Sveltes (dans la jeunesse, s'entend), fines sans maigreur, potelées sans empâtements, elles ont la *ligne*, et leur

Hosted by Google

nez délicat, leur bouche aux dents éblouissantes, leurs joues arrondies et basanées, le feu intense de leur regard complètent un type dont nos climats septentrionaux donnent rarement la révélation.

Leur costume est simple et gracieux : une jupe de couleur sans aucun des appendices qu'inventa la mode aux abois, un corselet lacé par devant, la chemise blanche assez échancrée pour dégager le devant du cou et la nuque. C'est ainsi qu'elles apparaissent déjà dans les tableaux des maîtres anciens, et pour leur toilette le temps n'a pas marché. Mais, chose digne de remarque, ce n'est pas sur ces mêmes toiles qu'il faut chercher leurs portraits. Les peintres de la Renaissance, fidèles à l'idée classique, ne traitent la figure que d'une façon sommaire; ils ne la modèlent pas suffisamment pour lui donner une individualité complète, et les physionomies si expressives, si captivantes que présentaient assurément les contadines du XV^e^ siècle aussi bien que celles du XIX^e^, font place à une convention très noble et très belle, mais où manque l'étincelle de la réalité.

Pourquoi les Italiens modernes, qui se plaisent aux scènes de genre et s'inspirent de la vie populaire, n'ont-ils pas le talent de leurs aînés? Leurs tableaux sont coloriés et d'un papillotage fatigant.

Nous rentrons à Reggio à la nuit tombante. Les hôtels sont remplis d'officiers qui mangent, boivent et fument en même temps et ne paraissent pas se ressentir trop des épreuves de la journée. Une heure plus tard, le train nous emporte vers Bologne et vers les rivages de l'Adriatique.

LÉON VANDERKINDERE.

Hosted by Google

LA RÉORGANISATION DU PROGRAMME

DES ATHÉNÉES

Un arrêté royal du 31 août 1887 vient de réorganiser le plan d'études des athénées royaux, en modifiant assez sensiblement l'organisation de 1881. Il est accompagné d'un arrêté ministériel du 2 septembre, qui établit le nombre total et la répartition des heures à consacrer par semaine aux diverses matières d'enseignement, et d'une circulaire aux préfets des études qui développe les motifs des modifications et donne des instructions pour leur mise en pratique.

Quel est l'esprit, quelle est la tendance générale de cette « réforme »? Il n'est pas d'ami de l'éducation publique que cette question n'intéresse. Elle ne peut utilement se traiter qu'au point de vue de la science dont tous ces problèmes ressortissent avant tout, la pédagogie.

Tous les peuples civilisés rivalisent aujourd'hui d'efforts et de sacrifices en faveur de l'instruction et de l'éducation des générations nouvelles, afin de mieux les armer pour le *struggle for life*, qui devient de plus en plus ardu; tous comprennent en même temps que développer les forces individuelles, c'est augmenter la force collective de la nation, et que perfectionner les écoles et l'éducation, c'est travailler à la grandeur de la patrie.

En Belgique aussi, — injuste ou aveugle qui le nierait, — de grands, de sérieux efforts ont été tentés depuis cinquante ans pour organiser, améliorer, perfectionner sans cesse l'enseignement. Si les gouvernements qui se sont succédé

Hosted by Google

ont quelquefois différé sur le choix des moyens, nous n'en voudrions soupçonner aucun d'avoir été hostile ou seulement indifférent à cette grande cause : l'éducation de la jeunesse, le progrès des études.

L'opinion publique elle-même s'est vivement emparée de cette cause, qui est bien, en effet, l'intérêt national en même temps que celui de chaque famille. Nombre d'hommes généreux ont mis à son service leurs études, leur expérience, leur enthousiasme; des sociétés se sont formées pour propager les idées pédagogiques, pour préparer et faire accepter des réformes qu'elles croyaient utiles; la presse s'est plus vivement que jamais et plus constamment occupée des questions d'enseignement, qui ont été bien souvent aussi le sujet de discussions publiques, comme elles sont à l'ordre du jour des conversations privées.

Si l'on doit partout reconnaître les bonnes intentions, le désir sincère et ardent de faire bien et de faire mieux, on ne peut non plus nier les progrès réalisés.

Malheureusement, le progrès ne marche pas toujours en ligne droite, ici pas plus qu'ailleurs. Des opinions divergentes se succédant au pouvoir, l'impulsion donnée a souvent changé de direction. Une réforme a quelquefois défait ce qu'avait fait la loi précédente, puis, à son tour, elle n'a pas eu le temps de sortir ses effets, de produire ses fruits, avant d'être remaniée.

C'est là un grand mal.

Comment voulez-vous obtenir une récolte, si, à peine la semence sortie du sol, vous passez de nouveau la charrue sur la terre, pour faire d'autres semailles, d'un meilleur rendement selon vous? Une institution scolaire ne se crée pas, ne se fabrique pas de toutes pièces; c'est un arbre : plantez le pépin, soignez, redressez, élaguez l'arbrisseau et laissez-le croître et pousser, si vous voulez en avoir de l'ombre et des fruits; mais s'il ne vient pas à votre gré, ne l'abattez pas aussitôt pour en faire faire un autre, plus symétrique, par le charpentier.

C'est à l'impatience des réformateurs et c'est à l'esprit de

Hosted by Google

parti qu'il faut attribuer ces bouleversements. Il faut en ces choses-là de la patience, la résistance de la routine même est utile, pour empêcher les réformes d'être hâtives et de provoquer des réactions ; il faut que le progrès ait à conquérir son terrain pas à pas, jour par jour, pour pouvoir s'y établir solidement.

D'un autre côté, les opinions et les tendances sont si différentes, quelquefois si opposées, que ce qui est un progrès et une amélioration aux yeux de l'un, n'est qu'un recul et une désorganisation aux yeux de l'autre. En admettant des deux côtés la sincérité des convictions, quoi d'étonnant de voir celui-ci, lorsqu'il en a le pouvoir, défaire ce que celui-là a fait dans les intentions les meilleures ?

Du reste, les principes pédagogiques sur lesquels devrait être basée toute organisation scolaire sont loin d'être généralement admis ou, du moins, interprétés de la même manière ; et quand on ne fait pas intervenir dans ces questions des considérations qui devraient y rester étrangères, c'est le peu d'avancement des études pédagogiques qui rend possibles toutes sortes d'aventures vaines ou désastreuses.

Passons rapidement en revue quelques-unes de ces divergences de principes et d'opinions qui ont tour à tour influencé les questions d'enseignement et imprimé une direction différente aux réformes successives de nos institutions scolaires.

I

Des amis sincères de la liberté, ayant une foi absolue dans l'efficacité de son principe pour réaliser tous les progrès, ont, en proclamant la liberté de l'enseignement, entendu l'abandonner à la seule initiative des citoyens, et attendu de l'entreprise privée et de la compétition des particuliers dans ce domaine autant d'excellents résultats que dans l'industrie et le commerce. L'État, d'après eux, n'a pas plus le devoir ou le droit de faire l'éducation de la jeunesse par des écoles officielles, que de former l'opinion publique par une presse officielle. Tout au plus, lorsque l'entreprise privée ne répond pas aux

Hosted by Google

besoins de la population, les communes tâcheraient-elles de combler les lacunes, soit en aidant ces entreprises par des subsides, soit en créant des établissements communaux. L'État n'interviendrait qu'en dernier lieu, lorsque les deux facteurs précédents ne satisferaient pas aux besoins de la population et aux siens propres.

Dans cette manière de voir, on sent surtout la méfiance contre l'État maître d'école, la crainte qu'il ne s'empare des nouvelles générations pour en façonner à sa guise l'esprit, le caractère, la conscience ; la préoccupation de sauvegarder et de protéger la liberté des individus et des familles. Aussi prévalut-elle surtout pendant les premières années après la révolution, lorsque les souvenirs de dangers pareils, ou du moins de tentatives semblables, étaient encore vivaces.

Cependant, déjà alors il ne manquait pas d'hommes qui raisonnaient autrement et arrivaient à d'autres conclusions. L'instruction et l'éducation de la jeunesse, disaient-ils, ne sont pas une affaire purement privée : c'est un grand intérêt public et social. Si l'État voulait s'en désintéresser en comptant exclusivement sur l'initiative et sur la concurrence des particuliers, cela pourrait bien préparer de cruels mécomptes aux amis de la civilisation et des embarras à l'État lui-même. L'appât de la concurrence est le lucre. Or, le génie du lucre peut être bon négociant, bon industriel ; mais il est mauvais éducateur. Ce seraient certainement le marchand de soupe et le charlatan qui, dans cette concurrence, l'emporteraient sur le pédagogue et l'homme de science.

En réalité, ce ne sera même pas la concurrence libre d'entrepreneurs privés ; l'État aura abdiqué en faveur d'une autre organisation vaste : l'Église et ses ordres monastiques, puissance rivale, quelquefois hostile, et qui n'accepte que sous bénéfice d'inventaire les principes fondamentaux de l'État et de la société modernes. En réalité, la prétendue « liberté de l'enseignement » sera le monopole de l'enseignement congréganiste ; l'enseignement privé sera surtout l'enseignement des jésuites et des petits-frères. Car aucune entreprise privée sur ce terrain ne peut rivaliser contre les moyens concentrés,

Hosted by Google

contre les forces organisées de l'Église. Pourquoi alors l'État ne concentrerait-il pas les moyens laïques, n'organiserait-il pas l'enseignement en vue de ses propres principes d'existence et dans l'intérêt de tous? Il le doit même; il se le doit et il le doit aux citoyens, mais surtout à ceux qui demain seront des citoyens, à la jeunesse, dont il est le subrogé-tuteur.

Sous la direction de l'État, l'éducation ne sera pas, du reste, un simple dressage; ce sera le développement, par des études sérieuses et par des exercices vigoureux, de toutes les forces, de toutes les facultés de l'homme. Ce ne sera pas la politique qui régnera à l'école, ce sera la pédagogie. L'enseignement officiel n'aura pas à inculquer des dogmes quelconques — l'État n'en a point, — il exposera les faits pour élaborer la doctrine. La science est libre, ou elle n'est pas.

Qu'à côté d'un tel enseignement fortement organisé, il y ait toute liberté pour l'enseignement privé, c'est un droit; mais encore, l'État, tuteur de la jeunesse, devrait-il exiger pour l'exercice de cette profession certaines garanties de capacité et de moralité, analogues à celles qu'il exige des avocats, des médecins, des pharmaciens, et organiser un service d'hygiène publique pour les âmes aussi bien que pour les corps.

Ces idées ont peu à peu gagné du terrain et ont, en partie, prévalu, dans les lois et règlements scolaires, sur le principe du laisser-faire absolu. Mais il s'en faut que l'antagonisme ait complètement disparu. Aujourd'hui encore, il y a des partisans du laisser-faire qui ne voient pas d'un œil favorable un enseignement public prospère qui leur rend la concurrence difficile, et c'est à leurs tentatives de réaction qu'il faut attribuer certaines oscillations, certaines réformes ou contre-réformes, dans le domaine de l'instruction publique.

Les divergences ne s'arrêtent point là. En outre, il y a en présence deux manières de concevoir le but et l'objet de l'enseignement, la tâche même de l'école.

Les uns demandent surtout ce qu'ils appellent un enseignement pratique : l'école doit donner à l'enfant la plus grande somme possible des connaissances qui pourront lui être utiles ou nécessaires plus tard, et ne pas lui faire perdre son temps à

Hosted by Google

des choses dont on n'a que faire, dont on ne saurait tirer parti dans la vie pratique. Ce sont les utilitaires.

Les autres disent : Ce qu'il y a de plus pratique et de plus utile, c'est de former et de cultiver l'esprit, de développer et de fortifier les facultés. Peu importe ce que les élèves peuvent acquérir de connaissances ! peu importe ce qu'ils apprennent, pourvu qu'ils apprennent à observer, à penser, à raisonner juste, — à étudier et à travailler. Ils sauront alors apprendre tout ce qu'ils pourront avoir besoin de savoir ; ils sauront se former à remplir toute besogne, impossible à prévoir dès l'école, que peut leur imposer la vie.

Ceux-là sont les pédagogues, les idéalistes, si l'on veut.

Or, ces deux manières différentes de concevoir le but de l'école et de son enseignement doivent exercer une influence considérable et en sens inverse sur la rédaction des programmes et sur la méthode d'enseignement.

Les utilitaires trouveront superflus et inutiles certaines branches qui autrefois étaient presque tout l'enseignement, qui aujourd'hui encore y occupent une place considérable, et que beaucoup de pédagogues considèrent comme les principaux moyens d'éducation. Au contraire, ils voudraient inscrire au programme tout ce qu'il peut être utile de savoir un jour ; ils multiplient ainsi de plus en plus les matières à enseigner et produisent ces programmes touffus, compliqués, surchargés dont se plaignent les élèves, les parents et les professeurs.

Quant à la méthode, l'utilitarisme conduit à l'enseignement dogmatique et superficiel. On donne les résultats tout faits de la recherche, de la science ; on les entasse, on les confie à la mémoire ; que l'élève les digère plus tard, s'il peut ; on n'a pas le temps de lui faire explorer le terrain, chercher lui-même, découvrir ; il faut arriver vite : donc on le met en chemin de fer. On n'ensemence pas le champ pour que le blé pousse et produise une récolte en son temps ; on emmagasine autant de boisseaux de grain qu'on peut, et le champ reste inculte et stérile.

Les pédagogues idéalistes, de leur côté, s'ils étaient tout à

Hosted by Google

fait conséquents avec leurs principes abstraits, inscriraient peut-être au programme de l'enseignement moyen le sanscrit ou le chinois aussi bien que l'allemand, et, qui sait? de préférence à l'allemand. S'ils ne le font pas, c'est qu'il y a d'abord la tradition, qui n'est pas le produit direct d'une théorie pure, et puis les exigences du monde, tel qu'il est, s'imposent même à l'idéaliste le plus transcendant. Aussi nous semble-t-il que l'influence de l'idéalisme pédagogique sur l'organisation de notre enseignement et sur la composition de nos programmes n'a jamais été excessive; c'est plutôt le contraire qui s'est produit.

Une troisième antithèse, qui quelquefois devient une lutte, existe entre les partisans des études linguistiques et littéraires et les fervents adeptes des sciences naturelles. Que de fois ces derniers parlent avec dédain de la science de mots, pour laquelle on gaspille tant d'heures, qu'on pourrait plus utilement employer à enseigner la science des *choses!* Cette lutte aussi, les langues défendant leur position acquise et les sciences demandant qu'on leur fasse une place de plus en plus grande, a contribué à rendre les programmes instables, à les surcharger tant et si bien, qu'on crie aujourd'hui au surmenage de la jeunesse.

Il y a enfin compétition et rivalité entre les langues anciennes et les langues modernes.

C'est l'esprit de l'antiquité, disent les uns, sa civilisation, sa culture intellectuelle et esthétique qui seuls sont propres à donner une véritable éducation humanitaire à la jeunesse.

La civilisation moderne, répondent les autres, vaut bien celle de l'antiquité. Elle a absorbé, elle s'est approprié et assimilé tout ce que celle-ci possédait de réellement bon et excellent, et elle a augmenté cet héritage par des conquêtes et des acquisitions immenses.

Qu'elle est pauvre, cette antiquité romaine, et même grecque, comparée aux temps modernes en fait de science, et même de morale! Que notre jeunesse soit donc élevée dans l'esprit moderne, par les lettres et les sciences modernes, élevée pour le monde dans lequel nous vivons.

Hosted by Google

Les partisans de l'éducation au moyen de la civilisation moderne et de ses œuvres trouvent des auxiliaires nombreux, mais quelquefois compromettants, parmi les utilitaires et parmi les réalistes, adversaires de la « science des mots ». Aussi voyons-nous déjà s'annoncer et se dessiner une nouvelle scission et une nouvelle lutte entre les partisans de la civilisation moderne : d'un côté, ceux qui, ayant un but vraiment pédagogique, y voient les éléments et les moyens d'une bonne éducation humanitaire; de l'autre, ceux qui ne visent qu'à la communication de connaissances utiles; d'un côté, ceux pour qui *the proper study of mankind is man*, les humanistes, modernes ou non; — de l'autre, les admirateurs exclusifs des réalités, des sciences soi-disant positives, qui admettraient bien un enseignement des langues tout pratique, à cause de leur utilité, mais ne veulent pas de « la science des mots ».

Une histoire de l'enseignement en Belgique depuis 1830 serait aussi intéressante qu'instructive, si elle mettait en lumière l'action de ces différentes tendances, leur influence sur l'organisation publique, et principalement sur la rédaction alternative des programmes.

Nous nous proposons d'examiner à ce point de vue, ou plutôt à ces différents points de vue, les changements apportés récemment au programme des athénées.

II

Disons dès l'abord que la position que nous prenons vis-à-vis des questions scolaires est celle du pédagogue, non celle de l'homme politique ou de l'homme de parti. Nous souhaitons du fond de notre cœur que les intérêts et les luttes des parti n'entrent pas dans l'école et n'interviennent pas dans les questions d'éducation. Quand, devant le roi Salomon, deux femmes se disputaient la possession d'un enfant vivant, heureusement l'une d'elles était la véritable mère, sans quoi malheur aurait pu arriver au petit. Lorsque des partis politiques se disputent l'école et l'éducation, nous tremblons pour l'école et pour l'enfant.

Hosted by Google

Sans doute, il y a une éducation libérale et une éducation antilibérale; mais ces mots ont un sens un peu différent de celui qu'on leur donne aujourd'hui en politique.

L'éducation est libérale lorsqu'elle tend à former des hommes libres et capables de jouir de leur liberté, c'est-à-dire d'en user sans en abuser. Sous ce rapport, la méthode d'enseignement est plus importante que la matière enseignée.

Éveiller et exercer les sens à une perception exacte des faits, l'esprit à l'observation attentive, la raison à la comparaison, à la généralisation, à l'abstraction; entretenir et développer le besoin, naturel à l'homme, de connaître et de comprendre, la soif de vérité : voilà l'éducation intellectuelle.

Créer dans les jeunes cœurs le besoin d'être en équilibre avec eux-mêmes, en harmonie avec la loi universelle, pour qu'ils ressentent comme un malaise le moindre trouble apporté à cet équilibre et qu'ils ne soient contents et heureux que lorsqu'ils trouvent leurs actions, leur volonté et jusqu'à leurs aspirations en harmonie avec l'univers moral, bref, former la conscience, développer le sentiment du devoir et de la responsabilité personnelle : voilà l'éducation morale.

Faire apercevoir et sentir l'harmonie et la mesure, la symétrie et le bel ordre en tout, dans les choses matérielles comme dans les choses intellectuelles et morales; faire goûter la jouissance délicate que procure le sentiment du beau, parce que le beau répond à un besoin intime de la nature humaine : voilà l'éducation esthétique.

Enseignez ainsi, vous aurez une éducation libérale.

Pour autant que l'éducation se fait par l'enseignement, — et c'est en grande partie ainsi qu'elle se fait, — il importe que l'élève fasse lui-même tout ce travail, qu'il contemple et observe les faits, les compare, les analyse, forme, en généralisant, des idées et, par induction, arrive à la règle, à la loi : méthode intuitive et heuristique, seul enseignement libéral.

L'enseignement sera antilibéral, au contraire, s'il tend à former des hommes purement passifs, incapables de penser

Hosted by Google

par eux-mêmes, prêts à accepter comme vrai ce qu'on leur donne pour tel, comme devoir, ce qu'on leur prescrit.

Voulez-vous former de tels hommes, libres non, mais soumis, peut-être honnêtes, même habiles et instruits, mais sans spontanéité morale, sans indépendance d'esprit et de caractère : donnez à vos élèves la vérité toute faite, révélée ou trouvée par d'autres, la règle toute formulée, le devoir imposé par une volonté étrangère ; à eux seulement de s'approprier la vérité et la règle, à eux de s'y soumettre et de s'y conformer.

C'est la méthode dogmatique, la seule qui soit antilibérale, quelle que soit la doctrine qu'on enseignerait ainsi.

Si par la méthode dogmatique vous vouliez inculquer à l'élève les principes du libéralisme, si vous lui disiez : « L'homme est libre, doué de raison, il peut trouver la vérité, la reconnaître ; il a le droit, il a même le devoir de chercher, d'examiner, de se former une conviction », si vous lui disiez tout cela dogmatiquement, sans lui apprendre à observer, à raisonner, à chercher et à trouver : à être réellement libre ; alors vous vous mettriez en contradiction avec vous-mêmes et avec vos principes, vous formeriez des hommes qui se diraient, se croiraient peut-être libres-penseurs et qui ne penseraient pas, ne jugeraient pas, qui rejetteraient toute autorité sans savoir se gouverner eux-mêmes [1].

Considéré à ce point de vue et ainsi compris, l'enseignement n'est peut-être pas toujours aussi libéral que le voudrait une saine pédagogie. Mais les programmes n'y sont pour quelque chose qu'en tant qu'ils peuvent rendre difficile, même impossible au professeur l'application des principes pédagogiques ; s'ils exigent, par exemple, une masse trop grande de connaissances, ou s'ils prescrivent pour un cours inférieur telle matière qui ne peut être traitée convenablement et méthodiquement que plus tard, etc.

Quant aux deux tendances opposées, esquissées plus haut, la réforme de l'année 1881 avait évidemment pour but et elle a eu pour effet d'étendre l'action de l'État. Tout en res-

[1] Voir « L'enseignement et ses méthodes ». *Revue de Belgique*, 1879.

Hosted by Google

pectant la liberté de l'enseignement privé, elle doublait le nombre des écoles gouvernementales, astreignait les communes à remplir leurs obligations, rendait efficace l'inspection et établissait un contrôle sérieux; bref, elle organisait un enseignement officiel qui pût suffire à tous les besoins de l'instruction, sans attendre que l'entreprise privée voulût se charger d'y satisfaire.

Est-il besoin de constater que dans l'organisation récente, comme dans tous les actes du gouvernement actuel, il y a réaction contre cette tendance? Cela était inévitable, et cela est à regretter vivement. Mais encore faut-il bien s'avouer que la précipitation du progrès a, en partie, provoqué cette réaction, ou du moins sert admirablement de prétexte à ses violences. On a tout reproché à cette tentative de transformation scolaire. Mais, en définitive, une fois que la chose était faite avec plus ou moins de hâte et de science, il ne fallait pas la défaire. Il fallait redresser l'arbre et non pas l'arracher du sol jusqu'aux racines.

La réaction cependant a été moins forte dans l'enseignement moyen que dans l'enseignement primaire.

Un des caractères de la réforme de 1881, c'était la part plus large que faisait le programme à tout ce qui constitue la civilisation, la vie, la pensée modernes, aux langues vivantes et aux sciences. Le nombre d'heures consacré à ces branches se trouvait considérablement augmenté; on commençait une langue moderne — l'allemand ou le flamand — en 7e, une seconde en 6e, une troisième en 5e, simultanément avec le latin, enfin le grec en 4e, pour permettre, au moins à une catégorie d'élèves, de l'abandonner dès l'année suivante. Les sciences naturelles étaient inscrites au programme dès les classes inférieures.

L'arrêté royal du 31 août et l'arrêté ministériel du 2 septembre 1887 réduisent considérablement, pour la section latine, le nombre d'heures à consacrer aux langues modernes, n'en rendent obligatoire qu'une seule, étrangère au pays, font commencer le latin dès la 7e, et suppriment le cours de sciences naturelles dans les trois classes inférieures.

Hosted by Google

Donc, dit-on aussitôt, réaction contre l'esprit moderne en faveur de l'antiquité, au profit d'un monde qui n'est plus.

Il faut s'entendre. Pour ma part, je ne considère pas ce reproche comme bien fondé; cependant, je suis un partisan déclaré des langues et des lettres modernes. Depuis vingt ans, j'ai si souvent développé, ici et ailleurs, en différentes occasions, ma façon de penser sur ce point-là, que je puis la résumer dans les thèses suivantes, récemment soumises à la discussion de la *Fédération de l'enseignement moyen :*

« I. L'étude de la parole et des œuvres littéraires est le travail le plus propre à faire l'éducation intellectuelle, morale et esthétique de la jeunesse.

II. Cette étude, pour être utile et efficace, exige la comparaison de différents idiomes et de la littérature de différentes nations.

III. Le latin et le grec, qui depuis longtemps occupent la position, sont éminemment propres à remplir cette tâche pédagogique.

IV. Mais il n'y a pas seulement les humanités anciennes, il y a aussi les humanités modernes. L'allemand et l'anglais, le flamand pour les Wallons, le français pour les Flamands, peuvent remplir la même tâche, pourvu que ces langues et leurs littératures soient enseignées ainsi que l'exige le but à atteindre.

V. S'il est utile, au point de vue pédagogique, de connaître la civilisation de l'antiquité, il est nécessaire de connaître la civilisation moderne. Les connaissances acquises dans une langue vivante, mieux que les connaissances acquises en grec et en latin, continueront, à travers la vie entière, l'œuvre de l'éducation commencée à l'école.

VI. Si donc il est impossible d'étudier à la fois les humanités anciennes et les humanités modernes, il faudra donner la préférence à celles-ci. »

Qu'on ne m'accuse pas, après cela, d'une partialité exclusive en faveur des langues anciennes, en faveur d'un monde qui n'est plus.

Il ne s'agit pas, en effet, de discuter ou de décider si l'on

Hosted by Google

peut faire son salut — je veux dire son éducation — sans latin et sans grec. Que ceux qui n'en ont pas besoin, qui n'en veulent pas, qui trouvent cette étude inutile et stérile, aillent chercher leur éducation à la section moderne.

Mais s'il vous faut le latin et le grec, si vous voulez étudier ces langues et, avec elles et dans leur littérature, la civilisation de l'antiquité, il faut que l'athénée vous mette à même de les apprendre et de les connaître. Or, ceux qui blâment les modifications récemment apportées au programme, ceux qui trouvent qu'elles font la part trop grande aux langues anciennes, sont les mêmes qui se plaignent que les jeunes gens, à leur sortie de l'athénée, et même après un an d'études universitaires, soient incapables de traduire à vue dix lignes d'Homère, que la traduction d'un auteur latin leur soit des plus pénibles, et qu'il n'y en ait guère, même parmi les lauréats des concours, qui continuent à lire les anciens.

Si vous voulez conclure à la suppression totale du grec et du latin, dites-le; vous êtes satisfaits d'avance : à la section moderne, il n'y en a pas. Mais si vous vous plaignez de l'insuffisance de ces études, le remède consisterait-il dans la diminution du temps qui leur est consacré ?

Encore une fois, s'il faut enseigner le latin et le grec, il faut le faire de manière que les élèves l'apprennent et le sachent. Cela est-il possible en cinq ans d'études? En Allemagne, on y met neuf années, et encore trouve-t-on que les jeunes gens n'en apprennent pas assez. Nous, qui sommes en Belgique, nous sommes forcés, après une expérience de six ans, de constater que les résultats ne sont pas brillants au point de prouver que l'on y apprend mieux et plus en cinq ans qu'en neuf ans ailleurs.

Toutefois, j'avoue que l'expérience ne s'est pas faite dans des conditions qui permettent d'en tirer une conclusion définitive. Le système de 1881 supposait que la première éducation grammaticale se ferait au moyen d'une langue vivante, que cet enseignement préparerait les élèves à l'étude de toute autre langue, et que, ainsi préparés, ils seraient à même d'apprendre en cinq ans plus de latin qu'autrefois ils n'en avaient

Hosted by Google

appris en six. Nous croyons, en effet, que l'allemand, par exemple, est tout aussi propre que le latin à faire cette première éducation grammaticale, cet exercice préliminaire de toute étude linguistique ultérieure, pourvu que l'allemand soit enseigné de la manière et dans les conditions voulues pour réussir. Or, cela ne s'est pas fait, ne pouvait pas se faire en si peu de temps. Je ne puis ici entrer dans tous les détails nécessaires pour le démontrer; je mentionnerai seulement deux circonstances qui, à elles seules, devaient rendre l'expérience insuffisante.

D'abord, pour que l'allemand pût remplir ce rôle préparatoire qui, autrefois, appartenait au latin, il aurait dû être enseigné par le même professeur que la langue maternelle. Cela paraîtra évident à quiconque comprend la tâche pédagogique du premier enseignement d'une langue étrangère. Y a-t-on songé? Sans doute; mais la chose était impraticable du premier jour avec des professeurs qui n'y étaient pas préparés.

En second lieu, il n'aurait pas fallu admettre en cinquième, pour commencer l'étude du latin, des élèves qui n'avaient pas du tout reçu cet enseignement préparatoire, ni par l'allemand, ni par aucune autre langue étrangère. On les dispensait simplement du cours d'allemand, avouant ainsi l'inefficacité de cet enseignement dans les deux classes inférieures.

Or, si le latin reprend son rôle d'initiateur aux études grammaticales et linguistiques, ces deux inconvénients du moins disparaissent.

Le latin sera enseigné par le professeur de la langue maternelle, et personne ne s'avisera d'admettre en cinquième un élève qui n'aurait pas fait les deux classes précédentes.

C'est principalement pour cette raison que je considère comme une amélioration réelle ce qu'on a nommé une réforme à rebours.

Il est singulier que ce changement, le plus important peut-être, ne soit mentionné ni dans l'arrêté royal, ni dans la circulaire ministérielle. L'horaire seul le contient; mais nous ne nous trompons probablement pas quant aux motifs qui l'ont fait adopter. La science pédagogique justifie ce

Hosted by Google

retour à l'ancien état des choses, tant que l'allemand ne pourra pas être enseigné, comme première langue étrangère, dans de meilleures conditions de succès.

Cette réforme ne sera mise en pratique qu'à partir de l'année scolaire 1888-89. Mais, il n'y a pas à le nier, il en résulte que les langues modernes perdent du terrain à la section humanitaire.

Le nombre d'heures se trouve considérablement diminué; deux langues vivantes seulement, y compris la langue maternelle, y restent obligatoires pour les Wallons, trois pour les Flamands, et on ne les enseigne que pendant quatre ou cinq ans, au lieu de six ou sept. Il y a une certaine compensation cependant. Le cours d'allemand recevra dorénavant des élèves mieux préparés qu'il n'a pu lui-même en fournir jusqu'ici au cours de latin. Dans ces conditions, il ne nous paraît pas douteux que, même avec un moindre nombre d'heures, on ne puisse obtenir un résultat satisfaisant, pourvu qu'on renonce à la tentative, toujours vaine, d'enseigner à parler la langue étrangère, de faire causer les élèves, et que l'on concentre ses efforts sur le but principal, qui est de la faire comprendre et d'amener les élèves à la lire dans les auteurs.

Pour posséder l'usage d'une langue et y acquérir une certaine facilité d'élocution, il faut la pratique et pour cela du temps, beaucoup de temps, bien plus que nos programmes ne pourraient jamais y consacrer; et il ne faut guère que cela. Pour comprendre une langue, pour apprendre à en lire les auteurs, il faut de l'intelligence, de la méthode, des efforts concentrés de réflexion. Avec des élèves bien préparés par le cours de latin, ayant déjà appris l'art d'étudier une langue, et lorsqu'on peut bâtir sur un fondement grammatical bien assis, ce but peut être atteint comparativement en peu de temps. Les occasions que présentera la vie feront le reste, donneront la pratique, feront facilement fructifier par l'usage ce qui aura été appris par l'étude.

Mais ne faudrait-il pas au moins rendre obligatoire pour tous les élèves l'étude de l'allemand et de l'anglais, outre les deux langues du pays?

Hosted by Google

Il serait certainement désirable que nos élèves, au sortir de la section des humanités anciennes, connussent, outre le latin et le grec, deux, trois ou même quatre langues vivantes. Cela est malheureusement impossible. On peut les inscrire toutes au programme, mais ce sera au risque qu'ils n'en apprennent bien aucune. Mieux vaut, à notre avis, embrasser moins et mieux étreindre, n'enseigner qu'une langue ou deux, et les bien enseigner.

III

Les modifications introduites au programme de la section latine marquent évidemment un retour au principe pédagogique qui avait valu à l'enseignement de cette section le nom exclusif d'*humanités*, mais qui se trouvait entamé, du moins voilé et obscurci, par des concessions faites à l'utilitarisme, à l'opportunisme.

Pour la section jusque-là nommée professionnelle, le principe pédagogique, pour la première fois, est hautement proclamé, formellement reconnu. Ici aussi, les langues et les lettres qu'on y enseigne sont qualifiées d'*humanités*.

Ce changement de nom a son importance. Le nom qu'on donne à une chose n'est pas indifférent, car il ne désigne pas seulement la chose, il exprime une idée. Or, le nom de « section professionnelle » semblait indiquer qu'il ne s'agissait pas ici d'éducation humanitaire, de culture intellectuelle, c'était le monopole du grec et du latin, mais seulement de préparation à des professions ou à des métiers, que l'on ne s'y proposait pas de former des hommes, mais seulement des ingénieurs, des mécaniciens, des commis.

C'eût été chose bien funeste si le but de l'enseignement dans cette section des athénées eût été compris ainsi. La culture intellectuelle générale, l'éducation humanitaire et idéale est aussi nécessaire au négociant, à l'industriel, à l'ingénieur, qu'au médecin ou à l'avocat. Si cet enseignement peut être moins étendu, il devrait même être plus achevé dans le

Hosted by Google

cercle des connaissances qu'il embrasse ; car il n'est pas ordinairement complété par des études supérieures.

Dans aucun autre pays peut-être, les classes où se recrute principalement la section moderne n'ont plus besoin d'une solide éducation humanitaire et idéale que dans notre bourgeoise Belgique, où ces classes occupent une position politique et sociale si importante. Qui oserait leur dire franchement et ouvertement : « On vous apprendra ce qu'il faut pour faire votre métier, pour gagner de l'argent ; quant au reste, culture intellectuelle et esthétique, intérêts de l'humanité, aspiration vers le vrai, l'idéal, vous n'avez rien à y voir » ? Et pourtant, c'est ce que semblait dire implicitement le nom de « section professionnelle », opposé à celui de « section des humanités », et il est à craindre que ce ne soit encore ainsi que l'on comprend trop souvent la différence de l'enseignement dans les deux sections de nos athénées.

Le nom d'*humanités*, donné à l'étude des langues et littératures modernes, aussi bien qu'au grec et au latin, implique que là aussi l'objet de l'étude est l'homme, être intelligent et moral, tandis que sous le nom de professionnelles, cette section semblait n'avoir d'autre objet d'étude que les choses : la matière, ses lois, ses propriétés, ni d'autre but que la communication de connaissances immédiatement utilisables dans la vie pratique. Or, si l'on doit y étudier l'homme, tel qu'il se manifeste dans le monde moderne, dans ses mœurs, ses idées, ses institutions, dans toute sa civilisation, il faudra évidemment traiter cet enseignement tout autrement que s'il s'agissait seulement d'apprendre à écrire une lettre commerciale ou à soutenir une conversation banale, en allemand ou en anglais. C'est à ce prix seulement que l'enseignement des langues vivantes deviendra un moyen, le principal moyen, dans cette section, d'éducation intellectuelle, morale et esthétique, au même titre que l'enseignement du latin et du grec.

Voilà, d'après nous, la portée et l'importance de ce changement de nom, la valeur et la signification de cette reconnaissance officielle des « Humanités modernes ».

Hosted by Google

IV

Depuis vingt ans et plus, nous n'avons cessé de protester contre l'esprit trop exclusivement utilitaire, trop peu pédagogique, qui se révélait dans le programme et jusque dans le nom de la section *professionnelle;* nous n'avons pas cessé de revendiquer, pour les classes de la société et pour les jeunes gens qui ne veulent pas du grec et du latin, une éducation humanitaire au moyen des langues vivantes, et comme formule concise de cette pensée, nous avons employé le terme *Humanités modernes* pour désigner un enseignement vraiment éducatif de ces langues et de leurs littératures.

Allons-nous prétendre que l'idée fût neuve? Ce serait la rendre suspecte. Personne peut-être n'a jamais contesté que l'étude d'une langue quelconque ne puisse contribuer à former et à cultiver l'esprit. Si le latin et le grec étaient enseignés principalement ou exclusivement dans ce but, on ne niait pas, du moins explicitement, que l'étude d'une langue vivante ne pût y servir.

Dès 1852, c'est-à-dire la première fois que l'on pouvait s'occuper officiellement de la nouvelle loi de 1850, M. Trasenster, dans un discours officiel d'un grand mérite prononcé le 25 septembre, revendiquait pour l'étude des langues la première place au programme, et il citait cette admirable parole de Napoléon Ier :

« J'aime les mathématiques et les sciences physiques. Chacune d'elles est une application partielle de l'esprit humain. Les lettres, c'est l'esprit humain lui-même; l'étude des lettres, c'est l'éducation générale qui prépare à tout, l'éducation de l'âme. »

Peut-on plus énergiquement revendiquer pour les études littéraires la première place dans l'éducation ? (Voyez plus haut la première de nos thèses.)

M. Trasenster ajoutait :

« Il est fort difficile de bien posséder une langue en l'étudiant isolément. Aussi, lorsqu'on a acquis une connaissance

Hosted by Google

suffisante des principes de la langue maternelle, le meilleur exercice pour en pénétrer le génie, analyser la signification des termes et saisir les principes de la grammaire générale, c'est d'y joindre l'étude d'une autre langue. » (Voyez plus haut, thèse 2.)

M. Trasenster pense que « rien n'est comparable à la connaissance des langues anciennes », dont il fait ressortir les hautes qualités. Mais pour la section professionnelle, il place aussi en première ligne l'instruction littéraire faite au moyen des langues modernes. Il est vrai que dans la réalité des faits l'enseignement des langues vivantes, à l'exception du français peut-être, laissait à peu près tout à désirer, que les conditions qui lui étaient faites excluaient toute possibilité et jusqu'à l'idée de le faire servir à une éducation vraiment humanitaire. Mais ne regardons pas aux détails. On ne pouvait mieux tracer à la loi de 1850 son idéal, ni indiquer à son application une meilleure voie, que le fait M. Trasenster.

Le nouveau nom qui vient d'être adopté pour la section moderne ne peut avoir d'autre signification que de rappeler cet idéal, trop perdu de vue depuis trente-cinq ans, d'insister sur le caractère éducatif et humanitaire que doit y avoir l'enseignement linguistique et littéraire, tout aussi bien qu'à la section latine.

Il a fallu des années pour faire sortir le nom de l'idée et faire valoir l'idée par le nom.

Ce nom, officiellement admis, n'est qu'une promesse, évidemment; une promesse qu'il faudra remplir. Un drapeau est déployé, il reste à le suivre. Le principe qui y est énoncé clairement serait vain, si on ne l'appliquait pas. Mais, si une idée y a été inscrite, ce n'est probablement pas pour ne pas la réaliser. En s'y efforçant, on sait qu'on remplira les aspirations, de mieux en mieux définies, des meilleurs pédagogues de toutes les époques.

Puisque c'est aux langues et aux littératures modernes que, dans la seconde section des athénées, appartiendra toute la tâche pédagogique qui jusque-là a valu à l'enseignement basé sur le latin et le grec le nom exclusif d'*humanités*, il faudra

Hosted by Google

bien faire à l'allemand et à l'anglais une position semblable à celle qu'occupent les langues anciennes à l'autre section.

Et d'abord, l'enseignement de la langue maternelle et celui de la première langue étrangère doivent être confiés au même professeur, tout au moins dans les classes inférieures. Un cours de grammaire strictement méthodique introduira, l'une après l'autre et dans un ordre gradué et bien enchaîné, les formes lexigraphiques et syntaxiques de la langue étrangère, en les comparant avec les formes équivalentes de la langue maternelle, pour compléter ainsi et approfondir la grammaire de celle-ci. A cet effet, il faut non seulement des professeurs qui connaissent également bien les deux langues, mais un outillage de livres élémentaires tout autres que ceux que nous possédons jusqu'ici.

La deuxième langue étrangère ne devrait pas être commencée avant que l'enseignement de la première ait pu jeter les bases solides d'un édifice grammatical sur lequel on puisse fonder tout l'enseignement linguistique ultérieur, donc au plus tôt en cinquième (troisième année d'études).

Il faudra consacrer aux langues modernes le même nombre d'heures que l'on consacre aux langues anciennes à l'autre section. C'est un préjugé qui n'est nullement fondé que l'allemand est beaucoup plus facile à apprendre pour un Français que le latin. Le contraire est peut-être plus vrai, du moins en ce qui concerne la grammaire et le vocabulaire. Qu'avec des connaissances élémentaires acquises, même superficiellement, incomplètement, un auteur allemand soit en général plus facile à comprendre qu'un auteur latin, nous pouvons en convenir. Mais cela tient surtout au fond des idées et des sentiments, à ce que les Allemands appellent *Weltanschauung* : la manière de concevoir le monde, qui se ressemble plus chez tous les peuples modernes comparés entre eux, que si l'on compare une nation moderne avec les nations de l'antiquité. Mais, dans les classes inférieures, il s'agit surtout du vocabulaire et de la grammaire, dont les difficultés, nous le maintenons, sont tout au moins aussi grandes pour l'allemand que pour le latin. Si, plus tard, pour la lecture des auteurs alle-

Hosted by Google

mands ou anglais, la tâche est comparativement plus facile, si les élèves n'ont pas besoin de se placer avec effort à un point de vue tout différent de celui où la naissance les a placés, parce que toute l'Europe moderne se trouve sur le même terrain d'idées religieuses, politiques et sociales : en revanche, ils doivent lire infiniment plus d'allemand et d'anglais qu'on ne lit de latin et de grec, ils devront acquérir une connaissance plus complète et surtout plus pratique des langues modernes. Il faut surtout que les élèves lisent les auteurs allemands ou anglais avec assez de facilité et assez de plaisir pour pouvoir et vouloir continuer à les lire après leurs années de classe, afin que les trésors de ces littératures leur soient accessibles et profitables.

Ce n'est pas tout. L'histoire de la littérature, et en elle l'histoire de la civilisation moderne, devra, en rhétorique, former un cours sérieux. Dans ce cours, les élèves suivront l'évolution graduelle du monde moderne au sortir du moyen âge (et si c'était possible aussi celle du moyen âge). Or, leur parler des *Nibelungen*, des Minnesinger, de Luther et de la Réformation, leur donner les noms des auteurs dramatiques anglais du temps d'Élisabeth, etc., cela ne sert à rien : *verba et voces*, à moins qu'ils ne puissent lire ces auteurs.

Tout cela est-il possible avec le nombre d'heures que l'on consacre actuellement à l'enseignement de ces langues?

Si donc on veut réellement des humanités modernes, c'est-à-dire l'éducation humanitaire au moyen des langues et des littératures modernes, on devra faire à cet enseignement la place et les conditions qu'exige un tel programme.

V

La réforme récente réagit aussi, quoique timidement, contre la tendance, funeste d'après nous, à spécialiser, à subdiviser l'enseignement, à multiplier le nombre des branches et des professeurs spéciaux, à vouloir enseigner tout ce qu'il pourra être utile de savoir plus tard.

Des enfants de douze à treize ans ont à étudier simultané-

Hosted by Google

ment cinq ou six langues, outre l'histoire, la géographie, les mathématiques, les sciences naturelles, le dessin. Huit professeurs différents défilent devant eux, dont un seul peut-être les voit et les dirige pendant un nombre d'heures suffisant pour pouvoir exercer sur eux une influence éducatrice, même pour pouvoir les connaître. Ce n'est pas là un état de choses qui puisse se défendre, et dont on doive espérer de bons résultats. Quel homme pourrait mener de front tant d'études différentes? Et comment se classeront, se tasseront dans ces jeunes têtes toutes ces matières, qui leur sont présentées sans cohésion, par tant de maîtres différents, qui ne s'entendent pas toujours, et dont l'un, peut-être, contredit l'autre?

Simplification du programme, diminution du nombre des spécialités, concentration de l'enseignement : voilà le but à poursuivre. *Non multa, sed multum!*

La récente réforme fait un petit pas dans cette direction; il faut lui en savoir gré et espérer qu'on fera plus et mieux dans le même sens.

C'est la même tendance vers une simplification des programmes, vers une plus grande concentration de l'enseignement que nous saluons avec satisfaction dans la réduction des quatre subdivisions à deux dans l'organisation de la section des *Humanités anciennes*. Il n'y aura plus dorénavant qu'une division gréco-latine, et une division latine où le grec sera remplacé par une étude plus approfondie des mathématiques et des sciences naturelles. On abandonne ainsi, en partie du moins, le point de vue utilitaire, le système de l'éducation *ad hoc*, qui voit dans l'enseignement une préparation directe à telle ou telle carrière, et l'on se rapproche de la conception pédagogique que l'enseignement qui développe les facultés et cultive l'esprit est celui qui prépare le mieux l'élève à toutes les carrières.

Que les sciences naturelles disparaissent du programme des classes inférieures, ce ne sera probablement pas une grande perte ni pour ces sciences, ni pour les élèves. Pour préparer les enfants à l'étude scientifique de la nature, qui ne commencera qu'en quatrième, il faut sans doute les habituer et les exer-

Hosted by Google

cer de bonne heure à observer avec attention, à décrire avec précision et exactitude les animaux, les plantes, les phénomènes météorologiques, le ciel et la terre. Mais faut-il pour cela un cours spécial? Le livre de lecture, les exercices d'élocution et de rédaction en fournissent la matière et l'occasion. Une nomenclature savante qu'ils ne comprendraient pas, des « notions de physique et de chimie » qui seraient nécessairement vagues et inexactes, loin de préparer pour un cours sérieux, ne feraient que déflorer prématurément la science, qui risque de perdre ainsi pour les élèves le charme de la nouveauté.

C'est dans la concentration qu'il faut également chercher le remède à la surcharge des programmes, à ce qu'on appelle aujourd'hui le *surmenage scolaire*.

Par les simplifications et par les réductions énumérées plus haut, le nouvel horaire diminue assez sensiblement le temps de présence en classe. Le ministre voudrait aussi que les professeurs trouvassent moyen de réduire les devoirs à faire et les leçons à étudier à domicile.

Évidemment, la question du surmenage est à l'ordre du jour, et l'on ne peut plus ne pas s'en occuper. Mais ce grand intérêt mérite bien une étude à part.

TH. HEGENER.

Hosted by Google

LA VIE D'OUTRE-TOMBE

CHEZ LES ASSYRO-BABYLONIENS

Aussi haut que nous remontions dans l'histoire de l'antiquité, nous ne rencontrons jamais un peuple qui ait cru qu'avec la dernière palpitation de son cœur, l'homme tout entier cessât d'exister. Si grossières que soient parfois les images sous lesquelles l'homme s'est représenté l'Être suprême, si serviles que fussent parfois ses craintes et ses espérances, la croyance à l'existence de Dieu et la croyance à l'immortalité de l'âme ont toujours constitué comme la substance même de la foi de l'humanité.

Tandis qu'elle resta à l'état embryonnaire chez le peuple d'Israël, cette croyance à l'immortalité de l'âme s'est développée en un harmonique système sur les rives du Nil.

On sait que les anciens Égyptiens divisaient l'être humain en plusieurs éléments, ayant chacun leur destinée propre. Le corps matériel, le *kha*, demeurait dans le cercueil. L'âme, ou plutôt l'intelligence, la *khu*, littéralement « la lumineuse », s'en allait vivre dans les champs d'*Aalu*, ou champs des bienheureux, au milieu de la société des dieux. Mais au dernier souffle du mourant, avant qu'il partît pour « cette terre qui aime le silence », il se dégageait de l'être humain une sorte de décalque, une copie, une reproduction subtile de l'homme physique et moral. Ce *ka*, ce « double », avait la faculté de hanter le tombeau, de s'y loger dans les statuettes funéraires qu'on lui destinait comme supports, de se réunir à son corps et de recevoir les hommages et les offrandes de ses

Hosted by Google

parents. Pour que le double pût ainsi se réunir à sa dépouille mortelle, il fallait que le cadavre fût mis à l'abri de la corruption. Ainsi s'expliquent les soins infinis que prenaient les Égyptiens pour embaumer les corps et leur prêter un semblant d'éternité.

L'Égypte tout entière n'est pour ainsi dire qu'une vaste nécropole. L'Assyrie, au contraire, ne possède pas un seul champ de repos. Tout au plus les annales de Sanhérib font-elles mention de mausolées de rois à l'intérieur de Ninive.

La plupart des monuments égyptiens sont des monuments funéraires : pyramides, mastabas, tombeaux, coffrets, statuettes funéraires, etc. En Assyrie et en Babylonie, pas un bas-relief, sauf peut-être une seule exception, ne représente une cérémonie funèbre.

Pour rencontrer des tombeaux assyriens, il faut descendre jusque dans la basse Chaldée. Sur quelques points, les lits de cercueils sont superposés les uns sur les autres. L'antique Urukh, aujourd'hui Warka, notamment, semble avoir été de tout temps un véritable campo-santo, depuis sa fondation par Lik-Bagas jusqu'au moment où les Parthes l'abandonnèrent.

On en a conclu que c'était là, comme dans la terre sacrée de leur patrie, que les fiers et cruels soldats d'Assur venaient déposer leurs morts.

Dans ces nécropoles chaldéennes, l'on a trouvé des tombeaux renfermant des jarres remplies de liqueurs, des victuailles, des statuettes funéraires, des cylindres-cachets, etc. Dans les cercueils, les corps étaient étendus sur des nattes ou des coussins, emmaillotés de la tête aux pieds de bandelettes de toile plus ou moins fine et enduites de bitume.

Hérodote nous dit que les Babyloniens embaumaient leurs morts dans du miel et que leurs lamentations funèbres étaient à peu près les mêmes que celles des Égyptiens.

D'autre part, nous savons que les tombeaux étaient sacrés et inviolables. Les lois punissaient la profanation de sépulture à l'égal d'un crime. La plus grande calamité qui pût s'abattre sur l'homme, c'était « que son ombre restât sans sépulture ».

Hosted by Google

Voici ce que dit à ce sujet l'*Épisode de Nimrod :* « Assis sur un siège de repos — il boit de l'eau pure — celui qui est tombé dans la bataille ; — tu le vois et je l'ai vu ; — son père et sa mère lui soutiennent la tête — et sa femme se tient à ses côtés. — Mais celui dont le cadavre gît dans les champs — tu le vois et je l'ai vu — celui dont l'âme ne se repose pas dans le sein de la terre — il n'est personne qui se préoccupe de son âme — il se nourrit de ce que l'on jette à la rue. »

Aussi les rois assyriens, dont la cruauté froide et calculée restera à jamais célèbre, non contents de mutiler leurs ennemis, d'écorcher et d'empaler vifs des soldats qui se rendaient, abandonnaient-ils leurs cadavres à la voirie, afin que leurs âmes fussent éternellement malheureuses.

Ces soins minutieux qu'ils prenaient pour préserver de la destruction les tombeaux et tout ce qu'ils renfermaient suffiraient à eux seuls pour prouver que, dans les croyances assyriennes, l'homme mourant ne mourait pas tout entier, que la partie la plus noble de son être, son âme, survivait, subtile.

Des textes nouvellement découverts ou nouvellement interprétés sont venus corroborer cette preuve indirecte. Ils nous permettent de connaître dans une certaine mesure la conception assyrienne de la vie d'outre-tombe.

Ces textes, un jeune assyriologue vient de les réunir et d'en faire l'objet d'une dissertation académique à l'université de Leipzig, sous ce titre : *Die Babylonisch-assyrischen Vorstellungen vom Leben nach dem Tode*, par le Dr Alfred Jeremias. Leipzig, 1887.

Voulant mettre les lecteurs de la *Revue* au courant de l'état actuel de la science sur cette question intéressante, nous allons rapidement parcourir ce travail, sans toutefois adopter le même ordre que l'auteur.

Les dieux du Panthéon assyro-babylonien sont avant tout des justiciers moraux. Ils récompensent la vertu et punissent le crime. Ce rôle de justiciers, ils l'exercent surtout sur terre, pendant la vie de l'homme ici-bas. Fortune, honneurs, réussite dans toutes les entreprises, une vie longue et heureuse,

Hosted by Google

une nombreuse postérité, tel est le partage de l'homme qui accomplit la volonté de Dieu.

« Préserve-moi, » dit le roi Nabonahid dans une invocation à Sin, « moi, Nabonahid, roi de Babylone, de tout péché contre ta divinité sainte, et donne-moi de vivre des jours lointains. » Ailleurs, il prie pour son fils : « Que la crainte de son Dieu, dit-il, demeure en son cœur, que le péché ne trouve pas accès auprès de lui, et il sera rassasié d'une longue vie. »

Celui, au contraire, « qui ne craint pas son Dieu sera fauché comme un roseau ». La misère et la maladie s'abattent sur l'impie; une mort imprévue l'emporte. Celui qui ose porter une main sacrilège sur les inscriptions sacrées, « que Raman ne lui donne pas un jour de plus à vivre, que son nom et sa race soient détruits dans le pays »; « que son nom soit effacé, que sa race soit exterminée, qu'il finisse ses jours en proie à la misère et à la faim, que son cadavre soit jeté à la voirie et qu'il ne reçoive pas de sépulture ».

La loi morale trouve donc avant tout sa sanction ici-bas même. Cette sanction, pour être la principale, n'est cependant pas la seule. Car il se peut « que celui qui, le soir, vivait encore, soit mort à l'aube », et « les jours de la mort sont inconnus ».

Il arrive, « ce jour qui ne pardonne pas ». Le mourant est « sur le chemin qui conduit au repos les enfants des hommes »; « il marche vers le lointain pays que l'on ne voit pas ».

Le corps était embaumé, disposé sur un lit funéraire et placé dans le tombeau au milieu des gémissements et des lamentations des assistants.

Le troisième registre du bas-relief si soigneusement décrit par M. Clermont-Ganneau dans la *Revue archéologique* (décembre 1879), bas-relief qui porte probablement le seul sujet funéraire assyrien que nous connaissions, nous montre le mort emmailloté dans une sorte de suaire, couché sur un lit funéraire très élevé, recourbé à la tête de façon à faire un chevet prononcé. A la gauche du lit s'élève une sorte de candélabre au fût élancé, portant sur un large rebord une lampe

Hosted by Google

à bec. A la tête et au pied du lit, deux génies protecteurs semblent répandre des fleurs sur la couche.

Le corps reste donc dans le cercueil. Qu'advient-il de l'âme?

De même que les Hébreux et les Grecs, les Assyro-Babyloniens croyaient que les dieux séjournaient sur la cime des hautes montagnes.

Une inscription de Khorsabad nous apprend que les dieux Ea, Sin, Samas, Raman et Ninib étaient nés de toute éternité sur une haute montagne, appelée « la Montagne des Pays », ou « le Mont du Monde ». On la désignait aussi sous le nom de *Arâlu*.

Cet *Arâlu* n'était pas seulement le séjour des dieux; il était encore, ou tout au moins une région de l'*Arâlu* était l'empire des morts. Cet Hadès, les textes l'appellent « le séjour des morts », « la grande ville », « le tombeau », « la terre lointaine », « le séjour des ténèbres », « la demeure de la Mort », « le pays ennemi », « le pays d'où l'on ne revient jamais ».

Les Assyro-Babyloniens se représentaient ce monde des morts tantôt comme une région, une ville souterraine, tantôt comme un palais situé dans les profondeurs de l'*Arâlu*, entouré de sept puissantes murailles concentriques sur le modèle des sept sphères planétaires. Sept dieux, nommés « les fils du seigneur infernal », présidaient à ces sept enceintes. Chacune de ces murailles avait une porte unique qui se refermait sur chaque ombre qui entrait.

Les « eaux de la mort » séparaient ce palais du séjour des vivants.

Le quatrième et dernier registre du bas-relief dont nous venons de parler est occupé par une eau courante venant baigner les côtes de l'enfer et sur laquelle glisse une barque portant un cheval, les membres fléchis. Sur le dos de ce cheval se dresse une divinité féminine, fort probablement Allatu, gigantesque et formidable, aux jambes humaines, au corps sensiblement anthropomorphe.

Ce monde souterrain, monde de ténèbres comme nous

Hosted by Google

venons de le voir, était gouverné par Nergal, le dieu de la force et de la vaillance guerrière, et par Allatu. Nergal est, au fond, identique à Adar, qui personnifie l'action dévorante, destructrice des rayons solaires, les puissances néfastes de la nature.

Un hymne à Nergal lui donne les épithètes suivantes : « Héros, irrésistible flot destructeur, toi qui gouvernes le pays ennemi, — Héros, seigneur du monde inférieur, toi qui tiens ton origine de Shid-lam, — taureau impétueux, seigneur de la force, — roi de Khuta. »

A côté de Nergal et d'Allatu, des démons règnent en sous-ordre dans ce séjour des ténèbres. Ce sont, entre autres, Namtar, le fidèle serviteur d'Allatu et Ashakku, puis les sept génies des abîmes, les *Anunaki*, qui complotent la perte de l'homme.

Ces génies du mal errent parfois la nuit parmi les habitations des hommes, semant autour d'eux les maladies et les calamités, toujours à la recherche de nouvelles victimes, jusqu'au moment où le soleil levant vient éclairer le monde et les oblige à rentrer dans leur triste séjour.

Le nouveau venu qui aborde à la porte extérieure de la demeure des morts rencontre tout d'abord des taureaux de bronze à face humaine, analogues à ceux qui gardaient l'entrée des palais assyriens. Il invoque le taureau de droite en ces termes : « O grand taureau, taureau très grand qui piétines aux portes élevées, qui ouvres l'accès à l'intérieur, qui ouvres largement les canaux, qui sers de base au dieu Gerah, le moissonneur des champs, mes mains élevées ont sacrifié devant toi. » Il s'adresse de même au taureau de gauche : « Tu es le taureau engendré par le dieu Zî; c'est toi qui portes les zones de la demeure souterraine où résident les morts; pour l'éternité, le dieu Ninizzida t'a placé. » Au moment de franchir le seuil, il adresse une invocation à Mul-ge : « Pasteur véritable, dit-il, pasteur sublime! Mul-ge, pasteur véritable, seigneur de la totalité des pays, pasteur véritable, seigneur de l'armée des anges, pasteur véritable. » Puis le portier des enfers lui demande son nom et s'en va ensuite

Hosted by Google

prendre les ordres d'Allatu, la maîtresse de céans. Si celle-ci permet d'entrer, Namtar fait passer au mort les sept portes, lui enlève successivement tous ses vêtements et l'amène devant le trône d'Allatu, qui rend aussitôt son arrêt, fixant la destinée du mort.

La cause du défunt s'instruisait-elle régulièrement; celui-ci faisait-il une confession analogue à celle que le Rituel funéraire nous fait connaître en Égypte? C'est ce qu'il nous est impossible de dire, tout renseignement à cet égard faisant complètement défaut.

Il semble cependant qu'au sortir de la vie, l'âme avait à subir un jugement particulier comme dans l'Égypte ancienne. C'est ce qui résulte d'une scène gravée sur un cylindre assyrien reproduit et décrit par M. Thomas Tylor [1].

On y voit deux personnages amenant devant un dieu assis sur un trône un défunt dont le corps, de forme humaine par le haut, se termine par une queue et des pattes d'oiseau.

Cette scène, rapprochée d'un passage du Voyage d'Ishtar, dont nous parlerons à l'instant, prouve que, dans la pensée assyrienne, l'âme une fois séparée de son corps terrestre se logeait dans un corps d'oiseau et pouvait ainsi voler de place en place.

Aussitôt la sentence prononcée, Namtar conduisait ceux qui étaient condamnés à une peine spéciale à l'endroit où ils devaient subir cette peine.

Les autres, ceux contre lesquels aucun genre déterminé de supplice n'avait été édicté, étaient à jamais privés de la lumière du jour et réduits à se nourrir de limon et de boue. Pour eux comme pour les autres condamnés, plus de repos, plus de joie.

C'est dans ce lieu de souffrances que, d'après la légende, la déesse Ishtar descendit un jour.

Ce voyage est raconté dans une tablette de terre cuite

[1] *The babylonian idea of a disembodied soul* dans le *Babylonian and oriental Record*. 1887, livraison 9. M. Tylor y discute les assertions trop générales émises par le Dr Ward, dans un article intitulé : *The babylonian seals*, paru dans le *Scriber's Magazine*, numéro de janvier.

Hosted by Google

portant sur les deux côtés 159 lignes d'une écriture cunéiforme, fine et serrée.

On sait que les fouilles entreprises à Kujundjik, sur l'emplacement de l'ancienne Ninive, en 1845, par Layard, continuées en 1852 et 1853 par Loftus et Rassam et complétées par George Smith en 1873, 1874 et 1875, mirent au jour l'immense palais bâti en l'an 705 avant notre ère par Sanhérib et agrandi par son petit-fils Assur-bani-pal vers 630.

Vers le centre de ce vaste palais, les ouvriers déblayèrent deux chambres qui étaient remplies jusqu'au haut de milliers de briquettes en terre cuite. Ces tablettes ont été en très grande partie transportées à Londres, au British Museum. C'était une véritable bibliothèque publique, et le plus ancien dépôt littéraire que nous connaissions.

Ces volumes d'argile étaient classés par ordre de matières, étiquetés et numérotés ; chaque page portait au bas les premiers mots de la page suivante.

Les sujets traités dans ces ouvrages d'une nature toute spéciale sont très variés ; il y a des traités de grammaire, des recueils de lois, d'ordonnances royales, de lettres missives, de testaments, de conjurations contre les mauvais esprits, de mythes, de légendes, etc.

Il est important d'observer que si les exemplaires dont se composait cette bibliothèque ne remontent qu'au VII^e^ siècle avant notre ère, un grand nombre d'entre eux sont des copies de textes beaucoup plus anciens.

Les lecteurs de la *Revue* n'ignorent pas que parmi ces textes légendaires, on a trouvé un récit de la création du monde et un récit du déluge qui offrent tous deux des analogies si frappantes avec les récits bibliques correspondants, qu'il est évident que l'un de ces deux récits dérive de l'autre.

On est d'accord aujourd'hui pour faire remonter la rédaction des documents chaldéens au XVIII^e^ siècle avant notre ère.

Or, quelle que soit l'époque à laquelle on fixe la rédaction des récits bibliques, que l'on choisisse le IX^e^ ou le VI^e^ siècle,

Hosted by Google

il est dans tous les cas manifeste que l'originalité appartient aux traditions chaldéennes.

A côté de ces textes si intéressants au point de vue de la critique biblique, figure le récit de la descente d'Ishtar aux enfers.

Cet épisode a été traduit à différentes reprises, notamment par Schrader, Oppert et Lenormant. Dans le travail que nous analysons, M. Jeremias donne la transcription et une traduction du texte cunéiforme. Il y joint des notes critiques et philologiques. Elles dénotent chez l'auteur une connaissance approfondie de la matière et prouvent qu'il connaît la vraie voie à suivre lorsqu'il s'agit d'aller à l'assaut d'un mot ou d'une expression inconnus ou douteux.

De même que le récit du déluge chaldéen, la descente d'Ishtar aux enfers n'est pas un morceau indépendant. Les deux compositions se présentent occasionnellement, sous forme de narration.

Un homme perd sa sœur. Dans sa douleur, il se rend chez un prêtre, lui demande comment il pourra délivrer sa sœur de l'Hadès. Le prêtre, pour lui montrer que l'entrée des enfers n'est pas à jamais inviolable, lui raconte le voyage d'Ishtar et lui prescrit les sacrifices qu'il devra accomplir.

Voici le récit de ce voyage :

« Vers le pays d'où l'on ne revient pas, le pays [que tu connais?] — Ishtar, fille de Sin, dirigea son esprit. — La fille de Sin dirigea son esprit — vers la maison de l'obscurité, la demeure du dieu Irkilla, — vers la route, où l'on s'achemine sans retour, — vers la maison où, pour celui qui y entre, il n'y a plus de lumière, — vers l'endroit où ils se nourrissent de poussière et mangent de la terre, — où ils ne contemplent pas la lumière et sont dans l'obscurité, — où, comme des oiseaux, ils sont vêtus d'ailes, — où, sur la porte et le verrou, s'étale la poussière. »

« Lorsque Ishtar fut arrivée au seuil du pays d'où l'on ne revient pas, — elle dit au gardien de la porte : — « Gardien de l'eau, ouvre ta porte, — ouvre ta porte, je veux entrer. — Si tu n'ouvres pas ta porte et que je ne puisse entrer, — j'en-

Hosted by Google

foncerai la porte, je briserai le verrou, — je démolirai les seuils, j'arracherai les battants. — Je veux délivrer les morts, pour qu'ils mangent et qu'ils boivent — et qu'auprès des vivants se rangent les morts. » — Le gardien ouvrit la bouche pour parler, et dire à la vénérable Ishtar : — « Arrête, maîtresse, n'enfonce pas la porte; — je vais annoncer ton nom à la reine Allatu. » — Et le gardien entra et dit à la reine Allatu : — « Cette eau, ta sœur Ishtar l'a franchie..... — Lorsque la déesse Allatu [eut entendu] cela, comme un arbre que l'on abat, comme un roseau-*kunînu* que l'on fauche [elle s'affaissa et dit] : — « Qu'a machiné son cœur contre moi?..... Comme l'inondation des grandes eaux, comme les eaux bouillonnantes d'un impétueux torrent, — je veux pleurer sur les époux qui ont quitté leurs épouses, — pleurer sur les épouses enlevées à leur époux, — pleurer sur les petits enfants qui [ont été moissonnés] avant le temps. — Va, gardien, ouvre-lui la porte — et agis avec elle selon l'antique usage. » — Le gardien alla et lui ouvrit sa porte : — « Entre, maîtresse, que le monde inférieur exulte, — que le palais de la terre se réjouisse de ta venue. » — Il lui fit franchir la première porte, la dévêtit en lui enlevant la grande tiare de sa tête : — « Pourquoi, gardien, enlèves-tu la grande tiare de ma tête? » — « Entre, maîtresse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine de la terre. » — Il lui fit franchir la seconde porte, la dévêtit en lui enlevant ses boucles d'oreilles : — « Pourquoi, gardien, enlèves-tu mes boucles d'oreilles? » — « Entre, maîtresse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine de la terre. » — Il lui fit franchir la troisième porte, la dévêtit en lui enlevant les colliers de son cou : — « Pourquoi, gardien, enlèves-tu les colliers de mon cou? » — « Entre, maîtresse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine de la terre. » — Il lui fit franchir la quatrième porte, la dévêtit en lui enlevant les ornements de sa poitrine : — « Pourquoi, gardien, enlèves-tu les ornements de ma poitrine? » — « Entre, maîtresse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine de la terre. » — Il lui fit franchir la cinquième porte, la dévêtit en lui enlevant la ceinture en

Hosted by Google

pierres précieuses de sa taille : — « Pourquoi, gardien, enlèves-tu la ceinture en pierres précieuses de ma taille? » — « Entre, maîtresse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine de la terre. » — Il lui fit franchir la sixième porte, la dévêtit en lui enlevant les anneaux de ses mains et de ses pieds : — « Pourquoi, gardien, enlèves-tu les anneaux de mes mains et de mes pieds? » — « Entre, maîtresse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine de la terre. » — Il lui fit franchir la septième porte, la dévêtit en lui enlevant le voile qui couvrait sa pudeur : — « Pourquoi, gardien, enlèves-tu le voile qui couvre ma pudeur? » — « Entre, maîtresse, car ainsi le veulent les lois de la souveraine de la terre. » — Lorsque Ishtar fut descendue au pays sans retour, — Allatu la regarda en face et s'emporta contre elle, — Ishtar, ne se possédant plus, se rua sur elle. — Allatu ouvrit sa bouche pour parler — à Namtar, son serviteur, et lui donner cet ordre : — « Va, ouvre... emmène-la... la déesse Ishtar. — De maladie sur les yeux [frappe-la?], — de maladie sur les côtés [frappe-la], — de maladie au cœur [frappe-la], — de maladie à la tête [frappe-la], — de maladie sur elle dans toute sa personne [frappe-la] ». — Après qu'Ishtar, la déesse..... — le taureau n'allait plus vers la vache, ni l'âne vers l'ânesse, — la servante sur la rue, le maître n'en voulait plus, — le maître n'avait plus la force de faire exécuter ses ordres — et la servante s'endormait auprès de..... — Pap-sukal, le serviteur des grands dieux, se balafra le visage en présence de Samas. — Vêtu d'un habit de deuil..... — Samas s'en alla pleurer devant son père Sin. — Ses larmes parvinrent jusqu'à Ea, le roi : — « Ishtar est descendue sous la terre et n'est point remontée. Depuis qu'Ishtar est descendue au pays sans retour — le taureau ne va plus vers la vache, ni l'âne vers l'ânesse; — de la servante sur la rue, le maître n'en veut plus; — le maître n'a plus la force de faire exécuter ses ordres — et la servante s'endort auprès de..... » — Alors Ea, dans la sagesse de son cœur, créa un être mâle, — il créa Uddushunâmir, le serviteur des dieux : — « Va, Uddushunâmir, vers le pays sans retour dirige ta

Hosted by Google

face — et que les sept portes du pays sans retour s'ouvrent devant toi. — Qu'Allatu te voie, et se réjouisse de ta venue ! — Après que son cœur se sera calmé, et que son esprit se sera rasséréné — conjure-la au nom des grands dieux, — élève ta tête — vers [l'endroit des sources ?] dirige ton esprit — [et dis] « [que l'endroit des sources?] ne reste pas inaccessible ; je veux m'y désaltérer ». — Lorsque Allatu eut entendu cela, — elle se frappa les hanches et se mordit le pouce : — « Tu m'as demandé une chose irréalisable. — Va, Uddushunâmir, je vais t'enfermer dans la grande prison ; — que la boue de la ville soit ta nourriture ; — que les eaux des égouts de la ville soient ta boisson ; — que l'ombre des murs soit ton séjour ; — et les seuils ton habitation ; — que la prison et la réclusion épuisent tes forces ! » — Allatu ouvrit la bouche pour parler, — pour annoncer son ordre à Namtar, son serviteur : — « Va, Namtar, brise le palais éternel, — arrache les colonnes, et que les seuils soient ébranlés, — éconduis les *Anunaks* et fais-la s'asseoir sur un trône d'or, — répands sur Ishtar l'eau de la vie et emmène-la loin de moi ». — Namtar s'en alla, brisa le palais éternel, — arracha les colonnes et ébranla les seuils ; — il éconduisit les *Anunaks*, la plaça sur un trône d'or, — répandit sur Ishtar l'eau de la vie et l'emmena. — Il lui fit passer la première porte et lui rendit le voile qui couvrait sa pudeur ; — il lui fit passer la seconde porte et lui rendit les anneaux de ses mains et de ses pieds ; — il lui fit passer la troisième porte et lui rendit la ceinture de pierres précieuses de sa taille ; — il lui fit passer la quatrième porte et lui rendit les ornements de sa poitrine ; — il lui fit passer la cinquième porte et lui rendit les colliers de sa nuque ; — il lui fit passer la sixième porte et lui rendit ses boucles d'oreilles ; — il lui fit passer la septième porte et lui rendit la grande tiare de sa tête. »

Après avoir fait ce récit, le prêtre conseilla au malheureux qui venait de perdre sa sœur d'adresser des supplications et d'offrir des sacrifices à Ishtar, qui avait vaincu les portes de l'enfer, et à Tammuz, le compagnon de sa jeunesse.

Ces supplications parviennent aux oreilles de la sœur. Elle

Hosted by Google

prie son frère de la délivrer de l'enfer par des chants magiques et des offrandes propitiatoires.

Dans cet enfer, où nous sommes descendus à la suite d'Ishtar, des sanglots et des cris de douleur ont seuls frappé nos oreilles. Tous ses habitants ne subissent pas le même châtiment, mais tous souffrent. L'Arâlu est un lieu de supplices.

Dès lors, deux questions se posent naturellement : 1° Cet enfer étant un lieu de souffrance et le châtiment du méchant entraînant logiquement la récompense du juste, les âmes des justes n'y sont pas détenues. Où vont les âmes pures après la mort?

2° Les souffrances de l'enfer sont-elles éternelles? Les âmes y expient-elles, c'est-à-dire peuvent-elles en sortir après y avoir subi des châtiments dont la durée est proportionnelle à la gravité de leur faute?

En Assyrie, il n'a jamais existé de symbole ou canon religieux résumant les croyances en un catalogue méthodique. La logique, d'ailleurs, n'a jamais été le caractère distinctif des religions, œuvres bien plutôt d'imagination que de raisonnement et de déduction savante. Nous ne pouvons pas nous attendre à trouver une réponse satisfaisante à toutes les questions que nous pourrions poser.

Bien que nous ne rencontrions nulle part dans les textes assyriens de distinction doctrinale nettement tranchée entre les bons et les méchants, la comparaison de quelques-uns de ces textes nous permet cependant de nous faire une idée relativement nette du sort réservé aux uns et aux autres.

De même que nous avons appris à connaître l'enfer par le voyager d'Ishtar, ainsi un voyage d'Izdubar nous introduit dans le ciel.

La légende de ce héros, que l'on appelle provisoirement Izdubar, en donnant leur valeur phonétique aux caractères cunéiformes qui composent l'idiogramme servant à écrire son nom, forme un épisode de la grande épopée chaldéenne dont on a retrouvé des fragments dans la bibliothèque d'Assurbani-pal.

Hosted by Google

Izdubar, vainqueur de Humbaba, roi élamite d'Urukh, s'était emparé de la couronne et régnait dans le pays, lorsque le cœur de la grande déesse Ishtar s'enflamma d'amour pour le héros. « Obéis-moi, ô Izdubar, dit-elle, et sois mon époux; je serai « ta compagne et tu me le seras de même. Tu seras mon mari « et je serai ta femme. » Mais Izdubar résista aux prières de la déesse. Elle se plaignit de ce refus à Anu et à Anunit, ses parents, et envoya contre lui un taureau céleste, qui fut tué par Ea-bani, l'ami, le confident d'Izdubar. En punition de ce méfait, les dieux frappèrent Ea-bani d'une maladie qui l'emporta rapidement.

Izdubar, privé de son seul ami, tombe malade et « craint la mort, le dernier ennemi de l'homme ». Il se décide à aller trouver son ancêtre Pir-napishtin, que les dieux avaient enlevé au ciel, pour apprendre de lui comment cette faveur lui était échue : « Izdubar pleurait sur Ea-bani, son ami; — il « pleurait amèrement, couché sur le sol. » — « Je ne veux pas « mourir comme Ea-bani; — la tristesse est entrée dans mon « cœur; — je me suis pris à craindre la mort, abattu sur le « sol. — Vers Pir-napishtin, fils de Kidin-Marduk, je veux « aller en hâte. »

Izdubar se met aussitôt en route. Le texte, fort mutilé à certains endroits, nous montre le héros traversant divers pays, sans cesse en butte à de nouvelles difficultés. Tantôt c'est une montagne gardée par un homme-scorpion, tantôt c'est un désert de douze milles qu'il s'agit de franchir. Parfois son courage l'abandonne; il s'arrête épuisé et appelle « son ami, qui n'est plus qu'un peu de poussière ». Enfin, il se trouve devant un lac immense : « S'il est possible, je le passerai, dit-il, sinon il ne me reste qu'à m'étendre sur terre ». « Izdubar, lui répond-on, on n'a jamais pu passer ce lac, — et depuis l'origine des temps, personne n'a pu le franchir. — Samas, le héros, l'a passé ; mais en dehors de lui, qui a pu le franchir? — ..... Le passage est difficile, cette route est pleine de périls. — Pourquoi, Izdubar, veux-tu passer ce lac? » Izdubar s'obstine; le lac est franchi, et le héros débarque au port du pays des bienheureux. Il aperçoit Arad-Ea, le gardien de

Hosted by Google

cette demeure, lui conte sa peine et le supplie de le transporter dans sa barque. Après de longs préparatifs et un voyage de plusieurs mois, Izdubar voit enfin s'approcher les deux rives du pays désiré. Arrivé au terme, il raconte à son ancêtre ses pérégrinations, au cours desquelles « sa face ne s'est jamais réjouie d'une vue agréable ». Pir-napishtin narre alors à Izdubar l'histoire de sa délivrance et l'histoire du déluge, puis le guérit de ses souffrances.

Izdubar était atteint de la peste, son corps était couvert de pustules. Pir-napishtin le fait se purifier à « la source de la vie » qui jaillissait dans le séjour des bienheureux. « L'homme que tu as amené, dit-il à Arad-Ea, a le corps couvert de pustules, — la peste lui a mis des plaques et souillé la beauté de son corps. — Prends-le, Arad-Ea, mène-le vers le lieu de la purification, — qu'il lave ses pustules et qu'il devienne blanc comme neige, — qu'il s'enlève ses plaques, que la mer les emporte, — et que son corps redevienne sain. »

Délivré de ses souffrances, Izdubar revient auprès de Pir-napishtin. La femme de celui-ci demande à son mari : « Nimrod est revenu, rasséréné, guéri, — que veux-tu lui donner pour qu'il retourne dans son pays ? » — Pir-napishtin apprend à Izdubar « le secret et les ordres des dieux » et lui donne une plante magique croissant dans ce séjour et dont la vertu est souveraine. Satisfait, Izdubar quitte son ancêtre.

Le séjour des bienheureux, que ce récit nous a fait connaître, bien parcimonieusement il est vrai, était surtout réservé aux héros que la divinité avait sauvés du déluge, aux prêtres et aux guerriers tombés sur les champs de bataille. Ces derniers continuaient, à ce qu'il semble, le même genre de vie qu'ils avaient menée sur la terre. L'on serait presque tenté de leur appliquer ces traits de la mythologie scandinave : « Chaque jour, après s'être habillés, puis armés, ils sortent dans la cour pour se battre ; ils se tuent réciproquement. Voilà leur jeu ; mais lorsque vient l'heure du repas, ils chevauchent vers la Valhalle et se mettent à boire, comme il est dit [1] ». « Tous les héros se percent mutuellement chaque

[1] *Vafthrudnismâl*, str. 41, p. 37.

Hosted by Google

jour dans la cour d'Odin; ils choisissent leurs adversaires; mais, quand cesse le combat, ils vont amicalement s'asseoir ensemble [1]. »

La félicité des justes est nettement exprimée dans ces deux fragments d'un hymne religieux :

« Lave tes mains, purifie tes mains; — les dieux, tes aînés, se laveront les mains, se purifieront les mains; — mange la nourriture pure dans des bassins purs; — prépare-toi à jouir de la paix du juste..... On a apporté de l'eau pure. — Anat, la grande épouse d'Anu, — Ea t'a tenu dans ses bras sacrés; — Ea t'a transféré dans un lieu de sainteté; — il t'a transféré de ses mains sacrées; — il t'a transféré au milieu de miel et de graisse; — il t'a versé dans ta bouche l'eau magique! — et la vertu de l'eau t'a ouvert la bouche..... »

Un fragment de l'épisode d'Izdubar cite quelques habitants du ciel :

« O mon ami, dans la maison où je pénètre — habitent ceux qui ont porté une couronne, et qui depuis l'origine des temps ont régné sur la terre, — ceux à qui Anu et Bel ont accordé un nom illustre.....

« O mon ami, dans la maison où je pénètre — habitent le grand-prêtre et les hauts dignitaires, — les devins et ceux qui conjurent les mauvais esprits, etc. »

Tiglat-pil-eser nous dit au commencement d'une inscription que de toute éternité les grands dieux l'avaient désigné pour régner, et qu'ils avaient choisi « sa race pour demeurer sur la montagne des dieux ».

Le ciel assyro-babylonien, pour autant que nous en puissions juger par les inscriptions, nous paraît donc être bien plutôt un paradis aristocratique, où de droit divin demeurent les héros, les rois et les guerriers, qu'un lieu de délices dont le séjour est pour tout homme la récompense d'une vie vertueuse.

D'ailleurs, la pénurie de nos renseignements ne nous permet pas de donner à ce sujet une réponse catégorique.

[1] *Gylfaginning*, ch. 39-41.

Hosted by Google

Nous avons vu plus haut qu'Ishtar, que la déesse Illatu voulait retenir dans son royaume, put forcer sa rivale à lui faire ouvrir les portes de l'enfer, pour s'être aspergée de l'eau de la vie, dont la source jaillissait dans l'Hadès.

Aussi Ishtar passait-elle pour avoir le pouvoir de délivrer du Shéôl assyrien les malheureux qui y étaient retenus. C'est surtout en son honneur que s'accomplissaient les rites et les sacrifices destinés à arracher un homme de l'enfer. Quelques autres divinités partageaient ce pouvoir avec elle; notamment Marduk, « le miséricordieux, celui qui ressuscite les morts »; la déesse Gula, « la maîtresse, celle qui ressuscite », et Nebo, « qui multiplie les jours de l'homme et fait revivre les morts ». Il arrivait cependant que ces dieux ne voulussent ou ne pussent user individuellement de ce privilège. Peut-être même le consentement unanime des dieux était-il nécessaire. Ainsi, nous voyons Izdubar aller de temple en temple, s'adressant successivement à Bel, Sin, Ea et Marduk, afin d'obtenir d'eux la délivrance de son ami.

Notons que cette délivrance de l'enfer est toujours le résultat d'une intervention toute gracieuse de la divinité. Nous ne voyons jamais qu'un homme soit délivré de l'Hadès pour avoir par ses souffrances satisfait à la justice divine.

Tels sont, rapidement esquissés, les principaux traits de la croyance assyro-babylonienne sur la vie d'outre-tombe. Certes, il s'en faut que ces croyances forment un système complet et harmonique. Ce qui nous étonne le plus, c'est de ne voir proclamé nulle part le principe de la responsabilité morale. En Égypte, au contraire, ce principe domine les croyances. A peine l'Égyptien a-t-il fermé les yeux qu'il paraît devant Osiris. Il a à se justifier devant quarante-deux juges qui l'examinent sur autant d'espèces de fautes pouvant entraîner sa condamnation. Devant Osiris se dresse une balance; dans l'un des plateaux se trouve la statue de la déesse Maâ, personnification de la justice et de la vérité; dans l'autre, on place le cœur du défunt. Du résultat de cette pesée, enregistrée par Tehuti, dépend le sort éternel de l'homme. Si les croyances assyro-babyloniennes n'ont pas ce

Hosted by Google

cachet d'originalité et de noblesse qui caractérise la pensée religieuse en Égypte, elles n'en prouvent pas moins que les habitants de la vallée du Tigre et de l'Euphrate ont de tout temps cru à la survivance de l'âme, et à ce titre elles méritent de fixer l'attention de tous ceux que l'histoire de la pensée humaine ne laisse pas indifférents.

Émile Coemans.

Hosted by Google

LA MESSE DE MINUIT

CONTE DE NOEL

A Rennell Rodd.

On s'ennuyait beaucoup cette année aux eaux d'X... Je n'avais d'autre compagnon de promenade qu'un Suédois bizarre, le docteur Jensen, un grand monsieur maigre à pleurer, avec des yeux bleus clignotants cernés de rouge, des lèvres molles qui tremblotaient comme un tiroir mal emboîté. Haut perché sur ses jambes grêles, il arrivait toujours trop tard au dîner du Kursaal, avalait son potage, rejetait sa serviette au milieu de la table et se dirigeait vers la porte. Mais là il s'arrêtait pour examiner les photographies tout en remuant dans sa poche un carillon de clefs, et, battant du pied la mesure, il se mettait à chantonner, pirouettait sur un talon, revenait prendre place à table et recommençait à manger, causait, riait, déployant quelquefois beaucoup d'érudition.

On fuyait le docteur comme un homme à manies, irritable, excessif en tout. Nous sympathisions par les jambes, et je n'en demandais pas plus.

Un jour, notre tranquillité fut inopinément troublée par un accès du long docteur.

Comme je rentrais avec lui de la promenade, nous trouvâmes les baigneurs réunis au Kursaal, les hommes debout, les femmes assises en demi-cercle autour d'un monsieur noir, aux sourcils orageux et dont le front semblait creusé par

Hosted by Google

les ornières de précoces réflexions. Il était orné de lunettes, paré de bagues, vêtu d'un habit bleu aux boutons flamboyants, et magnétisait un jeune homme blond, mince, à l'air délicat. Une grosse donzelle, plaquée de rouge, pavoisée de rubans criards, était assise au piano et jouait un air de danse qu'elle variait, passant du majeur au mineur, tandis que le sujet, tour à tour gai, furibond, épileptique, reproduisait les émotions de l'âme annoncées au programme. Par moments, la chorégraphie se changeait en exaltation, le jouvenceau frappait du pied, s'agitait en halluciné, bondissait avec une ardeur, un élan, qui faisaient mal à voir.

Un bon coup de sifflet interrompit la musicienne, le pantin s'arrêta et je vis mon docteur enjamber les banquettes et se diriger à grands pas vers la porte.

Je courus aussitôt à lui et le rattrapai dans la cour.

« Eh bien, docteur, que vous prend-il?

— Je ne suis pas fâché de causer un esclandre, répondit-il; il est odieux de voir l'autorité tolérer en public des abus qui peuvent se changer en fléau. On a vu des villages entiers contaminés par la présence d'un seul halluciné. Sous l'empire de l'étonnement et de la surexcitation nerveuse, il se produit une aberration des facultés mentales... Je vous promets que ce garçon ne dormira pas de huit jours... La surexcitation nerveuse, l'épilepsie, l'hystérie, l'hypocondrie, la folie sont les produits de ce délire... Interrogez les physiologistes, ils vous diront que la sympathie même n'est pas autre chose qu'un effet de contact favorisé par le spectacle des circonstances surexcitantes. Nos sens sont naturellement imitateurs et, de même que l'absence d'activité les émousse, ainsi l'exercice de certaines impressions les aiguise au point qu'ils les recherchent à l'exclusion d'autres. L'oreille du musicien désire le son, de même que mon estomac préfère le jambon à la langue fumée, au même titre et de la même façon que mon nez désire le parfum du tabac... La sensibilité artistique même n'est-elle pas sujette à se perfectionner ou à s'amoindrir d'après les qualités des œuvres qui la développent?... Comment formons-nous la jeunesse, si

Hosted by Google

ce n'est en provoquant chez elle des sympathies conformes aux aspirations du sujet?... Et d'où viennent les dérèglements, si ce n'est par la propagation des mauvais exemples?... Chacun sait que les types créés par les poètes ont le don de provoquer l'imitation... Gœthe a tué par son Werther une centaine d'écervelés... Byron a fait des don Juan ; nos romanciers, nos dramaturges empoisonnent journellement leurs bienveillants lecteurs. On ne peut les en empêcher, ils ne font eux-mêmes que subir les idées courantes; mais il n'en est pas moins certain qu'ils sont les véhicules d'une déplorable contagion par l'idéalisation et la propagation de modèles dangereux. Le suicide, le régicide sont contagieux; la cruauté, les crimes, jusqu'aux spectacles sanguinaires, tortures, guerres, exécutions publiques, combats de coqs ou de taureaux ne sont que des appels à une latente barbarie que l'éducation dissimule ou corrige... Il s'en faut de beaucoup que l'homme soit un esprit qui se sert d'un corps suivant la définition de Platon... La pensée peut être inconsciente, pareillement les organes obéissent à des suggestions du dehors. Je ne sais pas pourquoi je marche, ma pensée n'intervient que dans la première enjambée; mais si je rencontrais un trou, mon corps lui-même reculerait avant qu'il en ait reçu le commandement... Le pis est qu'il en soit ainsi dans l'ordre moral, que notre volonté bien souvent n'intervienne que pour poser un acte dont les conséquences nous échappent, s'accumulent, prospèrent à notre insu et finissent par se dresser devant nous comme des créanciers oubliés. Encore si l'intention n'était le plus souvent suggérée par les circonstances ou le hasard ! Mais qui peut se vanter de produire une idée qui n'ait passé par vingt cerveaux? L'homme ressemble à un automate et le somnambulisme provoqué est la réalisation complète de cet automatisme. Le sujet ne sait ce qu'il fait, il ne peut réagir contre les impulsions du dehors, qui l'obligent à réaliser des mouvements antérieurement exécutés; ses actions, ses idées s'enchaînent dans un ordre fatal imposé par les habitudes sans qu'il en puisse changer le cours; son cerveau est paralysé, il a perdu sa volonté et son discernement. Il me paraît à moi qu'il est tout au

Hosted by Google

moins dangereux de courir au-devant de l'idiotisme... Qu'en pensez-vous, monsieur? »

Le docteur parlait d'abondance, comme un homme qui se trouve sur son terrain, et sa conversation m'intéressait. Il s'était saisi de mon bras et nous nous dirigions vers un rideau sombre de pins dont les troncs rouges, en bataillons serrés, se dessinaient dans la pénombre. Je lui fis observer que nous avions beaucoup marché déjà.

« Bah! nous aurons la lune; venez... je vous raconterai comment j'ai été fiancé, » me dit-il.

Il m'offrit un cigare, en alluma un autre, éclairant un instant sa bouche frissonnante et ses yeux de lapin, puis il continua :

« Ne vous attendez pas à un roman, mais à un cas pathologique d'autant plus instructif qu'il vous est raconté par le sujet avec l'intuition des causes, le sentiment des sensations et la notion des résultats.

Je vous disais que nous sommes tous esclaves des circonstances environnantes. Chacun de nous promène dans la vie un petit nombre d'impressions qui subsistent simultanément ou se succèdent et qui, toutes, ont été le germe de nos impulsions, lesquelles ont passé par l'usage à l'état d'habitude. Cette contagion remonte chez moi à l'université de Bonn.

C'était aux vacances de la Pentecôte, après une excursion dans les Sept-Montagnes. Nous descendions le Dragenfels entre sept et huit heures du soir, par un effet de crépuscule dont j'ai toujours gardé le souvenir. Le Rhin semblait rouler des flots de lave incandescente entre ses bords ombragés de saules, d'où jaillissaient, entre les feuilles, d'aveuglantes clartés. Les fenêtres brillaient au village de Honnef, pareilles à des joyaux de strass; les rochers, embrasés, ressemblaient à des blocs d'acier poli.

Nous avions dépassé le village de Honnef en nous dirigeant vers le fleuve, lorsque, sur l'horizon en feu, se détacha la plus curieuse apparition. C'était une grande Bohémienne, une Tsigane à peine vêtue d'un lambeau de tartan sur un jupon bariolé. Elle avait un sourire félin qui faisait songer aux pan-

Hosted by Google

thères, le regard sombre, un teint de cuivre rouge, des cheveux noirs, raides et luisants qui pendaient en crinière. Dans ses bras se cachait un petit moricaud nu comme la main; sur son dos, dans une hotte pleine de chiffons, perchait un coq dépenaillé, borgne et sinistre.

Dès qu'elle nous vit, cette femme ôta sa hotte, saisit son tambourin et se mit à danser tout en chantant une mélodie vague. Tenant son enfant d'une main, l'autre agitant son instrument, elle ployait les reins, ondulait avec des élancements hardis de ses yeux vifs et décrivait un cercle, au milieu duquel brusquement elle s'arrêta. Alors elle exhiba de sa hotte une planche peinte en vert, pliée en deux dans sa longueur, la déploya dans le cercle tracé, plaça dessus le coq et lui maintenant la tête sur la planche, toujours en gesticulant, traça sous le bec de l'oiseau une ligne à la craie qu'elle prolongea jusqu'au bout de la planche.

Reprenant ensuite l'instrument, elle recommença de danser. Le coq ne tarda pas à cligner des paupières et s'affaissa comme un cadavre. Ce que voyant, la Bohémienne prit une longue épingle et pria l'un de nous d'en piquer l'animal; et, comme il hésitait, elle se mit à larder son coq comme elle eût fait s'il eût été mis à la broche, lui enfonça l'épingle en cinq ou six endroits sans que le sang coulât, sans que le coq se réveillât. La grande femme cependant tournoyait, glapissait et martelait son tambourin avec des gestes de faquir. Enfin, elle frappa dans ses mains, poussa un cri et aussitôt l'oiseau y répondit et se mit à battre des ailes.

Aucun de nous ne s'expliqua le fait. Nous en causâmes longuement, comme on cause d'une chose étrange, inexpliquée. La scène était restée vivante à mon esprit, sans aucun doute à cause des circonstances bizarres et pittoresques dans lesquelles elle s'était produite, et j'en cherchai partout l'explication.

J'appris que l'expérience des coqs était décrite parmi les phénomènes physiques sous le nom d'*Actinobolisme* dans l'*Ars magna* du père Kirchner et dans le livre de Daniel Schwenter, intitulé : *Deliciæ-physiomathematicæ*, publié

Hosted by Google

en 1636. Cette expérience paraissait être venue des Indes avec les Tsiganes, qui se la transmettaient comme un secret magique et se figuraient en réalité posséder un pouvoir occulte héréditaire. L'explication m'en était donnée également par une autre pratique usitée chez les Ombilicains, ces moines du mont Athos qui, tout en s'absorbant dans la contemplation de leur nombril, s'imaginaient évoquer la lumière divine. Cette pratique, dans le XI^e^ siècle, avait été préconisée par l'abbé Siméon, du monastère de Xérocerque, à Constantinople, dans son traité spirituel. J'eus bientôt l'occasion de lire l'ouvrage du docteur Braid. Cet ouvrage, qui datait déjà de 1842, avait mis à la mode les expériences d'hypnotisme. Braid avait reconnu qu'en présentant à un homme ou à un animal un objet brillant et de nature à impressionner la rétine, le sujet pouvait éprouver un vertige et tomber dans un état d'anesthésie ou de léthargie analogue au somnambulisme.

L'œil de l'opérateur, certaines passes de la main, aboutissent au même résultat. On peut alors, par voie d'injonction, à l'aide de certaines sensations, surtout de la parole, provoquer chez une personne des actes automatiques et quelquefois des sensations même compliquées par association d'idées.

Malheureusement, ma curiosité s'éveillait à un moment où la science, par dédain sinon par incapacité, se refusant à expliquer les faits, se contentait de nier l'évidence, donnant ainsi beau jeu aux charlatans. Il n'était question que de double vue et de clairvoyance. Des hystériques guérissaient les malades, d'autres prédisaient l'avenir, lisaient à travers les murailles. Le magnétisme était un phénomène indépendant des autres forces, échappant aux lois établies par Robert Meyer, Joule, Tyndall, Grove, Thomson, Helmholz, Claudius, Secchi et tant d'autres. C'était un fluide pour les uns, une sorte d'esprit des nerfs; d'autres invoquaient comme cause de simulation la puissance de la volonté. Je me rappelle cette définition tirée d'un ouvrage important sur le sujet : « Qu'est-ce que le magnétisme animal? Ce n'est pas une substance, c'est une loi, c'est le principe de la vie individuelle, c'est le ton d'un mouvement, d'une série, d'un fluide hypo-

Hosted by Google

thétique; c'est une force, c'est la liaison entre les forces de la nature et la puissance qui les régit. » On croit rêver quand on relit ces balivernes signées de noms aujourd'hui bien connus.

Je ne sais plus comment je tombai dans les mains d'un de ces intermédiaires entre la nature et la grâce, qui me magnétisa et me fit bredouiller des mots incohérents devant un public cuit à point pour la circonstance.

On me déclara dès ce jour un sujet remarquable. L'impression provoquée devenait si intense que j'en gardais la persistance, quoique éveillé, pendant huit ou dix jours, vivant ainsi dans un état de vie seconde. J'avais de plus un grand talent d'imitation dont je ne m'étais jamais aperçu auparavant, mais il est vrai que l'hypnotisme augmente ou surexcite l'imagination. J'imitais à merveille le ton d'un vieux prédicateur, la voix brève d'un soldat, l'allure d'un paysan. On songea même à m'exploiter. Je reçus des offres splendides de la part d'un Barnum qui voulait m'exhiber en Amérique. Comme je n'avais que faire de son argent, je me contentai d'exercer en petit comité. Mais je tombai bientôt dans un état de congestion encéphalique qui ne me quittait pas. Je souffrais de grands maux de tête quand on me réveillait mal ou trop vite. J'étais nerveux à l'excès.

Un grave inconvénient de l'hypnotisme est de vous briser l'énergie. On s'effraye à l'idée d'être le jouet d'un inconnu, qui vous éteint comme une bougie en vous soufflant dessus, vous rend bègue ou muet, vous coupe vos voyelles ou vos consonnes à volonté; qui vous suggère des actes saugrenus, vous remplit la mémoire de drôleries inconscientes que vous irez répéter quand il veut; joue de vous comme d'un mirliton et vous fait rendre des sons faux. La volonté s'émousse, on devient automate. J'en étais arrivé à conserver ces sensations, m'hypnotisant moi-même. Comme un fumeur d'opium, je me plongeais en de longs rêves qui me suivaient comme des échos, j'arrivais à me dédoubler et je ne savais plus quand j'étais *alpha* ou *béta*.

Lorsque je revins chez mon père à l'époque des vacances,

Hosted by Google

le cerveau branlait dans l'écorce, je n'étais plus qu'une botte de nerfs exaspérés. Mon père mit fin à ces pratiques et me fit traiter en malade. Le grand air et les soins, les courses dans les montagnes me rétablirent cependant à la longue, je retrouvai mon énergie, j'oubliai l'hypnotisme et repris mes études fatalement interrompues pendant plus de deux ans.

Comme j'avais à subir ma thèse pour devenir médecin, que je ne pouvais me passer de l'université de Bonn, je m'installai, cherchant le calme, aux environs, dans une étroite rue de Cologne avoisinant le dôme.

Rien ne se mouvait dans cette rue, inaccessible aux véhicules, aucun bruit, si ce n'est juste en face de notre maison un musicien, qui raclait son violoncelle quatre ou cinq fois par jour. Mais je le supportais par égard pour sa nièce, qui chantait dans les intervalles.

C'était une délicate et gracieuse créature aux grands yeux bleus, de ces yeux séraphiques, pareille aux vierges des légendes. Chaque matin, dès l'aube, ma voisine ouvrait la fenêtre et venait au balcon émietter du pain pour les moineaux, qui s'abattaient près d'elle. Sa main blanche, un peu pâle, avait des tons d'ivoire, ses cheveux blonds, son doux sourire lui donnaient la suavité naïve que le peintre Memling prête à ses figurines. Le soir, elle revenait encore pour arroser deux oléandres. L'apparition me ravissait. Ses gestes calmes, harmonieux, m'inspiraient des désirs d'assiduité. J'achetai deux géraniums, une cage et un chardonneret que je suspendis au dehors, et tous les jours, à la même heure, j'arrosais quand elle arrosait, j'émiettais quand elle émiettait. Jamais ses yeux ne se tournaient de mon côté, mais le sourire qu'elle adressait à ses moineaux rayonnait jusqu'à ma fenêtre. Elle venait à heure fixe par un consentement tacite. Ce jeu dura plusieurs semaines. Je n'avais jamais su son nom et ne voulais le connaître, enchanté du mystère. J'attendais impatient l'heure du rendez-vous, ma main tremblait en caressant l'espagnolette; je me sentais rougir; parfois j'oubliais d'arroser, et Suzanne — je l'avais appelée Suzanne — éprouvait

Hosted by Google

le même embarras. Je la pressentais sans la voir, par une sorte de sympathie que je ne saurais expliquer.

Un soir, il m'arriva de manquer l'heure du balcon, mais Suzanne m'avait attendu. Nos deux mains ouvrirent en même temps la croisée, nos regards se troublèrent et pour la première fois Suzanne rougit. Un serment s'était échangé entre les deux balcons sans qu'un atome dans l'atmosphère eût été mis en vibration.

Deux jours après, rentrant chez moi le soir, je reçus le billet suivant :

« Monsieur,

« Votre odieuse persécution m'oblige à quitter une demeure que j'habitais depuis dix ans. Je vous préviens que j'ai pris des mesures pour vous empêcher de suivre ma nièce et la mettre à l'abri de vos poursuites... », etc., etc.

Suivait une longue et stupide invective contre MM. les étudiants. Le tout signé d'un animal qui portait le nom de Reynards, un musicien de la chapelle du dôme, à ce que j'appris.

Dans un moment de désespoir, j'écrivis à Suzanne, je lui racontai ma folie et le nom que je lui donnais, je la suppliai de me pardonner, et lui fis remettre ma lettre par une fillette, qui me servait de domestique.

Le lendemain matin, quand j'ouvris mes rideaux, je ne vis plus les oléandres, le voisin avait disparu. Je sus depuis que cette jeune fille était d'une santé délicate; son oncle, un violoncelliste d'un certain talent, abusait de ses forces et l'obligeait à travailler. Il la destinait au théâtre.

Je ne la revis plus jamais.

Un vide intolérable avait creusé ma vie, le sentiment était parfois si douloureux que je préférais m'exposer à une déception. Je rentrais à l'heure convenue, doucement j'ouvrais mon balcon, je m'y accoudais un instant, je me remémorais cette voix de cristal. Bientôt, je trouvai du plaisir à me tromper moi-même; j'attendais avec impatience le moment de l'apparition, je simulais la scène, je me la suggérais. Un soir, il

Hosted by Google

arriva que l'image de Suzanne m'apparut d'elle-même au coup de cinq heures, sans que j'eusse fait le moindre effort pour évoquer le joli fantôme. J'avais entendu le bruit de l'espagnolette aussi distinctement que si la chose se fût réalisée; j'avais vu la jeune fille un instant, puis elle s'était évanouie. Je m'effrayai de ce symptôme et consultai, redoutant une rechute de ma névrose, un de nos professeurs qui me savait en butte aux hallucinations. Il me fit cesser tout travail, me conseilla de voyager, d'interrompre mes habitudes.

Je partis peu de temps après pour l'Italie, j'y passai tout l'été et revins à Cologne au mois de novembre. Je n'avais pas eu le courage de quitter mon appartement, comptant poursuivre mes études et achever ma thèse. Lorsque pour la première fois j'entr'ouvris ma fenêtre, une nuée de moineaux quittèrent les toits environnants; mais reconnaissant leur erreur, ils s'enfuirent en piaulant dans le jardin du voisinage.

Mes souvenirs aussi revenaient à tire-d'aile. Follement épris de Suzanne, que je n'osais plus évoquer, je m'acharnais d'autant plus à la retrouver en réalité. Ce fut en vain, nul ne savait ce que la voisine était devenue. Je perdis le goût du travail, je m'enfonçai dans une mélancolie qui épouvantait mes amis.

Un soir que je flânais le long du Rhin, — c'était la veille de la Noël, — je rencontrai l'un de mes condisciples, Otto Bock, aujourd'hui l'un de nos grands médecins, qui passait par Cologne et s'en retournait en vacances. C'était un garçon dévoué, il était de plus mon compatriote; je ne pus m'empêcher de lui raconter mes soucis au sujet de Suzanne. Je la supposais malheureuse à cause de moi, et ne parvenais pas à découvrir la retraite de son oncle.

Otto me rassura :

« Si jamais, me dit-il, tu dois retrouver cet ange, ce sera ce soir avec moi, je te le garantis.

— Comment cela? répondis-je étonné.

— La chapelle du dôme est célèbre, reprit mon ami, on y chante ce soir une messe de minuit avec accompagnement de voix célestes et de harpes divines; si l'oncle de Suzanne appar-

Hosted by Google

tient à la chapelle, sois certain que sa nièce sera le soir parmi les séraphins. »

Ces paroles me jetèrent dans une grande anxiété; je n'osais pas y croire, mais un autre étudiant que nous rencontrâmes me confirma le fait : chaque année, une messe de minuit était chantée par des jeunes filles avec accompagnement de harpes.

Nous convînmes, pour tuer le temps, de faire le réveillon et nous allâmes au *Schweizerhof*, un petit restaurant connu pour la qualité de ses vins. Rien ne fut épargné pour noyer mes chagrins. La vérité m'oblige à dire que nous formions une farandole irrégulière en sortant de la *Kneipe;* personne n'eût deviné que nous allions à la messe de minuit.

Au moment où j'entrais dans l'église, Otto s'approcha du bedeau et lui demanda si un homme du nom de Reynards faisait partie de la chapelle. Il répondit que oui; mais séparés par la presse des fidèles qui s'entassaient dans la grande nef, je ne pus obtenir d'autre renseignement.

Le cœur me battait vivement. Je ne voyais plus rien de ce qui se passait autour de moi. Comme j'étais le moins éprouvé par le capiteux Asmanshausen, je m'écartai des compagnons et m'agenouillai sur une chaise devant l'une des chapelles absidales. Les lumières scintillaient, le parfum de l'encens montait en tourbillons jusqu'à la voûte du chœur; tout l'édifice tremblait aux vibrations de l'orgue, ma vie se remplissait d'un sentiment unique : le désir, un désir effréné de bonheur, de possession, d'amour.

Le front appuyé sur la main, je m'étais absorbé dans une ardente contemplation; ce ne fut qu'après certain temps que j'aperçus devant moi sur l'autel, dans un panneau de chêne sculpté, une sainte Cécile qui me fit tressaillir : c'était le portrait de Suzanne. Je fermai les yeux aussitôt, me demandant avec effroi si l'équilibre entre l'idée et la sensation peut être rompu à ce point, qu'une pensée prédominante puisse se changer en sensation sans l'effet de la volonté. Mais j'avais beau fermer les yeux, je retrouvais en les ouvrant les yeux

Hosted by Google

bleus de Suzanne, qui me fixaient dans leur extase. C'étaient ses doigts d'ivoire, qui reposaient sur le clavier; c'était son corps svelte et gracieux avec ce quelque chose d'immatériel qui la distinguait même essentiellement du sujet, tel qu'il a été conçu par Raphaël. Des centaines de lumières illuminaient la cathédrale jusque dans les moindres recoins; il n'y avait pas d'erreur possible. Je poussai la condescendance jusqu'à écarter la supposition, toute naturelle, que l'auteur du tableau eût choisi pour modèle la nièce d'un musicien de la chapelle, qui se trouvait à sa disposition et lui offrait le caractère et les traits conformes au sujet. Mais au moment où j'allais tenter une nouvelle épreuve, la messe commença. Dès les premières mesures, tout à coup, dans un chœur d'allégresse, la voix de Suzanne éclata, remplit le vaisseau du dôme et, dispersant mes doutes, me pénétra jusqu'au fond de l'âme. Tous les yeux se tournaient vers l'orgue, un long frisson courait dans l'auditoire, jusqu'aux vieilles bigotes arrêtaient leur bredouillement, et la voix ondulait, pleine, mélodieuse, articulant chaque mot avec l'autorité d'une grande artiste. L'illusion n'était plus possible, je subissais avec des centaines de personnes le charme d'une incomparable voix, beaucoup plus belle, plus fluide, plus exercée qu'elle ne l'était cinq ou six mois auparavant. L'émotion me brisa; je sentis une lassitude qui me forçait à me cramponner à ma chaise pour ne pas tomber, mes oreilles bourdonnaient et je faisais de vains efforts pour me rapprocher de mes compagnons.

Il est probable que je m'évanouis. Quand je sortis de cet engourdissement, j'étais presque seul dans l'église, la messe était finie, le porte-clefs agitait son trousseau et donnait des signes d'impatience à l'adresse des musiciens, qui, lentement, descendaient du jubé. Je me hâtai de sortir de l'église. Au moment même où j'allais atteindre la porte, deux dames s'approchèrent. L'une d'elles se retourne vers moi, m'adresse ces paroles :

« Monsieur Axel...

— Oh! Suzanne! »

Nous nous regardions sans rien dire. Elle me prit par le

Hosted by Google

bras, m'attira derrière l'un des pilastres et, de cette voix limpide que je venais d'entendre retentir :

« Je sais tout le chagrin que je vous ai causé, me dit-elle, que puis-je faire pour réparer le mal? »

Je lui tendis la main, je ne pouvais trouver un mot, je l'appelais Suzanne. Des larmes coulèrent de ses yeux.

« Que puis-je faire pour réparer le mal que nous nous sommes faits l'un à l'autre? reprit Suzanne. Je ne veux pas devenir un obstacle à votre avenir... réfléchissez... ne précipitons rien... A pareille heure, dans un an, si votre cœur n'a pas changé, vous viendrez réclamer Suzanne. »

Elle me tendit la main avec une expression de calme et de naïveté charmante qui me reportait aux premiers jours de notre connaissance. Tous nos ennuis, nos joies, nos espérances se confondirent dans un hymne silencieux, car nous sentions qu'aucune parole n'aurait pu exprimer ce long passé sans espérance et ce présent délicieux qui se résumaient dans un seul regard.

« J'accepte cette épreuve pour notre bonheur à tous deux, répondis-je; dans un an! »

Ce furent les seuls mots échangés.

Je ne sais trop comment je sortis de l'église, je n'ai pas gardé souvenance de mon retour à la maison; je ne me souviens clairement que de mon réveil au matin, la plus brillante aurore que le soleil ait versée, ce jour-là, dans les cœurs amoureux.

Mon premier soin fut de courir chez mon ami Otto; je voulais contrôler mes impressions; mais il ne m'eut pas aperçu que son admiration pour la voix de Suzanne s'épancha en exclamations enthousiastes. Je ne dis mot de l'entrevue avec Suzanne, nous nous quittâmes et je poursuivis mes études avec acharnement.

Ce doux regard de la veille, cette mimique éloquente d'un aveu muet illuminaient mon existence et me faisaient l'effet d'une musique dont l'écho vous poursuit encore longtemps après. J'en vivais comme on vit de l'air. Je n'avais d'autre distraction dans mes heures de fatigue que de chercher à

Hosted by Google

rassembler les impressions reçues et conservées durant notre courte entrevue. Je me suis souvent avoué depuis que le plus grand bonheur dans cette vallée de larmes est de bercer un rêve, non pas de le réaliser. La jouissance est destructive, tandis que le désir existe et développe une ardeur continue.

Je vécus plusieurs mois de cette substance spirituelle sans que jamais une impression nouvelle vînt alimenter mes idées, si ce n'est le piaulement des moineaux affamés. Et jamais un moment d'ennui, d'inquiétude ou de désespérance, toujours les harpes mélodieuses et le chuchotement des aveux discrets. Au printemps, je subis ma thèse *summa cum laude*. Je quittai la ville de Cologne et rejoignis ma famille, qui passait l'été en Thuringe.

Mon père se montra très sensible à mes succès académiques, car il avait désespéré non seulement de l'avenir, mais de la raison de son fils. Heureux de me posséder sain et sauf, il me forçait à un repos complet d'esprit. Nous passions nos journées à tourmenter la truite au bord de l'Ilm, le long des bouquets d'aunes, parmi les libellules et les papillons bleus, dont le vol incertain me rappelait la fragilité de Suzanne. Je la suivais des yeux sur les touffes des iris, je l'entendais dans le chant des fauvettes qui gazouillaient discrètement, dans le murmure de l'eau qui scintillait en chuchotant sur les petits cailloux; je la respirais dans les violettes qui s'inclinaient sous les grandes feuilles timidement. Je la voyais ou je la pressentais partout et à tous les instants du jour ou de la nuit. Mon père me trouvait bien distrait; je lui faisais l'effet d'un flambeau éteint, mais qui par moments se rallume : « Tes yeux flambent ou tes lèvres tremblent, à quoi diable penses-tu? me demandait-il, as-tu quelque secret, une amourette... quoi? J'aimerais encore mieux cela... Ta profession exige un peu plus de réalité, une humeur plus égale, un ménage... »

L'invitation était directe, je m'attendais même aux avances d'une cousine au teint fleuri, bien calée dans ses avantages meubles et immeubles, que mon père traînait après lui en guise de pharmacie et qu'il se proposait de me donner à la

Hosted by Google

première insubordination nerveuse, et j'avais remarqué déjà des tentatives de poignées de main lénitives et de sourires édulcorants. Mais le nom de Suzanne ne me passait pas sur les lèvres. Je la savais d'une famille honnête; je n'ignorais pas que mon père se garderait de me contrarier en quoi que ce fût, mais je craignais de rompre le charme en livrant à un autre, même à mon père, cette chose impalpable qui faisait ma vie. L'été s'écoulait cependant. Un soir que nous revenions de la chasse entre chien et loup, je fis un grand effort et avouai mes relations avec Suzanne. Je fis d'elle un portrait si charmant que mon père en fut enchanté, quoiqu'il eût d'autres vues, mais il se résignait pour ma tranquillité. « Eh bien, tu me présenteras Suzanne, » me dit-il, et ce fut tout.

Ce nom résonna bruyamment dans la bouche de mon père. Je me croyais entré dans la réalité d'un rêve et j'en étais si ébloui que je perdais la faim et le sommeil. Nous retournâmes en Suède au mois de septembre et je parvins à me caser comme assistant dans un hôpital de Stockholm. Après quoi, je jetai les yeux sur une petite maison entourée d'eau, défendue contre les regards par un coin de plantes grimpantes. Je nourrissais l'espoir d'acheter cette maison et je passais mes jours dans une activité factice à meubler mon éden en imagination. Ma famille était enchantée de ces dispositions, mon père ne doutait pas que je n'eusse fait un heureux choix quand il me surprenait, le nez collé aux vitrines des magasins, ou bien mesurant, annotant, avec des joies de ménagère et des coquetteries de fiancé. C'est ainsi que j'usai les jours qui me séparaient de décembre.

Quinze jours avant la Noël, je m'embarquai pour l'Allemagne. La mer était mauvaise, j'arrivai malade à Rostock et faillis rendre l'âme dans l'hôtel où j'étais logé. On m'emballa comme un colis dans un coupé de première classe. Le temps pressait, — j'avais gardé le lit quatre ou cinq jours, — l'on me dirigea tout fiévreux sur Cologne. Arrivé là, je perdis la notion de mon existence et fut très étonné en me réveillant un matin, couché dans mon ancien appartement. Comment étais-je venu là? Je me sentais toujours balancé sur les

Hosted by Google

vagues. Tantôt s'étendait sur ma tête un ciel rempli d'étoiles, tantôt je voyais voltiger devant mes vitres la poussière argentée de la neige. Tout à coup, j'aperçu Otto devant mon lit, je me rappelai le voyage et mon arrivée à Cologne. Malade et impatient, je m'étais jeté dans un fiacre, espérant trouver à me loger chez mon ancien propriétaire; il m'avait couché dans un lit et nous avions écrit à mon ami Otto en lui racontant ma détresse. Tout cela me revint, je sentis une angoisse qui m'empêchait de respirer.

« Quel jour, quelle date sommes-nous?» m'écriai-je, et tout bas je me répétais : « J'arriverai trop tard au rendez-vous! »

Mon condisciple me rassura. J'avais dû trahir mon secret dans les moments de fièvre, car il ne s'étonnait pas de mon anxiété.

« Mort ou vivant, dit-il, je m'engage à te transporter à l'église avant minuit. Il est deux heures, la fièvre t'a quitté, nous avons devant nous toute une longue journée. »

Il me fit prendre un narcotique qui me plongea dans un engourdissement béat. Je ne m'éveillai qu'aux lumières pour tremper un biscuit dans une tasse de lait. Mon ami se montrait tout aussi impatient que moi.

Viendrait-elle ou ne viendrait-elle pas? Les yeux fixés sur la pendule, je grignotais les heures et les minutes.

« Jouons aux cartes, » me dit Otto.

Il me gagna vingt thalers. J'y vis un heureux pronostic : « Heureux au jeu, malheureux en amour ! » J'endossai la chaude pelisse que j'avais apportée de la Suède et, tout enmitoufflé, appuyé sur le camarade, je me dirigeai vers le dôme.

Il faisait une nuit superbe. Nous cheminions sur un tapis brodé de diamants, coupé d'ombres mouvantes, qui se croisaient, s'entrecroisaient. La lune éblouissante jetait comme une gloire sur les tourelles de l'immense cathédrale et semait un glacis d'argent sur les toits constellés de lueurs changeantes. On voyait courir les passants, battant du pied pour secouer la neige et montant à l'assaut du dôme.

Otto me hissa sur les escaliers et je fus transporté sans toucher terre, cahoté par la foule dans l'atmosphère chaude

Hosted by Google

de l'église éblouissante de lumière. Le sol vibrait aux sons puissants de l'orgue, les harpes frémissaient en rayonnantes arpèges, accompagnant des voix de femme d'une pureté incomparable.

L'une d'elles, avec un accent douloureux plein de supplication ardente, chantait l'*Agnus Dei*. Chaque parole comme un archet me traversait, me remuait jusques aux moindres fibres. Un étau me serra la tête, je sentis un vertige, puis je n'entendis plus que des sons vagues; tout s'embrouillait autour de moi. Il me sembla que j'étais tombé de ma chaise, que je gisais étendu sur le sol, qu'on me foulait aux pieds, qu'on me transportait au dehors. Un nuage de feu passa devant mes yeux, je me sentis balancé dans l'espace avec le trémolo des harpes. Je montais, puis je descendais, bercé par des ondulations vertigineuses. Je fis un effort surhumain pour articuler quelques mots, et je criai : « Suzanne ! »

Une main effleure la mienne. Je m'éveille en sursaut. Il fait obscur autour de moi : un crêpe s'étend dans les lointains mystérieux du dôme, çà et là perce une colonne, les lumières clignotantes s'éteignent une à une; j'entends un grincement de chaises sur les dalles. Je suis à genoux sur mon siège; devant moi, le suisse de l'église, dans sa robe rouge, frappe le sol de sa longue hallebarde à gland d'or.

« Allons, il faut sortir d'ici, monsieur. »

A ces mots, je me lève et, poussé par le suisse, titubant, je me dirige vers le pilastre où l'an dernier j'ai rencontré Suzanne. Mais la foule qui stationne encore en se pressant près de la porte me fait dévier de ma direction. Je sens une bouffée d'air, un frisson, des bras m'entourent.

« Tu es volé, mon pauvre Axel, c'est la Brandeis qui a chanté, la *prima dona* de Hanovre, il faudra chercher Suzanne autre part. »

J'empoignai mon ami par le cou comme si j'eusse voulu l'étrangler :

« Au nom du ciel, Otto, réponds-moi, en quelle année sommes-nous?

— En quelle année? Ah ça! tu n'y es plus du tout, Axel,

Hosted by Google

mais plus du tout. Ne sais-tu pas que nous avons fait réveillon, que nous sortons de la messe de minuit? »

Je m'aperçus que je n'avais pas de pelisse, mais un pardessus de molton : ce fut là le premier indice de la réalité. Mais le rêve me poursuivait, je voulais rentrer à l'église, y attendre Suzanne. Je regardais mes compagnons, ils étaient deux! Je me frottais les yeux comme si j'avais vu double. Impossible de me figurer que je venais de vivre une année en une heure.

Otto me ramena chez moi, il me croyait sous l'influence du vin.

Je me couchai dans un état de confusion et de divagation d'où je n'essayai pas même de me tirer. Mais je fus bien autrement confondu le lendemain matin de retrouver mon rêve après un sommeil de sept ou huit heures, malgré les livres, les papiers étalés sur la table et qui me rappelaient ma thèse, hélas! inachevée. Suzanne ne me sortait pas de la tête; quelque chose avait dû se passer en moi, mais quoi? J'attribuai d'abord à cette sainte Cécile, évidemment un portrait de Suzanne, la persistance de la vision qui ne me quittait plus et, sans prendre le temps de déjeuner, je courus à la cathédrale. Mais c'est en vain que je cherchai la trace d'une peinture quelconque, il n'y avait pas de tableau, ni dans la chapelle absidale où je m'étais agenouillé, ni autre part. Une frayeur me prit, je quittai la ville de Cologne deux ou trois jours après et changeai de milieu. La vision s'effaça, mais je fus obsédé pendant un certain temps par une hallucination de l'oreille, qui me hantait quand j'étais en chemin de fer, lorsque mon ouïe se trouvait excitée par un bruit sourd et continu. J'entendais une voix qui chantait l'*Agnus Dei*, et je m'en tourmentais d'autant plus que cette obsession me venait, non de Suzanne, ma douce et naïve Suzanne, mais de la Brandeis, une affreuse marchande de roulades, qui avait les dents jaunes, les yeux verts et les joues maquillées de rouge et qui vend aujourd'hui du poisson à Hambourg.

Je n'ai jamais revu Suzanne et n'ai pas cherché à la voir, crainte d'une nouvelle déception; mais je lui suis resté fidèle,

Hosted by Google

persuadé que le bonheur est une quotité négative inscrite au livre de la vie pour notre tourment, puisque nous ne pouvons jamais l'atteindre. Les aspirations, les désirs sont la partie solide de cette chimère, qui se nourrit de son propre néant. Il vaut mieux rester dans le vague des illusions flatteuses que d'essayer de capturer les vésicules d'un brouillard qui se dissipe dès qu'on y touche.

J'aime les illusions, les nuages vaporeux, les lueurs éphémères; j'aime la fumée du cigare qui s'élève en nuage bleu, disparaît, monte au ciel et nous laisse un parfum. Ce parfum, cher monsieur, avec le plaisir de votre compagnie, sera très vraisemblablement le seul résultat positif de ma cure. J'en fais mon deuil en pensant que l'année prochaine nous aurons le plaisir de nous revoir... Je crois que voici notre hôtel, je vous souhaite le bonsoir. »

Là-dessus, le docteur me quitta. Je le vis s'engouffrer dans l'escalier, marquant le pas avec son carillon de clefs et fredonnant cette chanson suédoise :

La vie est une jolie chose,
Voilà la vérité,
Elle naît, fleurit, se repose,
Voilà l'ennui.
Mais après nous il en vient d'autres,
Voilà le beau côté.

X. De Reul.

Hosted by Google

LA TERRE

par M. Émile ZOLA

Elle a enfin paru, *La Terre* de M. Zola; on peut lire en volume, tout à son aise, cette œuvre qui avait fait scandale dans les colonnes d'un journal et dont on ne parlait qu'en secret, dans les coins, presque en se signant. Aujourd'hui, nous le tenons, le monstre; il est là, devant nous, rugissant et superbe dans sa laideur dantesque. « Indomptable taureau, dragon impétueux », il nous regarde en face, insolemment. Allons-nous fuir, ou pousser à lui comme l'intrépide Hippolyte?

Ce dernier parti est, je crois, le plus sage. Aussi bien les ouvrages de M. Zola ne sont pas de ceux qu'on dédaigne; ils appellent la critique, ils la commandent, malgré qu'on en ait.

Tout d'abord, il convient d'écarter les clameurs de ceux qui se récrient contre l'indécence, l'obscénité, la pornographie du livre. Pure tartuferie que tout cela! Et nous ne ferons pas à M. Zola l'injure de vouloir le défendre à ce sujet. Les romans de ce genre ne sont pas écrits pour les jeunes filles, c'est évident; mais je ne sache pas qu'un romancier ait beaucoup à se préoccuper de cette catégorie de lecteurs, non plus que de ceux qui font la petite bouche quand on leur dit de dures vérités. Les amateurs de sucreries et de fadeurs ont toute la bibliothèque des romans anglais pour se divertir. Quant aux livres « de haulte graisse, légers au pourchas et hardis à la rencontre », comme dit Rabelais, ils sont faits pour des hommes

Hosted by Google

et n'ont pas besoin de s'envelopper des voiles douteux d'une pudibonderie enfantine.

Encore moins faudrait-il confondre la crudité du langage, le cynisme des images avec l'immoralité. Les œuvres de M. Zola ne sont pas plus immorales que le Gargantua ou le Pantagruel; elles cherchent la vérité, et la vérité n'est jamais immorale. Bien au contraire, s'il fallait taxer d'immoralité certaines œuvres, ne seraient-ce pas plutôt les romans idéalistes où toutes les dépravations du cœur se cachent sous la séduction du style et les sophismes de la passion, tels que ceux de George Sand? Mais qui donc songera à chercher dans *La Terre* des règles de conduite? qui donc se trouvera entraîné à mal faire par le tableau brutal et terrible des mœurs campagnardes? Bien autrement dangereuses, à ce point de vue, sont certaines œuvres contemporaines qui font les délices des gens du monde et qu'on discute ouvertement dans les salons, comme les romans de Paul Bourget, par exemple.

Sous leur pessimisme à la mode, ces romans parent les vices les plus odieux de si séduisantes couleurs, ils analysent et expliquent les pires fautes avec une dialectique si raffinée et des nuances si ingénieuses qu'on pourrait craindre de les voir déprimer les consciences molles. Ce sont des fleurs élégantes de corruption qui ne poussent point dans le fumier des étables de *La Terre*.

Du reste, c'est une sotte prétention que de vouloir imposer à un romancier tel ou tel genre, tels ou tels procédés littéraires. En matière d'art, l'auteur est libre de choisir son sujet et de le traiter à sa guise; tout ce que nous avons le droit de lui demander, c'est d'être sincère et de faire œuvre de bon ouvrier.

C'est à ce point de vue que je voudrais examiner le roman de *La Terre*. Il y a deux choses dans ce roman : des tableaux de la vie champêtre et des types de paysans.

Chose étrange, et qui prouve combien l'esprit de notre public littéraire est peu formé encore, ce qu'on reproche surtout à M. Zola, ce sont précisément les tableaux de la vie des champs, c'est-à-dire la partie de son œuvre qui est absolument

Hosted by Google

vraie. Eh bien, nos gens du monde, tous ceux qui ne connaissent l'existence du paysan que pour avoir fait de temps en temps de la villégiature, en amateurs, auront beau se récrier, se voiler la face, crier à l'abomination de la désolation et soutenir que ces scènes brutales n'ont jamais existé que dans l'imagination fumeuse d'un romancier en délire, les autres, au contraire, ceux qui ont été mêlés à la vie des campagnards, qui ont mangé leur pain et partagé leurs sueurs, ceux-là reconnaîtront la vérité de toutes les scènes épisodiques de *La Terre*. Et peu importe que le roman se passe en Beauce ou en Belgique, ou ailleurs, ces scènes seront les mêmes, parce que les acteurs seront les mêmes. Les plus simples comme les plus hardies, l'épisode du taureau, la veillée au village, les semailles, la moisson, la fenaison, les affres du paysan en temps d'orage, ses amours grossières et primitives, les vendanges, le marché de Cloyes, les naissances, les mariages, les enterrements, tout cela est pris sur le vif par un œil de photographe et d'artiste, de photographe parce que tout est exact, d'artiste parce que les détails saillants sont seuls mis en pleine lumière.

Quant aux types, aux caractères, quant à l'existence intime des paysans de M. Zola, c'est autre chose. A lire le roman, on dirait que l'auteur est allé se promener quelques jours en Beauce, qu'il a noté avec une intensité d'observation extraordinaire tout ce qui peut impressionner les sens, tout ce qui fait le décor des personnages, c'est-à-dire ses allures, son costume, ses propos; mais ce qu'il n'a pas pénétré, ce qu'il ne pouvait pénétrer par un examen aussi rapide, c'est l'âme même du paysan.

Qu'arrive-t-il avec le procédé de M. Zola? Ceci : on crée des personnages vivants, mais vivant seulement d'une vie externe, parce qu'on n'a pu les saisir que dans les actes ou les discours qui les révèlent à l'observateur qui a de bons yeux; mais leur vie interne, la trame serrée de leur existence mentale sur laquelle sont tissés les phénomènes, cette vie-là reste fermée. Dans une pièce de théâtre, cela suffirait sans doute; dans un roman, il faut davantage.

Hosted by Google

Voyez le groupe humain qui constitue le village de Rognes, et dont les évolutions sont racontées dans *La Terre*. Hommes, femmes, enfants, tous les personnages sont taillés à l'emporte-pièce, si originaux, si nets de contours, si bien déterminés dans tous leurs angles, qu'ils finissent par s'incruster dans notre conscience avec une précision d'ombres chinoises. A mesure que l'action se développe et que le temps passe, ils nous deviennent familiers, nous les voyons circuler autour de nous, ce sont bientôt de vieilles connaissances, de mauvaises connaissances trop souvent, mais dont le souvenir reste gravé en nous en traits ineffaçables. Buteau, le père Fouan, Françoise, Lise, Jésus-Christ, la Grande, Hourdequin, Jacqueline, tous, depuis les plus importants jusqu'aux plus infimes, jusqu'au berger Soulas, jusqu'à Tron, le grand géant percheron à la chair d'enfant, jusqu'à Vimeux, le petit huissier minable, jusqu'à l'abbé Madeline, à Canon, à Nénesse, à Delphin, autant de types originaux, tranchés, saisissants.

Non seulement ces personnages sont vivants, mais leurs conversations semblent reproduites au phonographe. Oui, c'est bien ainsi que parlent les paysans, et ceux-là qui les voient de loin peuvent seuls en douter sincèrement. Quelle grossièreté d'expressions, quelles plaisanteries pesantes ou obscènes! Mais ces gros mots qui effarouchent tant nos puritains sont le vocabulaire ordinaire du paysan; ils n'ont pas dans sa bouche la même valeur que dans celle de nos petits-maîtres, ils ne choquent personne, et la fille la plus sage de nos villages wallons les emploie couramment comme les Beaucerons de *La Terre*.

D'ailleurs, avec toutes leurs formules de politesse raffinée, les citadins sont-ils donc sans reproche? Grattez le civilisé, la bête apparaît aussitôt, et les conversations qui se tiennent entre hommes, après boire, dans les régions mondaines les plus élevées, sont souvent plus ordurières et toujours plus libertines que le naïf langage des paysans. Et s'il y a quelque chose de choquant, c'est bien plutôt de voir des gens bien élevés, habitués à toutes les élégances, s'abandonner, en habit

Hosted by Google

noir et en cravate blanche, à ces dévergondages de paroles, que de les entendre dans la bouche de pauvres diables en blouse et en sabots, toujours en contact avec la fange et le fumier.

On pourrait en dire long à ce propos. Si le paysan était aussi pudibond qu'on veut le faire, resterait-il vingt-quatre heures dans sa ferme, au milieu des bêtes, des harnais de labour, de toute cette animalité implacable qui l'entoure et l'étreint sans merci?

Certes, celui de nos campagnards dans la cervelle duquel, pour son malheur, germeraient de semblables idées n'aurait qu'une chose à faire : secouer la boue qui le couvre, jeter là son rateau ou sa faucille et courir se faire rond de cuir dans quelque bureau ministériel.

Cessons donc de critiquer M. Zola à ce propos. Son dialogue est ce qu'il devait être et si ce dialogue n'avait pas été tel qu'il l'a choisi, il eût été faux, archi-faux, et *La Terre* ne vaudrait pas mieux que les paysanneries idéalistes de M^me^ Sand.

Mais si les personnages de *La Terre* sont bien campés, bien dessinés, si leur façon de parler est exacte, leurs passions profondes et leurs habitudes d'esprit ont-elles été bien saisies et bien mises en scène? Le roman, en un mot, est-il un bon roman?

En écrivant *La Terre*, M. Zola voulait évidemment représenter la classe des paysans dans le grand cycle des milieux sociaux qu'il étudie depuis si longtemps avec tant de persévérance, sous le nom d'histoire naturelle des *Rougon-Macquart*.

A-t-il réussi? Je ne le pense pas.

D'abord, le sujet du roman, si tant est qu'il y ait un sujet, paraît mal choisi. Tout le roman se développe autour de la grande figure du vieux Fouan, sorte de roi Lear rustique. Sans doute, c'est une déplorable habitude que celle de nos campagnards de partager leurs biens de leur vivant entre leurs enfants, et c'est l'occasion de bien des drames de famille; mais si l'on trouve chez les paysans des enfants ingrats, avides et sans scrupules, on en trouve aussi chez les citadins,

Hosted by Google

et le père Geriot de Balzac en fournit un éclatant témoignage. Du reste, on rencontre à la campagne comme à la ville des familles bien unies et des enfants dévoués et généreux. C'est donc une exception qu'a choisie M. Zola comme pivot de son œuvre; je ne lui en ferais certes pas un grief si le roman était une simple étude de mœurs, comme aimait à en écrire Balzac; mais le roman de M. Zola n'est pas une étude, c'est une épopée comme ses autres romans sociaux, c'est l'épopée de *La Terre*, et dans une épopée, il faut mettre en scène, au premier plan, autre chose que des exceptions.

Dans une épopée de *La Terre*, il faut, en outre, des personnages de tout ordre, aussi bien des bons que des mauvais. Or, tous les personnages de M. Zola sont mauvais, bas, vils, abrutis, plus sauvages, plus horriblement barbares que des Peaux-Rouges. Et où l'auteur a-t-il placé des ramassis de bêtes fauves, rapaces et féroces, conduites seulement par des instincts? Au cœur de la France, en Beauce!

Or, la Beauce ne méritait, que je sache, ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Ce n'est pas une des provinces les plus arriérées de la France, tant s'en faut. Sous le rapport de l'instruction, elle figure dans la bonne moyenne; c'est une terre à froment, fertile, bien cultivée, et depuis longtemps, comme le prouve la joyeuse histoire de la jument de Gargantua que nous raconte Rabelais.

En tout cas, ce n'est pas un nid de brigands, un antre de la stupidité et de l'ignorance. Qu'est-ce donc que ce village de Rognes? Quoi! Dans ce pays, aux portes de Paris, entre la Loire et la Seine, aucune idée générale ne parviendrait à émouvoir l'âme du paysan? Jamais aucune pensée un peu plus élevée que le clocher du village? Jamais la moindre lueur d'idéal, chez personne, pas plus chez le fermier propriétaire que chez le dernier valet de labour? Pas un journal, pas la moindre trace d'un sentiment national? Rien! Et cela, non pas au moyen âge, mais de nos jours, à la fin du second empire, il y a dix-sept ans à peine!

A qui fera-t-on croire qu'une pareille situation existe? Que tout un village soit resté plongé dans un abrutissement

Hosted by Google

complet? Et s'il en était ainsi, encore pourrions-nous reprocher à M. Zola de l'avoir pris comme type unique dans un roman qui voulait nous montrer les mœurs de la moyenne des paysans français.

Du reste, M. Zola s'est jugé lui-même sur ce point important. Le seul de ses personnages qui soit réellement bon, l'abbé Godard, un brave curé qui ne cesse de fulminer contre les paroissiens de Rognes, les appelle quelque part des sauvages qui vivent comme des bêtes et leur lance l'anathème suivant : « Le bon Dieu les enverra tous en enfer, ces damnés de Rognes! » Or, le naïf abbé n'est pas seulement curé de Rognes, il est aussi curé de Bazoches-le-Doyen. C'est donc par comparaison qu'il condamne les habitants de Rognes comme des êtres exceptionnellement méchants, même dans la Beauce, dans le milieu choisi par M. Zola.

L'auteur de *La Terre* semble avoir agi comme M. Taine lorsqu'il veut nous faire un tableau de la Révolution française. Il a pris des documents, toujours des documents, pêle-mêle, au hasard; il les a juxtaposés, il en a fait une mosaïque, mais il n'a pas créé une œuvre d'ensemble, une œuvre harmonique.

Aussi ses paysans, si bien dessinés, si vivants, parlant un langage si exact, accomplissant des actes si bien observés, ne sont souvent que des fantoches grimaçants et terribles; ce ne sont pas des caractères.

Certes, on peut admettre que l'homme n'est qu'un animal, mais encore cet animal a-t-il sa psychologie; cette psychologie fait défaut dans le roman de M. Zola. Tous les tics qu'il donne à ses paysans, tous les épisodes auxquels il les mêle sont de simples accidents dans la vie des campagnards; mais leur existence intime, leurs vertus, car ils ont des vertus comme tous les hommes, leur longue patience, leurs traditions de famille, leur ténacité, leur prudence, tout cela nous le voyons mal dans *La Terre* ou nous ne le voyons pas. Qu'il y ait dans les villages des brutes libidineuses, des batailleurs, des voleurs, des assassins, cela est évident; mais on y trouve aussi d'honnêtes gens dans toute la simplicité du terme, des

Hosted by Google

gens dévoués, des gens de cœur qui suivent la ligne du devoir, sans phrases, sans doute, mais qui la suivent. Où sont-ils ceux-là dans l'œuvre de M. Zola? Une meute de bêtes en folie, selon l'expression favorite de l'auteur, n'est pas plus un village qu'une maison de fous n'est une cité.

Le défaut est choquant, crispant, exaspérant. Il n'est pas nouveau, du reste, chez M. Zola. Ce parti pris à outrance de toujours peindre les hommes en noir, de n'examiner en eux que le côté brutal, nous le voyons poindre dans ses premiers ouvrages, dans *la Curée*, dans le *Ventre de Paris*, dans l'*Assommoir;* dans *Germinal* il éclate avec violence, dans *La Terre* il atteint son paroxysme. Et quelle ressemblance entre les types de ces deux derniers romans! Chaval, c'est déjà Buteau; Catherine, c'est Françoise; la Mouquette, c'est Jacqueline; Lydie, c'est la Trouille; Souvarine, c'est Canon ou Lequeu; Bonnemort, c'est Hilarion.

Les types les plus vrais dans un pareil système, ce sont les personnages épisodiques, parce que l'auteur n'a pas à s'inquiéter de leur caractère et que l'imagination du lecteur peut les compléter à sa guise.

Par contre, chose curieuse, les protagonistes de chacun de ces romans deviennent de plus en plus incolores et vagues. Gervaise, de l'*Assommoir*, est encore un type franchement tracé, mais Étienne Lantier, de *Germinal*, est déjà bien pâle et, quant à Jean Macquart, à Caporal, de *La Terre*, ce n'est plus que l'ombre d'une ombre. Il traverse tout le roman, il y est mêlé d'une manière intime, il le commence, il le finit, et cependant il ne parvient pas à s'incarner dans des contours précis. Les gens de Rognes le traitent d'étranger. Étranger il est en effet, étranger au roman et par la faute de M. Zola, qui a négligé de le doter d'une individualité solide.

Et cependant il s'agit de l'histoire naturelle d'une famille sous le second empire! Cela ne prouve-t-il pas une fois de plus l'inanité du système de l'hérédité, si cher à M. Zola? Qu'est donc devenu l'arbre ambitieux des généalogies d'*une page d'amour*?

Heureusement, M. Zola n'en a pas toujours tenu compte

Hosted by Google

et c'est ainsi qu'il a créé des figures puissantes et vraies dans ses romans de caractères : *Une page d'amour*, *la Joie de vivre*, *l'Œuvre*.

Dans les autres, le Rougon Macquart s'est peu à peu noyé, fondu dans la masse. Je n'en ferai pas un reproche à l'auteur; ses grands romans sont des épopées, je l'ai dit et je le redis après bien d'autres, et dans une épopée, c'est l'ensemble qui l'emporte sur les personnages, c'est le chœur qui l'emporte sur les premiers rôles.

C'est bien ainsi que procède M. Zola; il voit les masses, il les grandit, il les grossit et il arrive par là à un relief incomparable. Mais il ne réussit pas toujours dans ce travail d'Hercule. L'*Assommoir* est un chef-d'œuvre, *Germinal* est encore un fort beau roman, mais *La Terre* est une épopée manquée. Malgré le grand nombre de personnages, elle ne contient pas assez d'humanité; elle est faite de pièces et de morceaux; on n'y sent point palpiter l'âme du paysan, comme l'âme de l'ouvrier palpite dans l'*Assommoir* et celle du houilleur dans *Germinal*.

Néanmoins, c'est une œuvre puissante. Quoi de plus tragique, par exemple, que l'avilissement progressif du vieux Fouan, tour à tour soigné, renié, chassé, recueilli par ses enfants qui tournent autour de lui pour lui arracher son petit trésor comme une meute qui sent la chair fraîche, puis volé et errant dans la nuit noire, sous la pluie, pour finir par rentrer comme un chien transi et fouetté, se coucher dans l'antre où l'attend le bras des assassins. Jamais, on peut le dire, depuis Shakespeare, on n'a peint avec cette vigueur, avec cette férocité et cette profondeur de touche, la longue agonie d'un vieillard déchiré, dépecé tout vif par ses enfants ingrats. Cet épisode seul est un chef-d'œuvre et suffirait à mettre hors page le roman de *La Terre*.

Oui, je le répète, *La Terre* est une œuvre puissante, non point parce qu'elle est brutale, je me suis expliqué à ce sujet et je ne confonds point la brutalité avec la puissance, mais parce qu'elle donne à toutes choses un relief inouï, parce qu'elle possède une force créatrice qui anime jusqu'aux

Hosted by Google

fantômes, et je ne sais quelle furie de style qui s'impose même à ceux qui protestent au nom de la vérité.

Sous ce rapport, les romans de M. Zola ont un mérite supérieur qui les place incomparablement au-dessus de toutes les œuvres contemporaines de ce genre. Plus que tout autre, il a contribué à régénérer la langue et les procédés du roman; il suffit de se reporter à vingt ans en arrière pour voir combien, après Balzac et Flaubert, il y avait encore à innover et combien l'influence de l'auteur de *La Terre* a été puissante et féconde : non pas qu'il ait été le créateur unique du roman français contemporain, mais parce qu'il a exprimé avec le plus d'éclat et de force les aspirations de l'école réaliste comme Victor Hugo a le mieux résumé les tendances du romantisme.

Ceux qui liront plus tard l'histoire des *Rougon-Macquart* y puiseront des renseignements précieux sur la vie des hommes d'aujourd'hui, comme nous connaissons les mœurs de la société bourgeoise du règne de Louis-Philippe par la *Comédie humaine,* comme nous connaissons les mœurs du XVIII^e^ siècle en Angleterre par les romans de Fielding et de Smollett. Plus que chez ces derniers peut-être, on retrouvera dans l'œuvre colossale d'Émile Zola les sentiments, les passions, la condition sociale des petits et des humbles à un moment de l'histoire; mais il faudra que nos descendants choisissent, et l'on peut douter que *La Terre* leur donne une idée exacte de l'existence des paysans français à la fin du XIX^e^ siècle.

H. Pergameni.

Hosted by Google

MONSIEUR MOI [1]

IV

APPEL DE MARCANTOINE A L'HYMÉNÉE.

Ici, il manque aux mémoires de Marcantoine Abate un feuillet visiblement arraché, puis on ne lit plus rien. Ces notes, commencées dans le ferme dessein d'être le commentaire des choses peu ordinaires que notre héros attendait, eut le sort de tous les *Mémoires;* elles furent abandonnées à pied d'œuvre.

Sans s'en apercevoir, le philosophe Marcantoine Abate avait été victime de cette même illusion qui préside aux débuts des mémoires des collégiens des deux sexes : il avait confié au papier des impressions ou mal déterminées et qui n'étaient pas siennes encore, ou déjà décolorées par le temps et qui ne lui appartenaient plus, comme s'il eût voulu les regarder de près et se les approprier. S'il n'avait pas réussi à faire quelque chose de rien, comme les collégiens pressés d'écrire, c'était grâce aux cinquante années qu'il avait vécues. Le fait est qu'aujourd'hui, au lendemain de sa grande résolution, Marcantoine n'écrivit plus une syllabe dans son journal, parce qu'il sentait commencer pour lui les espérances, les complaisances intérieures, les douces incertitudes, les pénibles caprices, mille sentiments inattendus qu'il eût

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 novembre 1887.

Hosted by Google

craint de peindre avec la plume et de voir maladroitement reproduits sur le papier.

Pour les demoiselles aussi, dès qu'elles sont sorties de pensionnat, un jour vient où elles agissent ainsi. Marcantoine s'effaroucherait-il d'une comparaison qui l'eût rajeuni un peu? Peut-être que non; à peine avait-il fait son projet, à peine avait-il jeté ses filets sur le monde que, s'étant regardé dans la glace, il courut sur-le-champ chez le barbier se faire raser, passa chez le cordonnier s'acheter une paire de bottines vernies, et fit appeler le tailleur pour le consulter, — le tailleur viendra demain.

Quel projet a conçu Marcantoine Abate? Quelle espèce de filets a-t-il jetés sur le vaste monde?

Pesant une à une les paroles, choisies et calculées d'avance avec un grand scrupule, il a écrit, sur une feuille arrachée de son journal, l'annonce suivante :

« *Appel à l'hyménée.* — Un monsieur d'âge mûr, aisé, bien portant, d'un aspect qui n'a rien de désagréable et d'une humeur égale, prendrait en mariage une demoiselle ou une veuve qui n'aurait pas dépassé la trentaine, serait de bonne famille et de caractère modeste. Il n'exige aucune dot. Adresser la réponse à Milan, poste restante, à Monsieur M, O, I »

Il a écrit de sa plus belle ronde, soignant surtout la clarté, et après avoir écrit, n'étant pas encore satisfait, il a refait avec amour l'œil de tous les *e* qui sous sa plume étaient nés aveugles, allongé la queue des *a*, affermi le tranchant des *t*, et remis sur les *i* les points qui n'avaient pas laissé de trace ou qui n'étaient pas tombés d'aplomb.

Quand aucune équivoque ne lui sembla possible sauf quelque malice du typographe, il a enfermé le feuillet dans une enveloppe et envoyé le tout à l'agence d'annonces du *Siècle* par l'entremise d'Anne-Marie.

Le choix même d'un messager lui avait coûté quelques soins; il fallait une personne en qui on pût se fier, un peu naïve, un peu ignorante, qui eût de la peine à lire et ne fût pas trop prompte à deviner; donc pas un des bedeaux du

Hosted by Google

collège, car ils lisaient et devinaient trop bien; et moins encore le portier, car il était tout à fait illettré. Donc Anne-Marie.

Sur l'enveloppe il est écrit et Anne-Marie devra le répéter à l'occasion : « A insérer le dimanche et le jeudi, pendant deux semaines. »

Anne-Marie devra aussi payer d'avance le prix des insertions; si elle voit rire, elle restera sérieuse, et si un petit-fils d'Ève vient à lui demander qui fait l'insertion, elle répondra tranquillement : un petit-fils d'Adam.

Le grand cheval tout d'une pièce a reçu cette grande preuve de confiance de son maître avec sa modestie habituelle, c'est-à-dire en tenant les mains sous le tablier, puis en en sortant une pour prendre la lettre, puis l'autre pour recevoir l'argent.

— C'est une plaisanterie, a répété le professeur, mais prends bien garde de rester sérieuse.

— Ouimossieu.

— Et de ne pas dire qui t'envoie.

— Ouimossieu.

— Paye ce qu'on voudra, sans marchander.

— Ouimossieu.

— Prends la quittance et reviens à la maison.

— Ouimossieu.

Après cela, Anne-Marie s'est mise en route; son patron la vue passer dans la cour, et il a remarqué sa contenance inaccoutumée, le grand cheval ne s'étant pas permis, ce jour-là, de tirer la main hors de la poche qui gardait le secret du professeur.

Tel est le projet qu'a conçu Marcantoine Abate! Et maintenant il se promène, un peu agité, à travers son appartement, et d'instant en instant il se regarde dans la glace, car il a eu le temps d'aller chez le barbier et chez le cordonnier, et Anne-Marie n'est pas revenue encore.

Donc, Monsieur M, O, I, se promène et pense.

Cette manière insolite de chercher femme dans la quatrième page d'un journal lui semble vraiment digne d'un philosophe.

Hosted by Google

A y bien regarder, les hommes, dans cette délicate conjoncture du mariage, se conduisent assez mal; les uns s'éprennent, ce sont les joueurs de hasard, dans une affaire sérieuse; les autres papillonnent, se compromettent et se trouvent liés sans le savoir, ce sont les distraits; d'autres s'informent de la fortune, de la parenté, non du cœur; ils sont comme des borgnes. Monsieur M, O, I, au contraire, avec quel discernement il fait les choses! Il s'offre publiquement à toutes les femmes disponibles; il ne s'engage à aucune. Il voit, il interroge, il scrute; il ne s'éprend pas, ne s'enflamme ni ne s'impatiente. Il joue et laisse jouer à coup sûr; ils y gagneront tous les deux à se prendre; ils y gagneront peut-être davantage à se laisser. Les projets de mariage commencés dans la quatrième page d'une gazette mettent l'affaire dans son vrai jour; les faux scrupules n'ont pas droit d'entrer et l'amour-propre n'entrera point. Une femme qui accepte un mariage d'un journal est une femme sûre, sans hanneton dans la cervelle, sans vaine sensiblerie; elle apportera en dot un solide bon sens.

Monsieur Moi se promet un autre avantage de son idée. Il enverra le journal à plusieurs jeunes filles de sa connaissance à qui il n'oserait pas faire une demande expresse, de peur d'un refus, et à autant de femmes qu'il pourra connaître par la suite; toutes recevront par la poste la même gazette, tant qu'il sera libre.

Pour cela, Monsieur Moi fera une provision abondante du journal qui contiendra l'avis. Peut-être l'une de ces jeunes filles, à qui il n'ose seulement pas penser, prendra le parti de demander un mari, même par ce bizarre moyen. Satisfaite en principe d'un mariage pareil, qui sait si la judicieuse enfant ne pourra pas aussi être satisfaite de lui en particulier? Monsieur Moi, rasé de frais, les cheveux ramenés avec goût pour dissimuler sa calvitie, fait encore figure; un homme en vaut un autre et un professeur de philosophie, ainsi remis à neuf, avec des bottines vernies...

Monsieur Moi se regarde dans la glace, s'admire sans trop céder à la vanité et continue à se promener. Anne-Marie ne

Hosted by Google

vient pas et Monsieur Moi se frotte les mains en se promettant un autre avantage de son idée.

Ne pourra-t-il pas arriver ainsi à connaître quelque jeune fille qui voulût bien entrer dans un lit anonyme, à l'approcher, à l'étudier sans se démasquer lui-même? Ne pourra-t-il pas lui laisser croire que sa tentative de trouver mari, dans la quatrième page d'un journal, a échoué dans le monde, mais que la Providence, par une autre voie, lui envoie un époux vraisemblablement meilleur? Il ne déplairait pas à Monsieur Moi de laisser cette illusion à sa seconde moitié; car il n'est pas égoïste, Monsieur Moi. Quant à lui, il renonce aux illusions, il ne sera pas offensé de savoir que sa compagne est allée à la recherche d'un mari dans la gazette, au contraire; prenant femme pour la seconde fois, il veut la prendre pour de bon, et il lui semble que, connaissant son secret à elle et elle ne sachant rien du sien, l'épouse n'en sera que mieux sous sa main.

Mais voici le pas d'Anne-Marie, voici Anne-Marie elle-même. Le grand cheval est sérieux, et ses deux mains sont cachées sous son tablier.

— Est-ce fait? demande Marcantoine avec un peu de tremblement dans la voix.

Anne-Marie a tout fait; elle tire une main de sa poche et présente la quittance : elle a payé 22 fr. 40 c. pour quatre insertions de quatorze lignes à publier le jeudi et le dimanche. Le professeur prend le reçu avec nonchalance; mais le cœur lui bat comme s'il recevait la future dame de ses pensées.

Qui est-elle la future dame des pensées de Monsieur Moi?

Douce incertitude! Où est-elle la future dame des pensées de Monsieur Moi?

C'est aujourd'hui mercredi; demain, le *Siècle* portera dans la ville, les campagnes et les villas, la demande en mariage; un numéro du journal tombera sous les yeux de quelque belle rêveuse qui attend. Marcantoine s'aperçoit que, bien qu'il ait invité aussi au concours les veuves sur la trentaine, son imagination jusqu'à cette heure ne lui a présenté que des filles de vingt ou de dix-huit ans. Marcantoine se regarde

Hosted by Google

encore dans la glace et il n'est pas effrayé de son audace. Il pense que, si une jeune fille de dix-huit ans se contente de lui, elle fera preuve d'un solide bon sens.

— Et qu'ont dit les employés du journal? demande le professeur en revenant vers la domestique.

— Ils ont ri sous leur moustache.

Anne-Marie aussi paraît volontiers prête à rire sous quelque chose. Mais elle reste sérieuse jusqu'au bout.

V

LE CONCOURS. — SES PHASES, SA CATASTROPHE.

Passons une longue soirée et une nuit sans sommeil.

Le grand jeudi commence.

Aujourd'hui, c'est vacance pour Marcantoine; dès l'aube, il dépose cet incommode fardeau de la philosophie scolaire qu'aux autres jours de la semaine il est obligé de porter dans deux lycées pour le tourment de ses élèves; il se semble à lui-même un écolier, tant il se sent léger. Il sort, se promène, et à chaque pas s'éloigne toujours davantage de la métaphysique. Il arrive au bosquet des jardins publics, son vieux ami est là, implorant le prochain.

— Bonjour.

— Mille jours comme celui-ci! répond le mendiant avec un malicieux sourire.

— Mille, c'est peu. Souhaite-m'en dix mille si tu me crois heureux; mais tu te trompes.

— Votre seigneurie a aujourd'hui quarante ans. A peine l'ai-je vue surgir du coin que je me suis dit : Le professeur n'a plus que quarante ans aujourd'hui; qu'a-t-il donc fait des dix autres?

Marcantoine se sent flatté de la remarque et n'a pas le courage de s'en offenser.

L'autre insiste avec une malice croissante :

— Que veut-il faire de ses dix autres années? me suis-je dit.

Hosted by Google

Le professeur regarde de çà, de là; la métaphysique et l'éthique sont disparues, personne ne le voit, et il rit. Il lui vient aujourd'hui une tentation qu'il n'a jamais éprouvée : faire l'aumône à son vieux ami; mais il résiste par amour-propre.

— Bonne chance! dit-il, et il s'en va en sautillant.

— Dix mille jours comme celui-ci! répète le vieillard, et il s'en va, en boitant, vers une vieille dame qui passe dans la rue voisine et qui a déjà mis la main à la poche.

Marcantoine suit rapidement la route qui mène au bonheur; il rencontre un collègue et l'esquive; il rencontre un élève qui l'esquive lui, et il arrive à la restauration avant l'heure du déjeuner. N'importe, il mangera seul; l'homme doit se suffire à lui-même, et à plus forte raison à table.

Il mange, lit un journal qui n'est pas le *Siècle*, puis attend les officiers et s'amuse de l'aisance avec laquelle ils pendent leur sabre aux porte-manteaux en le laissant balancer par les allonges du ceinturon de manière à battre régulièrement, l'une après l'autre, la terre et la muraille.

Il se sent en lui une force nouvelle, quelque chose qui n'est pas de l'enthousiasme, ni de la témérité, ni de l'étourderie, mais qui ressemble à tout cela; à chaque instant, il abaisse le journal et mêle une petite parole à la conversation décousue des officiers, une petite parole bien choisie, une petite parole brillante, qui chaque fois remplit d'étonnement ses commensaux et les force à dire : *Bravo! bravissimo!*

Pour faire passer le temps, il propose une partie d'échecs ou de dominos, même de billard, et il s'excuse en disant : « J'ai congé »; mais les officiers ne demandent pas d'excuse; ils sont contents que le professeur daigne sortir de sa philosophie mélancolique pour caramboler comme un étudiant. Marcantoine a été en d'autres temps un fort joueur; il fait ployer plusieurs queues avant d'en choisir une, puis il joue et gagne; ses généreux partenaires font tout pour faire se démentir sa modestie, mais le professeur gagne modestement et se déclare reconnaissant à la fortune; il demande un cigare au garçon; il lui en vient cinq, offerts par les officiers.

Hosted by Google

« Merci! merci!... » Il ne fume pas des cigares *Cavour*, il accepte un cigare *Virginia* de M. le lieutenant, accepte une allumette de M. le sous-lieutenant, et remercie les autres.

Le professeur n'a jamais été aussi aimable.

Finalement, Marcantoine sort au grand air; il sort en lançant devant lui les légers nuages de son *Virginia*, et aussitôt un gamin, envoyé par le sort, lui offre le *Siècle* qui vient de paraître. Monsieur Moi achète le journal, court des yeux à la quatrième page, et lit aussitôt : *Appel à l'hyménée.*

Il ne voit rien autre, cache le journal dans sa poche et regarde autour de lui. Alors il se sent faible et ne sait pas bien pourquoi.

Son *Virginia* s'est éteint.

*
* *

Ce n'est certainement pas parce que Marcantoine y a collaboré à la quatrième page et non plus pour le grand événement arrivé à Porta-Tenaglia, mais, pour quelle que raison que ce soit, il est indubitable qu'aujourd'hui le *Siècle* atteint une vente extraordinaire; les revendeurs le crient à tous les coins et sont appelés par les curieux, et l'on voit dans les rues plus de gens que d'ordinaire qui se cachent la figure derrière le *Siècle*.

Marcantoine aussi est impatient de lire sa prose; dès qu'il peut s'enfermer dans sa chambre à coucher, il étend le journal sur la table et lit : *Appel à l'hyménée* avec tout ce qui suit, et il est véritablement satisfait, comme s'il voyait déjà la seconde femme qui lui est destinée et qu'il la trouvât à son goût. Il promène les yeux autour de la chambre et rêve.

Il ne changera pas de demeure : ce quartier et lui se connaissent; maintenant il s'y est accoutumé et il s'y trouve bien; la chambre à coucher est assez large; il entre par l'unique fenêtre beaucoup plus de mètres cubes d'air respirable qu'il n'en faut pour deux. Tout au plus s'il fera changer les papiers peints des murailles et revernir le lit. Il ajou-

Hosted by Google

tera au lavabo deux cuvettes jumelles, parce que sur la seule qui lui reste on voit la trace indélébile de l'eau qu'il y verse depuis longtemps chaque matin. Il ajoutera peut-être aussi une lampe de nuit, qui descendra du plafond au milieu de la chambre et dont les verres seront bleus ou roses ; mais pour le choix de la couleur, il faudra pressentir le goût de la fiancée. D'autres changements, il n'en fera pas; cependant, si l'épousée en avait le désir...

En une heure, il a transformé dix fois en pensée toute la maison; dix fois il s'est reporté, des yeux et du rêve, vers le modeste lit de noces qui est devant lui et à l'offre si audacieusement jetée au milieu du monde des veuves et des jeunes filles... préférablement des jeunes filles.

Tantôt il craint que le titre amoureux : *Appel à l'hyménée*, mis par lui en tête de l'avis pour qu'il ne passât pas inaperçu, puisse donner à l'affaire un sens comique et en gâter le caractère sérieux. Tantôt, au contraire, il s'applaudit d'avoir donné, en trois mots, une garantie de sa propre valeur aux filles à marier.

Quand commenceront à pleuvoir les lettres à Monsieur Moi? Demain, celles de la ville; celles de province, après-demain. Mais le professeur n'ira pas à la poste vendredi, parce que, quoique un philosophe de sa sorte soit inaccessible aux superstitions vulgaires, il préfère entamer les négociations de mariage un jour généralement considéré comme inoffensif; il ira à la poste samedi.

Mais le lendemain, l'impatience est la plus forte; décidément, il n'est pas superstitieux le professeur, et, d'un autre côté, il est préférable qu'il se fasse connaître comme Monsieur Moi au distributeur des lettres poste restante.

La chose lui paraît des plus simples jusqu'à la place du Dôme; en enfilant la rue Rastrelli, qui mène au bureau de poste, Marcantoine se trouble et, arrivé à la poste, il a perdu toute contenance. En regardant, un peu à distance, l'employé qui va et vient dans sa loge comme dans une cage, il lui semble qu'il a un certain air, comme si, ayant lu le *Siècle* d'hier soir, il n'attendait plus de toute la matinée autre

Hosted by Google

chose que Monsieur Moi pour faire sa connaissance personnelle. Marcantoine s'arrête un moment sous le portail de la poste, et remarque que tous ceux qui en entrant et en sortant l'ont vu là sans avoir bougé, le regardent avec curiosité; il se retourne; à travers le grillage d'en face, il voit l'employé des lettres poste restante qui continue à s'agiter dans sa cage. A cette heure, assurément, l'employé l'a vu et a déjà remarqué son irrésolution; s'il reste encore sur le seuil, il empirera les choses, se donnera mieux à connaître, deviendra le Monsieur Moi de la fable, l'inoubliable Monsieur Moi.

Une résolution courageuse, et voilà Marcantoine contre le guichet des lettres poste restante. Mais un coup d'œil parti de l'intérieur de la cage le trouble, l'effraye; cet employé, il a une plume d'oie fourrée sur l'oreille gauche de telle sorte qu'elle semble poussée là naturellement, il a le nez crochu (nous allions dire le bec) et une manière de regarder en dessous à laquelle Marcantoine n'est pas préparé. D'un mouvement oblique, le professeur s'est rejeté en face d'un autre guichet.

— Les lettres pour le professeur Marcantoine Abate? demande-t-il pour dire quelque chose.

Moment de silence, durant lequel le professeur cherche à rassembler toutes ses forces, mais sent bien qu'il a encore empiré les choses, parce qu'il s'est fait voir à un employé, a dit son nom, son prénom, sa profession; puis la voix du distributeur lui annonce : « Abate, rien! »

C'est une vieille vertu que l'héroïsme; vieille, mais éternelle.

Admirons *Monsieur Moi*, revenu devant le guichet redouté, face à face avec l'employé au nez crochu et à la plume d'oie fourrée sur l'oreille.

— Il viendra... commence-t-il à dire, mais son adversaire le regarde et ce fait si simple lui coupe la parole.

— Je suis à vous, dit l'homme à la plume, en jetant dans un casier une lettre à classer.

— Il viendra, répète lâchement le professeur, il viendra peut-être des lettres poste restante adressées au professeur

Hosted by Google

Marcantoine Abate... Obligez-moi en me les faisant apporter chez moi.

— Où? demande l'employé en enlevant la plume d'oie et en s'apprêtant à écrire dans un registre.

Et Marcantoine doit encore révéler la rue, le numéro de la maison, l'escalier, l'étage. Qu'y avait-il de mieux à faire pour se couper bras et jambes? Rien. Monsieur Moi a fait l'opération entière et elle lui a très bien réussi.

Maintenant, il peut s'en aller chez lui tranquillement.

*
* *

Marcantoine Abate a envoyé à la poste un homme certainement mis au monde en vue d'en faire, en cette conjoncture, un messager modèle.

Baptiste, le portier, ne sait pas du tout lire, mais il veut faire croire qu'il en sait autant que qui que ce soit; mis en face d'une lettre écrite, il la regarde gravement, puis sourit et, dès qu'il le peut, s'esquive. Ne pouvant esquiver la feuille de papier sur laquelle le professeur a écrit : *A Monsieur M, O, I, poste restante*, Baptiste l'a mise dans sa poche, a écouté toutes les recommandations verbales et est couru au bureau de poste dans le plus grand trouble.

Une heure après, il revient avec un sourire de triomphe, rend la feuille de papier au professeur et dit :

— Rien pour Monsieur Moi.

Marcantoine rougit, car il lui semble comprendre que Baptiste s'est fait lire la feuille de papier par quelque ami sûr, mais il pense qu'en fin de compte il n'est pas si facile de pénétrer au fond de la petite intrigue. Quant au silence des candidates, il ne s'en effraye pas encore; à vrai dire, il y a mis trop de hâte; savoir attendre est nécessaire.

Dimanche, la demande en mariage reparaît dans le *Siècle* et lundi Baptiste est renvoyé à la poste.

Monsieur Moi attend le retour du messager; mais quoi qu'il arrive, il veut être content de soi, et ne s'attend pas à mieux. Pour se convaincre qu'il n'espère rien encore, il se parle à lui-

Hosted by Google

même ainsi : « Il est trop tôt; les annonces de la quatrième page ne produisent souvent d'effet qu'après plusieurs mois. Je puis attendre. »

Mais quand Baptiste revient, les mains vides, Marcantoine voit d'un coup d'œil la vanité de tous les projets humains et il s'aperçoit qu'il n'a pas réussi à se faire illusion à lui-même.

Le jour suivant, revenant du collège chez lui, Marcantoine Abate voit venir Baptiste derrière lui avec un air de mystère.

— Monsieur m'a dit de ne rien laisser voir à personne, dit le digne portier, et j'ai le tout ici.

En disant cela, il désigne la poche intérieure de sa jaquette. Oh! comme il bat, le vieux cœur de Monsieur Moi!

— Calme-toi, Marcantoine, se dit-il à lui-même. Suis-moi, dit-il à Baptiste. Mais il n'a guère la force de monter l'escalier, car la lourde main de sa destinée l'a saisi.

— Donne, dit alors Monsieur Moi; et Baptiste lui remet trois lettres et un journal.

Le professeur recommande une fois encore le silence à son messager et lui donne un pourboire, puis il s'arrête pour prendre haleine, fait la montée avec une sérénité philosophique, entre dans ses appartements sans précipitation et dépose sur une table de la chambre à coucher les trois lettres et le journal. Il ferme les portes et ouvre la fenêtre... « Calme-toi, Marcantoine!... »

Le voilà seul dans son *harem*.

* * *

Les trois lettres et le journal ont la même adresse, sans variante aucune : *A Monsieur M, O, I, poste restante, à Milan.*

Mais les écritures sont différentes.

La première lettre qu'ouvre Marcantoine est écrite avec une grande parcimonie de paroles ; elle dit :

« Je suis jeune, je suis belle et je suis riche; je ne puis

Hosted by Google

souffrir les sots qui me font la cour. Donnez-vous à connaître si vous avez la conscience d'être digne de moi ; si vous en êtes digne, je vous épouserai. Pour votre gouverne, il est inutile de vous présenter si vous avez soixante ans, et une perruque, et de fausses dents, si vous êtes sourd ou louche ou invalide. Sur le reste, Virginie fermera un œil. Écrivez à Virginie Malvisi, poste restante, à Milan. »

Marcantoine reste un moment immobile à contempler ces paroles hardies ; il se sent un peu découragé, sans savoir pourquoi ; peut-être quelqu'un à qui il n'a pas encore donné audience, quelqu'un qu'il a en lui commençait à lui dire que Virginie est trop loin de lui ou trop folle. Mais il se secoue de cette torpeur et, jetant un rapide regard sur le journal sous bande et sur les deux lettres fermées, pensant aux autres lettres, adressées à Monsieur Moi, qui, à cette heure, reposent au fond des boîtes aux lettres, il a un cri de joie et prend le journal.

C'est un *Siècle* de la veille. Au bas de la première page, une main dessinée au crayon rouge allonge le doigt vers la seconde page, où une autre main du même dessin renvoie à la troisième page, dans laquelle une troisième main désigne la page des annonces payantes.

Sur la quatrième page, il y a quatre mains ; du haut du journal, du bas et des deux côtés, elles allongent d'énormes index vers une annonce, encadrée aussi de rouge.

Cette annonce dit :

« Une demoiselle de vingt-deux ans, aisée, d'un aspect qui n'est pas désagréable, saine, d'humeur égale, épouserait volontiers un veuf sur la cinquantaine. Adresser les offres à M^elle^ X, Y, Z, Milan. »

Marcantoine relit attentivement cette annonce, il a peine à en saisir la signification et il se demande à voix haute : Que signifie cela?

Cela signifie, évidemment, qu'il y a dans Milan une demoiselle de vingt-deux ans, laquelle a lu la demande en mariage de Monsieur Moi, et est disposée à le prendre d'assaut, si seulement Monsieur Moi lui plaît et qu'elle plaise à

Hosted by Google

Monsieur Moi; mais qu'elle ne veut pas faire le premier pas, ne juge pas convenable de s'offrir et prétend être recherchée. Nul mal à cela au fond, mais des formes de pudeur que Marcantoine apprécie; seulement, il n'en fera rien. Que dirait-on d'une araignée qui se laisserait prendre dans la toile d'une autre araignée? Et d'un fourmilion qui irait étourdiment tomber dans le sac d'un de ses pareils, que dirait-on? Mlle X, Y, Z serait peut-être un excellent parti, mais comme les épouses ne manquent pas, on le voit, à qui se donne la peine d'aller à la recherche, Marcantoine serait un grand ingénu s'il donnait la préférence à celle qui fait la précieuse.

Restent deux autres lettres sur le bureau. Dans l'une, Monsieur Moi est prié d'envoyer son portrait à une inconnue douée de toutes les vertus, laquelle décidera ensuite; dans l'autre, on recommande à Monsieur Moi de se présenter, le soir même, avant les neuf heures, au café Biffi, dans la galerie, en ayant soin de prendre place à la table en face de la porte de l'octogone, de porter une cravate blanche et de mettre une fleur rouge à la boutonnière. C'est le désir d'une demoiselle, jeune et pas laide, qui sera vêtue de noir, portera un bouquet de fleurs à la poitrine et entrera au café vers les neuf heures.

Monsieur Moi est malin.

Il n'enverra son propre portrait à personne, n'ira pas se placer au pilori, en cravate blanche et avec une fleur rouge à la boutonnière, pour mettre en bonne humeur trois ou quatre farceurs qui, peut-être, se sont donné rendez-vous au café Biffi.

Son imagination, qui n'est pas satisfaite, va de la capricieuse Virginie à la timide X, Y, Z, et ne s'arrête à aucune des deux. S'il était forcé de choisir sur l'heure, sous peine de célibat, Marcantoine, qui est philosophe, continuerait à vivre seul; mais si c'était sous peine de mort qu'il devait faire son choix aussitôt, sans connaître mieux ces inconnues, laquelle croyez-vous que le professeur de philosophie prendrait à charge? Ah! Ce ne serait pas la pudibonde, mais l'autre.

Mlle Virginie, avec sa fierté, est, à proprement parler, une tentatrice; on n'est pas déjà si audacieuse sans être un peu belle.

Hosted by Google

Comment est Mlle Virginie? Elle est grande, plutôt maigre, les yeux noirs, deux gros sourcils qui ressortent davantage sur un teint de brune, des dents très blanches qui l'obligent à un sourire plein de malice; elle a le nez parisien, mais elle pourrait bien avoir le nez grec.

Mlle X, Y, Z, au contraire, est pâle et blanche, ou peut-être a-t-elle la figure bouffie et rouge d'une pensionnaire, et cette incertitude lui fait un peu de tort.

Entre les deux figures, une troisième, toujours repoussée, s'obstine à se montrer à tout moment; c'est la personne vêtue de noir, avec le bouquet de fleurs au corsage, l'inconnue qui devra entrer au café Biffi à neuf heures du soir, ce jour même, si la lettre qui lui donne rendez-vous n'est pas une mystification de quelque fou.

Ce vêtement noir et ce bouquet de fleurs poursuivent Monsieur Moi, qui a besoin de se répéter à lui-même qu'il n'ira pas au café Biffi.

Entretemps, que faire? Les prétendantes attendront une réponse. « Qu'elles attendent, » décide sévèrement Marcantoine.

Tout le reste du jour, il reste ferme dans sa double résolution d'attendre d'autres offres avant de répondre et de ne pas aller au café Biffi avec fleur rouge et cravate blanche. Mais, le soir venu, quand il veut aller se promener sur les remparts, ses pieds ne lui obéissent pas et le mènent dans la galerie; qu'il s'oublie encore un peu, ils le feront entrer où il ne veut absolument pas aller. Marcantoine ne s'oublie plus; au contraire, il regarde l'horloge et pense : « Si j'entrais, quel mal y aurait-il? »

En effet, quel mal y aurait-il si Marcantoine entrait? Il n'a pas la cravate blanche, il ne porte de fleurs d'aucune couleur à la boutonnière, et le café est plein de monde. Il est huit heures et demie. Il peut se mettre en sentinelle à une petite table qui se trouve derrière la vitre de la porte d'entrée; si l'inconnue vient tout de bon, il la verra, car elle devra passer devant lui; si, au contraire, on a voulu lui faire un trait, les farceurs en seront pour leurs frais de port.

Hosted by Google

Marcantoine a déjà traversé la porte, et s'est emparé de son poste d'observation.

Chose curieuse. Maintenant que l'affaire se présente à lui sous son véritable aspect, il ne lui semble plus que ce doive être une plaisanterie. Pour s'en assurer, il tourne les yeux autour de lui; sans faire semblant, il scrute le visage de ses voisins : tout un monde inoffensif qui boit de la bière comme lui ou prend lentement une glace. A aucune table, il ne voit ce cercle de jeunes fous qui l'a mis dans une telle peur; si maintenant l'inconnue venait, il la verrait bien, mais elle ne le verrait pas, lui. Quel dommage!

Il est neuf heures moins un quart et il entre toujours du monde au café; mais peu de femmes et de jeunes filles. En voici une, habillée de rouge foncé : elle est belle et a un bouquet au corsage; en voici une autre, vêtue de soie grise, elle est laide et a un bouquet au corsage. Tiens! toutes les femmes qui sont au café ont un bouquet au corsage! C'est la mode, et le professeur de philosophie ne le savait pas.

Ah! la voici! c'est elle-même!. Le cœur de Monsieur Moi la reconnaît et bat fort : — une figure angélique, une magnifique blonde, de carnation blanche et lisse comme la fleur du magnolia ouverte à peine, avec certains yeux d'azur, grands à souhait; elle a un bouquet comme les autres et elle est en noir, d'une étoffe transparente à laquelle Marcantoine ne peut donner un nom, mais qui en mérite un qui puisse exprimer la reconnaissance des hommes pour tout le peu qu'elle laisse voir et pour la foule infinie de choses qu'elle laisse deviner.

La belle inconnue passe et, tout en ayant l'air de regarder de ci, de là, à la recherche d'une table non occupée, elle épie certainement les traces de Monsieur Moi, qui se cache. Ah! Monsieur Moi est cruellement puni de son incrédulité! Pour expier la faute et la réparer, je crois que Marcantoine se cravaterait le cou de son mouchoir et payerait une fleur rouge de tout un mois d'honoraires, si... si, en y regardant mieux, il n'avait vu enfin que la dame blonde n'est pas seule, qu'un monsieur l'accompagne et a tout l'air distrait et

Hosted by Google

négligent d'un mari, et que derrière eux, sans égard pour les douces illusions de Marcantoine, apparaissent deux autres femmes, vieilles et laides, vêtues de noir, avec l'inévitable bouquet au corsage. Plus compatissante que le sort, l'étoffe qui recouvre ces deux antiquailles ne laisse rien transparaître.

Une demi-heure plus tard, Marcantoine paye la bière amère qu'il a bue et s'en va. Mais sur la porte, il doit s'écarter pour laisser passer encore deux dames vêtues de noir et avec le bouquet de fleurs au corsage.

Maintenant, Monsieur Moi le sait ; cette année, on porte le noir.

*
* *

Aujourd'hui, Marcantoine est joyeux ; au retour de l'école, où il a exposé le système de Spinoza, il se sent plein d'espoir et d'appétit. De grandes choses l'attendent à la maison, il en est sûr ; mais il n'ira pas pour cela à la rencontre de ces émotions l'estomac à jeun.

D'abord, il va chez le restaurateur et mange, puis il rentre chez lui. Baptiste est là, sur la porte. Bon signe ! Plusieurs fois, le portier sort dans la rue et rentre sous le porche, pendant que le professeur s'approche d'un pas mesuré ; et quand finalement Marcantoine est en lieu sûr, Baptiste tire de sa poche une lettre.

Tant de mystère pour une lettre unique ! Mais quelle lettre ! A peine Monsieur Moi en a déchiré l'enveloppe, il sent un frémissement courir par toute sa personne et est forcé de s'arrêter sur le palier.

Cette lettre, dans sa forme simple et sentimentale, disait :

« Je suis jeune encore, je suis veuve, je suis malheureuse. Je ne possède rien que mon cœur et mon bel art. Vivre pour la félicité d'un honnête homme est mon devoir. J'habite rue de Turin, n° 60, au second. Demandez M^lle^ Marina, seconde chanteuse. »

Marcantoine relit quatre fois ce peu de lignes, puis il se les

Hosted by Google

répète par cœur en balbutiant, et il n'arrive pas encore à en bien saisir le sens. Il se presse le front dans les mains, regarde fixement devant lui, puis se promène, s'arrête, se promène encore, à la fin se laisse tomber dans les bras d'une grande chaise à roulettes, qui recule jusqu'à la muraille comme sous le choc d'une grande épouvante.

Que signifie cette mimique de Monsieur Moi?

Elle signifie que dans le peu de lignes de cette feuille de papier qui maintenant gît à terre, Monsieur Moi a reconnu l'écriture de sa fille.

VI

MARCANTOINE JOUE.

De l'extrémité de la chambre où le sort, se servant d'une lettre et d'un vulgaire fauteuil à roulettes, l'a jeté comme une épave, Marcantoine regarde le carrelage, qui lui apparaît comme un échiquier.

Là, il jouera sa grande partie. L'adversaire est fort, Monsieur Moi le sait. Il sait aussi que, protégés par l'anonyme, de nombreux adversaires, au lieu d'un, luttent contre lui. Sentiment paternel, honneur de la famille, convenances sociales, sont là, rangés en bataille le long de la muraille opposée : ils ont fait leur premier mouvement offensif et ils attendent que Monsieur Moi y réponde.

Marcantoine hésite un peu avant de jouer cette partie décisive ; il a besoin de regarder bien, bien en face son adversaire aux mille formes, et de lui dire : « Je connais bien ta nature intime ; tu es le scrupule qui trouble et l'hypocrisie qui attire ; tu es la médisance altérée et le scandale qui clabaude. Il est fort difficile de te satisfaire ; mais quelquefois, quand tu tiens ta victime, tu feins d'être désarmé, tu te sèches les yeux et te bats les mains, et tu te fais appeler la pitié ou l'honneur. Mais moi je t'arrache le masque et te crie en face ton vrai nom : tu es l'égoïsme public. Et maintenant, joue ! »

Hosted by Google

Déjà il a joué et son attaque est fort habile. — Maintenant, à la riposte, Monsieur Moi !

Séraphine est donc vivante ! Quelle nouvelle ! Marcantoine n'a jamais pensé qu'elle fût morte, ni qu'elle pût mourir ; mais avoir pourtant la preuve écrite qu'elle est en vie, tout à fait en vie, quelle nouvelle !

La fille qu'il croyait perdue désormais dans le vaste monde était simplement égarée ; le bouffe l'avait cachée derrière les coulisses ; maintenant, le bouffe est mort et la veuve en deuil descend des cinquièmes loges pour demander au public du parterre un second mari.

Séraphine, la petite fille modeste et timide que Marcantoine avait élevée à l'exemple de sa bonne âme de mère, cette jolie créature qui semblait venue au monde rien que pour faire la guerre aux araignées sans sortir du logis, voilà qu'elle s'annonce comment possédant *son bel art*, c'est-à-dire qu'à l'école du bouffe, son mari défunt, elle s'est mise à chanter, elle aussi. Ce nom de Marina, sous lequel il faut la demander rue de Turin, n° 60, est un nom de guerre !

Séraphine donc vit et chante ; elle est seule au monde, elle est pauvre, elle ne possède que son bel art, plein de périls ; elle a vingt-huit ans et est belle encore ; ayant besoin d'un homme qui la protège, elle a hâte de se jeter dans les bras du premier venu, fût-il vieux et plein d'infirmités, pour se trouver en sûreté. Séraphine est à Milan, à quelques centaines de pas de son père, à un pas peut-être du déshonneur.

La première botte de l'égoïsme public signifie tout cela. Maintenant, à la riposte, Monsieur Moi.

Marcantoine se recroqueville dans le fauteuil et, regardant fixement à terre, il s'efforce de dire : « Il n'y a plus rien de commun entre elle et moi, je l'ai juré. »

Mais un de ses adversaires répond brusquement : « Stupidité ! Il n'y a point de parjure quand le serment a été coupable », et une autre voix caressante ajoute : « Quoique tu fasses et dises, et les fautes de Séraphine fussent-elles vraiment grandes, il n'est pas vrai que tu n'as plus rien de commun

Hosted by Google

avec elle. Séraphine est ton sang, Séraphine est ta chair, c'est une parcelle de ton âme généreuse.

— Donc, interrompt Marcantoine, cette malheureuse aura fait sa volonté, au mépris des conseils de la prudence et des prières de l'affection ; elle aura trahi son père, l'aura laissé seul au monde pour courir de théâtre en théâtre, et aujourd'hui tout cela devra être oublié, parce qu'elle est malheureuse? »

Une voix intérieure, écho de ses paroles, lui répète au fond de l'âme : « Parce qu'elle est malheureuse! »

Mais Monsieur Moi ne l'écoute pas. Il pense que le malheur dont sa fille est frappée est une punition du ciel, et il lui semble qu'il l'a assez souvent prévue. Certainement il l'a prévue. Ce bouffe, qu'il a vu quelquefois à peine, avait sa destinée écrite sur sa face ; Marcantoine ne s'était pas laissé prendre, non, (il s'en souvient encore), à cette apparence de bonne humeur et de santé ; cette figure replète était un masque et ce corps tout rond, un mensonge.

Si seulement Séraphine lui avait dit : « Papa, examine l'homme que je veux épouser », il n'aurait pas tardé à deviner l'hypertrophie ou la phtisie. Maintenant, le bouffe est mort, et pour les morts Monsieur Moi est généreux. Aussi que le ciel lui pardonne, comme le grand cœur de Marcantoine lui a pardonné! Quant à Séraphine, que peut-il faire pour elle? Pourquoi donc faut-il que le sort vienne la prendre par la main et l'aconduire, après tant d'années, en présence de l'auteur de ses jours?

La question est faite. Marcantoine a le temps à peine de s'en repentir : la réplique de l'adversaire est prompte.

« Pense, dit-il, aux lettres que tu as renvoyées sans les ouvrir. Que sais-tu si, dans l'une d'elles, la pauvre enfant, sentant manquer à son bonheur la bénédiction paternelle, ne t'a pas appris sa grande infortune? »

Marcantoine n'en sait rien, n'en veut rien savoir; ou plutôt non, il sait une seule chose, c'est que la *grande infortune* ne serait plus ni grande ni petite s'il ouvrait les bras à sa fille. Séraphine retrouverait la maison bien connue

Hosted by Google

où elle a vécu enfant; elle reprendrait ses occupations domestiques, appliquée du matin au soir à combattre les araignées et la poussière, à ouvrir et fermer les tiroirs, à régler la dépense du jour, consolée par l'amour sans frénésie de son père, avec son trousseau de clefs en poche et ses registres en règle, quelle femme plus heureuse qu'elle? Après avoir vu s'évanouir l'ombre d'une vie si différente à côté d'un homme qui n'était pas son père, la veuve redeviendrait la fille de son père; elle bifferait de sa mémoire, avec le temps, un passé qui... »

Marcantoine s'interrompt dans le cours de ses pensées, car le même écho qui lui a parlé du fond obscur de sa conscience, commence lentement ainsi : « On efface avec le temps un court passé. Après avoir vu s'évanouir l'ombre d'une vie si différente, comme elle sera plus attentive et affectueuse, la veuve redevenue fille! Elle retrouvera ses chambres bien connues et reprendra ses habitudes : occupée du matin au soir à combattre les araignées et la poussière, à régler la dépense du jour et à donner ses soins à la maison, elle aura la douce illusion de contribuer à rendre paisibles et heureux les jours d'un père qui, de désespoir, voulait se jeter dans les bras d'une femme quelconque.

— D'aspect non désagréable, fille ou veuve sur la trentaine, » corrige mollement Monsieur Moi.

« Mlle Virginie n'est pas une femme quelconque; Mlle X, Y, Z, qui a vingt-deux ans, n'est pas une femme quelconque. Ce n'est pas non plus une femme quelconque que la dame en noir, avec un bouquet au corsage, qu'hier Marcantoine n'a pu voir au café Biffi. Et puis, personne ne le contraint à épouser la première femme qui se présente; il peut attendre et choisir. Parmi les concurrentes à la main de Marcantoine, ne peut-il y avoir d'autres jeunes femmes, belles et adorables comme... comme Séraphine, puisque Séraphine est du nombre? »

Rendons justice à Marcantoine.

L'idée que sa fille s'offre à l'épouser et à le rendre heureux le trouble cette fois davantage. S'il obéissait à son premier

Hosted by Google

mouvement, il irait rue de Turin, n° 60, demanderait la fausse Marina, seconde chanteuse, réparerait l'égoïsme d'un homme qui, pauvre, a voulu enchaîner une femme à sa misère et, pour sortir d'embarras, n'a trouvé rien de mieux que de mourir.

Mais une autre idée le retient un instant encore, sauf peut-être à le faire courir plus vite après.

« Séraphine se dit pauvre; en fait, elle n'a pas eu de dot et n'a pas réclamé sa part légitime de l'héritage de sa mère, laissé en usufruit à Marcantoine. Peut-être ignore-t-elle que le code lui en donne le droit. Quant au bouffe Curti, quoique fils d'un avocat, que pouvait lui en avoir appris le monde, vu de la rampe? »

La grande partie va à sa fin; une botte encore et Marcantoine se donnera pour vaincu. Mais ce n'est plus un adversaire qui parle à sa conscience troublée, c'est presque un ami; cet ami connaît tous les chemins qui mènent à son cœur et sa voix résonne comme une caresse.

« Tu n'es pas égoïste, dit-il; au milieu de toutes les philosophies étroites et trompeuses, tu as conservé une grandeur vraiment philosophique. Tu méprises l'homme, mais tu t'estimes hautement toi-même. Tu n'irais pas à un mariage sur le tard pour jouir avec une autre femme du peu de fortune que Faustine destinait à sa fille. Je te connais; en épousant M^lle^ Virginie, ou cette autre-ci, ou cette autre-là, tu renoncerais tout d'abord à ton usufruit. Eh bien! non, Marcantoine, tu ne renonceras pas à l'usufruit, mais ici même, en ce moment, tu renonceras à M^lle^ Virginie et à toutes les autres prétendantes anonymes, présentes et futures; tu donneras ordre à Baptiste de ne plus aller à la poste retirer les lettres de Monsieur Moi, tu retireras ta fille du théâtre qui l'a prise en traître, tu lui ouvriras la maison paternelle — tu lui ouvriras aussi ton cœur de père, un cœur droit, qui ne fut jamais troublé par les frénésies de l'amour, et tu vivras tes derniers jours avec la satisfaction de conscience de t'être sacrifié pour le bonheur de ta fille. »

Hosted by Google

VII

« JE SUIS ICI. »

Qu'elle est hygiénique la vertu ! Qu'elle est saine la grandeur d'âme !

Quand l'égoïsme public livre bataille à un cœur généreux et en triomphe, n'est-il pas vrai que la victoire reste humble et que toute la gloire revient à la défaite ?

Marcantoine relève de terre la lettre contre laquelle le sort et le monde lui ont intimé de combattre et il va se mettre devant son bureau.

Il écrit :

« Séraphine, je sais que tu es malheureuse, et pour cela je sens de nouveau que je suis ton père et que je t'aime. Nous oublierons avec le temps les années que tu as passées loin de l'auteur de tes jours. Reviens à la maison paternelle, tu y retrouveras encore chaude la place que tu y as occupée dans ton heureuse enfance. J'y mets une seule condition, c'est qu'il ne soit point parlé d'un passé qui n'aurait pas dû exister. Promets-toi à toi-même, avant de rentrer dans la maison et dans le cœur de ton père, que tu ne feras aucune allusion au temps de notre commune douleur. Tu trouveras toutes les clefs sur l'armoire où tu les as déposées en partant ; reprends et renoue le fil de notre heureuse existence, à la place où il fut brisé par ton caprice. Anne-Marie, qui te porte cette lettre, sera toujours à tes ordres, elle t'attend dans la cuisine. Je te retrouverai demain, au retour du collège, comme si tu n'avais jamais été absente. Tu me retrouveras tel que j'étais, peut-être un peu vieilli, mais assez fort encore pour suffire à ton bonheur. Ton père. »

— Cela lui plaira ! pense Marcantoine après avoir fini son petit chef-d'œuvre. Séraphine a toujours été tendre ; en lisant cette lettre, elle pleurera du commencement à la fin, mais là où je dis : « avant de rentrer dans le cœur de ton père », ce sera un déluge.

Marcantoine agite la sonnette pour appeler Anne-Marie,

Hosted by Google

qui, à cette heure, a l'habitude d'être dans la cuisine, à regarder mélancoliquement le fourneau éteint et à attendre que le maître aille à ses affaires, pour remettre en ordre le bureau et les autres chambres. Au bruit insolite que la sonnette fait sur sa tête, Anne-Marie lève les yeux en l'air et voit, suspendue à un fil, une araignée qui se met à remonter jusqu'au plafond.

« Araignée du soir, bon espoir, » pense Anne-Marie, et elle accourt vivement.

— Anne-Marie, lui dit le professeur en regardant le carrelage, voici une lettre.

— Ouimossieu.

— Tu la porteras rue de Turin, n° 60.

Anne-Marie ne dit plus : *ouimossieu*, et Marcantoine lève les yeux devant ce miracle.

— Mets-toi bien à l'esprit : rue de Turin, n° 60. Cela est écrit dessus.

— Ouimossieu.

— Tu demanderas M^lle^ Séraphine Abate.

— Ma maîtresse ! s'écrie Anne-Marie en battant une main contre l'autre sans faire de bruit. Je sais.

— Que sais-tu ?

— Je sais où c'est... le n° 60 de la rue de Turin. J'y suis déjà allée une fois.

— Quand ?

— Je ne me souviens plus quand ; mais je le sais... Voilà, et je suis heureuse !

— De quelle chose es-tu heureuse ? interroge le professeur avec l'accent mielleux d'un inquisiteur ; et comme Anne-Marie ne se hâte pas de répondre, il ajoute avec indulgence : « Mettons que tu sois heureuse sans savoir de quoi, personne ne dit le contraire ; mets la lettre en poche, et va-t-en aussitôt la porter, ne t'arrête pas à faire des cancans avec les portiers et reviens à la maison.

— Apporter la réponse...

— Il n'y a pas de réponse ; va et reviens, et ne parle à personne.

Hosted by Google

— Ouimossieu... J'y vais aussitôt.

— Va donc.

— J'y vais.

Elle ne bouge pas, et le maître lui tournait déjà les épaules quand Anne-Marie devient tout à coup une héroïne antique.

— Monsieur mon maître, dit-elle en enflant la voix, ma maîtresse est-elle bien portante?

— Elle est bien.

— Sûrement?

Marcantoine se retourne pour la regarder, mais l'héroïne antique est redevenue Anne-Marie.

*
* *

Aujourd'hui, Marcantoine a réfuté le système de Spinoza et il a eu la parole si heureuse, il a été si serré d'argumentation qu'il eût presque pu espérer que toute la classe l'avait compris. Et en effet, la majeure partie de la classe a compris que le système de Spinoza est inutile et qu'on peut vivre en l'abandonnant à Spinoza. Les plus hardis ont émis une idée, qui au fond n'est qu'un désir, c'est que toute philosophie enseignée à l'école puisse être réfutée en une leçon, un peu plus gaie que d'ordinaire, puis abandonnée aussi pour toujours.

De bon compte, c'est ce qu'a fait Marcantoine. A peine le bedeau, ouvrant la porte, a-t-il jeté dans la salle cette magnifique parole latine : *finis*, qu'une apparition, restée en classe pendant toute la leçon, est sautée sur la chaire et en a tiré le professeur.

Cette apparition s'appelle Séraphine.

Il la sent près de lui et marche précipitamment, et Marcantoine pense : « A cette heure, elle est à la maison et m'attend. »

Mais un doute, qui s'est tenu caché jusque-là, attendant le bon moment de se montrer, apparaît brusquement, comme un malfaiteur au tournant d'une rue.

Et s'il n'y avait rien de vrai dans tout ce petit roman qui

Hosted by Google

lui fatigue le cerveau depuis vingt-quatre heures, rien, excepté une étrange ressemblance d'écriture? Si Marina, la seconde chanteuse, existait, et si sa fille, au contraire, était toujours loin, bien loin... ou morte?

Ferme dans son idée d'éviter les explications et de biffer entièrement le passé, hier le professeur n'a pas attendu le retour d'Anne-Marie et ce matin il n'a pas attendu son arrivée. Au lieu de Séraphine, déjà à l'aise dans le rôle que lui a assigné son père, sauf à être un peu plus maîtresse de ses larmes, — ainsi Marcantoine la voudrait et ainsi il se l'imagine, — il se pourrait bien qu'il vît Anne-Marie, avec sa lettre à la main et l'autre main sous le tablier, venir à sa rencontre et lui dire :

« Monsieur s'est mépris. Rue de Turin, n° 60, mademoiselle n'est pas.... »

Et alors? Que sera-ce alors? Marcantoine pense, et se dit que ce sera une sorte de ruine. Cet édifice qu'il a élevé par un travail d'esprit de vingt-quatre heures (car en dormant il n'avait pas cessé une minute d'y rêver et, quand il démolissait Spinoza, il ne faisait pas autre chose que de préparer de nouveaux matériaux pour sa création), cet édifice est déjà si haut et si large, que s'il doit crouler, il encombrera de ses ruines toute la vie à venir de Marcantoine. En vain, il demandera des consolations à la bizarre Virginie ou à l'anonyme vêtue de noir : les plus bizarres demoiselles du monde entier et toutes les veuves de l'état civil ne lui remplaceront pas son rêve. Il le sait et il se le redit encore : Malheureux l'homme qui demande à la vie l'équivalent d'un beau rêve évanoui!

Marcantoine doit avoir en poche la lettre de Marina; il la cherche en frémissant, la trouve, l'examine... Ah! il ne peut y avoir de doute, c'est bien l'écriture de sa fille. Voici ses *s* qui semblent des *f*, voici les queues folâtres qui tendent à mettre d'illégitimes crochets à ses *l*. Le doute est inutile; le doute devient même dangereux, car, arrivé presque à la porte de sa demeure, le professeur n'a pas encore pensé à ce qui allait arriver.

Hosted by Google

Voyons, que lui dira-t-il en entrant? Que fera-t-il? Il prendra sa fille par la main sans regarder sa figure et, à la grosse servante qui sans doute viendra se mettre dans leurs jambes, il dira : « Anne-Marie, rien n'est changé dans la maison, ma fille y rentre libre comme elle en est sortie, — et maintenant allez à votre cuisine. »

Et il dira à Séraphine : « Toi, ma fillette, embrasse-moi; les émotions ne servent à rien; je te recommande donc de ne pas pleurer et d'oublier le passé. »

S'il réussit à agir et à parler ainsi, pas un geste de plus, pas une parole de moins, Marcantoine Abate espère que pour la première et difficile rencontre, c'en sera assez.

Mais que dira Séraphine?

Le professeur est arrivé à la porte de sa demeure, il s'y arrête un moment pour avoir le temps de répondre à cette question. C'est étrange : son vieux cœur bat comme devant l'imminence d'une catastrophe; depuis bien longtemps, il n'a battu ainsi le vieux cœur de Monsieur Moi. C'est qu'il retrouve dans sa pensée le premier sourire d'une pauvre morte, alors pleine de vie et d'amour, la première leçon devant une classe un peu trop attentive, le premier baiser sur la joue d'une fille naissante qui pleure : alors aussi, le cœur lui battait fort, mais pas ainsi.

Que dira Séraphine?

Il se répète la question, puis il ne s'arrête pas à répondre; il est déjà dans l'escalier, le portier ne l'a pas vu passer et il est quasi content de n'avoir pas été arrêté pour s'entendre dire : « Vous savez, la demoiselle est là-haut »; mais voilà qu'il cherche, sans le savoir, sur les marches, des traces du passage de sa fille et que, n'en trouvant pas, il est blessé du froid bien naturel de la balustrade de fer et de la rampe de cuivre, toujours sans le savoir.

Tout à coup, il se dégage de cette inertie de sa volonté, qui perd pied devant un adversaire invisible encore; il monte rapidement le peu de marches qui le séparent de son palier et s'arrête à la porte de sa demeure.

Doit-il tirer la sonnette, ou plutôt ouvrir avec la clef qu'il

Hosted by Google

porte toujours en poche et entrer chez lui à l'improviste? Le mieux est que Séraphine et Anne-Marie soient averties; donc, il sonne. La bonne n'est pas prompte à accourir, mais, se fît-elle attendre jusqu'à la nuit, Marcantoine ne sonnera plus; il ne sait pas même s'il trouvera la force d'ouvrir la porte de l'appartement avec la clef qu'il a en poche. Ce n'est pas le cœur, — il le comprend, — ce sont les nerfs. Enfin, il entend un pas derrière la porte, qui s'ouvre lentement. Marcantoine entre, Anne-Marie ouvre la bouche et les yeux et ne dit rien.

La pauvresse a pleuré, mais son patron ne s'en aperçoit pas.

Où est Séraphine? parvient-il à dire avec un frémissement dans la voix.

Anne-Marie, pour parler, commence par fermer la bouche et avaler sa salive; puis elle désigne, de la tête, la chambre voisine; elle n'en peut dire davantage.

Le professeur Marcantoine Abate sent fléchir ses genoux et est forcé de s'asseoir sur un escabeau. Alors seulement Anne-Marie retrouve la parole.

« Si vous la voyiez! » commence-t-elle à dire. Mais son maître aussi retrouve sa résolution.

— Anne-Marie, dit-il avec dignité, rien n'est changé dans ma demeure; ma fille y rentre libre, comme elle en est sortie. — Maintenant allez dans votre cuisine. »

La dignité avec laquelle il a prononcé ces paroles lui interdit de rester une minute de plus sur un vulgaire escabeau d'antichambre. Il se lève et entre étourdiment au salon; mais, pour son bonheur, Séraphine n'y est pas. Alors, le cœur recommence à lui marteler de plus fort. Pourquoi? Uniquement parce qu'en entrant, il a vu un bout de robe disparaître par l'autre porte et un mouchoir blanc tomber de la table à terre.

Marcantoine s'arrête au milieu de la chambre et ramasse le mouchoir. Il est baigné de larmes, il le savait bien.

Est-ce pour en savourer un peu l'amertume, ou peut-être pour gagner du temps? il cherche les initiales brodées du nou-

Hosted by Google

veau nom de sa fille et trouve au contraire le nom entier de sa pauvre morte : Faustine! Presque au même instant, une voix douce, la voix même de la femme qui l'a tant aimé, dit timidement :

— Je suis ici!

Et comme, retenu par une foule de vieux sentiments qui refleurissent dans son cœur, il ne se hâte pas d'aller à elle, la voix répète plus haut : « Je suis ici. » Et dans le jour de la porte qui s'est ouverte sans bruit, apparaît la vision mélancolique ; c'est elle, elle même, Faustine, pâle et maigre comme dans la maladie qui l'a tuée, mais rajeunie et embellie par la mort.

Ah! comment Marcantoine pourrait-il résister à ce choc? Il sent un tremblement agiter tout son être, puis un doux frisson, peut-être une ondée de pitié, lui courir dans les veines comme un baptême.

Il a fermé les yeux, et qui sait? peut-être a-t-il ouvert les bras sans s'en apercevoir, car il sent sur sa poitrine le poids d'un corps frêle et sur ses lèvres le baiser de sa chère défunte.

Il r'ouvre les yeux et ne dit rien. Tant que dure le charme, il ne pourrait parler, même s'il le voulait ; mais pourquoi parler quand on pleure?

Pleure, Marcantoine, tes vieilles larmes rachètent tous les pleurs qu'à versés ta fille. La pauvrette tient son visage souffrant sur cette bienfaisante rosée, elle sourit et elle pleure aussi, pendant qu'elle dit tendrement :

— Papa, ne pleure pas ainsi.

Ne l'écoute pas, Marcantoine, pleure, laisse tes vieilles larmes tomber sur le visage de ta fille. Sois-en certain, elles ne lui feront point de mal.

(*La fin à la livraison prochaine.*) SALVATORE FARINA.

(*Traduit de l'italien.*)

Hosted by Google

ESSAIS ET NOTICES

La Belgique ancienne et moderne. — Géographie et histoire des communes belges. Continuation par ALPHONSE WAUTERS. 5e livraison (242 p. grand 8° à 2 colonnes). Bruxelles, Decq, 1887.

C'est le second volume de l'arrondissement de Louvain qui commence. Le premier contenait déjà les monographies complètes des cantons de Tirlemont et de Glabbeck. Le fascicule qui vient de paraître est tout entier consacré au canton de Léau, en flamand *Zout-Leeuw*, qui signifie probablement basse terre, ou marécage du Sud.

M. Wauters ne se décide pas entre toutes les étymologies qu'il cite, et peut-être a-t-il raison. Au reste, il n'aime pas à s'attarder aux conjectures; il a trop de choses exactes et nouvelles à nous communiquer. En vérité, sa science est inépuisable, surtout quand il s'agit, comme ici, de rehausser la valeur et la gloire d'un petit coin brabançon.

Après tous les détails concernant la situation, les dépendances, le sol, l'hydrographie, la population, le commerce, l'agriculture, l'industrie, les voies de communication les plus anciennes et les plus modernes, l'auteur arrive à son sujet favori, l'histoire. Elle est bien intéressante, à partir du château fort élevé au Castelbergh contre les Éburons. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une colline, se trouvant à 1,200 mètres au nord-est de la ville, non loin de l'ancien lac ou *Vinne* (le *veen* des Hollandais, la *fagne* des Wallons). « Jadis, il doit y avoir eu en cet endroit une enceinte fortifiée, élevée, sans doute, pour protéger les abords de la Gette. »

Inévitablement, les naïfs savants du moyen âge, à la façon du grotesque Jean d'Outremeuse, devaient imaginer des personnages aussi authentiques que Bavon Brunius, Héribrand roi de Belgis, et Ménapius, vingtième prince de Tongres. Il suffit qu'on montre aux enfants un trou quelconque où Petit-Poucet a demeuré : puisqu'on voit sa demeure, on ne saurait douter de son existence...

Au XIIe siècle, Léau est déjà le chef-lieu d'un doyenné du diocèse de Liége. On sait que ce diocèse-principauté a toujours été constitué de Flamands et de Wallons. Avec Lierre et Tirlemont, Léau était compté au nombre des sept principales ou franches villes du duché de Brabant. En 1213, elle obtint du duc Henri Ier tous les privilèges d'une libre commune. En 1248, une querelle soulevée entre les ouvriers foulons et les maîtres ou marchands de drap, atteste une

Hosted by Google

haute prospérité. On commençait à y frapper une monnaie locale. Chose curieuse pour l'époque : les biens ecclésiatiques payaient aussi des impôts, malgré la sainteté de leur état juridique.

M. Wauters montre ici, comme ailleurs en Brabant, l'influence démocratique de la journée des Éperons d'or. Il est vrai que les *Geslachten* ou Lignages finissent par l'emporter. Les métiers ne peuvent pas même se réunir sans la permission des échevins. Au dehors, Léau figure avec honneur dans les fédérations conclues entre le Brabant, la Flandre et les *bonnes villes* de Liége. Aujourd'hui que certains énergumènes prêchent l'hostilité des races, n'est-il pas bon de noter que si Léau fut souvent en guerre avec Saint-Trond, en revanche, il servait souvent de refuge au clergé liégois?

La ville du lac obtint aussi, du brillant roi Édouard III, la permission d'acheter des laines en Angleterre. On sait l'importance de ce privilège pour nos tisserands flamands. Sous Wenceslas, Léau fut doté de deux foires annuelles, durant quatre jours, où l'on pouvait librement se rendre, à moins que l'on n'eût commis un crime. Il y avait, en outre, ce qu'on appelait huit jours de *franchise* avant la foire, et tout autant après la fermeture.

Quand on parle, au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, de guerres entre Liége et Brabant, on ne se doute pas (comme on le voit dans ces pages savantes) que presque toujours l'avant-garde liégeoise était formée par les Flamands de Saint-Trond et de Hasselt. D'autre part, assez souvent aussi, le Brabant wallon tenait tête à Liége.

Ce ne fut qu'en 1477 que Léau se contenta de deux bourgmestres comme à Liége. Jusqu'alors, on en avait eu quatre, comme à Amsterdam. C'était, sans doute, pour ne pas avoir un gouvernement trop fort. Le *mayeur*, c'était, comme à Liége, le chef des échevins-justiciers. Aujourd'hui, nous confondons *maire* et *mayeur*, sous prétexte que l'un n'est qu'un nominatif et l'autre un accusatif du vieux français.

On ne se figure pas les mille et une curiosités découvertes par M. Wauters dans les archives de Léau et d'ailleurs. Il faut lui savoir gré de mettre de l'ordre dans tous ces détails, car ils aident à refaire complètement l'ancienne physionomie du pays. En tout cas, ils attestent une singulière activité commerciale sur les bords de la Petite-Gette, aujourd'hui délaissés.

L'auteur y découvre même un mouvement littéraire, notamment ces fêtes de rhétorique où l'on célébrait le *vin* du pays et la bière de Léau. Selon l'usage flamand, les trois *schutterijen* ou gildes n'étaient pas tout à fait étrangères à ce mouvement. La contre-partie, c'est,

Hosted by Google

hélas! la sorcellerie et ses procès honteux, mais dont on regrette pourtant que M. Wauters n'ait pu donner tous les détails contenus dans ses cahiers, ses portefeuilles, ses *schedæ*, comme on disait au temps des savants en *us*.

M. Wauters doit courir là où volontiers sa riche science aimerait à s'épancher. Car, enfin, de quoi ne faut-il pas parler quand on prétend, à juste titre, épuiser tout ce qui concerne le canton de Léau ?

J. STECHER.

J. DELBŒUF, *De l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme*. — Paris, Alcan, 1887, in-8°, 42 pages. (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, tome XIII, n° 6.)

M. Delbœuf vient de poser dans ce court mémoire un jalon très important à ses belles recherches sur l'hypnotisme. Il y formule ainsi qu'il suit l'état actuel de sa pensée : « De même que l'idée qu'on a mal peut engendrer le mal, l'idée que le mal n'existe pas peut, dans certains cas, le faire disparaître ou, tout au moins, contribuer à sa disparition. » (P. 20.)

De nombreuses expériences, notamment celles de M. Charcot, ont prouvé la première de ces deux thèses ; M. Delbœuf cherche aujourd'hui à établir la seconde et, autant que nous pouvons en juger, paraît y avoir réussi. A la Salpêtrière, M. Charcot était parvenu à faire naître une brûlure sur le bras d'une jeune hystérique, en lui suggérant pendant vingt minutes que de la cire bouillante lui rongeait les chairs ; en un mot, il avait produit le mal physique en donnant, au moyen de l'hypnotisme, une sensation de douleur qui faisait croire qu'il existait. M. Delbœuf, pour prouver la thèse inverse, a fait, entre autres expériences, juste le contraire de ce qu'avait fait M. Charcot ; il a brûlé une personne à un bras en lui suggérant qu'il ne causait aucune douleur. L'absence de douleur a empêché le mal de se produire et le lendemain une simple peau mortifiée indiquait la place brûlée, tandis qu'une brûlure, identique de forme et de profondeur, faite en même temps et en lui disant qu'elle aurait mal, à l'autre bras de la même personne, laissait une plaie réelle, que M. Delbœuf est d'ailleurs parvenu à guérir quelques jours plus tard, en persuadant que la douleur devait cesser. (P. 23-25.)

L'influence du moral sur le physique, ce fait depuis si longtemps reconnu, mais jusqu'à présent si peu étudié, est donc beaucoup plus grande qu'on ne le croyait et il ne reste plus qu'à en trouver une explication. Voici celle que M. Delbœuf nous propose aujourd'hui à titre d'hypothèse : Chez les êtres rudimentaires, les fonctions vitales étant exercées par une même substance, les diverses parties

Hosted by Google

de l'animal restent sous le pouvoir direct du centre moteur. Chez les êtres à organisme plus compliqué, ces mêmes parties se sont tellement perfectionnées, qu'elles peuvent fonctionner à peu près seules, et l'intelligence, distraite par mille soucis, ne se préoccupe plus de ce qui se passe dans les provinces reculées de son empire. L'hypnotisme, en dégageant la force libre et en lui permettant de se concentrer tout entière sur un point déterminé, remet les choses en leur état primordial et la puissance du centre sur tous les points de la masse reparaît dans toute sa virtualité. (P. 40-42.)

Laissant à de plus autorisés le soin de faire connaître combien les recherches de M. Delbœuf sont grosses de conséquences, surtout au point de vue médical, nous nous bornerons à remarquer avec lui que les idées qu'il confirme et qu'il émet paraissent être la vraie explication de la plupart des phénomènes prétendus miraculeux. Le cas de Louise Lateau est, en réalité, identique à celui de l'hystérique de la Salpêtrière. Il n'y a là ni supercherie ni miracle, mais comme le devinait M. Delbœuf dès les premiers jours (*Journal de Liége* du 22 décembre 1869), un phénomène naturel scientifiquement explicable. Louise Lateau a obtenu ses stigmates en donnant à son esprit les sensations de douleur correspondantes. Les cas de guérisons miraculeuses peuvent rentrer dans la loi exposée par le mémoire actuel. Jésus a bien probablement guéri des paralytiques. Ceux-ci ont marché, parce que, convaincus que le jeune rabbi avait la puissance de leur rendre la liberté de se mouvoir, ils l'ont voulu avec une intensité très grande. Ce que M. Delbœuf nous dit (p. 19) avoir pu faire accomplir au moyen de l'hypnotisme à une personne de sa famille, prouve jusqu'à l'évidence la possibilité de tous les phénomènes de ce genre. M.

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire populaire de Belgique pour l'année 1888, préparé par J.-C. Houzeau, ancien directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles, 4e année. — Mons, Manceaux, 1888.

L'*Annuaire* a pris sa place parmi nos publications périodiques et celui-ci y maintient son rang. C'est le même plan, à la fois scientifique et littéraire; ce sont des notations exactes sur la chronologie, le calendrier ordinaire et météorologique, les faits astronomiques observés en 1887, annoncés ou attendus pour 1888, l'analyse des lois d'intérêt général votées dans les dernières sessions. C'est surtout un ensemble intéressant et varié de notices écrites du style net et vivant qui caractérise l'auteur, les unes dirigées contre un préjugé,

Hosted by Google

— comme la terreur que causent les éclipses, — les autres formant l'esprit à des réflexions utiles ou le cœur à des sentiments droits, par des récits historiques ou des tableaux de mœurs, des légendes populaires, des récits d'inventions ou des aperçus scientifiques, des extraits littéraires curieux ou des monographies psychologiques. On peut ouvrir l'*Annuaire* au hasard, on y trouvera partout une lecture nouvelle bien faite pour nous intéresser et qui nous engage à reprendre, au premier loisir, une autre page d'un livre instructif et agréable. On a rarement mieux appliqué la méthode de Franklin.

Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne, par AUG. SCHELER, membre de l'Académie royale de Belgique, etc. Troisième édition, revue et augmentée. — Bruxelles, Muquardt, 1888.

Depuis la première édition de ce livre, depuis sa deuxième, la science moderne a donné de nouveaux résultats qui expliquent l'utilité de ses réimpressions. Il n'en est pas un que l'auteur n'ait suivi, qu'il ne constate pour y adhérer ou pour le discuter. Se placer, comme l'indique le titre, en pleine science moderne, qui ne se contente plus d'hypothèses ingénieuses sur l'origine des mots, mais a fixé les lois de formation, de développement et de dégradation des mots et n'accepte d'étymologies que celles qui résultent de cette « physiologie du langage », mettre à la portée de tous les fruits de cette science positive, de ces organismes vivants qui sont les langues, initier le public à cette méthode sévère, le prémunir ainsi contre les aventures de la divination ignorante, donner, s'il se peut, aux écrivains une idée de ce que peut être le néologisme avec le respect des lois naturelles qui président à la parole de l'homme comme à la composition de son sang ou à l'exercice de son cerveau, cela eût été impossible il y a cinquante ans; cela était d'un savant, en avance sur son public le plus lettré, il y a vingt-cinq ans; cela est devenu aujourd'hui, grâce à des livres comme celui-ci, une partie indispensable de toute instruction sérieuse, un droit acquis à une science qui s'enrichit chaque jour.

M. Scheler est aujourd'hui estimé par tout le monde savant pour une série de travaux pareils où il suivait les progrès de la science et y aidait souvent par sa dialectique éclairée.

Ce livre, complété chaque jour, et auquel au dernier moment l'auteur a ajouté encore six pages d'additions et de rectifications, répond complètement à son titre, annonçant les résultats de la science moderne. C'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire; il est mérité à chaque page.

Hosted by Google

Lectures belges à l'usage des écoles primaires et des écoles moyennes, morceaux d'auteurs belges, choisis et annotés par A. Sluys, directeur de l'école normale de Bruxelles. — Namur, Wesmael-Charlier, 1887.

On a déjà fait deux chrestomathies de nos poètes (celle de M. Van Hollebeke, complète pour son temps, et celle de M. Kurth et M^me^ Strumann), puis une anthologie de poètes flamands mis en vers français (chez De Seyn-Verhougstraeten, à Roulers). Plus d'une fois, des recueils étrangers pareils ont fait une petite place, en France et en Allemagne, à quelques-uns de nos poètes. On pourrait en faire bien d'autres et à différents points de vue. Si on voulait chanter notre histoire du pays, il serait aisé de réunir un fort volume parcourant tous les siècles. Préférerait-on un voyage à travers nos villes si pittoresques et nos sites si variés, on n'aurait que l'embarras du choix. Les usages, les fêtes, les mœurs de famille ont aussi leurs chanteurs et, si l'on voulait élever à l'art flamand un petit musée en vers, tout serait prêt; point ne serait besoin d'y introduire des pièces médiocres pour faire nombre.

C'est à un autre point de vue que s'est placé M. Sluys. S'il avait voulu présenter une idée de notre mouvement littéraire, il aurait dû adopter une autre méthode, donner à chacun une part proportionnelle à l'étendue et à la valeur de son œuvre : la part qui caractérise le mieux cette œuvre; n'admettre que des noms faits, des œuvres de marque, suivre un classement historique pour mettre chaque morceau sous son jour véritable et les faire juger tous d'après leur époque ; suivre enfin un éclectisme qui exige une grande impartialité et dont M. Van Hollebeke a donné l'exemple.

Ici, il a pensé aux écoles, même aux écoles primaires. Si un débutant à peine connu lui fournissait un joli morceau, pourquoi l'aurait-il négligé? Si, dans un long poème, il trouvait un fragment d'excellente lecture en classe, pourquoi se serait-il fait scrupule d'en couper une tranche? Certes, il a dû négliger ainsi bien des œuvres de haute valeur et des noms qui méritent d'être honorés, ne s'aventurer qu'avec précaution dans les régions d'un passé qui remonte à 1830, préférer ce qu'il trouvait sous la main, dans les livres restés dans les bibliothèques d'amis, dans les revues, même dans les journaux hebdomadaires ou quotidiens ; il cherchait son bien où il se trouvait et il a réussi, à bien peu de chose près, à « offrir aux maîtres et aux élèves des écoles primaires et moyennes un livre de lecture varié, intéressant ». Bien de nos livres de lecture avaient intercalé, dans un choix, banal ou cherché, d'écrivains français, quelque poésie du pays. M. Sluys a fait un recueil exclusivement belge. On ne peut trop l'en féliciter.

L'auteur promet de s'efforcer « de rendre son livre plus complet et plus parfait, si ce premier essai est reçu avec indulgence ». Il serait préférable que le succès l'engageât à ajouter à ce premier recueil un second volume. Ce n'est pas la matière qui lui manquerait.

Ch. Potvin.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1887

F. BARING. La saison à Londres 5
ÉM. GREYSON. Par-dessus la haie (*nouvelle*) 35
E. DISCAILLES. Hommes et choses de la révolution brabançonne. — Un chanoine démocrate 66
CH. POTVIN. La fête d'un poète 92

ESSAIS ET NOTICES :

TH. H. Le surmenage intellectuel et Pestalozzi 111

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1887

CAMILLE PICQUÉ. Joost Van den Vondel. 113
X. DE REUL. L'homme à la boule. — Étude de mœurs 141
J. HOCART. Un forçat héroïque. Épisode de l'histoire de la tolérance. 158
ÉMILE GREYSON. Par-dessus la haie (*dernière partie*). 170
E. DISCAILLES. Hommes et choses de la révolution brabançonne. — Un chanoine démocrate (*dernière partie*). 196

ESSAIS ET NOTICES :

EUG. MONSEUR. La médecine dans l'Église au VIe siècle. Note sur les ex-voto. . 220
CH. P. Un nouveau roman de Salv. Farina 226

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1887

FERDINAND THIRY. La peine et l'amendement 229
ÉM. CAUDERLIER. Du monopole de l'alcool en Belgique 251
SALVATORE FARINA. Monsieur Moi. (*Traduit de l'italien.*). 266
AUG. GITTÉE. La rime d'enfant 301
E. B. G. Deux novembre. (*Poésie.*) 325

ESSAIS ET NOTICES :

ERNEST MAHAIM. La pédagogie sociale 329
CH. POTVIN. Histoire des beaux-arts en Belgique. 331

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1887

LÉON VANDERKINDERE. Souvenirs d'un voyage à Canossa 333
TH. HEGENER. La réorganisation du programme des athénées. . . 358
ÉMILE COEMANS. La vie d'outre-tombe chez les Assyro-Babyloniens. 381
X. DE REUL. La messe de minuit. 399
H. PERGAMENI. La Terre, par M. Émile Zola 418
SALVATORE FARINA. Monsieur Moi (2e *partie*). 428

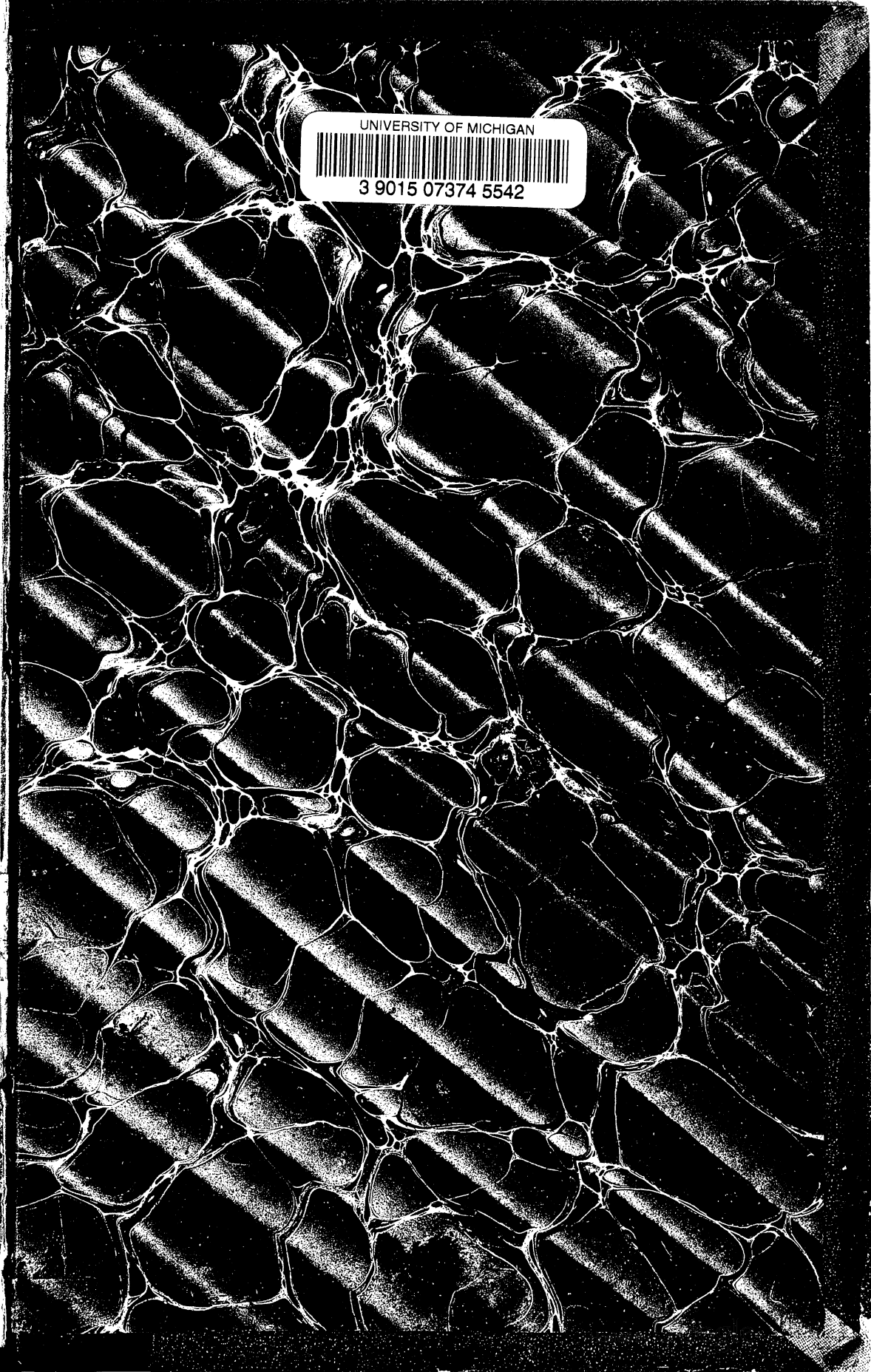
ESSAIS ET NOTICES :

J. STECHER. La Belgique ancienne et moderne 457
EUG. MONSEUR. Origine des effets curatifs de l'hypnotisme, d'après M. J. Delbœuf. 459
CH. POTVIN. *Bibliographie* 459

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 5542